Ce livre a été traduit en français à l'aide de l'intelligence artificielle. La version originale est disponible à cette adresse : https://archive.org/details/the-serial-killer-against-god/page/n7/mode/2up.

# Le Maniaque contre Dieu

***James Ressler***

Table des matières

PARTIE I. L'éveil de l'instinct de chasseur

Chapitre 1. Adieu, havre de paix

Chapitre 2. Un nom sur le tableau

Chapitre 3. Données initiales

Chapitre 4. La genèse du mal : Des pierres dans la fosse

Chapitre 5. Yasha, les petits bateaux et le ciel vide

Chapitre 6. Au cœur du « Système » : Le brouillard narcotique des années 70

Chapitre 7. L'ange de la mort de l'hôpital n°67

Chapitre 8. Terrains de chasse

Chapitre 9. Les mentors

Chapitre 10. Plus qu'une simple passion professionnelle

PARTIE II. L'incubateur américain

Chapitre 11. Déprogrammation

Chapitre 12. Jeu vidéo

Chapitre 13. Waco

Chapitre 14. « MC Doe 33 »

Chapitre 15. La pièce manquante du puzzle

Chapitre 16. Le père des armes psychotroniques

Chapitre 17. Dans la tête du tireur

Chapitre 18. Les marionnettistes du school shooting

Chapitre 19. « Drapeaux rouges » et l'exemple tchèque

Chapitre 20. Tentatives d'assassinat politique

Chapitre 21. Le code du meurtre

PARTIE III. La capture de l'État

Chapitre 22. Retour du sujet au pays

Chapitre 23. La piste nazie : de la Gestapo à Moscou

Chapitre 24. Création de l'Inquisition : RACIRS et la capture des institutions

Chapitre 25. Le conseil d'experts de 2009

Chapitre 26. Escalade de la répression

Chapitre 27. Le polygone chinois

Chapitre 28. Bunker numérique : 2025 et le système d'isolation

Chapitre 29. Une ombre sur le Kremlin

Chapitre 30. Le marionnettiste et le trône

Chapitre 31. Le contour de Diveïevo

Chapitre 32. L'incitation à la haine

Chapitre 33. Guerre de civilisation

PARTIE IV. Le Maniaque contre Dieu

Chapitre 34. Profil du sujet. Conclusions

Chapitre 35. À la recherche du but ultime

Chapitre 36. Le ciel vide au-dessus de la tête

Chapitre 37. L'antidote

# PARTIE I

## L'éveil de l'instinct de chasseur

### Chapitre 1.

### Adieu, havre de paix

Le mois de décembre 2025 s'est avéré particulièrement détestable en Virginie — humide, gris et transperçant jusqu'aux os. J'étais assis dans mon fauteuil préféré près de la cheminée, serrant entre mes mains une lourde tasse de café noir. Pas de sucre, pas de ce maudit whisky — j'ai décroché de la boisson dès les années quatre-vingt-dix, quand j'ai compris que soit je regardais l'abîme sobre, soit il me dévorerait tout cru.

J'ai soixante-six ans. À cet âge, les gens normaux jardinent ou discutent d'assurances. Mary et moi avions prévu un tour du monde. Je le lui avais promis à l'époque où je travaillais encore à Quantico, enseveli sous des photos de scènes de crime qui auraient retourné le cœur du flic le plus endurci jusque sur les bottes du shérif.

Cela faisait un mois que Mary inondait la table basse de brochures sur des croisières autour du monde. Elle voulait voir les fjords et les temples de Kyoto ; moi, je voulais simplement que les clichés des scènes de crime et les rapports d'autopsie cessent de défiler dans mes rêves.

• Écoute, James, — Mary est entrée dans la pièce avec un plateau sur lequel était posée une théière. J'avais sur les genoux un dépliant publicitaire : « Paquebot "Oceanic Dream" — 120 jours de béatitude ». La béatitude. Pour moi, ce mot avait toujours été l'antonyme de la réalité.

Elle m'a lancé ce regard précis avec lequel, au fil du temps, les femmes de profileurs cessent de croire aux paroles — et commencent à voir ce qui se cache derrière.

• Je me demande ce que tu penses vraiment de notre tour du monde. Tu ne vas pas te contenter de regarder l'océan depuis le pont d'un paquebot, n'est-ce pas ?

J'ai eu un sourire amer. Elle avait raison, bordel. Nous avions vécu ensemble de nombreuses années, et elle connaissait parfaitement ma nature. Mary me comprenait mieux que quiconque. Un jour, en voyant mes yeux briller et ma détermination à mener une affaire à terme, elle m'avait dit qu'elle avait l'impression que les nouveaux défis professionnels me donnaient un élan et une nouvelle impulsion de vie.

Elle avait toujours raison. J'ai vu cette merde mille fois : nos gars prennent leur retraite, achètent un foutu bateau et, six mois plus tard, soit ils se mettent à hurler à la lune à cause du vide, soit ils font le pied de grue devant les bureaux de terrain pour s'imposer comme consultants. Tu peux rendre ton insigne, mais le Bureau ne te quitte jamais — pour les fédéraux, c'est une vérité éternelle. Tout mon parcours — de l'époque où les méthodes de la BSU (Behavioral Science Unit) sortaient à peine du sous-sol de l'Académie et suscitaient encore les ricanements des anciens agents, jusqu'aux années où nous développions au sein de la BAU (Behavioral Analysis Unit) la méthodologie pour les bureaux de terrain du pays — toute cette expérience était logée en moi comme une balle non extraite près de la colonne vertébrale. Lourde, dangereuse et prête à se rappeler à mon bon souvenir à chaque mouvement imprudent. Mon département n'était pas qu'un simple travail. J'étais un rouage de ce mécanisme qui a transformé l'intuition en base de preuves, et ce genre de choses ne vous lâche pas.

Mary et moi menions une vie calme et rangée. Promenades matinales avec le chien, courses de la semaine le lundi. Le dimanche, Mary faisait immanquablement une tarte, nous mettions nos plus beaux habits et allions à la messe matinale. Nous suivions l'office, discutions météo et politique avec les voisins sur les marches de l'église et, par politesse, nous invitions le père Thomas à dîner, ce qu'il déclinait toujours avec courtoisie. Mais pendant tout ce temps, des visages et des noms tournaient encore dans ma tête : Ted Bundy, Gary Ridgway, Robert Hansen... Nous avions traqué ces monstres, disséqué le fonctionnement de leur conscience dans les moindres détails, établi des profils qui nous permettaient de leur passer sous la peau avant qu'ils ne fassent le pas suivant. C'était toute ma vie. Et aucun d'eux ne quitterait jamais complètement mon esprit. De temps à autre, je les voyais en rêve. Parfois, je perdais le fil entre la réalité et mes propres souvenirs, en restant enfermé de longues heures dans mon bureau à relire les copies de mes anciens rapports.

Mais je ne me plaignais jamais. Je remerciais Dieu d'être sain et sauf. Je Le remerciais

parce que, malgré un emploi du temps insupportablement lourd pendant plus de 30 ans, un état constant de stress et d'épuisement, Mary et moi étions toujours ensemble, vivant dans la maison de nos rêves, bâtie brique par brique à partir de rien. Nous avions pu élever deux enfants merveilleux, nous choyions nos petits-enfants et vivions notre vie tranquille, en sécurité et loin des bureaux du Bureau Fédéral.

Et voilà qu'au milieu de ce calme mérité, teinté semble-t-il d'ennui, un colis s'est matérialisé sur mon bureau. Un coursier l'avait livré ce matin. L'expéditeur — Victor Friedman. J'ai posé mon café et ouvert le paquet. À l'intérieur se trouvait un dossier volumineux — soit un rapport, soit une pile de documents agrafés. Parmi eux, une clé USB et une courte note : « James, je sais que tu es à la retraite, mais jette un œil à ça. Toi seul pourras confirmer si je suis devenu fou ou non. C'est d'une ampleur que nous n'aurions même pas pu imaginer. Tu te souviens quand tu disais qu'un maniaque dans l'ombre est un prédateur ? Et si le prédateur, c'était l'ombre elle-même ? » À ces lignes, j'ai reconnu l'expéditeur. Bon sang, je n'avais pas entendu parler de lui depuis des années. Un gars brillant, l'un des meilleurs de mon équipe. Victor... Évidemment, ce n'était pas son vrai nom. Oui, il y a quelques « personnages » hauts en couleur de notre département qui, après la retraite, n'ont pas pu s'empêcher de flatter leur ego : ils donnent des interviews à tout va et écrivent des best-sellers sous leur propre nom. Mais ceux d'entre nous qui ont creusé vraiment profond et se sont fait des ennemis hors des cellules de prison ne peuvent se permettre un tel luxe. Vivre sous son propre nom, et encore moins écrire des livres — pour Victor, cela aurait été un suicide. Il nous avait rejoints comme consultant externe, venu d'URSS. Oh, quel boucan cela avait provoqué dans notre section à l'époque, surtout chez les gars du contre-espionnage. Un émigré russe au Bureau, lisant nos rapports ? Le gars a dû endurer plus d'un an de paranoïa, de regards de travers et de tests au polygraphe. Que dire de plus, moi-même je n'ai vraiment considéré Victor comme mon partenaire qu'après de nombreuses années de travail côte à côte. Un homme doté d'un esprit analytique froid comme la glace de Sibérie. Quand Victor mordait une piste, il ne lâchait pas avant d'avoir atteint l'os. Il voyait des liens là où nous commencions à peine à démêler le chaos. Victor était celui qui pouvait flairer la trace d'un loup dans une forêt pleine de chiens, et il possédait une expérience absolument unique et cruciale pour le Bureau, qu'aucun Américain n'avait. Nous avions traversé ensemble une dizaine d'affaires qui ne figureront jamais dans les manuels officiels ni les rapports publics, car la vérité qu'elles contenaient était trop laide, même pour des spécialistes aguerris.

Je me rassis dans mon fauteuil, ouvris mon ordinateur portable et insérai la clé USB sur laquelle Victor avait manifestement dupliqué une copie numérique de son manuscrit. Mes yeux tombèrent sur le titre de la première page. Le titre de travail annonçait : « Le maniaque du Kremlin ». Je sentis un déclic à l'intérieur. Ce fameux mécanisme analytique que j'avais délibérément tenté de laisser rouiller depuis ma retraite. Mon cerveau, entraîné à traquer des schémas dans le comportement humain, répondit instantanément à ces mots. Dans le contexte de l'agenda géopolitique actuel, on ne peut pas dire que ce soit un sujet qui me remuait les tripes. C'était plutôt le fait que ce thème soit sorti « de la plume de Victor » qui m'agitait, provoquant même un certain sentiment d'anticipation. Je restai figé. Mon doigt s'immobilisa au-dessus de la molette de la souris. Ma première réaction fut un ricanement — ce bon vieux scepticisme américain. « Regarde un peu à qui tu t'attaques », pensai-je. Écoutez, j'ai vu des despotes politiques, des sénateurs corrompus, mais poser un diagnostic de « tueur en série » au premier homme d'un État ? C'était du Victor tout craché. Mais Victor ne lançait jamais de mots en l'air. S'il s'attaquait à un tel niveau, c'est qu'il détenait des faits

qui ne collaient pas avec l'analyse politique habituelle. J'ouvris le fichier et commençai à lire. Le début de son récit me surprit. Je pensais que Victor m'avait envoyé ses mémoires, peut-être quelque chose sur sa vie en URSS et son parcours d'émigration. Ou bien qu'il avait suivi les traces de nos collègues en décidant d'écrire sur l'époque où nous faisions du profilage.

Mais c'était tout autre chose qui m'attendait. Contre toute attente, l'histoire de son livre commençait par la visite de connaissances de Victor, membres de l'organisation religieuse internationale des « Témoins de Jéhovah ». Ils racontaient leurs souffrances liées aux persécutions de leur organisation en Russie. Pour être honnête, les premières pages me laissèrent perplexe et un peu déconcerté. « Pourquoi diable s'est-il mis à écrire un livre là-dessus ? »

Puis, des noms de famille commencèrent à défiler sous mes yeux. Très vite, il devint évident qu'un fil conducteur traversait tout le manuscrit : Alexandre Dvorkine. Un genre de professeur russe, « sectologue », soi-disant pourfendeur pour la sécurité de la société. À en juger par une recherche rapide sur le réseau — rien de notable. Un énième vieux barbu de bureau, ennuyeux, croulant sous les titres et les distinctions. Mais plus je m'enfonçais dans le texte de Victor, plus mon vieil instinct se réveillait. Cette fameuse démangeaison à la base du crâne, celle qui apparaissait quand j'étudiais le cas d'Henry Lee Lucas ou quand, avec le groupe, nous analysions en profondeur les lettres de BTK.

Victor avait accompli un travail colossal. Il avait trouvé des liens qui échappaient aux journalistes ordinaires. Il avait déterré la biographie de ce Dvorkine, de sa jeunesse à Moscou jusqu'à son retour en Russie, en passant par son émigration aux États-Unis dans les années soixante-dix. Et là, au milieu des archives poussiéreuses et des témoignages oubliés, se dessinait un tableau qui me fit passer un frisson familier dans le dos.

— Pas possible, murmurai-je, sans remarquer que le café dans ma tasse avait fini par refroidir.

C'était bel et bien un cas pour notre unité. Il s'agissait d'un psychopathe classique aux penchants sadiques. Mais qui s'était trouvé une couverture idéale. C'était un niveau bien au-dessus de tout ce que j'avais pu rencontrer durant ma carrière. C'était à la fois génial et terrifiant. Le sujet inconnu (unsub) ne se terre plus dans une cave, ne se cache plus derrière des masques, des noms ou des professions variés. Il crée une organisation sous une enseigne respectable, devient un « expert » en sectes et en cultes, parcourt les pays pour donner des conférences. Il choisit ses victimes publiquement, déclarant tous ceux qui « lui tapent dans l'œil » comme étant des « sectaires », des « fanatiques dangereux », une « tumeur cancéreuse ». Et sous les yeux de la société tout entière, par la main d'autrui, il commet des atrocités d'une ampleur impensable. En fin de compte, ce sont les penchants sadiques d'un tueur en série qui deviennent la « norme comportementale » d'un État. Je m'adossai à mon fauteuil. Mon pouls s'accéléra. C'était cet « instinct du chasseur » que je m'étais promis de ne plus jamais ressentir. Ce courant électrique qui vous parcourt l'échine quand vous comprenez que le profil correspond. Quand les pièces chaotiques du puzzle — des phrases étranges sur l'influence terrible des sectes, des yeux froids, une cruauté inexpliquée envers d'anciens alliés — s'assemblent soudain en une image cohérente.

C'est ce qu'on appelle en psychologie criminelle le « Complexe de Dieu », quand le sujet s'estime en droit de décider qui doit vivre et qui doit mourir, en se basant sur sa propre

imagination enfiévrée. D'ordinaire, cela concerne nos « protégés » qui séquestrent leurs victimes dans des caves. Mais que se passe-t-il quand la cave devient un pays entier ?

Victor savait sur quel bouton appuyer. Il comprenait parfaitement que ma vieille habitude de retraité de vérifier les conclusions des gars de notre section finirait par prendre le dessus. Je ne pouvais tout simplement pas passer à côté d'une signature psychologique aussi complexe. Un tueur en série légalisé au niveau de l'État ? J'avoue que l'ampleur impressionnait même l'expert que je suis. Puisque j'ai passé plus de trente ans à scruter la tête des psychopathes, mon devoir absolu était de mener ce profil jusqu'au bout.

Je fermai les yeux, tentant de structurer l'information. Avant même d'avoir fini de lire le livre de Victor, un profil commençait déjà à s'esquisser dans mon esprit.

• Sujet : Haut niveau d'intelligence, absence pathologique d'empathie.

• Motivation : Contrôle total et plaisir tiré de la souffrance des victimes, masqués sous couvert de « sauvetage » ou de « protection de la société ».

• Méthode : Déshumanisation. D'abord, tu prives la victime de son visage humain en la traitant de « sectaire », puis la société applaudit d'elle-même quand tu l'anéantis.

À la BAU, on attrape de « grosses bêtes » et on s'enorgueillit de nettoyer les rues de leurs déchets. Ce que Victor décrivait était d'un tout autre niveau. C'était un maniaque qui avait transformé un pays entier en son propre domaine de chasse. Il ne se contentait pas de tuer physiquement — il tuait des milliers de personnes, par procuration, utilisant la loi comme un nœud coulant.

Je regardai à nouveau l'écran. Le nom de « Dvorkine » ne me semblait plus fortuit. Derrière lui se cachait un système qu'il me fallait débusquer. D'après le livre de Victor et l'ensemble des faits, une chose était claire : « l'activité anti-secte » servait de couverture légale au sadisme. Le RACIRS, une organisation qui était devenue de fait l'Inquisition du XXIe siècle. Et tout cela sous la protection de l'État, derrière les slogans de la « lutte pour la sécurité ».

Mon esprit, déformé par la profession, commença à noter les lacunes dans le livre de Victor. Il était bon, mais il était trop impliqué émotionnellement. Je voyais où il avait omis des détails, où il fallait revérifier les liens. Alors, que puis-je faire maintenant ? Quand j'ai rendu mon insigne, les accès aux archives secrètes et aux bases de données m'ont été fermés. D'un côté, j'en étais heureux et j'avais poussé un soupir de soulagement, car je n'avais plus à m'identifier quotidiennement dans le système et à réécrire sans cesse les codes d'accès. Mais bon sang, qu'est-ce qu'ils me seraient utiles aujourd'hui ! Nous avions accès à des bases dont le commun des mortels ne soupçonne même pas l'existence.

Cependant, il me restait tout de même quelques contacts et certains « mots de passe », même à la retraite. Et puis, personne n'a interdit les recherches OSINT. Le développement des technologies modernes permet de traduire rapidement et efficacement n'importe quelle langue : les sources ouvertes, les archives d'articles sur Internet, les plateformes de blogs où sont conservées de nombreuses correspondances contenant des détails cruciaux, les interviews et les enregistrements vidéo de conférences ou de discours publics — ce sont autant d'outils puissants pour établir un profil.

Je m'approchai de la fenêtre. La pluie tambourinait toujours contre la vitre. Mary avait raison. Il n'y aurait pas de voyage. Mes méninges tournaient déjà à plein régime. Je ressentais

l'excitation du chasseur qui découvre soudain que la bête qu'il traquait toute sa vie était restée sous ses yeux tout ce temps, masquée sous l'apparence d'un autre chasseur.

Victor, vieux renard. Tu savais que je ne pourrais pas simplement lire ton gribouillage sans m'impliquer. En travaillant ensemble pendant tant d'années, en connaissant mon intérêt pour les affaires complexes, en m'envoyant ce maudit colis avec ton manuscrit — c'est comme si tu m'avais remis mon insigne et un dossier rempli de photos de scènes de crime.

Je regardai la clé USB. Elle scintillait faiblement dans l'obscurité. Mais cette clé ne contenait pas seulement des fichiers d'information. On pourrait dire que c'était la clé de la cage destinée à une bête d'une envergure telle que la BAU n'en avait jamais étudiée. Et cette bête, d'après les informations du livre de Victor, n'avait aucune intention de s'arrêter.

Les psychologues criminels, les profileurs et les analystes des différents départements du FBI le savent : les tueurs en série n'ont pas de bouton « stop ». Ils n'ont qu'un « final » — soit on les capture ou on les tue, soit ils perfectionnent leur technologie du meurtre.

C'est frappant, mais en fouillant dans les fichiers envoyés par Victor, je n'ai pas remarqué à quel point je m'étais laissé absorber par cette affaire, au point de saisir mon téléphone par réflexe, avec l'intention de donner l'ordre de revérifier les liens de Dvorkine avec le KGB des années soixante-dix et quatre-vingt, avant de m'arrêter de justesse. Bon sang, je suis à la retraite. J'eus un sourire amer.

— On ne l'est jamais vraiment, James, murmurai-je pour moi-même en appuyant sur le bouton de verrouillage de mon téléphone.

Victor m'avait bien eu. Il m'avait volé mon sommeil. Il m'avait lancé un défi que je ne pouvais refuser. Comment avions-nous pu suivre la trace de tueurs en série pendant des décennies sans remarquer une figure d'une telle ampleur ? Comment avions-nous pu rater un psychopathe qui avait fait de ses pathologies une composante de la politique d'un État ?

Je retournai à l'ordinateur. Sur l'écran brillait la photo d'Alexandre Dvorkine. Des yeux froids, une barbe chaotique, une allure d'« expert ». Dans les extraits vidéo de diverses interviews, Dvorkine porte toujours un chapelet. Grâce à Victor, je sais que c'est dans la tradition des chrétiens orthodoxes. Un autre dossier contenait des extraits de discours d'Alexandre Dvorkine à l'église. Les captures d'écran de publications en ligne indiquaient : « Lecteur de l'église de la Sainte-Trinité à Khokhlov ». Le tableau qui se dessine est intéressant.

Un certain théologien de l'Église orthodoxe russe, professeur, cité dans certaines sources comme historien, gardien de la « pureté de la foi » et protecteur de la société contre des cultes et sectes prétendument dangereux. Mais en regardant ses photos et ses interviews vidéo, je voyais autre chose. Je voyais des micro-expressions, une rigidité de pensée, des bégaiements et des lapsus. Je voyais un regard froid et fuyant, et comment il se figeait sur certains mots et expressions, savourant particulièrement le moment où il était question de « sectaires » et de membres de communautés que Dvorkine jugeait « dangereux pour la société ». Je n'avais pas encore assez étudié les informations, mais après avoir travaillé tant d'années dans le domaine de la criminalité, mon instinct me disait que j'avais devant moi le profil classique d'un prédateur.

— Très bien, Victor, dis-je dans le vide de la pièce. Voyons ce que tu as déniché. Et voyons ce que je peux trouver, moi.

Bien que le café soit déjà froid, son arrière-goût amer habituel sur la langue, le scintillement de l'ordinateur, le manuscrit de Victor étalé et la lumière tamisée recréaient l'atmosphère de mes anciennes heures de travail. La nuit promettait d'être longue. Et, pour être honnête, je ne me sentais pas comme un homme de soixante-six ans. J'avais l'impression d'entrer à nouveau dans une salle d'interrogatoire où, de l'autre côté de la table, est assis l'adversaire le plus dangereux de ma carrière. Celui qui ne se contente pas de tuer, mais qui change la loi, forçant la justice elle-même à l'aider dans sa tâche.

Que ce soit le premier volume. J'irai jusqu'au bout de la vérité, coûte que coûte. Parce que dans notre métier, l'erreur est inadmissible — des vies humaines en dépendent. Et si ce « maniaque du Kremlin » pense être bien caché derrière des frontières et des titres de professeur, il se trompe lourdement. J'ai vu cette merde mille fois. Et je sais comment cela finit.

On dit que lorsqu'on quitte le service, le service vous quitte. J'ai passé plus de dix ans dans cette affaire à traquer des prédateurs sous forme humaine, et je connais la vérité : le travail n'est pas un costume que l'on peut enlever et suspendre dans l'armoire. C'est comme s'il s'était imprimé sur la rétine. Vous fermez les yeux et ce ne sont pas les plages de Floride que vous voyez, mais les coins des pièces où quelque chose d'irréparable s'est produit, et la signature laissée par un énième psychopathe. La nuit ne reculait pas. Derrière la fenêtre de ma maison en Virginie, le vent bruisse dans les branches nues des arbres, et le salon sent le café froid. Je ne bois pas d'alcool — j'ai vu trop de fois comment l'alcool transforme un esprit vif en bouillie — mais ce soir, j'aurais bien eu besoin d'une gorgée de quelque chose de plus fort. Devant moi, sur l'écran du portable, est ouvert le document Word envoyé par Victor.

J'ai vu des centaines de tueurs en série. Chacun — Kemper, Little, Gacy — avait son territoire. Ils agissaient presque toujours dans les limites d'une ville, d'un État, au maximum d'un pays. Mais ce que Victor décrit dans l'affaire Dvorkine, c'est un maniaque à l'échelle interétatique. Un psychopathe qui ne se contente pas de se cacher dans l'ombre, mais qui est devenu l'ombre elle-même, recouvrant toute une nation. Victor a creusé profond. Il a trouvé des témoins qui ont fourni des dépositions précieuses.

J'ai déjà défini mon point de départ. L'histoire de ce petit garçon de première année sur lequel Dvorkine, alors en classe de troisième, a commis des violences physiques et sexuelles, avant de le lapider dans une fosse alors qu'il était encore en vie. Cette histoire exigeait un examen minutieux. Si les principaux témoins de ces événements — le gamin surnommé « Le Bègue » et sa vieille amie à qui il avait confié son calvaire — étaient vivants, nous aurions rapidement pu confirmer que nous avions affaire au premier meurtre d'un tueur en série. Mais plus tard, selon les dires de l'Amie, Dvorkine aurait également noyé le Bègue lui-même — l'unique témoin de sa barbarie.

Ce qu'il est advenu de l'Amie par la suite reste totalement inconnu, que ce soit dans le récit de Victor ou dans les informations que j'ai pu glaner en sources ouvertes. Après des décennies, il est certain que toute trace d'elle a été effacée, et identifier ce témoin est désormais presque impossible.

En recoupant le récit de Nikolaï (un homme qui a étudié avec Alexandre Dvorkine dans la même université) avec les faits du livre de Victor et les documents trouvés sur le réseau, je suis arrivé à une conclusion cruciale. Le meurtre de l'écolier n'était pas pour Dvorkine un

simple acte de cruauté. C'était le moment du triomphe de sa volonté — l'instant où le futur dictateur de la terreur anti-secte a réalisé qu'une vie humaine n'est qu'une figurine fragile que l'on peut briser avec une aisance effrayante.

Il est tout à fait évident que Dvorkine n'est pas seulement un psychopathe sous le masque d'un « professeur ». C'est un homme qui, toute sa vie, a sublimé ses pathologies pour en faire un système. De nombreuses données indiquent qu'il a créé autour de lui un réseau d'adeptes qui ne se contentent pas de le croire et de lui obéir — ils sont, au sens littéral, son prolongement, les vecteurs de son idéologie. C'est un collectif de type « Manson Family », sauf qu'au lieu d'un ranch dans le désert, ils occupent des bureaux officiels, des chaires universitaires, des locaux paroissiaux et bénéficient de la bénédiction des services secrets. Et ce réseau s'est étendu au monde entier. L'ampleur m'a sidéré. États-Unis, Italie, France, République tchèque, Ukraine et même Chine... La toile du RACIRS, l'organisation dirigée par Dvorkine, était partout.

L'analyse des données de Victor sur la branche ukrainienne du réseau de Dvorkine incluait des informations sur une certaine Irina Kremenovskaya. Le profil de tels individus est un classique de la chronique criminelle. Elle a commencé comme « doghunter ». Tuer plus d'une centaine de chiens, jouir de leur agonie — c'est « l'école » de tout tueur en série. Celui qui prend son pied aux gémissements d'un animal mourant passera tôt ou tard aux humains. Et on peut dire qu'elle a franchi le pas, devenant le croc juridique de Dvorkine en Ukraine, produisant à la chaîne des expertises infondées qui brisent la vie de milliers de personnes.

En République tchèque, il a ses propres disciples, obsédés par les thèmes de la violence et du *school shooting*. C'est une symbiose de psychopathes. Dvorkine, tel un aimant, attire à lui les déviants de tous poils. Massacre d'animaux, sadisme, pédophilie — Victor cite dans son livre des faits et des témoignages qui coupent le souffle, même à moi qui ai vu tant d'autopsies à la morgue de Baltimore.

Mais la question principale, celle qui m'a fait bondir de mon siège pour arpenter la pièce, est celle-ci : comment un homme avec un diagnostic clinique (cyclothymie, passé psychiatrique) a-t-il pu grimper au sommet du pouvoir ?

Dvorkine ne se contente pas de combattre les petits mouvements religieux. Il les déshumanise pour justifier leur anéantissement. Quand on qualifie des êtres humains de « tumeur cancéreuse », on prépare le terrain pour leur élimination physique. L'humanité a déjà vu cela dans les années 30 en Allemagne. Il s'avère que nous voyons la même chose aujourd'hui en Russie, en Europe et en Amérique.

## Chapitre 2.

## Un nom sur le tableau

L'horloge électronique sur la tablette de la cheminée égrenait paresseusement les minutes. Il régnait dans la maison ce silence particulier, épais, que l'on n'entend que dans les banlieues de Virginie, quand même le hurlement des coyotes se tait à la lisière des bois. Ma femme Mary dormait depuis longtemps à l'étage, et sa respiration régulière, que je percevais à travers la porte ouverte du bureau, était la seule ancre me retenant à la réalité. Le texte défilait sous mes yeux — des dizaines de pages en anglais et en russe, s'entremêlant en un fil sinistre. Heureusement que les réseaux de neurones existent aujourd'hui : la traduction de

pages web et de livres entiers se fait en quelques secondes.

L'histoire de l'Amie dans le livre de Victor ne m'avait pas accroché au début. Quand on est confronté pendant des années à la mort d'enfants aux mains de psychopathes, la psyché se forge une armure. Cependant, même une vérification superficielle des informations sur Dvorkine et de l'étendue de son réseau, mise en parallèle avec l'histoire de cette amie de jeunesse, m'a fait « mordre à l'hameçon ». Il devint clair qu'il ne s'agissait pas de meurtres en série isolés. Au milieu de cette traînée de faits, des marqueurs de menace pour la sécurité nationale sont apparus distinctement. Et il ne s'agissait pas du tout de la Russie, mais de l'Amérique, si chère à mon cœur.

Les rouages de mon esprit analytique, que je croyais rouillés, s'emballaient et je ne pouvais plus arrêter le processus de collecte de données. Il ne me suffisait plus d'étancher ma curiosité en terminant le livre de Victor. Il était tout à fait évident que tant que je n'aurais pas établi le profil complet du sujet, je ne connaîtrais pas de retraite paisible. Trop de faits indiquaient que ce Dvorkine était un cas idéal pour la BAU. Si le vieux Ressler était encore en vie, oh, comme il aurait tremblé d'enthousiasme, ne manquant pas l'occasion d'écrire un nouveau best-seller sur cette affaire.

Un sourire narquois se dessina sur mon visage à son souvenir. Autrefois, au département, nous nous moquions du côté « écrivain » et de la vie publique de nos collègues. Victor aussi. Et pourtant, où en sommes-nous aujourd'hui ? Cette affaire Dvorkine nous a forcés, lui comme moi, à « prendre la plume ».

Quoi qu'il en soit, si le destin me met cette affaire entre les mains, je ne peux pas laisser passer la chance de démasquer celui qui est peut-être le maniaque le plus dangereux auquel j'aie jamais eu affaire.

Ma première tâche consistait à rechercher des informations dans des ouvrages susceptibles d'aider à l'enquête. Une fois de plus, je cliquai sur les dossiers que Victor m'avait laissés sur la clé USB avec la version électronique du manuscrit. Les dossiers contenaient divers résumés sur les liens de Dvorkine avec d'autres agents de son réseau, des photos, des captures d'écran d'articles. À première vue, Victor avait fait du bon travail. Mais en réalité, il avait joué une partie très « élégante » avec moi. Il lui était plus facile de prendre connaissance du matériel, car la majeure partie des informations était en russe. Certes, il m'avait transmis tout ce qu'il avait réussi à trouver pendant ce temps. Mais sous prétexte de vouloir connaître mon opinion sur son livre, il était tout à fait clair qu'il m'avait laissé le soin de démêler cette affaire.

Je jurai une fois de plus, réfléchissant aux filets dans lesquels il m'avait attiré. Était-ce un hommage à son ancien chef ? Une ironie de la part d'un vieil ami ? Ou bien l'espoir que mon expérience remette chaque information à sa place ?

« Victor, sacré nom d'une pipe », pensai-je.

Il était déjà cinq heures du matin. Mary se lève à six heures pour me préparer le petit-déjeuner, et à huit heures, nous avons notre promenade traditionnelle avec Roger, notre vieux bouledogue anglais.

Et que fais-je ? Les yeux rivés sur l'écran, les vaisseaux éclatés par le manque de sommeil, j'engloutis littéralement des informations sur un homme dont j'ignorais l'existence lors du précédent petit-déjeuner. Et maintenant, je comprends déjà que ma propre vie dépend de

cette affaire. Ce qui m'effrayait, ce n'était pas ce à quoi j'étais confronté, mais le fait qu'à 66 ans, alors que chaque articulation me rappelait à chaque instant que l'horloge de la vie tournait, je ne ressentais aucune fatigue. Je devais aller jusqu'au bout. Je devais creuser jusqu'à l'essence des choses. L'instinct du chasseur bouillonnait dans tout mon corps. J'avais déjà pris la décision d'annoncer à Mary que notre voyage était annulé. Un autre voyage commençait : au cœur même du repaire du maniaque du Kremlin.

Il fallait commencer par quelque chose. Cela faisait longtemps que je n'avais pas fait ça, mais j'éprouvai un désir irrésistible de ressortir mon tableau d'analyse des liens. Il fallait établir une carte complexe de l'affaire et une chronologie. Certes, quand j'ai quitté le Bureau, plus personne n'utilisait ces méthodes depuis longtemps. Elles avaient été remplacées par divers programmes informatiques qui s'acquittaient de cette tâche beaucoup plus rapidement et efficacement. Mais qui, diable, allait m'interdire de me remémorer ma jeunesse et de romancer un peu ce processus sinistre d'infiltration de l'esprit d'un tueur en série ?

Je sortis de derrière l'armoire de mon bureau un panneau de liège, j'en époussetai la poussière et passai un coup de chiffon humide. Il était usé et criblé de trous de punaises avec lesquelles j'avais fixé diverses preuves, des FD-302, des photos de scènes de crime, des rapports et des coupures de presse importants pour les affaires.

Désormais, le tableau était accroché au mur, à côté du bureau. Oh, Mary ne sera pas contente quand elle le verra. Elle sait ce que ce tableau signifie pour moi. Cela veut dire que dans un avenir proche, je serai immergé dans mon travail sans en sortir. Au centre même du tableau, à hauteur de mes yeux, trônait une fiche vide avec l'inscription « UNSUB » — le symbole de l'inconnu qui poursuit le profileur chargé d'une nouvelle affaire. Tant que le criminel est anonyme, il semble être une créature presque mythique, une ombre sans passé. Mais à l'Académie, on nous l'a appris : dès que le monstre a un nom, il devient vulnérable. Je pris un marqueur noir et, d'une main ferme, je barrai l'acronyme. À côté, en lettres d'imprimerie soignées, j'écrivis : « DVORKINE ». Ensuite, je fixai sa photo, découpée dans les fichiers imprimés de Victor. Le cliché manquait de netteté, mais l'essentiel était visible : des cheveux ébouriffés partant dans tous les sens et un regard dirigé droit vers l'objectif. Ce regard criait au monde ce que son propriétaire était réellement. Malheureusement, le monde ne l'avait pas encore remarqué. Pas encore.

Plus bas, sur un post-it séparé, je notai les noms de ses deux structures clés : le Centre d'études religieuses au nom d'Irénée de Lyon et le RACIRS (Association russe des centres d'étude des religions et des sectes). C'étaient à la fois ses outils de pouvoir et sa couverture.

Coupant soigneusement un fil rouge d'une bobine que j'avais discrètement piquée dans la table de chevet de Mary parmi ses bibelots de couture, je le fixai avec une punaise près de la photo de Dvorkine. La pointe de la punaise s'enfonça dans le liège souple avec un craquement sec, clouant à jamais au tableau le premier fragment d'information. En tendant le fil jusqu'au bord du tableau, je fixai à nouveau un post-it avec une punaise et écrivis négligemment au marqueur : « ENFANCE ».

Désormais, ce n'est plus une simple enquête, c'est un duel. Ma tâche est de décortiquer la biographie de Dvorkine jusqu'à ce que les faits bruts appuient sur ce « point sensible » qui a transformé le Dvorkine de troisième en créateur d'un réseau destructeur mondial.

Un tueur en série n'est pas seulement un ensemble d'actions. C'est une signature, et une

signature naît toujours d'un fantasme. Et ce fantasme est, en règle générale, le produit d'un traumatisme subi dans l'enfance. Le consensus scientifique parmi les plus grands spécialistes sur cette question est sans équivoque : l'enfance est une période critique au cours de laquelle se posent les fondations de la personnalité d'un tueur en série. Bien que chaque enfant ayant survécu à un traumatisme ne devienne pas un criminel, presque chaque tueur en série présente dans ses antécédents une expérience traumatique lourde vécue au sein de la famille. Le traumatisme ne se limite pas à la seule violence physique ; il inclut l'absence d'un des parents, le plus souvent le père, la négligence émotionnelle due à la maladie d'autres membres de la famille et l'instabilité générale de l'environnement. Ces facteurs créent une « tempête parfaite » qui, combinée à une prédisposition biologique, déclenche le mécanisme de formation d'une personnalité pathologique. Dans un cas ordinaire — bien qu'il n'y en ait guère eu de mon vivant, compte tenu des salauds auxquels j'ai dû faire face — j'aurais commencé par la scène du crime. Des photos sous différents angles, des schémas, des procès-verbaux d'examen. Ensuite, les données d'expertises : sang, fibres, empreintes. Tout ce que l'UNSUB a laissé derrière lui, tout ce qu'il a insufflé à la victime, à l'espace qui l'entoure. Un tueur en série ne peut pas ne pas laisser de traces — car le meurtre n'est pas pour lui un simple acte, c'est un rituel, et le rituel exige une présence. Ensuite, les témoins, avec un peu de chance. Voisins, collègues, passants. Les gens voient plus qu'ils ne se souviennent, et se souviennent de plus qu'ils ne disent. Mon travail est de faire sortir cela au grand jour. Et seulement après, l'autobiographie. Enfance, famille, école, amis, premier travail, premier amour, première perte. Où est la fissure ? Où est le moment où quelque chose à l'intérieur s'est brisé et ne s'est plus jamais ressoudé ? Au moment de l'entretien, on doit connaître le tueur mieux qu'il ne se connaît lui-même. Je dois calculer sa principale vulnérabilité avant même d'entrer dans la salle munie d'un miroir sans tain, pour qu'un seul coup précis dans la salle d'interrogatoire détruise sa défense. Pour qu'en entrant dans cette pièce, on n'y entre pas avec des questions, mais avec une carte de son enfer intérieur.

Mais avec Dvorkine, c'est l'inverse. Il m'a déjà donné un entretien étalé sur des centaines de pages, mais je n'ai pas posé de questions. Il a choisi lui-même ce qu'il voulait montrer et ce qu'il voulait cacher.

Il faudra donc commencer par la fin. Lire entre les lignes. Chercher ce qu'il ne voulait pas dire, mais qu'il a laissé échapper. En accès libre, j'ai trouvé deux livres autobiographiques d'Alexandre Dvorkine. Je notai pour moi-même, avec une certaine déception, à quel point cela avait été facile. Je n'ai même pas eu besoin de fouiller les archives. Il semble que notre sujet aime raconter sa vie en long et en large. Pour établir un profil, c'est exactement ce qu'il faut.

J'ai téléchargé les livres « Enseignants et leçons », « Mon Amérique » et, par la même occasion, le volume « Sectologie ». En parcourant un peu Wikipédia et les premiers articles venus sur Dvorkine, il est devenu évident que c'est précisément la « Sectologie » qu'il considère comme son « enfant » principal. Le résultat de son travail acharné pour créer l'arme idéale de destruction de vies innocentes.

À ma surprise, j'ai également découvert que des dizaines de livres et des centaines d'articles sur le mouvement dit anti-secte ou « anti-cultisme », au centre duquel se trouve la figure de Dvorkine, sont mis en ligne. Il s'avère que des gens dans le monde entier développent déjà activement des discussions et étudient ce sujet. De nombreuses

informations sont également disponibles en anglais.

Je suis aussi tombé sur les rapports de l'USCIRF — la Commission des États-Unis sur la liberté religieuse internationale — et le rapport de l'ONG CAP Liberté de Conscience (France) pour une réunion de l'OSCE sur le déni du pluralisme religieux en Russie et le rôle des structures russes de la FECRIS. Les deux rapports contenaient des critiques à l'égard de Dvorkine et des structures qu'il contrôle.

J'ai bien aimé une définition assez concise de son activité sur l'un des sites avec un domaine américain, sur lequel un certain nombre de journalistes indépendants dénoncent le mouvement des chasseurs de sectes. Ils ont trouvé et analysé beaucoup de faits, de documents, d'événements historiques — ils ont mis au jour une quantité énorme d'informations, un travail vraiment considérable a été accompli, mais je vois des lacunes, et je comprends que mes collègues et moi pourrions les combler dans cette affaire. Cependant, la base d'informations recueillies par les journalistes indépendants est bonne, elle me sera utile. Il était pratique que toutes les informations recueillies sur le site et les articles soient en anglais.

J'ai ajouté cela et bien d'autres choses à mes favoris. Mais je suis revenu aux autobiographies de Dvorkine. Les deux livres étaient en russe — il a fallu les passer par un traducteur. Grâce à Mary, qui m'appelait pour plaisanter « mon Pentium », j'ai quand même réussi, à soixante-six ans, à chevaucher la vague de la nouvelle ère. Quand j'ai pris ma retraite, les premiers assistants vocaux commençaient à peine à apparaître — Google Assistant, Alexa. Puis la course a commencé. Réseaux de neurones, bots, moteurs de recherche — tout cela se multipliait et mutait à une vitesse que je n'arrivais pas à suivre, et que je ne voulais pas suivre.

Ils ne me plaisaient absolument pas. Je suis un homme de la vieille école. J'ai besoin d'avoir l'information devant les yeux. L'écrire à la main. La lire sur papier. Parfois, même le tracé de la carte des liens — lignes, flèches, noms entourés — m'aidait à comprendre la psychologie du sujet mieux que n'importe quel tableau d'analyse de données. Mais Mary a toujours marché avec son temps. Peut-être parce qu'elle passait plus de temps avec les enfants pendant qu'ils étaient au collège, et qu'elle devait être au courant de toutes les tendances, y compris technologiques. Mais quand les enfants ont grandi et fondé leur propre famille, se retrouvant seule avec son mari éternellement enterré dans ses rapports, Mary a appris à se divertir seule et à ne pas s'arrêter dans son développement personnel.

Elle maîtrisait à la perfection cet art du réseautage social, si mystérieux pour mon esprit : elle alimentait quotidiennement sa colonne de blog culinaire avec des recettes, participait à des webinaires, discutait des publications de célébrités ou de politiciens avec ses amies, mais gardait aussi toujours un doigt sur le pouls des nouvelles intelligences artificielles. Elle essayait de m'en inspirer. En voyant le succès de certains de mes collègues — livres, conférences, interviews dans des magazines, consultations pour des réalisateurs de séries phares — il lui semblait qu'avec mon expérience, je manquais de reconnaissance. Que le public devait connaître mon nom. Mais je n'en ai jamais eu besoin. Si je n'avais pas été à la retraite, j'aurais probablement étudié tous ces outils avec ardeur. Parce que le travail l'exigeait. Parce que la sécurité des gens et le nombre de vies sauvées en dépendaient. Aujourd'hui, les pages de réseaux sociaux, les publications, les blogs sont, pour ainsi dire, une partie intégrante des matériaux nécessaires pour établir le profil d'un tueur. Alors, petit à petit, j'ai commencé à solliciter timidement l'aide de ma femme.

— Comment ça fonctionne, ça ? — Où faut-il cliquer pour faire ceci ? — Et si j'ai besoin de... qu'est-ce que je peux utiliser ?

Elle contenait ses moqueries tant bien que mal, mais je sentais à quel point ce processus la rendait heureuse. Pour la première fois depuis de nombreuses années, c'était elle qui m'enseignait quelque chose qu'elle maîtrisait. Ainsi, en prévoyant l'immense masse de documents que je devais étudier et analyser dans les langues les plus diverses, je ne ressentais pas l'horreur habituelle face au temps qu'allait prendre le simple traitement primaire des données.

Après avoir passé un certain temps à lire les autobiographies de Dvorkine, j'ai commencé à remarquer des coïncidences et des confirmations qui me ramenaient au manuscrit de Victor. Au moment où j'ai terminé la lecture de « Enseignants et leçons » et « Mon Amérique », tout mon bureau était déjà jonché de feuilles A4 du manuscrit de Victor. J'avais griffonné sur certaines. J'en avais découpé d'autres pour les fixer sur mon tableau de connexions.

Mais il y avait trop de lacunes. J'ai trouvé sur le réseau plusieurs de ses interviews où il racontait son enfance et sa jeunesse. Mais c'était toujours la même histoire. Et les mêmes zones d'ombre que je percevais nettement, sans comprendre comment les combler. Plusieurs jours passés du matin au soir sur Internet ne m'ont pas donné les résultats escomptés. J'ai cependant appris beaucoup d'autres informations qui me seraient certainement utiles plus tard. À ce moment-là, je me balançais nerveusement dans mon fauteuil de bureau, froissant des feuilles de papier vierges pour les projeter contre mon tableau d'enquête, visant la photo de Dvorkine au centre. « Bon sang, est-il possible qu'il ne reste aucune mention de l'histoire de cette Amie ? » grognais-je en lançant une énième boule de papier contre le mur.

Le troisième jour de mon marathon ininterrompu d'étude du sujet touchait à sa fin. Dans notre métier, la clarté et la lucidité de l'esprit sont une question de survie et de succès, et j'ai l'habitude de réussir. Et le succès ne s'est pas fait attendre. La chance m'est tombée dessus sous la forme d'un livre publié à Paris en 1980. En fouillant dans des articles archivés sur la vie des hippies des années 70-80, je suis tombé sur une mention curieuse de Dvorkine.

« Dans le roman d'Arkady Rovner "Kalalatsy", écrit d'après les récits oraux sur le Système moscovite de l'un de ses membres, AL. Dvorkine... »

« Tiens, tiens, tiens... » pensai-je. « Ce nom d'auteur me dit quelque chose. » J'étais certain d'avoir croisé ce nom très récemment. Mais en parcourant mes souvenirs, je n'arrivais pas à mettre la main sur le bon fichier. J'ai revu toutes mes notes et mes passages soulignés, en vain. Par un miracle, alors que je feuilletais une nouvelle fois « Mon Amérique » de Dvorkine, mon regard s'est posé sur la phrase : « C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'Arkady Grodner — un ésotériste moscovite ayant émigré à New York quelques années avant moi. »

Arkady Grodner — Arkady Rovner. Qui aurait cru que Dvorkine laisserait une trace aussi belle qu'imprudente pour m'aider dans mon affaire ? Dès le début du livre, il avait précisé : « Tous les événements du livre sont réels. Certains noms ont été modifiés. »

Je décidai de ne pas perdre de temps et commençai la recherche du livre « Kalalatsy » d'Arkady Rovner. J'espérais être tombé sur un énième récit autobiographique que j'avalerais d'un coup pour en extraire l'essentiel. Mais cette « lecture » m'a pris plusieurs jours. J'ai dû

ouvrir des onglets avec une dizaine de traducteurs différents et des chats d'IA pour comprendre ce que l'auteur écrivait. On aurait dit le flux d'un délire schizophrène ou d'un délire de toxicomane. Mais quelque chose me poussait à le relire encore et encore. Finalement, j'étais reconnaissant d'avoir une fois de plus écouté mon intuition. Après tout, au cours de mes années au Bureau, même si on ne le disait pas tout haut, chaque agent savait que l'intuition est un composant crucial de notre travail.

Bref. Le livre d'Arkady Rovner « Kalalatsy » est écrit d'après les récits oraux sur le « Système » hippie moscovite et son jeune membre, Alexandre Leonidovitch Dvorkine. Pour le profane, c'est juste de la prose des années 80, mais pour un profileur, c'est une anamnèse inestimable.

Arkady Rovner est, selon les données publiques, une personnalité controversée. Philosophe, poète et publiciste dont les textes ont été publiés sur trois continents, il est devenu l'exemple classique de l'émigrant intellectuel : départ d'URSS en 1973, enseignement de la théologie et des sciences des religions à l'Université de New York et création de la revue « Gnosis ». En 1979, à New York, les chemins de Rovner ont croisé ceux du jeune émigré Alexandre Dvorkine. Le couplage psychologique était évident : Dvorkine, futur pourfendeur de sectes, cherchait alors lui-même, selon ses dires, un repère spirituel. Dans ses mémoires « Mon Amérique », il qualifie Rovner de « sorte de mentor », « mon ancien professeur », en le cachant de manière trop évidente sous le pseudonyme d'« Arkady Grodner ».

Le roman de Rovner « Kalalatsy » n'est pas seulement de la prose, c'est une empreinte de l'état psycho-émotionnel d'une époque. C'est une immersion dans le « Système » des hippies soviétiques des années 60-70 : un monde où la quête religieuse intense se mêlait aux rapports sexuels désordonnés et aux expérimentations narcotiques. C'est précisément dans cet environnement que s'est formé le psychotype d'Alexandre Leonidovitch Dvorkine que je devais analyser.

Vous savez, à Quantico, on nous a appris une chose importante : un criminel laisse toujours une trace, même s'il se croit un génie de la dissimulation. Mais ici, le cas était unique. Le sujet n'a pas seulement laissé une trace — il a dicté sa biographie sous forme de roman de fiction, et trente ans plus tard, il en a confirmé la réalité dans ses propres mémoires, en modifiant seulement un peu le décor. C'est ce que nous appelons à l'Académie une confession inconsciente.

Si vous voulez attraper une bête, vous devez trouver le moment où elle a goûté au sang pour la première fois. Pour Alexandre Dvorkine, ce lieu ne fut ni un amphithéâtre d'université ni l'autel d'une église. Son premier terrain de chasse, c'est la classe de troisième, un chantier, puis les arrière-cours crasseuses du « Système » moscovite des années soixante-dix, manifestement immortalisées par Rovner sous l'apparence d'une prose surréaliste.

## Chapitre 3

Données initiales

Devant moi, sur l'écran du moniteur, les fichiers de l'autobiographie de Dvorkine et le livre « Kalalatsy » étaient ouverts. J'ai comparé les textes pendant des heures. Et je trouvais de plus en plus de points de convergence. Les mêmes lieux, les mêmes personnes, les mêmes

détails, la même image du « Système moscovite », les mêmes intonations.

Très vite, il devint évident que dans le livre « Kalalatsy », une grande partie de la biographie du jeune Dvorkine était incarnée à travers le récit de Kostya Lopoukhov. La biographie, les événements de la vie, les membres de la famille : le grand-père ayant purgé une peine dans un camp stalinien, la sœur souffrant de troubles psychiatriques, la mère, l'absence du père...

Mais ce qui m'a fait crisper les doigts sur les accoudoirs de mon fauteuil, c'est la manière dont Dvorkine-Lopoukhov décrit son passé. Dans le cadre du profilage psychologique d'Alexandre Dvorkine, le roman d'Arkady Rovner « Kalalatsy » semble remplir la fonction d'un « enregistreur indépendant ». Le livre a été publié alors que Dvorkine n'avait que 25 ans et, comme mentionné précédemment, il se base sur ses récits oraux. C'est un cas unique où l'on peut observer l'objet d'étude « à l'instant T », sans les retouches apportées par trente ans d'expérience.

La coïncidence des schémas comportementaux, des tics de langage et même des images oniriques entre le personnage de 1980 et les autobiographies de Dvorkine lui-même, écrites trois décennies plus tard, est flagrante. Rovner, qu'il l'ait fait consciemment ou non, a fixé le code source de la personnalité de Dvorkine : motivations, peurs et mode de pensée spécifique, qu'il a confirmés plus tard dans ses mémoires, probablement sans s'en rendre compte lui-même.

Mais l'élément clé et le plus important de ces mémoires fut la découverte des informations nécessaires pour combler les lacunes. Dans son livre, Victor m'avait envoyé une piste concernant « Le Bègue ». Dans « Kalalatsy », ce personnage est manifestement nommé Yachka. Il semble également que l'Amie, qui a raconté son histoire sans se douter qu'elle finirait entre les mains d'un ancien agent fédéral américain, s'appelait Aliona dans le livre. Certes, les noms sont probablement fictifs. Mais l'essence reste la même. Il semble que « Kalalatsy » soit le protocole de formation d'un psychopathe.

Dans ma pratique à Quantico, j'ai vu des centaines d'« affaires du passé ». Nous revenions souvent aux traumatismes d'enfance des tueurs en série pour comprendre leur signature. Le vieux John Douglas note dans ses travaux qu'il n'a jamais rencontré de tueur en série issu d'une famille véritablement stable, saine et aimante. Plus de 40 % des criminels en série vivaient hors de leur famille avant leur majorité : en internat, en orphelinat ou en colonie de redressement. La racine de la criminalité réside dans la déprivation émotionnelle. De nombreux prédateurs se sentaient comme des « moins que rien » durant leur enfance. À l'âge adulte, leurs crimes deviennent un moyen de « s'affirmer et de ressentir la plénitude de la vie aux dépens de la soumission d'autrui ».

J'ai décidé de m'attarder plus en détail sur l'enfance de Dvorkine et les conditions de formation de sa personnalité. Dans le livre « Enseignants et leçons », Dvorkine écrit à propos de sa famille :

« Quand le garçon avait dix ans, ses parents ont divorcé — après quoi, c'est sa mère qui s'est occupée de l'éducation de Sacha et de sa sœur aînée. En plus d'eux, les grands-parents séjournaient longuement dans l'appartement. Le grand-père était docteur en sciences économiques et professeur — mais il était passé sous le rouleau compresseur des répressions. Il fut libéré des camps staliniens en 1955, peu après la naissance de son petit-fils, mais ne fut réhabilité qu'environ un an et demi plus tard. Comme personne ne l'embauchait à Moscou à cause de son casier judiciaire, il trouva une place d'économiste

principal dans une fromagerie à Ouglitch, où il s'installa ; en rendant visite à son petit-fils, il remplaçait largement son père. »

On trouve également une mention du grand-père dans le livre « Mon Amérique » :

« Quand mon grand-père, qui avait purgé en son temps une peine considérable dans un camp stalinien, vit cet argent chez nous, il fut pétrifié d'horreur et exigea que je m'en débarrasse immédiatement, quelque part au loin, avant que tout le monde ne soit arrêté pour trafic de devises. »

Et voici que dans le roman « Kalalatsy », où Rovner a manifestement nommé la sœur de Dvorkine, Evguenia, du nom de Daria, on peut entrevoir les conditions de vie d'Alexandre Leonidovitch dans sa jeunesse et l'influence non négligeable de son grand-père, le petit-fils étant présenté dans l'histoire sous le nom de Kostya Lopoukhov : « Nous vivions avec ma mère et ma sœur dans une petite chambre sur la Vieille Chaussée. La pièce était remplie de petites nappes, de serviettes, de rideaux, de tapis. Dans un coin, sur le divan, Daria la méningitée ronronnait devant la télévision, se tordait les bras et faisait des grimaces. De temps en temps, s'agrippant aux meubles, elle se faufilait sur la pointe des pieds vers le réfrigérateur et, debout devant la porte ouverte, mangeait de la confiture de prunes à la cuillère directement dans le bocal ; puis, toute barbouillée, elle rampait pour retourner sur son divan en hochant la tête.

> Les dimanches, le grand-père venait chez nous et, devant le thé, insultait mon père de tous les noms, tout en découpant un gâteau de chez "Prague". Il pestait aussi contre le système soviétique, Staline, les kolkhozes, l'approvisionnement et les chevelus [hippies]. "Je les étranglerais de mes propres mains !" s'exclamait-il en mimant le geste avec ses petites mains sèches aux doigts aplatis. À ces mots, Daria poussait des petits cris excités et renversait sa tasse. Ma mère s'agitait, toute coupable. »

> « Le grand-père était un homme de principes. Il avait fait son temps pour la chimie (Staline disait que nous n'avions pas besoin de chimie, mais le grand-père était d'un autre avis) et était sorti sous Khrouchtchev. Il avait renié son fils — mon père — parce que celui-ci nous avait abandonnés, ma mère et moi. Les chevelus l'agaçaient particulièrement. "Je comprends, — disait-il en levant sa petite cuillère barbouillée de crème, — qu'ils soient le produit de la décomposition sociale, mais alors ils devraient s'autodétruire publiquement, — cela aurait au moins une utilité sociale". »

> « Je marchais dans la rue, et on me dévisageait, on m'interpellait, on sifflait dans mon dos ou on me lançait des regards effrayés. Ma mère pleurait, et le grand-père conseillait de m'envoyer en colonie de redressement, criait "Parasite !" et tapait du pied. Pendant plusieurs mois, il ne vint plus du tout chez nous. Puis il n'y tint plus, apporta un gâteau et provoqua une scène qui s'est brisée contre les cris stupides de Daria déchaînée. En partant, il fit un discours dont j'ai retenu l'expression : "contorsion insensée". »

« Il est difficile de rentrer à la maison retrouver Daria, mugissant devant la télé, les sermons du grand-père, ma mère qui détourne les yeux, dans cette chambre pleine de nappes et de volants — de ressentir ma fatigue et mon insignifiance. Il est difficile de s'enfermer dans le

système. »

« Avec des histoires pareilles, le grand-père va me tuer. Pour lui, je ne suis déjà qu'un pique-assiette et un fainéant. Ou alors il me fera interner en psychiatrie pour toujours — c'est un homme de principes. »

« Je me suis échappé de la chambre, là où il y a Daria, la télé, les engueulades, pour sortir dans la rue ; et me voilà courant, je ne sais où, heureux d'être libre. Jusqu'à ce qu'on me rappelle à l'ordre par un sifflement grossier ou une moquerie. Alors, j'avais l'habitude de montrer les dents. Il était facile de se défendre, je sentais le système derrière moi — notre oxygène. »

« À dix-sept ans, j'ai compris : le *kief* [le trip], c'est l'issue... Le but du système est de pomper du *kief*. Le *kief* est un travail supraterrestre. Les systèmes élèvent des maîtres du *kief*. »

« Le système m'a donné l'idée de sortir du cercle des répétitions, mais ne m'a pas appris comment maintenir le *kief*, le rendre permanent. Et pas parce que le *kief* est une joie, non. Le *kief*, c'est la vie authentique et le devoir, tout le reste n'est que mensonge. »

Et voici ce qui est consigné, non plus dans les livres, mais dans les documents médicaux officiels d'Alexandre Dvorkine que j'ai retrouvés dans les archives internet, d'après les déclarations de sa mère : « Hérédité non chargée de maladies psychiatriques. La sœur est suivie par un neuropsychologue. Invalide depuis l'enfance (traumatisme obstétrical). »

En résumant la situation familiale, je vois un microclimat pathologique. Le développement de la personnalité du sujet s'est déroulé dans un environnement extrêmement instable et émotionnellement pauvre, caractérisé par un haut niveau de stress latent et de stigmatisation sociale. Le système familial était de « type fermé », avec des frontières internes rigides et une distribution pathologique des rôles.

J'ai relevé les caractéristiques clés de l'environnement :

- Traumatisme émotionnel : Présence constante au domicile d'un membre de la famille gravement malade et d'un despote autoritaire.
- Stigmatisation : Sensation de marquage social due à l'invalidité de la fratrie et à la biographie complexe des ancêtres, ce qui a forgé un sentiment de honte fondamental.
- Déficit de sécurité : Absence de soutien parental stable, obligeant l'enfant à chercher des modes d'adaptation par le mimétisme de l'agresseur ou le repli vers des structures intellectuelles rigides.

Si l'on analyse les facteurs de développement, il faut bien sûr noter le départ du père de Dvorkine du foyer familial — une perte de protection et un manque d'autorité. Le divorce des parents et la disparition du père de la vie d'Alexandre Dvorkine à l'âge de 10 ans se sont produits pendant la période critique du pré-pubertat, moment où s'achève la formation de l'identification masculine.

Alors, qu'est-ce que j'ai sur Dvorkine à ce stade ?

Un père absent. Un divorce quand le garçon avait dix ans. Une sœur handicapée, suivie depuis l'enfance en dispensaire neuropsychiatrique. Un grand-père avec un casier judiciaire, ayant assumé le rôle de chef de famille et éduqué son petit-fils par des méthodes d'oppression et de manipulation.

L'absence du père dans la famille n'est pas seulement un manque quantitatif d'attention parentale, mais une déformation qualitative du système de socialisation de l'enfant. En psychologie du développement, le père remplit traditionnellement le rôle de représentant du monde extérieur, établissant les limites et la loi.

Rob Ressler a consigné dans l'un de ses livres : « Beaucoup de tueurs en série ont été élevés dans des familles monoparentales, où dominait une mère autoritaire, souvent émotionnellement instable, tandis que la figure du père était soit absente, soit extrêmement faible et dévalorisée ». Et je suis entièrement d'accord avec lui sur ce point.

La présence dans une famille d'un enfant atteint d'une maladie mentale grave ou d'un handicap modifie radicalement la répartition des ressources émotionnelles. L'enfant sain se retrouve souvent dans une situation de négligence chronique, car toute l'attention des adultes est absorbée par le membre malade.

Trois conséquences en découlent :

1. Privation émotionnelle : L'enfant se sent moins important, ce qui engendre un profond ressentiment et une colère qui, à l'avenir, peuvent se transformer en agression contre la société.
2. Fardeau de la responsabilité : On impose souvent à l'enfant des tâches démesurées pour s'occuper de la fratrie malade, ce qui mène à une parentification — la perte de l'enfance et la formation d'un type de personnalité froid et distant.
3. Stigmatisation : La combinaison du passé judiciaire des proches et de la maladie de la sœur crée un vide de normalité autour de l'enfant, le faisant se sentir comme un paria.

L'environnement décrit dans les documents fournis est un exemple classique d'incubateur pour le développement de traits psychopathologiques. Selon les recherches de Mitchell et Aamodt (2005), l'immense majorité des criminels en série présentait une anamnèse familiale similaire.

Les statistiques de traumatisme de cette même étude indiquent : 74 % des criminels ont subi des violences psychologiques ou émotionnelles dans l'enfance ; 42 % ont subi des violences physiques ; 70 % ont été témoins d'événements sexuellement stressants.

Dans des conditions où le grand-père utilise des méthodes d'oppression et de manipulation, et où la mère est émotionnellement inaccessible à cause de la maladie du second enfant, un narcissisme destructeur se forme chez le garçon. Il apprend à manipuler pour obtenir ne serait-ce qu'un peu d'attention, et à écraser les autres pour ne pas se sentir victime.

Du point de vue de la psychologie clinique, la confrontation de tous ces facteurs constitue un traumatisme cumulatif. La combinaison de l'absence d'une figure masculine positive, de la pression autoritaire de la part de l'ancienne génération et de la négligence émotionnelle due

à la maladie de la fratrie crée les conditions pour le développement d'un trouble de la personnalité dissociale.

Un tel environnement ne garantit pas, bien sûr, que l'enfant deviendra un criminel, mais il crée une masse critique de facteurs de risque. L'agression accumulée dans l'enfance à cause de l'injustice et de l'humiliation peut trouver, à l'âge adulte, un exutoire dans des actes de violence visant à restaurer un contrôle illusoire sur le monde qui l'a autrefois rejeté.

Même si la façade extérieure de la famille affiche un certain bien-être, ces foyers cachent en réalité les mêmes schémas. Conflits permanents. État émotionnel instable des adultes. Négligence de certains membres de la famille au profit de l'hyper-protection des autres — ceux qui ont des besoins spécifiques. Éclats émotionnels. Absence d'empathie. Injustice que l'enfant ressent physiquement mais ne peut expliquer avec des mots. En règle générale : jalousie, haine, peur.

Tout cela est un terreau fertile pour les problèmes psychologiques, les dépendances, les comportements inadaptés. Et, en fin de compte, pour la violence. Kaslo, dans son manuel sur les modèles familiaux dysfonctionnels, décrit cela en détail. Mais même sans manuels, je l'ai vu de mes propres yeux d'innombrables fois.

À quoi cela mène-t-il ? Dépression, anxiété, pensées suicidaires. Propension aux addictions — alcool, drogue, surtout si la famille comptait déjà des dépendants. L'enfant apprend à jouer un rôle — soit celui du persécuteur intimidant les autres membres de la famille, soit celui de la victime, selon les circonstances.

Quand ces enfants grandissent, ils deviennent des égoïstes endurcis. Ils ressentent de la colère, de l'anxiété, s'isolent des autres. Ils peuvent avoir des troubles de la parole à cause de la violence émotionnelle subie dans l'enfance. Ils deviennent méfiants, paranoïaques. Ils fuguent tôt. Échouent dans leurs études. Ne savent pas construire de relations saines avec leurs pairs.

Et puis, une fois adultes, ils se vengent cruellement sur ceux qui les ont opprimés. Ils échangent les rôles. Ils projettent leur comportement dysfonctionnel sur toutes leurs relations — avec des amis, des connaissances, leurs propres enfants. Certains se tournent vers la religion. Mais pas par foi — pour la reconnaissance qu'ils n'ont pas reçue chez eux. Ou pour adopter des convictions radicalement opposées à ce qu'on leur a enseigné. Et presque tous — tôt ou tard — commettent des infractions.

Je l'ai vu encore et encore. Famille brisée. Père absent. Mère autoritaire, encline à l'hyper-protection. L'enfant grandit avec le sentiment d'être un raté. Et ce sentiment s'ancre si profondément en lui que le seul moyen de prouver le contraire est de commettre un acte qui forcera le monde à le remarquer. Certains finissent dans des cliniques psychiatriques. Sont fichés pour comportement socialement dangereux. Mais la plupart attendent simplement leur heure. Et la question est seulement de savoir quand cette heure viendra.

Douglas, dans ses travaux, a scellé notre expérience collective en profilage, concluant que l'enfance n'est pas seulement une période de la biographie, mais le fondement sur lequel s'édifie toute la logique du crime futur. Un passé traumatique explique le comportement, mais ne lève pas la responsabilité morale du choix effectué.

En ce qui concerne l'adaptation sociale, Victor a révélé de manière assez détaillée l'enfance de Dvorkine et l'attitude de ses pairs à son égard dans son livre. Mais pour avoir une image

complète, j'ai décidé d'analyser tous les extraits disponibles du dossier médical et des autobiographies de Dvorkine, et les moments suivants m'ont semblé les plus révélateurs ; je les ai imprimés et fixés sur la carte de l'enquête, dans la zone ENFANCE :

« Depuis l'enfance, était un grand rêveur. Rêvait que son père était grec, puis indien. Dès le plus jeune âge, consultait souvent des médecins, présentait de nombreuses plaintes, se provoquait de la fièvre. Se distinguait par sa vantardise, il se faisait battre à l'école pour cela. Peu d'amis. Mais selon les dires de sa mère, cherchait le contact avec des amis. »

« Résultats scolaires moyens (3-4). Les sciences lui réussissaient particulièrement mal. N'aimait pas les mathématiques. Passionné d'histoire. Les enseignants se plaignaient de son manque de concentration et d'organisation. S'imaginait être le héros des livres qu'il lisait. Cherchait à communiquer avec ses pairs, mais ceux-ci ne l'acceptaient pas dans leur groupe à cause de sa vantardise et de son manque de développement physique. Se distinguait par sa vantardise, il se faisait battre à l'école pour cela. Avait peu d'amis, n'avait pas d'amis proches. »

« À partir du CE2, a été transféré dans une autre école, où il n'a pas trouvé de contact avec ses pairs, il s'y faisait battre pour sa vantardise. Le garçon demandait constamment à être transféré dans une autre école. Son caractère restait le même, mais il n'avait pas d'amis proches. »

Il y a un marqueur important que je n'ai pas pu ignorer. Dans le livre Enseignants et leçons, Dvorkine écrit sur lui-même : « Après le CE1, Sacha est allé dans un camp de pionniers, mais l'expérience de la vie sous le clairon et le tambour s'est avérée extrêmement négative pour lui, et depuis lors, Dvorkine a pris en grippe le collectivisme ainsi que tout ce qui s'y rapporte ». Puis il précise dans ses mémoires Mon Amérique : « La seule fois de mon enfance où je suis allé dans un camp de pionniers, j'ai escaladé la clôture et je me suis enfui après deux semaines ».

Que s'est-il passé dans ce camp pour qu'un garçon, après le CE1, escalade une clôture et s'enfuit ? Cela s'est produit à l'âge de 8-9 ans. Je n'exclus pas qu'une violence collective ait pu être exercée contre lui. Cela a pu également servir de facteur déclenchant pour son passage à l'acte lors du viol et du meurtre collectif (avec le Bègue) de l'écolier sur le chantier moscovite. Dans le livre de Victor, selon des témoins, il est mentionné que Sacha Dvorkine a eu ses premières expériences sexuelles à l'école avec le Bègue, puis que l'Amie les a rejoints. Et déjà à cette époque, leurs relations étaient loin d'être saines, avec une domination manifeste de Sacha.

En complément de son profil, Dvorkine, sous le pseudonyme de Lopoukhov dans le livre Kalalatsy, mentionne également :

« J'avais les cheveux tondus, et tout le monde me battait ou m'ignorait, et maintenant j'ai laissé pousser mes cheveux, couvrant un peu mes oreilles, et je suis immédiatement devenu une personnalité remarquée. À l'école, tout le monde a commencé à chercher mon amitié ».

J'ai isolé tous ces moments et les ai classés dans des notes à part, et j'ai compris qu'à ce stade, je m'approchais du cœur de la paraphilie de Dvorkine.

Chapitre 4

Genèse du mal : Des pierres dans la fosse

Dans le livre de Victor, selon le témoignage de l'Amie, Sacha Dvorkine, alors en classe de troisième, commet un acte brutal de violence physique et sexuelle sur un élève de première année de primaire. Il a emmené avec lui son ami souffre-douleur et bègue, comme complice du crime. Ensuite, Dvorkine a forcé le Bègue à jeter dans une fosse le petit garçon encore en vie, battu et violé, et à combler cette fosse avec des pierres.

J'ai relu la description de cette scène encore et encore, jusqu'à avoir l'impression de pouvoir la réciter par cœur. Tout agent fédéral ne se fie qu'aux preuves directes et aux procès-verbaux d'interrogatoire, mais dans cette affaire, j'avais devant moi un témoignage capital, bien que transmis par quatre mains : une histoire tirée du livre de Victor, racontée par une de ses connaissances qui l'avait entendue dans sa jeunesse de la bouche de son ancienne petite amie, laquelle avait connu autrefois la compagne de Dvorkine lui-même. Oui, ce n'est qu'une histoire. Transmise à travers le prisme de la mémoire, des émotions, du temps. Mais en profilage, nous avons rarement affaire à des faits « purs ». Nous travaillons avec des reflets. Avec des échos. Et parfois, l'écho est la seule chose qui reste du cri d'une victime. C'est pourquoi je retiendrai chaque mot. Chaque détail. Un juriste, un avocat ou un juge qualifierait cela de déchet inutilisable pour une procédure. Mais je ne suis pas au tribunal. Et ce n'est pas à moi de prouver la véracité des preuves et des témoignages, cela incombera peut-être à mes collègues du Bureau.

Je suis un analyste qui ne cherche pas une vérité juridique, mais une vérité psychologique. Cette confession échappée des lèvres du jeune Dvorkine dans un délire narcotique, et précieusement conservée au fil des années par une mémoire féminine, a gardé ce qu'aucun interrogatoire officiel ne saurait fixer : l'intonation d'une terreur primitive et des détails impossibles à inventer. Dans cet écho maintes fois répété, je cherchais une empreinte psychologique — ces fameux marqueurs de déviance qui avaient germé chez le sujet dès la classe de troisième. Ce ne sont pas le genre de détails que l'on invente pour faire de l'effet. C'est une signature — un élément du crime unique et émotionnellement nécessaire, que le criminel ne peut s'empêcher de reproduire. Pour moi, cette histoire, bien qu'inscrite dans les marges du livre d'un autre, était la première empreinte nette de sa personnalité, fixée au moment où Dvorkine, encore adolescent, a rompu pour la première fois son lien avec l'humanité. C'était le noyau génétique de son futur comportement sériel, et pour construire un profil, pour comprendre sa nécessité psychologique de tuer, cette histoire était plus importante qu'une dizaine de protocoles officiels mais vides. C'était manifestement une évidence pour Victor aussi. Sinon, pourquoi m'aurait-il envoyé son livre ?

Je revins aux feuilles A4 du manuscrit de Victor, éparpillées dans un désordre chaotique. Les pages étaient déjà striées de flèches, de marqueurs rouges et bleus. En fouillant parmi elles, je retrouvai celles qui étaient marquées du rouge le plus vif.

Le chantier. Sacha Dvorkine, élève de troisième, son ami bègue et terrorisé, et un petit garçon, un écolier de première année.

« La première chose que Sacha a faite a été d'arracher l'écharpe grise du garçon. Il s'en est servi pour lui lier les mains derrière le dos. Il a serré si fort que les nœuds s'enfonçaient dans la peau de l'enfant. »

« Et puis... ensuite, il l'a violé. Là, sur les dalles de béton, parmi la poussière grise et la ferraille rouillée. »

« À la fin, Sacha a dénoué l'écharpe grise des mains du garçon. Mais pas pour le laisser partir. Il l'a passée autour du cou de l'enfant et a commencé à l'étrangler. Le garçon se débattait, s'accrochant désespérément à la vie, mais la prise était implacable. Quand l'enfant s'est tu, le Bègue restait planté là, paralysé par la peur, regardant la vie s'échapper de ce petit corps goutte après goutte. »

« Sacha a pris l'écharpe grise et le cartable du garçon et les a jetés dans la fosse, là où l'écolier gisait déjà. Et puis... ensuite, il a commencé à jeter des pierres avec force dans la fosse. Il a ordonné au Bègue de faire de même. Mais l'enfant respirait encore, Vitia ! Il était vivant quand la première grêle de pierres s'est abattue sur sa tête. Ils l'enterraient sous les pierres alors qu'il était encore en vie. Mais le plus atroce dans toute cette scène, c'était le rire. Sacha Dvorkine riait de façon sauvage, hystérique. Il criait des choses incohérentes, s'étouffant dans ce rire infernal, tandis que les pierres broyaient les os de l'enfant. Ce n'était pas un simple rire — c'était le cri de triomphe d'une créature qui venait de rompre définitivement tout lien avec l'humanité. Il était hors de lui, il s'enivrait de l'agonie, il hurlait des paroles sans suite en jetant pierre après pierre. Le Bègue était terrifié par ce rire, par la façon dont le visage de son "ami" s'était déformé. Il regardait Sacha avec horreur et comprenait qu'il n'avait pas devant lui un homme, mais quelque chose sorti des abysses. Quand ils ont quitté le chantier, Sacha était absolument calme. Comme s'il n'avait pas enterré un enfant dans une fosse, mais qu'il revenait simplement du cinéma. »

Dans la description de cette histoire de l'Amie, on discerne des marqueurs psychologiques et comportementaux très nets qui, en profilage criminel, sont associés à un fort potentiel de violence sérielle et à des troubles de la personnalité psychopathique. Ce n'est pas sans raison que Victor a tout consigné si minutieusement, sans omettre le moindre détail. Il savait que ce sont précisément les détails qui jouent un rôle clé pour démasquer définitivement un sujet inconnu.

Le comportement de Dvorkine dans cet extrait du livre de Victor démontre des traits caractéristiques d'un type de criminel sériel organisé et sadique, se trouvant à un stade précoce d'escalade de la violence.

La première action du criminel est de fixer la victime à l'aide d'un de ses propres objets — dans ce cas précis, cet objet est manifestement l'écharpe grise. La manifestation d'une ligature fétichiste est un marqueur classique indiquant un besoin aigu de contrôle total sur la victime. L'écharpe n'est pas une simple entrave, c'est un symbole de strangulation, de contrôle sur la respiration, sur la vie elle-même.

Un exemple classique de criminel ayant un fétichisme pour les ligatures est Dennis Rader, connu sous le nom de BTK Killer. Ce sont ses lettres qui, en leur temps, avaient mis en alerte tout le Bureau, y compris notre unité. Le surnom même qu'il s'est choisi place la ligature (« Bind ») en première position. Pour lui, le processus consistant à ligoter ses victimes n'était pas seulement un élément du modus operandi, mais un élément crucial de son rituel sexuel et de ses fantasmes. Il tirait une immense satisfaction de la vue d'une victime impuissante et entravée. Après les meurtres, il emportait des objets personnels des victimes — des trophées — et les utilisait avec des photographies pour recréer les scènes de violence et se masturber, où l'élément central était le fantasme de la ligature.

Mais en se basant sur les détails de l'histoire terrifiante de l'Amie dans le livre de Victor, les actions de Dvorkine sont une illustration frappante et tragique du processus de chosification,

une sorte de déshumanisation. Pour le sujet que j'étudie, les objets des victimes avaient une autre signification. D'abord, il jette l'écharpe et le cartable dans la fosse. Immédiatement après, il commence à y jeter des pierres, là où se trouve déjà le garçon.

J'en arrive à la conclusion que, d'une part, l'écharpe et le cartable sont des sortes de symboles de l'identité de l'enfant, de son lien avec l'école, sa famille, sa vie quotidienne. Et en les jetant avec la victime, le criminel efface symboliquement la personnalité du garçon, le réduisant à un corps anonyme, à un objet.

Mais d'un autre côté, il est évident que dans l'esprit du sujet, l'enfant, ses effets personnels et les pierres deviennent des objets homogènes, que l'on peut manipuler et jeter dans une fosse. Le garçon cesse d'être un être humain vivant pour devenir simplement un « article » de plus dans cette fosse.

C'est un marqueur critique, car il témoigne d'une absence totale d'empathie et de l'incapacité à percevoir autrui comme un sujet. J'ai souligné et consigné toute cette analyse dans mes notes.

Un autre marqueur que nos analystes qualifieraient d'« inquiétant » et de « pathologique » est le « rire sauvage et hystérique » de Dvorkine au moment où, d'après les propos de Nikolaï dans le livre de Victor, il comble la fosse avec des pierres alors que celles-ci s'abattent sur une victime encore vivante. Tout indique que ce rire est une manifestation de sadisme malin et de dissociation émotionnelle.

Dans ma pratique avec de tels sujets, ce genre de rire est toujours une expérience de pointe, un moment d'extase suprême où le psychopathe se sent l'égal d'un Dieu, ayant définitivement rompu tout lien avec la morale humaine. C'est à ce moment précis, semble-t-il, qu'est né le Dvorkine que le monde connaît aujourd'hui. L'homme qui jette les « pierres » de ses expertises sur des êtres vivants, les enterrant vivants dans des prisons. Pour lui, il n'y a aucune différence entre cette fosse sur le chantier et une salle d'audience en Russie ou dans n'importe quel autre pays. Dès ce stade, on peut identifier une caractéristique majeure de sa signature : l'enterrement vivant. Il a besoin de voir sa victime lutter avant qu'elle ne disparaisse définitivement sous le poids de ses « pierres ».

Le rire au moment de l'agonie de la victime n'est pas seulement une absence d'empathie, c'est l'obtention d'un plaisir affectif maximal par la démonstration de son pouvoir absolu sur la vie d'un autre être humain. Parallèlement, la démonstration d'un émoussement émotionnel et l'absence de remords au moment de commettre cet acte monstrueux correspondent exactement aux traits classiques de la psychopathie selon la PCL-R (Psychopathy Checklist-Revised).

Plusieurs des marqueurs que j'ai soulignés indiquent un trouble de la personnalité profondément enraciné, probablement un narcissisme malin ou une psychopathie, et confirment que nous sommes face à un personnage dont le crime n'est pas un acte isolé, mais fait partie d'un schéma sériel en formation.

Ce qui définit Dvorkine comme un maniaque avec une signature, c'est le fait de lapider un enfant encore vivant dans une fosse. Il a choisi une victime plus jeune que lui. Sans défense. Un symbole de pureté, d'innocence — tout ce dont, apparemment, Dvorkine lui-même était privé depuis longtemps. Il ne tue pas sous le coup de la colère, ni en état de légitime défense, ni par accident. Non. Il sait que le garçon dans la fosse est encore en vie,

mais il a déjà pris le contrôle total de son corps et de sa vie. Et les pierres dans ses mains, comme dans celles de son ami sur lequel il exerce aussi un contrôle total par le chantage, lui donnent le droit de décider s'il vivra ou non. Désormais, ce corps n'est qu'un objet, au même titre que le cartable et l'écharpe. Ce n'est pas un simple meurtre. C'est un rituel de déshumanisation. Les pierres sont un moyen de ne pas se salir les mains et de procéder à l'élimination collective de l'« objet ». Le sujet est en haut. La victime est en bas, prise au piège. C'est la verticale classique du pouvoir que Dvorkine transposera plus tard dans toute son activité « antisectes ». Pour lui, les nuances n'existent pas. Dans son optique déformée, le monde est binaire : soit tu te tiens à ses côtés au bord de la fosse, une pierre à la main, soit tu te tords de douleur au fond.

Des décennies plus tard, sa victimologie est restée la même. Il choisit toujours ses victimes selon le principe de la moindre résistance : les innocents, les sans-défense, ceux à qui la foi elle-même interdit de répondre à l'agression par la violence. C'est la logique d'un prédateur lâche : n'attaquer que ceux qui ne rendront pas les coups.

Les méthodes sont devenues plus sophistiquées, mais l'essence n'a pas changé. Il attire les gens dans une structure qu'il a lui-même créée et qui, par tous ses aspects, ressemble à ces mêmes « sectes totalitaires » qu'il prétend combattre. Il conditionne la conscience de ses partisans, les transformant en ses propres armes. Et maintenant, se tenant à une distance de sécurité, il utilise les mains des autres pour lapider la fosse où gît une autre vie brisée, violée par la calomnie et détruite par la déshumanisation.

— James, as-tu seulement regardé l'heure ?

À la voix rauque et soudaine de Mary, j'ai sursauté au point de faillir basculer avec mon fauteuil. Je ne l'avais même pas entendue entrer.

— Ça suffit maintenant. Tu n'as plus trente ans. Ménage tes articulations, mon chéri. Viens dormir.

Sa main se posa doucement sur mon épaule. Pendant qu'elle parlait, j'ai tenté, dans un mouvement instinctif, presque convulsif, de couvrir les papiers sur le bureau. Je savais ce qui y était écrit. J'avais moi-même, comme un possédé, entouré ces mots au marqueur rouge, écrasant la pointe sur le papier : « écolier », « viol », « lié les mains », « lapidé », « vivant ».

J'ai levé les yeux. Dans la pénombre du cabinet, seulement éclairé par la lueur bleue du moniteur, le visage de Mary semblait être une tache pâle. Puis j'ai expiré : elle n'avait pas ses lunettes. Sans elles, dans une telle obscurité, elle pouvait à peine distinguer ma silhouette, et encore moins les mots terribles sur le papier. Elle plissait les yeux, luttant contre le sommeil, visiblement tout juste sortie du lit.

J'ai jeté un regard à l'horloge dans le coin de l'écran. 3h20 du matin. Dès que j'ai pris conscience de l'heure, mon corps s'est immédiatement vengé de l'avoir ignoré. Une douleur sourde et lancinante a percé mes genoux, et ma tête est devenue lourde comme du plomb. J'ai essayé de redresser mes épaules et j'ai grincé des dents : ma colonne vertébrale semblait avoir été cimentée. Pendant toutes ces heures passées à relire les témoignages, à fouiller dans les rapports de Victor et à analyser chaque mot, j'étais resté dans une tension si monstrueuse que mes muscles s'étaient transformés en pierre.

— Tu as raison, Mary, ai-je croassé, sentant la fatigue m'envahir. Allons dormir.

**Chapitre 5**

**Yacha, les petits bateaux et le ciel vide**

Je suis sorti de mon apnée du sommeil par un sursaut brusque, comme si je remontais des profondeurs alors qu'il ne me restait plus d'air dans les poumons. Il n'était pas encore six heures. Mary dormait paisiblement à côté de moi, sa respiration était régulière et calme. Ce que j'avais vu peut difficilement être qualifié de simple rêve. C'était un montage chaotique d'images projetées par mon subconscient enflammé. Des murs gris, inachevés. De la poussière de béton crissant sous les dents. Et des enfants — des écoliers avec leurs cartables, s'agitant sur un chantier abandonné comme des bêtes traquées. Je courais après eux, essayant de les intercepter, de les protéger d'une menace invisible, mais ils s'éparpillaient de tous côtés en poussant des cris stridents. Dans mon sommeil, j'avais été submergé par le même essoufflement que dans la réalité. Mon cœur fragile — mon fidèle compagnon depuis trois ans — se rappelait à mon bon souvenir. Le médecin m'avait interdit tout effort depuis longtemps, mais ici, dans les labyrinthes du cauchemar, quelque chose me poussait en avant, me forçant à ignorer la brûlure dans ma poitrine. Je comprenais qu'un pas de plus et je m'effondrerais raide mort. Soudain, un enfant s'immobilisa. Les autres se dissipèrent dans l'ombre des dalles de béton, et ce petit garçon se tourna vers moi. Je ne voyais pas son visage — il était comme flou, caché par un manque de mise au point. Il se mit à pleurer bruyamment, de manière déchirante. J'essayai de crier, utilisant ma voix de commandement forgée par des décennies de service : « Comment puis-je t'aider ? Qui t'a fait du mal ? Je suis un agent fédéral, je vais t'aider ! » Mais au lieu de mots, seuls des sons hachés et aboyés sortaient de ma gorge. Ma bouche ne m'obéissait plus. Je compris avec horreur que je bégayais.

— R-ra-ra-raconte-moi... Je suis p-p-policier..., ma langue s'emmêlait.

L'enfant continuait de pleurer, étouffé par ses larmes. Je m'avançai vers lui, traînant mes jambes de plomb. Ma main, obéissant à une mémoire musculaire de plusieurs années, plongea d'elle-même pour chercher mes papiers. Une habitude que même la retraite ne peut effacer : dans toute situation confuse, présente ton insigne. Mes doigts plongèrent dans ma poche, mais au lieu du cuir habituel et du métal froid, ils touchèrent autre chose. Quelque chose de lourd. De rugueux. De moite. J'étais déjà à un pas du garçon quand je baissai les yeux. Ce n'était pas mon insigne que je tenais. Je serrais un énorme morceau de béton massif, aux arêtes vives et ébréchées. Sur son flanc coulait lentement un liquide épais et écarlate, tachant mes doigts.

Mon cœur manqua un battement quand je réalisai : c'était du sang. Et à la seconde même, un rire retentit à mon oreille. Un rire bruyant, hystérique. Je me réveillai. Pendant une fraction de seconde, il me sembla que le rire résonnait encore dans la chambre, juste au chevet du lit. Mon cœur cognait contre mes côtes comme un oiseau captif. Je dus m'asseoir et avaler avidement de l'air, fixant la pénombre matinale derrière la fenêtre pour me ramener ici et maintenant.

Avant la retraite, c'était ma norme. Si je réussissais à arracher quelques heures de sommeil, elles ressemblaient plus souvent à une torture qu'à un repos. Mon cerveau, surchargé par les détails des crimes, continuait de travailler la nuit, générant d'infinies variations de violence. Dans ces rêves, j'étais tour à tour observateur, victime, et parfois, à ma propre

horreur, le tueur lui-même.

Les rêves où figuraient des enfants avaient toujours été mon enfer personnel. Je me souviens du moment où je suis devenu père. Le travail au Bureau a instantanément pris des contours différents, bien plus sinistres. Le détachement professionnel s'est fissuré. Je suis devenu obsédé. J'avais constamment l'impression que l'ombre que j'étudiais sur les photographies des scènes de crime rampait jusqu'à mon propre seuil. La logique était paranoïaque, mais implacable : si je n'aidais pas à identifier à temps le sujet inconnu, si je manquais le moindre détail dans le profil ou si je négligeais le témoignage d'un témoin, alors ce prédateur ne s'arrêterait pas. Et la prochaine victime d'un quelconque enfoiré de déséquilibré pourrait être mon petit Andrew ou Michelle, qui tenait à peine sur ses jambes. Ce n'était que parfois, quand mon cerveau s'éteignait par surcharge pour économiser ses dernières ressources, que je sombrais dans un vide noir sans rêves. Le reste du temps, chaque réveil était un retour douloureux à la réalité. Il me fallait quelques secondes pour me convaincre que j'étais chez moi, que mes proches étaient vivants et que rien ne les menaçait. Que j'étais vivant. Et que j'avais encore une chance d'arrêter ceux qui considèrent la chasse à l'homme comme un passe-temps. Mais tout cela était censé appartenir au passé. Je m'étais construit une nouvelle vie sécurisée à Richmond : une femme, un chien, la tonte de la pelouse. Aucun rapport de forme 302, aucun appel nocturne de l'officier de garde, aucun départ d'urgence où l'on boucle sa valise en cinq minutes en sachant qu'on ne reverra pas sa famille de sitôt.

Mes journées s'étaient remplies d'une routine rassurante : réparer les robinets qui fuient, les parties de pêche du samedi avec des amis qui ne savaient rien de la victimologie, et la lecture des nouvelles. Mary, d'ailleurs, m'avait strictement interdit de m'abonner à des pages de criminologie, et je faisais semblant d'obéir, comme un retraité exemplaire. De temps en temps, j'entamais des romans, mais je les abandonnais vite. Toutes ces intrigues inventées me semblaient fades, comme des braises mourantes face au feu infernal que j'avais dû fixer pendant trente ans d'affilée. Tout était calme, limpide et stérile. Jusqu'à ce qu'un nouveau maniaque fasse irruption dans ma vie, mais avec un titre de professeur et un diplôme en théologie. Pour secouer les restes poisseux de mon cauchemar, je me glissai hors de la chambre, presque comme un voleur. Réveiller Mary n'était pas dans mes plans. Je me dirigeai vers la cuisine, sentant la maison me ramener progressivement au réel.

Au rez-de-chaussée, le « comité d'accueil » m'attendait déjà en la personne de Roger. Ce bouledogue anglais, que les enfants m'avaient solennellement offert le jour de mon départ à la retraite, était sans doute l'antidépresseur le plus maladroit au monde. Ceux qui ont déjà eu affaire à cette race le savent : la joie d'un bouledogue anglais est une catastrophe naturelle. Il fonça vers moi en émettant des sons évoquant le fonctionnement d'un moteur diesel défaillant : il râlait, grognait et s'étouffait de son propre enthousiasme. Ses babines pendantes sautaient au rythme de sa course, révélant ses gencives roses, tandis que sa bave s'éparpillait de tous côtés comme de la mitraille. Selon une vieille tradition indestructible, après avoir freiné contre mes jambes, il entreprit de se frotter furieusement contre mon pantalon, essuyant généreusement sur moi toute la réserve stratégique de mucus accumulée pendant la nuit. En regardant cette créature haletante à mes pieds, je me posai pour la centième fois cette question rhétorique : pourquoi, diable, pas un beagle ? Ou au moins un labrador — le choix standard du rêve américain ?

— Salut, mon vieux, murmurai-je, essayant de secouer avec dégoût la bave de Roger de

mon pantalon de pyjama.

Je jetai un regard peu enthousiaste à la machine à café dans le coin, puis mon regard dériva vers le réfrigérateur. Mon estomac restait muet. Je n'avais pas d'appétit, et ma conscience m'interdisait de grignoter quoi que ce soit. Mary allait bientôt se lever, et je savais que si elle découvrait que j'avais déjà déjeuné seul, ce serait une catastrophe à l'échelle locale.

Préparer le petit-déjeuner était son rituel matinal préféré, sa façon de garder ce monde sous contrôle. Ce fameux « petit-déjeuner américain », banal mais sacré pour elle : œufs au plat, bacon, toasts. Et, bien sûr, les conversations. Nous devions être assis à table, discuter des nouvelles qu'elle avait lues la veille, nous réjouir de l'augmentation du nombre d'abonnés à son blog culinaire. Par tradition, elle ne manquerait pas de suggérer que je devrais moi aussi lancer mon propre blog, et je hocherais la tête en silence, cachant derrière un sourire le fait que mon « blog » s'écrivait actuellement sur un panneau de liège avec des photos de gens morts. À la belle saison, nous déjeunions sur la terrasse. On pouvait l'apercevoir dès maintenant depuis le salon. Ici, l'espace avait toujours un effet apaisant sur moi : de hauts plafonds, des murs lambrissés d'un bois chaleureux, et d'immenses baies vitrées sur toute la hauteur de l'étage, comme si la frontière entre la maison et la rue s'effaçait. La lumière matinale pénétrait librement, se posant sur le sol en larges bandes et se reflétant sur les vitres derrière lesquelles commençait la terrasse. Là, derrière les rambardes en bois, se trouvaient la table et les fauteuils, vides pour l'instant et dépourvus de conversations et d'assiettes, car il faisait froid dehors. Plus loin, les arbres : hauts, clairsemés, s'écartant paisiblement pour laisser place à une large zone de promenade. Il semblait qu'il suffisait d'un pas pour que la maison s'arrête, laissant la place à l'air, aux aiguilles de pin sous les pieds et au lent cheminement des pensées matinales. Je m'attardai devant la fenêtre un peu plus longtemps que prévu. Aujourd'hui, la pluie avait enfin cessé. Un givre léger, presque imperceptible, apparaissait sur les arbres. Je compris que le petit-déjeuner attendrait finalement. J'avais besoin de m'aérer l'esprit.

J'enfilai une veste, pris la laisse, et Roger et moi sortîmes. La maison fut laissée derrière presque aussitôt — ici, cela arrivait vite. La route serpentait doucement entre les arbres, l'asphalte était recouvert de givre et de la fraîcheur glaciale de la nuit, et les ombres des branches s'étalaient en travers, comme les hachures négligentes de quelqu'un. Notre quartier, abrité par une lisière de forêt peu dense, était presque désert à cette heure. Les voitures étaient paisiblement garées devant les maisons voisines, il n'y avait pratiquement aucune voix ni aucun bruit — seulement le craquement rare d'une branche et le souffle lourd et satisfait de Roger, qui tirait fort en avant, car il connaissait l'itinéraire mieux que moi, sachant qu'au bout du chemin l'attendait son divertissement favori.

Nous marchions lentement. Je laissais mes pas dicter le rythme, comme je le faisais autrefois, il y a des années, durant ces heures matinales où il est encore trop tôt pour réfléchir, mais où le cerveau commence déjà à s'activer de lui-même. Les tournants se succédaient, les maisons se cachaient derrière les arbres, et la route cessait peu à peu d'être une rue pour devenir simplement un chemin. À mi-parcours, je me surpris à revivre mon rêve. Pas les images — les sensations. C'était pire. Les rêves me mentent toujours et expliquent très mal ce qu'ils veulent dire. En revanche, les sensations sont bien réelles. Les premières pensées sur la scène du livre de Victor ne vinrent pas immédiatement. D'abord par bribes : des intonations, des silences, un rire, et ce détail trop soigné de l'écharpe qui n'aurait pas dû l'être autant. Je n'essayais pas de les retenir. Qu'elles m'accompagnent,

comme Roger — en laisse, mais sans tension. Après dix, peut-être quinze minutes, le sentier piétonnier longeant la route nous mena au bord de l'eau. La forêt s'écarta et le lac apparut devant nous — calme, vaste et indifférent aux angoisses humaines. Surtout aux miennes. Je m'arrêtai sur la rive. L'eau était lisse comme la surface d'une pensée encore intacte. C'est ici que je réussissais toujours à repartir de zéro.

Je détachai la laisse du collier de Roger et celui-ci, émettant des sons entre le rugissement d'un ours et le grognement d'un porc s'étouffant avec sa propre salive, se rua vers la berge. Là, sans se douter de rien, des canards canardaient paisiblement, attroupés au bord de l'eau pour picorer lentement à la lisière. C'était sa routine matinale : courser frénétiquement les malheureux volatiles, faire du bruit et simuler la chasse. On ne comprenait pas tout de suite qui essayait de dominer l'autre — les canards aboyant sur le chien ou Roger fonçant sur les canards.

J'eus un petit sourire, imaginant une fois de plus Roger se prenant pour un noble chien de chasse rapportant honnêtement du gibier à son maître adoré. Pourtant, à part ses mâchoires qui claquaient dans le vide, des éclaboussures d'eau et des bruits sourds contre le sol lorsqu'il retombait à plat après un saut manqué derrière un canard s'envolant, il ne parvenait à rien. Il était un piètre chasseur. Je détournai le regard de Roger sautillant pour fixer l'étendue d'eau qui s'étirait au loin, sereine et impassible. Et moi, quel genre de chasseur suis-je ? L'image de la pierre ensanglantée que je tenais dans mon rêve surgit à nouveau. Aussitôt après, les lignes du manuscrit de Victor défilèrent dans mon esprit, mentionnant « le Bègue » — le seul ami proche d'enfance de Sacha Dvorkine. Qui était ce garçon ? Qu'avait-il ressenti et vécu au moment où Dvorkine l'avait transformé en complice d'un crime atroce ?

« Sacha était alors en troisième. Le seul témoin de ce qui s'est passé là-bas était le Bègue. Ce jour-là, ils sont allés sur le chantier. Sacha avait emmené avec lui un écolier de première année. — Nikolaï fit une pause, comme s'il réfléchissait à la manière d'énoncer le reste de l'histoire. — La première chose que Sacha a faite a été d'arracher l'écharpe grise du garçon. Il s'en est servi pour lui lier les mains derrière le dos. Il a serré si fort que les nœuds s'enfonçaient dans la peau de l'enfant. » Des extraits du livre de Victor flottaient devant mes yeux.

Pendant la nuit, j'avais imprimé le livre d'Arkady Rovner, *Kalalatsy*, écrit à partir des récits oraux de Dvorkine. J'y avais surligné les lignes où, sous le pseudonyme de Lopoukhov, sont décrits certains épisodes de la vie de Dvorkine liés à son ami d'enfance, Yacha :

« Avec Yacha, c'était simple, sans doute parce qu'il rougissait, bégayait et se sentait coupable encore plus que moi. Il toussait, il était malade — nous étions dans la même classe depuis le CP — et sa grand-mère — il vivait avec elle — l'emmenait à l'église de l'Épiphanie. » Même cette courte description donnait de sérieuses raisons de penser que ce Yacha du livre *Kalalatsy* est bien le « Bègue » mentionné dans le témoignage recueilli par Victor.

Les psychopathes comme Dvorkine ne choisissent pas des amis forts. Ils ont besoin de « satellites » — faibles, défaillants, dépendants, sur fond desquels leur propre insignifiance prend des airs de grandeur. Le Bègue était le témoin idéal. Il était présent lors du premier acte de violence délibérée du sujet. Ce n'est pas pour rien que le témoignage de l'Amie rapporte un détail crucial : Dvorkine a forcé le Bègue à jeter des pierres dans la fosse où le

petit corps de l'enfant, battu et violé, s'accrochait à ses derniers souffles de vie. De fait, Dvorkine a parachevé le crime par les mains d'un autre. Car c'est cette fosse remplie de pierres qui a emporté les derniers râles de l'enfant. Et c'est précisément cela qui a signé l'arrêt de mort de Yacha.

À mon retour de promenade, Mary m'attendait avec le petit-déjeuner prêt. Elle ne posa pas de questions inutiles en voyant mon air concentré et pensif. Il semble qu'elle ait enfin compris que je ne replongeais pas dans mon passé de profileur par simple ennui. J'étais sérieusement préoccupé par un problème dont je ne trouvais pas encore les causes ni les solutions. Nous n'échangeâmes donc que quelques phrases durant le repas, et je m'empressai de retourner dans mon bureau. Je m'approchai du mur où se trouvait la carte de l'enquête et marquai une nouvelle section avec un post-it sur lequel j'écrivis en gras : « YACHA — LE BÈGUE ». Fouillant dans mes notes de la veille, fixant les points importants réfléchis pendant la promenade, je les découpai et les fixai au tableau.

Le choix d'un ami intime pour Dvorkine n'a jamais été le fruit du hasard. Un garçon bègue, chétif, socialement vulnérable — Yacha — représentait pour lui l'objet idéal : plus faible physiquement et psychologiquement, avide d'approbation, enclin à la culpabilité et à la soumission. Ces personnes attirent intuitivement les futurs manipulateurs. À ses côtés, Dvorkine pouvait ressentir sa supériorité, asseoir son rôle de leader et exercer ses mécanismes d'oppression de la volonté d'autrui. Mais pour lui, il ne s'agissait pas seulement de contrôler Yacha, mais aussi de construire un alibi au sein de sa propre psyché : « Ce n'est pas moi tout seul. C'est nous deux. » Le complice devient plus qu'un témoin — il devient un bouclier psychologique qui dilue la responsabilité. C'est typique des individus qui ressentent une supériorité tout en fuyant paniquement la reconnaissance interne du « je suis un tueur ». Yacha est donc nécessaire comme une « deuxième paire de mains » pour pouvoir ensuite se dire : « je n'ai pas fait ça tout seul ». Cependant, dans cette relation, il y avait une seconde couche, plus dangereuse : l'envie.

Je m'assis dans mon fauteuil de bureau, allumai mon ordinateur et commençai à relire les fichiers. Oh, que ce livre *Kalalatsy* m'était pénible, mais je comprenais qu'il contenait trop d'informations précieuses qui recoupaient largement les faits des autobiographies de Dvorkine. Je forçais donc mon cerveau à lire attentivement les mots qui sautaient d'une traduction automatique maladroite.

J'extrais dans un document séparé, puis imprimai, quelques autres passages qui me semblaient essentiels. Des souvenirs clés de Dvorkine (sous le nom de Lopoukhov) concernant des discussions sur Dieu et sur la fosse sont liés à Yacha : « Dieu vit dans les montagnes et de là, il envoie des éclairs et du tonnerre. On ne peut pas le voir, mais il peut tendre la main et attraper qui il veut, — me racontait Yacha pendant les cours de botanique, pendant que nous dessinions dans nos cahiers les pétales et les pistils des coquelicots, tandis que le maître, près de la fenêtre dans une ruche dorée, frottait machinalement l'arête de son nez avec ses doigts tachés de craie. La fleur de Yacha était grande et belle, avec une ligne de pétales assurée et une corolle pleine de vie ; la mienne était chétive et de travers. »

Je soulignai ces derniers mots au marqueur rouge.

« — Et ici, dans la classe, il peut aussi ? — demandais-je, effrayé, et je voyais : une main immense, dorée par l'éclat du soleil, descendait par la fenêtre et, entourant le maître, le

soulevait avec précaution dans les airs, tandis que lui, ne remarquant rien, continuait de se frotter le nez.

— C'est un secret. Un jour, il est déjà venu, mais ils l'ont attrapé et jeté dans une fosse. »

Après avoir relu les mots soulignés — « La fleur de Yacha était grande et belle... la mienne était chétive et de travers » — je tendis aussitôt la main vers la pile du manuscrit de Victor pour trouver la page correspondante :

« Il la forçait à faire des choses qui la rendaient malade, et il utilisait le Bègue comme un outil pour opprimer encore plus l'Amie. Elle avait une peur paralysante de Sacha, mais c'est précisément cette peur qui semblait être pour Dvorkine la source principale d'excitation. Il ne cherchait pas le plaisir de la chair — il cherchait le plaisir de savoir qu'il pouvait briser un autre être humain, le transformer en chose. L'Amie aimait le Bègue, mais Sacha a fait en sorte que cet amour devienne sale et maladif. »

Malgré sa faiblesse apparente, Yacha possédait ce que Dvorkine n'avait pas : une douceur intérieure, une capacité à susciter la sympathie et l'amour. Il dessinait mieux, inspirait un attachement sincère à l'Amie, restait « humain » — et c'est précisément cela qui faisait de lui non pas seulement un ami dépendant, mais une cible cachée à détruire. Pour la personnalité de Dvorkine, cette situation était insupportable.

Plus loin dans *Kalalatsy*, Dvorkine (que Rovner appelle Lopoukhov) lâche négligemment cette phrase :

« Quand on avait le temps, on traînait en ville. On partait de la rue Herzen par le boulevard, on s'asseyait dans le petit square près du Gogol courbé, on passait par Nikitski devant la "plechka" pour atteindre la Troubnaïa. Parfois Alionka venait avec nous — on riait à en avoir mal au ventre. À la fin de la troisième, au printemps, on a repêché Yacha dans les étangs de Sokolniki et on l'a enterré quelque part à Peredelkino. Alionka a pleuré pendant trois jours. J'avais l'intention d'y aller. »

Plus de trois décennies plus tard, Dvorkine écrit dans son livre *Mon Amérique* :

« Je citerai ici quelques histoires de mon enfance... Comme il est dur pour un enfant de ne pas croire en Dieu ! Comme il est pénible pour l'âme enfantine de ne pas connaître l'expérience de la prière et de n'avoir aucune dimension verticale dans sa vie ! Je me souviens comment, la nuit dans mon lit, je rêvais de ce que ce serait si Dieu existait, comment je parlerais avec Lui, Lui raconterais mes affaires, Lui demanderais de l'aide pour la petite fille avec des béquilles ou le monsieur aveugle que je voyais dans la rue, et je sentais une pitié aiguë me serrer le cœur. Et récemment, une amie de maman a perdu son fils : le garçon s'est noyé. Depuis lors, on me cachait d'elle pour ne pas lui rappeler son fils et ne pas aggraver son chagrin. Comme j'avais peur du moment où sa silhouette haute et massive apparaissait au bout du couloir du travail de maman, quand je devais m'engouffrer dans la pièce la plus proche et me cacher derrière l'armoire ! J'aurais certainement demandé à Dieu de lui rendre son fils pour qu'ils vivent à nouveau ensemble. Et comme la mort est effrayante ! On ne peut se réconcilier avec l'idée de cette horreur : tu es là, tu vis, tu penses, tu bouges, tu aimes, tu ressens, et puis paf — tu n'es plus là. Plus du tout. Et tout était vain et inutile. Si seulement Dieu existait, alors après la mort on pourrait rencontrer tous ceux qui ont vécu avant toi, communiquer avec eux, se réjouir, remercier Dieu... Mais Dieu n'existe pas, et rien de tout cela n'arrivera. Il n'y aura pas de vie, pas de joie, il n'y aura rien. Rien du

tout. Il n'y a qu'un ciel absolument vide au-dessus de la tête. C'est prouvé. Car les cosmonautes n'ont pas vu Dieu. »

Les criminels se taisent rarement. Contrairement à l'idée reçue du « secret emporté dans la tombe » ou « noyé », dans le cas de Dvorkine, la psyché humaine est un coffre-fort peu fiable. La culpabilité n'est pas statique ; c'est un processus entropique. Des décennies plus tard, elle commence à suinter par les fissures de l'ego, prenant la forme de confessions, de mémoires ou de traités philosophiques. C'est un rejet involontaire d'informations critiques déguisé en réflexion littéraire.

Ces passages ont servi de déclic pour recouper de nombreuses zones d'ombre. Premièrement, la mention répétée dans les deux livres d'un ami noyé. Dans le livre de Victor, Nikolaï lui raconte :

« Le soir, à la veille de la tragédie, le Bègue est passé chez l'Amie. Il était enthousiaste, presque heureux. Il a dit que Sacha l'avait invité demain aux étangs pour "faire voguer des petits bateaux" et discuter à cœur ouvert. Des bateaux, Victor... À quinze ans. C'était si typique de Dvorkine — utiliser un jeu d'enfant innocent comme invitation à une exécution. Le lendemain, le Bègue n'était plus là. »

Hmm... Des petits bateaux. Je me souvins de quelque chose et cliquai sur le dossier contenant les versions numériques des livres, puis sur l'autobiographie de Dvorkine *Enseignants et leçons*. Le fichier PDF s'ouvrit et la couverture du livre m'accueillit : le petit Sacha Dvorkine, penché, debout à côté d'une barque en bois, de l'eau jusqu'aux genoux, tenant un petit bateau artisanal. La page suivante était un portrait plus serré de la même scène, mais Dvorkine était assis à l'intérieur de la barque, son regard sombre dirigé droit vers l'objectif à travers d'épaisses montures noires. En arrière-plan : l'étendue d'eau et le ciel. D'après la légende de la photo « 1963. Presqu'île de Courlande. L'écolier Sacha Dvorkine en vacances », il a 8 ans.

La question qui surgit inévitablement lors de l'analyse de cette couverture n'est pas ce qui est représenté, mais pourquoi précisément ces images ont été portées au niveau le plus visible, le plus emblématique du livre. En y regardant de plus près, il est clair qu'aucun élément de cette composition n'est accidentel. Un ciel vide. De l'eau. Un bateau-jouet. Et une main — surplombant, presque suspendue au-dessus de lui. Sortez ces détails de leur contexte, et n'importe quel psy de salon y verrait une métaphore abstraite de la solitude ou de traumatismes d'enfance. Mais si on les superpose à l'évolution du profil de mon sujet, tout devient limpide. Et cette clarté fait peur.

Pour un expert établissant un profil comportemental, une telle combinaison n'est pas qu'une esthétique sombre. C'est l'externalisation de son fantasme, un motif traduit sous forme visuelle. Surtout si l'on considère que l'enfant sur la photo a huit ans. C'est précisément la période précédant le traumatisme — les événements qui deviendront plus tard le noyau central de ses souvenirs et de ses textes pervers.

Dans la tradition psychanalytique, le geste de la main est interprété comme un symbole de pouvoir et de contrôle. Ici, elle ne s'étend pas vers le bateau — elle le surplombe. Ce n'est pas un geste de jeu, mais un geste de commandement : la possibilité soit de le laisser voguer, soit de l'arrêter. Le bateau, dans ce contexte, n'est pas qu'un jouet, mais un objet privé de subjectivité dont le sort dépend entièrement d'une volonté étrangère.

Ce motif visuel résonne de manière inattendue avec l'épisode scolaire précoce lié à Yacha — ce même garçon bègue qui, en CP, décrivait Dieu comme une force invisible capable de « tendre la main et attraper qui il veut ». Pour une conscience enfantine, une telle image est une tentative de conceptualiser le pouvoir absolu. Pour l'auteur adulte, des décennies plus tard, c'est un symbole vers lequel il revient sans cesse, mais cette fois dans une tonalité dénuée de sens religieux.

Après la mort de Yacha à la fin de la troisième — au printemps, quand son corps fut repêché dans les étangs de Sokolniki — une autre image récurrente apparaît dans les textes : le ciel vide. Non pas comme une métaphore de la liberté, mais comme l'affirmation d'un vide définitif. « Dieu n'existe pas. Il n'y a qu'un ciel absolument vide au-dessus de la tête. » Cette phrase est moins philosophique qu'un défi. Elle annule l'idée d'un jugement « céleste », d'une rétribution, d'une main tendue d'en haut. Si le ciel est vide, personne ne regarde. C'est pourquoi je suis revenu à une citation de *Kalalatsy* qui m'avait semblé étrange et déplacée auparavant. Mais maintenant, en analysant le symbole de la barque et sa signification pour Dvorkine, cette citation prend un sens tout autre. C'était un épisode sur une « formule » de chance, mentionnée dans le contexte d'une arrestation évitée : « Salut, Dieu universel, je me tiens là un peu crasseux, la barque, la mémoire et la rame, grâce au ciel, ont été emportées. »

En relisant ce passage, une image s'est nettement formée devant mes yeux : deux écoliers faisant de la barque et ramant. « La barque, la mémoire et la rame, grâce au ciel, ont été emportées », murmurai-je. N'est-ce pas avec une rame qu'il a mis fin à la promenade et à la vie de Yacha lui-même ? Et « grâce au ciel, emportées » sonne comme une moquerie envers Dieu, signifiant que les preuves principales et la mémoire de l'événement ont été effacées. C'est ainsi que les forces de l'ordre n'ont rien pu trouver, et c'est peut-être pourquoi, en racontant à Rovner des détails apparemment décousus, Dvorkine a appelé cela une « formule de succès ». La formule du succès pour dissimuler un crime ? La formule du succès pour échapper au châtiment ? Un autre fait attire l'attention : en 1970, quand Alexandre Dvorkine était en troisième et que Yacha est mort, le parc Sokolniki (situé à l'est de Moscou) et ses étangs utilisaient à l'époque des barques en bois traditionnelles à rames pour la location. L'eau, la barque, le départ. Cette triade formait un schéma comportemental clair. En soi, ce n'est pas une preuve recevable devant un tribunal. Mais cela démontre une fixation profonde du sujet. Et dans notre métier, la fixation est la première étape vers le moment où la violence latente explose au grand jour.

L'incident critique survenu à l'âge de huit ans mérite une attention particulière — la fugue du camp de pionniers, décrite comme une expérience extrêmement traumatisante. C'est là que se manifeste pour la première fois une aversion durable pour le collectif, les institutions et toute forme de contrôle externe. Dans le livre *Enseignants et leçons. Souvenirs, récits, réflexions*, Dvorkine le consigne directement : l'expérience de la vie « sous le clairon et le tambour » s'est avérée être un choc négatif, après quoi il a pris en grippe les collectifs et tout ce qui s'y rapporte. Dans *Mon Amérique*, l'épisode est encore plus concret : il rapporte qu'au bout de deux semaines, il a escaladé la clôture et s'est enfui — choisissant ainsi le risque et la punition plutôt que de continuer à participer à ce qui se passait.

Ici, il est important de ne pas surestimer la forme littéraire du propos ni de sous-estimer le fait comportemental. Pour un petit garçon citadin de huit ans, s'enfuir d'un camp n'est ni un caprice ni une révolte d'adolescent. C'est une stratégie de survie extrême. On agit ainsi

quand le sentiment de menace interne devient plus fort que la peur des adultes, de la punition et de l'inconnu au-delà de la clôture. Par conséquent, on peut parler d'une forte probabilité qu'au camp, le petit Alexandre Dvorkine ait vécu quelque chose qu'il a perçu comme très traumatisant : un stress aigu, une humiliation profonde, de la violence ou une situation où l'enfant a ressenti son impuissance et une perte de contrôle.

Ce qui s'est passé là-bas reste inconnu. Mais on peut cerner la gamme des facteurs probables capables de déclencher une réaction aussi vive dans les collectivités d'enfants : pression physique systématique, harcèlement, punitions forcées, humiliation publique ou agression sexuelle. C'est cet incident possible qui a pu, par la suite, favoriser la formation de schémas cognitifs inadaptés, la répétition du scénario traumatique dans le comportement et le développement de modèles liés au contrôle, à la manipulation et à la violence. Si l'on recoupe ces éléments — l'expérience traumatique à huit ans, l'agression sexuelle et le meurtre de l'écolier, le meurtre de l'ami Yacha pour dissimuler ce crime, la symbolique de l'eau et de la barque, le geste de la main comme pouvoir, l'image du ciel vide comme absence de châtiment — il devient évident qu'il ne s'agit pas de souvenirs épars, mais d'un scénario interne unique qui se reproduit sans cesse sous différentes formes.

Les recherches en criminologie et en comportement indiquent que pour les criminels sériels, le premier acte de violence devient souvent le noyau de leur vie imaginaire future. Il n'est pas nécessairement remémoré directement. Le plus souvent, il revient sous forme de symboles, d'images récurrentes, d'espaces et de rituels. Ce n'est ni de la nostalgie ni du remords. C'est une reproduction compulsive — une tentative de garder encore et toujours le contrôle sur ce qui a un jour dépassé les limites de l'admissible.

En soi, de tels schémas ne constituent pas encore un verdict de jury. Un avocat les pulvériserait comme preuves indirectes. Mais nous ne sommes pas au tribunal, nous sommes à l'intérieur de la tête du sujet. Conjugués aux faits biographiques, au récit fuyant, à l'évitement de la responsabilité directe et au retour maniaque vers les mêmes symboles, ces détails forment un tableau bien connu des psychiatres légistes. C'est le profil classique d'une personnalité dissimulant des épisodes de violence passés.

C'est pourquoi le choix de la couverture de son livre n'est pas une décision graphique, mais un cri du subconscient. La main surplombant le petit bateau. L'eau. Il est le vainqueur, le seul dans sa barque. Il est seul, et le « ciel vide » au-dessus de lui est le symbole de la perfection qu'il a atteinte. Le symbole de l'impunité. On pourrait appeler cela une « confession cachée », mais le terme est trop doux. C'est une représentation symbolique inconsciente — l'empreinte même de l'événement qui a conforté le sujet dans son statut de tueur. Ôter la vie à un autre être humain ne se fait pas sans laisser de traces. Cela ne se range pas dans les archives de la mémoire comme une vieille photo poussiéreuse. Cela s'imprègne dans les structures porteuses de la personnalité, remodelant son architecture pour toujours. Le meurtre ne vit pas dans les souvenirs, il vit dans la structure même de la psyché. Et parfois, il explose au dehors — même sur la couverture glacée de son propre livre.

Dans ce contexte, j'ai relevé un autre fragment du roman de Rovner *Kalalatsy*. Il est écrit d'après le récit oral de Dvorkine et contient un épisode que je juge crucial. C'est une conversation entre deux amis toxicomanes, Boutov et Kostia Lopoukhov. À première vue, un délire de drogué, mais mon œil y voyait autre chose : une reconstruction symbolique du traumatisme lié à la mort de Yacha.

Lopoukhov (alias Dvorkine) commence sa confession :

« J'avais un ami, Yacha, il s'est suicidé en troisième. Sa tombe est à Peredelkino. Il était si effacé, il bégayait et se sentait toujours coupable. Je n'y étais jamais allé, et là, j'y suis parvenu. J'étais devant sa tombe, j'essayais, mais je n'arrivais pas à accrocher. Je tremblais d'horreur. Et il y avait cette neige éblouissante, et tout était si net et clair. Sur le chemin du retour, j'ai trébuché et je me suis blessé à la main. Le sang sur la neige m'a fait très peur. Mais par contre, c'est devenu léger et vacillant, comme si quelque chose de sombre, d'épais, qui me tourmentait, était sorti de moi. Tout ce qui s'est passé ensuite s'enroulait sur ma main que je portais devant moi comme un paquet. J'ai frappé quelque part, on ne m'a pas ouvert tout de suite, mais on a fini par me laisser entrer. Un mari et une femme maussades ont nettoyé ma plaie, l'ont bandée avec un bandage sale. Ils se préparaient à sortir, et voilà qu'ils devaient s'occuper de moi à la place. J'entendais leur dispute derrière la cloison pour savoir avec quel bandage — un neuf ou un déjà utilisé — ils allaient me panser. Leurs voix étaient déformées, résonnantes. Ensuite, j'étais sur le quai, ma main lançait et brûlait doucement, et je pensais, ou plutôt j'essayais de penser, et il était difficile de comprendre tout ce qui s'était passé : la tombe, la neige, le sang sur la neige. Et soudain, derrière moi, on s'approche et on demande doucement :

— Alors, comment ça va ?

De peur, tout s'est brisé en moi. Plus tard, j'ai compris que ça pouvait être eux — le mari et la femme qui avaient pansé ma main. Mais à cet instant, je ne pus me forcer à me retourner.

Combien de temps je suis resté sur le quai — je ne sais pas. Je ne sentais pas le froid, au contraire, j'avais même chaud. Je me suis assis sur un banc et j'ai eu l'impression de m'assoupir. Je me suis réveillé au son des voix de Yacha et d'Aliona : ils parlaient, mais je ne pouvais pas saisir un seul mot. Je regardais, je ne pouvais détacher mon regard de son visage. Seigneur, quel visage c'était ! Noir avec les yeux enfoncés — je ne l'avais jamais vu ainsi. Je n'ai jamais vu de tels visages chez les hommes, qu'il y ait tant de tourment et de gravité, et qu'il n'y ait aucune futilité — aucune. Et voilà que Yacha l'a conduite vers moi, a lâché sa main, s'est détourné et est parti avec ce même visage terrible. J'ai demandé à Aliona :

— Qui était-ce à l'instant ?

— Je ne pensais pas que c'était si effrayant. Je n'y avais jamais pensé du tout. Comment vais-je vivre maintenant ? Dis-moi — que dois-je faire ?

J'ai commencé à la rassurer comme je pouvais, je l'ai embrassée, installée sur le banc, puis je me suis réchauffé et je me suis assoupi moi-même. Quand je me suis réveillé, elle n'était plus là, et d'ailleurs il n'y avait plus personne — j'étais seul sur le quai désert.

À la maison, j'ai essayé de noter tout ce qui m'était arrivé pour me débarrasser de cette clarté obsédante. Mais je me suis ennuyé et j'ai eu honte : les mots n'étaient pas vrais. Derrière eux, il y avait le souffle, la vie, alors que derrière la feuille de papier, il n'y avait que l'impunité et la mauvaise volonté. Et vous savez ce que j'ai compris ? Tout n'est rien, pshitt. Seul est sérieux ce qui s'enroule sur la douleur, sur la plaie. Et c'est à travers la douleur, à travers les plaies, que l'on arrive à soi, dans la profondeur la plus essentielle.

Yacha disait souvent : "Pourquoi t'agites-tu, Kostia ? Il est déjà venu et a souffert. Et tous les mots ont déjà été dits, de quoi as-tu besoin de plus ?" Mais je ne veux pas, entendez-vous

Boutov, je ne veux pas masochiser avec la douleur d'autrui. Et je refuse de jouer aux jeux des autres, de courir comme un lévrier dans un cercle. Stop. J'arrête. Basta. »

Je me suis adossé à mon fauteuil et j'ai frotté avec force l'arête de mon nez. Mes yeux me brûlaient comme si on y avait jeté du sable, mais mon cerveau fonctionnait avec une clarté effrayante — froide et stérile, comme dans une salle d'opération.

Ce que je venais de lire ressemblait fort peu à un texte littéraire cohérent. Au Bureau, nous appelions cela du « leakage » — une fuite. C'est ce moment précis où le subconscient du criminel, ne pouvant plus contenir la pression colossale des souvenirs refoulés, cherche une issue. Et il la trouve dans la sublimation : dans la création, dans les lapsus, dans des constructions philosophiques lourdes et étranges.

Arkadi Rovner, sans le savoir, avait documenté un épisode psychotique qui, pour un spécialiste en psychiatrie criminelle, se lit comme un livre ouvert.

J'ai fouillé dans le tiroir de mon bureau, j'ai trouvé l'étui et j'en ai sorti mes lunettes. La monture portait les traces de blessures de guerre : ma mauvaise habitude de laisser traîner mes affaires avait offert à Roger une excellente occasion de s'y faire les dents. J'ai posé les lunettes légèrement grignotées sur mon nez. À travers les verres, la lumière agressive du moniteur est devenue plus douce, cessant de lacérer ma rétine fatiguée.

J'ai commencé à transférer les points clés dans des notes séparées, me préparant à les ajouter à la pile de documents sur l'affaire Dvorkine qui grandissait sur mon bureau avec une rapidité alarmante. La sensation était particulière — comme si j'étais un médecin légiste prenant un scalpel pour inciser un abcès purulent.

Les mains suspendues au-dessus du clavier, sur le champ blanc immaculé de l'écran, j'ai tapé le premier point : « Marqueur 1 : Le sang sur la neige et l'ancrage visuel ».

Suivait la phrase : « Le sang sur la neige m'a fait très peur... ». Pourquoi une simple coupure provoque-t-elle de « l'horreur » et la sensation que « quelque chose de sombre et d'épais est sorti » ? En psychanalyse, c'est un déplacement d'affect classique. Le sujet voit son propre sang, mais sa réaction émotionnelle est disproportionnée par rapport à une blessure banale. C'est un déclencheur. Du rouge sur du blanc. Un contraste qui le ramène au moment du traumatisme primaire — au meurtre. Le sang sur la neige est l'empreinte visuelle (imprinting) de la scène de la mort de Yacha. Pour une personnalité déviante, la vue du sang est un déclencheur qui libère la tension psychique, ce qu'indique la phrase « quelque chose de sombre, d'épais, qui me tourmentait, était sorti ». Peut-être s'est-il senti « léger » parce que, dans sa logique déformée, verser le sang est un acte de purification, une libération du « sombre ».

Marqueur 2 : La main-paquet et la dissociation. « Tout ce qui s'est passé ensuite s'enroulait sur ma main que je portais devant moi comme un paquet ». C'est un exemple brillant de dissociation. Il ne dit pas « ma main me faisait mal ». Il objective le membre. La main devient un « paquet » — un objet distinct. En psychologie criminelle, nous voyons souvent comment les criminels tentent de séparer la partie d'eux-mêmes ayant commis la violence du reste de leur personnalité. La main qui, probablement, tenait la pierre, la rame ou qui étranglait, est maintenant symboliquement « bandée », cachée, transformée en un fardeau qu'il est forcé de porter. Le « bandage sale » est ici le symbole de l'impossibilité de se purifier. On a beau panser, la saleté (la culpabilité) demeure.

Marqueur 3 : Le visage du mort et la projection de la culpabilité. « Noir avec les yeux enfoncés... qu'il y ait tant de tourment et de gravité ». Cette description ressemble-t-elle au souvenir du visage d'un ami ? Elle ressemble davantage à la description d'une victime de mort violente. Des « yeux enfoncés », un « visage noir » — c'est l'aspect du corps d'une personne après une asphyxie ou un traumatisme crânien ayant séjourné un certain temps au repos. Il est fort probable qu'il s'agisse d'une « projection-flashback ». Comme si le subconscient de Dvorkine extrayait l'image réelle de ce qu'il imaginait du noyé. Mais le mot le plus important ici est « tourment ». Il se souvient que Yacha est mort dans les tourments. L'hallucination sur le quai est l'irruption de la réalité dans son fantasme protecteur. Il voit ce qu'il a fait.

Marqueur 4 : L'aveu d'impunité. Une phrase qui, pour moi, ancien agent fédéral, résonne plus fort qu'un coup de feu : « Derrière la feuille de papier, il n'y avait que l'impunité et la mauvaise volonté ».

Réfléchissez : si votre ami s'est suicidé, vous ressentez du chagrin, de la perte, peut-être de la culpabilité de ne pas l'avoir protégé. Mais songeriez-vous à l'impunité ? Et l'impunité de qui ? Le concept d'impunité (impunity) ne s'applique que dans le paradigme « crime — châtiment ». S'il n'y a pas de crime, il ne peut y avoir d'impunité. Ici, le sujet nous dit textuellement : « J'ai commis un acte de mauvaise volonté, et je suis resté impuni ». La feuille de papier (c'est-à-dire la tentative de décrire, de se confesser) devient la fixation du fait qu'il est au-dessus des lois, au-dessus de Dieu, et qu'il a échappé à la justice.

La philosophie du sadisme du sujet : « Seul est sérieux ce qui s'enroule sur la douleur, sur la plaie. Et c'est à travers la douleur, à travers les plaies, que l'on arrive à soi, dans la profondeur la plus essentielle ». C'est la touche finale du profil. C'est ici que naît l'idéologie du futur « chasseur de sectes ». Pour lui, la vie normale, la croissance, la connaissance de soi, l'amour, la joie, tout cela n'est qu'un « pshitt », une illusion. La seule réalité, c'est la douleur. D'abord celle d'autrui, peut-être la sienne plus tard, puis de nouveau celle d'autrui. Cette conviction est le fondement d'une personnalité de type sadique. Il diffuse le manifeste d'un psychopathe qui ne se sent vivant qu'en infligeant ou en contemplant la souffrance. La douleur lui donne la sensation d'exister. C'est cette perception déformée qui, des décennies plus tard, lui permettra de détruire les destins de milliers de personnes, en se cachant derrière un combat pour la vérité. Car pour lui, la vérité n'est qu'une plaie. J'ai posé l'impression. Je n'avais pas devant moi un simple roman écrit d'après les souvenirs d'un hippie toxicomane. On pouvait plutôt appeler cela le rapport de formation d'un tueur en série, raconté par lui-même, crypté dans des métaphores, mais hurlant la vérité à chaque mot. Le sang, la dissociation, le visage du mort et le triomphe de l'impunité. En classe de troisième, il avait compris deux choses : qu'il pouvait tuer et rester libre, et que la douleur était la seule monnaie qui ait du poids pour lui. Le reste n'était qu'une question de temps et d'échelle. J'ai ajouté cette analyse au dossier. Le garçon qui avait peur du « ciel vide », qui avait lapidé un écolier et tué son ami, n'avait pas disparu. Il avait transformé ses pierres en livres de « sectologie » et ses crimes en une « mission ».

Chapitre 6

Au cœur du « Système » : Le brouillard narcotique des années 70

À l'heure du déjeuner, la réalité frappa sans cérémonie à la porte de mon bureau. Je dus m'interrompre : il fallait conduire Mary chez une amie proche. Sa Lexus traînait au garage depuis trois semaines déjà, et elle refusait catégoriquement de prendre le volant de ma

voiture.

— Conduire ta « Merco » ? Et jusqu'à Richmond, avec ses bouchons et ses conducteurs perpétuellement à cran ? — lança-t-elle avec dédain alors que je lui proposais les clés, grinçant des dents à l'idée de lâcher mon enquête. — James, Dieu m'en garde. S'il arrive quoi que ce soit à cette voiture, tu me le rappelleras jusqu'à la fin de mes jours.

J'eus envie de la taquiner en lui proposant ma vieille Crown Victoria, qui sommeillait au fond du garage sous une bâche épaisse. Je l'avais rachetée pour une bouchée de pain lors d'une vente aux enchères gouvernementale, quand le Bureau réformait son ancien parc automobile. Massive, lourde, dépourvue de toute élégance moderne, elle me ressemblait — un homme habitué à travailler de manière pragmatique et jusqu'à l'usure. Quand je la démarrais, parfois juste pour le plaisir, un frémissement familier parcourait le sol en béton sous l'impulsion du V-8, et pendant un instant, j'avais l'impression d'être revenu en 1996, avec devant moi des milles d'autoroute à l'infini et une nouvelle intervention d'urgence sur une scène de crime.

Mais, bien sûr, je ne discutai pas avec ma femme. Respectant ses rituels hebdomadaires, voire quotidiens, je m'efforçais docilement de compenser l'absence de son véhicule en jouant les chauffeurs privés.

Cette fois, le trajet avait aussi un but pratique : je devais récupérer plusieurs colis volumineux à la poste. Mais une fois Mary déposée devant chez son amie, elle insista soudain pour rentrer en taxi.

— Vas-y, James, dit-elle en touchant doucement mon coude. Mon visage devait sans doute paraître bien plus sombre que simplement « préoccupé ».

Après avoir analysé ces fragments atroces sur le meurtre de l'écolier, celui de Yacha, sans compter ce rêve lugubre, je devais ressembler à un homme revenant tout juste d'une exhumation. En me proposant de prendre un taxi, elle m'offrait la liberté de retourner dans ma « grotte ». C'était sa façon de soutenir mon nouvel intérêt, aussi effrayant soit-il. De retour à la maison, j'avalai à la hâte un sandwich sans même en sentir le goût et montai au premier étage. Mon cœur battait la chamade — non pas à cause de l'effort physique, mais par anticipation. Un détail m'inquiétait, quelque chose que j'avais omis lors de l'examen initial des documents. Un vide sur mon tableau chronologique exigeait d'être comblé. Parmi le fatras des impressions du manuscrit de Victor, je dénichai un paragraphe que j'avais précédemment souligné au marqueur rouge. Désormais, à la lumière des nouvelles données, ces lignes résonnaient de façon tout à fait différente :

« L'Amie connaissait la vérité. Parce que le Bègue savait tout sur ce jour où Dvorkine avait tué l'écolier, et qu'il l'avait forcé à l'aider à combler la fosse avec des pierres. Elle savait que Sacha avait "éliminé" le seul témoin de son premier meurtre. Mais elle se taisait. La peur, nourrie par la drogue, s'avéra plus forte que la conscience. Quand on enterra le Bègue, l'Amie ne s'arrêta pas de pleurer pendant plusieurs jours, tandis que Sacha... Sacha ne vint même pas aux funérailles. Comme il le dit plus tard à l'Amie, il n'y était pas allé parce qu'il se serait "ennuyé". En réalité, il craignait la colère de la mère du Bègue, qui l'accusait déjà ouvertement, pressentant manifestement la vérité. Et cela était aggravé par le fait que la mère du Bègue était une amie et collègue de la propre mère de Dvorkine. »

Ce fragment du livre de Victor recoupait largement les détails de l'autobiographie de Dvorkine et les éléments de *Kalalatsy*, forçant les pièces éparses de la mosaïque à s'assembler en un tableau unique. De plus, dans ce souvenir sinistre de *Kalalatsy*, j'avais noté l'apparition récurrente de l'amie commune de Dvorkine et Yacha, à qui Arkadi Rovner avait donné le nom d'Aliona : « Alionka a pleuré pendant trois jours ». Il était tout à fait évident qu'il s'agissait de la même « Amie » mentionnée dans les témoignages recueillis par Victor, celle que Dvorkine exploitait sexuellement depuis le lycée, qu'il avait rendue toxicomane et sur laquelle il avait exercé sa domination jusqu'à son propre internement en hôpital psychiatrique.

« — L'Amie a confié un jour à Ioulia, une de mes amies, commença-t-il, que ce n'est que lorsque Sacha a été interné pour la première fois en hôpital psychiatrique qu'elle a pu décrocher de la drogue. Elle s'en était même vantée. Ioulia lui a demandé : "Mais pourquoi en prenais-tu, alors ?". Et l'Amie, les larmes aux yeux, a répondu : "Sacha m'y forçait. Dvorkine". Elle avait une peur bleue de lui. Elle disait que c'était un homme terrifiant. Quand Ioulia lui a demandé : "Pourquoi ne portes-tu pas plainte à la police ?", l'Amie a simplement secoué la tête : "Je n'ai pas de preuves. Il s'en sortira, comme toujours, et ensuite il me tuera. Comme il a tué le Bègue et les autres. J'ai trop peur de lui. Tu n'imagines pas à quel point cet homme est effrayant". »

Me balançant légèrement dans mon fauteuil, je commençai à me frotter le menton d'un air pensif. Une grande partie de ce que j'avais réussi à extraire de ces livres s'assemblait désormais.

Sur la carte de l'enquête, à côté du post-it « YACHA », j'épinglai celui marqué « AMIE-ALIONA ».

Après avoir planté une punaise et relié par un fil rouge les trois maillons à la photo de Dvorkine, je tirai le fil vers un autre point où j'avais préalablement fixé le post-it « MEURTRES ». À côté pendaient déjà des extraits du livre de Victor ; sous la zone marquée « Premier épisode — classe de troisième », un autre post-it portait le mot « Écolier ». Dans cette zone, je consignai tous les détails qui me semblaient importants pour maintenir le portrait psychologique complet de Dvorkine : « Écharpe, étranglement, pierres, rire ».

Sous la zone « Second épisode — classe de troisième », je notai les détails concernant la barque, la rame, ainsi que les citations suivantes : « l'a invité demain aux étangs pour "faire voguer des petits bateaux" », « récemment, une amie de maman a perdu son fils : le garçon s'est noyé. Depuis lors, on me cachait d'elle pour ne pas lui rappeler son fils et ne pas aggraver son chagrin », « À la fin de la troisième, au printemps, on a repêché Yacha dans les étangs de Sokolniki ».

Quand Alexandre Dvorkine a publié le livre *Mon Amérique* en 2013, il n'écrivait pas simplement une autobiographie — il se construisait plutôt un alibi rétrospectif. À en juger par les publications de cette période, un flot massif de dossiers compromettants circulait contre lui. À cette époque, une bataille juridique ouverte se déroulait contre ceux qu'il attaquait le plus violemment : les représentants de la Scientologie et de l'Église de la Pentecôte. Les blogs russes, dont j'avais retrouvé des copies archivées, en parlaient abondamment. Sur le net, des articles circulaient de manière virale, divulguant les dossiers médicaux et les diagnostics psychiatriques du « professeur sectologue », tandis qu'émergeaient parallèlement les souvenirs de ses anciens camarades de classe sur sa jeunesse et ses

liens étroits avec le monde de la drogue.

Pour le profane, ce sont des mémoires ; pour moi, ce sont des dépositions volontaires. Dans ce genre de livres, le sujet laisse invariablement des « empreintes digitales » entre les lignes, signant de fait sa propre condamnation de sa propre main.

Pour comprendre la dynamique du mensonge chez Dvorkine, il faut confronter deux points dans l'espace-temps : la consignation brute des événements de 1980 dans *Kalalatsy* et son recadrage verbeux de 2013. Nous observons une dérive narrative classique — un processus par lequel le sujet tente de transformer son rôle de « prédateur observateur » en celui de « martyr moral ».

Dvorkine tente de convaincre le lecteur (et lui-même) que la dissimulation de ses secrets pendant de nombreuses années était une forme de souffrance noble. Cependant, l'analyse du texte montre le contraire : nous sommes face à un profil organisé non socialisé qui utilise l'intellectualisation comme un bouclier.

L'épisode le plus révélateur de sa confession est celui où il se cache derrière l'armoire. Dvorkine présente cela comme une peur enfantine, presque instinctive. Mais dans le contexte de l'analyse comportementale, cet acte prend une dimension sinistre.

Pourquoi le sujet se cache-t-il de la mère du défunt ?

Ce n'est pas une simple peur face à un adulte. Selon les témoignages consignés dans le livre de Victor :

« La version officielle affirmait : accident. L'adolescent a perdu l'équilibre dans la barque, s'est cogné la tête, est tombé et s'est noyé. Les experts ont trouvé une trace de coup sur la nuque et ont classé l'affaire. — Sacha jurait qu'il n'y était pas, murmura Nikolaï. Bien que la mère du Bègue sût, que tout le monde sût, qu'ils étaient partis ensemble. Mais Sacha avait un alibi "en béton". — Lequel ? demandai-je, bien que je m'en doutais déjà. — Sa sœur. Une jeune fille atteinte de troubles mentaux. Elle était physiquement incapable de confirmer ou d'infirmer ses dires. Elle était l'écran de fumée idéal. »

Ainsi, dans le cas de la mère de Yacha, cela ressemble à des signes d'évitement de témoin et à une pseudo-affectivité : Dvorkine affiche des émotions qu'il ne ressent pas réellement. Sa « pitié » déclarée ne correspond pas à son comportement, et sa terreur face à la mère est une peur d'être démasqué, non de la compassion.

Un autre point qui a attiré mon attention est que, dans le livre *Kalalatsy*, la mort de Yacha est enregistrée comme un suicide.

Mais après avoir traité des dizaines d'affaires de tueurs en série, je sais que de tels scénarios correspondent rarement à la réalité. Ils cachent bien plus souvent une tentative du sujet de plier la réalité à un récit qui lui convient sur le moment. Le suicide est toujours une fin « pratique » pour l'enquête et une couverture idéale pour le meurtrier. Mais si nous décomposons cette affaire selon les canons de l'analyse comportementale, la version du suicide s'effondre comme un château de cartes.

Le premier élément qui m'a frappé, ce sont les déclarations de l'Amie. Elle affirme clairement : Dvorkine et Yacha avaient l'intention d'aller aux étangs ensemble. Yacha, étant le type

classique du suiveur avec une dépendance marquée envers son leader (Dvorkine), était physiquement et psychologiquement incapable de s'y rendre seul. Il ne serait pas allé « faire voguer des petits bateaux » en solitaire — dans son système de coordonnées, cet acte n'avait de sens que comme un rituel partagé.

La question suivante, qui doit inévitablement effleurer quiconque est confronté à une telle affaire, est la suivante : pourquoi Dvorkine supprimerait-il son seul ami proche ? La réponse se trouve dans cette fameuse fosse, sur le chantier de construction moscovite. Yacha était le seul témoin vivant du viol de l'écolier et du premier meurtre commis par son ami.

Dans le monde d'un tueur en série, un témoin est une bombe à retardement.

Surtout un témoin comme Yacha : émotionnellement instable, bègue, enclin à la réflexion. Tôt ou tard, sa « culpabilité », dont Dvorkine lui-même fait mention, aurait rompu le barrage du silence. L'élimination de Yacha fut pour Sacha un acte d'autoprotection et, simultanément, l'accord final scellant son pouvoir sur ce secret. En tuant le témoin, il a tué son seul lien avec la conscience humaine. Rovner souligne dans ses écrits que Yacha craignait Dieu. Il a grandi avec sa grand-mère, fréquentait l'église de l'Épiphanie, dessinait des « corolles de coquelicots pleines de vie » et philosophait sur le divin. Pour une personne profondément croyante dans ce milieu socioculturel, le suicide n'est pas seulement la mort, c'est une damnation éternelle, le plus terrible des péchés auquel Yacha, malgré toute sa faiblesse, n'aurait jamais consenti. Yacha a succombé à une mort violente. Et le fragment suivant du livre *Kalalatsy* complète cette conclusion :

« Je me suis réveillé pour la première fois en troisième, quand Yacha est mort, et depuis lors, c'est comme si je me regardais de l'extérieur. »

Cela ressemble à une barrière dissociative. L'état dans lequel une personne s'observe comme un spectateur tiers est un mécanisme de défense de la psyché, incapable d'intégrer l'acte de violence commis. Il « regarde de l'extérieur » parce que celui qui a fait cela en classe de troisième ne peut pas être lui. Cela permet au sujet de conserver son masque social d'« élément normal de la société », tandis que le véritable « moi » est resté à jamais sur le chantier ou au bord de l'eau. Sur la base de l'analyse de ces épisodes, je peux dresser un portrait clair d'Alexandre Dvorkine à cette période : Il ne pouvait pas s'arrêter à l'écolier de la fosse et au Bègue. L'impunité a ancré en lui un sentiment de toute-puissance et de pouvoir sur la vie humaine. Sa psyché exigeait une suite, une consolidation du succès. Tout son parcours ultérieur n'est qu'une escalade de la violence ; simplement, avec le temps, il a appris à le faire par les mains d'autrui, utilisant les institutions étatiques et religieuses comme instruments de torture. Mais intérieurement, il est resté ce même adolescent au bord de l'étang, regardant la vie quitter le corps d'une victime innocente.

La clé de son état mental est une dépersonnalisation chronique :

Mon collègue Ressler, qui a posé les bases du profilage dans ses travaux, a souvent fait état de pertes de mémoire dissociatives chez les tueurs en série. Le meurtrier peut sincèrement croire qu'il a « oublié » le moment du crime ou qu'il n'a été que le « témoin » de son propre rêve.

Les textes de Dvorkine et de Rovner ne sont pas de simples souvenirs. C'est une tentative de bâtir sur le territoire de la mémoire des constructions verbales pour cacher des fondations pétries de sang et de peur. Mais pour un professionnel, ces constructions sont

transparentes. Quand un homme écrit que, depuis la mort de son ami, il « se regarde de l'extérieur », il signe en réalité l'aveu que sa personnalité s'est brisée au moment du traumatisme. Et ce traumatisme n'était pas passif. Cette scission est la seule possibilité pour la psyché de survivre à ses propres atrocités sans tomber en poussière. Il crée un labyrinthe de mots, un corridor de miroirs où le « professeur » respectable et l'adolescent meurtrier ne se regardent jamais dans les yeux. Cependant, c'est précisément là que réside son erreur fatale, propre à de nombreux psychopathes de haut niveau dotés d'un complexe de supériorité. Ils sont convaincus d'être plus intelligents que leur public. Ils croient pouvoir contrôler le récit si parfaitement que la vérité restera enterrée à jamais. Mais le besoin de se confesser, le besoin de consigner son « exploit » l'emporte toujours sur l'instinct de conservation. Il pensait construire un mur pour se cacher, alors qu'en réalité, il laissait des miettes de pain pour ceux qui savent lire entre les lignes. Son arrogance lui a joué un mauvais tour : il a tellement cru en son invulnérabilité qu'il a lui-même documenté les preuves contre lui.

Il est heureux que les livres nous laissent une carte par laquelle nous finirons, tôt ou tard, par trouver ce qui est caché derrière l'armoire du subconscient du tueur. En complément de tout ce que j'ai déjà consigné dans l'analyse des meurtres du sujet, j'ai isolé un fragment qui a définitivement confirmé ma certitude : le livre *Kalalatsy* expose le protocole du psychotype de Dvorkine, mais présenté sous une forme artistiquement pervertie. J'ai remarqué un autre motif récurrent : le rêve du policier. Je sais, non seulement par expérience professionnelle mais aussi personnelle, que les rêves — surtout chez les criminels sériels — sont loin d'être un simple jeu de l'imagination ; ils sont souvent le fruit des mécanismes de défense psychologique. Dans l'affaire Dvorkine, j'ai réservé à ce rêve une section distincte sur ma carte d'enquête. Dans ses mémoires *Mon Amérique*, il décrit ainsi l'épisode avec l'agent de quartier :

« Il m'importunait passablement. Je me souviens même d'un rêve que j'ai fait une fois, dans lequel je fuyais à travers des ravins, poursuivi de près par le valeureux capitaine. Malgré toutes mes ruses, il ne lâchait pas prise. Enfin, je réussis à faire en sorte qu'il tombe dans une fosse. Je l'ensevelis sous de lourds rochers et j'eus à peine le temps de pousser un soupir de soulagement que je vis le policier ramper hors des pierres en criant d'un air provocateur : "Tu mens, crapule, tu ne m'auras pas ! Kouziakine est immortel !" Je me suis réveillé en nage. » Dans le livre *Kalalatsy*, Dvorkine attribue ce même rêve — cette fois sous le nom de Lopoukhov — à Boston. Dvorkine a décidé de ne pas changer le nom de l'agent de quartier : « Boston faisait des rêves extraordinaires. Une fois, il fuyait à travers des ornières, poursuivi par le major Kouziakine, de la police de quartier. Le major Kouziakine le poursuivait longuement, brandissant son pistolet et criant : "Tu mens, tu ne m'échapperas pas !" Enfin, Boston sema son poursuivant, se cacha — il y avait là une fosse — et poussa Kouziakine dedans, allant jusqu'à le recouvrir de pierres. Et soudain, il voit : Kouziakine rampe hors de la fosse en criant : "Tu mens, imbécile, Kouziakine est immortel !"... Un jour, Boston partit acheter de la "came", les quatre sonneries conventionnelles retentirent, accompagnées du frappement convenu, les "flics" firent irruption : "Où est Boston ?" Boston n'était pas là. Liocha et trois autres furent embarqués. Liocha fut alors passé à tabac au point de uriner du sang pendant une semaine, puis fut envoyé à l'asile. Boston, à son retour, fut également interné, ce qui fut une bonne chose car une procédure pour viol sur mineur était entamée contre lui. Les enfants du voisinage le harcelaient, frappaient à sa porte, ne lui laissaient aucun repos. Il se précipita dehors, baissa le pantalon de l'un d'eux et lui administra une correction. Seul l'asile le sauva à l'époque de la prison. Et moi aussi, on m'a

bouclé à l'asile juste avant Nixon. »

L'histoire de Boston précise que l'hôpital psychiatrique l'a sauvé de la prison pour viol sur mineur. Immédiatement après, Dvorkine (sous le pseudonyme de Lopoukhov dans le livre de Rovner) mentionne qu'il a lui-même été interné. Une question s'impose : n'est-ce pas ce viol de l'écolier commis en classe de troisième, juste avant le meurtre, qui tourmentait Dvorkine lorsqu'il racontait à Rovner les « rêves extraordinaires » de Boston ? Après tout, Dvorkine a lui aussi lapidé un enfant dans une fosse. Pour moi, dans l'analyse comportementale, les rêves des sujets sont un accès direct au subconscient. Les psychopathes ne ressentent souvent pas la culpabilité au sens habituel, mais ils ressentent la peur d'être démasqués. Le policier dans le rêve n'est pas le signe d'une conscience ou de remords, comme on pourrait le croire. C'est l'incarnation d'une peur subconsciente du châtiment, une force qui le dépasse.

Ce rêve explique en grande partie toute la vie future de Dvorkine. Si tu as peur de la police, deviens celui en qui la police a confiance et qu'elle écoute. C'est la forme suprême de mimétisme. Dans ma carrière, j'ai connu un type de l'Oregon qui tuait des femmes et, le soir venu, buvait des bières avec le shérif en l'aidant à cartographier la région. On peut dire que Dvorkine a réalisé ce scénario à l'échelle de l'État.

Un autre point a retenu mon attention : dans ce rêve, les mêmes images reviennent de manière obsessionnelle : les pierres et la fosse. Pour moi, ce n'est pas un simple « rêve », mais un marqueur évident : le subconscient du sujet est figé sur l'instant du premier meurtre ; il y revient sans cesse, comme une pellicule rayée.

Mais pourquoi des pierres ? Pourquoi pas un couteau, une corde ou ses mains nues ? La pierre est, par essence, l'outil d'un sadisme distancé. C'est le choix d'un certain type de tueur organisé : il veut voir l'agonie, observer le processus, mais sans entrer en contact tactile direct avec la chair mourante. Il a besoin d'une distance entre lui et la victime pour jouir du spectacle en toute sécurité.

Nous voyons ici se former sa signature. La lapidation dans une fosse est un rituel d'enterrement vivant. C'est la forme absolue et ultime de déshumanisation. Au moment du meurtre, la victime cesse d'être humaine pour Dvorkine. Elle est réduite à l'état de déchet, de biomasse qu'il faut simplement recouvrir, niveler avec le sol. Et ce « rire infernal » au-dessus du garçon mourant, qui a tant horrifié le Bègue, est l'expérience paroxystique. À ce moment, le psychopathe n'éprouve pas d'extase par le simple fait de tuer. Il est enivré par la conscience d'un pouvoir total, presque divin : il décide quand la vie quitte le corps, et il se délecte de ce contrôle.

Je me suis également souvenu du fragment évoquant la conversation de Yacha avec Dvorkine sur Dieu : « C'est un secret. Une fois, il est déjà venu, mais ils l'ont attrapé et jeté dans la fosse » — encore la fosse. À première vue, une banale discussion d'enfant. Mais pour moi, c'est un imprinting symbolique — le moment où la matrice de base de la perception du monde se fixe dans la conscience.

[Image de l'imprinting psychologique et des archétypes de l'ombre]

Les images symboliques : « Dieu » est la main invisible, la « fosse » est le châtiment. Yacha, ce garçon naïf et condamné, décrit Dieu comme une « main invisible » capable d'atteindre n'importe qui. C'est l'image classique du pouvoir absolu. Mais il prononce aussitôt une

phrase qui devient une révélation accidentelle : « Une fois, il est déjà venu, mais ils l'ont attrapé et jeté dans la fosse ».

Dans la tradition psychanalytique de Jung, de tels archétypes ne disparaissent pas sans laisser de traces. Ils s'enfoncent dans l'ombre et dirigent le comportement. Pour Dvorkine, ce dialogue est devenu la source d'un profond conflit intérieur. Si même Dieu peut être « attrapé et jeté dans une fosse », alors il n'y a aucune protection supérieure. Cela signifie que la foi est une vulnérabilité. Être croyant, comme Yacha, c'est être faible. Et les faibles, dans sa vision du monde, on les jette dans des fosses. Cette dissonance cognitive, renforcée par une éducation athée soviétique, s'est transformée en une conclusion monstrueuse : il faut devenir soi-même cette « main vengeresse ».

Par la suite, nous verrons comment cette peur d'enfant mute dans son activité d'adulte. Il utilisera l'Église comme un instrument de pouvoir, mais subconsciemment, il méprisera toujours la foi sincère, n'y voyant qu'une faiblesse digne d'être détruite. En éliminant d'abord l'écolier, puis Yacha, il a symboliquement détruit ce « Dieu dans la fosse » dont on lui parlait, pour prendre sa place.

Le point crucial — la phrase du policier dans le rêve du livre de Rovner, « Tu mens, crapule, tu ne m'auras pas ! Kouziakine est immortel ! » — se répète trente ans plus tard dans l'autobiographie de Dvorkine. Cela indique un motif archétypal de protestation inconsciente — une fixation narcissique avec des éléments de complexe divin, où le sujet nie toute autorité supérieure pour affirmer sa propre infinité.

L'analyse des textes de Dvorkine et de Rovner permet de voir le cycle fermé d'une psyché criminelle. Dvorkine passe sa vie à construire des « sarcophages de mots », tentant d'y enterrer l'adolescent du bord de l'étang. Mais pour nous, ceux qui « chassent l'esprit » des tueurs, ses textes ne sont pas une armure, mais une radiographie. Chaque détail — des pierres dans la fosse au rire infernal — confirme que le criminel n'a jamais quitté les lieux du crime. Il y est enfermé à jamais, condamné par son propre subconscient à une fuite infinie devant ce « policier immortel » qui finira tôt ou tard par s'extraire des décombres de ses mensonges.

Le rêve du policier et de la fosse aux pierres était un détail crucial, mais il manquait encore quelque chose pour compléter le tableau. En criminologie, il existe un axiome : pour comprendre un crime, cherche les changements dans la routine. Un meurtre est un stress d'une ampleur colossale, même pour un psychopathe. Il nécessite une évacuation, une compensation ou une anesthésie.

Pensif, je fis pivoter mon fauteuil pour examiner l'étagère de livres à côté de mon bureau. Elle s'étirait le long du mur, remplie du sol au plafond de manuels, de revues et de volumes académiques sur la psychologie. Il n'y avait pas seulement ce qui était utile au travail, mais aussi des classiques mondiaux, des recueils de poésie. Certains livres étaient présentés de face, et non par la tranche. C'étaient des éditions de luxe offertes par mes étudiants ou des collègues devenus écrivains. John Douglas et Rob Ressler m'en avaient envoyé quelques-uns, aux couvertures aux reflets parfaits. Ils se trouvaient un peu à l'écart. Leur éclat lustré et leur aspect impeccable indiquaient qu'ils n'étaient pas souvent ouverts. C'est plutôt par curiosité que je feuilletais leurs travaux, notant les détails et reconnaissant d'anciennes affaires communes. Mais lire les ouvrages de mes collègues ressemblait plus à la correction d'une thèse d'étudiant qu'à un moment de détente. Mon cerveau cherchait

constamment les erreurs ou les pistes négligées, corrigeant mentalement mes pairs.

À cet instant, je me souvins de *Mindhunter* de John Douglas et Mark Olshaker. Quoi qu'on en dise, ce vieux Douglas sait formuler les pensées pour qu'elles frappent droit au but. Je tendis le bras, trouvai un marque-page discret et relus un paragraphe qui semblait désormais prophétique concernant Dvorkine :

« Comme chez beaucoup d'autres criminels, après les premiers meurtres, le comportement du Sujet Inconnu a certainement changé, ce que son entourage n'a pu manquer de remarquer. Il a pu se mettre à boire, à consommer de la drogue, à dormir et manger à des heures inhabituelles, perdre du poids, manifester de l'agitation ou un besoin accru de sociabiliser. De plus, il a certainement suivi de près l'avancée de l'enquête. Nous avons indiqué à la police que le public pourrait apporter une aide inestimable si la liste de ces nouveaux traits de caractère était publiée : au moins quelqu'un dans l'entourage du tueur comprendrait de quoi il retourne. »

Dans ce paragraphe réside un principe que nous inculquions aux jeunes profiler de la BAU comme un mantra : après un acte de violence grave, une personne change. Et si elle ne finit pas derrière les barreaux, elle commence à réguler sa tension interne par les moyens disponibles. Le régulateur le moins cher est l'alcool. Le plus rapide est la chimie.

Je revins à la reconstruction rétrospective — ce que je faisais, au fond, depuis quelques jours. L'analyse rétrospective n'est ni de la critique littéraire ni de la divination par les métaphores. C'est une tentative de restaurer la dynamique d'une personnalité à travers ses traces : là où le récit change, là où un nouvel environnement apparaît, là où le comportement se brise, là où l'individu cesse de vivre selon les règles pour emprunter des chemins détournés. En observant le chaos de lignes sur mon tableau chronologique, il était désormais flagrant qu'à travers toute la première moitié de la vie de Dvorkine courait un autre fil — épais, pulsant, toxique. C'étaient les substances psychotropes. Dans le cas de Dvorkine, on note une rupture brutale de la façade sociale précisément en classe de troisième. Je consultai la documentation médicale exhumée par Victor ; grâce à ses pistes, j'avais accédé à l'archive complète des dossiers. Les lignes sèches de l'anamnèse criaient que le petit garçon sans histoires s'était soudain transformé en un déviant ingérable :

« À partir de la classe de troisième, les conflits ont commencé avec la mère, avec qui les relations étaient bonnes auparavant. Elle n'aimait pas ses amis, ni les cercles qu'il fréquentait. C'est à cette époque qu'il a commencé à consommer des boissons alcoolisées… »

Pourquoi la troisième ? Pourquoi précisément au moment de l'histoire des « pierres dans la fosse » et de la mort de Yacha ? La réponse gisait sur mon bureau, dans les impressions concernant ses nouvelles fréquentations. À cette période, une variable apparaît dans l'équation, catalysant toutes les pathologies latentes de Dvorkine. La drogue.

Selon les autobiographies *Kalalatsy* et *Mon Amérique*, l'initiateur de ce monde fut un nouveau camarade de classe. Dans *Kalalatsy*, il est nommé Pavel, dans *Mon Amérique*, Anatoli Weinberg. Dvorkine le décrit avec une admiration non dissimulée qui se transforme vite en imitation :

« Quand nous sommes passés en troisième, on nous a présenté un nouvel élève — Anatoli

Weinberg... Ses cheveux noirs, raides et brillants... et sa peau mate le faisaient ressembler à un Indien... Ses jeans légèrement pattes d'eph... le placèrent d'emblée à une hauteur inégalée parmi mes camarades... Finalement, il fut renvoyé de notre école modèle... Mais durant ce temps, j'avais eu le temps de me lier d'amitié avec lui. C'est lui qui me parla pour la première fois des hippies et me confia en secret qu'il était l'un d'eux. »

Dans *Kalalatsy*, la description de ce même personnage (sous le nom de Pavel) est bien plus crue, dépourvue de tout vernis romantique, révélant la réalité brute :

« Pavel est arrivé dans notre école en troisième et a apporté avec lui les attributs du Système : les vêtements, les cheveux longs et la drogue… Il racontait des histoires, montrait les traces de piqûres sur ses veines. Un jour, il a apporté un sachet à l'école : de l'héroïne, disait-il, qu'il allait vendre à des Géorgiens pour cent roubles. »

Du point de vue de la neurobiologie et de la psychiatrie médico-légale, l'introduction de substances psychoactives chez un adolescent présentant déjà un trouble de la personnalité en formation revient à jeter de l'essence sur un feu qui couve. Les drogues agissent comme un désinhibiteur chimique. Elles désactivent les fonctions du cortex préfrontal — la zone responsable du contrôle des impulsions, du jugement moral et de la prévision des conséquences. Elles peuvent imiter ou bloquer l'action des neurotransmetteurs, ces messagers chimiques du cerveau régulant l'humeur et la perception. Pour un individu aux penchants sadiques et manquant d'empathie (ce qu'était le jeune Dvorkine selon mon profil), les substances psychotropes font sauter les derniers freins sociaux. La frontière entre le fantasme de meurtre et sa réalisation s'efface.

[Image du cerveau humain montrant le cortex préfrontal et le système limbique]

De plus, les drogues renforcent la dissociation. Certaines substances, dites dissociatives, agissent directement sur les voies neuronales responsables de la perception et de la conscience. Leur mécanisme principal consiste souvent à bloquer les récepteurs NMDA (N-méthyl-D-aspartate). Ces récepteurs jouent un rôle crucial dans la transmission des signaux entre neurones, influençant la mémoire et la perception. Résultat du blocage : l'intégration des informations sensorielles (vue, ouïe, toucher) avec les fonctions cognitives supérieures est perturbée. Cela conduit à des effets dissociatifs caractéristiques : sentiment d'irréalité (déréalisation), détachement de son propre corps ou de ses pensées (dépersonnalisation), distorsion du temps et de l'espace. À fortes doses, c'est la perte totale de contact avec la réalité, parfois décrite comme une expérience de « sortie du corps ». Cela explique pourquoi un sujet peut commettre des actes monstrueux tout en se sentant « spectateur de lui-même ». L'impact toxique sur le cerveau permet à la psyché de se fragmenter, dissimulant les souvenirs traumatisants dans les recoins du subconscient.

Alors que je faisais rouler une punaise entre mes doigts, une pensée ne me quittait pas : dans les livres de Dvorkine et Rovner figure l'appartement d'une certaine Ophélie — un « flat » classique pour les rassemblements où la hiérarchie se fondait sur l'accès aux substances. J'épinglai sur le tableau un post-it : « DROGUES / OPHÉLIE / REPAIRE ».

Dans mes notes, je reportai une citation de l'autobiographie de Dvorkine :

« L'un des groupes les plus célèbres parmi les hippies était celui qui s'appelait simplement : "Les Cheveux". Je les rencontrais souvent, mais ce qui me retenait d'avoir des relations plus étroites, c'était une organisation et une soumission à leur leader — une fille assez laide

surnommée Ophélie — inacceptables pour moi et atypiques pour des hippies. »

Dans *Kalalatsy*, il décrit l'atmosphère de ce lieu :

« Une équipe de chevelus fit irruption dans la chambre... Ophélie, transportée, voletait parmi eux telle une déesse Niké de la victoire... Puis Aliona arriva avec de la bouffe, j'ignorais qu'elle traînait chez Ophélie. On fit tourner un joint. »

Vient maintenant le point crucial qui caractérise Dvorkine non comme une victime des circonstances, mais comme un manipulateur froid et calculateur, capable de trahison pour sa propre sauvegarde. L'épisode de la dénonciation de ce fameux Pavel/Anatoli, celui-là même qui l'avait introduit dans le « Système ». Dans *Kalalatsy* est décrite une scène où Pavel, apprenant la trahison de Dvorkine, le menace d'un couteau. La réaction de Dvorkine est révélatrice. Il s'enfuit chez lui, s'enferme à double tour et rédige une dénonciation.

« Je courus jusqu'à la maison, m'enfermai avec tous les verrous et les loquets et me mis à écrire un mot... Ma mère trouva le mot le matin dans la cuisine, courut voir la directrice, on appela l'agent de quartier, on me poussa dans le bureau, et là, je racontai à Kouziakine et à Vass Vassitch tout ce que je savais sur les piqûres, l'héroïne et tout le reste. Je savais que je balançais, que j'en souffrirais toute ma vie, et pourtant, je déballai tout. »

Notez bien : il dit qu'il va « souffrir », mais il le fait. Cela ressemble à un schéma d'opportunisme narcissique. Ou, comme le qualifieraient nos psychanalystes, une exploitation interpersonnelle caractéristique du trouble de la personnalité narcissique. Il utilise le système (l'école, la police) pour éliminer une menace (Pavel), tout en se faisant passer pour la victime ou le « repenti ». Plus tard, ce mécanisme deviendra la base de son activité : utiliser la machine d'État pour broyer ses opposants en se cachant derrière de nobles idéaux.

Plusieurs fragments de *Kalalatsy* achevaient de brosser le portrait d'un Dvorkine « lourdement » accro à la drogue :

« Celui qui passait le stade du Séduxen — s'il le passait, car on restait bloqué à toutes les étapes — passait à la codéine avec du Noxyron, et c'est là que le véritable sens du Noxyron se révélait. Pour cinq cachets de codéine, si on prenait un Noxyron, la défonce était belle et pure comme une gravure chinoise. Un jour, on me joua un tour cruel. La saison des pavots était finie, je n'avais pas encore dégoté de nouvelles veines, et les anciennes s'étaient refermées. J'allai voir un médecin de connaissance — il me donna du Phentopyl. Je m'en injectai dans les fesses — j'avais entendu dire que si on piquait dans le muscle, on obtenait une belle planante à la codéine — et j'allai à l'anniversaire d'Aliona. Soudain, mon dos partit en arrière et mon cou vers l'avant — j'étais tout tordu. »

« Quelque part entre le Séduxen, la codéine et le Cyclodol, on commençait à se piquer — la fumette continuait à tous les niveaux. Après avoir franchi les échelons inférieurs, on arrivait aux drogues "nobles", et tout le reste était éliminé. Il restait la came, les opiacés et la cocaïne. Les opiacés, c'était la codéine, la morphine, le Phentopyl, et bien sûr, l'opium artisanal fait avec des pavots. (Le Phentopyl est un produit hongrois, on le donne avec du dropéridol avant une opération pour que le patient ne s'agite pas). Il existe plusieurs techniques pour obtenir de l'opium artisanal… »

La précision est effrayante. Il ne se contente pas de citer des noms. Il connaît les proportions (« cinq codéines pour un Noxyron »). Il connaît les effets (« défonce belle et

pure », « belle planante »). Il connaît la technique de production de l'opium artisanal et la spécificité de médicaments comme le Phentopyl et le dropéridol utilisés en anesthésiologie. Quelqu'un qui en aurait seulement « entendu parler » ne pourrait décrire les sensations physiologiques avec une telle exactitude : « mon dos partit en arrière et mon cou vers l'avant — j'étais tout tordu ». C'est la description d'une réaction dystonique aiguë, caractéristique des effets secondaires des neuroleptiques et des opioïdes. C'est la mémoire musculaire d'un corps ayant subi l'intoxication.

Il est terrifiant d'imaginer ce que ce cocktail chimique a pu faire à son cerveau. Nous parlons d'un jeune homme dont le cerveau était encore en plein développement. Séduxen (diazépam), codéine (opiacé), Cyclodol (anticholinergique provoquant des hallucinations), Noxyron (hypnotique). Ce ne sont pas juste des « drogues ». C'est de l'artillerie lourde frappant le système nerveux central.

Une telle polytoxicomanie entraîne inévitablement des lésions organiques des lobes frontaux — les zones responsables de l'empathie, du contrôle social et de la prévision des conséquences. À en juger par les épisodes de meurtres commis dès l'adolescence et consignés par Victor dans son livre, ces fonctions étaient déjà défaillantes chez lui à l'origine. La dépendance chimique n'a fait que calciner les derniers restes d'humanité, dont le manque était observé dès son plus jeune âge.

Il est tout à fait évident que la toxicomanie de Dvorkine n'est pas une erreur de jeunesse. C'est un facteur qui a probablement conduit à des changements organiques cérébraux, fertilisant le terreau de son comportement déjà destructeur. Le criminologue canadien Robert Hare décrit parfaitement ce lien dans son livre *La psychopathie : Le masque de la santé*. Il souligne que la psychopathie est un trouble de la personnalité, et que les substances psychoactives ne font que libérer un potentiel déjà existant. Dans de nombreux exemples cliniques cités par Hare, les crimes violents sont commis précisément dans un état d'intoxication qui permet au psychopathe d'agir sans penser aux conséquences. Ainsi, il semble que les drogues que Dvorkine a commencé à consommer dès la classe de troisième ont été le catalyseur qui a définitivement effacé la frontière entre ses fantasmes morbides et la réalité. La dépendance chimique a parachevé sa transformation, changeant ses pathologies cachées en l'apparence d'un véritable monstre.

J'ai isolé un autre fragment de l'autobiographie de Dvorkine, *Mon Amérique*, dans un fichier distinct sur le thème de la drogue :

« De plus, il y avait un autre problème extrêmement grave : la drogue. Progressivement, elle s'était infiltrée dans notre milieu et l'empoisonnait comme un venin. Je ne parle pas de la désintégration inéluctable de la personnalité qu'elle entraînait. Mais elle décomposait aussi toute notre fraternité. À vrai dire, avec la propagation de la drogue, celle-ci cessa d'exister : il ne resta que des individus isolés, dont chacun n'était intéressé que par la manière de se procurer sa prochaine dose. Peu à peu, la dose commença à remplacer toutes les idées, les amis, l'amour, et finalement la vie elle-même. De plus en plus souvent, nous étions confrontés au commerce entre nous, au vol, à la trahison des amis, au reniement des proches. Les arrestations se multiplièrent aussi : les autorités tenaient désormais un prétexte absolument inattaquable pour nous combattre. On vit aussi apparaître parmi nous les premiers morts par overdose ou pour d'autres raisons liées à la drogue. »

Les camarades de classe de Dvorkine à l'Institut Pédagogique confirment ce tableau d'une

personnalité en pleine décomposition sous l'influence de substances. J'ai retrouvé dans les archives des témoignages publiés sur des blogs, reprenant des informations issues de sources d'actualité russes :

« Un nouveau scandale a éclaté autour du nom du célèbre "sectologue" orthodoxe Alexandre Dvorkine. Si les médias avaient déjà fait état de ses séjours passés en hôpital psychiatrique, il s'avère désormais que Dvorkine souffrait de toxicomanie. Cette affaire attire particulièrement l'attention de la presse car Dvorkine préside le Conseil d'experts pour l'expertise religieuse d'État auprès du ministère de la Justice de la Fédération de Russie, ce qui lui donne concrètement la possibilité de réguler la politique du ministère dans le domaine des organisations religieuses. Selon le journal *Tribuna*, dans sa jeunesse, Dvorkine s'adonnait à la toxicomanie et consommait d'autres drogues, ce qui fut probablement la raison de son émigration aux États-Unis. Comme l'a rapporté une ancienne camarade de classe : "il a été renvoyé de l'institut et a été contraint d'émigrer parce qu'il sentait qu'il était aspiré par un certain mode de vie". Une autre témoigne : "Dvorkine n'était absolument pas agressif, car la réalité environnante l'indifférait, surtout lorsqu'il était sous l'influence d'une quelconque chimie. Il se contentait de ne pas venir en cours ou apparaissait avec sa bande dans un état de détachement total. À l'Institut Pédagogique, une personne errant dans les couloirs dans un état inadéquat et s'effondrant dans les coins n'était pas tolérée par la direction."

Le penchant passé de Dvorkine pour les stupéfiants concorde étroitement avec son suivi psychiatrique — on sait déjà qu'on lui a diagnostiqué des troubles psychiatriques, notamment une psychose circulaire et une suspicion de schizophrénie. Comme l'a déclaré Evgueni Brun, addictologue en chef du ministère de la Santé : "ceux qui consomment des drogues sont des personnes psychologiquement altérées, présentant de légères déviations et des particularités psychiques. Nous savons également qu'environ un quart des patients développent des lésions cérébrales irréversibles liées à la consommation de drogues." »

Dans la source originale, l'article du journal *Tribuna* contenait une autre observation curieuse d'une camarade de classe de Dvorkine :

« Certes, si un homme possède un potentiel scientifique, on peut généralement le remarquer dès ses années d'études. Pourtant, G.I., une camarade de classe de Dvorkine, en apprenant de ma bouche qu'Alexandre Leonidovitch se consacrait à la science et détenait même un diplôme d'une université américaine, fut pour le moins choquée : "dans sa jeunesse, il ne me donnait pas — et je souligne que je ne le connaissais que superficiellement — l'impression d'un homme ayant un quelconque potentiel scientifique. Je pensais qu'il était déjà complètement abruti par la drogue, tout comme sa meilleure amie. Elle est morte des suites de la drogue, j'en ai eu la confirmation certaine. J'ai été surprise quand vous avez mentionné ses multiples activités scientifiques, car plus jeune, il me faisait l'effet d'un idiot. Dvorkine venait d'une famille d'intellectuels, mais il me semblait n'être qu'un rejeton débile." Si l'on se souvient que, selon les propres dires du sectologue, il "n'étudiait pas brillamment, pour dire vrai", et qu'il fut officiellement renvoyé pour échec scolaire — et officieusement, selon ses camarades, pour toxicomanie —, le potentiel scientifique de Dvorkine m'apparaît personnellement, pour l'heure, bien douteux. »

En continuant de recouper les faits, je vois une combinaison de facteurs dangereuse mais classique pour le profil d'un tueur en série. Une enfance traumatisée, une famille pathologique, l'absence de père et une agressivité latente, le tout surmonté d'un catalyseur

surpuissant : la drogue. Les substances lui ont donné l'audace de franchir la ligne rouge, encore et encore. Elles ont étouffé sa peur, mais exacerbé sa paranoïa. Elles l'ont aidé à objectiver ses victimes (l'écolier, le Bègue), et peut-être même ses amis parmi les hippies, à en juger par ses propres mots : « On vit aussi apparaître parmi nous les premiers morts par overdose ou pour d'autres raisons liées à la drogue. » Cela ressemble à une opportunité très commode de se débarrasser des indésirables au sein de ce petit collectif de toxicomanes. C'est précisément « sous substances » que le monde s'est définitivement scindé pour lui entre « prédateurs » et « sous-hommes ». Et il a, sans aucun doute, choisi d'être le prédateur. Puis, quand le brouillard narcotique se dissipait, il ne restait que « le sang sur la neige » et une compréhension froide, rationnelle : pour survivre, il faut agir. Il faut devenir celui qui pointe du doigt les « drogués » et les « sectaires », afin que personne ne regarde jamais tes propres pupilles dilatées ni le culte transnational de chasseurs de sectes que tu as toi-même créé.

## Chapitre 7

## L'Ange de la Mort de l'Hôpital 67

À ce stade, de nombreuses pièces de la mosaïque s'étaient mises en place, et le profil psychologique de Dvorkine commençait à acquérir une netteté effrayante. En classe de troisième, le sujet commet deux meurtres. Ces faits hurlent déjà, à eux seuls, un degré extrême de comportement déviant. Mais les schémas identifiés, les particularités comportementales, la ritualisation (les pierres, l'écharpe, l'eau) et cette cruauté froide et calculatrice indiquaient clairement que je n'avais pas affaire à un adolescent meurtrier de passage, ayant agi sous le coup de l'émotion ou pour des motifs personnels. J'avais devant moi un prédateur sériel en devenir. Et tout prédateur, après avoir goûté au sang, se met en quête de nouveaux territoires de chasse.

Je revins une fois de plus au manuscrit de Victor. Un fragment que j'avais mis de côté pour « plus tard » prenait soudain une tout autre résonance. Il pointait vers l'étape suivante de l'évolution de sa pathologie et révélait les mobiles d'un maniaque sériel dissimulé ayant trouvé son biotope idéal.

« — Vous savez, Victor, commença-t-il à mi-voix, quand Sacha a été renvoyé de l'université, il s'est fait embaucher comme brancardier à l'hôpital 67, et sa folie a enfin pris forme. Avant cela, il n'était qu'un adolescent aigri tuant dans l'ombre. Là-bas, il a obtenu l'accès à des personnes sans défense. » Je fronçai les sourcils. Comment ? Comment avait-il pu intégrer un établissement médical avec son passif flagrant de toxicomanie, son apparence inadéquate décrite par ses camarades et son anamnèse psychiatrique ? L'idée qu'un individu ayant massacré de ses mains un enfant sans défense et éliminé de sang-froid son ami proche puisse obtenir un accès légal à des patients gravement malades me donnait ce frisson familier le long de la colonne vertébrale. J'ouvris le fichier de l'autobiographie d'Alexandre Dvorkine, *Mon Amérique*, et trouvai rapidement l'épisode correspondant. Comme toujours, dans sa propre version, l'histoire ressemblait à une hagiographie : « À cette époque, je travaillais comme brancardier au service de réanimation traumatologique de l'hôpital municipal n°67, non loin de mon domicile d'alors sur la Khoroshevka. J'y avais été embauché dès mon retour d'un voyage en auto-stop à Odessa. Le travail était très intense, mais il m'apportait de la satisfaction car je voyais que j'aidais des gens dans l'état le plus vulnérable et que, par là même, je me rendais utile.

Contrairement à la clinique cardiaque où mon contact avec les malades était épisodique (faire une radio et repartir), j'étais ici en permanence auprès des patients. Les gens arrivaient chez nous terriblement mutilés, après des accidents ou des catastrophes. Je m'efforçais d'accomplir mes modestes tâches non par peur, mais par conscience : je leur apportais le bassin, je changeais leurs draps, j'ajustais leurs oreillers, je leur apportais à boire et à manger. J'ai même appris à faire des piqûres et je les faisais, selon les malades, très bien : ils demandaient souvent que ce soit moi qui les pique. Mon partenaire de service s'est avéré être Jenia Margoulis — le bassiste du groupe *Machina Vremeni*, qui commençait à dominer la scène moscovite. À l'époque, comme tous les meilleurs groupes, ils jouaient de la musique anglaise. Avec Jenia, nous transférions les malades sur des brancards pour les emmener au bloc, puis nous les ramenions. Ceux qui allaient mieux, nous les montions avec joie vers les services de médecine ou de chirurgie ; quant aux morts, nous les recouvrions d'un drap pour les descendre à la morgue. Je me souviens avoir pleuré face au premier décès de l'un de nos patients. Et bien qu'ensuite, comme pour tout le personnel médical, mon âme se soit endurcie, je restais profondément affecté par chacun de ces décès, pourtant fréquents dans notre service. »

Incroyable. Quel talent pour ériger cette façade de sauveur noble, soucieux des souffrants ! « Accomplit ses tâches par conscience », « a pleuré face au premier décès ». Les psychopathes sont passés maîtres dans l'art du mimétisme. Ils étudient les émotions humaines comme des biologistes étudient des bactéries sous un microscope, pour mieux les reproduire le moment venu.

On retrouve pratiquement le même passage dans sa biographie plus ancienne, *Maîtres et Leçons* :

« Puis, jusqu'à l'été 1976, Dvorkine travailla comme brancardier au service de réanimation traumatologique de l'hôpital de la Khoroshevka, où son collègue était, soit dit en passant, le bassiste de *Machina Vremeni*, Evgueni Margoulis. À quelles tragédies et souffrances le jeune hippie ne fut-il pas confronté ! Mais il aimait son travail — et pour tout ce qui dépendait de lui, il faisait tout son possible pour alléger le sort tragique des patients de réanimation et leur offrir un semblant de confort, même devant la mort. Et ce travail de brancardier — un poste tout en bas de l'échelle sociale — ne l'obligeait pas à mentir ou à "jouer le jeu" auquel se prêtait toute la société soviétique. » Mais ce n'est pas le lyrisme qui m'intéressait, ce sont les faits. J'ouvris un nouvel onglet et tapai : « Moscou », « Khoroshevka ». Google me proposa l'article Wikipédia sur le quartier Khoroshevski. En copiant le nom, j'ajoutai « Hôpital municipal 67 » et « réanimation traumatologique ». Je cliquai sur Entrée. Une carte de Moscou s'afficha avec des points rouges. Mon assistant IA me fournit alors une note courte mais exhaustive :

« Le "service de réanimation traumatologique" mentionné se nomme officiellement Service de Réanimation et de Soins Intensifs n°2 (SRSI n°2). C'est une unité clé du Centre de traumatologie et d'orthopédie de l'hôpital. Le service est spécialisé dans la prise en charge des patients souffrant de traumatismes lourds mettant en jeu le pronostic vital, nécessitant une surveillance intensive 24h/24. »

Je relus la note deux fois. C'est un service pour des gens dont la vie ne tient qu'à un fil. Des

patients vulnérables, souvent inconscients ou sous analgésiques puissants, incapables de résister et parfois même de parler. Et c'est dans un tel lieu, dans ce monde fragile entre la vie et la mort, que débarque un toxicomane diagnostiqué cyclothymique, avec au moins deux meurtres sur les mains et une soif sadique et insatiable de dominer la vie d'autrui. Pour toute personne normale, ce service est un lieu de douleur et d'espoir. Pour un tueur sériel du type de Dvorkine, c'est un buffet à volonté. C'est le territoire de chasse idéal. La couverture parfaite où la mort est une routine, où personne ne pose de questions si l'état d'un patient se « dégrade » soudainement pendant la nuit. Il a obtenu ce qu'il désirait le plus : un accès illimité aux corps et le pouvoir de décider qui vivra, et qui sera recouvert d'un drap pour être conduit à la morgue.

Revenant au livre de Victor, je relus les passages soulignés :

> « — L'Amie racontait à ma Ioulia que dans les moments de "défonce", quand les barrières tombaient, Sacha se vantait auprès d'elle. Il ne se contentait pas de tuer — il expérimentait. La mort rapide ne l'intéressait pas. C'est l'agonie qui l'excitait. Il appelait cela "accorder l'instrument". Il injectait sciemment aux patients des produits qui ne provoquaient pas de soulagement, mais une décomposition lente et consciente. »

> « — Il lui disait : "Tu n'imagines pas comment le regard d'un homme change quand il comprend qu'au lieu du salut, je lui injecte sa propre mort". Il n'avait pas le droit de faire des piqûres, mais il injectait aux gens des substances qui les faisaient mourir dans les tourments. Il substituait les ampoules. Au lieu d'un antidouleur — des médicaments provoquant des convulsions. Au lieu d'un stimulant cardiaque — ce qui arrête le rythme après dix longues minutes d'étouffement. Il jouissait en regardant la vie s'en aller. Il disait qu'il "prenait leurs âmes", que cela lui donnait "la force de Dieu". Il restait là, à leur tenir la main, et il regardait. Non pas comme un médecin, mais comme un entomologiste observant un papillon s'agiter sur son épingle. » « — L'Amie se souvenait d'au moins cinq meurtres qu'il avait avoués dans un état second. Il les appelait "ma garde", murmura Nikolaï. Il était convaincu qu'à sa mort, ils l'accueilleraient comme leur maître. »

Le tableau clinique est celui de l'« Ange de la Mort », un type spécifique de tueur en série qui choisit le milieu médical pour concrétiser ses fantasmes.

La logique de Dvorkine est monstrueuse, mais d’une efficacité redoutable. La réanimation est le camouflage idéal. Ici, la mort est un processus naturel. Les patients arrivent dans un état critique, victimes d’accidents ou de catastrophes. Ils présentent des traumatismes multiples, sont en état de choc, avec une hémodynamique instable. Si un tel patient meurt pendant la nuit, personne ne soupçonnera un meurtre. Le médecin attribuera le décès à une « thromboembolie », un « arrêt cardiaque » ou une « défaillance multiviscérale ». Personne n'ira pratiquer d'expertise toxicologique pour déceler des poisons rares ou des médicaments incompatibles si la mort ressemble à l'issue fatale logique d'un traumatisme grave. Dvorkine le savait. Et il a utilisé cette « zone grise » de la médecine comme un permis de tuer.

Je me levai et m'approchai de mon tableau. Des noms que mes collègues et moi avions dû étudier, à l'Académie comme sur le terrain, me revinrent en mémoire. Dvorkine n'avait rien inventé — il suivait simplement un schéma que nous avions observé des dizaines de fois.

Je saisis un marqueur et inscrivis trois noms sur le tableau, les reliant par un fil rouge à la

photo de Dvorkine-brancardier.

Donald Harvey**.** Le brancardier surnommé l'« Ange de la Mort ». Il a avoué le meurtre de 37 personnes, bien que le nombre réel de ses victimes dépasse probablement les 80. Ses mobiles étaient effroyablement similaires à ceux décrits par Victor. Harvey a commencé en prétendant vouloir « soulager les souffrances » des malades, mais il est très vite passé au meurtre pour le sentiment de contrôle. Il utilisait du cyanure, de l'arsenic, de la mort-aux-rats et allait jusqu'à injecter des virus de l'hépatite dans la nourriture des patients. Il a travaillé des années dans les hôpitaux de Cincinnati et du Kentucky sans que personne ne remarque rien, car il tuait des patients jugés « sans espoir ».

Charles Cullen. Infirmier dont le bilan s'élèverait, selon certaines estimations, à 400 victimes. Il travaillait dans les services de réanimation du New Jersey et de Pennsylvanie. Cullen utilisait la digoxine et l'insuline — des produits présents dans n'importe quel service de réanimation. Une surdose d'insuline ressemble à un coma hypoglycémique, celle de digoxine à un arrêt cardiaque. Il changeait d'hôpital, laissant derrière lui une traînée de cadavres, et le système le couvrait par peur du scandale. Sa motivation ? Il affirmait vouloir mettre fin aux souffrances des patients. Mais lors des interrogatoires, nous avons vu autre chose : une indifférence glaciale et la jouissance du pouvoir sur la vie.

Michael Swango**.** Le médecin qui menait une « double vie ». Un étudiant brillant, fasciné par les catastrophes et la mort. Il empoisonnait ses collègues et ses patients à l'arsenic et à la nicotine. Swango tenait un journal où il consignait ses « expériences ». Comme Dvorkine d'après le récit de Victor, il jouissait de l'agonie en observant la réaction de ses victimes.

Dvorkine s'inscrit parfaitement dans cette lignée.

« — Il avait sa propre théologie pervertie, continuait Nikolaï. Ce n'était pas un simple meurtre en série. C'était une quête de pouvoir. Dvorkine croyait en son propre sentiment divin. Il affirmait sérieusement à l'Amie qu'en prenant une vie, il s'appropriait l'âme de la victime. Il les collectionnait. Dans son cerveau malade, ceux qu'il achevait en réanimation devenaient ses esclaves éternels dans "l'au-delà". » C'est le « complexe de Dieu » classique. À la différence de Harvey ou Cullen, qui se protégeaient souvent derrière une miséricorde déformée, Dvorkine est allé plus loin. Il a sacralisé ses meurtres. Il s'est créé une religion intérieure dont il est la divinité suprême, et les patients tués son troupeau, sa « garde ». Cela explique pourquoi il est passé si facilement des meurtres en réanimation à la création d'un mouvement « antisectes ». Le mécanisme est le même : il s'arroge le droit de décider qui est « correct » et qui doit être détruit. Sauf qu'en réanimation, il utilisait manifestement une seringue de poison, alors que dans la sphère publique, il utilise le poison de la manipulation et des ressources administratives pour accomplir ses atrocités par l'intermédiaire de tiers.
« — L'Amie se souvenait d'au moins cinq meurtres qu'il avait avoués dans un état second. Il les appelait "ma garde"... » Cinq personnes. Et ce ne sont que celles dont il s'est vanté sous l'emprise de la drogue. Le chiffre réel pourrait être bien plus élevé. On dirait qu'au service de l'hôpital 67, il ne se contentait pas de travailler : il s'entraînait. Il affinait ses talents de manipulateur, apprenait à effacer ses traces et, surtout, s'habituait au fait qu'une vie humaine entre ses mains ne valait rien. C'est là, entre les murs carrelés et l'odeur de chlore, qu'a fini de se former le monstre qui, des années plus tard, se proclamera le grand protecteur de la société contre les prétendues « sectes totalitaires ».

Je fixai le chiffre « 5 » écrit sur le post-it et compris : ce n'était que la partie émergée de l'iceberg. En profilage, il existe une loi immuable : un tueur en série ne s'arrête jamais de lui-même. Un psychopathe n'a pas de bouton « stop », il n'atteint jamais la satiété. Le mécanisme de son plaisir fonctionne comme une toxicomanie : la dose doit constamment augmenter. Ce qui provoquait l'extase hier — le meurtre d'un garçon, celui d'un ami ou de patients — devient routine le lendemain. La psyché exige une plus grande échelle, un pouvoir accru, un jeu plus complexe. C'est pourquoi Dvorkine n'est pas resté éternellement dans cette réanimation. Tuer en cachette, dans l'obscurité d'une chambre d'hôpital, était devenu trop étroit pour lui. Son narcissisme, gonflé à des proportions pathologiques, exigeait de la publicité. Il lui fallait sortir de l'ombre, tout en conservant la possibilité de détruire des êtres humains. Et il a trouvé un moyen génial : transformer ses penchants sadiques en une mission socialement approuvée. À la place de la seringue : la chaire de professeur. À la place du poison : les outils de la déshumanisation. Mais au fond, il est resté le même Alexandre Dvorkine, celui qui observe avec délectation la lumière s'éteindre dans les yeux de sa victime. Sauf que désormais, cette « lumière » s'éteint dans les yeux de milliers de personnes qu'il déclare « sectaires ».

— James ? Tu es là ? — la voix de Mary monta du rez-de-chaussée, m'arrachant à mes sombres pensées.

Je sursautai et jetai un coup d'œil à l'horloge. Le soir s'était déjà installé, le crépuscule s'épaississait derrière la fenêtre. Je n'avais pas vu le temps passer.

— Je suis en haut, chérie ! — criai-je, refermant précipitamment les onglets affichant les photos de services de réanimation et les profils d'empoisonneurs sériels.

Mary entra dans le bureau une minute plus tard, apportant avec elle une odeur de fraîcheur hivernale et un parfum réconfortant de vanille — on avait dû faire une tarte chez ses amis. Elle semblait fatiguée mais sereine.

— Tu es resté ici toute la journée ? — elle parcourut du regard mon bureau jonché de papiers et le tableau qui ressemblait désormais au schéma d'un complot mondial. — J'espère que tu as au moins mangé ?

— Le sandwich était excellent, — je souris maladroitement. Mary fronça les sourcils, et je m'empressai de la couper par une question : — Comment s'est passée ta journée ?

— Oh, nous avons passé un excellent moment. Suzy te passe le bonjour. Et elle demandait si nous allions finalement faire cette croisière. J'ai répondu que mon mari était occupé à sauver le monde d'un nouveau méchant, alors l'océan attendra.

Elle s'approcha et m'embrassa doucement sur le sommet du crâne. — Ne travaille pas trop tard. Le dîner est dans une heure.

Lorsqu'elle sortit, je me tournai à nouveau vers mon tableau. La croisière... Oui, l'océan pouvait effectivement attendre. Parce que mon « océan » à moi bouillonnait ailleurs en ce moment. Je pris une feuille blanche et un stylo. Pour demain, un plan d'action clair se dessinait. Bien sûr, la période du « brancardier » n'était qu'un prélude.

J'écrivis au centre de la feuille : « ÉMIGRATION. 1976 ». Qu'est-ce qui l'avait poussé à fuir l'URSS ? Le KGB ? La menace d'une arrestation pour drogue ? Ou quelque chose de plus terrible encore, qu'il aurait laissé derrière lui dans cette réanimation ? Et le second point,

entouré d'un trait gras :

« LE RETOUR ET LE RÉSEAU ». Comment, une fois revenu en Russie avec la citoyenneté américaine, a-t-il commencé à bâtir son empire ? Qui lui a donné les ressources ? Qui couvrait ses arrières pendant qu'il recrutait des agents et créait sa secte transnationale de chasseurs de sectes ?

Je m'apprêtais à creuser là où la politique, la religion et les idéologies destructrices se tressaient en un nœud serré et mortel. J'éteignis le moniteur. La traque attendra. Il était temps de dîner et de dormir.

## Chapitre 8

### Les terrains de chasse

Je siégeais devant mon écran, et un homme me fixait intensément, son visage ressemblant à un masque mal ajusté sur un crâne. C'était le site de l'université orthodoxe Saint-Tikhon. La page d'un professeur.

Alexandre Leonidovitch Dvorkine. Des cheveux gris et ébouriffés encadrant le visage. Une barbe dissimulant le menton, mais incapable de cacher la tension de la mâchoire. Mais surtout, les yeux. Même à travers les pixels de l'image numérique, ce regard était désagréable et repoussant. Acéré, piquant, doté de cet éclat fiévreux que nous voyions souvent au Bureau sur les photos d'identité judiciaire des psychopathes. C'était le regard d'un homme qui ne doute pas. Un homme qui a depuis longtemps fait ses adieux à sa propre conscience ou, ce qui est plus probable, qui l'a tuée dans l'œuf.

Je parcourus la colonne à droite de la photographie. Des lignes biographiques sèches, destinées à inspirer le respect et la crainte, indiquaient ceci : Éducation : 1980 — Université de New York. Licence en littérature russe. 1983 — Séminaire de théologie orthodoxe Saint-Vladimir. Doctorat en théologie.

Je sifflai entre mes dents.

« Littérature et théologie. Est-ce sur ce fondement qu'est bâtie toute son expertise ? » demandai-je à l'écran.

Hier, j'étudiais le profil d'un hippie toxicomane qui cuisinait de la drogue artisanale dans les repaires moscovites. J'ai vu un brancardier sadique qui accordait les instruments de la mort dans la réanimation de l'hôpital 67, tirant son extase de l'agonie des patients. Et voilà que, quelques années seulement après s'être essuyé les mains ensanglantées à la morgue de la Khoroshevka, ce même homme obtient une licence à New York ? Puis devient docteur en théologie dans l'un des séminaires les plus respectés d'Amérique ? Comment ? Comment un sociopathe souffrant d'une grave dépendance aux stupéфиants, diagnostiqué cyclothymique, avec une traînée de cadavres et de dénonciations derrière lui, a-t-il pu non seulement traverser le rideau de fer, mais aussi s'intégrer avec un tel brio dans le milieu académique occidental ? Le hasard ? La chance ? Dvorkine possédait l'art du mimétisme. Le caméléon avait changé de couleur. La blouse sale du brancardier avait été remplacée par la toge de l'étudiant, la seringue de poison par la plume du théologien. De telles métamorphoses ne se produisent pas par enchantement. Toute ascension possède sa rampe de lancement. Il me fallait rembobiner le film.

J’ouvpиs un nouveau fichier. Le curseur clignotait sur la page blanche, m’invitant à commencer les fouilles. L’Amérique des années 70 l’avait accueilli. Mais savait-elle qui elle laissait entrer chez elle ? C’est ce fameux premier hippie, l’homme qui avait initié Dvorkine au monde de la drogue, Tolik-Vinnetou, ou Pavel comme Rovner l’avait manifestement surnommé dans le livre « Kalalatsy », qui lui avait suggéré de s’installer aux États-Unis.

« Et là, j’ai rencontré Tolik-Vinnetou, qui n’était plus apparu sur mon horizon depuis longtemps. Il m’a annoncé qu’il partait pour l’Amérique avec un visa israélien et m’a demandé s’il devait m’envoyer une invitation. Sans même réfléchir, j’ai accepté », écrit Dvorkine dans son autobiographie « Mon Amérique ».

« Sans même réfléchir ». Bien sûr. Quand on laisse derrière soi des cadavres et que l’on sent le souffle du système sur sa nuque, on ne réfléchit pas : on fuit.

Plus loin, Dvorkine décrit leur rencontre à New York. Et c’est ici que le plus intéressant commence :

« Plus tôt encore, j’avais retrouvé Tolik-Vinnetou à New York. Le tout premier hippie de ma vie, s’est-il avéré, avait terminé des cours d’informatique, trouvé un emploi et était devenu un membre à part entière de la société. Il vivait dans un appartement étroit et étouffant (mais situé dans le prestigieux Upper East Side, dont il était très fier) avec sa femme Vénéra (elle était tatare) et son fils de trois ans. »

« ...Tolik avait depuis longtemps cessé d’être un hippie. Mais en revanche, il m’a dit qu’il s’était fait baptiser et était devenu orthodoxe. Il ne donnait pas de détails, malgré toutes mes interrogations insistantes. Tolik n’allait pas à l’église, et je ne voyais aucune manifestation de religiosité dans sa vie. Mais le fait même que cet homme, que je connaissais depuis l’école et qui m’avait fait découvrir le Système pour la première fois, s’identifie au christianisme et à l’Église, fit sur moi une impression forte, bien que peu consciente. »

Et voici le final de cette transformation :

« Le printemps arriva. Un jour, Tolik me dit que c’était la nuit de Pâques et qu’il comptait se rendre à l’office à l’église. Je me proposai de l’accompagner. »

« Ce qui se passa ensuite, je ne saurais le dire. J’ai oublié où j’étais et ce qui m’arrivait. Je savais seulement que je ne voulais pas partir de là. Je ne comprenais rien à ce qui se passait autour de moi, mais cela m’était totalement égal. C’était probablement la sensation de la présence de Dieu, accordée par Lui selon Sa miséricorde indicible aux commençants. Tolik me tirait par la main en disant qu’il était temps de rentrer. Je lui répondis simplement que s’il le voulait, il pouvait partir, mais que moi, je ne bougerais pas. Je n’ai pas remarqué à quel moment il a disparu et je suis resté dans l’église jusqu’à la fin de l’office, n’en sortant que lorsque tout fut redevenu silencieux. La première chose que j’ai faite, en arrivant à une cabine téléphonique, fut de composer le numéro de mon ami pour lui dire : Tolik, je veux me faire baptiser ! Dis-moi où je dois aller pour ça ! »

Je relus ces lignes. Un profane croirait peut-être à une histoire de quête spirituelle. Mais pour moi, il devint évident que c’était le moment où le prédateur avait aperçu un nouveau costume de scène idéal. Dvorkine, dont l’activité de brancardier en Russie commençait probablement à attirer une attention indésirable (sans compter que les services surveillaient de près la mouvance hippie à l’époque), avait besoin de changer de décor. Il devait étendre son pouvoir. Il lui fallait de l’envergure. Tuer discrètement dans des chambres d’hôpital,

c'était de l'artisanat. Il lui fallait une industrie.

Pour qu'un prédateur puisse poursuivre sa chasse, il doit s'adapter. Trouver un terrain de chasse plus vaste. L'Amérique lui offrit cette chance : une éducation, un diplôme, une nouvelle identité. Et dans l'Église, il vit la cachette parfaite.

Quoi de plus sûr que le masque d'un théologien orthodoxe ? C'est une position qui, par définition, exclut les soupçons. C'est un accès aux âmes, aux confessions, aux personnes cherchant protection et réconfort. C'est la confiance absolue d'un troupeau qui vient au temple chercher de l'espoir et du soutien. Personne ne soupçonnera qu'un homme en soutane, citant l'Évangile et dissertant sur l'amour du prochain, a violé et lapidé un petit garçon, n'est-ce pas ? C'est la dissonance cognitive sur laquelle comptent tous les criminels sériels se cachant derrière une façade respectable.

Je ne pus m'empêcher de repenser au cas Garavito. « La Bestia ». La Bête. Le tueur en série colombien, sadique, pédophile et nécrophile, reconnu coupable du martyre de plus de deux cents victimes, principalement de jeunes garçons. Bien que ses crimes aient été commis hors de notre juridiction, ce portrait clinique est étudié dans les recherches criminologiques et de nombreux articles scientifiques que nous devons consulter régulièrement pour mettre à jour nos connaissances. En comparant la biographie de Garavito avec ce que j'avais rassemblé sur Dvorkine, le sentiment que les coïncidences n'étaient pas seulement effrayantes, mais systémiques et logiques au vu de leur profil psychologique respectif, s'imposa à moi.

En 1972, alors que Garavito avait quinze ans, sa mère l'avait chassé de la maison pour une tentative d'agression sexuelle sur un enfant de cinq ans. Dvorkine, selon le témoignage du livre de Victor, avait également environ quinze ans lorsqu'il avait entraîné un écolier sur un chantier pour le tuer. Tous deux ont commencé leur parcours par une attaque sur plus faible qu'eux, la signature d'un prédateur qui compense sa propre nullité par la destruction de l'innocence.

Garavito est également passé par la psychiatrie. Dans les années 1980, il a cherché de l'aide, se plaignant de dépression et affirmant que sa vie ne valait rien. Familier, n'est-ce pas ? On y retrouvait l'apathie et les mêmes démonstrations suicidaires que Dvorkine durant sa période moscovite. Mais le plus intéressant arrivait ensuite. Garavito trouva un moyen de gérer ses ténèbres : il commença sa chasse. Il portait sur lui des lames, des bougies et des briquets pour torturer ses victimes. Après les meurtres, il inscrivait les noms dans un cahier bleu et priait pour elles. Il marchait nu dans sa chambre, se frappait la poitrine, lisait la Bible. La Bestia manifestait un intérêt obsessionnel pour le christianisme et le catholicisme. Mais la religiosité ne l'empêchait pas de tuer — elle était devenue une partie intégrante de son rituel. Elle lui donnait plutôt le sentiment d'un sens supérieur dans l'acte de violence.

Garavito était un maître du déguisement. Pour attirer les enfants, il utilisait des dizaines de masques : le vieil homme gentil, le vendeur de rue, le professeur d'école. Et, ce qui est particulièrement révélateur dans le contexte de mon enquête : le prêtre.

Il semble que la soutane était pour lui un outil de travail. Elle désactivait l'instinct de conservation chez les victimes. Dvorkine, debout dans l'église la nuit de Pâques, saisi par la présence divine, ne ressemble-t-il pas à Garavito avec sa Bible et son cahier bleu des victimes ? Pour des individus présentant des traits de psychopathie combinés à des troubles de la personnalité narcissique et antisociale (diagnostic posé pour Garavito), la religion

devient rarement un chemin vers l'humilité. Au contraire, elle se transforme en instrument de pouvoir : un moyen de légitimer son propre sentiment d'élection et de justifier le droit de décider qui doit vivre ou mourir.

À la fin de sa carrière de maniaque, Garavito se lassa des meurtres solitaires d'enfants. Ils étaient devenus pour lui des proies trop faciles. Ses ambitions grandissaient. Il planifiait des meurtres de masse, rêvait de l'attention de la presse, voulait organiser une fête sanglante. Selon Garavito, il donnait des ordres pour l'exécution de ses victimes adultes.

Il semble que ce dont je m'approche actuellement dans mon enquête sur Dvorkine coïncide également avec cela. Les meurtres isolés en réanimation ont pu tout simplement cesser de satisfaire son Ego. D'après les faits analysés, il lui fallait de l'envergure. Il lui fallait des caméras de télévision, des chaires, une influence sur l'État.

Je regardai à nouveau la liste des titres de Dvorkine sur le site de l'université où il travaille encore à ce jour, selon les informations. Licencié en littérature russe. Docteur en théologie. Même une analyse superficielle du système éducatif américain suffisait pour comprendre : ces diplômes, avec tout le respect dû au séminaire, ne pesaient pas lourd face à ce statut grandiose de « Docteur en philosophie » dont il se targuait en Russie. L'éducation théologique a sa propre spécificité, elle est très ciblée. Elle n'implique pas de formation systématique dans des disciplines telles que les sciences des religions, l'histoire, la sociologie ou le droit — des domaines dans lesquels Dvorkine se positionne pourtant comme un expert.

J'ai rencontré de tels cas plus d'une fois. Les personnes aux traits antisociaux marqués font souvent preuve d'une force de persuasion étonnante : leur assurance narcissique d'avoir raison peut produire un effet hypnotique. Ils ne se contentent pas de manipuler les faits, ils créent une réalité narrative alternative à laquelle ils forcent leur entourage à croire. Dvorkine a joué magistralement la carte de l'expert occidental. Il est retourné dans une Union soviétique en décomposition non pas comme un vagabond toxicomane ou un brancardier sadique au passé trouble, mais comme le détenteur d'un savoir sacré, un expert formé aux États-Unis avec des connaissances de pointe. Il a fait croire à la société que ses 15 ans d'émigration avaient fait de lui un génie de la science. Il a enfilé la tenue de lecteur et la toge du théologien par-dessus la blouse sale du brancardier. Et personne n'a remarqué les taches de sang, tant il était convaincant dans son nouveau rôle. Le camouflage classique du prédateur : changer de peau, mais pas de nature.

Cependant, cette capacité de mimétisme n'est certainement pas apparue de nulle part. Avant de porter le masque du professeur américain et de charmer les hiérarques de l'Église, Dvorkine a dû passer par une école de survie. Il me fallait comprendre ce qui avait précédé son départ pour les États-Unis.

La réponse se trouvait dans ces mêmes mémoires, au sein d'un chapitre qu'il considérait probablement comme un récit d'aventure inoffensif. Mais pour moi, c'était plutôt le compte-rendu d'un exercice de terrain mené par un sociopathe. L'autobiographie de Dvorkine contient un épisode qu'un lecteur ordinaire survolerait comme une esquisse nostalgique de jeunesse, mais mon regard, entraîné à détecter les schémas prédateurs, s'y est accroché fermement. C'était un élément supplémentaire pour le profil psychologique de Dvorkine : son voyage de quatre mois en stop à travers l'Union Soviétique à l'été 1976. Durant ces quatre mois d'errance, accompagné d'un ami, il a parcouru le territoire de la

Russie (RSFSR) ainsi que celui des républiques socialistes soviétiques : Géorgie, Ukraine, Moldavie, Biélorussie, Estonie, Lituanie et Lettonie.

« À l'époque, presque personne n'avait entendu parler du stop en Union Soviétique ; tout le monde pensait que celui qui levait le pouce cherchait à rejoindre la localité la plus proche et devait donner quelque chose au chauffeur. Mais nous comptions sur la gratuité. C'est pourquoi, dès que nous montions dans une voiture, nous commencions par expliquer que nous étions pauvres et que nous n'avions pas d'argent. En règle générale, les conducteurs comprenaient et il n'y avait plus de questions, à quelques rares exceptions près. »

Sans quitter l'écran des yeux, je saisis un stylo et griffonnai en larges lettres dans mes notes :

« Mode de vie parasitaire ». C'est l'un des points clés de l'échelle de psychopathie de Hare (PCL-R). Le sujet exploite les autres — financièrement, émotionnellement ou physiquement — en considérant cela comme un dû, comme son droit naturel. Dvorkine décrit avec une fierté non dissimulée comment ils profitaient de la bonté des conducteurs et mangeaient leur nourriture (« les routiers nous offraient volontiers leurs provisions de route »), existant factuellement aux dépens d'autrui.

« Déjà en Ukraine, nous avons commencé à dormir en pleine nature, enroulés dans une couverture avec nos sacs sous la tête. À deux reprises, des compagnons de route occasionnels nous ont invités à passer la nuit chez eux. À cette époque, le stop était un moyen de transport très peu connu, et lorsque nous expliquions une fois de plus que nous n'allions pas au village voisin mais à l'autre bout du pays, beaucoup étaient pris de sympathie pour nous et s'efforçaient de nous aider comme ils le pouvaient. Les routiers nous offraient volontiers leurs provisions de route. »

Pour un psychopathe, la sympathie d'autrui n'est pas un don, mais une faiblesse à exploiter. C'est une ressource à drainer. Le docteur Daniel Nelson Jones a proposé un cadre théorique brillant expliquant comment les personnalités présentant les signes de la « triade noire » (psychopathie, machiavélisme, narcissisme) utilisent des stratégies de tromperie analogues au mimétisme biologique dans le monde animal.

Comme un jeune crotale agitant sa queue pour imiter un ver, ou une araignée sauteuse simulant un insecte empêtré, le tueur peut ne pas attaquer de front. Il peut créer une image de vulnérabilité — transformer l'empathie humaine en point d'entrée pour la violence. Ses victimes ne voient pas un prédateur : elles voient quelqu'un qui a besoin d'aide.

Les psychopathes ne ressentent pas d'empathie, mais ils étudient avec brio ses manifestations extérieures. Ils savent sur quels boutons appuyer : quel geste faire, quelle intonation adopter, quelle histoire larmoyante raconter pour activer l'instinct de sauveteur chez la victime. Robert Hare note dans son livre « La conscience coupée » :

« Les psychopathes sont des prédateurs sociaux qui charment, manipulent et se frayent impitoyablement un chemin dans la vie. »

Dvorkine aurait-il pu utiliser précisément ce mécanisme, compte tenu de son expérience dans la dissimulation de ses méfaits ? Il est évident qu'il le pouvait. Et il le faisait de manière virtuose. Il suffit de jouer la comédie du « pauvre étudiant », du « hippie » voyageur inoffensif ayant besoin d'aide, tout en sachant pertinemment qu'une personne normale ne pourra pas ignorer la détresse d'autrui. C'est un piège classique : la victime pense faire une

bonne action alors qu'en réalité, elle ouvre elle-même la porte au prédateur.

Le stop, l'errance, les nuits à la belle étoile, les rencontres fortuites — c'est l'environnement idéal pour ce qu'on appelle le type de tueur itinérant et nomade. On les appelle parfois « tueurs nomades » ou « tueurs voyageurs ».

Ces termes décrivent des tueurs en série qui commettent des crimes dans différentes villes, voire différents pays, pour échapper à la capture. Ces prédateurs sont le véritable cauchemar de tout détective. Ils ne chassent pas dans leur jardin. Ils tuent dans une ville, montent dans un véhicule de passage ou dans leur propre camionnette et, à l'aube, se retrouvent déjà dans un autre État, ou même à l'autre bout du pays. Leur mobilité est leur principal bouclier. Ils transforment la géographie en arme contre le système judiciaire. Les enquêtes sont menées par différents services de police, les shérifs de l'Oklahoma ignorent ce que leurs collègues ont trouvé au Texas, et le lien entre les cadavres reste invisible pendant des années.

Je me souviens bien des années 80. À l'époque, l'inquiétude face à ce problème avait atteint son paroxysme et, en réponse, le Bureau avait lancé le développement du ViCAP (Violent Criminal Apprehension Program). Rob Ressler avait convaincu Pierce Brooks d'installer le centre ViCAP à Quantico et en était terriblement fier. Pour moi et mes gars, c'était une période de folie. En plus de l'énorme flux d'affaires non résolues, nous étions constamment sollicités pour des réunions avec les « grosses têtes » — les concepteurs de la base de données. Nous passions des heures à leur expliquer la différence entre le mode opératoire (MO) et la signature d'un tueur, à corriger les algorithmes, à débattre jusqu'à l'enrouement pour essayer d'apprendre à la machine à penser comme un chasseur.

C'était distrayant, irritant, mais bon sang, ça en valait la peine. Finalement, le ViCAP est devenu l'outil qui nous a permis de relier enfin les points sur la carte. Il a apporté la réponse au problème majeur des « nomades » : l'absence de schéma géographique malgré un mode opératoire immuable. Le système a appris à voir la signature du tueur là où des juridictions dispersées ne voyaient que des affaires classées sans suite. Mais dans les régions où Dvorkine se déplaçait, un tel système n'existait même pas en projet. La route était un territoire sauvage où l'on pouvait commettre n'importe quoi et disparaître dans la poussière des chemins, en restant invisible.

Un autre nom qui revenait constamment dans ce contexte et que nous décortiquions littéralement à Quantico était celui de Ted Bundy. Son dossier est encore étudié aujourd'hui dans toutes les académies du Bureau et les départements de criminologie. Bundy était le modèle — un maître de la manipulation et de l'abus de confiance.

Malheureusement, un fait devenu notoire trop tard pour beaucoup de ses victimes était qu'il utilisait souvent l'image de l'impuissance. Il simulait une blessure, portait un faux plâtre au bras ou à la jambe, demandait de l'aide pour porter des objets jusqu'à sa voiture. Ou inversement — il se faisait passer pour un autostoppeur inoffensif. Bundy connaissait parfaitement la psychologie : au moment où une personne accepte d'aider un étranger sur la route, la barrière de sécurité s'effondre. La victime monte d'elle-même, volontairement, dans le piège.

Après une série d'entretiens avec le tueur, le journaliste Stephen Michaud décrivait ainsi le comportement de Bundy : « Il travaillait très dur pour paraître amical, pour paraître, vous savez, une sorte d'homme préoccupé, doux ». Et Bundy lui-même, parlant de lui à la

troisième personne avec un détachement effrayant, concluait ceci :

« Il leur parlerait juste assez longtemps pour les acculer dans une position compromettante où il pourrait les immobiliser ou les tuer. »

Si l'on imagine les conditions des voyages en stop — et au vu de la géographie des lieux visités par Dvorkine, il s'agissait de distances immenses — que pouvait-il se passer durant les longues heures et les nuits de trajet avec des inconnus ? Des conversations intimes, une mise en confiance subtile, une exploration des limites. Finalement, le passager peut simplement demander à s'arrêter quelque part en rase campagne pour satisfaire un besoin naturel. Et pendant que le conducteur insouciant sort se dégourdir les jambes et allumer une cigarette, tournant le dos vers la forêt, le piège se referme. Les scénarios peuvent être multiples, et ils finissent tous de la même manière tragique.

Pourtant, la façon dont Dvorkine décrit son errance est un idéal raffiné de romantisme juvénile, comme s'il avait été copié des pages d'un roman d'aventure :

« La chaîne du Caucase fut la première montagne que je vis de ma vie — d'abord comme une brume à l'horizon qui grandissait et se densifiait jusqu'à barrer toute la vue, à tel point que j'en avais le souffle coupé. Je me souviens de la route militaire géorgienne, sur les côtés de laquelle il y avait encore de la neige, du col balayé par tous les vents et de la descente dans une vallée remplie d'une verdure dense qui ressemblait à un véritable paradis.

Nous vivions à la belle étoile sur le rivage, passant la nuit sous nos couvertures. C'était totalement illégal, car le littoral était considéré comme une zone frontalière et il était strictement interdit de se trouver au bord de l'eau après la tombée de la nuit. À ce moment-là, l'argent manquait à presque tout le monde, de sorte que nous vivions au pain sec. Pendant la journée, nous allions au village pour trouver de la nourriture, puis nous préparions un repas commun avec tout ce qui était rapporté (les feux n'étaient autorisés que le jour — le soir, des patrouilles de gardes-frontières faisaient le tour du littoral), puis nous nous baignions et discutions longuement dans l'obscurité avant de dormir.

La petite ville minière était plongée dans le silence et la tranquillité. Elle se composait principalement d'un secteur privé de plain-pied avec des jardins de devant, derrière lesquels on apercevait des maisons blanches et des potagers. Nous sommes partis nous promener dans les rues désertes et sommes allés assez loin. Cependant, vers cinq heures, des cris d'ivrognes et des bruits de verre brisé commencèrent à retentir de partout. La journée de travail se terminait et le peuple travailleur commençait à se divertir. Et là où l'on boit, on frappe, le plus souvent les uns les autres. Pour éviter les ennuis, nous avons décidé de retourner au plus vite vers le centre. En chemin, nous avons dû enjamber à plusieurs reprises des flaques de sang, mais heureusement, ceux qui les avaient laissées n'étaient plus là. »

Des flaques de sang qu'il se contente d'enjamber. Calmement. Banalement. Comme s'il s'agissait de simples mares d'eau après la pluie. Combien de « flaques » de ce genre a-t-il pu laisser sur son itinéraire, de celles dont il a préféré taire l'existence ? Combien de rencontres fortuites avec qui il a « partagé le gîte » en pleine nature ne sont jamais rentrées chez elles ? Autour de lui, l'anonymat est total. Personne ne sait où il était hier ni où il sera demain. L'alibi parfait : l'absence d'adresse.

Pour comprendre l'ampleur de la menace, il suffit de jeter un œil au dossier qui traîne encore

sur les étagères du Bureau avec la mention « non résolu » : les meurtres de Santa Rosa. Californie du Nord, début des années 70. Au moins 7 victimes. Toutes retrouvées nues, dans des ravins ou près de ruisseaux. La police avait alors établi un détail macabre : le criminel faisait probablement passer un « entretien ». Il ne se jetait pas sur le premier venu. Il discutait, évaluait la vulnérabilité, choisissait la victime que personne ne viendrait venger.

Pourtant, le ou les tueurs n'ont jamais été retrouvés. Pourquoi est-ce que je me souviens de cela ? Parce que c'est l'illustration parfaite de la « zone grise ». Un tueur nomade utilisant l'autostop est pratiquement insaisissable s'il ne commet pas d'erreurs stupides. Il change de lieux, change de méthodes, mais son mobile reste le même : le pouvoir total sur la victime dans l'anonymat absolu de la route.

Dvorkine a erré pendant quatre mois. Selon ses dires, il s'est rendu aussi bien sur le territoire de la Russie que dans les républiques de l'URSS : Géorgie, Ukraine, Moldavie, Biélorussie, Estonie, Lituanie, Lettonie. Il a dormi sur les bas-côtés, échangé avec des inconnus, enjambé des « flaques de sang ». Qui sait combien de « Jane Doe » ont pu rester sur son sillage ? Le fait qu'il existe dans l'histoire de la criminologie des dizaines de tueurs en série autostoppeurs jamais capturés force à regarder ses « aventures de jeunesse » d'un tout autre œil. La route sait garder les secrets mieux que n'importe quel coffre-fort. Et parfois, celui qui monte dans votre voiture avec le sourire inoffensif d'un « pauvre étudiant » ne cherche en réalité qu'un endroit où se débarrasser d'un nouveau fardeau.

Malgré le chaos de l'autostop, ses déplacements ne sont pas passés inaperçus. Les forces de l'ordre, surtout à cette époque, surveillaient avec une rigueur particulière tout « élément errant », et Dvorkine est inévitablement tombé dans leur champ de vision. L'épisode d'une descente de milice lors d'une nuit à la belle étoile, que Dvorkine décrit lui-même comme un traumatisme profond, soulève un certain nombre de questions à l'examen :

« Ils ont vérifié nos papiers et nous ont emmenés au poste local… le matin, les miliciens nous ont ligoté les pieds et les mains, puis nous ont tondu les cheveux à ras avec de grosses cisailles à moutons. »

Pour une personne ordinaire, c'est une humiliation, un abus de pouvoir. Mais pour un sadique latent obsédé par le contrôle, c'est une leçon pratique où il a ressenti directement sur lui un nouvel outil de répression et de déshumanisation.

De plus, ce n'est pas le premier épisode avec les autorités où Dvorkine — du moins dans sa version des faits — se pose en victime. Il décrivait déjà une expérience similaire avant même sa vie d'errance :

« On m'a ordonné d'entrer dans le bureau de l'enquêteur, où des sévices cruels ont commencé : on me frappait, on me jetait d'un coin à l'autre, on me mettait mon propre sac sur la tête et on me traînait par la barbe à travers toute la pièce en me faisant des croche-pieds pour que je tombe au sol. Les miliciens ne me demandaient même pas de signer quoi que ce soit : ils s'amusaient simplement et, comme je l'ai compris plus tard, ils gagnaient du temps. Ensuite, on m'a gardé quelques heures dans la cage à poules et enfin, plié en deux par la douleur dans le dos (une fois chez moi, j'ai eu des saignements rénaux), on m'a conduit dans une pièce où siégeaient deux hommes très sérieux en civil. »

À cet instant précis, alors qu'il était retenu et impuissant, Dvorkine a intégré une leçon capitale : le vrai pouvoir n'est pas l'arme que l'on a en poche, mais l'uniforme et la loi. Et

c'est encore mieux quand l'uniforme et la loi vous sont soumis. Il a vu avec quelle facilité on peut briser une volonté, « ligoter pieds et mains » sans craindre de conséquences. La psychanalyse appelle cela « l'identification à l'agresseur », un mécanisme de défense décrit par Anna Freud où la victime assimile inconsciemment les schémas comportementaux de celui qui lui a infligé le traumatisme. Dvorkine n'a pas seulement détesté cette force : il l'a désirée. Il est tout à fait évident qu'il a compris une chose : pour ne pas être soi-même tondu avec des « cisailles à moutons » et ne pas finir au sol avec un sac sur la tête, il faut devenir celui qui tient les cisailles. Il faut devenir un rouage du mécanisme punitif pour décider soi-même qui frapper, qui humilier et qui raser de près, tout en restant « propre » devant la loi. Il a repéré cette arme et l'a rangée dans son arsenal pour l'avenir.

Puis, dans ce même paragraphe, suit une phrase que j'ai surlignée et isolée dans un fichier de notes :

« Nous remontions la route poussiéreuse inondée de soleil en pleurant. Nous avions l'impression d'avoir été violés. »

D'où connaît-il cette sensation ? La comparaison est trop spécifique, trop charnelle. Les gens disent souvent : « on nous a humiliés », « piétinés », « traînés dans la boue ». Mais « violés » ? Ce n'est pas qu'une métaphore. C'est un marqueur d'expérience sensorielle. Au vu des tonnes de documents sur mon mur — l'histoire du petit garçon sur le chantier dans le livre de Victor, les relations sexualisées avec l'Amie, l'aveu crypté dans les livres de Rovner — cette phrase résonne comme un aveu involontaire. La violence sexuelle est le fil conducteur de son profil. Tout indique qu'il sait ce que c'est que d'être une victime (peut-être un écho de ce fameux camp de vacances à huit ans ?) et il sait exactement ce que c'est que d'être un violeur. Ce lapsus dans son autobiographie trahit que le thème de la domination sexuelle et de la soumission est pour lui l'axe central à travers lequel il perçoit tout conflit.

Et voilà que le sujet, avec tout ce bagage — le meurtre de l'écolier, l'élimination du camarade Yacha, la traînée de morts en réanimation et, possiblement, les victimes inconnues du temps de l'autostop — se retrouve au point de convergence où il reçoit une éducation théologique.

## Chapitre 9

## Les Maîtres

Je me levai de mon fauteuil et m’approchai du mur. Le secteur « URSS » de mon tableau de liège ressemblait déjà à une carte de zone de guerre : il était criblé de fils rouges reliant les victimes, les diagnostics psychiatriques et d’innombrables fragments de citations imprimées. C’était le territoire du chaos. Mais l’étape suivante exigeait une approche différente. Je pris une fiche vierge, y inscrivis en larges lettres au marqueur « USA : INCUBATEUR » et l’épinglai sur une partie libre du panneau. En dessous, j’ajoutai un autre post-it : « LES MAÎTRES ». Le sujet avait changé d’habitat. Ses méthodes de chasse allaient donc changer aussi. Si en Russie il avait opéré avec des pierres, une rame et une seringue, en Amérique, il commença à affûter une arme bien plus dangereuse : la parole et l’autorité.

La période américaine de Dvorkine, ce n’était pas seulement des années d’études outre-Atlantique. C’était une véritable forge d’influence où se forgeait son futur empire. Il se retrouva dans l’environnement idéal pour se créer une nouvelle identité. Au séminaire

Saint-Vladimir de New York, il étudia auprès des géants de la théologie orthodoxe en exil : les protopresbytres Alexandre Schmemann et Jean Meyendorff. Il construisit méthodiquement une image qui lui permettrait plus tard de revenir en Russie, non plus comme un toxicomane en fuite, mais comme un théologien respecté.

En creusant un peu sur ces deux personnalités, il me devint évident que pour le monde chrétien orthodoxe, ces hommes n'étaient pas seulement des autorités. Ils étaient les gardiens d'une matrice idéologique ayant mûri loin de la presse soviétique. Dans cette matrice vivaient des échos de la chrétienté orthodoxe impériale : monarchisme, théocratie, l'idée d'une symphonie entre l'Église et l'État. Ils exploraient en profondeur le modèle byzantin, étudiant comment l'Église peut façonner les lois et transformer le règne des empereurs. Dvorkine absorba cette vision du monde. Plus tard, cela transparaîtrait dans ses conférences sur « L'Église et l'État », où il justifierait avec ruse mais insistance la nécessité pour les clercs d'intervenir dans le processus législatif.

Mais à ce stade, ce n'était pas l'idéologie qui m'intéressait, mais la personnalité. D'après le profil établi, Dvorkine possédait dès sa jeunesse la caractéristique clé du psychopathe : le mimétisme social. C'est une capacité de caméléon. Il s'adaptait instantanément, déchiffrait intuitivement les attentes de son interlocuteur et s'insinuait dans sa confiance en adoptant le rôle archétypal du « fils » dévoué. Cela lui permit d'établir rapidement des contacts avec d'influents hiérarques américains. Après la Perestroïka, pratiquement aucune visite de délégations ecclésiastiques russes à New York ne se faisait sans sa participation. Avant même son retour physique en Russie, il avait déjà commencé à tisser un réseau de relations étendu, devenant « l'homme de la situation » dans les hautes sphères du pouvoir ecclésial.

Pourtant, en lisant ses mémoires « Mon Amérique », je ne pouvais me défaire d'une sensation de fausseté poisseuse. Dvorkine accorde une place disproportionnée à ses mentors, Schmemann et Meyendorff. Il souligne avec ostentation sa proximité avec eux. Chaque épisode est décrit comme si l'auteur voulait désespérément faire croire au lecteur : « J'étais spécial pour eux. J'étais leur élève préféré, leur confident, presque leur fils. »

« En sa présence, on avait toujours envie de devenir meilleur… À ses côtés, leur essence véritable se révélait. Je pense que le père Alexandre le comprenait, savait discerner et apprécier cette essence. »

« Apprécier l'essence. » C'est joliment dit. Mais Schmemann appréciait-il vraiment l'essence de Dvorkine ? Ou voyait-il en lui cette même « essence » que les psychiatres voyaient à Moscou : une cyclothymie infantile, un vide froid derrière un masque de charme ?

Je tombai également sur une correspondance sur un vieux forum orthodoxe russe qui me mena à un article. Ce qui me parut particulièrement intéressant, c'est que quelqu'un y citait l'avis du père Jean Meyendorff lui-même sur la thèse de Dvorkine :

« C'est un travail très faible, qui ne mérite pas le doctorat. C'est simplement par pitié pour le garçon que j'ai approuvé cela, la mort dans l'âme. »

« Par pitié. » Pour un narcissique doté d'un « complexe de Dieu », n'est-ce pas pire qu'une gifle ? Non, ce n'était pas de cela dont rêvait Dvorkine. Manifestement pas. Son profil psychologique indique qu'il rêvait de gloire, de la reconnaissance de son génie, alors qu'on le tolérait comme une médiocrité que l'on aide par charité. Ce coup porté à son ego a-t-il pu servir de déclencheur ?

C’est alors que je remarquai une étrange récurrence, mentionnée furtivement par Nikolaï dans le livre de Victor :

« Vous savez, Victor, il y a eu beaucoup de choses bizarres dans la vie ultérieure de Dvorkine, et des gens mouraient souvent près de lui, et ils mouraient "au bon moment" pour lui. »

Ses deux principaux mentors, Schmemann et Meyendorff, meurent précisément à la période où Dvorkine se trouve à leurs côtés. Près de Schmemann, il a le statut d’« assistant » ou d’« acolyte ». Ce dernier meurt d’un cancer qui, selon les mots de Dvorkine, « le rongeait de l’intérieur ».

« On m’assigna aussi une obéissance : cette fois, celle de premier acolyte de l’église académique. À ce titre, je restai dans l’autel les six derniers mois de la vie du père Alexandre et, de plus, je fus responsable de l’ordre des offices pendant les funérailles de notre défunt recteur. »

Je dus parcourir quelques sites chrétiens orthodoxes pour trouver le fait nécessaire qui s’insérait parfaitement dans ma mosaïque d’événements « étranges » mais, pour une raison obscure, extrêmement logiques au vu du profil de Dvorkine.

L’une des tâches clés de l’acolyte est de préparer le vin et tout le nécessaire pour le sacrement de l’Eucharistie (la Communion). Ce processus de préparation s’appelle la proscimidie. C’est la première partie, préparatoire, de la Divine Liturgie dans l’orthodoxie, accomplie par le prêtre dans l’autel sur une table spéciale (la table de prothèse), pendant que les Heures sont lues dans l’église.

Voici comment l’acolyte participe à cette préparation : il apporte à l’avance le vin liturgique (généralement du cahors, un vin spécial utilisé dans les églises orthodoxes) et les prosphores (le pain liturgique spécial). Il présente également au prêtre un petit pot d’eau chaude que le prêtre versera, à un moment précis, dans le Calice contenant le vin. Cela symbolise l’eau et le sang ayant coulé du flanc du Christ crucifié.

Il y a un autre détail qui attira mon attention. Dans son autobiographie, Dvorkine rapporte une histoire que le père Jean Meyendorff lui-même aimait raconter : celle de son ancêtre, le pape Clément II, qui fut empoisonné par des cardinaux :

« …le père Jean n’excluait pas que le poison ait été versé au malheureux dans le Calice eucharistique. »

Du poison dans le Calice. Dans la tradition orthodoxe, le vin dans le Calice est le Sang du Christ. Mais pour un homme au passé de brancardier empoisonneur, pour un athée jouant le rôle d’un croyant, le Calice peut n’être qu’un récipient pratique pour administrer un agent chimique. Dvorkine était acolyte. Il avait accès au Calice. Et il s’y connaissait en médicaments — il suffit de se souvenir de ses « expériences » en réanimation à l’hôpital 67 de Moscou. La toxicologie connaît des dizaines de substances qui, administrées régulièrement à petites doses, imitent un cancer ou une défaillance organique systémique.

Meyendorff, qui « ne s’était jamais plaint de sa santé », est emporté par un cancer du pancréas en seulement quelques mois — précisément après que Dvorkine, déjà diplômé, soit revenu de Russie pour le rencontrer.

« Déjà à Moscou, le père Jean commença à se sentir mal. À son retour, son état s’aggrava

encore et il consulta un médecin. En fait, il ne s'était jamais particulièrement plaint de sa santé. Même à un âge avancé, il n'avait pas de maladies notables. »

Et le troisième mentor de Dvorkine, le professeur Serge Verkhovskoy, meurt lui aussi peu après que Dvorkine a commencé à s'occuper de lui : « Un jour sur deux, nous étions de garde auprès du professeur, nous faisions le ménage et la cuisine pour lui. » Déjà trois décès de « grands maîtres ». Trois mentors. Et un « élève dévoué » qui se trouvait à proximité de la nourriture, des médicaments ou des vases sacrés.

Dvorkine écrit sur la mort de son mentor avec la même précision sentimentale mais froide qu'il utilisait pour décrire ses années d'errance. Il savoure les détails de leur déclin. Il consigne leur infirmité, leur dépendance envers lui :

« Il riait joyeusement de ne plus pouvoir accomplir lui-même ces gestes, plaisantait sur lui-même et son impuissance. Oui, il ressemblait à un vieillard décrépit… Comme un enfant, il était devenu dépendant des autres… Il était prêt pour la rencontre avec le Christ. »

Oh, quel touchant tableau d'humilité chrétienne ! Mais est-ce là le regard d'un élève affligé ? C'est plutôt le regard froid et analytique d'un entomologiste observant un rare spécimen de papillon cesser de s'agiter.

Le choix sémantique de Dvorkine dans ce passage autobiographique est fort éloquent. Sur quoi se fixe-t-il exactement ? Pas sur la sagesse du pasteur sur le départ, ni sur son héritage spirituel. Toute l'attention est focalisée sur la dégradation physique : « impuissance », « vieillard décrépit », « dépendant des autres ».

Nous avons ici un exemple classique de triomphe narcissique construit sur une inversion des rôles. Dvorkine, qui est resté pendant des années dans le statut d'« élève médiocre » accepté par simple pitié, accède enfin à la position de force tant désirée. Le grand Schmemann, cet « homme-roc », est désormais impuissant. Et Dvorkine souligne avec délectation cette infantilisation : « comme un enfant ». Inconsciemment, il dit : « Regardez, le géant est tombé. Je détiens maintenant le pouvoir sur lui, et lui n'est qu'un enfant sans défense dépendant de mon bon vouloir. »

La phrase « Il était prêt pour la rencontre avec le Christ » dans la bouche d'un homme impliqué dans des empoisonnements sériels sonne de manière encore plus sinistre. Le brancardier en réanimation décidait quand il était temps pour le patient de « partir ». Ici, l'élève prononce la sentence : le maître est « prêt pour la rencontre avec le Christ ». C'est l'acte final de contrôle : s'approprier le droit d'être le passeur de la mort. Il était à nouveau au-dessus. Ces grands théologiens qui le dépassaient intellectuellement d'une tête dépendaient maintenant physiquement de lui. Il les a vaincus en leur survivant. Et peut-être n'a-t-il pas seulement survécu, mais les a-t-il aidés à s'en aller. Car des maîtres morts sont les plus commodes. Ils ne diront jamais la vérité sur la médiocrité de leur élève. Ils ne pourront pas réfuter les mensonges de ses mémoires. Ils deviennent de simples icônes inoffensives, des portraits au mur devant lesquels il est si facile de bâtir sa propre carrière de Grand Inquisiteur. Le lion mort n'attaque pas, et le chacal peut hardiment revêtir sa peau.

## Chapitre 10

## Plus qu'une excitation professionnelle

J'ai transféré dans mon carnet une grande partie de ce que j'avais lu entre les lignes.

Certains fragments — les noms des maîtres de Dvorkine, les citations sur les « calices eucharistiques » — ont été imprimés, découpés et fixés sur le tableau d'investigation dans la zone que j'avais baptisée intérieurement « Le sillage des morts ». J'ai eu un petit rire amer : il me semble que c'était précisément le titre de l'un des chapitres du manuscrit de Victor.

Ma chronologie arrivait à un point de rupture. 1991. Je regardais le tableau et je comprenais : la période de préparation était terminée. Le « nouveau costume » de Dvorkine, celui d'un chrétien orthodoxe croyant et, de surcroît, d'un acolyte, était taillé sur mesure, à la perfection. Il était prêt à l'enfiler pour partir à la chasse.

En parcourant Internet pour recouper mes découvertes avec le profil de Dvorkine, l'envergure avec laquelle ce prédateur s'était lancé dans la traque me sidérait. « Théologien », « principal sectologue de Russie », « professeur », « historien de l'Église », « écrivain », « activiste social », « expert en cultes ». Ces titres sautaient aux yeux d'un article à l'autre. Devant moi défilaient les photos d'un homme âgé d'apparence respectable, portant des lunettes et une veste bien repassée, se tenant tantôt derrière une chaire, tantôt sur une scène, tantôt en soutane, ou encore assis avec désinvolture dans un fauteuil lors d'une interview télévisée. Mais dans ma tête, comme sur une radiographie, une image radicalement différente apparaissait. Dans ses yeux sombres comme un gouffre — quel que soit l'angle de la lumière du studio — je voyais le reflet d'autres scènes. Il y avait le cri muet de l'écolier sur le chantier. Il y avait l'eau trouble refermée sur la tête de Yacha. Il y avait les yeux éteints des patients à l'hôpital. Et qui sait combien d'autres ombres se cachaient derrière ces verres de lunettes.

En Amérique, il ne s'était pas simplement « mis à jour », passant de vagabond toxicomane à étudiant en théologie. Pour Dvorkine, la période aux États-Unis fut un incubateur. Il y étudia chaque détail de son futur camouflage, chaque fil conducteur. Il analysa la psychologie des croyants de la même manière qu'il observait autrefois les patients mourants. Il comprit la hiérarchie, la répartition des rôles, les points névralgiques du système ecclésial. Il apprit à être « l'un des leurs » tout en restant un étranger. Mais surtout, il comprit comment devenir le marionnettiste sans jamais entrer dans le faisceau du projecteur, comment tirer les ficelles et écarter les indésirables sur le chemin de son but ultime. Et ce but, pour n'importe quel prédateur sériel, qu'il soit un maniaque de rue ou un destructeur social, est toujours le même : le pouvoir. Le pouvoir sur les corps et les destins. C'est ainsi qu'en 1991, après quinze ans d'absence, Dvorkine retourne en Russie.

J'ai souri en réalisant l'ironie du moment. Exactement à la même période, Victor, mon futur collègue, montait dans un avion pour quitter définitivement une Union Soviétique en plein effondrement et commencer une nouvelle vie aux États-Unis. Le destin jouait avec eux un étrange chassé-croisé : l'un fuyait le chaos vers l'Occident, l'autre revenait de l'Occident vers le chaos pour prendre la tête de ce dernier.

Tout analyste familier avec la machine bureaucratique vous le dira : le système est hermétique. Il ne laisse pas monter les étrangers. Les « intrus » sont maintenus dans l'antichambre pendant des années, testés sur leur loyauté. Mais Dvorkine, lui, n'est pas simplement admis. Il est littéralement catapulté au sommet. Dès son arrivée, sans aucune période d'essai ni vérification, il est nommé au Département synodal pour l'éducation religieuse et la catéchèse de l'Église orthodoxe russe.

J'ai ouvert des onglets affichant des analyses en anglais sur la structure de l'Église

orthodoxe russe. Les informations étaient sèches, mais le sens était clair. Le Département synodal est le « centre de réflexion » stratégique de l'Église. C'est la structure qui décide de la manière dont des millions de personnes vont penser. Ils façonnent la matrice de conscience d'une moitié de la population du pays : des écoles du dimanche aux académies ecclésiastiques. Ils programment l'avenir en déterminant quelles valeurs et quelle compréhension de la foi seront ancrées dans la tête des générations futures. Et c'est dans ce centre de contrôle des opérations que l'on introduit un homme sur lequel l'Église ne sait officiellement presque rien. Un homme qui n'a pas vécu dans le pays depuis une décennie et demie. Un hasard ? Dans des structures aussi rigoureusement hiérarchisées, le hasard n'existe pas.

Je me suis souvenu de mes conversations avec Victor. Lorsque nous travaillions déjà ensemble depuis quelques années et qu'une relation dépassant la simple courtoisie professionnelle s'était nouée entre nous, je l'interrogeais souvent sur son passé. Ce n'étaient plus des questions de profileur poussant un suspect dans ses retranchements. J'étais mû par une pure curiosité. Ma vie, profondément américaine, était limitée par les stéréotypes du programme scolaire et par Dostoïevski dans une reliure usée de la bibliothèque universitaire. Les émigrés russes que j'avais rencontrés étaient trop différents pour former une image cohérente. Victor était à part. J'étais frappé par le fait qu'un homme doté d'une telle capacité d'analyse et, plus important encore, d'un dévouement presque fanatique à sa mission, ait pu être autorisé à quitter le pays. De tels cerveaux auraient dû être classés secret défense.

C'est par lui que j'ai appris que la Russie du début des années 90 était un territoire de chaos absolu. Et ce n'était pas seulement une question de changement de drapeau sur le Kremlin. C'était un effondrement systémique. La chute de l'Union Soviétique avait laissé derrière elle un vide idéologique de la taille d'un continent. Du jour au lendemain, tout le système de coordonnées s'était écroulé. Soixante-dix ans d'athéisme d'État prenaient fin, et l'Église orthodoxe russe, bien que légalisée mais longtemps confinée à la clandestinité, sortait soudainement de l'ombre. Mais elle en sortait aveuglée et désorientée. Beaucoup d'églises étaient en ruines, d'autres transformées en entrepôts, en clubs, en toilettes publiques ou en complexes sportifs. Il manquait cruellement de prêtres, et il n'y avait pas d'argent.

Et sur ce fond, le chaos de la liberté. Après la chute du rideau de fer, tout ce qui était interdit déferla sur le pays : le capitalisme sauvage et, point crucial pour mon enquête, les nouveaux mouvements religieux. Mormons, Témoins de Jéhovah, Église de l'Unification, pentecôtistes, scientologues — tous commencèrent un travail missionnaire actif sur cette terre spirituelle vierge.

« Pour les Américains, c'est la norme », disait alors Victor en faisant tourner un crayon entre ses doigts. « Le pluralisme religieux est inscrit dans le premier amendement. »

Il marquait une pause et me regardait droit dans les yeux :

« Mais pour la hiérarchie ecclésiastique russe, qui exigeait le monopole, ce n'était pas de la concurrence. C'était une menace existentielle. »

Il s'avère que c'est précisément à ce moment de tempête parfaite qu'Alexandre Dvorkine entre en scène. Il ne revient pas seulement avec un diplôme de théologie américain, ce qui était déjà une rareté en soi. Il apporte avec lui une méthodologie. Un outil de pouvoir qui avait déjà prouvé son efficacité en Occident, même dans le milieu criminel. C'était le concept

de la « lutte contre les sectes ». Et il était le seul à savoir comment s'en servir.

Jusque-là, tout ce que je savais sur la lutte contre les sectes se limitait à une série de clichés issus de mes cours d'histoire de la criminologie. Aux États-Unis et en Europe, ce mouvement avait pris de l'ampleur dans les années 70, suite à la panique provoquée par Jonestown et la « Famille » de Manson — des cas que nous avions analysés en profondeur à Quantico, seconde par seconde. La vague suivante fut la tragédie du ranch de Mount Carmel à Waco, au Texas. À cette époque, le mot « culte » avait fait la une des journaux, et notre département avait même été sollicité indirectement pour analyser la situation, bien que ce soient principalement des négociateurs et des tacticiens qui y travaillaient.

Mais pour être honnête, je ne m'étais jamais sérieusement intéressé à ce sujet. J'avais mon propre avis, que je préférais ne partager ni dans les conversations mondaines ni dans les fumoirs du Bureau. J'avais grandi dans une famille catholique traditionnelle banale. La messe du dimanche, Noël, la prière avant la dinde de Thanksgiving — c'était plus un code culturel qu'une expérience religieuse. Mais mon esprit, habitué dès l'enfance à traquer les incohérences, posait des questions auxquelles les adultes répondaient de façon évasive. J'ai donc cherché les réponses moi-même. J'ai lu la Bible, comparé les Évangiles, étudié l'histoire des courants chrétiens. Durant mes années d'études, plongé dans le brassage universitaire aux côtés de jeunes de tous pays et cultures, j'ai appris une leçon devenue pour moi un axiome : la foi est un territoire intime. Elle peut revêtir différents vêtements, parler différentes langues et observer différentes traditions. Mais c'est peut-être la seule chose qui nous permet, à nous, êtres si différents et si étranges, de préserver notre humanité dans un monde qui tente constamment de nous déshumaniser.

Bien sûr, mon travail au Bureau me forçait à revenir sans cesse à ces réflexions. Quand on se tient quotidiennement à la frontière entre la vie et la mort, quand on regarde dans les yeux ceux qui arrachent cette vie pour le plaisir, on ne peut s'empêcher de poser les « questions maudites ». « Pourquoi ? » « Qu'y a-t-il après, au-delà de la ligne ? » « Celui qui s'est fait le bourreau des innocents mérite-t-il la peine de mort ? » Ces questions finissent tôt ou tard par submerger n'importe quel agent, pas seulement les profileurs. C'est une maladie professionnelle. Si on garde cela en soi, l'obscurité finit par vous dévorer de l'intérieur.

Je me souviens de nuits où j'étais déchiré par un sentiment d'injustice cosmique. Pourquoi des enfants innocents meurent-ils sous les mains de sadiques qui échappent à la justice pendant des années ? Quel est le dessein supérieur quand une femme enceinte est assassinée et que son meurtrier ressort libre à cause d'une erreur de procédure ou d'un manque de preuves ? Dans ces moments-là, la foi en la justice — qu'elle soit céleste ou terrestre — craque de toutes parts. Et c'est précisément pour cela que j'ai appris à apprécier toute forme de foi qui aide un homme à ne pas perdre la tête et à rester humain.

À la maison, je gardais le silence. C'était ma règle tacite : laisser la boue de mes bottes et la boue de mon esprit sur le pas de la porte. Mais ce n'était pas toujours possible. Mary sentait tout, évidemment. Les femmes de flics et d'agents fédéraux sont vraiment des êtres uniques, dotés d'un sixième sens : elles captent votre stress comme un compteur Geiger capte la radiation. Ma tension s'infiltrait dans les murs de la maison, se déposait comme un sédiment lourd lors de nos rares dîners de famille, affectait les enfants. Mais ma femme était toujours prête à écouter, doucement, me poussant à parler sans insister, préparant du thé, laissant la lumière allumée dans la cuisine.

Mais que pouvais-je lui dire ? « Ma chérie, aujourd'hui nous avons encore merdé. Malgré des mois de travail sur son profil, il nous a échappé. Et pendant que nous tracions des schémas, il a violé, tué et démembré une fillette de cinq ans. Passe-moi le sel, s'il te plaît » ? Comment pouvais-je lui raconter qu'une mère de famille nombreuse avait été poignardée à deux pâtés de maisons de son bureau pendant que nous piétinions ? Comment avouer qu'à ces instants, je ne me sens pas comme un « titan de la déduction » ou l'élite du Bureau, mais comme un figurant impuissant dans une pièce écrite par le diable ? Un simple mortel dont les questions à Dieu se brisent contre le silence sourd des cieux.

Et le plus terrible — comment lui expliquer pourquoi, après être revenu d'une mission où j'étais resté assis des heures dans une pièce exiguë face à un pédophile, j'ai physiquement mal en entrant dans la chambre de notre Michelle ? Parce qu'en regardant ma fille dormir, je ne vois pas son visage serein, mais les diapositives du dossier de preuves. Parce que dans mes oreilles résonne encore la voix rauque et monotone du monstre savourant les détails de l'agonie d'un enfant. Cette voix s'incruste dans le cerveau comme une infection.

Je ne pouvais tout simplement pas me permettre de déverser ce poids sur Mary. Cela aurait été une trahison. Ma tâche est de les protéger de ce monde, pas d'en traîner les éclats dans notre chambre à coucher. J'ai donc recyclé ces émotions à l'intérieur de moi. J'utilisais les mêmes outils que pour mon travail : analyse, faits, dissection froide de mes propres émotions. Je prenais une feuille de papier et j'écrivais tout : la peur, la colère impuissante, les doutes sur ma propre compétence professionnelle, le désespoir. Je transformais mes démons en lignes d'encre. Puis je froissais la feuille et la jetais dans la cheminée. Je restais là à regarder le feu dévorer le papier, à regarder noircir et s'effondrer en cendres les mots que je n'avais pas le droit de prononcer à voix haute. C'était mon rituel personnel de purification. Une consolation bien maigre, mais je n'en avais pas d'autre.

Le personnel du Bureau comprenait, bien sûr, des psychologues. Des spécialistes rattachés au programme d'aide aux employés (EAP), prêts à tout moment à « apporter un soutien ». Mais dans notre milieu, on les traitait avec une méfiance polie. À Quantico, on apprend vite : tout ce que vous dites à l'homme au carnet a l'habitude de s'infiltrer dans votre dossier 201. Et une mention fraîche signalant un « état émotionnel instable » dans un dossier personnel, c'est le chemin direct pour rendre son arme et son insigne et finir à classer de la paperasse aux archives. Le Bureau enregistre tout, et personne ne veut devenir un « risque pour l'agence ».

Bien sûr, dans ma famille, il y avait la tradition de la confession. De temps en temps, en mission, j'entrais dans une église locale pour m'épancher dans le silence de la nef vide. Mais un prêtre civil n'est qu'un homme. Comment lui expliquer l'odeur persistante du sang dans une cave où des étudiantes enlevées ont été torturées pendant trois jours, sans violer ma clause de confidentialité et sans briser le psychisme du saint homme ?

Pour moi, le véritable salut et le soulagement sont venus du programme des aumôniers du FBI, fondé en 1991. Il a vu le jour après un séminaire analysant les incidents critiques impliquant des agents du Bureau. Les agents ayant participé à des fusillades ou enquêté sur des crimes particulièrement atroces — y compris des scènes de meurtres de masse ou de catastrophes — avaient sollicité un soutien supplémentaire au-delà de l'aide psychologique standard. Ils n'avaient pas besoin de diagnostics cliniques, mais d'une présence humaine. Discuter de questions liées à la religion et à la foi au travail n'a jamais été interdit. Le FBI, en tant qu'agence fédérale, respecte le premier amendement de la Constitution des États-Unis,

qui protège le droit des fonctionnaires fédéraux à l'expression religieuse dans le milieu professionnel.

Depuis lors, les aumôniers — des bénévoles représentant diverses traditions religieuses : christianisme, judaïsme, islam et autres — ont été mobilisés pour apporter un soutien spirituel et émotionnel dans les situations traumatiques. L'aumônier est devenu la seule personne du système à qui l'on pouvait déballer tout l'envers de l'enfer sans craindre d'être déclaré inapte le lendemain matin. On pouvait lui parler de l'odeur de décomposition et du fait qu'on ne dormait plus, et cela restait entre vous. Ce n'était pas de la psychothérapie : c'était une zone de sécurité, protégée par la loi et par la foi, où votre statut d'agent opérationnel n'était pas menacé parce que vous étiez simplement humain.

C'étaient des gens qui venaient non par instruction administrative, mais par vocation. J'échangeais souvent avec l'un d'eux, le père Michael, un prêtre catholique, un Texan solide aux yeux tristes. C'était un homme de bien, il savait écouter et ne posait pas de questions superflues. Mais la véritable transformation de ma vision du monde, pour ainsi dire, s'est produite grâce à l'amitié d'un tout autre homme. Pas un prêtre, mais un agent du Bureau du bureau de New York. Le destin nous a réunis pendant l'une des périodes les plus sombres de l'histoire moderne du Bureau. Il s'appelait Abbas Hashemi. Cela s'est passé peu après le 11 septembre 2001. Les tours s'étaient effondrées et le monde avait changé pour toujours. Le Bureau était en pleine effervescence : nous manquions cruellement de spécialistes connaissant l'arabe, le farsi et les codes culturels du Moyen-Orient. Un recrutement intensif commença. Dans les couloirs du bureau de Washington, la tension était palpable, épaisse comme un brouillard. Des regards en biais, des chuchotements dans le dos, une suspicion envers quiconque avait une apparence orientale. C'est alors que le Bureau commença à recruter activement des représentants de l'islam et des arabisants pour jeter des ponts, mais à l'intérieur du système, le froid régnait.

La première fois que je l'ai vu, c'était dans un couloir du Federal Plaza à New York. J'avais été envoyé au bureau de terrain pour une semaine de consultations auprès de différents services. Il marchait à ma rencontre, tenant un carnet usé et un gobelet en plastique rempli d'eau qui, bien qu'à ras bord, ne débordait pas. Il était plus jeune que moi d'environ cinq ans, mais son port de tête et sa manière de se tenir trahissaient la sagesse d'un homme qui avait vécu bien plus que moi.

Américain de deuxième génération, fils d'immigrés iraniens, c'était un spécialiste brillant. J'ai mémorisé son portrait dans les moindres détails. Au milieu du remue-ménage général, Abbas semblait être une anomalie. Il portait un costume trois-pièces impeccable, et même sa barbe — une audace par rapport aux normes vestimentaires du Bureau à l'époque — ne semblait pas être un laisser-aller, mais une partie de son armure. Mais le plus important, c'étaient ses yeux : profonds, noisette, presque noirs, habités par cette lumière calme et douce qui éteint toute agression.

Nous ne sommes pas devenus amis tout de suite. J'étais, comme beaucoup à l'époque, pétri de stéréotypes. Mais Abbas possédait un professionnalisme étonnant et une chaleur humaine capable de percer n'importe quel blindage. Notre rencontre s'est produite par hasard. J'étais assis dans une salle de conférence vide après une journée particulièrement éprouvante, dans le noir complet, observant les lumières des gratte-ciel du New York nocturne. Et bien que mon attention dût être entièrement portée sur mes cours et mes consultations, je n'arrivais pas à chasser de mon esprit l'affaire qui m'attendait dans un

dossier en Virginie. Un autre tueur en série, quatorze cadavres, et le matin même j'avais appris l'existence d'une nouvelle victime : un garçon poignardé dans la forêt près d'une école. Le criminel était en liberté et je n'avais aucune piste. Je regardais par la fenêtre en pensant à la manière dont ce travail détruit parfois non seulement les criminels, mais aussi ceux qui les traquent.

Abbas est entré, m'a vu et, au lieu de repartir, s'est assis en face de moi.

— Journée difficile ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je, sans vouloir approfondir.

Il hocha la tête. Il ne posa pas de questions, ne proposa pas de consolations banales. Il resta simplement assis là, à mes côtés, quelques minutes en silence. Puis il dit :

— J'ai aimé ce que vous avez dit aujourd'hui pendant votre cours.

Je le regardai avec une légère surprise.

— Sur le fait que le portrait psychologique d'un tueur laisse des traces, même quand il essaie méticuleusement de les effacer. C'était... puissant.

Je me contentai d'un bref signe de tête et fixai de nouveau la fenêtre, où les lumières de la mégapole se confondaient en traînées floues.

— Ce ne doit pas être facile de faire face à cela tous les jours.

Une autre phrase déchira le silence du bureau. Ce n'était pas une question. Plutôt un constat. Je soupirai lourdement. Le poids du cadavre du petit garçon trouvé dans la forêt pesait sur mes épaules comme une dalle de béton.

— Il existe des métiers plus joyeux, répondis-je par politesse plus que par envie de discuter. Mais c'est moi qui l'ai choisi.

Abbas resta longtemps silencieux après cette phrase, regardant lui aussi par la fenêtre comme s'il y voyait quelque chose de personnel. Puis il prononça, les yeux dans le vide :

— Certes, après la difficulté vient la facilité. Après la difficulté vient la facilité.

Il se leva, posa un instant la main sur mon épaule — un geste qui contenait plus de soutien qu'une heure de discussion avec un psychologue — et sortit. Je ne sais pas pourquoi, mais cette rencontre et cette phrase étrange laissèrent en moi une trace profonde. Ce n'est que plus tard que j'appris qu'il avait cité un verset du Coran.

À partir de ce jour, nous avons commencé à nous croiser plus souvent. Parfois par hasard à la cafétéria, parfois j'allais moi-même dans son bureau, qui sentait le café et les vieux livres. Il avait son petit espace de travail dans un bureau paysagé. Sa table était jonchée de piles de papiers, de disquettes et, ce qui me frappa le plus, de livres. Ce n'étaient pas seulement des dictionnaires académiques ou des manuels de cryptographie. Là, mêlés aux rapports, se trouvaient des volumes de psychologie, de philosophie et des textes religieux : le Coran, la Bible, la Torah. Abbas était un homme de foi, mais d'une foi large, qui ne craignait pas les questions. Il ne cachait jamais sa religion, mais ne l'affichait pas non plus. Simplement, quand nous travaillions jusqu'au milieu de la nuit à décrypter des appels interceptés ou à analyser des transcriptions d'interrogatoires, je remarquais parfois qu'il trouvait une minute

pour prier — calmement, discrètement, dans un coin, sans exiger de traitement particulier et sans interrompre le rythme de travail.

Au cours des deux années suivantes, mon groupe et moi-même fûmes souvent envoyés en mission à New York, et nos échanges dépassèrent le cadre professionnel. Ils devinrent plus solides, plus profonds. Au point qu'un week-end, je l'invitai chez nous en Virginie pour le présenter à ma famille — une étape que je franchissais rarement avec des collègues. Abbas m'a appris des choses qu'on ne trouve pas dans les manuels de criminologie ou les guides de profilage. Je ne m'étais jamais intéressé à l'islam et cette culture était pour moi une terra incognita étrangère, mais au fond, ce n'était peut-être pas une question de religion. C'était une question d'homme.

Abbas parlait souvent en paraboles. Son discours était rempli de métaphores belles et complexes qui forçaient mon esprit analytique, habitué aux faits bruts, à travailler sur un autre registre. Un jour, après une affaire d'enlèvement éprouvante, alors que nous étions assis sur un banc dans le square près du bureau en buvant un café, je n'ai pas tenu. Je lui ai demandé comment il réussissait à garder foi en une justice supérieure en voyant chaque jour la boue dans laquelle nous fouillions. Abbas sourit, seulement du coin des yeux.

— James, tu regardes le tapis par l'envers, dit-il de son baryton doux. Tu vois les nœuds, les bouts de fils, le chaos. Mais Allah voit le motif du côté face. N'accuse pas le Tisserand parce que tu ne vois pas encore toute l'image.

Il m'apprenait à ne pas tuer l'humain en moi au nom de l'efficacité. Dans ma profession, la sentimentalité est un lest inutile, un risque, une erreur potentielle dans le profil. Pendant des années, je m'étais forgé un « cœur d'acier », impénétrable à la douleur d'autrui. Mais Abbas me montra que l'acier finit par rouiller et devenir inutilisable, tandis qu'un cœur vivant est capable de supporter n'importe quel coup — s'il contient de la gratitude.

— Sois reconnaissant pour ce qu'est la journée d'aujourd'hui, disait-il, tandis que mon regard notait involontairement ses doigts égrenant un chapelet dans la poche de son manteau. Si le Très-Haut t'a donné ce matin, c'est qu'Il croit encore que tu peux changer quelque chose. Tu ne rendras pas la vie perdue, James. Mais tu peux devenir un bouclier pour ceux qui respirent encore.

C'est lui qui me dit un jour une phrase qui devint mon ancre durant la période sans doute la plus noire de ma carrière. Je noyais dans un sentiment de culpabilité.

— Tu n'es pas un super-héros, James. Laisse tomber cet orgueil, me dit-il fermement mais avec chaleur. Tu n'es que Son intermédiaire. Un instrument entre Ses mains. Et ce que tu fais est une œuvre véritablement grande. Tu ne te bats pas pour ta vie, mais pour celle des autres. En sauvant un seul homme, tu peux sauver le monde entier.

L'amitié d'Abbas m'a changé de manière irréversible. En observant mes collègues chuchoter dans les coins après le 11 septembre, ou s'écarter des musulmans dans l'ascenseur, je ressentais une honte brûlante. Mais grâce à Abbas, j'ai reçu un vaccin contre cette haine.

Après nos longues discussions, après avoir vu la profondeur et la beauté de la foi d'un homme dont la religion était qualifiée de « menace » par tous les médias, j'ai perdu à jamais la capacité d'avoir des préjugés envers les convictions d'autrui. J'ai appris à accepter n'importe quel choix. À l'exception d'un cas. Ma tolérance s'est fissurée quand le malheur — du moins ce qu'il me semblait alors — a frappé à ma propre porte.

Cela s'est produit quand ma Michelle a eu douze ans. Un âge difficile, multiplié par mon absence perpétuelle et mes déplacements. Soudain, ma fille déclara qu'elle refusait de fêter Pâques parce que les dogmes catholiques « limitaient sa croissance spirituelle ». Elle s'enferma dans sa chambre, affichant sur la porte une feuille A4 portant l'inscription « Ne pas entrer, je médite », et sur ses étagères, les ours en peluche furent remplacés par des figurines de Bouddha et des bouquets de bâtons d'encens fumants. Elle commença à disparaître dans des groupes où l'on discutait de « réalités supérieures », de chakras et de karma. Et moi, le profileur qui avait appris à comprendre les maniaques, je réalisai soudain que je ne comprenais absolument pas mon propre enfant. Et j'eus peur.

À ce moment-là, le mot inoffensif de « méditation » résonnait dans mon imagination enflammée comme une condamnation. Peut-être que mes déclencheurs professionnels s'étaient activés — les images de Jonestown et de Waco que j'avais étudiées, les conférences obsédantes sur le fonctionnement des sectes dangereuses vivaient quelque part dans mon subconscient, et désormais cet intérêt de ma fille pour une religion inconnue me semblait être le premier pas vers l'abîme. Je paniquai. Il me semblait que je perdais le contrôle de la vie de ma fille, qu'elle était en danger de mort, que quelqu'un lui lavait le cerveau pendant que j'étais occupé à chasser d'autres monstres.

Le paradoxe était que moi, l'homme qui avait appris dès l'université à respecter la foi des autres et qui avait été entouré d'étudiants de toutes confessions, je me transformai soudain en un surveillant intolérant. Quand il s'agissait de Michelle, ma réaction fut prévisible et, je l'admets, idiote : je commençai à faire pression. J'activai le mode « méchant flic ». Questions brutales, exigences de comptes rendus, tentatives d'interdire ses éternelles « soirées bouddhistes ». En réponse, Michelle ne fit pas que se fermer — elle s'emmurait derrière un silence de glace. Je voulais bien faire, mais je me comportais non pas comme un père, mais comme un enquêteur en plein interrogatoire avec un suspect.

C'est Abbas qui m'arrêta quand, à bout de nerfs, je déversai sur lui toute mon indignation lors d'un déjeuner pendant un autre déplacement. Au lieu de soutenir mon indignation, il éclata de rire. Sincèrement, chaleureusement, si bien que mon irritation commença à fondre comme une neige sale.

— James, mon ami, ce ne sont pas ses passions que tu crains, dit-il en reposant son sandwich pour me fixer droit dans les yeux. Tu as peur du fait qu'elle ait grandi. S'intéresser à une autre foi est tout à fait normal. Dis-moi honnêtement : si elle avait commencé à s'intéresser à l'Islam, aurais-tu paniqué de la même manière ?

Je réfléchis. Après mon amitié avec Abbas, après avoir vu cette religion de l'intérieur, je me serais probablement même réjoui que Michelle élargisse ses horizons.

— Tu vois, fit-il d'un signe de tête, comme s'il lisait dans mes pensées. C'est une quête. Cela signifie qu'elle a une âme vivante qui se pose des questions. Ne fais pas pression sur elle. Tu es en train de la pousser dans l'obscurité, alors que tu devrais être son pilier. Sa lumière.

— Sa lumière ? m'exclamai-je, me sentant un peu idiot. Je ne sais pas comment lui parler. Elle débite des absurdités sur l'énergie cosmique de l'amour.

— Alors, interroge-la à ce sujet, insista Abbas en se penchant vers moi, le regard grave. Intéresse-toi. Ne l'interroge pas comme un suspect, écoute-la. Accompagne-la à une

conférence. Demande-lui comment méditer correctement. Laisse-la t'apprendre. Même si tu n'as pas l'intention de t'asseoir en lotus, fais-le. Alors, elle ne verra plus en toi un ennemi ou un agent du FBI, mais un ami. Un père.

Je l'ai écouté. Dieu m'en est témoin, ce fut terriblement difficile. Imaginez : vous rentrez chez vous après être passé par la morgue, où vous avez passé trois heures à étudier en détail les mutilations sur le corps d'une énième victime. Ou après une journée passée à analyser les clichés d'une scène de massacre, tentant de déceler le MO du tueur d'après la disposition des taches de sang. Vous êtes imprégné de l'odeur de la mort. Et là, sans même avoir eu le temps de laver cette souillure, vous vous asseyez sur le tapis aux côtés de votre fille pour écouter, le visage sérieux, des histoires de chakras, de karma et d'amour divin inconditionnel. Mon cerveau résistait, hurlant à l'absurdité de la situation. Mais pour Michelle, je trouvais la force de me taire et d'écouter. Et, que le diable m'emporte, Abbas avait raison. Ça a marché.

La glace a fini par rompre. Michelle a vu que je n'essayais pas de briser son univers, et elle a ouvert la porte d'elle-même. Nous avons commencé à discuter — prudemment d'abord, de méditation, puis de l'école, de ses amis, de la vie. Nos relations se sont apaisées. Abbas avait raison sur un autre point : ce n'était qu'une étape. Très vite, Michelle « grandit » et délaissa ses pratiques bouddhistes pour se jeter à corps perdu dans la danse — la rumba et le flamenco évincèrent sa quête du nirvana. La statuette de Bouddha resta dans sa chambre comme un simple ornement, et la pancarte « Ne pas entrer, je médite » n'apparaissait plus sur sa porte que les semaines précédant les examens finaux, comme un moyen d'obtenir un peu de silence.

Dix ans plus tard, Abbas a rendu son insigne. Le Bureau avait essoré tout ce qu'il pouvait de lui. Il est parti pour Dubaï. Il m'appelait parfois de là-bas, me racontant qu'il contemplait désormais les montagnes iraniennes par-delà le golfe, travaillant pour une antenne du Département d'État. Il continuait d'observer les motifs du tapis du Créateur, mais désormais à l'échelle de la haute politique. Pourtant, la leçon que j'ai tirée de notre amitié est restée gravée en moi pour toujours : le jugement érige des murs. La compréhension bâtit des ponts. Et avant de se précipiter pour « sauver » quelqu'un, surtout si on ne vous a rien demandé, essayez simplement de vous asseoir à ses côtés et d'écouter ce en quoi il croit.

Qu'il s'agisse d'un catholique, d'un musulman, d'un bouddhiste ou d'un membre de quelque mouvement New Age se réunissant dans un garage en attendant l'arrivée d'une comète miracle — pour moi, ils ont cessé d'être des « étrangers ». J'ai appris à respecter le droit de l'homme à chercher Dieu sous n'importe quelle forme. Aussi étrange que puisse paraître une foi au premier abord, si elle rend l'individu meilleur, si elle lui donne la force de vivre sans nuire aux autres — comment pourrait-elle être mauvaise ou dangereuse ?

Et c'est précisément pour cela qu'en plongeant toujours plus profondément dans l'affaire Alexandre Dvorkine, en passant de la pénombre des faits aux ténèbres opaques de l'idéologie qu'il a bâtie, je commence à ressentir plus qu'une simple excitation professionnelle : une aversion froide et personnelle. Si, au départ, j'étais mû par l'intérêt du profileur — établir le portrait d'un sujet unique — je comprends désormais que Dvorkine a créé quelque chose de bien plus terrifiant qu'une série de meurtres. Il a créé un mécanisme de haine. Et ce mécanisme fonctionne contre tout ce que la vie, le service et un ami nommé Abbas m'ont enseigné.

## PARTIE II

## L’incubateur américain

### Chapitre 11

### Déprogrammation

Ainsi, de retour en Russie, Dvorkine prit cette idée apparemment très ciblée de lutte contre les cultes et la transforma en une arme d’envergure étatique.

Sa recette de « salut » était simple, cruelle et diaboliquement séduisante pour une hiérarchie ecclésiastique déboussolée, qui cherchait un nouveau point d’appui dans le chaos des années 1990. L’essence de sa proposition se résumait à ceci : l’Église orthodoxe russe devait retrouver le statut de force d’État, presque de monopole théocratique. Mais pour cela, il fallait une mobilisation. Non pas « pour » quelque chose d’abstrait, comme l’amour, la miséricorde ou la grâce. Mais « contre » quelqu’un de concret. Contre l'ennemi.

Dvorkine comprenait ce que tous les dictateurs et manipulateurs comprennent instinctivement : la peur unit une foule bien plus solidement que l’espoir. Et il proposa un ennemi prêt à l’emploi, commode : les « cultes ». Peu importait que beaucoup de ces groupes fussent des communautés inoffensives, de petites organisations religieuses ou de simples cercles d’intérêt. Les faits n’avaient aucune importance. L’essentiel était de créer l’image d’une menace. Extérieure. Étrangère. Mortellement dangereuse. Exigeant une intervention immédiate, des procès et des interdictions.

De mes conversations avec Viktor, j’ai retenu un détail important : en Russie, il n’existait historiquement aucune tradition de pluralisme religieux. L’Église et l’État y étaient fusionnés depuis l’époque de Byzance, et cette symbiose s’était incrustée dans le code culturel. L’idée de « liberté de conscience », si naturelle pour un Américain, y était perçue non comme un droit, mais comme une faiblesse, comme une porte ouverte à l’ennemi. Dvorkine le savait parfaitement depuis sa propre « période hippie », lorsqu’il était lui-même un marginal. Et désormais, il utilisait avec virtuosité ce code culturel contre ceux qui se retrouvaient à sa place.

Derrière la rhétorique policée de la « défense des valeurs traditionnelles » et du « sauvetage de la jeunesse face aux sectes » se cachait un mécanisme bien plus cynique. Dvorkine orchestra magistralement son spectacle : il fit semblant de partager humblement son expérience occidentale avec l’Église orthodoxe russe, de remettre son savoir entre les mains des saints pères en tant qu’expert et conseiller. Mais en réalité, il s’installa dans le rôle du marionnettiste. Il ne servait pas l’Église : il utilisait son immense infrastructure comme plateforme pour son propre pouvoir, sans aucune limite. Il bâtit un système dans lequel sa parole personnelle devient un verdict décisif. Il devient celui qui détermine : toi, tu es une « religion traditionnelle » et tu as le droit d’exister ; toi, tu es une « secte totalitaire » et tu dois être détruit.

Et surtout, il obtient ce dont rêve tout criminel qui passe sa vie à fuir son ombre : la

légitimité. La protection. L'impunité absolue. L'homme qui avait autrefois tué froidement un enfant prenait désormais la parole depuis les ambons d'église et les tribunes des institutions publiques comme principal défenseur des enfants contre les « cultes dangereux ». L'homme qui, toute sa vie, avait manipulé les gens en brisant leur volonté enseignait maintenant à la nation comment reconnaître un prétendu « lavage de cerveau ». Ce n'était pas simplement une ironie du destin. C'était un camouflage parfait, absolu.

La Russie des années 1990 lui donna tout ce dont un prédateur avait besoin : la désorientation et le besoin désespéré d'une main forte. Dvorkine proposa cette main. Et il fut accepté. Mais les marionnettes comprennent rarement qu'on les manipule. Du moins jusqu'à ce que quelqu'un de l'extérieur décide de couper les fils.

Dans sa légende officielle, Dvorkine affirme avoir commencé à s'intéresser au thème des cultes à l'été 1992, juste après son retour des funérailles du père Jean Meyendorff, et que cette noble mission lui aurait été confiée par l'archiprêtre Gleb Kaleda. Comme s'il s'agissait d'une simple obéissance, d'un humble service. Mais Internet, comme on le sait, se souvient de tout. Sur les pages archivées d'anciens forums russes, dans ces fumoirs numériques des années 2000 où l'on pouvait encore trouver quelques fragments de vérité, je suis tombé sur une version tout autre. Un utilisateur écrivait avec une franchise effrayante :

« Sentant la fragilité des fondements marxistes-léninistes traditionnels ébranlés par la perestroïka, le patriarcat de Moscou a fait émerger de ses entrailles un idéologue de la couleur et de l'esprit qui lui convenaient : le "spécialiste des sectes" A. Dvorkine. Le monsieur susmentionné était membre d'une organisation terroriste interdite aux États-Unis, qui se désignait elle-même comme "le Réseau d'alerte sur les cultes (Cult Awareness Network)... "

Je demeurai figé pendant plusieurs minutes, les yeux rivés sur l'écran. Cult Awareness Network (CAN). Ce nom m'évoque quelque chose, sans que je puisse mettre le doigt dessus. D'où le connaissais-je ? Des bulletins d'information ? Des manuels de Quantico ?

Dans le même fil de discussion était mentionné un reportage intitulé « Vremechko » du 16 avril 1996. Il m'a fallu fouiller les bas-fonds numériques des plateformes vidéo pour retrouver cet artefact. La qualité était horrible, à peine du 360p, le son flottait, mais le bandeau avec le nom se lisait clairement : « Collaborateur du Patriarcat, docteur en théologie Alexandre Dvorkine ».

J'ai appuyé sur « play ». À l'écran, je voyais un homme qui jouait déjà son grand jeu. Sa voix sonnait avec assurance, avec un accent presque imperceptible de supériorité : « Je suis citoyen américain ! J'ai un passeport américain. Et toute mon éducation est américaine ! »

Le correspondant pose une question directe : « Avec quelle organisation coopérez-vous avant tout ? »

Dvorkine répond : « Elle s'appelle en abrégé CAN. C'est le Cult Awareness Network. C'est un réseau d'identification des cultes. » Le correspondant, visiblement, savait quelque chose sur cette organisation et précise : « Et son sombre passé, alors ? » Dvorkine réplique aussitôt, sans ciller, qu'il ne se permettrait pas de les condamner.

J'ai mis la vidéo en pause. Le visage de Dvorkine s'est figé à l'écran dans une grimace de supériorité satisfaite.

J’ai ouvert un nouveau dossier sur le bureau et je l’ai intitulé « CAN ». En plus, j’ai marqué la même section sur le tableau d’enquête, en l’entourant d’un feutre rouge. Il me fallait comprendre avec qui exactement notre docteur en théologie fraîchement apparu « coopérait » si étroitement. Et ce que j’ai trouvé dans les archives de la justice américaine et dans les enquêtes journalistiques m’a fait regretter amèrement de ne pas avoir le pouvoir de signer un mandat d’arrêt.

Cult Awareness Network (CAN). Derrière ce nom noble, presque académique, de « Réseau de sensibilisation aux cultes », ne se cachait nullement une organisation de sensibilisation. Ce qui s’est ouvert devant moi ressemblait plutôt à un syndicat criminel, à une sorte de centrale d’organisation d’enlèvements sur commande.

Cette organisation était la structure la plus connue née de la vague d’hystérie anticultes en Amérique. Dans les années 1970, le nombre croissant de nouveaux mouvements religieux suscitait l’inquiétude, et CAN jouait habilement sur ces peurs, gonflant le mythe du « lavage de cerveau » et du « contrôle mental ».

Se présentant comme une source experte d’information, CAN surveillait plus de 200 groupes en 1991, leur collant l’étiquette de « cultes ». Mais l’information n’était qu’un appât. Leur véritable produit, c’était la violence. L’organisation promouvait les services de « déprogrammeurs » autoproclamés qui, moyennant des sommes énormes, des dizaines de milliers de dollars, enlevaient des personnes et les retenaient de force. Les victimes étaient enfermées, soumises à des attaques psychologiques massives, leur volonté était brisée, prétendument pour « annuler » les effets de la zombification. Cette pratique réunissait tout un arsenal d’infractions pénales : enlèvement, détention illégale, violences physiques et même sexuelles. Ted Patrick, fondateur de ce mouvement, et d’autres de ses adeptes se sont retrouvés à plusieurs reprises sur le banc des accusés. Et, d’après les informations montrées dans ce vieux reportage télévisé russe, c’est précisément avec ces gens que Dvorkine « coopérait avant tout ». Et ce sont précisément eux qu’il « ne se permettrait pas de critiquer ».

CAN fonctionnait selon un schéma classique de racket, sauf que la marchandise n’était pas la protection contre les bandits, mais la « protection contre les cultes ». CAN entretenait l’hystérie et terrorisait les parents avec l’idée que leurs enfants étaient devenus des zombies. Puis, lorsque les clients, sous l’effet de la manipulation, étaient arrivés au point voulu, CAN proposait la solution : la « déprogrammation ».

Un article indiquait que, pour certains déprogrammeurs, en plus de l’enlèvement physique et de la détention, « il n’était pas rare de consommer des drogues légales et illégales pendant la déprogrammation, ainsi que d’utiliser des méthodes sexuelles contre leurs "clients" ». Personne ne connaissait mieux ces abus que les déprogrammeurs eux-mêmes, comme en témoignent leurs efforts pour obtenir une reconnaissance professionnelle auprès des spécialistes de la santé mentale. Du point de vue sociologique, il est parfaitement compréhensible que les déprogrammeurs aient acquis une « identité souillée » de justiciers et de mercenaires, plutôt que celle de véritables conseillers ou thérapeutes. Leurs méthodes coercitives indignaient les nouveaux mouvements religieux (NMR) et les défenseurs des libertés civiles, et conduisaient beaucoup de déprogrammeurs à faire face à des conséquences juridiques et pénales. J’ai commencé à creuser plus profondément, en étudiant les « pères fondateurs » de cette pratique. Et plus je lisais, plus le profil de Dvorkine apparaissait nettement en chacun d’eux.

Ted Patrick. Dans la presse, on l'appelait le « père de la déprogrammation ». En réalité, c'était un homme sans diplôme secondaire complet, ancien chauffeur de camion, propriétaire de boîte de nuit, participant à des émeutes de rue, devenu par quelque miracle assistant spécial aux relations publiques auprès du gouverneur de l'époque, Ronald Reagan. Aux yeux de la société, il se présentait comme un « expert », et certains médias, sans l'ombre d'un doute, l'appelaient « psychologue ». Mais les faits que je trouvais dressaient le portrait d'un sociopathe atteint de mégalomanie. Patrick lui-même se vantait fièrement d'avoir mené plus de 2000 enlèvements.

Et c'était une affaire très rentable. Dans une interview de 1979, il donna son tarif : 10 000 dollars par « séance ». Mais les appétits grandissaient. Dans l'un des dossiers de 1980 figure déjà une somme astronomique : 27 000 dollars américains, soit aujourd'hui plus de cent mille. C'est ce que les parents de Susan Wirth, enseignante de 35 ans à San Francisco, ont payé à Patrick. Pourquoi ? Parce qu'elle participait à des groupes militants : la « Coalition contre la peine de mort » et le « Comité de solidarité du peuple africain ». Aucune religion, simplement une position civique active. Mais la méthode était standard : quatre déprogrammeurs, ou « bandits », comme Wirth les appelait elle-même, l'ont poussée dans une camionnette, l'ont bâillonnée, puis l'ont gardée deux semaines menottée à un lit, privée de nourriture et d'eau, en la couvrant de menaces.

La loi tenta d'arrêter Ted Patrick, mais avec trop de mollesse. Dans le Toledo Blade du 27 juin 1974, j'ai trouvé une note : « Ted Patrick, "déprogrammeur" religieux autoproclamé, a été condamné par un juge à sept jours de prison. Le juge a déclaré que cela lui apprendrait qu'il "ne peut pas jouer le rôle de Dieu ou de la loi". » Sept jours. Une peine ridicule pour un homme qui avait transformé l'enlèvement de personnes en chaîne de production. Il n'est pas étonnant qu'il ne se soit pas arrêté. Et il n'est pas étonnant non plus que Dvorkine ait interagi précisément avec un tel groupe.

Lorsqu'on rappela un jour à Patrick que sa tactique violait la protection constitutionnelle du Premier amendement, il répondit avec un sourire cynique, qualifiant la liberté religieuse de « l'un des plus grands rackets que le monde ait jamais connus ».

J'ai ouvert les archives du New York Times du 19 avril 1982. L'article énumérait sèchement les accusations contre le « père de la déprogrammation » : enlèvement, détention illégale, agression, violence sexuelle. Les détails de l'affaire semblaient sortis d'un dossier posé sur mon bureau. Octobre 1981. Stephanie Riethmiller rentre chez elle avec sa compagne. Deux hommes de main de Patrick aspergent le visage de sa compagne avec une bombe au poivre, puis poussent Stephanie dans une camionnette où l'attend déjà son propre père. Ses parents avaient engagé Patrick pour « guérir » leur fille de ses relations lesbiennes. Sept jours dans une cabane en Alabama. Insultes, pression psychologique. Mais le « traitement » ne comprenait pas seulement des conversations. Selon le témoignage de Stephanie, l'un des « déprogrammeurs » l'a violée cinq nuits d'affilée.

« Seigneur », ai-je murmuré en prenant une note dans mon carnet. « Ils sont tous obsédés par la violence. »

J'ai été frappé par un paradoxe monstrueux. Au Bureau, des départements entiers travaillent, des centaines d'agents consacrent des années à traquer des maniaques qui enlèvent et retiennent des gens dans des caves ou des cabanes au fond des bois. Nous étudions leurs profils, cherchons des indices microscopiques. Et ici... Ici, ils le font

ouvertement ! À la vue de tous. Avec la bénédiction des parents. Et ils sont même payés pour cela.

Et ce sont les fondateurs de CAN. La même organisation dont Dvorkine parle avec fierté à l'antenne de la télévision russe. Si l'on superpose ces faits au profil psychologique de Dvorkine, ses penchants sadiques, sa soif maniaque de pouvoir, son expérience de la violence sur le chantier et à l'hôpital, il devient clair que CAN n'était pas seulement pour lui un partenaire. C'était un modèle. Les personnes impliquées dans la déprogrammation étaient des sociopathes comme lui. Mais elles avaient réussi un coup de génie : elles avaient commercialisé leur sadisme. Elles avaient bâti là-dessus tout un empire commercial. Le schéma était diaboliquement simple. D'abord, elles chauffaient l'opinion avec l'hystérie des « cultes effrayants » et du « lavage de cerveau ». Des parents terrorisés, prêts à tout pour sauver leurs enfants, leur apportaient de l'argent, achetant en réalité un billet pour l'enfer à leurs propres enfants. Ils les livraient aux griffes de Patrick et de sa meute, pensant les sauver, alors qu'en réalité ils payaient les services de sadiques et de maniaques sexuels.

Très vite, les appétits augmentèrent. Comprenant à quel point il était facile de manipuler la peur des proches, les déprogrammeurs élargirent le menu. Désormais, n'importe quoi pouvait devenir un « culte ». Des relations lesbiennes ? On enlève et on viole pour « remettre dans le droit chemin », comme Stephanie. Un mariage qui déplaît ? Aucun problème. Comme dans le cas de Janet Cannefax, dont les parents avaient engagé Patrick pour forcer leur fille à divorcer de son mari.

J'ai du mal à imaginer ce qu'il serait advenu de ma famille si, pendant cette période difficile avec Michelle, j'étais tombé sur des manipulateurs comme Ted Patrick et sa bande de déprogrammeurs. Grâce à Dieu, Abbas était là, et il m'a remis les idées en place à temps. Et puis mon métier, le travail avec les psychopathes et les maniaques les plus sophistiqués, est devenu une sorte d'immunité. Je doute que j'aurais laissé quelqu'un me manipuler aussi grossièrement.

Mais des milliers d'autres parents étaient sans défense. Autour de Patrick et de ses « enlèvements pour le bien » tournait un carrousel interminable de procédures judiciaires. On l'emprisonnait, mais il revenait à son métier avec une obstination maniaque. Parfois, il dirigeait des enlèvements directement depuis sa cellule, commandant ses hommes à distance. L'indignation grandissait dans la société, les défenseurs des droits humains tiraient la sonnette d'alarme, mais le paradoxe était que les tribunaux l'acquittaient souvent. Les juges croyaient à la belle légende : les parents engageaient Patrick par amour, et ses hommes de main n'étaient que des « spécialistes du sauvetage ».

Comme l'indiquaient les documents judiciaires dans l'affaire Leslie Weiss contre Patrick en 1978, où elle avait été retenue de force dans une maison, sa mère ayant engagé Ted Patrick pour déprogrammer sa fille et la forcer à quitter l'« Église de l'Unification », le tribunal de district des États-Unis pour le district de Rhode Island, 453 F. Supp. 717 (D.R.I. 1978), conclut :

« Ce qui s'est passé ici n'était qu'une tentative, menée en privé, de convaincre une interlocutrice disposée à écouter de renoncer aux doctrines de l'Église de l'Unification. Soutenir le contraire reviendrait à priver les défendeurs de leur droit, garanti par le Premier amendement, à la liberté d'expression, l'un de ces droits mêmes que la plaignante invoque comme fondement de son action pour violation des droits civils. »

En y réfléchissant, je comprends : pour Dvorkine, c'était un cas idéal. Un manuel vivant montrant comment organiser une affaire rentable sur la souffrance d'autrui tout en tordant la loi à sa guise. Avoir pouvoir sur les corps et les âmes tout en restant impuni. La période d'apogée des activités de Patrick coïncide parfaitement avec les années de vie de Dvorkine en Amérique. Il ne pouvait pas ne pas le voir. Il pouvait l'observer en temps réel, étudier la mécanique, et peut-être même rencontrer le « père fondateur » de cette pratique sadique.

Ted Patrick affirmait qu'une personne entrée dans un « culte » n'est pas capable de penser, et qu'elle est donc privée de droits. C'est une déshumanisation classique. Déclarez quelqu'un « zombie », et vous obtenez carte blanche pour n'importe quelle violence : coups, faim, viol. Dvorkine, occupé à l'époque à coudre son nouveau costume d'« intellectuel » et de « théologien », prenait manifestement des notes. Patrick lui donna l'idée clé : justifier le sadisme par un objectif élevé. Mais Dvorkine se révéla plus intelligent. Ayant vu l'effondrement de la déprogrammation et la faillite de CAN, il comprit que la force brute et frontale menait à une impasse. Pour son futur empire, il lui fallait des instruments plus subtils. Il quitta les États-Unis à temps pour ne pas se salir dans les procès, mais emporta avec lui l'essentiel : la technologie. Il comprit que, pour que son nouveau costume lui aille parfaitement et lui donne un pouvoir absolu, il ne devait pas être cousu dans le camouflage du ravisseur, mais dans la robe d'un expert d'État.

Je regarde la photo de Patrick tirée d'un vieux magazine. Costume impeccable, lunettes, allure d'homme d'affaires : l'image d'un expert respectable. Mais je regarde mes notes : « pas d'études supérieures », « fondateur de la pratique de la déprogrammation violente », « a bâti un business sur les enlèvements », « soupçons de drogues et de violences sexuelles », « assistant spécial auprès de Reagan ». Étonnamment, ce portrait reflète presque en miroir la biographie de Dvorkine.

Les représentants de CAN semblaient tous posséder le même ensemble psychopathologique. Je me suis mis à décortiquer les dossiers des figures les plus marquantes et, très vite, mes recherches m'ont mené à Rick Alan Ross. Une autre « star » de CAN. Dans son dossier : vol de bijoux, comme dans le cas de La Bestia, auquel je pensais encore tout récemment, et traitement forcé en clinique psychiatrique.

« CV idéal pour le cartel de Dvorkine », ai-je ricané en épinglant la photo de Ross à côté de celle de Ted Patrick sur le tableau d'enquête, dans le secteur « DÉPROGRAMMATION ».

Ross lui-même, dans un article publié sur son site officiel le 31 mai 2020, peint un tableau tout différent. Il se décrit comme un titan de la pensée experte :

« J'ai commencé comme militant et organisateur communautaire, mais j'ai ensuite travaillé dans une agence de services sociaux et dans une administration éducative. Depuis les années 1980, j'étudie les cultes destructeurs. Et bien que je ne sois jamais allé à l'université, on m'a demandé de donner des conférences dans de nombreuses universités, tant aux États-Unis, par exemple Baylor, Carnegie Mellon, Penn, l'Université de Chicago, qu'en Asie.

Mon CV se trouve ici.

En tant qu'expert judiciairement qualifié et reconnu, j'ai témoigné dans 10 États, y compris devant un tribunal fédéral américain, après une audience Daubert qui a confirmé mon expertise. Mon travail comme témoin expert a couvert des procès pénaux, des actions en responsabilité et des affaires de garde d'enfants.

Mon livre "Cults Inside Out" a été traduit en chinois et en italien et comprend deux chapitres très soigneusement annotés et pertinents : "Définir un culte destructeur" et "Établir le lavage de cerveau dans les cultes".

Mon travail d'expert a également inclus une coopération avec des organismes chargés de l'application de la loi, tels que le FBI, l'ATF, ainsi que le ministère israélien des Affaires sociales. J'ai aussi été analyste professionnel rémunéré pour CBS News, CBC, Nippon et Asahi Television au Japon, et expert consultant pour Miramax, Disney et Ubisoft.

Mon travail est assez bien connu à travers les documentaires et les informations, aux États-Unis comme à l'étranger. »

Cela sonne impressionnant. « Coopération avec le FBI », « conférences dans les universités », « expert judiciaire ». Mais il suffit de regarder derrière la façade pour découvrir une tout autre image. Et plus je lisais les conclusions des psychiatres, plus l'impression de déjà-vu devenait forte. J'avais l'impression de lire la description de la « période moscovite » de Dvorkine lui-même, mais sous un autre nom.

Sur Internet, j'ai trouvé des informations selon lesquelles Ross aurait une longue histoire d'instabilité psychique et de comportements dangereux remontant à l'enfance. Les psychiatres concluaient que cela s'expliquait par son comportement antisocial et manipulateur, ainsi que par des problèmes sexuels.

Le rapport du psychologue clinicien Dr Harold McNeely du 29 mars 1967 décrit en détail les problèmes mentaux et émotionnels de Ross dans son enfance.

Encore plus intéressant est le rapport du Dr Jerome J. Kay du 10 septembre 1975. Il s'avère que Rick Ross a été suivi par lui de 1957 à 1971. En 1965, alors que le garçon n'avait que dix ans, on lui prescrivit déjà de puissants psychotropes : « Deaner » et « Librium ». Il les prenait quotidiennement, dans une tentative désespérée des médecins de réprimer son comportement antisocial.

Le Dr Thomas O'Brian, dans son rapport du 26 novembre 1975, décrit Ross comme un « opportuniste » et note que, lors de son deuxième séjour en prison, pour vol de bijoux, le patient présentait « de nombreux signes de décompensation psychologique grave ». L'article indique également que pendant cette incarcération, Ross fit une sérieuse tentative de suicide.

J'ai porté mon regard vers la partie de mon tableau d'enquête où était accrochée l'attestation du dispensaire psychoneurologique de Moscou pour les années 1973-1977. Alexandre Dvorkine. Diagnostic : « cyclothymie ». Trouble de la personnalité avec éléments d'immaturité émotionnelle et d'instabilité affective. Symptômes ? Pratiquement les mêmes : anxiété persistante, apathie, explosions affectives de colère, y compris haine envers ses proches, crises d'hystérie, états obsessionnels. Et la même tentative de suicide. Avec, en plus, des troubles perceptifs : il « entendait une mélodie dans sa tête » et « sentait la présence de quelqu'un derrière son dos ».

Le 15 janvier 1976, le rapport d'enquête présentencielle (« Presentence Investigation ») dans l'affaire Rick Ross pour vol dans une bijouterie décrit l'incident du 23 juillet 1975 et constate que, depuis son arrestation, il avait passé six semaines en prison. Ross déclara avoir demandé de l'aide à la clinique de santé mentale Fillmore.

Mais le plus éloquent était le rapport du Dr Domisiano E. Santos de l'Arizona State Hospital, daté du 25 mars 1976. J'ai relu la conclusion plusieurs fois, soulignant les marqueurs qui coïncidaient trait pour trait avec le profil de notre « maniaque du Kremlin » établi avec Viktor. Le rapport indique que Ross avait effectivement demandé de l'aide aux services de santé mentale de Fillmore à cause de « l'anxiété, de la dépression et de problèmes sexuels ».

Je me suis souvenu du schéma de Dvorkine : le sadisme et l'épisode de viol sur le chantier. Chez les deux, la frustration sexuelle se sublime en soif de domination et de contrôle total sur la vie d'autrui.

Sur une vieille capture d'écran de la conclusion du Dr Santos, on lit :

« Je pense que Ricky souffre d'un trouble de la personnalité qui a commencé dès l'enfance. Il présentait une inadaptation émotionnelle, il n'a jamais assimilé les règles ordinaires de comportement en société, ce qui, dans son enfance, se traduisait par des accès de colère ; il était exigeant, manipulateur et querelleur, n'avait pas d'amis et se montrait rebelle. »

« Enfant exigeant, manipulateur et querelleur, qui n'avait pas d'amis. » Si l'on se souvient de l'enfance de Dvorkine : conflits avec sa mère, absence d'amis, vantardise pour laquelle il se faisait battre, manipulations de ses amis et des personnes autour de lui. C'est le portrait classique d'un sociopathe en formation.

« Il semble ne pas tirer de leçons de son expérience passée et ne pas comprendre que ses actes sont socialement inacceptables et dangereux, ni qu'il a une responsabilité envers la société dans le contrôle de son comportement. Il éprouvait de la culpabilité pour ce qu'il avait fait la première fois, mais répétait ses actes malgré les réprimandes et les punitions. Il ne parvenait pas à contrôler ses impulsions malgré les sanctions. Ricky semble exiger une satisfaction immédiate et instantanée de ses désirs et besoins, sans manifester de sympathie pour les intérêts des autres avec lesquels il avait pourtant certains liens affectifs. Il ne semble pas s'identifier à la société et à ses lois et considère les punitions comme injustes. Il a tendance à rejeter la responsabilité sur les autres, même si, à présent, il commence progressivement à l'assumer. »

« Il a des difficultés d'apprentissage liées à son incapacité à écouter. Je vois en Ricky une personne aux tendances sociopathiques, [nom supprimé], ainsi qu'une personne ayant des difficultés d'apprentissage. Une probation stricte avec certaines restrictions et un accompagnement intensif ou une psychothérapie sont recommandés. Aucune forme de privation de liberté ne lui sera bénéfique. Le pronostic va de satisfaisant à prudent. DOMISIANO E. SANTOS, docteur en médecine. »

C'est précisément l'affaire Ross qui détruisit l'organisation CAN et mit pratiquement un coup d'arrêt aux actions des déprogrammeurs en Amérique.

L'affaire Jason Scott. 1995. Ross et ses hommes de main enlevèrent un garçon de 18 ans. Ils lui passèrent les menottes, lui scotchèrent la bouche, lui attachèrent les chevilles avec une corde, et un garde de 300 livres s'assit sur son dos, manquant de lui briser la colonne vertébrale. Les jambes, le haut du corps et le dos de Scott étaient couverts de nombreuses ecchymoses et éraflures, parce qu'on l'avait traîné jusqu'à la camionnette sur les escaliers, le sol et le patio. Il fut retenu de force pendant cinq jours et humilié. En fin de compte, les actes de Ross et de CAN furent qualifiés d'« outrageants, atroces et intolérables dans une société civilisée ». CAN fit faillite en payant des indemnisations de plusieurs millions.

Un autre épisode n'a pas échappé à mon surf sur Internet. Des détails d'un article du site Religious Freedom Watch, que j'avais trouvé quelques heures plus tôt, ont refait surface. Il y était question de l'affaire Deborah L. Malone.

28 janvier 2002. Le corps d'une femme de 35 ans est retrouvé dans une voiture au bord d'un lac. Cause du décès : surdose volontaire. Un cocktail fatal d'antidépresseurs et d'antalgiques narcotiques. Elle avait laissé une lettre d'adieu, dont le contenu n'a pas été révélé, mais la fin était évidente. La seule explication trouvée par le médecin légiste fut sa plainte de dépression. Deborah, auparavant connue sous le nom de Christensen, n'était pas une victime quelconque. Elle était cliente de Rick Alan Ross. L'histoire de leur « coopération » avait commencé dès 1988. Dans une déposition sous serment de 1992, Ross affirmait que Deborah s'était adressée à lui pour obtenir de l'aide et qu'il avait passé « de nombreuses heures » à la conseiller, elle et son mari Karl. Ross et son complice Jeff Jacobsen, un autre carriériste raté tentant de transformer la haine de la religion en affaire commerciale, resserrèrent leur emprise sur cette femme. Ils appelaient cela du « conseil de sortie ». Mais les faits disaient autre chose : c'était une pression exercée pendant des années.

Le plus cynique dans cette histoire est la réaction de Ross lui-même. Dans sa déposition, il jurait : « Le fait est qu'elle [Debbie] a affronté sa douleur et ses problèmes, en essayant de les surmonter et de devenir meilleure. Il semble qu'elle y soit parvenue. » Pendant longtemps, une page de son site a porté un article louant son prétendu « rétablissement ». Un « rétablissement » qui s'est terminé au bord d'un lac, avec une dose mortelle de comprimés dans l'estomac.

Ross affirmait : « Ces dernières années, Debbie a fait des progrès significatifs. Elle est devenue plus forte... »

La réalité était tout autre : en 2002, après des années de telles « consultations » et l'intervention de tels « amis » que Ross et Jacobsen, Deborah utilisa les mêmes médicaments censés l'aider comme une arme contre elle-même.

Cela m'a conduit à une pensée effrayante. Est-il possible que ces « experts », CAN et ses déprogrammeurs, et avec eux Dvorkine, ne soient pas simplement indifférents aux suicides de leurs victimes ? Et s'ils les provoquaient délibérément en manipulant leur conscience ? Pour les amener au dénouement désiré sans se salir les mains ? Pour un sadique psychopathe, pousser une victime au suicide n'est-ce pas le meurtre parfait par les mains d'autrui ? Tu n'appuies pas sur la détente, tu ne serres pas le nœud. Tu « conseilles » simplement une personne pendant des années, pas à pas, jusqu'à ce que sa réalité devienne un enfer tel que la mort semble être le seul salut. Ross se vantait publiquement des progrès de Deborah pendant qu'elle mourait lentement de l'intérieur. Peut-on appeler cela une thérapie ? D'après les données de ces articles, cela ressemble fortement à un meurtre lent sous couvert de sollicitude.

Le lien entre les méthodes de CAN et les fins tragiques de leurs « clients » était trop évident pour être considéré comme une coïncidence. C'était un système de destruction des personnalités. Et Alexandre Dvorkine, ce « professeur orthodoxe », a manifestement intégré ces méthodes dans l'architecture de son idéologie. Il a absorbé cette technologie de mort pour bâtir quelque chose de beaucoup plus sinistre. Seulement, si Ross travaillait sur des individus isolés, Dvorkine, semble-t-il, d'après ce que j'ai trouvé, se préparait à faire passer ce système à une autre échelle. À l'échelle de millions de personnes. Pourtant, dans

l'interview de 1996, Dvorkine dit au sujet de CAN : « Je ne les condamnerais pas. » Il savait qui ils étaient. Il savait ce qu'ils faisaient. Et il l'approuvait.

Dans le panthéon de ce contre-mouvement se trouvait une autre figure qui prétendait au rôle de leader intellectuel. Une étoile de la destruction, brillante mais fausse. Steven Hassan.

J'ai commencé à constituer son dossier. Dès les premières pages des archives Internet, une odeur familière s'est dégagée : un mélange de narcissisme, de cynisme, de mensonge pathologique et de cette attirance particulière pour la monétisation des souffrances humaines que j'avais déjà vue chez Patrick et Ross.

Les sources indiquent que Hassan fut membre de l'« Église de l'Unification » des Moonistes. C'est l'exemple classique de l'« apostat professionnel » : une personne qui quitte un groupe non pas pour devenir libre, mais pour désigner un ennemi à la société et déverser sur lui ses ambitions non réalisées. Sa « légende » dit ceci : il aurait eu un accident de voiture, après quoi ses parents l'auraient enfermé dans une maison pour le déprogrammer. Quelques jours plus tard, il aurait « vu clair », compris qu'on lui avait « lavé le cerveau », et, admirant l'efficacité des instruments de contrainte, aurait décidé d'y consacrer sa vie. Une biographie presque parfaite pour une tournée de conférences : traumatisme, captivité, libération, vocation.

Lorsque j'ai regardé le CV de Hassan, mon « détecteur de mensonges » intérieur, affûté par des milliers d'interrogatoires, a émis un signal de fausseté. Trop de « Harvard ». Trop de lustre pour un homme dont l'activité principale reposait sur la contrainte physique et la pression morale exercées sur des innocents.

Mes yeux ont glissé vers un article contenant des plaintes sur le site de Rick Ross : un cas classique, les araignées dans un bocal finissent tôt ou tard par se dévorer entre elles. On y trouvait des informations sur les tarifs de ce nouveau « sauveur des cultes terrifiants » : « Steve Hassan ne publie pas sa grille tarifaire, mais selon les plaintes, il facturait entre 250 dollars de l'heure ou 2500 dollars par jour et 500 dollars de l'heure ou 5000 dollars par jour. Cela n'inclut pas les frais de Steve Hassan, qui, selon les plaintes, peuvent être très importants. Steve Hassan facturait aux familles des dizaines de milliers de dollars, et les résultats de son travail suscitaient des doutes. Une famille ayant déposé plainte contre Steve Hassan a indiqué un montant total de ses services proche de 50 000 dollars. »

Comme Dvorkine, Hassan est obsédé par le statut. Il se qualifie d'« expert numéro 1 », affirme avoir enseigné à la Harvard Medical School, ce qui, d'après les sources, s'est révélé faux.

« Mode opératoire classique du manipulateur », ai-je noté dans mon carnet.

Si un homme ment sur son statut dans la hiérarchie académique, il le fait dans un seul but : jeter de la poudre aux yeux des critiques et rendre sa peau de prédateur plus attrayante pour ses victimes potentielles. Il construit une redoute intellectuelle. Hassan se vendait aux médias comme « enseignant à Harvard », mais n'était en réalité qu'un bénévole ou un invité ponctuel à des séminaires isolés. La différence entre un professeur et un invité est la même qu'entre un véritable marshal fédéral et un type qui a acheté un badge en fer-blanc sur AliExpress.

À propos de souvenirs. J'ai esquissé un sourire tordu en regardant la liste de ses « récompenses ». On y trouvait fièrement mentionnée la « Médaille de Jérusalem », qui lui

aurait été remise par l'État d'Israël pour services exceptionnels. Cela sonne lourd, presque comme un prix Nobel. Mais la vérification des faits a révélé une vérité gênante. Ce n'était qu'un souvenir en bronze, une babiole que le fonctionnaire israélien Nahum Itzkovitz distribuait par dizaines à tout le monde lors de sa visite à New York. Cette « médaille » peut s'acheter dans n'importe quelle boutique touristique de la Vieille Ville de Jérusalem ou se trouver sur eBay pour quelques dizaines de dollars. Mais dans la bouche de Hassan, ce morceau de bronze estampé se transformait en artefact de reconnaissance presque galactique.

Mais ce n'est pas cela qui m'a impressionné dans les informations sur ce déprogrammeur. La commission des licences de l'État du Massachusetts lui avait adressé un avertissement pour violation de l'éthique : il avait publiquement divulgué des données confidentielles de clients pour défendre sa réputation. Manifestement, pour Hassan, le « bien-être du client » arrivait en dernière position. En première place, il y avait toujours la « marque Hassan ».

J'ai ouvert une version archivée du site officiel de Hassan. Je me souviens d'une autre règle d'or du profilage : si tu veux savoir qui tu as en face de toi, n'écoute pas ce qu'il dit des autres. Écoute la manière dont il parle de lui-même. Le texte de la version archivée du site de 2020 que j'ai vu était comme un monument que Hassan s'était érigé de son vivant. Devant moi se trouvait l'ensemble classique des signes décrits dans les critères du trouble narcissique de la personnalité selon le DSM-5 :

« J'ai également donné d'innombrables conférences dans des universités, des collèges, des églises et des synagogues, des collèges et lycées, des organisations de jeunesse et d'autres groupes publics et professionnels... »

« Grâce à près de 40 ans d'expérience dans l'activisme en matière de sensibilisation aux sectes, mon regard pénétrant et mes commentaires d'expert ont fait de moi une source d'information autorisée pour des centaines de médias nationaux et internationaux, notamment : 60 Minutes, CNN, Fox News, Good Morning America, Larry King Live, Los Angeles Times, New York Times, Newsweek, Night Line, NPR, Oprah Winfrey Show, The O'Reilly Factor, The Today Show, The Wall Street Journal, USA Today et Washington Post. »

Il ne semble pas douter de l'unicité de son don : « mon regard pénétrant ». Un professionnel sain écrirait : « J'ai apporté des commentaires. » Un narcissique écrit : « Mes commentaires d'expert ont fait de moi une source autorisée. » La différence est dans le centre de gravité. Au centre de l'univers de Hassan, il n'y a pas le problème, mais Hassan lui-même, résolvant héroïquement ce « problème ».

La liste des médias qu'il cite, CNN, Fox News, Oprah, Washington Post, ressemble à une liste de trophées de tueur en série. Sauf qu'au lieu des effets personnels des victimes, on y trouve des logos de chaînes de télévision. Pour une personnalité aux traits narcissiques, la visibilité publique fonctionne comme une drogue : chaque apparition médiatique devient une source de validation narcissique, alimentant l'image gonflée de son propre « moi ». Dans le même temps, la mission sociale devient un sous-produit, car le véritable objectif est le maintien de son propre statut. Chaque apparition à l'écran n'est donc pas une aide à la société, comme il le prétend, mais un carburant pour l'hystérie, à la suite de laquelle de plus en plus d'innocents subissent harcèlement et oppression.

« Au fil des années, j'ai organisé de nombreux séminaires de formation et entraînements pour des professionnels de la santé mentale, des éducateurs et des agents des forces de

l'ordre dans le monde entier, ainsi que pour les familles de membres de cultes. »

Ce texte révèle un vide empathique. Ceux qu'il aurait prétendument aidés ont-ils seulement existé ? Où sont leurs noms ? Les exemples ? Il n'y a pas d'histoires de sauvetage où l'accent serait mis sur la personne. Il n'y a que « j'ai organisé », « j'ai formé », « on m'a montré ». Il est parfaitement évident que, pour ce prétendu « expert des cultes », les gens ne sont que des statistiques, un « nombre incalculable » de marches vers la gloire.

Ce qui m'a frappé, c'est sa manière de monétiser son mensonge et son « expertise », construits sur la manipulation de la conscience des gens et le sentiment de sa propre supériorité. Sur son site, il affiche les prix de ses « cours » :

« Comprendre les cultes : cours de base pour professionnels de la santé mentale » : 399 dollars. « Comprendre les cultes : cours de base pour médecins (ACCME) » : 599 dollars.

Pour quoi ? Pour 9 heures de vidéo. Presque quatre cents dollars pour écouter un « expert » narcissique raconter ses propres théories dépourvues de base scientifique. Un schéma classique d'infobusiness, multiplié par la peur et la manipulation des émotions humaines. Il vend aux médecins et aux psychologues une illusion de compétence qui détruit des vies. Mais si l'on démonte cet infobusiness en ses composants, l'essence du produit vendu s'avère bien plus effrayante qu'une simple escroquerie. En achetant ces cours, une personne ne paie pas pour une méthodologie scientifique. Elle acquiert une illusion destinée à masquer une atteinte directe et systématique au Premier amendement, à la liberté religieuse et aux droits constitutionnels fondamentaux.

En réalité, cet « expert » autoproclamé vend un mode d'emploi pour commettre des crimes contre la personne. Son programme de formation est un manuel expliquant comment priver des citoyens pacifiques de leurs droits légitimes sous prétexte de protéger la société. Ce qu'il emballe dans les termes de « travail éducatif » et de « lutte contre les cultes » porte, en criminologie et en droit international, des noms tout à fait différents. C'est une stigmatisation ciblée, une déshumanisation et, en substance, un meurtre psychologique. Un homicide latent enveloppé dans l'emballage brillant d'une science inexistante.

Ce schéma contient une pathologie profonde et destructrice. De tels cours fonctionnent comme une indulgence légale pour des personnes aux penchants sadiques et maniaques. En créant un statut fictif d'« expertise », elles obtiennent la possibilité de déverser impunément leur misanthropie sur des personnes respectueuses de la loi, dont la seule faute est leur vision personnelle du monde.

Elles se substituent arbitrairement aux forces de l'ordre, prononcent des verdicts et désignent les coupables. Et le détail le plus cynique de ce système est que des violations massives des droits humains se commettent directement sous les yeux du système judiciaire. En manipulant la terminologie et en jouant sur les peurs sociales, elles reprogramment avec succès la perception des forces de sécurité elles-mêmes, les poussant à fermer les yeux sur l'illégalité.

Au bout du compte, nous avons un précédent d'une insolence stupéfiante. Un homme prend quatre cents dollars pour vous apprendre à violer la loi, à exercer une violence psychologique sur des innocents et à réaliser vos propres complexes destructeurs, tout en conservant l'illusion absolue de l'invulnérabilité juridique. En substance, il dit aux gens : « Payez-moi, et je vous apprendrai à voir des ennemis là où il n'y en a pas. Je vous donnerai

des lunettes à travers lesquelles le monde entier vous apparaîtra comme un champ de bataille. » Pour Hassan, c'est un double gain : il reçoit de l'argent et recrute en même temps de nouveaux adeptes.

Et si l'on tient compte des informations selon lesquelles Hassan a étudié l'hypnose et est membre de l'International Society of Hypnosis, le tableau prend une tout autre couleur. Peut-être ne donne-t-il pas simplement des conférences, mais « programme »-t-il son auditoire ? Peut-être ces neuf heures de vidéo se transforment-elles en séance d'induction collective, où, à travers les écrans d'ordinateur, des programmes destructeurs nécessaires sont implantés dans la tête des professionnels et des simples citoyens ? Peut-être utilise-t-il des outils destructeurs tout en accusant ceux qu'il prétend combattre, afin de transformer des médecins diplômés en relais obéissants de sa parole.

Mais la véritable nature de son « expertise » apparaît autrement. Sur un site, j'ai trouvé des informations sur des témoignages de personnes ayant souffert des actions de Hassan :

« L'une des victimes de Hassan, Arthur Roselle, alors membre de l'Église de l'Unification, a été enlevée par Hassan dans le Michigan. Roselle, aujourd'hui âgé de 47 ans et travaillant comme banquier, a déclaré sous serment : "Lorsque j'ai essayé pour la première fois de m'échapper de mes ravisseurs, ils m'ont saisi par les bras et m'ont jeté au sol. J'ai alors heurté de mon menton et de ma joue le carrelage. J'ai eu une coupure à l'intérieur de la lèvre inférieure et des bleus au menton et à la pommette droite. Puis on m'a lié les mains et les pieds, transporté dans une petite pièce et déposé sur une couchette. Les spécialistes professionnels de la déprogrammation Steven Hassan et Ellen Lloyd ont commencé à travailler par roulement pour me forcer à désapprendre les convictions religieuses que j'avais choisies."

"Pendant les trois premiers jours de mon enlèvement et de ma détention illégale, j'étais ligoté... et l'on ne me permettait pas de dormir."

"Lorsque la déprogrammation a commencé, j'ai décidé de ne pas parler et de ne pas manger. Après deux jours de silence et de jeûne, Steven Hassan a menacé de me soumettre à une série d'injections"... »

Oh ! Regardez donc. Une écriture familière. La menace d'injections. Intéressant, lesquelles exactement ? Pas ces mélanges que Dvorkine utilisait à l'hôpital moscovite numéro 67 ? Ou quelque chose issu de l'arsenal de la jeunesse hippie de Dvorkine, de cette époque où, dans son entourage, des morts par « overdose » commencèrent soudain à se produire ?

La même source rapporte que Hassan participa à une tentative de déprogrammation d'une autre victime, « LS ». Trois hommes firent irruption dans la chambre de motel où LS rendait visite à sa sœur, la jetèrent de force hors du lit et menacèrent de lui briser la jambe si elle appelait à l'aide ou essayait de s'enfuir.

Il apparut également que Hassan se présentait faussement comme un « expert » en religions, fondant ses théories sur les travaux de la psychologue Margaret Singer, dont les théories furent résolument rejetées comme non scientifiques par l'American Psychological Association et de nombreux tribunaux américains. En mars 1996, dans l'affaire Kendall contre Kendall, le tribunal de district des États-Unis pour le Massachusetts rejeta la candidature de Hassan comme expert. Les témoignages de Hassan dans cette affaire

montrent qu'il facturait 200 dollars de l'heure pour la préparation et 1500 dollars par jour pour ses « témoignages d'expert » sur les nouvelles religions, alors qu'il n'avait jamais auparavant témoigné devant un tribunal, et que sa seule qualification était une formation du soir dans un domaine sans lien avec la religion.

Quant au Dr Kathleen Mann, experte judiciaire, elle donna à ses méthodes une définition exhaustive : la « hassanologie ». C'est un système fermé où Hassan est le marteau et le monde entier, des clous. Il élargit la notion de « culte » jusqu'à l'absurde, essayant d'y inscrire tout le monde : des adversaires politiques jusqu'à la famille royale britannique. Cette extrapolation est un cas classique de projection psychologique : Hassan reproduit lui-même les modèles comportementaux qu'il attribue aux « gourous de cultes ».

Entre autres choses, j'ai relevé le commentaire d'un certain Birmingham, Brian J Birmingham, qui écrivit sous un article consacré aux activités de Steven Hassan : « Cet homme est l'une des personnes les plus hypocrites que j'aie jamais rencontrées dans ma vie. Il est aussi l'une des personnes les moins sincèrement empathiques que j'aie rencontrées, et j'ai même eu envie d'écrire mon propre livre intitulé "Le culte de Hassan". Après tout, j'ai été membre du culte de Hassan pendant trois ans. En novembre 2011, j'étais dans un état de grave crise psychologique et j'ai été hospitalisé en service psychiatrique pendant cinq jours. J'avais des pensées suicidaires. »

Birmingham décrit comment, en novembre 2011, il s'est retrouvé dans un état de crise psychologique extrême. Cinq jours en hôpital psychiatrique. Pensées suicidaires. À ce moment, le témoignage sur la cliente de Rick Alan Ross, que j'avais tout récemment ajouté à mes notes, m'est revenu en mémoire. Une femme s'était suicidée après « ses consultations » pour des problèmes psychologiques. Le puzzle continuait de former une image. Beaucoup d'éléments indiquent que les méthodes de ces « experts », hypnose, manipulation de la conscience, intrusion brutale dans le psychisme, ne sont pas seulement des actions qui brisent psychologiquement les gens. Pour un sadique, cela peut être un moyen idéal de satisfaire ses besoins. Tu ne te salis pas les mains de sang. Tu crées simplement, goutte après goutte, dans la tête de la victime, des pensées et des images telles que la mort commence à sembler être la seule issue. Et tu observes cela à distance sûre, en savourant ton pouvoir sur la vie d'autrui.

« Pendant que j'étais à l'hôpital, j'ai contacté l'assistante de Steve et lui ai dit où j'étais et ce qui m'arrivait. Lorsque je suis sorti de l'hôpital, et durant tout le reste du temps où j'ai connu Steve, il ne m'a PAS UNE SEULE FOIS demandé comment je me sentais, comment je me sentais maintenant que j'étais sorti, si j'étais encore suicidaire ou non, rien. Il n'en a jamais parlé avec moi et n'a exprimé aucune inquiétude pour mon état mental. Il ne m'a même pas interrogé sur mon hospitalisation, sur ce que je ressentais, rien. »

Absence complète, totale d'empathie. On dirait que Hassan utilisait les gens comme des batteries pour son ego, les vidait entièrement, émotionnellement et financièrement, puis, lorsqu'ils se brisaient, les jetait simplement au bord de la route sans même se retourner. Pour lui, un client, qu'il s'agisse d'un client arrivé en hôpital psychiatrique avec l'idée de se passer la corde au cou ou de son propre « adepte » servant son business tout en souffrant de dépression, n'était pas une tragédie, mais simplement du « matériel usé » qui ne rapportait plus ni argent ni gloire.

Je suis tombé sur une autre mention de ses activités sur le site : une remarque de Hassan

lui-même, que j'avais d'abord imprudemment laissée passer sans y prêter une attention particulière :

« J'ai été invité comme intervenant au Symposium national du système Amber Alert du département de la Justice des États-Unis en 2009, où j'ai expliqué pourquoi les victimes ne s'enfuient pas et comment les ravisseurs d'enfants convainquent les victimes de rester. »

Les personnes aux traits narcissiques ont tendance à embellir leurs propres réussites, mais Hassan faisait référence à un événement tout à fait concret : le sixième Symposium national annuel du système Amber Alert. Les sources officielles ont confirmé que le symposium s'était effectivement tenu du 27 au 29 octobre 2009 à Tampa, en Floride. Organisateur : l'Office of Justice Programs (OJP) du ministère américain de la Justice. Plus de cent participants : policiers, agents, spécialistes de la recherche d'enfants disparus. Mary Lou Leary, adjointe au procureur général adjoint, remet des récompenses à des héros qui ont sauvé des vies. Des survivants de kidnappings partagent leurs tragédies et font pleurer la salle. On discute de protocoles transfrontaliers, de nouvelles technologies.

Et au milieu de cette assemblée de personnes ayant consacré leur vie à sauver des enfants, Steven Hassan. Un homme dont les collègues de CAN enlevaient des gens et les violaient dans des motels. Il se tient à la tribune et explique d'un air intelligent aux officiers pourquoi les victimes ne s'enfuient pas.

D'où tient-il une connaissance aussi profonde, aussi intime de la psychologie de la détention ? D'où sait-il, en détail, comment faire précisément pour pousser une victime à rester ? Mais compte tenu de son expérience en déprogrammation, ces questions n'exigent pas de réponse.

D'autant qu'il existe une autre tache sombre dans la biographie de Hassan, liée à un délinquant sexuel en fuite, qui m'a une fois de plus convaincu de la nature criminelle de tout ce groupe bien organisé de « combattants des cultes » : son lien avec Anton Hein.

Il s'est avéré que, pendant des années, Hassan recommandait sur son site la ressource Apologetics Index, gérée par Hein. Ils échangeaient des liens, se faisaient mutuellement de la publicité.

Qui est donc Anton Hein ? Dans les archives, j'ai réussi à trouver des scans, de qualité affreuse, du procès-verbal de l'audience pénale numéro 3 du 22 juillet 1994, la déclaration du défendeur et du tribunal dans l'affaire de reconnaissance de culpabilité rendue par les cours supérieure et municipale du comté de San Bernardino le 13 mai 1995, ainsi que le texte des actes d'accusation officiels dans les affaires pénales où Anton Hein a plaidé coupable d'un crime sexuel commis sur une enfant mineure et l'a confirmé publiquement en audience ouverte.

Hein est un délinquant sexuel condamné. Mais dans la société, il se présente, tout comme Hassan, comme un expert des cultes. Il a plaidé coupable d'actes indécents sur une enfant : sa propre nièce. Les documents judiciaires, dans l'affaire « Le Peuple contre Hein », comté de San Bernardino, témoignent de deux épisodes de violence. Après sa condamnation, il a fui les États-Unis, violant les conditions de sa libération conditionnelle, et se cache à Amsterdam, une ville où il est facile de se perdre parmi les canaux et les péchés. Mais le mandat d'arrêt délivré il y a de nombreuses années, d'après les documents, devait manifestement encore clignoter en rouge dans les bases de données, attendant son heure.

Je n'ai même pas été surpris lorsque j'ai vu l'information selon laquelle Hein est aussi le dirigeant d'un petit groupe qu'il appelle une « église de maison » à Amsterdam. Autrement dit, en substance, il est le prêtre de l'église qu'il a lui-même créée.

« Sujet idéal pour l'équipe de Dvorkine », ai-je prononcé à voix haute, et ma propre voix m'a paru étrangère. « Un pédophile caché derrière le masque d'un prêtre. »

Ted Patrick, kidnappeur condamné, violeur. Je regardais le schéma des connexions sur mon mur. Rick Ross, voleur condamné, déprogrammeur. Steven Hassan, manipulateur soutenant un pédophile. Et Alexandre Dvorkine, qui déclare ouvertement coopérer avec l'organisation CAN tout en manifestant une sélectivité dans la critique de ses méthodes.

L'analyse psychologique révèle un schéma stable. Dvorkine, tout comme les figures mentionnées, se retrouve dans un milieu où dominent des stratégies comportementales semblables. Ces individus présentent une série de caractéristiques communes formant un profil reconnaissable.

D'après ce que j'ai analysé, le mécanisme de leur fonctionnement se compose de trois étapes successives :

Premièrement, la construction de la menace. Un groupe est arbitrairement désigné, marqué comme « culte destructeur », soumis à la démonisation et à la dévaluation du statut humain de ses membres. Pour légitimer leurs actions, ils utilisent des concepts pseudoscientifiques : « lavage de cerveau », « contrôle mental », sans base empirique ni juridique solide.

Deuxièmement, la monétisation du « sauvetage ». Un service d'« extraction » du culte est proposé. Dans le contexte américain, cela prenait la forme de contrats commerciaux avec les familles, chez Patrick et Hassan. En Russie, Dvorkine, d'après les données disponibles, transmet ce modèle aux structures étatiques et ecclésiastiques, échangeant des conclusions « expertes » contre un statut, de l'influence et des préférences administratives. Mais cet aspect exige encore une étude supplémentaire.

Troisièmement, la légitimation de la violence. Sous couvert d'« aide », on exerce contrainte physique, pression psychologique, exploitation financière, violence. Dvorkine complète ce schéma par l'implication des mécanismes répressifs de l'État.

Le désir de légitimation publique leur est également commun, par exemple la publication de livres sous l'égide de « l'expertise ». Ted Patrick est l'auteur du livre « Let Our Children Go! », dans lequel sont décrites en détail les méthodes de déprogrammation forcée. Le texte contient une matrice idéologique réduisant les membres des groupes inacceptables pour l'auteur au rang d'objets de manipulation. Ces prémisses ont servi de base à l'activité de l'organisation CAN et ont continué à être relayées dans ses pratiques. Patrick a promu ce livre toute sa vie avec une obstination maladive, fanatique. En le regardant, on pouvait croire qu'il présentait au monde non pas simplement un texte, mais un nouvel Évangile apportant la vérité ultime. Il est remarquable qu'il conserve encore aujourd'hui une valeur commerciale : sur certaines ressources, son prix atteint 100 dollars.

Rick Alan Ross avec son « Cults Inside Out », Steven Hassan ne se séparant jamais de « Combating Cult Mind Control », et Alexandre Dvorkine, qui a érigé son « Sectologie », ont chacun transformé le papier et les caractères imprimés en substitut de la plus haute distinction académique. Ils exhibent ces volumes devant eux comme des lettres de créance incontestables leur donnant le droit de juger et de stigmatiser.

Ils ont aussi en commun une activité intense de conférences dans les établissements d'enseignement, des consultations auprès des forces de l'ordre, une participation aux médias. Autre trait stable : la tenue de listes de groupes et d'organisations « dangereux », où sont inclus non seulement des associations religieuses, mais aussi des établissements éducatifs, des personnalités politiques et d'autres sujets ne correspondant pas à la matrice idéologique personnelle de l'auteur de la liste.

Le lien de Hassan avec le pédophile Hein est un marqueur de vide moral. Pour des gens comme eux, il n'y a ni bien ni mal. Il n'y a que les « nôtres », les complices, et les « victimes », la ressource. Il semble donc que Dvorkine ait apporté en Russie non pas simplement une « expérience américaine de lutte contre les cultes ». Il a importé le modèle d'un groupe criminel organisé qui se déguise en activité de défense des droits. CAN était précisément une telle structure : un réseau commercial de ravisseurs doté d'une façade respectable. Dvorkine a étudié ce modèle et l'a perfectionné. Il savait qui était CAN. Il ne pouvait pas ignorer les enlèvements, les violences, les procès. Il a fui les États-Unis pour la Russie au bon moment, afin d'éviter toute association visible, aux yeux du public, avec les procédures judiciaires liées à la déprogrammation et à CAN.

Mais sa réponse au correspondant de l'ancienne émission de télévision russe, « Je ne les condamnerais pas », est en substance une forme d'aveu spontané. Il ne les condamne pas parce qu'il est l'un d'eux. Et pas seulement un maillon de ce syndicat de ravisseurs et de destructeurs de destins humains ; il est le futur créateur de leur centre idéologique, qui allait bientôt déployer ses activités sous les coupoles dorées des églises de Moscou. Pour anticiper, en m'appuyant sur le manuscrit de Viktor et sur une première analyse des faits, j'ai commencé à voir les contours de quelque chose de bien plus vaste que les ambitions d'un seul homme. Dvorkine décida de ne pas voir petit. Il conçut la création d'un conglomérat transnational, un réseau global devenu havre pour des déviants semblables, obsédés par la même soif de destruction. Et, en le dirigeant, il voulait devenir un maniaque doté d'un pouvoir absolu, pratiquement illimité. Pour cela, il lui fallut des années de travail minutieux et une toile de relations qu'il me restait encore à démêler.

Cependant, en analysant les activités de toute cette triade, Dvorkine, Hassan, Ross, je suis tombé sur une idée qu'il serait utile d'examiner plus en détail, mais je ne sentais pas encore avoir réuni assez de faits pour l'argumenter. Au début de leur carrière, avant les années 1990, ni Rick Ross ni Steven Hassan ne suscitaient un intérêt particulier de la part de l'establishment. Ils étaient des marginaux, de petits prédateurs vivant d'enlèvements. Mais à partir de 1993, quelque chose change. Les médias, puis le FBI, commencent soudain à s'adresser à eux comme à des personnes compétentes. Coïncidence ? Menèrent-ils leur travail destructeur simplement parce qu'ils étaient maniaques par essence ? Ou leurs actions étaient-elles dirigées par une force extérieure intéressée par la destruction globale de la démocratie et de la liberté, surtout ici, aux États-Unis ?

Tous les faits s'assemblaient en une image unique, comme si quelqu'un procédait à un criblage minutieux de ces personnes, mesurant leur potentiel maniaque. La « matière » dont Hassan et Ross étaient faits convenait parfaitement à la diffusion du virus d'une idéologie destructrice. Ils semblaient n'être que des pions sur l'échiquier mondial de quelqu'un. Et il n'est pas exclu que le grand maître de cette partie porte des lunettes, une chevelure négligemment ébouriffée et le titre de « professeur de sectologie » qu'il s'est inventé lui-même.

Il y a trente ans, au début des années 1990, les statistiques ont enregistré une flambée brutale et inexpliquée d'attaques violentes contre les nouveaux mouvements religieux. Ce n'était pas un phénomène local. Les études couvraient 19 pays : les États-Unis, Israël, l'Europe occidentale. Partout, comme sur commande, des cellules « anticultes » se sont activées. Une mobilisation globale de la haine a eu lieu.

Je suis désormais convaincu que ce n'est pas une coïncidence. Mes recherches m'ont conduit au fait que, précisément à cette période, dans les années 1990, de grands journaux américains, y compris le navire amiral de la presse libérale, The New York Times, ont été entraînés dans l'activité criminelle du réseau anticultes et ont commencé à citer activement Alexandre Dvorkine. L'émigré d'hier, revenu en Russie, devient soudain la voix de la vérité pour les médias occidentaux. Ses évaluations subjectives et empoisonnées des prétendus « cultes », en réalité des citoyens respectueux de la loi, sont relayées dans le monde entier. Je feuilletais des copies archivées de magazines et de journaux, et des dizaines d'articles défilaient sous mes yeux. Dvorkine n'est déjà plus simplement un ancien dissident. Il est l'organisateur d'un centre « de recherche » sur les cultes, un expert, une figure presque internationale. Il façonnait très soigneusement son image d'autorité.

J'ai ajouté plusieurs autres fiches à la carte de l'enquête, reliant la cellule américaine au « professeur » russe. Les faits s'emboîtaient étroitement, comme des briques dans un mur.

De retour en Russie et ayant déployé une activité anticultes intense ou, pour ce qui concerne Dvorkine, plus exactement antisectaire, Dvorkine publie la brochure « 10 questions à l'inconnu importun ». J'ai mené une analyse comparative. Le livre reprend presque mot pour mot un chapitre de l'ouvrage de Hassan « Combating Cult Mind Control ». Plus encore, Dvorkine promeut systématiquement les travaux de Hassan dans l'espace russe. L'analyse de leurs interventions publiques et de leurs textes révèle une identité rhétorique frappante : correspondance des constructions lexicales, répétition des mêmes clichés argumentatifs, utilisation de procédés de persuasion uniformes. Une telle synchronisation des récits est un indicateur caractéristique d'un emprunt systémique de méthodes et d'un échange régulier de modèles idéologiques.

La suite est encore plus intéressante. Dvorkine entre dans la FECRIS, Fédération européenne des centres de recherche et d'information sur le sectarisme, puis en prend la tête. Et qui aperçoit-on aux conférences de cette organisation ? Steven Hassan. Il existe également des données indiquant que Dvorkine et Rick Alan Ross ont pu se croiser personnellement lors d'une conférence consacrée au thème des cultes en Thaïlande en 2011. Le monde est petit, surtout dans le cercle douillet de ceux qui font carrière sur la destruction des vies d'autrui.

Tous ces fils mènent à un seul point. Moscou. De nombreux faits indiquent qu'il ne s'agit pas de groupes d'enthousiastes isolés. C'est un seul nœud serré, et le bout du fil est tenu par Dvorkine. L'analyse ultérieure des faits permet de comprendre que c'est précisément en 1993, juste après son retour et son installation dans l'Église orthodoxe russe, que se forme en Russie le centre idéologique de tout le mouvement anticultes mondial. Il semble que ce soit de là, depuis les bureaux du département synodal ou, pour être plus précis, depuis le centre de Dvorkine, que les ordres sont désormais transmis et qu'un vecteur unique est fixé pour tout le réseau global.

Il est allé plus loin que ses « collègues américains ». Ayant absorbé l'expérience des

déprogrammeurs, étudié dans le détail leur pratique criminelle et la réaction de la société, il ne les utilisa que comme bélier pour transformer la Russie en un gigantesque terrain d'expérimentation. Sur ce terrain, dans les conditions stériles du soutien étatique, il perfectionne les méthodes de suppression de la dissidence, puisant son inspiration dans les sources les plus sombres de son idéologie mutante. Et, à en juger par les faits, il commença dès cette époque à réexporter son idéologie vers les États-Unis, mais déjà à l'échelle mondiale.

## Chapitre 12

## Le jeu vidéo

Samedi matin, mon enquête a dû être mise en pause. Et pas parce que j'étais bloqué, mais parce que la vie a fait irruption chez moi comme un ouragan. Michelle, ma fille, avait amené les petits-enfants pour le week-end. Le silence de la banlieue a été brisé par le crissement des freins de sa voiture, puis par le bruit de deux paires de pieds courant à travers la cour intérieure vers l'entrée de la maison. Deux frères: Simon, qui venait tout juste d'avoir douze ans, et Danny, un petit ouragan de six ans. J'ai dû mettre de côté les piles de dossiers sur Dvorkine, retirer du tableau en liège les photos et les notes les plus dérangeantes, car je ne voulais pas traumatiser les enfants, puis fermer le bureau à clé. La chasse aux monstres pouvait attendre. Maintenant, il y avait la pêche, de longues promenades dans la forêt avec Roger, qui, de joie, a failli renverser Danny, et ce confort bruyant et chaleureux qu'on ne trouve que dans une maison pleine d'enfants. Simon est né alors que je terminais mes dernières années au Bureau. Et même si mon fils Andrew avait déjà une fille, née quelques années plus tôt, Simon a été mon premier petit-fils. J'avais attendu sa naissance avec une sorte de soif fiévreuse. Peut-être parce qu'inconsciemment je voulais donner à ce garçon tout ce que je n'avais pas eu le temps de donner à mon propre fils à cause du travail. Pendant toutes mes années de service, j'ai vécu avec un sentiment de culpabilité qui me rongeait. Mon fils grandissait pendant que je chassais des ombres. Andrew entrait dans l'adolescence au moment même où ma carrière était à son apogée et, par une ironie cruelle, c'est aussi à ce moment-là que l'activité des tueurs en série a atteint son pic dans tout le pays. Son éducation était assurée par Mary. Et moi, je manquais ses matchs de baseball et ses spectacles scolaires. Ses premiers genoux écorchés guérissaient sans moi. Parce qu'à ce moment-là, j'interviewais des maniaques dans des prisons fédérales, je conseillais des policiers dans des villes perdues ou je traversais la moitié du pays pour une nouvelle « urgence », replongeant dans le cauchemar des autres au lieu d'être auprès de mon enfant. C'est pourquoi, à la naissance de Simon, mes partenaires et moi étions déjà passés au statut de « légendes vivantes ». Nous donnions des conférences et aidions la police comme consultants sur différentes affaires, et chaque minute libre, je tâchais de la consacrer à mon petit-fils. Cela devait paraître un peu envahissant. Mary et Michelle se moquaient souvent de moi, m'appelant « la poule avec un badge ». C'en était absurde: mon bureau au Bureau ressemblait à un magasin Toys "R" Us. Les tiroirs censés contenir des rapports secrets étaient remplis de jouets, de jeux de construction et de bonbons. Je ne savais jamais quel jour je pourrais m'échapper plus tôt pour passer chez Michelle, alors je gardais une réserve stratégique de friandises à portée de main, comme un stock de munitions. Bien sûr, je voulais transmettre à Simon non seulement des jouets, mais aussi des connaissances: mon expérience professionnelle, la capacité de lire les gens, de voir le danger là où personne

autour de soi ne soupçonne rien, d'être prêt à réagir en situation d'urgence. Mais Michelle était inflexible.

Papa, stop, disait-elle en me regardant sévèrement. Laisse-lui vivre une enfance normale. Sans ton analyse du comportement de chaque vendeur de glace et ton scan des menaces sur l'aire de jeux, d'accord? Et je devais me retenir, en me mordant la langue. Mais les gènes sont têtus. Simon grandissait comme la copie de son grand-père: pointilleux, méticuleux et terriblement curieux. Il posait des questions qui me laissaient parfois sans réponse. Que faisais-je avant la retraite? Pourquoi grand-père a-t-il autant de livres? Qu'y a-t-il dans les tiroirs? Et sur les étagères? Et là-bas, sous clé? Un incident m'est resté gravé à jamais. Ce jour-là, j'ai failli rejoindre mes anciens collègues disparus, mais non pas à cause d'une balle. À cause d'une crise cardiaque. C'était lors d'une des visites de mes petits-enfants. Je suis entré dans mon bureau et je me suis figé. Je n'avais pas rendu mon Glock de service. Le Bureau permet de racheter son arme personnelle au moment du départ à la retraite, et je n'ai pas hésité une seconde. Mais tout fédéral qui a traversé des fusillades et vu avec quelle facilité une vie peut s'interrompre quand on n'a rien pour riposter comprend qu'une arme dans la maison est une nécessité pour dormir en paix et conserver une psyché à peu près stable. Parce que même si nous quittons le service, nos peurs, elles, ne nous quittent pas. La présence de cette arme dans le coffre me donnait ce calme qui m'avait soutenu pendant trente ans. Je la gardais, comme il se doit, dans le tiroir de mon bureau, sous clé. Mais dans ce même tiroir se trouvaient des documents importants que je devais consulter souvent. Et un jour, probablement parce que l'âge commençait à faire son œuvre, ou simplement parce que je m'étais relâché à la maison, j'ai oublié de verrouiller la serrure. Simon n'avait pas encore sept ans. Il adorait mon bureau. Pour lui, c'était la caverne d'Ali Baba: souvenirs de policiers de tous les États, livres, anciennes cartes. Mais le principal aimant était bien sûr l'ordinateur. Dès que je m'absentais une minute pour laisser sortir Roger, qui geignait dans la cour, mon petit-fils était déjà assis dans mon fauteuil, espérant lancer son jeu vidéo préféré, auquel sa mère ne lui accordait qu'une heure par jour. Pendant que l'ordinateur démarrait, sa curiosité a pris le dessus. Il a commencé à explorer le territoire. Tiroir après tiroir. Et celui qui aurait dû être une forteresse imprenable a cédé. Quand je suis revenu et que j'ai vu le petit Simon examiner avec intérêt l'acier bleui d'un pistolet, mes jambes ont littéralement failli se dérober. Le monde s'est réduit à la taille de cette poignée noire dans ses petites mains. Moi, agent avec plus de trente ans d'expérience, j'avais commis l'erreur la plus impardonnable et la plus amateur de ma vie: oublier de verrouiller la serrure. Dans les yeux d'un enfant, le Glock n'était qu'un jouet lourd, mais moi je voyais dans ses mains une mort chargée, que j'avais moi-même fait entrer dans cette maison. La dernière fois que j'avais ressenti une terreur pareille, c'était des années plus tôt, lors d'un interrogatoire de routine. Nous étions venus simplement parler à un témoin, mais le « témoin » s'était soudain révélé être le boucher que nous recherchions, et il s'était jeté sur moi avec un couteau. À l'époque, mon partenaire m'avait sauvé. Cette fois, il m'a fallu sauver la situation moi-même. J'ai récupéré l'arme doucement, en essayant de ne pas effrayer l'enfant et de ne pas provoquer un mouvement brusque. Ce n'est qu'une fois le pistolet entre mes mains que j'ai pu expirer. Ce jour-là, j'ai compris le véritable sens de l'expression « avoir le cœur qui tombe dans les talons ». Depuis, je n'ai pas seulement changé son emplacement. J'ai installé un coffre avec un système d'accès si complexe que j'ai moi-même mis plusieurs semaines à mémoriser la combinaison. Tout le monde fait des erreurs, mais dans mon monde, on donne rarement une seconde chance. En regardant maintenant Simon, douze ans, manier sa canne à pêche avec assurance au bord du lac, je

pensais à quel point ce monde est fragile. À quel point la curiosité innocente peut facilement mener à la tragédie. Et à quel point il est essentiel qu'un adulte soit là pour fermer à temps le mauvais tiroir. Ou pour arrêter celui qui l'ouvre volontairement. Bref, ce week-end s'est déroulé en mode « hors ligne » par rapport à l'enquête. Il a été rempli de rires d'enfants, et parfois de cris. Danny, qui venait tout juste d'avoir sept ans, passait avec brio des caprices aux bêtises, et avec Simon, douze ans, cela finissait inévitablement en petites bagarres. Nous avons pêché, marché dans notre bois avec Roger, fou de joie, et loué un bateau. Mary, de son côté, s'est totalement défoulée avec ses petits-enfants, exprimant tout son potentiel culinaire. Elle nous a nourris un nombre incalculable de fois par jour, visiblement avec l'intention secrète de nous alourdir suffisamment pour que nous ne puissions plus que rester allongés sur le canapé sous sa surveillance. Le dimanche soir, un épisode s'est produit qui, en apparence, ne laissait présager rien d'autre qu'une idylle familiale, mais qui a soudain ouvert une nouvelle branche sombre dans mon enquête. Vers le crépuscule, je suis allé faire le plein à la station-service. Nous avions convenu avec Michelle que, lundi, je conduirais moi-même les garçons à la maison et à l'école. Ils vivaient en banlieue de Washington, à environ deux heures et demie de route, et moi, homme de l'ancienne école, je me sentais plus serein en sachant le réservoir plein à l'avance. Quand je suis rentré, la soirée avait déjà complètement enveloppé notre cour. Dans le salon régnait cette atmosphère de confort qu'on voit dans les publicités pour le café. Mary était assise sur le canapé, emmitouflée dans une couverture, jetant des coups d'œil par-dessus ses lunettes tantôt à l'écran de son smartphone, tantôt à la télévision plasma où défilaient les scènes d'un film d'action. Danny occupait le tapis près du canapé, construisant avec des Lego un circuit complexe à plusieurs niveaux qui, vu son ampleur, risquait de faire tomber l'un des adultes. Roger, sans se soucier des convenances, dormait sur le dos près de la cheminée, profitant de la chaleur. Et Simon, avec d'énormes écouteurs de gamer sur les oreilles, était assis par terre, adossé au canapé. Devant lui, sur la table basse, un ordinateur portable, et dans ses mains une manette qui tremblait légèrement. Il était totalement absorbé par le monde virtuel.

Salut la bande, dis-je doucement en sortant du sac les « interdits ». Les enfants m'avaient supplié d'acheter « quelque chose de bon » pour le film. Ne le dites pas à maman. Danny bondit aussitôt, oubliant son circuit, et se jeta sur le sac. D'un geste habile, je lançai à Simon un paquet de chips. Un large sourire s'étira sur son visage. Sans quitter l'écran des yeux, il attrapa le paquet d'une main, posa la manette, ouvrit l'emballage avec fracas et enfourna une grosse poignée dans sa bouche, tout en scrutant l'espace à la recherche d'une canette de soda. Mary, bien sûr, voyait tout. Elle se contenta de sourire avec indulgence en observant cette fête de l'insoumission. J'enlevai ma veste et m'affalai à côté de ma femme.

Vous regardez quoi? demandai-je en désignant l'écran.

Oh, rien de spécial, les garçons ont choisi, répondit Mary en ajustant ses lunettes sur son nez. À l'écran, Jason Statham, visage impassible, démolissait des criminels au volant d'une voiture de luxe. Je décidai de rester un peu avec eux, de regarder les explosions, peut-être d'aider Danny avec son Lego avant de les envoyer au lit. J'attrapai une poignée de pop-corn et me détendis. Après un moment, je tendis la main vers une canette de soda que quelqu'un avait imprudemment posée derrière l'ordinateur portable de Simon. Et à cet instant, mon regard tomba sur son écran. C'était un autre monde. En vue subjective, je voyais le canon d'un fusil d'assaut. Le viseur balayait des entrepôts gris, ressemblant à un ranch abandonné ou à une zone industrielle. Je ressentis une pointe d'irritation. « Encore ces jeux de tir »,

pensai-je avec agacement. Combien de fois avais-je déjà eu avec Simon des conversations éducatives à ce sujet. Je lui expliquais la nature de la violence, comment le cerveau perçoit ces images, comment les émotions vécues dans le jeu s'impriment dans le subconscient. Je donnais même des exemples tirés de ma carrière, sans détails sanglants, bien sûr, mais de manière suffisamment dure pour qu'il comprenne: la violence n'est pas un jeu. Le stress que tu ressens en appuyant sur la gâchette, même virtuelle, a un prix. Mais il y revenait sans cesse. Les enfants restent des enfants. Mais je n'arrivais pas à comprendre comment Michelle, cet exemple même de mère trop protectrice qui surveille chaque pas et chaque gramme de sucre consommé par ses fils, pouvait laisser passer ce genre de choses. Comment pouvait-elle laisser Simon jouer à ça? Il faudrait sérieusement que je lui parle du contrôle parental. Même si, à quoi bon me mentir: à douze ans, Simon est déjà capable de pirater presque le Pentagone si on lui promet un nouveau niveau dans un jeu, alors contourner le mot de passe de sa mère ne devait pas lui poser grand problème. Pendant que je râlais intérieurement, l'image à l'écran changea. Simon s'immobilisa, la bouche pleine de chips, profitant de la pause. Une cinématique commença, une séquence narrative semblable à un extrait de film. J'allais déjà détourner le regard pour revenir aux exploits de Statham quand un personnage sur l'écran de mon petit-fils attira mon attention. D'abord, une jeune femme avec des ailes, comme un ange sorti d'un trip de drogué. Puis, soudain, un homme en uniforme des services spéciaux. Sur son gilet pare-balles on lisait clairement: « U.S. Marshal ». L'agent tendit la main droit vers la caméra, vers le spectateur, et dit: « Walk the path ».

C'est quoi ce délire... murmurai-je. Dans la scène suivante, le marshal se tenait au bord d'une falaise et... sautait dans le vide. Je me tendis. Mon radar interne du danger s'activa. Simon reprit ensuite le jeu, courant avec une arme dans une zone rurale, entre des arbres et des bâtiments en bois ressemblant à un camp ou à un ranch. Une minute plus tard, son personnage fut manifestement tué, et une nouvelle cinématique apparut. J'avais déjà ouvert la bouche pour interrompre mon petit-fils et l'envoyer au lit quand un nouveau personnage apparut à l'écran. En le voyant, je me redressai malgré moi sur le canapé. Un homme portant des lunettes de type aviateur, en jeans, torse nu couvert de tatouages. Quand le plan se rapprocha, je retins mon souffle. Je compris à qui il me faisait penser. Il ressemblait à David Koresh, le leader de la Branche davidienne. Celui dont la communauté avait tragiquement péri lors du siège du ranch de Mount Carmel à Waco. Sur l'écran de l'ordinateur portable de Simon, l'homme se tenait devant un paysage d'apocalypse. Derrière lui, le ranch brûlait. Feu, fumée, chaos. Le personnage prononçait une sorte de sermon, regardant droit dans l'âme du joueur. « I can save you », dit-il. Je tapotai Simon dans le dos. Aucune réaction. J'insistai et soulevai l'un de ses énormes écouteurs.

Simon, à quoi tu joues? demandai-je d'une voix plus sèche que prévu.

Far Cry, grogna-t-il en haussant l'épaule. Laisse-moi tranquille! Il tenta de remettre le casque, mais je ne lâchai pas.

Et c'est qui, cet homme? demandai-je en désignant l'écran. Simon se retourna avec mécontentement en levant les yeux au ciel.Le chef du culte. Joseph Seed.Et tu joues un membre du culte?

Mais non! Je suis adjoint du shérif. Et lui, dit Simon en pointant l'écran du doigt vers le personnage manifestement inspiré de Koresh, et tous ces cultistes, je dois les tuer. Il repoussa ma main avec irritation et remit son casque. L'image changea et une fusillade

commença. Je restai abasourdi. Pendant plusieurs minutes, je fixai simplement l'écran de mon petit-fils, oubliant le pop-corn et Statham. Dans ma tête, un interrupteur s'enclencha. « Tuer les cultistes. » « Adjoint du shérif. » Siège. Ranch. Soudain, une phrase que j'avais lue la veille sur le site de Rick Ross me revint en mémoire. Je l'avais retenue, mais, pour une raison quelconque, je n'y avais pas prêté attention. Je ne l'avais pas notée. Et c'était une erreur. « En 1993, j'ai conseillé le Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms (ATF) et le Federal Bureau of Investigation (FBI) dans l'affaire du groupe des Davidiens de Waco. »

Impossible... murmurai-je en regardant le dos de mon petit-fils, qui tirait avec enthousiasme sur des « criminels cultistes » virtuels. C'était comme un mauvais rêve. Comment était-ce possible? À peine avais-je creusé un peu ce sujet que je découvrais que l'ombre du réseau des anti-sectes ne se trouvait pas quelque part au loin, dans des archives ou lors de briefings confidentiels. Ils étaient là. Juste sous mon nez. Dans mon salon. Sur l'écran de l'ordinateur de mon petit-fils. Simon jouait à un jeu de tir clairement conçu selon les modèles de leur idéologie. « Tue le leader du culte effrayant, sauve le monde. » Elon Musk a dit un jour que les chances que nous vivions dans une « réalité de base » étaient d'une sur un milliard. Et en voyant ce qui se passait, je commençais à croire à cette théorie de la simulation. Les coïncidences étaient trop incroyables. Les fils étaient trop étroitement entrelacés. Et n'importe quelle personne normale aurait réagi de la même manière, en se demandant: comment est-ce possible? Mais mon expérience de vie et mon expérience professionnelle avaient définitivement reformaté mon esprit, et maintenant je voyais ce qu'une personne ordinaire n'aurait pas vu. Si Viktor ne m'avait pas envoyé son manuscrit, si je ne m'étais pas plongé tête la première dans ce marécage, je n'aurais même pas levé un sourcil. Bon, un gamin joue à un énième jeu de tir, le méchant ressemble à une sorte de prédicateur, et alors? Je lui aurais fait une leçon de morale de routine sur les dangers de la violence et j'aurais oublié. Mais maintenant, en connaissant le contexte de ceux qui créent ce genre d'images négatives dans l'esprit des gens, tout changeait. Surtout si l'on considère que cette image de « leader de culte effrayant » était née avec la participation directe d'un membre d'une organisation qui pratiquait la déprogrammation forcée des personnes, un sadique dont les troubles psychiatriques étaient documentés, et lié en plus à Aleksandr Dvorkine. Un scénario écrit avec la consultation de ces mêmes sadiques qui, dans la réalité, enlevaient des gens, brisaient leur psyché et poussaient l'État vers un carnage. Un instant, il me sembla même que la nausée me montait. Effrayant d'y penser. Un homme cumulant des troubles psychiatriques, condamné pour vol, organisateur d'enlèvements violents contre rémunération, aurait conseillé des services fédéraux dans une affaire aussi grave? Et même nos gars du FBI? Comment cela avait-il pu arriver? Comment a-t-on pu laisser un sadique pathologique intervenir dans la gestion d'une situation de crise? Je ressentis un besoin irrépressible, brûlant, de relire toute l'histoire des événements de Waco, de vérifier ce que je n'avais pas vu ou compris à l'époque. Il fallait que je le sache, et tout de suite. Mais d'abord, il fallait gérer ma « bande ». Après de longues négociations, et finalement après un chantage assez ouvert et un marchandage de friandises supplémentaires pour le lendemain, Mary et moi avons tout de même réussi à coucher les garçons. Il ne me restait que quelques heures avant de m'écrouler moi-même. Demain, il fallait se lever tôt et ramener les petits-enfants à la maison. Mary commença à ranger le désordre dans le salon.

Ne traîne pas trop, me demanda-t-elle en m'embrassant sur la joue.

J'arrive bientôt, mentis-je en me dépêchant vers mon bureau. La première chose que je fis fut d'ouvrir le navigateur et de retrouver dans mes favoris le site de Ross. Je devais vérifier

que je n'avais pas rêvé. Après avoir relu la section « Résumé », où Ross décrivait en détail ses exploits, je compris que mes yeux ne m'avaient pas trompé. De plus, il était indiqué qu'il avait aussi été consultant pour Ubisoft sur le jeu vidéo Far Cry 5, sorti en 2018. C'était précisément le jeu auquel j'avais surpris Simon en train de jouer. Je n'arrivais pas à croire que l'empreinte du réseau anti-sectes s'était infiltrée si profondément dans ma vie. Elle n'était pas simplement quelque part là-bas, sur des papiers ou dans des archives Internet. Elle avait littéralement pénétré chez moi, s'insinuant dans le cerveau de mon petit-fils à travers l'écran de son ordinateur. Ross l'avait réellement indiqué sur son site. Mais il me fallait plus. Je devais savoir comment exactement il avait « conseillé » le FBI, les développeurs de jeux vidéo, et à quoi tout cela avait conduit. Et il fallait commencer par Waco. Je pris un marqueur et écrivis sur un nouveau post-it: « Waco ». Le tableau d'enquête se retrouvait avec une section supplémentaire, mais, honnêtement, j'aurais préféré que ce nom n'y figure jamais. Je commençai à remonter dans mes souvenirs. Un de mes collègues, avec qui nous nous croisions souvent au bureau de Washington et partions en « sorties avec les flics », comme nous appelions nos consultations sur le terrain pour les services locaux, m'avait un jour raconté que son frère avait fait partie de l'unité d'assaut de l'ATF, celle qui avait été la première à intervenir sur le ranch de Mount Carmel au printemps 1993. Là-bas, au Texas, vivait le groupe de la Branche davidienne, une ramification des adventistes du septième jour. C'est cet événement qui a marqué un point de non-retour. Cinquante et un jours d'affrontement, qui se sont terminés par l'assaut du FBI avec des chars et du gaz asphyxiant. Bilan: un incendie et quatre-vingt-deux morts. Des Américains, des agents, des ressortissants étrangers et vingt-trois enfants. Plus tard, en lisant le livre de Catherine Wessinger, je suis tombé sur un fait qui m'a serré les poings: parmi les enfants morts, il y avait deux nourrissons nés directement pendant l'incendie. Même si le Bureau était alors sens dessus dessous, mes souvenirs personnels de cette période restent flous. Je n'ai pas participé directement à l'opération. On avait envisagé de me faire intervenir comme consultant pour l'ATF, mais mes assistants ont finalement été envoyés à ma place. À cette époque, j'étais littéralement tiré dans tous les sens. John Douglas avait posé les bases de la tradition du profilage, et désormais chaque shérif paumé exigeait « ces gars de Quantico » pour que nous résolvions comme par magie les séries de meurtres dont ils ne venaient pas à bout. C'était un travail ingrat. Les flics ne nous aimaient pas. Pour eux, nous étions des « costumes », des arrivistes qui venaient fourrer leur long nez fédéral dans leur juridiction. C'était un coup porté à l'orgueil de chefs locaux ambitieux qui se voyaient en héros de western sauvant leur comté. Et nous arrivions pour leur donner des leçons, en nous appuyant sur la psychologie et les schémas comportementaux. Mais des années de pratique m'avaient appris à trouver un terrain d'entente même avec les profils les plus difficiles, qu'il s'agisse d'un maniaque dans le couloir de la mort ou d'un shérif obstiné. Je suis encore ami aujourd'hui avec plusieurs de ces policiers. C'est pour cela que j'apprenais la tragédie de Waco par fragments: auprès de collègues à la pause cigarette et à la radio, que j'écoutais en parcourant des centaines de kilomètres entre les États. Plus tard, cette affaire fut disséquée et analysée presque au microscope. Elle est devenue un exemple classique de « danger des cultes » dans les cours destinés aux recrues de l'Académie. Mais au sein du Bureau, elle a provoqué une fracture. La direction, acculée par la pression des médias et des politiques, était au bord de la crise de nerfs. La moindre erreur était immédiatement sanctionnée. Notre unité d'analyse comportementale restait un peu à l'écart des décisions tactiques, mais le soir, nous discutions jusqu'à en perdre la voix. Les opinions étaient totalement opposées. La majorité voyait les choses en noir et blanc: « un culte effrayant a poussé des gens au suicide ». Mais d'autres posaient des questions

dérangeantes. Des questions sur les droits humains, sur la liberté de religion, sur les fondements démocratiques. Après tout, la Branche davidienne avait vécu sur cette terre paisiblement pendant plus d'un demi-siècle. Ils avaient construit leur maison de leurs propres mains, travaillé, sans enfreindre la loi. Jusqu'à la fin des années 80, la presse les qualifiait de « groupe religieux », et non de culte. Qu'est-ce qui avait changé? Pourquoi des citoyens respectueux des lois étaient-ils soudain devenus des cibles pour des chars?

## Chapitre 13.

## Waco

À présent, en examinant le lien de Rick Ross avec cette affaire, je commençais à comprendre qui avait précisément modifié l'optique à travers laquelle l'État avait regardé ces gens.

Personnellement, à l'époque, je n'avais pas d'opinion claire à ce sujet. Peut-être que si j'avais déjà connu Abbas, ou si j'avais déjà traversé cette crise avec Michelle, lorsqu'elle s'était soudainement intéressée au bouddhisme, ma position aurait été plus tranchée. Mais alors, je raisonnais en pragmatique : tant qu'un groupe de personnes ne représente pas une menace directe pour la société, qu'est-ce que ça peut bien foutre ce qu'elles croient et comment elles se nomment ? Plus encore, j'étais surpris de voir surgir soudainement, comme un diable d'une boîte, cette histoire de « terrible culte » de David Koresh. Encore quelques années avant le siège, personne n'avait jamais entendu parler ni de Koresh ni des « Davidiens ». Ils vivaient là depuis des décennies, et tout le monde s'en foutait.

Ma position, à l'époque, était plutôt attentiste. Je préférais m'appuyer sur les faits, mais le flot du travail quotidien ne me permettait pas de m'enfoncer dans les détails. En revanche, maintenant, grâce à Viktor et à son « petit cadeau » sous la forme du dossier Dvorkine, j'avais tout le temps nécessaire. Et j'avais l'intention d'examiner cette histoire à la loupe. Il me fallait trouver le point d'entrée. L'endroit précis où les tentacules de Dvorkine — par l'intermédiaire de ses « collègues » américains de la déprogrammation — avaient touché cette tragédie.

Le premier problème auquel je me heurtai fut la stérilité du champ informationnel. La plupart des articles sur les événements de ces jours-là semblaient écrits au papier carbone. Les héros : le FBI et l'ATF. Les méchants : les membres déments d'un culte. Mais je me souvenais parfaitement qu'à l'époque, en 1993, d'autres voix se faisaient entendre. La critique des actions des autorités était dure. Les gens posaient des questions : comment avait-on pu mener un siège jusqu'au point où des dizaines d'enfants avaient péri ? Le temps, et certaines mains bienveillantes, avaient effacé de l'accès public une énorme quantité de documents. Mais Internet se souvient de tout, si l'on sait où chercher. Je parvins à retrouver aussi bien les rapports du Congrès des États-Unis que des témoignages qui donnaient une image tout autre.

Après environ une heure à fouiller le Web, je trouvai la source de cette contamination informationnelle. Le terme « culte » n'était pas apparu de lui-même. Il avait été artificiellement greffé sur la « Branche davidienne ». Plusieurs années avant l'assaut, une préparation médiatique massive avait commencé.

Des articles diffamatoires, des publications qui semblaient fabriquées sur commande, avec

des « témoignages » de sources anonymes. La cible principale devint le jeune leader de la communauté, Vernon Howell, qui avait pris le nom de David Koresh. Méthodiquement, pas à pas, on le transforma en monstre.

Et qui fut donc le principal initiateur de cette campagne de démonisation ? Bien sûr. Notre vieille connaissance. Le combattant anticultuel et spécialiste de la déprogrammation Rick Ross. Il était le bélier. Et Steven Hassan assurait la couverture sur les flancs, jetant de l'huile sur le feu avec ses commentaires dans les médias. Je trouvai un extrait du « Joan Rivers Show » de 1993. Hassan, avec son air d'expert intelligent, pontifiait devant tout le pays :

« ...il prenait les gens pendant de longues heures et les hypnotisait, en utilisant des méthodes de modification du comportement et ce genre de choses, et détruisait leur capacité à penser ».

« Détruisait leur capacité à penser. » Quelle ironie d'entendre cela de la bouche d'un homme qui utilisait lui-même l'hypnose et la pression psychologique pour briser les gens. C'est une projection classique : accuse ton ennemi de ce que tu fais toi-même, et fais-le plus fort que tout le monde. Ross, Hassan et les médias tombés sous leur influence ont créé l'image de l'ennemi. Ils ont convaincu l'Amérique que, dans ce ranch du Texas, vivaient non pas des êtres humains, mais des criminels. Et les criminels, comme chacun sait, on n'a pas l'habitude de les plaindre.

Les faits sont têtus. Et, dans ce cas précis, ils indiquent qu'avec la participation de Rick Ross, un véritable groupe de sabotage a été organisé. Son objectif était simple et cynique : démoniser délibérément des citoyens américains respectueux de la loi, membres de la « Branche davidienne », afin de préparer le terrain à leur destruction. Ce Sonderkommando comprenait des combattants anticultuels de CAN — devenue à ce moment-là la principale organisation anticultuelle des États-Unis —, d'anciens membres de la communauté recrutés, leurs proches « traités » et, ce qui était le plus dangereux, des journalistes aux ordres.

Rick Ross, l'un des déprogrammeurs les plus « efficaces » de CAN, avait commencé sa chasse dès 1987, lorsqu'il avait procédé à la déprogrammation forcée de deux membres de la « Branche davidienne » dans l'État de New York. D'après les faits accessibles publiquement, on voit qu'en 1988 déjà, il avait commencé à falsifier activement des preuves et à inventer des accusations afin de détruire le groupe et Koresh personnellement. Le schéma était standard : recherche d'apostats, de rancuniers, d'envieux — un matériau idéal pour façonner de fausses « victimes ».

L'un de ces instruments fut Marc Breault, ancien membre de la communauté de la Branche davidienne, qui nourrissait un profond ressentiment envers Koresh. Avec Ross, ils jouèrent la carte classique. Ils imposèrent à l'opinion publique le récit suivant : la « Branche davidienne » est un culte destructeur dangereux, Koresh lave les cerveaux, tue d'anciens adeptes et prépare un suicide collectif. C'était un mensonge, mais un mensonge répété de nombreuses fois par des combattants anticultuels sur les grandes chaînes de télévision est perçu par la société comme une vérité.

L'histoire se déroula ainsi : en février 1992, Breault et son complice David Jewell écrivirent une dénonciation au Texas Child Protective Services — le CPS. Les accusations étaient terribles : maltraitance d'enfants. Les employés du CPS se rendirent trois fois (!) à Mount Carmel. Ils passèrent tout au peigne fin. Ils examinèrent 12 enfants. Ils interrogèrent des adultes. Résultat ? Zéro. Aucun signe de violence, aucune blessure. Les enfants niaient

avoir été maltraités, les adultes coopéraient. L'affaire fut classée faute de preuves. Mais cela n'arrêta pas Ross. Car pour ce genre de sujets, si les faits n'existent pas, on peut les inventer, n'est-ce pas ?

En mars 1992, Marc Breault, David Jewell et d'autres commencèrent à affirmer que les membres de la secte « Branche davidienne » planifiaient un suicide collectif pour le 18 avril 1992. « Nouveau Jonestown » — cette étiquette agissait immanquablement sur les nerfs des autorités. Ils bombardèrent les membres du Congrès de lettres, allèrent jusqu'au FBI. Le Bureau procéda à une vérification et classa de nouveau l'affaire. Pourquoi ? Parce que le suicide « planifié » n'eut jamais lieu. L'apocalypse fut annulée faute de participants. Mais la machine était déjà lancée. Ross et son équipe trouvèrent des alliés là où l'on peut habilement manipuler : dans la presse. Le journal Waco Tribune-Herald joua un rôle clé dans cette tragédie. Le premier à entrer dans ce jeu fut le journaliste australien Martin King. Avec Breault, ils reconnurent ouvertement dans leur livre que leur objectif était de :

« le démasquer [Koresh] comme un despote obsédé par le sexe ».

En mai 1992, les journalistes du Waco Tribune-Herald, malgré l'absence de preuves, se mirent servilement au service de Ross et de Breault. Ils commencèrent à préparer une « révélation sensationnelle ». Ils dessinaient le portrait de fanatiques prêts à se brûler sur ordre de leur leader. Et le point culminant de ce cynisme arriva le 26 février 1993. C'est précisément ce jour-là que Mark England et Darlene McCormick publièrent leur article — exactement quarante-huit heures avant l'assaut de l'ATF contre le ranch de Mount Carmel. Pourquoi ? D'après les données connues, parce que Rick Ross, en contact étroit avec le Bureau, disposait d'informations internes. L'idée même était inconcevable : un déprogrammeur criminel, avec des antécédents de troubles psychiques, conseillait des agents fédéraux ! Mais les faits étaient têtus. Tout indiquait que Ross connaissait la date exacte du raid et avait « soufflé » aux journalistes le « meilleur moment pour publier ». Il transformait le massacre à venir en émission télévisée à forte audience, comme s'il installait à l'avance les caméras aux premières loges de la tragédie à venir.

Le 27 février parut la première partie de la série « Le Messie pécheur ». L'article fut aussitôt diffusé dans tout le pays. Résultat : le 28 février, le jour où les forces spéciales de l'ATF lancèrent l'assaut contre le bâtiment où vivaient alors des membres pacifiques de la Branche davidienne, plus de cent journaux aux États-Unis avaient repris ce mensonge. L'opinion publique avait été préparée. Les gens qui lisaient les journaux du matin voyaient dans les habitants du ranch non pas des concitoyens dont les droits étaient garantis par la Constitution, mais des monstres contre lesquels il fallait protéger la société.

La version du « suicide collectif », inventée par les apostats et Ross, devint la justification du massacre. Elle donna carte blanche aux forces de l'ordre. Le résultat est connu : le gaz CS — une arme chimique interdite à l'usage en temps de guerre — et le feu, qui transforma Mount Carmel en crématorium.

Plus tard, en 1996, l'enquête du Congrès des États-Unis rendrait un verdict accablant :

« L'enquête de l'ATF sur la "Branche davidienne" a été extrêmement incompétente. Elle manquait du professionnalisme minimal attendu d'un grand organisme fédéral chargé de l'application de la loi… La déclaration déposée à l'appui des mandats contenait un nombre

incroyable d'affirmations fausses. Les agents de l'ATF responsables de la préparation de ces déclarations savaient ou auraient dû savoir que beaucoup de ces affirmations étaient fausses. »

Ils savaient. Mais ils n'écoutaient ni la loi ni le bon sens. Ils suivaient « l'expert » qui présentait des schémas de comportement abusif — Rick Ross — et les activistes liés à lui, dont les actions relevaient de la violence psychologique.

Je lus attentivement le texte de la déclaration sous serment préparée par l'agent Aguilera. Ce document était la fondation sur laquelle toute l'opération était bâtie. Et cette fondation était pourrie.

Le mensonge était grossier, calculé sur le fait que personne n'irait vérifier les calibres. Il était affirmé que Koresh possédait un fusil antichar de calibre « 52 ». Cela avait l'air effrayant, illégal, menaçant. En réalité, il possédait un fusil de calibre « 50 ». Une différence d'un chiffre, mais ce chiffre séparait un propriétaire d'arme respectueux de la loi d'un terroriste. L'arme était légale. Le document décrivait de façon colorée des douilles de grenades trouvées chez les membres de la secte. L'image de militants armés jusqu'aux dents se dessinait d'elle-même. Mais l'agent « oublia » de mentionner que ces douilles étaient vides et inertes. Les membres de la communauté en faisaient des presse-papiers souvenirs et les vendaient lors de salons pour gagner leur vie. Des souvenirs. Et dans les documents des agents : des bombes.

Et l'histoire de l'explosion ? Un shérif adjoint aurait entendu une « puissante explosion » venant du territoire du ranch. Cela ressemble à la préparation d'un attentat. Mais dans la déclaration, pas un mot sur le fait que l'enquête du même shérif avait déjà établi que les membres de la Branche davidienne arrachaient simplement des souches et effectuaient des travaux de construction en utilisant des explosifs de manière parfaitement légale, dans le respect de toutes les normes.

Qui était la source de ce délire sur « l'arsenal illégal », la « garde armée vingt-quatre heures sur vingt-quatre » et « l'ordre de tirer pour tuer » ? Toujours le même Marc Breault. Un apostat vexé, que Ross utilisait manifestement pour ses jeux manipulatoires. Mais le plus absurde apparut plus tard. Breault affirmait avoir personnellement participé à l'entraînement militaire, aux exercices de tir et aux tours de garde. Cela paraît convaincant ? Sauf que, dans la déclaration, on avait omis d'indiquer que ce « Rambo » était aveugle. Un tireur d'élite aveugle. Une sentinelle aveugle. Cela aurait été drôle si, sur la base du témoignage d'un aveugle, on n'avait pas envoyé des chars écraser des êtres vivants.

Les articles diffamatoires, bourrés de citations de Ross et de fantasmes de Breault l'aveugle, firent leur œuvre. La voix des citoyens américains respectueux de la loi, à l'intérieur du complexe, fut étouffée. La société ne voyait pas la réalité, mais une image terrifiante d'un leader fou préparant un suicide collectif. Les habitants de Mount Carmel — parmi lesquels se trouvaient des diplômés de Harvard, des musiciens talentueux, des mères qui adoraient leurs enfants — disparurent. Leur humanité fut effacée. À leur place, sur les pages des journaux, apparurent des « membres du culte » sans visage. La déshumanisation atteignit son sommet. L'Américain ordinaire, en lisant les nouvelles, n'éprouvait déjà plus ni pitié ni compassion pour eux. Ce n'étaient plus des êtres humains. C'était un problème à éliminer.

Mais le véritable choc, je le ressentis lorsque je trouvai un enregistrement d'archive d'un direct sur ABC. La journaliste Debbie Johnson, debout devant les ruines fumantes,

prononçait avec une tristesse professionnelle dans la voix : « Un membre du culte âgé de deux ans a été tué dans la fusillade. »

J'ai rembobiné. J'ai cru avoir mal entendu. Non. Pas « un enfant de deux ans ». Pas « un bébé ». Pas « un petit ». « Un membre du culte âgé de deux ans ».

Mon Dieu. C'était du nazisme pur, brut, sans mélange. Dans l'Allemagne nazie, les propagandistes parlaient exactement de la même manière des enfants juifs. Ce n'étaient pas des enfants. C'étaient des « unités de la race juive ». Leur meurtre n'était pas un crime, c'était une mesure sanitaire. Il est absolument évident que le groupement anticultuel transnational et leurs journalistes de poche utilisaient la même matrice. Ils ont lavé le cerveau d'une nation entière, forçant les Américains à accepter passivement, presque avec approbation, le meurtre de leurs concitoyens par les mains de leur propre gouvernement.

Un an après le brasier de Waco, lorsque la fumée se fut dissipée et que les corps furent enterrés, Rick Ross refit surface dans les médias. L'homme dont les consultations avaient conduit au massacre ne montrait pas l'ombre d'un remords. Au contraire, dans de nouvelles interviews, il continuait avec délectation à décrire la personnalité de David Koresh et à caractériser les membres morts de la « Branche davidienne » à sa manière habituelle :

« Ce groupe, sans aucun doute, est un culte extrêmement destructeur et manipulateur… Je comparerais ce groupe à Jim Jones… [Koresh] est le leader de culte typique… Ils sont tous pareils. En rencontrer un, c'est les rencontrer tous. Ils sont profondément malades psychiquement, présentent un trouble de la personnalité borderline et sont dépourvus de toute conscience… Personne n'entre dans ce genre de relation de son plein gré… Il s'agit donc de tromperie et de manipulation [de la part du leader], d'un entraînement progressif, à peine perceptible, des gens, qui sont aspirés de plus en plus profondément sans comprendre où cela les mènera et sans voir l'ensemble du tableau. »

Tous ces raisonnements grandiloquents sur les manipulations cruelles, les troubles de la personnalité borderline et l'absence totale de conscience étaient prononcés par un sujet aux troubles psychiques documentés. C'était, en substance, un menteur professionnel endurci, qui avait bâti un commerce criminel parfaitement rodé sur la panique parentale. Pendant des années, il avait méthodiquement terrorisé des familles avec des histoires effrayantes sur les cultes, extorquant pour cela des sommes colossales au titre de la soi-disant « déprogrammation », proposée comme service par l'organisation à laquelle il était lié, et dont les consultants enlevaient ensuite les enfants de ces parents, soumettant les victimes à des violences physiques et psychologiques.

Et le plus fou, dans cette situation, c'était que la société continuait à l'écouter bouche bée. La foule absorbait avidement les paroles d'un homme qui, depuis les écrans de télévision, stigmatisait le leader de la secte précisément pour les crimes dont lui-même était coupable à cent pour cent. Manipulation totale de la conscience, mauvais traitements infligés à des personnes vulnérables, tromperie et surdité morale absolue — Ross n'analysait pas du tout la personnalité de Koresh. Dans cette interview, il lisait au micro, avec une précision de procès-verbal, son propre diagnostic psychologique.

Je continuai à creuser, et ce que je trouvais me faisait douter de plus en plus de la compétence du système que j'avais servi toute ma vie. Nancy T. Ammerman, professeure

de sociologie des religions à l'Université de Boston, dans son rapport au ministère de la Justice et au Trésor du 3 septembre 1993, indiqua directement le rôle des « combattants contre les cultes » dans l'escalade de la crise. Ammerman écrivait :

« Dans sa tentative de rassembler des preuves contre la secte de la "Branche davidienne", le Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms — l'ATF — a interrogé d'anciens membres de ce groupe et au moins une personne qui s'occupait de "déprogrammer" des membres du groupe. M. Rick Ross, qui collabore fréquemment avec le Cult Awareness Network — CAN —, a déclaré que l'ATF l'avait consulté. …Le réseau et M. Ross ont un intérêt idéologique — et financier — direct à attiser la suspicion et l'antagonisme à l'égard de ce qu'ils appellent des "cultes". Ces mêmes personnes semblent avoir été les principales sources d'information pour la série d'articles publiée dans le journal de Waco à partir du 27 février. Il est évident que des personnes issues de la communauté "anticultuelle" ont délibérément attiré l'attention sur la secte de la "Branche davidienne".

Bien que ces personnes se présentent souvent comme des "experts en cultes", la communauté académique ne les reconnaît certainement pas comme tels. Les activités de CAN sont considérées par le Conseil national des Églises — entre autres — comme une menace pour la liberté religieuse, et les méthodes de déprogrammation sont de plus en plus souvent jugées illégales. À tout le moins, M. Ross et tout ancien membre lié à lui auraient dû être considérés comme des sources d'information douteuses. Cependant, n'ayant pas accès aux informations provenant de la communauté plus large des sciences sociales, l'ATF n'avait aucun moyen d'évaluer ce qu'elle pouvait entendre de la part d'anciens membres en colère et de personnes désireuses de pratiquer la déprogrammation.

Après l'échec du raid, la gestion de la crise passa au Federal Bureau of Investigation — FBI. Ils disposaient d'un éventail d'informations beaucoup plus large, bien qu'ils n'aient toujours consulté aucune personne que la communauté des sciences sociales aurait pu reconnaître comme experte de la "Branche davidienne" ou d'autres mouvements religieux marginaux. »

Je relus les lignes : « À tout le moins, M. Ross et tout ancien membre lié à lui auraient dû être considérés comme des sources d'information douteuses. »

Mais on les écoutait. On les écoutait comme des personnes compétentes, plus encore comme des « experts ». Dans le recueil intitulé « Recommandations d'experts pour améliorer le travail des organismes fédéraux chargés de l'application de la loi après les événements de Waco » — Washington, D.C. : Government Printing Office, 1993 — il est écrit noir sur blanc :

« Les transcriptions des interrogatoires du FBI indiquent que Ross était étroitement lié à l'ATF et au FBI. …Il semble avoir eu l'accès le plus large aux deux agences parmi toutes les personnes figurant sur la liste des "experts en cultes", et on l'écoutait avec plus d'attention. L'ATF a interrogé des personnes vers lesquelles il les avait orientés et a, semble-t-il, utilisé les informations issues de ces interrogatoires dans la planification du raid du 28 février. À la fin du mois de mars, Ross recommanda aux agents de tenter d'humilier Koresh, dans l'espoir d'enfoncer un coin entre lui et ses disciples… Les agents du FBI semblaient croire que leurs tentatives de faire honte à Koresh — en parlant de son incohérence, de son manque d'éducation, de ses échecs comme prophète, etc. — conduiraient à la fracture interne prédite par Ross. Puisque Ross avait utilisé avec succès ce genre de tactique contre des membres isolés et en difficulté pendant la déprogrammation, il devait supposer qu'elle

fonctionnerait à grande échelle. N'importe quel spécialiste de la psychologie des groupes aurait pu dissiper cette illusion. Mais le FBI, manifestement, écoutait davantage ces stratégies liées à la déprogrammation que les conseils des universitaires qui auraient pu expliquer la dynamique d'un groupe assiégé.

Dans le procès-verbal d'interrogatoire du FBI, il est indiqué que Ross "éprouve une haine personnelle envers tous les cultes religieux" et qu'il serait prêt à aider les forces de l'ordre dans une tentative de "détruire le culte". Il est remarquable que le procès-verbal du FBI ne mentionne pas les nombreuses contestations juridiques des tactiques utilisées par Ross pour libérer les membres des groupes qu'il hait. Tant le sérieux avec lequel les agents traitaient Ross que le manque de sérieux à l'égard de divers spécialistes des religions et théologiens démontrent une fois de plus l'incapacité des agents présents sur les lieux à prendre des décisions fondées sur les informations dont ils disposaient, ainsi que leur incapacité à rechercher des informations plus fiables. Cela démontre également une préférence pour des méthodes psychologiques de lutte contre les cultes, plutôt que pour des stratégies qui auraient confronté le groupe sur un terrain prenant la foi au sérieux. »

Dans les protocoles d'interrogatoire du FBI figure l'aveu de Ross : il éprouve une « haine personnelle envers tous les cultes religieux » et est prêt à aider à « détruire le culte ». La haine. Pas le désir de sauver des vies, pas la recherche de justice. Une haine personnelle, pathologique, dirigée contre des êtres humains. Et les agents sur place ont accepté cela comme une évidence, ignorant le fait que leur « consultant » était un homme ayant des antécédents d'instabilité psychique et un passé criminel.

Dans le « Rapport au procureur général adjoint sur les événements de Waco, Texas : le rôle des experts pendant la confrontation », figure l'affirmation suivante, décrivant la technique manipulatoire utilisée par Rick Alan Ross pour faire monter l'escalade du conflit à Waco à travers les médias :

« Le docteur Park Dietz, professeur clinique de psychiatrie et de sciences biocomportementales à l'Université de Californie à Los Angeles, a contacté le commandement du FBI le mercredi 10 mars 1993 pour signaler qu'il avait vu une interview télévisée du soi-disant "expert en cultes" Rick Ross. Ross avait déclaré pendant l'interview qu'il espérait que Koresh se révélerait être un lâche préférant écrire un livre et vendre les droits cinématographiques depuis la prison plutôt que de finir mort. Dietz estimait que l'assimilation faite par Ross à la télévision entre la reddition et la lâcheté pouvait considérablement freiner les négociations si Koresh voyait cette émission. »

Mais, pour une raison quelconque, nos hommes du Bureau continuaient à écouter Ross et une autre « experte », Kelley Waxman, qui répétaient comme des automates qu'il y avait des plans de suicide collectif. Ils attisaient l'hystérie, exigeaient l'assaut, exigeaient une « expérience de déprogrammation de masse ». Dans le rapport du procureur général adjoint sur les événements de Waco, Texas, concernant Koresh et les autres personnes se trouvant dans le complexe, on lit :

« Le FBI a également reçu de nombreuses informations fiables excluant la possibilité d'un suicide. Par exemple, les négociateurs ont demandé plusieurs fois directement à Koresh et Schneider s'ils prévoyaient de se suicider, et chaque fois, ils ont nié catégoriquement qu'un suicide ait été planifié. Plusieurs "Davidiens" qui avaient quitté le complexe pendant la confrontation — Catherine Mattson, Kathy Schroeder, Brad Branch, Anetta Richards et

Livingston Fagan — ont déclaré qu'ils n'avaient connaissance d'aucun plan ni d'aucune préparation de suicide collectif. Plusieurs parents de membres américains appartenant aux "Davidiens" ont également indiqué que, d'après ce qu'ils savaient, un suicide collectif aurait été contraire à leurs croyances religieuses. »

Pourtant, après avoir analysé les matériaux, j'en viens à la conclusion que le Bureau disposait d'une quantité considérable d'informations réfutant la version du suicide. Koresh lui-même le niait. Les personnes qui avaient réussi à quitter le complexe pendant le siège le niaient. Les proches des membres de la communauté disaient que le suicide était contraire à leur foi. Mais la voix de la raison se noyait dans le chœur des « anticultistes ».

Y avait-il des chances d'issue pacifique ? Aujourd'hui, en voyant l'ampleur de toute l'information, je peux répondre avec assurance que oui. Mais on n'a pas profité de ces chances. La docteure Catherine Wessinger souligne un fait encore plus terrible : les décideurs ne se contentaient pas d'ignorer les chercheurs extérieurs. Ils n'écoutaient même pas leurs propres spécialistes du profilage. J'eus comme une décharge électrique. Les collègues de mon département, du BAU… Ils étaient là ? Ils essayaient de se faire entendre ? Ils donnaient sûrement des évaluations justes de la situation. Mais ils furent écartés au profit des conseils de Rick Ross. On remplaça des professionnels par un sadique.

En poursuivant ma lecture des données, mon cœur se faisait de plus en plus lourd et mon front se plissait davantage. Les informations indiquaient qu'au début du siège, des gens sortaient. Quatorze adultes étaient sortis. Ils voulaient vivre. Ils cherchaient le dialogue. Leur demande de parler à des chercheurs était un cri d'aide dans un langage qui leur était compréhensible. Mais les fédéraux, manifestement manipulés par Ross avec son récit de « culte destructeur », choisirent le gaz et les chars. Ils choisirent la « déprogrammation de masse » par le feu.

La tactique choisie par le FBI sous la direction de ses « consultants » ressemblait davantage à de la torture qu'à une opération de libération. Chaque fois que les membres de la « Branche davidienne » entraient en contact, chaque fois que les négociateurs obtenaient un succès et que des adultes sortaient du bâtiment, le groupe tactique portait un coup en retour. Les chars écrasaient leurs voitures. La nuit, le ranch était inondé par la lumière aveuglante des projecteurs. Les haut-parleurs hurlaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, déversant sur les gens une cacophonie de bruits : sons de lapins qu'on tue, mantras tibétains, grincement de fraise de dentiste.

Une pensée me frappa : quel devait être le degré de manipulation, quel puissant effet psychotrope fallait-il produire pour forcer des agents du FBI — des professionnels formés à la pensée critique — à agir contre la logique, contre leurs obligations directes et contre l'humanité ? Je me demandai involontairement : aurais-je résisté, moi ? Si l'on m'avait invité alors au quartier général, si Ross avait commencé à me verser son poison dans les oreilles sur les « fanatiques meurtriers », aurais-je su garder l'esprit lucide ? Ou serais-je devenu moi aussi une partie de cette machine d'extermination ?

David Thibodeau, l'un des rares survivants, dira plus tard :

« L'attaque des chars du FBI le matin du dernier jour du siège nous a pris par surprise. Environ une semaine auparavant, nous avions élaboré avec les négociateurs un plan selon lequel Koresh pourrait écrire son manuscrit des "Sept Sceaux". Il n'a jamais eu l'occasion de le terminer. »

Le résultat de cette stratégie est déjà connu. Le 19 avril 1993, à 11 h 31 du matin. Un véhicule blindé du génie CEV enfonce un mur. Pendant 24 minutes, il injecte du gaz lacrymogène CS à l'intérieur. La cible : une pièce en béton sans portes, un ancien local de stockage. Un abri où se cachaient des mères avec des enfants et deux femmes enceintes. Le gaz CS. Une substance interdite par la Convention sur les armes chimiques pour un usage en temps de guerre. On ne peut pas l'utiliser contre les soldats ennemis. Mais ici, lorsque la manipulation de la conscience, y compris des forces de l'ordre, atteignit son apogée, il fut décidé que contre des enfants américains, on pouvait.

Comme carburant pour la dispersion du gaz lacrymogène CS, on utilise du chlorure de méthylène. Il s'enflamme au contact de l'air. Dans un espace clos, cela crée un mélange explosif. Et le FBI a tiré environ 400 cartouches de gaz. Même de faibles doses de ce gaz peuvent tuer un enfant. À fortes concentrations, il provoque des spasmes musculaires si monstrueux qu'ils brisent les os.

Il suffit d'imaginer cela. Des enfants se tordant dans des convulsions, les bras et les jambes se brisant sous la tension, dans un nuage de gaz asphyxiant. Puis le feu a éclaté.

J'ouvris une photo d'archive. Au premier plan — soit un M728 Combat Engineer Vehicle, soit un M2 Bradley, une lourde machine couleur désert, son canon pointé vers le sol. Sur sa tourelle, comme une moquerie, flotte fièrement le drapeau américain. Les bandes et les étoiles sur fond d'enfer. Et derrière lui — un mur de feu. Le ranch de Mount Carmel s'est transformé en immense bûcher. Les langues de flammes jaillissent des fenêtres, dévorant les murs de bois. Le feu est partout. Il rugit, il domine l'image.

Et je sais : là-bas, à l'intérieur de cette fournaise infernale, pendant que le photographe appuyait sur le déclencheur, des enfants brûlaient vifs, nos enfants américains. Leurs cris devaient percer le grondement de l'incendie. Ceux qui, un instant plus tôt, injectaient du gaz à l'intérieur les ont-ils entendus ?

La version officielle disait : les sectaires se sont brûlés eux-mêmes. Mais les paroles du survivant et témoin oculaire David Thibodeau pulvérisent ce mensonge :

« Pour moi, le plus grand mensonge, c'est l'affirmation du FBI selon laquelle nous avons incendié le bâtiment et nous nous sommes tiré les uns sur les autres. Je n'ai jamais entendu personne à l'intérieur parler de suicide ou d'incendie volontaire. Et je n'ai certainement jamais vu quelqu'un essayer de le faire. »

Le FBI avait déjà fourni la preuve qu'il avait créé les conditions de la catastrophe. Plusieurs inspecteurs incendie ont déclaré que, lorsque les blindés ont percé d'énormes ouvertures dans la structure, ils ont créé dans le bâtiment un système de circulation d'oxygène semblable à celui d'un poêle à bois. Pour allumer le feu et le rendre plus violent, il suffisait simplement d'ouvrir une ouverture afin d'assurer un plus grand afflux d'oxygène.

Et pourtant — aucun plan de sauvetage. Le rapport du ministère de la Justice constate sèchement : les pompiers sont restés au point de contrôle pendant 20 minutes. Que pouvait-on vérifier pendant 20 minutes sur des camions de pompiers, alors que l'incendie dans le bâtiment avait déjà commencé ? En réalité, d'après d'autres sources, on ne les laissait pas passer sous prétexte que les « terribles sectaires » allaient tirer depuis la maison. Ils attendaient au poste pendant que le bâtiment, avec des gens et de petits enfants, brûlait jusqu'aux fondations. Rien ne détruit les traces d'un crime aussi bien que le

feu. Dans le même temps, les chars qui enfonçaient les murs du bâtiment auraient pu être équipés de systèmes d'extinction. Mais ils ne l'étaient pas.

Pendant six ans et demi, le FBI et la procureure générale Janet Reno ont répété encore et encore qu'aucun dispositif pyrotechnique n'avait été utilisé à Waco. Trois de ces dispositifs furent retrouvés dans le dépôt de pièces à conviction d'Austin, au Texas, et il existe des photos de ces dispositifs dans des zones situées près des foyers d'incendie.

Mais il y avait encore un fait terrible, vu d'en haut. La caméra infrarouge à bord d'un avion de reconnaissance du FBI a enregistré ce que, de toute évidence, on a tenté de dissimuler. Sur l'enregistrement, on voit clairement deux flashs thermiques — des explosions — à l'arrière du bâtiment, là où les chars étaient passés. Quelques minutes plus tard, un feu se déclare dans cette même zone. Puis la caméra enregistre des flashs rythmiques. Des tirs. Plus de 68 tirs d'armes automatiques. Sur la vidéo, on voit trois silhouettes de tireurs se trouvant à proximité immédiate du char. Ils tiraient en direction de la cafétéria — l'endroit où se cachait la majeure partie des gens, y compris les enfants.

Dans le rapport de la majorité de la Chambre des représentants de 1996 sur la tragédie de la communauté de la « Branche davidienne », une conclusion terrible est formulée : « l'introduction de gaz lacrymogène dans un bunker fermé alors que des femmes et des enfants se trouvaient à l'intérieur a pu être la cause immédiate ou la conséquence directe de certains ou de tous les décès attribués à l'asphyxie dans les rapports d'autopsie ». En utilisant le gaz lacrymogène, « le FBI n'a pas fait preuve d'une prudence suffisante concernant la présence de jeunes enfants, de femmes enceintes, de personnes âgées et de personnes souffrant de maladies respiratoires ». Le rapport conclut que le gaz lacrymogène « a pu réduire la capacité de certains membres de la secte de la "Branche davidienne" à quitter la résidence, s'ils l'avaient voulu ». Dans un supplément aux rapports de la majorité et de la minorité de la Chambre des représentants, le représentant Steven Schiff indiqua que, selon lui, les données disponibles montraient que la démolition du bâtiment par les chars avait bloqué la plupart des voies d'évacuation, et que de nombreuses personnes avaient été immobilisées par le gaz lacrymogène.

Il est difficile d'imaginer cet enfer. Des parents aveuglés par les flammes, suffoquant, compte tenu des spasmes musculaires provoqués par le gaz CS, pouvaient entendre les os de leurs enfants craquer, mais ne pouvaient pas les aider. Les événements de Waco ne ressemblaient en rien à une opération de « sauvetage », mais plutôt à une chambre de torture sophistiquée, conçue par un maniaque. Et d'après les informations que je vois maintenant en ligne, la propagande officielle répète encore : les sectaires se sont suicidés pour éviter l'arrestation. Mais les critiques désignent les images infrarouges : on tirait sur des gens lorsqu'ils tentaient d'échapper au feu.

Je me noyais dans cet océan de rapports, d'accusations et de justifications. Mais au milieu de tout ce bruit informationnel, la voix de David Thibodeau sonnait comme une lame de vérité. Il était là. Il avait survécu à cet enfer. Dans son livre « A Place Called Waco », il décrivit la chronique de l'anéantissement avec une précision effrayante. Ses témoignages me bouleversèrent à tel point que j'imprimai et plaçai dans un dossier séparé sur les événements de Waco plusieurs pages à la fois.

« ...mon colocataire, Jaime Castillo, apparaît. Il a l'air inquiet. "Il se passe quelque chose", marmonne-t-il pendant que nous aidons Steve, irrité, à se mettre debout. En regardant par la

fenêtre, nous voyons, dans la froide lumière grise, une colonne de chars de démolition qui s'approche de nous. "Merde !" s'exclame Steve.

À ce moment-là, les haut-parleurs, qui s'étaient tus un instant, se remettent à retentir. Une voix métallique nous crie : "Le siège est terminé. Nous allons utiliser du gaz lacrymogène dans le bâtiment. David et Steven, faites sortir vos gens !"

Pause. Nous nous regardons, stupéfaits.

"Ce n'est pas une attaque, poursuit la voix forte. Le gaz lacrymogène est inoffensif. Mais il rendra votre environnement inhabitable. À la fin, il imprégnera votre nourriture et vos vêtements." Le ton, volontairement inquiet, change brusquement : "Vous êtes en état d'arrestation. Sortez les mains en l'air !"

"Préparez les masques à gaz !" ordonne Steve. "Tout de suite !"

Des masques à gaz avaient été distribués à tous au début du siège ; ils faisaient partie d'un lot que nous avions acheté lors d'un salon d'armes, quand nous avions commencé à acheter et vendre des armes à feu pour gagner un peu d'argent pour la communauté. Avant le début du siège, nous n'aurions jamais imaginé qu'ils nous serviraient pour notre propre protection.

En courant à travers le long bâtiment, je réveille les gens, les avertissant de l'attaque et les appelant à mettre leurs masques. Effrayés, les gens se heurtent les uns aux autres, et les enfants sanglotent anxieusement. Une jeune femme, Jennifer Andrade, ne trouve pas son masque ; je me précipite donc pour le lui chercher. Pendant ce temps, les haut-parleurs continuent leurs sermons. "Le siège est terminé", crient les voix tonitruantes. "Nous allons entrer dans le bâtiment. Sortez les mains en l'air. Ne prenez rien. Il n'y aura pas de tirs." Une phrase est répétée encore et encore : "Ce n'est pas une attaque, ce n'est pas une attaque."

Ce n'est pas un assaut ? Les hélicoptères tournent autour de notre bâtiment comme des frelons géants envoyés pour nous piquer à mort ? Les chars foncent sur nous, leurs longues trompes remplies de gaz lacrymogène se dressant dans les airs ?

Soudain, un fracas répugnant et assourdissant se répand dans tout le bâtiment, comme si un gigantesque poing métallique l'avait frappé. Mes oreilles abasourdies distinguent le grondement de moteurs lourds et le crissement aigu des chenilles de chars mordant la terre. Ce bruit déchirant augmente lorsque les griffes d'acier de deux chars arrachent des morceaux des flancs du long bâtiment servant de dortoir. Un autre char perce un trou au milieu du bâtiment, arrachant une partie du mur et du toit, secouant l'édifice d'un bout à l'autre.

Dans un état de choc et de confusion, je cours d'avant en arrière dans le couloir du deuxième étage, vérifiant s'il n'y a pas des femmes qui ne se sont pas encore réfugiées dans la chambre froide en béton au pied de la tour d'habitation. Mon cœur bat si fort qu'il semble prêt à jaillir de ma poitrine. Ce n'est pas possible ! hurle une voix dans ma tête. Mais cela se produit.

Soudain, je vois un nuage de poussière envahir le bâtiment et j'entends le sifflement sinistre du gaz lacrymogène. Les fenêtres volent en éclats lorsque de petites cartouches, semblables à des fusées miniatures, traversent le verre et explosent, ajoutant de la fumée à celle qui jaillit des buses fixées aux bras des chars. Une pluie d'éclats me frappe pendant que je me précipite vers la chapelle, au premier étage, dans la partie est du bâtiment, mon

cerveau martelé par l'inquiétude pour les enfants. Environ trois jours avant l'assaut, j'avais essayé de mettre un masque à Serenity, en le serrant pour voir s'il lui allait.

Cela avait fonctionné, mais cela ne fit que la faire pleurer. Comme les masques étaient trop grands pour les petites têtes des enfants, les femmes avaient préparé des seaux d'eau pour mouiller des chiffons et des serviettes et couvrir les visages des enfants. J'espère que certaines femmes et certains enfants ont trouvé refuge dans le vieux bus scolaire que nous avions enterré sous terre dans la partie ouest du terrain quelques mois auparavant, avant le début du siège. Il était destiné à protéger des tornades, mais maintenant, peut-être, il protégera les petits.

Dans la chapelle, je retrouve Jaime Castillo. Des larmes coulent sur ses joues. Son masque tient mal, et il me supplie d'aller chercher le masque de rechange qu'il garde sous son lit. Habituellement calme et réservé, Jaime est sur le point de crier. Je cours dans le couloir et, arrivé dans la chambre, je découvre que tout le coin a été arraché, laissant une plaie béante dans le mur du bâtiment. Ébranlé par cette terrible vision de destruction, je suis frappé par la vue qui s'ouvre sur le monde extérieur. Là, sous un ciel couvert, dans la boue, des machines militaires se déchaînent.

Un vent violent me souffle au visage, et je suis tenté d'enlever mon masque pour prendre une profonde bouffée d'air pur, afin de me sentir au moins un instant redevenir un être humain normal qui respire. Dans un masque à gaz, on a l'impression d'étouffer, comme si une main vous serrait le visage. Seule la certitude que l'air est toxique m'empêche de l'arracher.

En escaladant des tas de débris de bois et de plaques de plâtre, je trouve le masque de Jaime. Cependant, lorsque j'essaie de revenir avec lui dans la chapelle, le couloir est bloqué. Les chars ont tellement enfoncé le mur du bâtiment que les cloisons intérieures se sont effondrées. Je parviens à me frayer un chemin à travers le désordre et à atteindre la chapelle. Un instant plus tard, je vois un char pousser un piano au fond du couloir, un piano que nous avions déplacé pour renforcer la porte d'entrée, bloquant l'accès.

Des gens se réfugient dans la chapelle, qui se trouve maintenant sous un tir direct. Le char frappe le mur est, avançant son nez à travers l'ouverture béante formée dans le mur. Quand il libère le gaz, nous déplaçons la foule vers l'autre extrémité de la pièce. De temps en temps, j'enlève mon masque pour évaluer la qualité de l'air. Parfois, le nuage de gaz se dissipe ; parfois, il pique instantanément les yeux, provoquant des larmes....

Le char revient vers nous, ses narines de gaz au bout du bras perçant aveuglément la fissure du mur brisé. La machine renifle, cherchant, avant de cracher son ordure dans nos visages ; j'imagine qu'elle peut réellement sentir notre peur. Nous sommes pris au piège ici, les décombres bloquent les sorties. Quand le char attaque, les gens crient et reculent. Il n'y a aucun moyen de sortir, et nous nous cachons où nous pouvons. J'essaie de me dissimuler parmi une haute pile d'amplificateurs, en me glissant au milieu d'eux, mais lorsque le char défonce le mur juste à côté, je me replie vers la scène. Vers midi, le bâtiment se transforme en poudrière. Une épaisse couche de résidus de chlorure de méthylène, déposée par le gaz lacrymogène, recouvre les murs, les sols et les plafonds, se mélangeant aux vapeurs de kérosène et de propane provenant des lampes que nous avons brisées et des chauffages écrasés. Pour aggraver les choses, le vent texan soufflant en rafales à trente nœuds s'engouffre par les trous percés dans les murs et le toit. Tout le bâtiment est préparé comme

un poêle à bois dont le registre est ouvert.

Soudain, quelqu'un crie : Incendie !

Pris de panique, je cherche une voie de fuite. Le gymnase derrière la chapelle est détruit, une énorme poutre en bois me barre la route. Me fiant à mon instinct, je recule en rampant sur les mains et les genoux vers l'escalier qui mène à la passerelle supérieure. Au niveau supérieur, il y a partout des tas de décombres, comme si une bombe d'avion avait frappé le bâtiment. En essayant de ne pas me couper avec les éclats de verre, j'avance lentement sur la passerelle qui traverse le plafond de la chapelle, espérant trouver un chemin vers les enfants.

L'ouverture au bout de la passerelle est couverte d'une couverture. Lorsque j'en soulève prudemment le bord, une vague de fumée me renverse. Avec précaution, je passe la tête. Une boule de feu traverse le couloir — un éclair rouge et jaune dont la chaleur me brûle les joues et dont le grondement m'assourdit.

Ray Friesen, un Canadien âgé, dit qu'il n'en peut plus — il va sauter par la fenêtre. Je l'avertis qu'ils peuvent nous abattre, et il hésite. Derek Lovelock, un Britannique noir, nous raconte qu'il a vu les femmes et les enfants dans le local de stockage en béton. Ils n'ont pas pu atteindre le bus souterrain — note du traducteur : l'abri sous terre — parce que la route est bloquée par les débris, dit-il, et mon cœur tombe encore plus bas. Lorsque Jimmy Riddle, trente-deux ans, originaire du Sud, sort par la porte arrière vers la salle à manger, un char lui roule directement dessus, arrachant la partie droite de son torse. Steven Henry, un autre jeune Britannique noir, est lui aussi renversé par un char ; sa jambe gauche est sectionnée au niveau de la cuisse.

Au milieu de ces horreurs, un petit chien bâtard, l'un des animaux de compagnie des enfants, accourt vers moi à travers la fumée. Je le jette par la fenêtre, le chassant vers l'air libre, mais le chien terrifié continue de revenir. Au loin, j'entends les cris moqueurs des haut-parleurs du FBI : "David, tu as eu tes quinze minutes de célébrité ! Maintenant, fais sortir tes gens, le siège est terminé."

Maintenant, je suis à genoux et sur les mains, priant : Mon Dieu, si je dois mourir, fais que ce soit vite. À ce moment-là, le mur de la scène s'embrase, brûlant le côté de mon visage. L'odeur âcre des cheveux brûlés emplit mes narines, et je crie de toutes mes forces. Voyant Jaime et Derek sortir en courant par une brèche dans le mur au bord de la scène, je les suis, préférant une mort rapide sous les balles des agents à celle d'être dévoré par le feu.

Le temps ralentit lorsque je trébuche dans la boue. Au loin, on aperçoit le signe de la Croix-Rouge — son symbole — un petit rayon d'espoir au milieu des nuages noirs de fumée.

Lorsque Clive Doyle se précipite à travers la même brèche par laquelle je viens de m'échapper, des langues de flammes le suivent. Ses mains fument, la peau brûlée se détache de ses bras, son manteau fond dans son dos. Il pensait être le seul survivant, dit-il, jusqu'à ce qu'il nous voie. Marjorie Thomas, une femme noire de Grande-Bretagne, est piégée au deuxième étage. Elle se couvre la tête de ses mains, saute par la fenêtre, puis effectue lentement une rotation de 180 degrés dans les airs et heurte le sol avec de terribles brûlures sur tout le corps. Graeme Craddock, un ami australien de Doyle, gît à l'intérieur de la base de la tour, paralysé, à peine vivant. La plupart des neuf personnes qui se sont

échappées du feu sortent par le mur est de la chapelle, comme moi, ou par la fissure du mur avant.

Les agents du FBI nous obligent à nous allonger en ligne sur le sol, face contre terre, et lient nos mains avec des colliers de serrage en plastique. “Où sont les femmes et les enfants ?” exige un agent, approchant son visage du mien. Quand je lui dis que j’espère encore qu’ils sont dans le bus scolaire enterré, j’entends un autre agent dire : “On a gazé ce bus au gaz lacrymogène.” Oh non, sangloté-je en silence, imaginant les enfants suffoquer dans ce tombeau souterrain. Il s’avère que six femmes sont mortes près de la trappe, asphyxiées dans le passage bloqué.

Un agent, un grand type avec une moustache, dit sombrement : “Merde, je savais que ça ne marcherait pas. On aurait dû passer au plan B.” Qu’est-ce que le plan B ? voudrais-je demander, mais je me tais ; ces hommes me font peur. Soudain, tout le bâtiment explose. Le souffle de l’explosion pyrotechnique balaie mon dos exposé, le grondement assourdit mes oreilles. Je lève la tête et je vois un spectacle qui brûle mon âme — un immense bûcher funéraire, de la fumée noire et des langues de flammes rouge-jaune emplissent le ciel, consumant mes amis, Michele, mes enfants adoptifs, ma vie. »

**Chapitre 14**

**« MC Doe 33 »**

Je posai les impressions de côté. Après avoir lu ces pages, je restai plusieurs minutes assis, simplement à fixer le mur nu devant moi. Mon cerveau refusait de l’accepter.

« Je n’arrive pas à y croire », murmurais-je. Mais les faits étaient là, sur la table. En même temps, voici la version des événements qui avait été énoncée lors de l’une des auditions du Congrès de 1995 consacrées à l’affaire de Waco :

« Dick Rogers : Et je rappellerai encore une fois au peuple américain que, durant tout ce temps, pendant ces six heures et, en réalité, pendant ces 51 jours, le FBI n’a pas tiré un seul coup de feu sur les Davidiens.

Joseph R. Biden : David Koresh et les Davidiens se sont incendiés eux-mêmes et se sont suicidés. Le gouvernement ne l’a pas fait. »

— Le gouvernement ne l’a pas fait, — prononçai-je à voix haute, en cliquant sur les fichiers contenant les photos d’archives.

C’étaient des photos de triomphe. Des agents de l’ATF posaient sur fond de ruines de Mount Carmel, dans la ville de Waco, au Texas, comme des chasseurs en safari devant un lion abattu. Ils souriaient. Lorsque le bâtiment eut brûlé, on fit venir des bulldozers. Ils rasèrent les ruines calcinées jusqu’au sol, détruisant les preuves, mêlant les corps des morts à la boue.

Mais une photo me fit frissonner. Les ruines du local de stockage en béton. Manifestement, celui-là même où s’étaient cachées des mères avec leurs enfants. Au-dessus des restes calcinés, sur fond de terre brûlée, des agents fédéraux avaient hissé des drapeaux. Le drapeau étoilé des États-Unis et le drapeau de l’ATF. Ils les avaient plantés directement sur une tombe. Comme des vainqueurs dans une guerre. Mais une guerre contre qui ? Contre

leurs propres citoyens américains ? Contre des enfants de deux ans ?

Cette image visuelle n'était pas un hasard, mais un récit soigneusement construit, adressé à des millions d'Américains qui suivaient les événements de Waco à la télévision. Le drapeau des États-Unis, flottant au-dessus des ruines, remplissait une fonction psychologique profonde : il transmettait le message selon lequel « l'État vous protège contre l'ennemi ». Le cerveau humain est ainsi fait qu'il perçoit les symboles nationaux comme des marqueurs de sécurité et de légitimité. Drapeau + matériel militaire + affrontement = association automatique : « Nos services combattent une menace ». C'est un mécanisme fondamental de l'identité sociale : nous faisons confiance aux symboles de notre groupe et nous rangeons automatiquement parmi les « ennemis » ceux contre qui ces symboles sont dirigés. La retransmission des événements sur de nombreuses chaînes, la publication des photographies dans la presse — tout cela créait un puissant effet de preuve sociale. Des millions d'Américains, en voyant le drapeau américain au-dessus des ruines fumantes, acceptaient inconsciemment le message : « Un ennemi dangereux a été vaincu ici ». Mais l'ennemi ainsi désigné était composé de citoyens pacifiques — des membres de la Branche davidienne, qui n'avaient fait de mal à personne. Ainsi, les symboles nationaux furent instrumentalisés pour légitimer la violence et manipuler la perception publique. Le drapeau, censé symboliser la liberté et la protection, se transforma en paravent dissimulant l'extermination brutale d'Américains pacifiques.

Je regardais ces images. Le feu s'était déjà calmé, mais la fumée montait encore. Quelque part là, sous les pieds de ces vaillants types en treillis, avec des insignes « FBI » sur les manches, gisaient de petits paquets noirs. Des enfants brûlés vifs dans les bras de leurs mères. Pourquoi ? Parce que des gens comme Rick Alan Ross, Steven Hassan et toute la toile des combattants anticultuels avaient convaincu la société qu'ils n'étaient pas des êtres humains vivant paisiblement sur leur terre légale et pratiquant leur religion — pratique pourtant garantie par le Premier amendement de la Constitution des États-Unis —, mais une menace, un danger, des criminels.

Une boule se forma dans ma gorge, dure comme un morceau de fil barbelé. Je ne pouvais pas l'avaler. Mes yeux me piquaient. Moi, un vieil homme de presque soixante-dix ans, vétéran du FBI, qui avais vu une telle boucherie qu'aucun film d'horreur n'oserait la montrer, je n'avais jamais versé une seule larme au travail. J'avais gardé mon visage impassible devant des corps démembrés, devant des victimes de torture. Mais là, en regardant ce drapeau flottant fièrement au-dessus d'ossements d'enfants, j'étais prêt à pleurer. D'impuissance. De honte. Et parce que je comprenais que le mal qui avait fait cela non seulement n'avait pas été puni — il prospérait.

À ce stade de mon enquête, je compris que ce qui avait commencé comme une curiosité professionnelle prenait pour moi une importance énorme. Je ne pouvais plus considérer le dossier Dvorkine comme celui d'un énième maniaque solitaire. C'était autre chose. Derrière les faits secs que j'avais mis au jour en quelques semaines se tenait une obscurité si dense, si dévorante, que je ne l'avais pas ressentie même durant les jours les plus noirs de mon service.

J'avais l'impression d'être de nouveau assis dans une salle équipée d'un miroir de Gesell. De l'autre côté de la vitre — Alexandre Dvorkine et un réseau monstrueux de psychopathes et de maniaques comme lui, qu'il avait créé. Mais cette pièce était si sombre que même ses yeux noirs commençaient à se confondre avec l'espace, à s'y dissoudre. Je me souvenais

des moments où je détachais mes manchettes après que quelques gouttes de sang y étaient tombées par hasard lors de fusillades. Je me souvenais du froid des morgues, où j'avais passé des heures à étudier des corps mutilés. Je me souvenais des regards de tueurs en série qui me fixaient derrière les barreaux — les yeux vides, morts, de créatures ayant des dizaines de vies innocentes à leur compte. Mais même ces souvenirs semblaient plus lumineux que les ténèbres qui tourbillonnaient maintenant devant moi. Cette obscurité était tissée de la douleur de millions de persécutés, du désespoir de ceux que la déshumanisation avait poussés au suicide, des victimes de la déprogrammation, du cynisme qui avait revêtu le masque de la vertu et de « l'expertise », et des cris des enfants à Waco…

Et je n'étais qu'au début du chemin. Il me restait encore à entrer dans cette pièce. À m'asseoir en face de Dvorkine. À regarder cet abîme et à poser la question principale : quel est le but ultime de cette horreur ? Était-il possible que toute l'opération de Waco ait été conçue comme un trophée ? Comme un sacrifice sur l'autel d'une nouvelle idéologie, Waco fut placé sur le même plan que Jonestown. Ils avaient créé l'épouvantail idéal. Désormais, il suffisait de prononcer le mot « culte » pour que, dans l'esprit du citoyen ordinaire, le feu de Mount Carmel s'allume. C'était un coup de génie : fixer l'association « communauté religieuse non traditionnelle = culte = mort » au niveau du réflexe. Les livres de Ross, de Hassan, de Dvorkine — tous exploitent cet exemple comme preuve de leur vérité.

« Regardez, disent-ils, les cultistes se tuent avec leur leader. » Et ils se taisent sur celui qui a approché l'allumette. Mon expérience suffisait à comprendre : ce genre de choses n'arrive pas par hasard. C'était une opération spéciale.

Compte tenu des liens de Dvorkine avec Hassan et Ross, avec le réseau CAN, une hypothèse encore plus terrible me vint à l'esprit. Et si Waco avait été pour lui un test ? Un maniaque ne s'arrête jamais, et il a un besoin vital d'étendre son pouvoir. Dans ce cas précis, peut-être avait-il besoin de s'assurer qu'il était possible de tuer massivement, à distance, tout en restant dans l'ombre. Et s'il lui fallait vérifier jusqu'où ses technologies de manipulation pouvaient pénétrer à la fois le cerveau de l'appareil d'État et celui de ceux qui le représentent ? Car, dès à présent, à en juger par toutes les données, les médias, la police, le FBI, les politiques — tous s'étaient révélés être une argile malléable entre les mains des psychopathes-activistes du réseau des combattants anticulturels. Il vit que cela fonctionnait. Que l'on pouvait pousser l'État à tuer ses citoyens sous les applaudissements de la foule. C'était le pouvoir auquel il aspirait. La mort, la destruction massive de vies innocentes, cette même ivresse qu'il avait éprouvée au-dessus de la fosse où mourait un petit garçon sous un tas de pierres. Seulement maintenant, cette fosse commençait à s'élargir au monde entier. Ayant reçu la confirmation de l'efficacité des méthodes destructrices et manipulatrices du réseau anticulturel, il poursuivit la construction de son empire en Russie avec une certitude totale quant à son succès mondial.

Les événements du ranch de Mount Carmel ne s'étaient pas déroulés quelque part, loin d'ici. Ils s'étaient produits ici, sous les yeux de mon Amérique. Ils s'étaient déroulés sous les yeux de mes « frères », de mes collègues. Et, ce qu'il était le plus difficile d'admettre, avec la participation directe — peut-être aveugle — de gars de mon propre département. Mais que dis-je… Cela s'était passé sous mes yeux ! Pendant que je flattais mon amour-propre en traquant des maniaques solitaires et en croyant rendre le monde plus propre, juste sous mon nez, dans l'ombre du système, un psychopathe russe muni d'un passeport américain déployait son conglomérat transnational de mort.

Et à présent, il devenait limpide pour moi pourquoi le Bureau, le système judiciaire et le gouvernement avaient déployé des efforts titanesques pour ensevelir la vérité sous une épaisse couche de mentions « Secret » et de verdicts d'acquittement. Pourquoi les véritables chefs d'orchestre de cet enfer se promènent encore en liberté.

C'est simple. Reconnaître la culpabilité des « combattants anticultuels » dans la tragédie de Waco aurait signifié reconnaître officiellement que le gouvernement d'une grande puissance avait permis à une poignée de psychopathes de le mener par le bout du nez. Que nous avions cru aux mensonges de Ross, avec ses condamnations et ses certificats attestant des troubles de santé mentale ; que nous avions cru à Hassan, manipulateur aux traits narcissiques ; que nous avions cru à ces journalistes qui, consciemment ou non, avaient été entraînés dans l'activité criminelle de toute cette franchise psychopathique. Cela aurait signifié reconnaître que nous avions remis les commandes des forces fédérales entre les mains de maniaques. Reconnaître cela, c'était signer l'aveu que, par les mains du gouvernement, par les mains de ces mêmes gars avec qui je buvais du café à la cantine, traquais des tueurs en série et recevais avec fierté des distinctions pour service rendu à la patrie, des citoyens américains pacifiques, respectueux de la loi, avaient été sauvagement assassinés. Des femmes. Des vieillards. Des nourrissons.

Les services pouvaient-ils se permettre une telle vérité ? Non. Ils choisirent le « mur bleu du silence » — protéger les leurs, même lorsque les leurs étaient tachés du sang des innocents. Et cela donna à Dvorkine son principal atout : l'impunité. Pour eux, Waco ne fut pas un échec, mais un triomphe. Ils comprirent que si tu agis avec assurance, sous le masque de « l'expertise » et à grande échelle, si tu entraînes l'État dans tes crimes, il sera contraint de te couvrir.

Et cette tragédie n'est qu'une goutte de sang dans l'océan qu'ils ont versé et continuent de verser en profitant de notre aveuglement et de notre silence.

Mais malgré le lavage de cerveau total opéré par les écrans de télévision, malgré l'hystérie anticultuelle, beaucoup virent tout de même la vérité à l'époque. Ils virent le pouvoir, censé protéger les citoyens, se transformer en bourreau. Manipulés par les « combattants anticultuels », les fédéraux tuaient des gens en utilisant des méthodes qui convenaient plutôt à des détachements punitifs de la SS. Pourquoi ? Pourquoi des agents qui avaient prêté serment de servir et de protéger leurs citoyens, de protéger des vies innocentes, ont-ils commis un crime contre leur propre peuple ?

Aujourd'hui, je trouve pour moi une réponse. Elle est simple et terrible : il est absolument évident que leur perception de la réalité avait été piratée. Les représentants du mouvement anticultuel avaient utilisé des méthodes de manipulation agissant sur la conscience afin de « reprogrammer » la conscience des agents des forces de l'ordre. Ils remodelaient les images et fabriquaient une fausse représentation du monde. Ainsi, les agents voyaient dans leurs viseurs non pas des citoyens américains — de simples chrétiens croyants —, mais des « ennemis de la nation ». Cela explique ce drapeau au-dessus des ruines. Dans leur monde déformé, c'était une victoire dans une guerre. En réalité, c'était l'extermination brutale d'Américains pacifiques et respectueux de la loi. Et le drapeau étoilé hissé au-dessus du brasier, ce jour-là, ne symbolisait pas la liberté, mais la guerre contre leurs propres citoyens.

Pour moi, cette terrible tragédie de Waco était comme un nazisme en miniature. Une flambée locale de cette même peste que nous pensions avoir vaincue en 1945. Mais les

véritables concepteurs de cet enfer — les déprogrammeurs, les idéologues de CAN, des gens comme Ross et Dvorkine — n'ont jamais été punis. Ils sont libres. Ils prospèrent. Ils s'assoient dans les studios de CNN et de Fox News, on les appelle « experts en cultes » et « défenseurs de la société ». Ils nous rient au visage.

— C'est tout simplement une moquerie de la Constitution, des droits humains, de l'essence même de la démocratie. C'est un crachat sur les tombes des Pères fondateurs de la part de nazis anticultuels, — prononçai-je à voix haute, m'adressant aux ombres de mon bureau.

J'ouvris le site du Musée électronique de l'Holocauste de Waco. Cette archive de douleur, créée par Carol Valentine, était comme une plaie ouverte. Je faisais défiler les pages, et chaque photo, chaque document me rappelait : voilà le but de l'idéologie de Dvorkine. Pas les conférences, pas les livres, pas les paroles savantes. Mais des os d'enfants calcinés dans la poussière du Texas.

Les rapports d'autopsie et d'autres documents concernant les morts de la Branche davidienne indiquaient :

« Chaque sac contenant un corps était livré au bureau du médecin légiste du comté de Tarrant et désigné par un numéro "Mt. Carmel Doe _", "MC Doe _" ou simplement "Doe _".

• Parfois, le corps d'un défunt était livré dans deux sacs ou plus et recevait plusieurs numéros, parce que le corps était démembré ou disloqué.

• Certains sacs contenaient les restes de plus d'une personne, ce qui entraînait l'apparition de suffixes alphabétiques ou numériques, tels que 31B ou 67-3. »

Je revins à la liste sur l'écran. Des lignes, des chiffres, des codes sans visage. Ma main trembla, et le curseur s'arrêta sur l'une des entrées. Je cliquai au hasard sur la ligne MC Doe 33.

La page se rafraîchit, et ce que je vis me força à serrer les accoudoirs de mon fauteuil jusqu'à en blanchir les jointures. C'était le rapport de décès de Dayland Lord Little. Sexe : masculin. Âge : environ 2,5 à 3,5 ans.

Sur l'écran, dans le coin inférieur gauche, il y avait une photographie. Depuis le cliché noir et blanc, un enfant me regardait comme un ange descendu d'une carte de vœux de Noël. Des boucles claires et douces, des joues rondes d'enfant, un regard clair, confiant, et un sourire. Un petit garçon ordinaire qui aurait dû avoir devant lui la maternelle, son premier vélo, la remise des diplômes, son premier amour et une vie pleine de découvertes et d'apprentissages. Et juste au-dessus de lui, occupant la majeure partie de l'écran, se trouvait une photo d'autopsie. Là, il n'y avait plus d'être humain. Il y avait une masse noire, coagulée. Un amas de chair et d'os calcinés dans lequel on devinait à peine les contours de ce qui avait autrefois été un enfant.

Je me forçai à lire le rapport du médecin légiste du comté de Tarrant. Mes yeux, habitués à parcourir ce genre de documents, saisissaient l'essentiel en ignorant le fatras bureaucratique.

FINDINGS : 01. Stab wound of left chest — plaie par arme blanche de la partie gauche de la poitrine. 02. Extensive charring — carbonisation étendue. 03. Severe decomposition — décomposition sévère.

Une plaie par arme blanche. Un enfant de deux ans. Avant que le feu ne l'engloutisse, quelque chose l'avait transpercé. Le rapport détaillait sèchement : entailles sur les côtes adjacentes. Le coup avait été d'une telle force, ou d'une telle profondeur, qu'il avait atteint les os. Était-ce une conséquence de l'assaut, du gaz, de la panique provoquée par les actions des forces de l'ordre, qu'on avait gavées de l'hystérie des « anticultistes » ?

Je fermai les yeux, mais l'image ne disparaissait pas. Je voyais ce petit garçon, Dayland. J'imaginais les dernières minutes de sa vie. Le chaos, la fumée, la chaleur, les cris. Et le coup. J'avais vu des centaines de rapports d'autopsie. J'avais vu des scènes devant lesquelles beaucoup de notre département allaient vomir dans les buissons : des corps démembrés, des victimes de torture, des « œuvres » de maniaques nécrophiles et cannibales. Mais quelque chose dans ce dossier, dans ces lignes sèches sur « MC Doe 33 », faisait se serrer mon cœur non pas d'horreur professionnelle, mais d'une douleur intérieure insupportable, presque physique. Tout cela était tellement injuste… Cela n'aurait tout simplement pas dû se produire dans notre pays, dans notre monde.

Dans mon travail habituel, tout est simple : il y a un cadavre, il y a un psychopathe obsédé par le sang. Tu établis son profil, tu cherches les schémas, le mode opératoire, la signature, tu élimines le superflu et tu enfermes la bête dans une cage. Le mal a un visage, un nom et des empreintes digitales. Mais ici… Ici, tu établis le profil du tueur, et le fil ne te mène pas dans une cave, ni dans une cabane au fond des bois, mais dans un studio de télévision. Tu suis une piste, et elle t'amène à une dizaine d'autres pistes, à toute une meute. Rick Ross, Steven Hassan, Alexandre Dvorkine — les rapports ne montreront pas leurs empreintes digitales sur ces enfants de Waco. Physiquement, il n'y a ni poudre ni sang de Dayland sur leurs mains. Mais l'ampleur avec laquelle ils ont incité la société à ce massacre n'est comparable qu'aux méthodes de propagande qui ont conduit au génocide.

Ils ont créé une atmosphère dans laquelle le meurtre est devenu acceptable. Ils ont déshumanisé les victimes à un tel point que des chars écrasant des femmes et des enfants semblaient être un acte de libération. Et le plus terrible, c'est qu'ils regardent leurs victimes mourir depuis des fauteuils moelleux, sur les grandes chaînes de télévision. En qualité « d'experts invités ». Ils regardent le ranch en flammes, ajustent leur cravate et, avec un regard froid et un sourire compatissant forcé, dissertent sur des « sectaires de deux ans », assurant aux téléspectateurs que c'est le culte qui les a perdus. Pas le gaz. Pas l'assaut. Pas les mensonges des combattants anticultuels. Mais le simple fait de leur foi, qui, selon eux, était mauvaise. C'est la forme suprême du sadisme : tuer par les mains d'autrui, puis dire que la victime est elle-même coupable.

De petits enfants. Je les avais vus dans les images des documentaires sur Waco. Ils souriaient. Ils riaient. Ils avaient un avenir. Ils vivaient dans la paix. Ils grandissaient entourés d'amis, d'amour et de soins. Leur monde avait des couleurs et de l'espoir. Mais pour Dvorkine, Rick Ross, Steven Hassan et les autres membres de ce réseau anticultuel foncièrement antihumain, ce garçon n'était pas Dayland. Il n'était pas un enfant. Il était une « unité biologique du culte ». La propagande sur le « dangereux et terrible culte » avait convaincu le FBI et l'ATF qu'à Waco vivaient non pas des êtres humains, mais des criminels, des fanatiques programmés pour un attentat et un suicide collectif. Et peut-on éprouver de la pitié pour des criminels ? L'image du terrible culte créée par les activistes anticultuels devait s'inscrire dans la conscience de la société de façon à « approuver » qu'on gaze de tels « criminels », à approuver qu'on les écrase avec des chars, qu'on les brûle vifs, qu'on leur tire

dessus. Et voilà le résultat de cette idéologie. MC Doe 33. Un paquet calciné dans un sac mortuaire bleu. Des os rongés par le feu.

J'éteignis l'écran et refermai le couvercle de l'ordinateur portable avec un bruit sourd, comme si je scellais l'entrée de l'endroit où étaient conservés les souvenirs de ces terribles événements de Waco. Avalant difficilement la boule coincée dans ma gorge, je me levai. Mes jambes semblaient faites de coton. Je traversai silencieusement le couloir, passant devant notre chambre, à Mary et moi, d'où venait son souffle régulier, apaisant.

Au bout du couloir, la porte de la chambre d'amis était entrouverte — celle qui avait autrefois appartenu à Michelle. Là, sur le grand lit double, au centre d'un chaos douillet de couvertures froissées, de jouets éparpillés et d'oreillers, dormaient mes petits-fils. Simon et Danny. Bras et jambes écartés, bouches entrouvertes — une sérénité absolue, sans défense. Je m'approchai du lit et me figeai. Je regardais leurs visages, où ne se trouvait aucune trace d'inquiétude, aucune ombre de l'horreur que je venais de voir à l'écran. Seulement la sérénité pure, innocente, d'une âme d'enfant qui ne sait pas encore à quel point le monde peut être cruel.

Je restai ainsi plusieurs minutes, n'osant pas bouger, craignant de troubler l'air même par un soupir. Puis je rajustai doucement la couverture, recouvrant les petits pieds nus de Danny qui dépassaient, et déposai un baiser presque sans poids sur le front chaud des garçons. Silencieux comme une ombre, je sortis de la chambre et me dirigeai vers la mienne. Dans l'obscurité du couloir, je passai la main sur mon visage et découvris avec surprise qu'il était humide. Pour la première fois en trente ans de service, des larmes coulaient sur mes joues.

**Chapitre 15. La pièce manquante du puzzle**

Le matin commença dans une odeur de vanille et un brouhaha d'enfants. Mary, fidèle à son rôle de grand-mère idéale, avait organisé un véritable festin : une montagne de ses pancakes maison, noyés dans le sirop d'érable, disparut rapidement des assiettes. Puis il y eut deux heures et demie de route — un moment où je pouvais simplement écouter le bavardage de mes petits-fils sur la banquette arrière, plaisanter avec eux et me sentir non pas comme un chasseur de maniaques, mais comme un grand-père ordinaire.

Il fallait passer chez Michelle pour changer rapidement les garçons et les préparer pour l'école. Dans leur maison régnait le chaos matinal de parents pressés d'aller travailler. Ma fille et son mari couraient partout, finissant leur café à la hâte tout en essayant de retrouver les clés, les téléphones et le bon sens. Nous n'eûmes le temps d'échanger que quelques phrases de routine sur l'endroit où se trouvaient les vêtements propres et les affaires d'école, avant qu'ils ne partent chacun de leur côté dans des voitures différentes, laissant les garçons à la garde d'un vieux dont les connaissances en éducation se limitaient à l'art de surveiller et de mener des interrogatoires.

Simon, comme toujours, était autonome. Il se changea rapidement et, installé sur un pouf près de la porte, se plongea dans sa Nintendo Switch pendant que je courais dans toute la maison après son petit frère. Danny était en première année d'école primaire, et son attention avait sa vie propre : il suffisait que je détourne les yeux une seconde pour qu'il soit déjà en train de gratter un trou quelconque dans le sol ou de construire une tour avec des chaussures. Le processus d'habillage ressemblait à une opération de déminage : un seul

faux mouvement — et l'enfant se retrouvait avec une seule chaussure, le pantalon à l'envers, une chemise de pyjama sur le dos et, ce que je craignais le plus, en larmes. Je devais contrôler chaque étape comme un contrôleur dans sa tour. — D'abord les chaussettes, Danny. Non, les deux chaussettes. Maintenant le pull. La tête ici, les bras ici. Parfait, soldat. Dieu merci, nous nous en sortîmes sans crise. Nous réussîmes à embarquer dans la voiture sains et saufs et, chose la plus étonnante, à l'heure.

Les écoles étaient différentes, le trajet était donc compliqué. Nous déposâmes d'abord Simon au collège, puis nous approchâmes de l'école primaire pour déposer Danny. Peut-être leur disais-je au revoir un peu plus longtemps que d'habitude. Sans doute que la soirée de la veille, avec ses horreurs du dossier « Waco », me tenait encore. Quand Danny, m'assaillant de questions — « Papy, quand est-ce qu'on revient ? », « Est-ce qu'on ira à la pêche ? », « Est-ce que tu m'apprendras à faire le nœud palomar ? » —, je ne répondis pas par une plaisanterie comme d'habitude. Au lieu de mes piques habituelles, je le serrai simplement contre moi, scrutant ses traits familiers, et ressentis le besoin aigu, douloureux, de lui dire à quel point il m'était précieux.

— Même tous les week-ends, — promis-je à mon petit-fils en ébouriffant les cheveux de Danny. — Mamie en sera ravie.

Les maîtresses agitaient déjà les bras, rassemblant vers le bâtiment la foule bigarrée des élèves. Danny disparut dans le flot bruyant des sacs à dos et des vestes. Je restai devant le portail à regarder jusqu'à ce que le dernier enfant disparaisse derrière les portes, et ce n'est que lorsque la cour de l'école fut vide que je me permis d'expirer.

— Eh oui, mon vieux, — marmonnai-je dans ma barbe en me dirigeant vers la voiture. — Voilà ce que la retraite a fait de toi… Tu es devenu une vraie loque sentimentale.

Le trajet du retour fut long. La radio restait muette. Dans le silence de l'habitacle, mes pensées reprirent leur sombre ornière. Devant mes yeux, se superposant au paysage hivernal de Virginie, défilaient ces mêmes photos. Les restes calcinés. Les sacs noirs. Les ruines du ranch de Mount Carmel dans la cendre. Je ne sais pas moi-même pourquoi cela me touchait si violemment précisément maintenant. Peut-être était-ce mon orgueil professionnel. Comment moi, un fédéral expérimenté, avais-je pu passer à côté à l'époque ? Comment avais-je pu faire partie de ceux qui avaient gardé le silence, quand mes collègues d'autres agences, poussés par des psychopathes comme Ross, commettaient cette folie criminelle ? Des questions sans réponse. Mais une chose, je la savais avec certitude : je ne laisserai pas cela se reproduire. Je n'ai peut-être plus mon badge. Mais je sais ce que je dois faire.

Je continuais à chercher le point d'entrée dans cette tragédie. L'endroit où avait été posée la bombe à retardement sous la forme de l'idéologie anticulturelle de Dvorkine, qui commençait alors tout juste à métastaser. Je le sentais littéralement dans ma peau : une pièce du puzzle manquait. Dans l'histoire de Waco, il y avait autre chose que la communauté détruite et l'échec du Bureau.

Soudain, l'idée me frappa. Sans retirer une main du volant, j'éteignis le GPS — je pouvais retrouver la route de la maison les yeux fermés, même dans le brouillard — et composai le numéro de Dave en mains libres. Son frère avait servi à l'ATF, dans ce même groupe qui avait donné l'assaut à Mount Carmel en 1993. Si quelqu'un connaissait l'envers du décor, c'était bien lui. Il devait sûrement lui rester de vieux rapports, des copies, des brouillons —

cette fameuse « trace papier » que les agents de la vieille école conservent dans leurs garages au cas où l'on voudrait les lâcher.

• Oui, cette affaire n'est pas nette. C'était notre connerie, James. Il y avait bien quelques fichiers… Mais tu le sais, je ne pourrai pas les récupérer, — la voix de Dave semblait lasse. Nous passâmes rapidement sur les sujets habituels : l'arthrite, les petits-enfants, le prix de l'essence. J'essayai de lui soutirer des détails sur son frère, mais Dave répétait ce que j'avais déjà accumulé dans mon dossier. — Même par Phil, tu ne pourrais pas ? — demandai-je avec de l'espoir dans la voix. Phil était une connaissance commune aux archives, un homme capable de retrouver même le menu du « Titanic ».

• Même par Phil, — soupira Dave. — Là-bas, tout a été nettoyé jusqu'à la dernière trace.

• Dave, je te jure, je suis tombé sur quelque chose de vraiment sérieux. Enfin, pas moi exactement, — il me devint soudain un peu gênant de m'attribuer les lauriers, et je me hâtai de rectifier. — Viktor, en réalité.

• Quoi ?! Viktor ? Viktor-le-Costaud ? — le combiné explosa d'un rire rauque. J'avais oublié ce surnom. Viktor était vraiment immense et solide : une tête et demie de plus que moi, des épaules de lutteur, et un appétit légendaire — aux déjeuners, il détruisait des doubles portions sans sourciller. — Mais qu'est-ce que vous fabriquez là-bas, vieux croûtons ? Vous avez décidé de jouer aux détectives à la retraite ?

• Mon vieux, tu peux me croire, mais en toutes mes années de service, je n'ai jamais rencontré une merde pareille. Tout un réseau de salauds finis, de psychopathes. Et pas seulement chez nous, Dave. Dans le monde entier.

• Quoi, une sorte de syndicat ? De la drogue ?

• Pire, on dirait. Il y a de la drogue, des meurtres en série, du lavage de cerveau. Et des enfants, Dave.

À ce moment-là, j'entendis pour la première fois la respiration de Dave changer. Le ton plaisantin disparut. Le lourd soupir dans le haut-parleur signifiait qu'il commençait enfin à écouter sérieusement.

• Mais ce qui est effrayant, c'est la puissance de leur camouflage. En trente ans — seulement des traces indirectes et des indices, mais personne n'a jamais vraiment chassé tout le réseau dans son ensemble. Maintenant, je m'approche de quelque chose d'important. Ils ont de l'influence sur l'État et les services. Je veux comprendre comment exactement ils se sont infiltrés chez les nôtres à Waco.

• S'il y a un réseau, il y a aussi un chef, — dit Dave pensivement. Le vieil instinct de limier s'était réveillé.

• Évidemment. Je vais te dire ça comme ça : un émigré russe, avec des certificats d'hôpitaux psychiatriques, couvert de sang jusqu'aux oreilles, qui a obtenu la citoyenneté américaine dans les années 80 et est retourné en Russie comme professeur de théologie ! Dave siffla. — Pas mal. Et il est en Russie maintenant ? — Oui, mais il semble avoir placé ses « taupes » partout. Chez nous, aux États-Unis, aussi. Tu te souviens de ce qu'on nous racontait à l'Académie sur les caractéristiques des cultes destructeurs ? Eh bien, ce qu'on pourrait vraiment appeler un culte, c'est ce que ce psychopathe a créé…

Il ne me restait plus qu'un dernier virage avant la maison. — Bon. Et Waco et le Bureau, dans tout ça, ça vient faire quoi ? — demanda Dave. — Pour l'instant, ce ne sont que des pistes. C'est pour ça que j'ai besoin des fichiers, Dave. Vraiment besoin. Je tournai dans l'allée, mais je n'entrai pas dans le garage. Dans la baie vitrée du salon, je voyais déjà Roger, et lui me voyait. Le chien frappait la vitre de son museau dans une crise de joie délirante, l'arrosant généreusement de bave. Les doubles vitrages tenaient par miracle.

• Écoute, tu parles vraiment comme dans les années 80. Ça fait longtemps que je ne t'avais pas entendu aussi « obsédé », — on entendait de la méfiance dans la voix de Dave. — Bon. Les fichiers, je ne peux vraiment pas les récupérer. Vraiment, James. Même si je le voulais très fort. Et Sam n'est plus dans le circuit depuis longtemps, tu le sais. À l'époque, il a coupé les ponts avec beaucoup de gens de l'ATF, il s'est enfermé dans une défense totale.

Je jurai intérieurement. Bien sûr qu'il pouvait obtenir n'importe quoi avec ses relations. Mais pour cela, il aurait fallu lever son vieux cul paresseux, rendre quelques visites aux bonnes personnes, peut-être en emportant une petite bouteille de « Pappy Van Winkle » quinze ans d'âge, qui ouvre toutes les portes. Mais cela demandait des efforts, et Dave avait depuis longtemps choisi le confort.

Nous prîmes congé, et je me hâtai d'entrer dans la maison avant que Roger ne défonce la vitre avec son amour de plusieurs tonnes.

Tout le reste de la journée et de la soirée, je flânai paresseusement sur des sites, relisant encore et encore différentes interprétations des événements de Waco. Il y avait peu de nouveau. Je pensais déjà qu'il était temps d'en finir avec ce sujet et de passer à la suite — devant moi m'attendait un immense bloc d'informations sur les trente années d'activité de Dvorkine en Russie.

Après le dîner, avant d'aller nous coucher, Mary et moi passâmes environ une heure sur le canapé, savourant le silence que seul le crépitement douillet du bois dans la cheminée venait troubler. Elle était allongée, enveloppée dans un plaid, les jambes posées sur mes genoux, et faisait défiler paresseusement les réseaux sociaux, lisant de temps en temps à voix haute des nouvelles de la vie des voisins ou tournant l'écran de son téléphone vers moi pour me montrer une énième vidéo « très drôle ». D'une main, je lui massais mécaniquement les pieds fatigués — une habitude acquise au fil des années — et de l'autre, appuyé contre le dossier du canapé, je tenais une tablette. Je terminais la lecture de « A Place Called Waco » de David Thibodeau. Une lecture lourde, surtout après avoir vu de mes propres yeux les rapports d'autopsie.

L'idylle fut brisée par le son brutal d'une notification. Je déverrouillai l'écran. Message de Dave. « On m'a dit que tu devais regarder ça. Washington expliquera tout. »

« Washington ? » Je fis une grimace d'incompréhension. Plus bas se trouvait un lien YouTube. En cliquant dessus, une vidéo s'ouvrit, intitulée « The IMPACT | Groundbreaking Documentary » — note du traducteur : « L'Impact. Documentaire ». Elle me sembla vaguement familière — peut-être que les algorithmes me l'avaient déjà proposée pendant que je cherchais des informations sur Dvorkine et CAN. Mon regard glissa vers la timeline, et mes sourcils se levèrent malgré moi. Le curseur était microscopique. Huit heures.

« Putain, sacré documentaire », pensai-je. — Qu'est-ce qu'on peut bien raconter pendant huit heures ? Avec une bonne dose de scepticisme, j'appuyai sur Play. Les images du

générique défilèrent à l'écran, et une voix profonde, résonnante, sortit des haut-parleurs du smartphone : « Depuis le silence immobile de l'éternité, je suis de nouveau contraint de m'adresser à vous… »

• C'est bien Washington, — ricanai-je. Sur fond de Capitole, strict et majestueux, George Washington. L'un des Pères fondateurs. Le premier président. L'image était vive et colorée.

• Qu'est-ce que c'est, James ? — Mary tressaillit, réagissant à la musique solennelle et à la voix du narrateur.

• Oh, rien. Dave m'a envoyé un documentaire. Il dit que c'est intéressant. Tu veux regarder ?

Sans attendre sa réponse, je basculai la diffusion du smartphone vers le grand écran plasma suspendu au mur en face du canapé. L'image remplit la pièce, se reflétant dans les baies vitrées sombres derrière lesquelles on distinguait à peine les silhouettes des arbres nus dans la cour de notre maison.

Au final, je me couchai bien après minuit. Mary, comme je m'y attendais, abandonna au bout de cinq minutes — la voix narrative du premier président avait agi sur elle comme une berceuse. Elle se mit à respirer paisiblement. Et moi… je regardais. Je regardais, oubliant le sommeil, mes articulations douloureuses et le fait qu'il faudrait me lever tôt le lendemain. Avec difficulté, littéralement par la force de la volonté, je m'obligeai à appuyer sur pause lorsqu'il était déjà trois heures du matin. Dave n'avait pas menti. C'était ce qu'il me fallait.

Tous les jours suivants, je les passai dans un enfermement volontaire, absorbé par le visionnage de « THE IMPACT ».

C'était une sensation étrange — comme si quelqu'un avait pris le contenu de ma tête, toutes mes hypothèses et mes notes des dernières semaines, et les avait transformées en images. Terrorisme informationnel, réseau de combattants anticultuels, tentacules monstrueux d'une idéologie que les auteurs du film appelaient « anticultisme » et qui, en substance, était la créature d'Alexandre Dvorkine et de ses complices. Soudain, je compris pourquoi le titre du film avait accroché ma mémoire. Sur l'une des ressources que j'avais fouillées au tout début — ce même site agrégateur contenant des dossiers compromettants sur Dvorkine — se trouvaient justement des liens vers ce film. Et tout le contenu de ce site reposait sur cette enquête.

Mais je n'aurais pas appelé cela un simple documentaire. C'était plutôt un rapport analytique, une note opérationnelle, qui aurait très bien pu atterrir sur les bureaux du renseignement national. La masse de faits, d'études, de graphiques, de références croisées impressionnait. Mais, en étant honnête avec moi-même, je notai aussi une faiblesse : les auteurs manquaient de profondeur. Ils avaient ouvert l'abcès, mais n'étaient pas allés jusqu'à l'os. D'un point de vue professionnel, leurs conclusions me semblaient tout de même quelque peu superficielles. Oui, ils avaient vu le schéma, les multiples interconnexions et les méthodes, mais ils ne voyaient pas la psychologie de la bête.

Cependant, certains détails me mirent en alerte. Lorsque le récit arriva au chapitre consacré à Waco, je trouvai l'indice qui m'avait tant manqué. Le chaînon manquant dans la chaîne de mon enquête. Il s'avéra que, pendant le siège du ranch de Mount Carmel, le FBI n'avait pas seulement consulté nos sadiques maison comme Ross. Il y avait une autre variable dans l'équation. Igor Smirnov. Un scientifique russe. Dans diverses sources, on l'appelait le « père de l'arme psychotronique » ou l'inventeur de méthodes de contrôle de l'esprit.

Je me précipitai aussitôt pour vérifier les faits. Et je tombai sur un fichier d'archives, déclassifié par la CIA à en juger par les mentions du domaine du site. « Approved for Release 2000/08/11: CIA-RDP96-00792R000500560003-9 ». D'après les annotations dans les marges du scan, je compris qu'il s'agissait d'un extrait d'un article de Newsweek intitulé « A SUBLIMINAL DR. STRANGELOVE » — « Un docteur Folamour subliminal ». Je me plongeai dans le texte :

« Des experts du Centre antiterroriste du FBI ont rencontré secrètement à Arlington, en Virginie, un docteur Folamour russe aux longs cheveux nommé Igor Smirnov. Son plan : transmettre par les lignes téléphoniques, pendant les négociations, des messages subliminaux provenant des familles des membres de la secte. Pour David Koresh, le prophète autoproclamé, le FBI avait une voix particulière en tête : Dieu, interprété par Charlton Heston. »

• Mais bordel… — murmurai-je en fixant l'écran. — Le Pentagone ? Le FBI ? Et un scientifique russe ?

Cette pièce du puzzle ne faisait pas seulement tache dans l'ensemble. Elle semblait provenir d'une autre boîte. Pour quelle raison nos agents, l'élite du contre-terrorisme, auraient-ils consulté un Russe sur une question intérieure aussi délicate que Waco ?

## Chapitre 16

### Le père de l'arme psychotronique

Mes doigts se mirent à courir d'eux-mêmes sur le clavier. Je ne me souviens même plus comment, mais en quelques clics, je me retrouvai dans la section des archives du site de la CIA — CIA.gov/readingroom. Un fichier PDF s'ouvrit devant moi.

Le document s'intitulait : « DEFENSE ELECTRONICS — DOD, Intel Agencies Look at Russian Mind Control Technology, Claims. FBI Considered Testing on Koresh » — « Électronique de défense — Le DOD et les agences de renseignement examinent des affirmations concernant des technologies russes de contrôle de l'esprit. Le FBI a envisagé des tests sur Koresh ».

Daté de juillet 1993. Donc ce n'était pas un canard de presse. Le FBI avait réellement envisagé de tester une arme psychotronique russe sur des citoyens américains. Et ils le faisaient avec la participation directe d'un homme venu de Moscou.

Dans le document, je soulignai tout particulièrement un paragraphe :

« Les autorités fédérales chargées de l'application de la loi ont envisagé de tester un dispositif acoustique de contrôle de l'esprit, développé par un scientifique russe, sur le chef de culte David Koresh, quelques semaines avant l'incendie catastrophique dans lequel le chef de la "Branche davidienne" et plus de 70 de ses adeptes ont péri à Waco, au Texas. C'est ce qu'a appris Defense Electronics. Au cours d'une série de réunions à huis clos, commencées le 17 mars dans la banlieue de Virginie du Nord avec le docteur Igor Smirnov, de l'Académie médicale de Moscou, des responsables du FBI ont été informés des dix années de recherches menées par le Russe sur un dispositif acoustique informatisé, prétendument capable d'implanter des pensées dans l'esprit d'une personne sans lui permettre d'en comprendre la source.

“On nous [d’autres responsables fédéraux] a proposé de faire intervenir le FBI, qui cherchait un partenaire approprié pour lutter contre Koresh”, a déclaré une source ayant participé aux réunions avec Smirnov et ayant accepté d’en parler uniquement sous couvert d’anonymat.

Son récit des réunions a été confirmé par une note de service préparée par des responsables de Psychotechnologies Corp., située à Richmond, en Virginie, qui détient les droits américains sur les technologies russes. Une copie de cette note, qui a circulé parmi les dirigeants des services de renseignement américains, a été obtenue par DE. »

• Richmond ? — je n’en croyais pas mes yeux. Richmond, Virginie. Ma ville. Cela ne pouvait pas être une simple coïncidence. Juste sous mon nez. J’avais passé tant d’années à Quantico, travaillé tant de temps au bureau de Richmond, et je n’en avais jamais entendu un mot ?

La même sensation visqueuse me submergea que ce soir-là avec Simon et son jeu vidéo. L’impression que l’ombre de Dvorkine et de son réseau me respirait dans la nuque. Peut-être qu’au moment même où j’étais assis dans mon bureau à étudier les profils de maniaques, pendant que je buvais du café à la cantine, à quelques pâtés de maisons de moi ou dans la ville voisine de Washington, des pactes avec le diable se concluaient. Pendant que ce Russe, que Newsweek avait surnommé « docteur Folamour », expliquait aux généraux du Pentagone comment pirater les cerveaux, une certaine Psychotechnologies Corp. enregistrait tranquillement les droits sur ses technologies dans la ville qui était devenue la mienne.

Naturellement, aucune trace de cette société n’est aujourd’hui trouvable dans les registres publics. Elle s’est dissoute comme un brouillard matinal. Pourtant, en fouillant dans les archives, je tombai sur un journal de demandes FOIA — Freedom of Information Act — sur le site de la CIA, daté de 2019. Quelqu’un de très obstiné cherchait la même chose que moi.

Les demandes contenaient :

« F-2019-01300 (4/8/2019) : DOCUMENTS CONCERNANT L’INSTITUT DE RECHERCHES PSYCHOTECHNOLOGIQUES À MOSCOU, RUSSIE »

« F-2019-01301 (4/8/2019) : DOCUMENTS CONCERNANT LA CORPORATION “PSYCHOTECHNOLOGIES” À RICHMOND, VIRGINIE »

Cela signifiait une chose : je n’étais pas seul. Quelqu’un d’autre creusait dans la même direction, essayant de mettre au jour le lien entre l’institut de Moscou et la firme fantôme de Richmond. Et ce quelqu’un posait les bonnes questions sur cette société et sur les développements dont Smirnov avait discuté lors de réunions fermées avec le Bureau.

Je reportai mon regard vers le mur. Ma carte d’enquête ressemblait déjà à la toile d’un fou, mais un nouveau fil venait d’y apparaître. Je ne comprenais pas encore pleinement sur quoi j’étais tombé. Mais mon vieux flair de chasseur, celui qui ne m’avait jamais trahi, hurlait : ce scientifique russe n’était pas là par hasard. Il faisait partie de l’équation. J’ouvris le navigateur, tapai « Igor Smirnov » dans la barre de recherche et appuyai sur « Print ». Ce sujet exigeait une section à part entière sur mon mur.

La brève fiche sur Igor Viktorovitch Smirnov ressemblait d’abord au dossier typique d’un scientifique soviétique, jusqu’à ce que j’arrive à la rubrique « origine ». Vrai nom : Igor Viktorovitch Abakoumov. Date de naissance : 5 avril 1951. Date de décès : 5 novembre

2004. Domaine d'activité : recherches sur le contrôle de l'esprit, « psychoécologie ».

Et un détail minuscule, mais important : son grand-père maternel, Smirnov-Ornaldo, était un hypnotiseur connu.

Mais ce que j'appris ensuite me força à poser mon stylo. Igor Smirnov était le fils de Viktor Abakoumov. Ce même Abakoumov. Le chef du SMERSH. Le ministre de la Sécurité d'État — MGB — sous Staline. Un homme qui n'était pas seulement un exécutant, mais l'un des créateurs directs de la terreur stalinienne. Un instrument clé dans la mécanique des répressions, des purges et des assassinats politiques. Il en résultait que notre « docteur Folamour », celui qui, en 1993, conseillait le FBI sur la manière d'agir sur la conscience des gens à Waco, était la chair de la chair de la plus terrible machine punitive du XXe siècle.

Je poursuivis la lecture de la biographie du père de Smirnov et notai une ligne. L'un des actes de répression les plus importants, initiés sous la direction directe de Viktor Abakoumov, fut l'opération « Nord ». Le 19 février 1951, Abakoumov adressa une note secrète à Staline. La proposition était simple et monstrueuse : la déportation massive des membres de l'organisation religieuse des Témoins de Jéhovah.

Je cliquai sur un lien avec un domaine russe. Une photo provenant d'une bibliothèque électronique de documents historiques s'ouvrit. Le scan d'une page de texte dactylographié en russe. Je passai l'image dans un traducteur. Le texte de la note d'Abakoumov à Staline apparut à l'écran :

« Très secret. À Staline I.V. Je rapporte que, durant les années 1947-1950, les organes du MGB ont découvert et liquidé plusieurs organisations antisoviétiques et groupes de la secte illégale des jéhovistes, qui menaient un travail ennemi actif dans les régions occidentales d'Ukraine et de Biélorussie, en Moldavie et dans les républiques baltes. Durant cette période, 1048 personnes ont été arrêtées, chefs et activistes de la secte ; 5 imprimeries clandestines et plus de 35 000 exemplaires de tracts, brochures, revues et autres publications jéhovistes ont été saisis. Cependant, les sectaires clandestins restés en liberté continuent de mener un travail antisoviétique actif et prennent de nouveau des mesures pour renforcer la secte ! »

Mon regard s'accrochait automatiquement aux mots clés, comme s'ils étaient soulignés au néon. « Découvert et liquidé ». « Secte illégale des jéhovistes ». « Travail ennemi ». « Sectaires clandestins ».

• Une écriture familière, — marmonnai-je dans le silence du bureau. La même rhétorique. Le même langage de haine. Les mêmes étiquettes. Sauf qu'à l'époque, c'était un ministre de la Sécurité d'État qui écrivait cela à Staline pour envoyer des milliers de personnes en Sibérie. Et aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, exactement la même terminologie, mot pour mot, est utilisée par le « professeur orthodoxe » Dvorkine pour justifier les persécutions contre les croyants dans la Russie contemporaine.

Le père de Smirnov utilisait les méthodes de la machine punitive et répressive. Le fils d'Abakoumov inventait des méthodes de contrôle de l'esprit. Et Dvorkine semblait être celui qui avait réuni dans son idéologie l'héritage des deux, créant un hybride idéal : une technologie de destruction emballée dans le souci de la « sécurité spirituelle ».

Je téléchargeai plusieurs travaux de Smirnov et les fis passer par un traducteur. Lorsque le texte apparut à l'écran, la surprise n'était déjà plus là. Seulement une sombre

reconnaissance. Malgré le masque du scientifique, Igor Smirnov, tout comme son père tchékiste, décrivait dans son livre « Psychoécologie » différents groupes religieux uniquement à travers l'étiquette de « culte ». Il répétait mot pour mot le même mantra pseudoscientifique sur le « lavage de cerveau » et la « zombification » que Steven Hassan et Rick Ross servaient au public au même moment, à l'autre bout du monde.

Et le paradoxe qui exhalait la psychopathie tenait au fait que Smirnov accusait les leaders religieux d'utiliser des psychotechnologies au moment même où lui-même participait personnellement au développement de technologies et de méthodes d'influence sur le subconscient.

• Bien sûr. Des anticultistes. Exactement ce à quoi il fallait s'attendre, — résumai-je à voix haute, sentant le puzzle dans ma tête se mettre en place avec un déclic.

En consignant ces données, je comprenais que je m'approchais de la réponse à la question principale qui me tourmentait depuis que j'avais vu les photos de Waco. Comment se pouvait-il que toute une machine d'État américaine — policière, judiciaire, gouvernementale — se soit retrouvée entraînée dans l'extermination brutale de ses propres citoyens pacifiques ? Désormais, la réponse était à la surface. J'avais étudié les profils des émissaires américains du réseau de Dvorkine. Narcissisme, psychopathie, sadisme, soif de contrôle — c'était leur ADN. Les psychopathes sont des manipulateurs nés. Ils savent jouer sur les émotions, tromper, charmer. Mais cet effet inné ne suffit pas à lui seul pour pirater un système du niveau du FBI. Il fallait un outil. Et maintenant, en voyant le lien entre ces « experts » et les développements de Smirnov, je voyais cet outil. Les connaissances approfondies en hypnose, en psychotechniques et en méthodes d'influence suggestive qu'ils attribuaient aux « terribles cultes » étaient en réalité leur propre arsenal. J'en étais sûr : ce sont précisément ces méthodes qui avaient été appliquées contre nos agents, contre les journalistes, contre les politiques pendant le siège du ranch de Mount Carmel. Leur conscience avait été habilement piratée par des maîtres de la manipulation, ceux-là mêmes qui prétendaient protéger la conscience.

Maintenant que j'étais tombé sur la piste du « docteur Psycho » russe et de ses technologies, je comprenais que j'avais entre les mains les pièces du puzzle dont j'avais besoin. L'image du réseau idéologique mondial, dont les fils partaient des caves d'exécution du NKVD, traversaient les laboratoires du Pentagone et les bureaux du FBI, pour aboutir aux coupoles dorées de la Moscou contemporaine, était presque complète. Il ne restait plus qu'à assembler correctement les pièces.

La CIA s'était intéressée aux psychotechnologies. J'essayais de m'y plonger — par habitude d'examiner tout ce qui pouvait être utile. Mais je ne tenais jamais longtemps. Trop abstrait pour un homme qui travaille avec de vrais cadavres et des tueurs vivants. La nature de ma curiosité, aussi pathologique fût-elle, exigeait toujours un ancrage. Il me fallait quelque chose de réel. De physiquement tangible. Quelque chose qu'on puisse voir, toucher, interroger. Les tueurs en série et les maniaques étaient précisément cela — des objets terribles, mais compréhensibles. Leur psychologie pouvait être étudiée.

Après des dizaines de profils établis, le chaos de leurs actes se transformait en système. Des schémas apparaissaient, un modus operandi, des signatures uniques. C'était un code déchiffré. Je voyais le résultat concret : le mal arrêté, des vies sauvées, les ténèbres qui reculaient.

Les développements psychotroniques m'attiraient comme un fruit défendu, mais je comprenais que le temps était la ressource la plus chère d'un agent opérationnel. Je me connaissais. Si je plongeais ne serait-ce que d'un pouce dans ce terrier de lapin, mon esprit, éternel chaudron d'analyse en ébullition, y resterait coincé pour toujours. Et cela signifiait une faille dans le profilage. Dans notre travail, comme dans les lois de la physique, la loi de conservation de l'énergie est implacable : si l'attention se porte quelque part, elle se retire forcément d'ailleurs. Et la perte d'attention dans mon département signifiait des affaires non résolues. Un profil inachevé. Un détail manqué. Et, par conséquent, des vies perdues. Je ne pouvais pas me le permettre.

Je souris une fois de plus en pensant que le manuscrit de Viktor sur le « maniaque du Kremlin » m'avait trouvé exactement au bon moment. Précisément maintenant, à la retraite, quand le temps avait cessé d'être un ennemi pour devenir une ressource infinie. Tous ces dossiers que j'avais autrefois mis de côté avec la mention « plus tard » étaient maintenant devant moi, prêts à être ouverts. Aucun délai. Aucun rapport à rendre à la hiérarchie. Seulement moi et mon enquête. Avec les détails, avec cette minutie obsessionnelle. Comme j'aime.

Je revins donc à Smirnov. Je m'enfonçai dans les documents disponibles, et les cheveux commencèrent à se dresser sur ma nuque. La majeure partie de ses recherches était consacrée à l'influence à distance sur la conscience d'un autre être humain, ainsi qu'à la programmation de sa psyché et de son comportement. L'application des psychotechnologies développées par Smirnov incluait la possibilité d'agir sur de grands groupes de personnes à des fins diverses. Par exemple, pour attiser une agressivité de masse dans une foule ou, au contraire, pour réprimer des troubles publics. Bien sûr, la majorité des protocoles de ses expériences restent encore classifiés, mais même les miettes qui ont filtré dans le domaine public dessinaient l'image d'une arme plus terrifiante qu'une bombe nucléaire. Parce qu'une bombe détruit le corps, alors que cette technologie détruit la volonté.

Smirnov ne souffrait pas de fausse modestie. Dans ses travaux, il écrivait avec la franchise d'un homme qui tient déjà le scalpel au-dessus du cerveau ouvert de l'humanité : « Les psychotechnologies sont le couronnement de tout ce à quoi l'humanité s'est consacrée jusqu'à présent. Elles sont bien plus sérieuses que la bombe atomique et les vols spatiaux… Aujourd'hui, nous n'avons créé qu'une "hache de pierre", bien qu'avec elle il soit déjà possible de pratiquer des opérations chirurgicales. Nous avons obtenu des moyens instrumentaux d'accès au subconscient et de correction de certaines zones. Tout le reste n'est que des applications concrètes. »

Une « hache de pierre » pour la chirurgie du cerveau. Une métaphore glaçante. Smirnov travaillait sur une méthode qui permettait d'ouvrir le subconscient, en extrayant les motifs cachés et les véritables intentions. Il avait développé un système d'identification des personnes potentiellement enclines au terrorisme. Mais en lisant cela, je n'arrivais pas à me débarrasser d'une question obsédante : le but de ce développement était-il la prévention des attentats ? Ou bien s'agissait-il de repérer des « agents dormants », des personnes à la psyché instable que l'on pourrait, si nécessaire, activer facilement et transformer en armes vivantes ?

Le terme clé de son vocabulaire était « psychocorrection ». Derrière ce mot se cachait l'utilisation de messages subliminaux pour modifier la volonté du sujet, voire reconstruire entièrement sa personnalité à son insu. Et, à en juger par les documents que j'avais trouvés,

nos agents envisageaient très sérieusement d'utiliser ces méthodes pour résoudre la situation à Waco.

Je tombai sur un extrait d'une vieille émission de la BBC :

« Smirnov : Maintenant, voyons à quoi cela va ressembler.

Journaliste de la BBC : Deux psychologues russes ont été invités de Moscou pour faire la démonstration d'une méthode d'analyse de l'esprit humain, puis d'influence sur celui-ci. Le concept est qu'en comprenant la psychologie d'un individu, des mots clés transmis dans de la musique ou du bruit blanc le pousseront à obéir. Le FBI a étudié ce système pour l'utiliser contre David Koresh à Waco, au Texas. »

J'imprimai le scan de l'article de Newsweek — « Le FBI a envisagé de mener des expériences sur Koresh » — sur une feuille A4 entière. Le marqueur rouge crissa sur le papier, soulignant le paragraphe clé, et je clouai avec force ce document à ma carte d'enquête, déjà largement mutilée par des fragments d'impressions, des inscriptions, du fil rouge et d'autres matériaux d'enquête. Il y restait de moins en moins de place.

« Vous avez déjà entendu parler de la publicité subliminale, n'est-ce pas ? La communauté psychiatrique dans son ensemble reconnaît l'existence de la perception subliminale ; un petit groupe de spécialistes estime qu'elle peut être utilisée pour modifier la psyché. Et cela peut être bon comme mauvais. "Avec un couteau, on peut couper du saucisson, avertit mystérieusement Smirnov, ou vous trancher la gorge." Entre de mauvaises mains, explique-t-il, ses méthodes peuvent pousser des gens à des actes violents. »

Une autre source décrivait la façon dont Smirnov démontrait ses méthodes. Pour une oreille non préparée, ces « sons subliminaux », capables de modifier le comportement humain, ressemblaient à des cris de porcs. Le tableau qui se dessinait était monstrueux. Des experts du Centre antiterroriste du FBI rencontrent secrètement un scientifique russe aux États-Unis. Il propose un plan : diffuser aux membres de la Branche davidienne des messages codés provenant de leurs proches, qui contourneraient la perception critique pour s'implanter directement dans le subconscient. Et pour Koresh lui-même, une voix spéciale était préparée. La voix de Dieu. Jouée par un acteur — des rumeurs évoquaient Charlton Heston —, cette voix devait résonner dans sa tête et l'appeler à se rendre.

Mais il y avait un détail. Lorsque les agents demandèrent à Smirnov ce qui se passerait si le système déraillait, si les signaux subliminaux ne fonctionnaient pas comme prévu, le Russe répondit avec un calme glaçant : « Les adeptes de Koresh pourraient s'égorger les uns les autres en commettant des actes de violence mortelle. » Selon la version officielle, après cette réponse, le FBI aurait été horrifié et aurait refusé les services de Smirnov. Mais était-ce vraiment le cas ? Les faits restés dans l'ombre de la chronique officielle disent le contraire. Lors d'une conférence de presse, un représentant du FBI lâcha une phrase de trop. Il déclara qu'au cours des négociations avec David Koresh, un accord ferme avait été obtenu pour une sortie pacifique. Tout était prêt. Pourtant, Koresh changea soudainement d'avis, sans raison apparente. Il déclara avoir entendu la voix de Dieu lui ordonnant de rester et d'attendre.

Je tombai sur un enregistrement d'une conférence de presse à Waco, datée de février 1993. La qualité de Fox 5 laissait à désirer, mais le dialogue était parfaitement audible :

« — Il dit qu'il n'a pas tenu sa promesse de partir immédiatement avec ses adeptes parce

que Dieu lui a dit d'attendre.

• Croyez-vous que Koresh parle réellement avec Dieu ?

• Koresh croit qu'il parle avec Dieu. »

La voix de Dieu. Celle-là même qu'ils prévoyaient de diffuser. Celle-là même qui devait être diffusée spécialement pour Koresh. Coïncidence ? Ou bien « l'expérience » avait-elle malgré tout eu lieu ? Ou, ce qui serait encore plus terrible, s'était-elle déroulée exactement selon le scénario dont avait besoin quelqu'un qui voulait non pas sauver des gens, mais provoquer un carnage sanglant ? Ce fait coïncidait « étrangement » avec l'une des étapes du plan de Smirnov : la diffusion d'une « voix venue d'en haut ». À une seule exception près : l'effet fut exactement l'inverse de celui annoncé. Au lieu de la capitulation — le refus de sortir. Au lieu de l'obéissance — une obstination fanatique.

Les psychotechnologies de Smirnov consistaient à utiliser des méthodes manipulatoires pour influencer le comportement humain en implantant des messages cachés. Ces ordres étaient enregistrés sur bande et techniquement traités de façon à dissimuler leur présence à la conscience. Contournant l'analyse critique de l'esprit humain, ces commandes étaient implantées directement dans le subconscient, poussant la personne à les exécuter tout en croyant qu'il s'agissait de sa propre décision consciente.

Et si l'on revient au siège de Waco, le FBI utilisa des méthodes de pression psychologique contre les adeptes assiégés de la « Branche davidienne ». L'une de ces méthodes comprenait des sons forts et irritants. Les rapports officiels du FBI et les témoignages oculaires indiquent que, parmi les sons diffusés par les haut-parleurs, figuraient des sons d'abattage d'animaux, notamment les cris de lapins qu'on abattait. Cela me força involontairement à établir un parallèle avec les expériences de Smirnov et les cris de porcs utilisés dans ses expériences de contrôle de l'esprit.

En relisant encore de nombreux fichiers supplémentaires, je soulignai un extrait du livre « Waco : The Rules of Engagement » — « Waco : les règles d'engagement » — publié en 1997 :

« Jack Zimmerman : Des enregistrements avec des sons d'abattage de lapins ou, par exemple, Nancy Sinatra chantant des chansons… Et puis, la nuit, ils allumaient les lumières. Ce n'est pas que Nancy Sinatra ait toujours été aussi mauvaise, mais les enregistrements qu'ils avaient… Le fond de l'affaire, c'est qu'ils essayaient de provoquer une privation de sommeil, et ils prenaient un homme qu'ils considéraient dès le départ comme instable. Ensuite, ils essayaient de le rendre fou. Et après, ils se mettaient en colère quand il faisait ce qu'ils considéraient comme irrationnel ! »

Pourquoi le FBI utilisait-il des sons aussi spécifiques, aussi étranges ? Simplement pour empêcher les gens de dormir ? Pour cela, une sirène suffisait. Mais si l'on superpose ces actions à la matrice du plan de Smirnov et aux méthodes des déprogrammeurs anticultuels, tout prend une logique effrayante. Il reste une seule question, la plus importante : quel était le véritable objectif du plan proposé aux agents américains du renseignement par un scientifique russe lié à l'idéologie anticultuelle, comme solution finale au problème du prétendu « culte dangereux et sinistre » ? Nous savons ce qui est arrivé aux membres de la Branche davidienne. Mais ce son ne couvrait pas seulement le ranch. Il couvrait tous ceux qui se trouvaient dans le rayon d'action des haut-parleurs. Les agents du FBI. Les hommes

de l’ATF. Les journalistes.

Je creusai plus profondément, étudiant les forums consacrés aux conséquences de Waco. Et je trouvai un fil qui menait à une autre tragédie nationale. Timothy McVeigh. L’auteur de l’attentat d’Oklahoma City, qui fit 168 morts. Il s’avère que McVeigh s’était rendu aux abords du ranch de Mount Carmel en 1993, pendant le siège. Il était venu exprimer son soutien à la communauté. Il semble qu’il se tenait là, dans la foule des curieux et des sympathisants. Deux ans plus tard, il fit exploser le bâtiment fédéral précisément à l’anniversaire de la tragédie de Waco, déclarant que c’était une vengeance. Aujourd’hui, je me pose la question : a-t-il entendu ces sons ? A-t-il entendu les « cris de lapins » qui se répercutaient dans la steppe texane ? La probabilité est presque de cent pour cent. A-t-il pu devenir une victime involontaire — ou délibérée ? — des psychotechnologies de Smirnov combinées aux manipulations des anticultistes, qui avaient créé une atmosphère de haine et de folie ? Sans aucun doute. Je n’affirme pas que McVeigh soit devenu terroriste uniquement à cause de cette influence potentielle sur sa conscience. La psyché humaine est plus complexe. Mais le rôle des multiples niveaux de directives implantées — depuis l’hystérie médiatique jusqu’à, peut-être, une influence suggestive directe — ne me semble plus être une théorie du complot, mais une hypothèse de travail que personne n’a jamais sérieusement examinée.

Jusqu’à ce moment-là, je m’étais posé d’innombrables fois la même question : comment ? Comment expliquer une situation où des forces de l’ordre, censées servir et protéger, arrivent pour une vérification de routine et finissent par déployer une guerre à grande échelle contre leurs propres citoyens ? Comment un mandat de perquisition s’est-il transformé en attaque de chars ayant coûté près d’une centaine de vies ? Du point de vue du bon sens et de la logique budgétaire, ce raid, qui coûtait chaque jour des millions de dollars au Trésor et visait un groupe composé principalement de femmes, d’enfants et de personnes âgées, ne ressemblait pas simplement à une erreur. Il ressemblait à une tragédie catastrophique et sanglante.

Pourquoi les agents de l’ATF et du FBI ont-ils pris les mensonges des anticultistes pour argent comptant ? Pourquoi, alors qu’ils disposaient de dossiers prouvant l’incompétence et la partialité de Rick Ross, ont-ils continué à solliciter ses consultations ? Plus encore, le Bureau savait parfaitement que Rick Ross éprouvait une haine personnelle envers tous les nouveaux mouvements religieux et un désir non dissimulé de pousser les forces de l’ordre à tenter de détruire le groupe de la « Branche davidienne ». Se fier à son opinion en matière de religion revenait à demander à un membre du Ku Klux Klan de donner une évaluation objective des problèmes des minorités raciales. C’est absurde. Mais cet absurde est devenu une réalité tragique.

Maintenant, avec toutes ces informations entre les mains, la réponse devient évidente et terrifiante. Les représentants du renseignement, de la police, du gouvernement ne se sont pas simplement « trompés ». Ils étaient sous influence. Les anticultistes, en utilisant tout l’arsenal de la pression psychologique, ont créé une atmosphère dans laquelle la répression brutale de victimes stigmatisées semblait être la seule décision correcte. Et, combiné aux psychotechnologies de Smirnov, cela devenait une arme de destruction massive. Mais je savais aussi autre chose : quelqu’un voulait très fortement que Waco se termine exactement ainsi. Pour que Waco devienne un précédent et déclenche une réaction en chaîne d’événements destructeurs, toutes les bonnes personnes, au bon moment, ont pris les bonnes décisions. Trop synchronisé pour être un hasard.

La version officielle affirme que le FBI a refusé les services de Smirnov. Trop risqué, paraît-il, et sans garantie de résultat. La crise s'est terminée par une catastrophe, mais nous n'avons, soi-disant, pas employé de méthodes interdites. L'article de Newsweek disait :

« Le FBI a rejeté la stratégie de Smirnov, et la crise s'est terminée par une catastrophe. Mais les experts en guerre psychologique de tous bords rêvent toujours de pouvoir un jour contrôler l'esprit de l'ennemi. Et dans le minuscule laboratoire semblable à un cachot, installé au sous-sol de l'Institut moscovite de psychocorrection au nom sinistre, Smirnov et d'autres psychiatres russes travaillent déjà avec des patients atteints de schizophrénie, des toxicomanes et des patients atteints de cancer. »

Pourtant, le document sur Psychotechnologies Corp. à Richmond, que j'avais trouvé plus tôt, raconte une toute autre histoire. Dans le mémorandum, il est écrit noir sur blanc : l'accord a eu lieu.

« Le mémorandum de Psychotechnologies décrit un accord conclu en mars par des responsables de la société avec Smirnov, selon lequel "la partie russe a accepté de transférer les technologies de psychocorrection, toujours situées en Russie, ainsi que tout le savoir-faire associé, à la société américaine en échange d'actions. La partie russe a accepté de fournir tout le soutien nécessaire pour recréer les capacités actuelles [de psychocorrection] aux États-Unis et moderniser ces capacités à l'aide de composants et de programmeurs américains. Tous les algorithmes nécessaires, en cours de développement ou déjà existants, seront fournis par la partie russe". »

Quelles garanties avons-nous que le Bureau, à qui l'on déversait quotidiennement dans les oreilles des horreurs sur le « terrible culte », a réellement renoncé aux psychotechnologies proposées par Smirnov ? Ou bien se sont-ils simplement arrangés pour éviter toute publicité, en présentant au public une version commode, tandis que, sur le terrain d'essai texan, les mécanismes psychologiques fournis par la partie russe tournaient déjà à plein régime ?

J'en suis plus que certain : les agents qui se tenaient dans le cordon de sécurité ont pu eux-mêmes être pris dans cette vague.

## Chapitre 17

## Dans la tête du tireur

En réalité, les psychotechnologies utilisées par Smirnov n'étaient qu'une « hache de pierre », comme il l'avait dit lui-même.

Dans le documentaire envoyé par Dave, j'appris l'existence d'une méthode bien plus sophistiquée, utilisée par les anticultistes : le codage en puzzle. Il consiste à intégrer des codes informationnels directement dans les mots eux-mêmes, sans nécessiter de moyens techniques particuliers. Autrement dit, pour une personne ordinaire, ces mots, ces phrases et leurs combinaisons, ou encore la fréquence de leurs répétitions, peuvent sembler parfaitement anodins et ne pas attirer l'attention. Mais pour ceux qui comprennent les principes de leur construction, ils ressemblent à des formules mathématiques précises. En utilisant ces formules, on peut réunir certaines personnes à un moment précis et dans un lieu précis pour accomplir une action précise. Et la probabilité que ces formules fonctionnent

est proche de 100 %.

Mes pensées bondirent aussitôt vers un sujet qui, pendant des années, n'avait cessé de hanter notre département. Et, à en juger par l'actualité, continue de le hanter. Le school shooting, ou les fusillades scolaires.

Je me souviens du moment où, après Columbine, la digue céda. À l'époque, nous avions été mobilisés pour un travail de grande ampleur : il fallait établir le profil d'un tireur scolaire potentiel. Nous cherchions un schéma. Nous cherchions ce fameux « dénominateur commun » qui permettrait d'empêcher le prochain massacre. Nous avons disséqué Columbine jusqu'à l'atome, étudié les biographies de Harris et Klebold, espérant trouver une formule universelle du mal.

La société avait soif de réponses simples. Le stéréotype était prêt : des solitaires écrasés, victimes de harcèlement, issus de familles dysfonctionnelles, brisés par la dépression. On considérait qu'un adolescent incapable de faire face à la pression « explosait » tout simplement, et que son agressivité se déversait à l'extérieur. Une belle théorie. Pratique. Mais elle s'effondra en poussière dès son premier contact avec la réalité. Nous avons analysé des dizaines de cas et nous sommes retrouvés dans une impasse. Il n'existe pas de profil unique et universel du « tireur ». Impossible de l'extraire de la foule à partir de signes extérieurs. Cela peut être n'importe qui. L'âge, la race, le statut social — tous les paramètres étaient « flottants ». Le mythe du paria ? Les recherches ont montré que seuls 12 % des tireurs n'avaient réellement pas d'amis. Environ 44 % menaient une vie sociale active : sport, clubs, activités extrascolaires. Ils étaient capitaines d'équipes, participants à des débats, paroissiens d'églises. Le mythe des « adolescents difficiles » ? Plus de 63 % des assaillants venaient de familles complètes et favorisées. Ils n'avaient pas de problèmes scolaires. Les parents faisaient des efforts, aimaient leurs enfants, construisaient des relations de confiance.

Aux États-Unis, les écoles visées se trouvaient le plus souvent dans des banlieues calmes et sûres, où le taux de criminalité tendait vers zéro. En Russie, au contraire, les cas les plus retentissants — Kertch, Kazan, Perm — se produisaient dans de grandes villes. L'environnement social n'était pas le facteur déterminant. La géographie n'avait pas d'importance. Il était donc impossible d'affirmer avec certitude qu'un seul type de personnalité précis était prédisposé à ce genre de crimes. Qu'est-ce qui les avait poussés à franchir la dernière limite morale et à commettre un crime aussi terrible ? Qu'est-ce qui relie tous ces cas ?

Nous cherchions la cause à l'extérieur — dans la famille, à l'école, dans la rue. Mais si la cause se trouvait à l'intérieur, tout en y ayant été introduite ? Et si ces enfants, si différents, ayant grandi dans des conditions différentes, étaient devenus les victimes de ce même « codage en puzzle » ? Et s'ils n'avaient pas « explosé » sous la pression, mais avaient été activés comme des cellules dormantes, à l'aide de déclencheurs cachés dans le champ informationnel ? Cette pensée m'inquiétait plus que la piste de n'importe quel tueur en série armé d'un couteau. Un maniaque, on peut l'identifier, le calculer, remonter sa trace. Un maniaque tue de manière ciblée, choisit ses lieux de meurtre et, en règle générale, tue de façon séquentielle. Ici, il s'agit de massacres d'enfants commis par des enfants eux-mêmes. Et cela se produit sur commande dans leur tête. Quant à savoir comment identifier cette commande et s'en protéger — c'était justement ce qu'il me restait à comprendre.

Pour démêler cet écheveau, je revins mentalement aux origines. Par quoi l'épidémie de fusillades scolaires avait-elle commencé en Amérique ? Par Columbine. Le nom de cette école était déjà devenu un nom commun. Je ressortis les dossiers de cette affaire. Le 20 avril 1999. Eric Harris et Dylan Klebold. Aujourd'hui, on appelle cela une « fusillade de masse » — mass shooting. Mais si l'on lit attentivement les journaux des tireurs, il devient clair qu'ils ne planifiaient pas simplement une fusillade. Tous les signes indiquent qu'ils planifiaient un attentat. Bien avant l'attaque, ils écrivaient de manière obsessionnelle sur la guerre, sur la destruction. Et leur idole n'était pas un méchant abstrait, mais une personne concrète : Timothy McVeigh, l'auteur de l'attentat d'Oklahoma City, qui voulait venger la tragédie de Waco. Leur plan prévoyait l'explosion de l'école, qui devait rivaliser en puissance avec l'attentat d'Oklahoma City. Ils voulaient surpasser leur idole. Les engins explosifs n'ont pas fonctionné, et ils durent passer au plan B : la fusillade. Mais l'intention initiale était bien plus terrifiante : détruire le bâtiment et ensevelir des centaines d'élèves sous les décombres.

Cela change évidemment la perspective. Nous avons l'habitude de voir dans les tireurs scolaires des adolescents brisés. Mais s'ils n'étaient que le maillon suivant d'une chaîne déclenchée par ce qu'on appelle le « codage en puzzle » ? Et si l'idée de « vengeance contre le système », implantée à travers la tragédie de Waco et renforcée par l'attentat d'Oklahoma, était devenue un programme viral ayant infecté les esprits de nombreux adolescents et adultes ? Waco a engendré McVeigh. McVeigh a engendré Columbine. Columbine a engendré des centaines d'imitateurs dans le monde entier et une vague d'attentats informationnels. Et aujourd'hui, beaucoup de choses indiquent qu'à la source de cette rivière de sang se trouvaient des gens qui, pour de l'argent, violaient systématiquement le Premier amendement de la Constitution des États-Unis, enlevaient et torturaient des citoyens sous prétexte de « déprogrammation » — tout en se présentant comme des « experts en cultes ».

Désormais, ces dates du calendrier — les 19 et 20 avril — sont devenues des jours de deuil profond pour toute la nation américaine. Elles sont liées à jamais par un fil invisible : le feu de Waco, la poussière de béton de l'explosion d'Oklahoma City et le sang sur le sol de la bibliothèque de Columbine. Trois terribles tragédies. Trois blessures dans le corps de l'Amérique. Mais elles ne sont pas seulement unies par les dates et l'ampleur des pertes. Je vois maintenant qu'elles sont aussi reliées par le fait qu'elles font toutes partie d'une stratégie unique visant à détruire intentionnellement les fondements de l'Amérique, le Premier amendement de la Constitution, la démocratie, et à diffuser l'idéologie destructrice des sadiques combattants anticultuels. Ces événements sont devenus des « points d'ancrage » de l'histoire. Ils ont lancé des processus qui, comme des ondes sismiques, continuent de secouer les fondations du pays jusqu'à aujourd'hui.

Il en résulte que chacun de ces événements, en plus d'avoir été un acte de terrorisme physique, s'est ensuite transformé en une attaque de terrorisme informationnel d'une puissance extrême. Et cette attaque, comme un virus, a engendré de nouveaux crimes.

Je me souvins très vivement de cette bacchanale médiatique qui commença après Columbine. Aujourd'hui, après avoir déjà analysé assez en profondeur les méthodes de travail du réseau sadique des combattants anticultuels, je comprends la mécanique du processus. À l'époque, agissant par l'intermédiaire de leurs alliés dans les médias, les représentants de ce mouvement anticultuel — ou de ce que les auteurs du film « THE IMPACT » ont baptisé, pour leur idéologie, « anticultisme » — déployèrent une campagne

de communication de la mort sans précédent. Le monde fut littéralement submergé de détails sur les adolescents tireurs. Nous savions comment Harris et Klebold étaient habillés, quelle musique ils écoutaient, à quels jeux ils jouaient, ce qu'ils avaient mangé au petit-déjeuner avant d'aller tuer. Des milliers d'articles retentissants furent publiés, des films furent tournés, des livres et même des chansons furent écrits.

Mais qu'est-ce que cela a apporté à la société ? Avec le recul que me donne mon expérience, je comprends que c'était une image monstrueusement attirante, artificiellement gonflée et spécialement créée, une image romantisée. Celle de « héros vengeurs », de génies incompris, se levant armes à la main contre un système pourri. Chez les adolescents à la psyché labile — et pas seulement chez les adolescents — cela provoquait non seulement de l'horreur, mais aussi une admiration pervertie.

Sur ce sol généreusement fertilisé, comme des champignons après une pluie radioactive, se développèrent des communautés entières d'admirateurs de tueurs — les « Columbiners ». Sur les réseaux sociaux apparurent des groupes fermés de fans, et ce mouvement sanglant acquit une véritable sous-culture.

Dans notre milieu, ce phénomène est bien connu. Il existe même un terme spécifique : l'effet d'imitation — Copycat Effect. Dans le contexte de la criminologie, il décrit la tendance à une augmentation brutale du nombre d'incidents similaires après une couverture large et détaillée du premier événement. Ce phénomène est l'héritier direct de ce que l'on appelle « l'effet Werther », qui décrivait initialement l'augmentation du nombre de suicides après la publication du roman de Goethe. C'est prouvé : une couverture sensationnaliste du suicide provoque de nouveaux suicides. Pour les fusillades scolaires, on observe un effet similaire.

Je consultai les données scientifiques. Une modélisation mathématique menée par Sherry Towers et son équipe en 2015, publiée dans PLOS ONE, a mis en évidence une « contagiosité » statistiquement significative des tueries de masse. Et le principal canal de contamination est précisément constitué par certains médias. Certains médias créent un « modèle » pour les imitateurs potentiels, en leur fournissant des détails exhaustifs : la biographie du tireur, ses motivations, ses manifestes, les plans des bombes et la tactique de l'attaque. Pour ceux qui dirigent le réseau anticulturel, la presse est devenue un mécanisme idéal de livraison du virus.

Les recherches d'Adam Lankford, de l'Université de l'Alabama, confirment ce que j'avais moi-même remarqué à plusieurs reprises : certains tireurs de masse obtiennent plus de temps d'antenne que des stars hollywoodiennes. Pour un adolescent marginal en quête de reconnaissance, c'est un stimulant extrêmement puissant. Et la description détaillée du crime dans les nouvelles devient pour lui un manuel gratuit, étape par étape. Je me souvins aussitôt de la fusillade de Parkland en 2018. À l'époque, en seulement deux semaines après la tragédie, 638 menaces d'imitation furent recensées dans les écoles à travers le pays. C'était comme une flambée épidémique.

Mais il y avait évidemment d'autres facteurs influençant l'épidémie de fusillades scolaires. Et ici, en tant qu'homme ayant consacré la moitié de sa vie au Bureau, une question tenace, qui me vrillait le crâne, surgissait : pourquoi les forces de l'ordre ont-elles réagi — et continuent-elles de réagir — avec une telle mollesse ? Il est pourtant évident que ces « fan-clubs de Columbiners », ainsi que la manière incorrecte de présenter les faits, génèrent une tendance extrêmement dangereuse. Si nous savons avec certitude que la description

détaillée d'un crime provoque un effet d'imitation, pourquoi l'information qui héroïse les tueurs reçoit-elle toujours le feu vert à l'antenne ?

Dans ma profession, le hasard n'est qu'une loi encore inconnue. Derrière chaque massacre, derrière chaque fusillade de masse, flotte toujours invisiblement le vieux principe romain : « Cui prodest ? » — « À qui cela profite-t-il ? » Pour moi, il est désormais devenu effrayamment évident que l'épidémie de terreur informationnelle a des bénéficiaires concrets. Quelqu'un avait diablement besoin que cette information toxique circule sans interruption dans les veines des médias, piratant directement le subconscient de la nation. Prenons le phénomène Columbine. De telles choses ne naissent pas spontanément. Ce n'est pas une sous-culture organique, mais une construction synthétique. Un scénario comportemental créé artificiellement et implanté, conçu pour des personnes à la psyché vulnérable.

Si l'on établit une chronologie rétrospective et que l'on suit l'escalade jusqu'à son déclencheur initial, on revient inévitablement à l'incident de Waco. Qui avait réellement intérêt à ce qu'une communauté de chrétiens croyants, des citoyens américains pacifiques et respectueux de la loi, soit brûlée vive, cette exécution de masse étant retransmise en direct dans tout le pays ? À qui fallait-il transformer ce massacre en émission de téléréalité nationale ? Mon enquête indique que c'est précisément à ce moment-là que furent rodés les mécanismes de déshumanisation de masse.

Maintenant, en regardant mon tableau d'enquête, en embrassant toute l'image d'un seul regard, j'aperçois la structure claire de ce mal. Désormais, avec les données dont je dispose sur les technologies de codage en puzzle et les méthodes d'influence sur le subconscient que le réseau anticultuel manie avec virtuosité, je ne vois plus des tragédies dispersées. Je vois un mécanisme unique, infaillible. Et chaque document étudié ne faisait que confirmer mes terribles soupçons. Mais au Bureau, toute construction analytique, même la plus logique, ne reste qu'une hypothèse de travail tant qu'elle n'est pas étayée par des faits. Pour transformer ces conclusions en base probatoire en béton armé, je dois descendre au niveau de la mécanique du processus. Je dois déconstruire entièrement la psychotechnologie de ces tueurs anticultuels.

Logique simple : si les bulletins d'information sur ces événements ne contenaient pas de déclencheurs cachés, de commandes codées incitant à l'action, cette information ne se serait pas propagée de façon aussi virale. Elle ne résonnerait pas dans la tête d'autres enfants et ne produirait pas de nouveaux tueurs. Peut-on qualifier un journalisme qui pousse au meurtre de mauvais, de non conforme aux normes de morale et d'éthique ? Non, bien sûr : c'est beaucoup plus vaste et dangereux. À en juger par ce qui a suivi la tragédie de l'école Columbine, on peut dire que, dans son essence, la promotion de cette « marque » mortelle est un acte prolongé de terrorisme informationnel, dont le but est de produire de nouveaux attentats. Une chaîne où chaque maillon est programmé pour engendrer une nouvelle mort. Et ceux qui tiennent la télécommande de cette machine médiatique savent parfaitement ce qu'ils font.

J'ouvris les statistiques récapitulatives des fusillades de masse dans les écoles à travers le monde depuis la tragédie du Colorado. Le tableau qui se dessinait était catastrophique. Le problème de la violence armée dans les établissements scolaires avait pris une dimension mondiale. Le rapport que j'avais esquissé à la hâte à l'aide de tableaux de données agrégées comprenait une analyse de la dynamique d'augmentation des incidents, une

comparaison des différents types d'attaques — armes à feu et armes blanches — ainsi que des particularités géographiques de ce phénomène. Le bond brutal, presque vertical, du nombre d'attaques armées contre des établissements d'enseignement dans le monde survint précisément à la fin des années 1990, avec une tendance effrayante à l'escalade géométrique dès le début des années 2000. Autrement dit, l'épidémie mondiale de fusillades scolaires est un phénomène des trente dernières années.

— Comme cela coïncide parfaitement avec le moment où Dvorkine a commencé à bâtir son conglomérat sadique anticultuel, — pensai-je en tapotant la table du bout des doigts. C'est précisément dans ces années-là que fut posé le centre idéologique du réseau moderne des combattants anticulturels, et c'est alors, comme je le vois maintenant clairement, qu'ils commencèrent à renforcer leurs positions en diffusant massivement leur influence destructrice dans les pays démocratiques.

Le fait que les fusillades scolaires, apparemment chaotiques et incontrôlables, soient en réalité un processus strictement contrôlé était confirmé par la froide chronologie. Il suffit d'analyser la géographie de diffusion de ces crimes pour voir le système. Si l'on prend l'exemple de la Russie — le fief de Dvorkine — les statistiques montrent que, pendant longtemps, il n'existait sur le territoire de la Fédération de Russie aucune trace de fusillades de masse dans les écoles. Durant toutes les années 1990, un seul incident de ce type était largement connu : celui de l'école militaire de Kamychine en 1997.

La première attaque armée « classique » contre un établissement scolaire en Russie ayant entraîné des morts est considérée comme la fusillade de l'école n° 263 de Moscou. Elle eut lieu en février 2014. Et le premier cas de fusillade suivant précisément le soi-disant « scénario Columbine » ne se produisit dans la ville d'Ivanteïevka, dans la région de Moscou, qu'en 2017.

Je réfléchis. Comment expliquer l'apparition soudaine, explosive, du phénomène des fusillades scolaires sur un territoire où, historiquement, il s'agissait d'une anomalie absolue ? Comment l'expliquer autrement que par une intervention extérieure, artificielle, dans le champ informationnel ? Après tout, qu'est-ce qui a fondamentalement changé en Russie au cours de ces années ? En comparant les chronologies, je ne voyais qu'un seul changement global : à cette époque, le réseau de Dvorkine avait acquis dans le pays une force sans précédent, de l'influence et, surtout, un accès total aux ressources médiatiques. Il me suffisait de faire défiler quelques sites d'information russes dans un traducteur pour voir à quel point un narratif précis y était façonné de manière grossière et ciblée. Les médias d'État martelaient littéralement dans la tête du public l'idée que la cause des fusillades dans leurs écoles était l'influence délétère des États-Unis. Et pour implanter cette idée, ils utilisaient sans cesse une seule et même image : Columbine.

Je relevai plusieurs accroches typiques :

1. « Ce qui s'est produit dans l'école de Moscou, la presse russe l'appelle le "scénario américain". De tels incidents se produisent effectivement souvent aux États-Unis. »

2. « Aux États-Unis, les incidents de fusillade dans les écoles sont fréquents, mais pas en Russie. »

3. « Les fusillades et les prises d'otages ne sont effectivement pas rares dans les écoles

américaines. Un élève ou un ancien élève, fusil à la main, est un anti-héros typique des informations locales. »

Mais ici, la logique des propagandistes de la mort déraillait, et cette faille était évidente pour quiconque participait à l'enquête. Comme je l'avais déjà établi, le premier cas présumé d'imitation de Columbine en Russie s'était produit en 2017. Dix-huit ans après les événements du Colorado ! Pourquoi le « virus » aurait-il mis près de deux décennies à traverser l'océan et à infecter son premier imitateur ? Peut-être tout simplement parce qu'il ne s'agissait pas du tout d'une imitation spontanée ? L'intuition du profileur me criait qu'il s'agissait d'une création intentionnelle et artificielle d'un précédent en Russie. Quelqu'un avait appuyé sur le bouton. Et ce précédent reçut aussitôt, comme sur commande, une publicité maximale et hystérique, afin de lancer une réaction en chaîne sur un nouveau territoire.

Parmi les nombreuses publications en ligne, on remarque que certains propagandistes russes, certains auteurs — en particulier ceux liés au réseau de Dvorkine, les mêmes qui soutiennent la théorie de « l'influence néfaste des États-Unis » sur les fusillades dans leurs écoles — affirment sans appel que ces incidents sont le résultat d'une diversion organisée, initiée par l'Amérique. Cet argument repose sur un narratif primitif, mais en béton armé pour la foule : les États-Unis s'opposent historiquement à la Russie sur la scène géopolitique ; par conséquent, l'Amérique est l'ennemi, et c'est ainsi que l'ennemi mène une guerre hybride, en tuant leurs enfants.

Je relevai plusieurs titres de médias :

« "Le Columbine russe" : cas d'attaques d'écoliers contre leurs camarades et leurs enseignants ».

« Le début des meurtres selon le "scénario américain" ».

« L'idéologie "Columbine" comme menace extrémiste et terroriste pour la sécurité nationale de la Fédération de Russie ».

« "Columbine" — la menace la plus grave pour la sécurité de la Russie ».

Et dans les reportages télévisés, les journalistes répètent sans cesse cette phrase :

« Une fusillade dans une école, c'est quelque chose qui arrive souvent aux États-Unis, mais pas en Russie. »

Je voulus savoir quel agenda exact les structures personnellement contrôlées par Dvorkine diffusaient sur ce sujet. Dès le tout début de l'enquête, lorsque je vérifiais encore les faits du livre de Viktor, j'avais trouvé le site officiel du Centre d'études religieuses Irénée de Lyon. Ce centre est le noyau de la RATSIRS — l'Association russe des centres d'étude des religions et des sectes — dont Dvorkine est le président permanent, et dont les filiales, comme des tentacules, s'étendent dans tout le pays. En entrant sur le site du département missionnaire de Novossibirsk — le fief de l'archiprêtre Alexandre Novopachine, vice-président de la RATSIRS et, à en juger par le nombre d'événements communs, fidèle chien enchaîné et bras droit de Dvorkine — je tapai un seul mot dans la barre de recherche : « Columbine ». Le système afficha 79 articles. Soixante-dix-neuf textes sur une ressource orthodoxe spécialisée, prétendument consacrée à l'activité missionnaire et à la lutte contre les sectes. D'où venait un tel intérêt ? Je commençai à parcourir les textes. Tous

contenaient, à peu de choses près, le même narratif. Celui de l'influence nocive des États-Unis sur la Russie :

« Archiprêtre Alexandre Novopachine : Toute la machine médiatique anglo-saxonne travaille à corriger les significations dans la tête de la jeune génération... »

« L'Occident, ayant compris que son blitzkrieg visant à fracturer la Russie avait échoué, passe à une stratégie "de longue durée". »

L'analyse de la structure du réseau anticultuel révéla la présence d'autres cadres actifs qui promouvaient systématiquement le narratif imposé. Au cours de l'étude du champ informationnel, un sujet précis attira mon attention, car son nom croisait régulièrement celui de Dvorkine. Un nom de famille apparaissait dans les moteurs de recherche avec une fréquence si obsessionnelle que je l'inscrivis en lettres grasses sur un post-it jaune séparé : Roman Silantiev. En mai 2022, ce représentant du réseau d'Alexandre Dvorkine monta à la tribune des soi-disant « XXXes Lectures internationales éducatives » avec un rapport intitulé : « Les racines religieuses de la sous-culture terroriste "Columbine" ».

« Ils ont même réussi à y mêler la religion », — ricanai-je sombrement en recopiant le titre du rapport sur le papier.

Je plissai les yeux en lisant les titres de ce Silantiev, qui sentaient la pacotille bon marché à des kilomètres. D'après son diplôme, il était répertorié comme diplômé du « département de géographie économique et sociale de la Russie ». Mais dans les médias, il se pavanait partout sous la robe de « spécialiste des religions », de « professeur » et — ce titre me fit presque serrer les mâchoires — de « directeur du laboratoire de destructologie du MGLU ».

— Destructologie... — murmurai-je dans le silence du bureau vide. — Mais c'est quoi, ces départements bizarres dans les universités russes ? On y apprend comment briser correctement la vie des gens ?

La réponse se trouva dans le lien suivant. Il s'avéra que le terme « destructologie » n'existe dans aucune autre langue du monde. Dans aucune base de données internationale. Toute cette soi-disant « science » commençait et se terminait exclusivement dans les travaux de Silantiev lui-même. Même leur Commission locale de lutte contre les pseudosciences faisait ouvertement le geste de tourner le doigt à la tempe en regardant ces « travaux ».

Tout se mit en place avec un déclic discret et net. C'était tout simplement la signature de Dvorkine, immédiatement reconnaissable. Inventer à partir de rien une science inexistante. Gonfler les joues, déverser du pathos et du brouillard pseudo-académique, accrocher sur la porte une plaque « Professeur spécialiste des religions ». Et maintenant, tu as entre les mains un pouvoir absolu. Le pouvoir de traîner sur l'échafaud n'importe quel petit mouvement religieux, le pouvoir de jouer à l'inquisiteur en décidant d'un trait de plume qui a le droit d'être « normal » et qui devient désormais un « élément destructeur dangereux », à isoler ou à éliminer.

Afin de vérifier les données, j'initiai une recherche de la source primaire : l'enregistrement vidéo du rapport de Silantiev sur la problématique de « Columbine ». Mais au lieu d'un fichier texte propre, le réseau me recracha seulement une vidéo granuleuse et sombre. Le son était comme si ce pseudo-professeur parlait depuis le fond d'un seau de fer rouillé, et l'orateur lui-même se distinguait à peine à travers une bouillie de pixels. Je donnai cet

enregistrement en pâture à plusieurs programmes de reconnaissance vocale et de traduction. L'intelligence artificielle s'étouffait avec son discours et recrachait à l'écran une bouillie de mots en lambeaux. Certaines phrases disparaissaient sans laisser de traces, d'autres étaient transcrites en pur délire. J'allais déjà fermer l'onglet et frotter mes yeux qui pleuraient de tension, lorsque soudain quelques mots arrachés par la machine me forcèrent à lire plus attentivement. Intuitivement, je reconstituai les maillons manquants.

À travers le bruit numérique, Silantiev déclarait d'un ton banal :

« L'année dernière, on m'a commandé des expertises, d'abord sur la fusillade de Kazan, puis sur la fusillade de Perm… »

Ensuite, le programme s'étrangla de nouveau et produisit un ensemble absurde de caractères, mais cela me suffisait.

L'ampleur de cette absurdité ne rentrait pas dans ma tête. Le fait de faire intervenir une personne dont la qualification académique de base est la géographie et l'histoire pour mener une expertise judiciaire officielle dans des affaires de meurtres de masse — des actes de terrorisme — contredit grossièrement tous les standards de l'activité policière. Aux États-Unis, pour donner une évaluation dans des affaires de fusillades scolaires et de terrorisme, il faut avoir bouffé de la psychologie criminelle pendant des années et donné des années au Bureau. Qu'avait-il bien pu écrire dans ses rapports ? Je souris de travers, sans joie. En me fondant sur le profil de Silantiev, sa fixation publique sur le thème du « satanisme » et le fait que son « Grand Patron » à la barbe fournie porte le titre officieux de « principal spécialiste des sectes », il n'y avait pas à deviner. Il avait sûrement délibérément déplacé l'attention de l'enquête en reliant les incidents de fusillades scolaires à l'influence de mythiques « cultes destructeurs ». C'est une tactique classique de détournement de la menace loin des véritables déclencheurs et bénéficiaires de la terreur informationnelle.

Au cours d'une analyse OSINT ultérieure, je relevai une publication sur la ressource officielle du centre anticultuel de Dvorkine. Le document était intitulé : « Discours de Sa Sainteté le Patriarche Cyrille lors de la rencontre avec les enseignants des "Fondements des cultures religieuses et de l'éthique laïque" et des "Fondements de la culture spirituelle et morale des peuples de Russie" ». À ce stade de l'enquête, la base de données rassemblée indique sans ambiguïté que l'Église orthodoxe russe, dans ce paradigme, a depuis longtemps dépassé le cadre d'une institution religieuse. Elle fonctionne comme un élément systémique intégré de l'appareil d'État russe, assurant la couverture idéologique et administrative des actions de toute la cellule anticultuelle.

Et ce que le Patriarche prononça devant ces enseignants continuait de placer les pièces sur mon tableau d'enquête :

« De l'avis d'un certain nombre d'experts faisant autorité et sur la base des expertises déjà réalisées, on peut affirmer que les problèmes des "groupes de la mort" suicidaires et ceux de cette terrible sous-culture de jeunesse qui a reçu le nom de "fusillade scolaire", ou "Columbine", relèvent de la sphère pseudo-religieuse. Il s'agit d'une forme de satanisme, d'une nouvelle interprétation de l'un des anciens cultes païens. »

À quels « experts » précis le Patriarche de l'Église orthodoxe russe se réfère-t-il ? Compte tenu de ses remarques sur la « sphère pseudo-religieuse » — autrement dit, sur les sectes et les cultes — la réponse s'imposait d'elle-même. Le chef de l'Église titulaire d'un immense

pays, disposant d'un poids politique colossal, s'appuyait ouvertement sur l'analyse des « têtes parlantes » de poche issues du vivier de Dvorkine. Sur ces mêmes personnes qui fabriquaient des disciplines académiques inexistantes pour ensuite prononcer des verdicts « experts » sans appel dans des affaires de terreur de masse.

Le degré d'infiltration de ce réseau dans l'appareil d'État et les plus hauts échelons du clergé était tout simplement stupéfiant. Je notai brièvement dans mon carnet : cette ligne de liens devra encore être mise au jour et analysée séparément.

Puis je pris mon marqueur rouge préféré et, en appuyant, au point que la pointe feutrée grinça humidement sur le papier, j'entourai le nom de ce personnage : Roman Silantiev. Plusieurs fois, jusqu'à ce qu'un anneau épais, presque sanguinolent, se forme autour de son nom. Mon vieux flair fédéral me murmurait que ce « destructologue » me serait encore utile. Mais pour l'instant, je ne pouvais pas me permettre de me disperser. Devant moi se trouvait le mécanisme ouvert de la manipulation, et je devais aller jusqu'à sa racine même, sans me laisser distraire.

Je revins à l'écran, faisant passer mon cerveau en mode de logique criminalistique sèche. Les faits s'alignaient en une séquence claire.

Pour le moment, je notai pour moi-même que l'utilisation systématique, par les membres de la RATSIRS, l'organisation officielle de Dvorkine, et par leurs curateurs — en la personne du même Novopachine — du narratif selon lequel tout danger vient « de l'Occident », ainsi que l'utilisation, dans ce contexte, de l'exemple de la fusillade de Columbine, indiquait une stratégie délibérée visant à cimenter un certain schéma dans la conscience de masse. Ils ne laissaient pas cette image s'éteindre. Autrement dit, ils entretenaient le déclencheur. Dans ce cas précis, Columbine est utilisée comme une image stable, sanglante, garantissant une réaction émotionnelle extrêmement forte : la peur et la haine. En reliant artificiellement ce déclencheur à ce qu'ils appellent des « organisations pseudo-religieuses », ils fixent à mort, dans le cerveau du citoyen ordinaire, l'association nécessaire. Les rappels réguliers de cet événement l'alimentent, l'empêchent de disparaître dans les archives de la mémoire et créent ainsi les conditions psychologiques de sa répétition dans la réalité. Un autre marqueur que je relevai et consignai dans un fichier séparé : dans plusieurs publications du département de Novossibirsk, on distinguait clairement la technique manipulatoire caractéristique du mouvement anticultiste que j'avais déjà remarquée — l'association artificielle, tirée par les cheveux, des tragédies de fusillades scolaires avec l'opposition politique intérieure du pays. En plus de créer ainsi constamment des attentats informationnels pour atteindre leurs objectifs, ils tuaient deux oiseaux d'un seul coup : ils effrayaient la population en construisant un ennemi extérieur sous la forme des États-Unis, puis désignaient immédiatement le coupable politique à l'intérieur de la Russie.

Mais si l'on fait fonctionner la logique et que l'on rejette la gangue propagandiste, l'image change radicalement. L'Amérique souffre incomparablement plus des fusillades scolaires. Pourquoi provoquerions-nous nous-mêmes une épidémie qui détruit nos propres enfants ? Pourquoi nous attaquerions-nous nous-mêmes ? Il est plus logique, et plus terrifiant, de supposer autre chose. Je vois que, dans ce cas, les peuples américain et russe ne sont que des cibles. Des cibles des technologies manipulatoires d'une seule structure dirigée par un maniaque.

En tentant de détourner l'attention et de rejeter toute la faute sur le « mauvais exemple

américain pourri », cette force de l'ombre, ce générateur idéologique de terreur, ne fait que dessiner une cible commode. Ils créent un ennemi artificiel afin de dissimuler leurs propres traces. Des traces qui mènent des fusillades de masse en Russie et en Amérique, de la tragédie de Columbine et du phénomène des fusillades scolaires dans son ensemble, directement vers les bureaux des « sectologues », des « experts » et des « professeurs ».

Et aujourd'hui, cette menace est devenue pour la Russie une plaie sociale aussi sanglante que pour nous. Mais, en parcourant les statistiques, je remarquai un détail extrêmement curieux : la géographie de ces attaques. Elle n'obéissait pas aux lois d'une répartition aléatoire. Il y a des pays précis, comme l'Amérique, qui saignent régulièrement, méthodiquement, à cause des fusillades scolaires et des fusillades de masse. Puis il y a des pays où le phénomène prend de l'ampleur et se transforme en épidémie — par exemple la Russie. Il y a des États où seuls des incidents isolés se sont produits : ils ont éclaté puis se sont éteints, sans recevoir une large couverture dans les médias internationaux et sans devenir une marque mondiale. Enfin, il y a des pays avec un énorme nœud de problèmes sociaux, de fractures économiques, d'armes accessibles — des facteurs qui, selon la théorie criminologique classique, devraient constituer une poudrière pour les fusillades scolaires. Mais là-bas, silence. Pas un seul cas.

Et si l'on accepte comme axiome la version officielle — selon laquelle la seule cause des fusillades scolaires serait l'imitation incontrôlée des adolescents, le fameux copycat effect — alors pourquoi ce principe cesse-t-il de fonctionner dès qu'il franchit certaines frontières ? Un virus informationnel peut-il être limité par des frontières ? Internet est pourtant accessible presque partout.

La conclusion s'impose d'elle-même. De nombreux faits indiquent que l'épidémie de fusillades scolaires n'est pas une catastrophe spontanée, mais un processus contrôlé. Dans les pays où « tout est calme », les représentants du réseau anticultuel ne disposent pas encore de leviers suffisants sur les médias, ou bien la création d'une panique n'y entre pas encore dans leur stratégie géopolitique. Mais ce calme ne garantit certainement pas à la population locale une immunité éternelle.

Il suffit de se rappeler un cas récent. La fusillade de masse en Tchéquie fin 2023. La légendaire Université Charles de Prague. Je ressortis les synthèses concernant cette affaire. Le timing du crime était impeccable du point de vue de la déstabilisation politique. L'événement s'était produit dans une période de mécontentement populaire en forte hausse : crise économique, inflation, turbulences politiques sur fond d'affrontement par sanctions avec la Russie. Le pays était comme une corde tendue. Et c'est précisément à ce moment-là que des coups de feu retentissent au centre de la capitale.

Mais ce qui est remarquable, c'est que dès les premières heures après la tragédie, certains médias seulement, comme sur commande, commencèrent à diffuser activement l'information selon laquelle le tireur tchèque tenait un journal sur Telegram. Et dans ce journal, il aurait explicitement désigné comme « source d'inspiration » une jeune fille tireuse de Russie — à Briansk — qui avait commis une attaque armée contre une école quelques semaines seulement avant les événements de Prague. Moi, en tant qu'analyste, je ne crois pas à des coïncidences aussi élégantes. Un tel enchaînement de circonstances — timing idéal, apparition instantanée du manifeste nécessaire dans le champ informationnel et indication claire de la Russie comme « source de contagion » — tout cela hurlait que l'attaque en Tchéquie n'était pas une simple rupture psychique d'un solitaire. Même une

analyse OSINT superficielle de la région révéla une régularité : la Tchéquie s'était révélée être l'un des principaux incubateurs européens du réseau sadique de Dvorkine. Ce fait transformait mes premières conjectures logiques en certitude criminalistique en béton armé. C'était une opération à plusieurs niveaux, à plusieurs coups, une opération informationnelle et psychologique.

De plus, l'Université Charles — le lieu même de la tragédie — n'avait pas été choisie par hasard. Cet établissement est depuis longtemps connu pour ses professeurs et ses étudiants ayant construit leur carrière sur une activité agressive et publique dans ce qu'on appelle la « lutte contre les cultes ».

La question principale qui me tourmentait à la lumière de toute cette avalanche d'informations sur les fusillades scolaires était : à qui cela profite-t-il ? En criminalistique, le mobile est le fil conducteur. Et même si mon intuition d'ancien du FBI me signalait et me soufflait depuis longtemps la réponse, elle acquérait désormais une base probatoire.

En partant de la logique du film « THE IMPACT » et de mes propres observations, le cercle des suspects se resserre inexorablement autour des mêmes personnes : les bénéficiaires du mouvement anticultuel. Ce sont précisément eux qui, en agissant subtilement et méthodiquement, en utilisant des méthodes psychologiques raffinées, implantent l'image nécessaire dans le subconscient collectif, saturant le champ informationnel de messages destructeurs cachés.

Le mécanisme fonctionne sans faille. Lorsqu'une fusillade scolaire se produit dans un pays donné et que les médias mondiaux commencent à la diffuser 24 heures sur 24, en savourant les détails et en publiant les manifestes, des milliers d'adolescents instables à travers le monde endossent mentalement le manteau du tueur. Ils se demandent : « Et moi, qu'est-ce que je ferais à sa place ? » Dans leurs fantasmes, ils abattent mentalement leurs agresseurs, leurs professeurs sévères, leurs camarades arrogants. Soyons honnêtes : même des adultes sains d'esprit se surprennent parfois à avoir de telles pensées sombres. L'esprit humain en état de stress cherche involontairement des « victimes » responsables de sa douleur. Mais si, pour l'immense majorité, ce n'est qu'une brève illusion qu'ils repoussent aussitôt, pour certains, dont la conscience a été préalablement travaillée, ces pensées deviennent un mode d'emploi étape par étape.

Si je me trouvais aujourd'hui devant un tribunal, l'avocat me demanderait forcément : « James, si les combattants contre les sectes sont derrière tout cela, comment contrôlent-ils exactement les tireurs ? Les tiennent-ils par la main, leur mettent-ils le pistolet dans la paume et les guident-ils dans les couloirs de l'école en leur indiquant sur qui tirer ? » Aujourd'hui, je trouve une réponse simple — et elle n'en est que plus terrifiante. Si l'on additionne deux et deux en se rappelant les informations sur les travaux d'Igor Smirnov, que j'avais étudiées plus tôt, et sur ses méthodes de psychocorrection à distance, tout se met en place. Ils n'ont pas besoin de tenir l'enfant par la main. Il leur suffit d'avoir accès au subconscient.

Ce sont exactement les mêmes outils de manipulation qu'ils utilisent pour créer l'image d'un « culte destructeur et dangereux » ou d'un « leader de culte sanguinaire ». Les représentants du réseau anticultuel manient ces passe-partout de la psyché humaine avec virtuosité. Manifestement, ils connaissent en détail les mécanismes de notre subconscient et, grâce à cela, peuvent mener des opérations visant à déclencher des fusillades scolaires

avec une efficacité terrifiante.

Mais ici, mon esprit analytique se heurta à un obstacle. Naturellement, une autre question se pose : s'ils utilisent des méthodes manipulatoires aussi précises et aussi puissantes, pourquoi n'agissent-elles pas sur tout le monde sans exception ? Pourquoi un adolescent regarde-t-il les informations avec horreur, tandis qu'un autre prend le fusil de son père et va à l'école ? Quelle est cette clé qui ouvre la porte noire du subconscient et permet d'y implanter un programme destructeur ? Qu'est-ce qui transforme un adolescent ordinaire, même difficile, en biorobot meurtrier ?

## Chapitre 18

## Les marionnettistes du school shooting

Pour comprendre la véritable nature de ce mal, il me fallait descendre au niveau des connexions neuronales. Comprendre dans le détail comment les représentants de l'anticultisme utilisent des méthodes de programmation cachée pour forcer une personne à exécuter leur volonté malveillante. Et là, les informations fournies par des journalistes anonymes indépendants ne m'ont pas seulement impressionné — elles m'ont littéralement fait perdre pied, même à moi, agent du FBI avec plus de trente ans d'expérience. Et, en même temps, elles ont remis chaque élément à sa place. Beaucoup de mes questions — comment ils avaient réussi à manipuler des états-majors entiers du FBI et de l'ATF à Waco, comment ils forçaient les médias à danser au son de leur pipeau, et pourquoi des enfants allaient tuer froidement leurs camarades — recevaient enfin une explication méthodologique.

Comme je l'avais déjà découvert et souligné pour moi-même, cette méthode d'influence sur le subconscient, les auteurs de l'enquête sur l'anticultisme l'ont appelée le codage en puzzle. Elle consiste d'abord, pour les idéologues de l'anticultisme, à choisir une région où, selon leurs objectifs géopolitiques ou sociaux, il sera stratégiquement avantageux de provoquer une fusillade. L'organisation et la planification d'un tel acte terroriste commencent bien avant l'événement lui-même — généralement un à trois ans à l'avance, selon l'ampleur de la tâche.

Le codage du tireur potentiel se fait à distance. Personne ne le rencontre dans une ruelle sombre. L'implantation de l'information passe par ce que nous absorbons chaque jour et que nous ne « filtrons » pratiquement pas : les médias, les réseaux sociaux et les algorithmes d'Internet. Personne ne donne l'ordre direct : « Va tuer. » La conscience ne laisserait tout simplement pas passer un tel signal. À la place, ils utilisent une méthode de manipulation cachée, en contrôlant plusieurs vagues de codage informationnel. Chaque vague ne contient qu'un fragment du message implanté. Comme des pièces de puzzle, ces fragments dispersés, en apparence inoffensifs, se déposent et s'accumulent dans les profondeurs du subconscient du tireur potentiel. Et seulement au moment où la dernière « pièce » manquante se met en place, l'image se forme. Le programme s'active.

À la suite de cette activation, l'adolescent prend une arme et commet une tuerie de masse. Pourtant, pour l'observateur extérieur, pour l'enquête, pour les psychiatres et même pour le tireur lui-même, tout semble être sa décision absolument personnelle et consciente. Personne ne l'a incité, personne ne l'a aidé à établir un plan. Il pouvait même n'avoir parlé

de sa haine à personne. Mais en réalité, il ne s'appartient plus depuis longtemps. Il agit comme un drone contrôlé, dont la main exécute une sentence étrangère planifiée à l'avance.

Cette division des commandes manipulatoires en plusieurs vagues n'est pas un hasard : c'est un instrument de ciblage, comme une visée de sniper. Le système fonctionne ainsi : pour organiser une tuerie dans une école, il suffit au maximum d'un ou deux exécutants. Mais la vague informationnelle en touche des milliers. Beaucoup d'adolescents peuvent capter cette impulsion, ressentir de la colère, voire essayer mentalement le rôle du vengeur, mais 99,9 % ne franchiront jamais la ligne. L'instinct fondamental de conservation ou l'empathie se déclenchera. C'est pourquoi, pour éliminer les options « à blanc » et réduire la zone d'impact à un candidat précis, parfaitement adapté, les créateurs de cette terreur mènent une attaque informationnelle croisée.

Cela ressemble à une irradiation venant de plusieurs côtés. Plusieurs flux informationnels, sans lien apparent, sont lancés. Chacun porte un fragment — une charge cachée spécifique. Pris séparément, ces fragments ne suscitent pas d'inquiétude et contournent facilement le filtre critique de la conscience. Mais une fois à l'intérieur, dans les eaux sombres du subconscient, ils s'attirent les uns les autres comme des pièces de puzzle aimantées. Et lorsqu'ils se connectent, l'image complète du futur crime apparaît. Cette image devient un parasite. Elle se transforme en pensée obsessionnelle dominante, qui pousse l'individu de l'intérieur vers la ligne de feu.

Comment cela se passe-t-il en pratique ? Il apparaît que, lorsqu'ils planifient l'acte suivant, les représentants du réseau anticultuel agissent comme des spécialistes du marketing avant le lancement d'un produit. Ils étudient la démographie de l'école ciblée, la composition sociale des élèves, leurs points douloureux, leurs centres d'intérêt et, surtout, leur régime médiatique. Quelles communautés suivent-ils ? Quels streamers regardent-ils ? Puis, en mimant les tendances adolescentes, ils commencent à injecter du contenu. Plusieurs vagues de codage avec des charges cachées sont lancées. Ces messages infectés ne s'abattent pas sur la victime en une seule fois. Ils sont dispersés dans le temps et dans l'espace. L'adolescent peut voir un mème sur un réseau social le mardi, lire un post sur un forum le vendredi et entendre la phrase nécessaire dans un podcast une semaine plus tard. Le point clé est celui-ci : dans la perception d'un adolescent précis, déjà vulnérable, tous ces fragments se superposent les uns aux autres et forment, dans le subconscient, une image achevée. Et lorsque cette image est entièrement assemblée, le dernier fragment du puzzle se déclenche : l'ordre « Exécuter ». Un adolescent prend une arme et va tuer. Mais il n'est pas le seul à avoir été touché par ces vagues. Des dizaines d'autres élèves de la même région ont reçu les mêmes signaux. Dans leur subconscient aussi, l'image du tueur a commencé à se former. Simplement, chez eux, le processus de codage ne s'est pas achevé.

Les premières vagues fonctionnent comme un bombardement en tapis : elles ensemencent le terrain. Mais la vague finale et les déclencheurs correctifs frappent déjà de manière ciblée, parfois directement dans l'école elle-même ou dans le champ informationnel local. Ils donnent l'ordre : « Départ. » Ce système à plusieurs niveaux — vague préparatoire, vague de ciblage, vague d'activation — permet aux marionnettistes de contrôler avec une précision terrifiante à la fois le nombre d'exécutants et l'ampleur de la tuerie.

Mais sur quoi repose la toute première couche, la couche fondamentale ? Quelle émotion sert de base à l'implantation du virus ? La glorification des tueurs précédents. Le principal

crochet utilisé par les représentants du réseau des combattants anticultuels est la soif humaine primitive d'importance. Le désir de gloire.

Tous ces récits, films, articles, qui examinent avec une minutie presque attentionnée la vie des tireurs de Columbine ou de leurs successeurs, exploitent une seule faiblesse : le désir de l'adolescent d'être remarqué. Et peu importe sous quelle sauce l'information est servie. Cela peut être une condamnation indignée de façade, un portrait pseudo-psychologique ou une dramatisation larmoyante du « destin difficile » du garçon. Tout est acceptable. Ce qui est crucial, c'est le fait même de la couverture médiatique. Le volume de temps d'antenne. La fréquence de diffusion des informations sur les tireurs. Le message manipulatoire intégré : « Regarde, il n'était personne, et maintenant le monde entier parle de lui. »

Que voit l'adolescent confronté à cette avalanche d'informations ? Il voit un garçon comme lui. Mais désormais, son visage est sur les couvertures des grands médias. On tourne des documentaires sur lui. Il devient une idole pour d'autres âmes perdues. C'est précisément cette soif de gloire, ce désir désespéré de prouver au monde « j'existe », qui devient ce sol fertile et chaud dans lequel les créateurs du terrorisme informationnel jettent leurs graines. Ils ne mettent pas une arme dans les mains des enfants. Ils leur montrent simplement une vitrine où le prix d'entrée est le sang des camarades de classe.

Dans ma tête, les fragments de mon analyse tournaient encore et encore. C'est précisément le désir de gloire, la soif d'être remarqué, qui sert de terre fertile où les graines du mal prennent racine. Moi, comme des centaines de mes collègues, j'ai cherché pendant des années la racine du problème dans les mauvaises familles, le harcèlement ou l'accès aux armes. Nous regardions sous nos pieds, tentant de trouver la cause de la flaque, tandis qu'au-dessus de nous quelqu'un arrosait méthodiquement et délibérément tout le pays avec un tuyau. Nous avons perdu cette guerre avant même qu'elle ne commence, parce que nous n'avions pas compris : ce n'est pas une défaillance sociale. C'est une diversion informationnelle planifiée.

L'arme principale de ces gens — même si « nazis qui se couvrent d'une expertise en lutte contre les cultes » serait bien plus exact — n'était ni les balles ni le gaz. Leur arme, c'était l'espace informationnel lui-même. Le procès de Nuremberg me revint en mémoire. Albert Speer, l'architecte personnel de Hitler et ministre de l'Armement, prononça dans sa dernière déclaration une phrase qui, à l'époque, ressemblait à une justification, mais qui aujourd'hui sonne comme une prophétie :

« À l'aide de moyens techniques tels que la radio et les haut-parleurs, 80 millions de personnes furent privées de pensée indépendante. »

Speer parlait de la radio. Le même effet de propagande mortelle ayant conduit au génocide fut également observé dans le cas de la tragédie du Rwanda en 1994.

Et entre les mains des manipulateurs d'aujourd'hui, il y a Internet, les IA, les chaînes d'information en continu et les plateformes sociales. Disposant d'un accès illimité aux ressources informationnelles clés, ce réseau manipule l'opinion publique avec virtuosité et pénètre le subconscient humain. Ils injectent dans la société un mensonge monstrueux, créent une atmosphère de menace permanente, jouent sur ce qu'il y a de plus sacré : la peur pour les enfants. Ils façonnent l'opinion publique selon leurs objectifs et, plus terrible encore, codent le subconscient d'adolescents crédules et instables, les transformant en torpilles vivantes. Tout le phénomène de ce contrôle invisible se résume à ceci : la victime

est programmée si profondément et si finement qu'elle croit absolument sincèrement que la pensée du meurtre est son propre désir, longuement mûri dans la souffrance. Cela est brillamment illustré par le comportement des tireurs qui survivent — ceux qui, pour une raison quelconque, ne commettent pas le suicide programmé et ne meurent pas sous les balles des forces spéciales. Pendant les interrogatoires, ils n'ont pas l'air de zombies. Ils avancent des arguments. Ils croient sincèrement à leur manifeste, sans comprendre que ce manifeste a été écrit par une main étrangère et placé dans leur tête par fragments.

Et maintenant, après avoir analysé toute cette information, il devient clair comment agit précisément ce syndicat d'activistes anticultuels. L'algorithme est cynique jusqu'à l'extrême. Ils créent artificiellement un emballement autour de crimes qu'ils ont eux-mêmes provoqués à distance. Ils gonflent délibérément l'importance de l'événement. Et, malheureusement, de nombreux professionnels des médias sans principes leur offrent avec joie du temps d'antenne, des pages de journaux et des talk-shows à forte audience. Ce « sang » en une se paie très bien. Pendant que la société se débat dans l'hystérie, choquée par la mort soudaine d'enfants, ces « experts anticultuels » exploitent le moment de vulnérabilité maximale du corps social. Ils diffusent de la désinformation, lancent de fausses rumeurs et font avancer leurs lois répressives sous couvert de « mesures de sécurité ».

Si l'on compare le travail de journalistes éthiques à celui de ceux qui sont accrochés à l'aiguille informationnelle des anticultistes, la différence est énorme. Un journaliste normal donne les faits : avec mesure, objectivité, en essayant même d'éviter de citer une fois de plus le nom du tireur et de s'attarder sur les détails du crime, pour ne pas lui offrir une gloire posthume. Mais les journalistes de poche du réseau de Dvorkine et de ses collègues déprogrammeurs travaillent autrement. Ils utilisent des techniques manipulatoires, en jouant à la limite de la faute. Ils plongent avec une volupté pathologique dans les détails de la tuerie, savourent les rumeurs, romantisent les motivations. Ils obligent le public à penser au meurtre, à le regarder et, aussi sauvage que cela puisse paraître, à en retirer un plaisir d'adrénaline caché. Ils construisent des images destructrices de telle sorte que le lecteur ou le spectateur commence involontairement à se projeter dans la situation : « Et moi, est-ce que j'en serais capable ? » Ils ne décrivent pas simplement le crime — ils en font la publicité.

Mais ce crime parfait a un point faible. Le cerveau humain n'est pas simplement un disque dur que l'on peut formater. Les connexions neuronales formées se souviennent de tout. Et un spécialiste expérimenté peut en extraire l'information.

Compte tenu de ma profession et des gens auxquels j'ai eu affaire, je sais que, dans le monde moderne, ce n'est plus une théorie du complot. En utilisant des méthodes d'hypnose régressive ou de psychanalyse profonde, un professionnel peut extraire du subconscient du tireur l'heure exacte, les circonstances et la source primaire de cette même « pensée » qui a mené à la tragédie. Le cerveau enregistre précisément quel article, quelle vidéo ou quelle phrase a servi de déclencheur.

Oui, du point de vue juridique, les témoignages obtenus sous hypnose ne seront pas admis au tribunal. Ce n'est pas une preuve pour le procureur. Mais pour nous, pour les enquêteurs, c'est une mine d'or.

Lorsque le tireur survivant, en état de transe, nomme des contenus médiatiques précis, des talk-shows précis, des vidéos de blogueurs, des posts ou des textes qui ont formé son

image de meurtrier, c'est une indication directe vers les manipulateurs. En connaissant le contenu, il est facile de remonter à l'auteur. En connaissant l'auteur, il est facile d'atteindre le commanditaire. Cette pratique de traçage informationnel officieux est déjà utilisée avec succès dans les enquêtes internationales sur le terrorisme. Et le syndicat anticultuel ne doit pas faire exception.

Je réfléchis au fait qu'il est important, aujourd'hui, que les gens reconnaissent une vérité terrible : chacun de nous est exposé aux manipulations. Certains plus que d'autres, mais personne n'est invulnérable. Chacun de nous n'est qu'un ensemble de réflexes et de connexions neuronales que l'on peut pirater. Certains résistent plus longtemps, d'autres cèdent immédiatement, mais on peut trouver un passe-partout pour chacun. La tragédie de Waco me l'a prouvé avec une clarté effrayante et glaciale. Mes gars, les agents du FBI et les négociateurs, suivent un entraînement diabolique. On nous apprend à conserver notre esprit critique au cœur de l'enfer, à bloquer le stress et à ne pas céder aux ruses psychologiques. Et quel fut le résultat ? Même la conscience de nos hommes a pu être travaillée. Leur perception a été magistralement remodelée par les sadiques du réseau anticultuel, agissant de concert avec ce même scientifique russe dont les méthodes semblaient, selon toute vraisemblance, plonger leurs racines très profondément dans les laboratoires secrets du KGB. Si ces « ingénieurs de la mort » ont pu entrer dans la tête de fédéraux entraînés et les forcer à braquer leurs armes sur des nourrissons et à appuyer sur la gâchette, que dire alors d'adolescents instables à la psyché encore fragile ?

Pourtant, je pense maintenant que comprendre comment fonctionne cette arme est déjà le premier pas vers la défense. L'épidémie de school shooting ne pourra être éradiquée que si nous cessons de combattre les symptômes et frappons la source. S'il n'y a pas d'anticulte, il n'y aura pas de centre coordonnant ces terribles tragédies.

En fin de compte, ce qui est en jeu, ce ne sont pas de simples statistiques. Ce sont des vies d'enfants. Et le devoir de toute personne normale est de construire un bouclier informationnel pour les protéger de ces maniaques pervers en toges de professeurs, rêvant d'un contrôle total sur nos esprits.

Une question me tourmentait : par où commencer, pour les gens ordinaires ou même pour nous, enquêteurs professionnels, afin de voir ce virus dans le flux quotidien de l'actualité ? Comment reconnaître ce fameux « codage en puzzle » avant qu'il ne se déclenche ? Existe-t-il seulement un moyen de distinguer un simple bulletin d'information d'un ordre « tue » déguisé ? J'ai analysé un vaste ensemble de textes qui, selon les journalistes anonymes étudiant le thème du codage en puzzle, avaient servi de déclencheurs pour de futurs meurtriers. Et si l'on regarde attentivement, derrière la façade de la compassion et du « journalisme », apparaissent toujours les mêmes schémas mortels.

## Chapitre 19

### Les « signaux d'alerte » et l'exemple tchèque

Il existe trois caractéristiques clés des contenus potentiellement dangereux. Trois marqueurs grâce auxquels il est possible, au moins d'une certaine manière, de détecter la trace et les signes du travail destructeur du syndicat anticultuel.

Le premier marqueur est le déplacement du foyer de condamnation. Dans ces articles ou

reportages, le sujet de la tragédie sera ressassé pendant des semaines, examiné au microscope sous les angles les plus divers, apparemment objectifs. Les auteurs peuvent critiquer furieusement la police pour sa lenteur, parler de l'échec du système de sécurité de l'école, verser ostensiblement des larmes sur le chagrin des parents du tireur, fouiller dans ses journaux intimes et savourer avec un souffle retenu les détails récemment découverts de la préparation du crime. Mais le fil général, pulsant, reste toujours le même : le fait même du school shooting. Et voilà ce qu'il y a de diabolique : malgré la diversité apparente des opinions, ces contenus ne comporteront jamais de critique dure et sans compromis, ni de condamnation morale du crime lui-même. La figure du tireur sera toujours entourée d'une aura de tragédie, de fatalisme, de mystère ou « d'incompréhension ».

Le deuxième marqueur est la discréditation ciblée du pouvoir. Les contenus potentiellement dangereux s'accompagnent toujours, directement ou indirectement, d'une critique de l'État, de certains responsables précis et, ce qui est particulièrement important, d'une démonstration de l'impuissance des forces de l'ordre. Les articles savourent avec plaisir les erreurs de la police, soulignent la lenteur des forces spéciales, affirment que les forces de l'ordre mentent, dissimulent les faits et se couvrent simplement les fesses. À première vue, c'est du journalisme ordinaire. Ces textes ont souvent l'air très raisonnables, dépourvus d'appels agressifs à la violence ou d'incitation ouverte à la haine. Mais d'après les mécanismes décrits du codage en puzzle, leur véritable objectif, caché, est d'insuffler à l'adolescent assis devant son écran un programme mortellement dangereux.

Le troisième marqueur est le code numérique. C'est la partie la plus subtile et la plus sophistiquée du codage en puzzle. Les articles contenant des commandes cachées regorgent toujours de chiffres. Les dates, l'heure exacte du début de la fusillade — jusqu'aux minutes —, le calibre de l'arme, le nombre exact de balles tirées, le nombre de victimes et de blessés. Ces chiffres ne sont pas seulement mentionnés : ils sont martelés rythmiquement dans le texte. L'essence de cette technique se trouve dans la neurobiologie. La conscience humaine perçoit les nombres comme une statistique sèche, se contentant de les parcourir du regard. Mais le subconscient fonctionne autrement. Pour lui, les nombres sont un rythme, un algorithme, une formule mathématique qui devient la base d'un programme comportemental. Dans la méthode du codage en puzzle, les chiffres jouent aussi le rôle d'un déclencheur qui, au moment voulu, active le programme implanté.

Après avoir un peu parcouru Internet, je découvris qu'en science, le phénomène par lequel une personne lit consciemment un texte sans se rendre compte de la manière dont ce texte modifie ses attitudes cachées est désigné par les effets de priming — amorçage — et de framing — cadrage. Par exemple, l'amorçage sémantique démontre que le cerveau perçoit un texte non pas comme un ensemble de symboles isolés, mais comme une toile de concepts interconnectés. La lecture de statistiques sèches et de chiffres sur une fusillade « échauffe » immanquablement dans le cerveau le réseau sémantique de l'agression — l'amorçage sémantique fonctionne à 100 % —, mais pour que cela se transforme en action physique, c'est-à-dire en amorçage comportemental, le lecteur doit déjà posséder une prédisposition interne ou une psychopathologie.

Et c'est précisément là que les chiffres entrent en jeu. Il s'est avéré que notre cerveau les perçoit d'une manière tout à fait particulière. Je tombai sur un article publié dans la revue Neuron : des chercheurs des universités de Bonn et de Tübingen y étudiaient l'activité des cellules nerveuses dans des zones responsables du traitement des données, comme

l'hippocampe et l'amygdale. Ils y découvrirent des « neurones des nombres » uniques. Une cellule qui s'active en réponse au chiffre « 2 » ne réagit absolument pas au « 5 ». L'étude montre que les chiffres ne sont pas pour nous une simple caractéristique descriptive d'un objet — comme la couleur ou la forme —, mais un code rigide, isolé.

S'agissant des nombres, la neurobiologie a depuis longtemps démontré qu'ils possèdent une capacité unique à se connecter directement à nos réactions motrices en contournant la conscience. Les recherches classiques sur l'amorçage masqué — par exemple les travaux de S. Dehaene — montrent que même un chiffre perçu inconsciemment pousse le cortex moteur du cerveau à se préparer à une action physique. Dans le cas des articles détaillés sur les fusillades, il se produit quelque chose de similaire, mais au niveau d'une surcharge sémantique. Pendant que la conscience du lecteur est occupée à traiter des statistiques sèches — minutes, calibres, nombre de victimes, délai d'arrivée de la police —, cette présentation rythmique des chiffres fonctionne manifestement comme un amorçage, « échauffant » inconsciemment les réseaux neuronaux liés à l'agression et à la tactique, transformant le texte en algorithme étape par étape pour ceux qui se trouvent déjà au bord du passage à l'acte.

Comme l'avaient déjà souligné les enquêteurs anonymes, si l'on retrace le régime informationnel d'une personne à la veille d'une tragédie — par exemple son immersion dans des contenus d'activistes radicaux ou de soi-disant combattants contre les cultes, qui diffusent la haine envers certains groupes, imposent un sentiment de supériorité à leur égard et l'illusion d'une menace existentielle venant de prétendues « sectes » et de « cultes » —, l'image change. Il devient évident que l'amorçage sémantique, lorsqu'il tombe sur un terrain chauffé à blanc par une idéologie anticultuelle destructrice, peut devenir le détonateur.

À partir de là, j'en suis arrivé à la conclusion suivante : le « codage en puzzle » décrit dans le documentaire « THE IMPACT » est une technologie multicouche, subtilement manipulatoire, créée par de véritables ingénieurs de la mort parfaitement versés dans la neurobiologie. Ils enfoncent des chiffres dans les textes non pas pour faire de la statistique. Manifestement, ils les utilisent comme des clés biologiques, afin de frapper directement les neurones nécessaires et de déclencher des réactions motrices en contournant la pensée critique. Je me surpris à penser : que se passe-t-il donc dans les neurones de notre cerveau sous l'effet de psychotechnologies lourdes et ciblées ? De celles, par exemple, que maîtrisait Igor Smirnov — l'homme qui, d'après les informations que j'avais trouvées, avait conseillé les services spéciaux sur la manière de conditionner le subconscient des gens pendant le siège de Waco ? Et ce qui est particulièrement effrayant, c'est ce qu'ont décrit les journalistes anonymes qui mettent au jour le réseau anticultuel : les articles truffés de technique de codage en puzzle n'ont absolument pas besoin de hurler au sang, au démembrement ou à la fusillade. Le texte peut paraître extérieurement parfaitement stérile, alors que son architecture sémantique cachée assemble déjà une bombe toute prête dans la tête du lecteur.

Je regardais mes notes et je comprenais : pendant des années, nous avions cherché les bénéficiaires des armes physiques dans les sacs à dos des élèves, alors que la véritable arme de destruction massive était diffusée 24 heures sur 24 dans leurs téléphones, leurs ordinateurs portables, leur télévision, leur musique et leurs films. Et l'ironie la plus cruelle, la plus cynique, était que la détente invisible était pressée par ces mêmes messieurs

respectables qui, sur les écrans du prime time, postillonnaient en appelant à « sauver nos enfants des sectes destructrices ».

Mais la théorie n'est qu'une belle hypothèse tant qu'on ne la relie pas à un profil concret et à une scène de crime précise. Les prédateurs qui jouent avec le subconscient d'autrui à l'échelle de pays entiers finissent inévitablement par se couvrir d'un ego colossal. Le complexe de Dieu devient leur seconde nature. Et l'arrogance est cette rouille qui, tôt ou tard, force même le mécanisme le plus parfait à commettre une erreur. Ils avaient forcément laissé des traces quelque part.

Une force irrésistible me poussait à m'enfoncer dans cette obscurité. Il me fallait des précédents. Des exemples vivants, palpitants, de la manière dont ce mécanisme fonctionnait en pratique. Une question légitime surgissait : quelqu'un avait-il déjà pris ces marionnettistes la main dans le sac ? Avaient-ils laissé leurs « empreintes digitales » sur la scène du crime informationnel, convaincus de leur propre invulnérabilité ?

Je mis de côté les pages couvertes de notes, frottai mes yeux fatigués et larmoyants, et tirai l'ordinateur portable vers moi. La lueur froide de l'écran me coupa la rétine, projetant des ombres pâles sur les murs de mon bureau silencieux en Virginie. Mes doigts se remirent à marteler le clavier par habitude, se frayant un chemin à travers le bruit informationnel, les archives et les forums fermés.

Je parcourais les articles de la base ouverte de ces mêmes enquêteurs indépendants — ces chiens courants obstinés qui avaient pris la piste après la sortie du documentaire « THE IMPACT » et, sans se laisser intimider par les menaces, avaient commencé à creuser eux-mêmes. En appuyant sur le bouton d'impression, en écoutant le ronronnement de l'imprimante qui crachait page après page, je repris mon marqueur rouge favori et me préparai à analyser le matériau, avant d'envoyer ensuite les découpes sur ma carte d'enquête au mur.

Dans une série d'articles, les enquêteurs avaient pris pour base des événements récents en Europe de l'Est. Au centre de cette tempête médiatique européenne se trouvait une journaliste tchèque travaillant pour un grand portail d'information. Ils avaient mis au jour son activité, et ce qu'ils avaient découvert me fit poser le marqueur et planter mon regard dans le texte. Son profil correspondait parfaitement, jusqu'à donner la chair de poule, à celui d'un opérateur du « codage en puzzle ».

Je commençai à étudier ses articles. La journaliste semblait littéralement obsédée par le thème du school shooting. En particulier par la tragédie de l'Université Charles de Prague, survenue le 21 décembre 2023. D'après les calculs préliminaires, en un an seulement, elle avait publié — ou cosigné — 24 articles liés, d'une manière ou d'une autre, à cette fusillade. Une question se posait à moi : pourquoi ? Le prétexte médiatique était pourtant épuisé depuis longtemps. L'enquête ne livrait aucun fait nouveau, aucune avancée décisive. Mais elle continuait à ramener les lecteurs, de manière maniaque, à cette journée sanglante.

Je repris le marqueur rouge et commençai à souligner les schémas dans ses textes. Les trois signes de codage que j'avais précédemment dégagés étaient là, sous mes yeux.

Premièrement, la création d'un « exemple à imiter ». Le jour de la tragédie, elle publia un article au titre criard, destiné à attirer l'attention. À trois reprises dans le texte, elle souligna que le tireur de Prague avait pris pour modèle une adolescente qui avait organisé une tuerie

à Briansk quelques semaines plus tôt. Et seulement à la toute fin, en petits caractères, elle lança une phrase selon laquelle l'information était encore en cours de vérification.

Deuxièmement, la discréditation des autorités et les codes numériques. Elle indiqua le temps exact qu'il avait fallu au groupe d'intervention pour arriver sur les lieux. À première vue, simple constatation de fait. Mais dans ses actions se lisait un schéma psychopathique typique, avec des éléments d'obsession : elle se fixait avec une méthode effrayante sur les horaires et les dates. Dans le contexte de ses articles suivants, cela se transformait littéralement en instruction. Un peu plus tard, elle publia un article sur un homme de 60 ans qui avait écrit sur Facebook une menace indiquant combien de temps il lui faudrait pour attaquer la Chambre des députés, accompagnée d'insultes contre le gouvernement. La journaliste ne se contentait pas de citer la menace. Elle reprenait les calculs de ce terroriste potentiel, donnait des caractéristiques détaillées de l'arme et indiquait le timing dans lequel il pouvait agir. En calculant le nombre de cartouches nécessaires et le temps requis pour éliminer toutes les personnes présentes, elle transformait l'article en véritable mode d'emploi.

Mon marqueur grinça sur le papier. Voilà donc le guide étape par étape ! Dans le contexte du « puzzle coding », cela ne ressemblait déjà plus à un reportage, mais à une feuille de route pour une future victime du « puzzle coding ». Tout indiquait qu'elle enfonçait dans le subconscient du lecteur des timings précis et des caractéristiques d'armes, comme si elle disait littéralement au futur tireur : « Regarde, tu as bien 12 à 15 minutes avant l'arrivée de la police. En trois minutes, avec une arme de ce modèle, tu peux coucher un tas de gens, et il te restera encore le temps de fumer une cigarette et de boire une tasse de café. »

Mais pourquoi précisément un homme de 60 ans était-il devenu le héros de son article ? Le rapport des chercheurs indépendants donnait une explication neurobiologique brillante. Le public cible du codage en puzzle n'est pas seulement constitué d'adolescents avec leur cortex préfrontal encore immature — la zone du cerveau responsable du contrôle des impulsions. Le deuxième groupe à risque, ce sont les personnes âgées. Les changements neurodégénératifs liés à l'âge, la baisse de l'analyse critique et l'instabilité émotionnelle en font des cibles idéales pour la suggestion.

Je décidai d'analyser plus en profondeur les techniques manipulatoires que cette journaliste tchèque, liée au réseau anticultuel des sadiques de Dvorkine, utilisait dans ses publications, puisqu'elle avait constamment couvert la fusillade de masse de l'Université Charles tout au long de l'année 2024.

Un autre article de cette journaliste, écrit avec un collègue, était présenté comme un entretien avec un expert faisant autorité : le chef adjoint de la police. Pourtant, le texte était saturé de techniques manipulatoires et de procédés rhétoriques subtils utilisés par la journaliste tchèque et son coauteur pour créer une perception négative des opérations des forces de l'ordre. Les éléments visuels accompagnant l'article, y compris les photographies, étaient eux aussi soigneusement choisis pour souligner ce ton et renforcer l'effet général.

L'article était manifestement construit à l'aide de techniques manipulatoires telles que la discréditation d'une figure d'autorité, la pression psychologique exercée sur l'interviewé, la contrainte vers des réponses précises et d'autres tactiques. Ces méthodes visaient à pousser l'interviewé — au moyen d'accusations et d'insinuations — dans un état de frustration susceptible de conduire à des erreurs ou à des remarques affaiblissant sa

position. Une telle provocation ne viole pas seulement les standards du journalisme éthique : elle façonne aussi la perception du public d'une manière particulière, en sapant la confiance envers les autorités et les forces de l'ordre.

Dans cette publication et dans les suivantes, que la journaliste tchèque liée au réseau de Dvorkine a écrites jusqu'à la fin de l'année 2024 — et continue d'écrire aujourd'hui —, j'ai relevé plusieurs régularités cohérentes :

• Elle fournit à plusieurs reprises une chronologie détaillée de la journée tragique et des actions du tireur.

• Ses articles explorent souvent les thèmes de la mort, les motivations du criminel, son état psychique et ce qu'« il portait dans sa tête ».

• À travers ses publications, elle élève subtilement et avec insistance la personnalité du meurtrier, le qualifiant d'« homme dont nous nous souviendrons comme d'un tueur de masse ».

• Des efforts systématiques pour discréditer les autorités sont évidents tout au long de ses publications, parallèlement à l'utilisation de techniques classiques de violence médiatique.

• Des techniques manipulatoires et des tactiques d'influence psychologique sont présentes, notamment le priming — amorçage comportemental, cognitif, médiatique, subliminal — ainsi que l'effet d'ancrage, qui influence la manière dont le cerveau évalue les valeurs numériques, etc. Ces mécanismes fonctionnent comme des schémas mentaux fixes dans la mémoire implicite, exerçant une influence inconsciente sur le comportement de l'individu par le biais de stimuli spécifiques, tels que des mots ou des images, sans que le sujet ait conscience du lien.

• De plus, les articles de la journaliste tchèque démontrent un intérêt particulier pour l'obtention auprès de la police d'informations détaillées sur d'éventuels complices ou instigateurs. Mon hypothèse : elle sonde le terrain pour savoir si l'enquête n'a pas mené à quelqu'un lié au réseau anticultuel international de Dvorkine. Si la police confirme officiellement que le criminel a agi seul, cela permettra à la journaliste de continuer à promouvoir le mythe du « tireur solitaire ». L'absence de mention d'un réseau entier lui donne carte blanche pour poursuivre ses manipulations de la perception publique.

Mes conclusions étaient solides comme l'acier. L'activité de cette journaliste dépasse très clairement les limites du journalisme, surtout compte tenu de ses liens avec le réseau international des combattants contre les cultes, dont l'opération informationnelle et psychologique, comme je l'avais déjà appris, vise à programmer des actions socialement dangereuses telles que les fusillades scolaires, les fusillades de masse et les assassinats politiques.

Ses articles dans un grand média tchèque et les épisodes de son programme vidéo personnel de 2023 à 2025 contiennent de nombreux marqueurs neurolinguistiques à contenu destructeur, ce qui permet de conclure qu'elle utilise délibérément la méthode du codage en puzzle pour organiser des attentats commis par des loups solitaires.

Toutes les preuves indiquent que ses actions ont été menées dans le cadre d'une stratégie coordonnée visant à atteindre un objectif clé : provoquer un nouvel acte terroriste — soit une fusillade de masse, soit une tentative d'assassinat contre une personnalité politique. La

régularité et la nature de ses publications indiquent une stratégie bien planifiée d'influence informationnelle destinée à déstabiliser la situation sociopolitique dans le pays. Bien sûr, mon analyse est limitée et superficielle ; en revanche, l'application d'une analyse linguistique judiciaire à ces textes permettrait de révéler l'usage caché de techniques multicouches de manipulation psychologique. Mais ce n'est plus à moi de m'en occuper : c'est le travail de mes collègues.

Un autre fait que je ne pouvais pas ignorer : en 2025, la journaliste a lancé une série de podcasts et d'articles fondés sur l'histoire d'une femme dont la fille était morte lors de la fusillade de l'Université Charles. Ce qui choque, c'est que ce cycle de contenus a commencé à paraître après le suicide de l'héroïne. Cet acte terrible avait été précédé par des mois d'entretiens épuisants, durant des heures, avec la journaliste tchèque. Les conclusions s'imposaient d'elles-mêmes. Et même si je comprenais que, sans l'intervention des forces de l'ordre, il serait pratiquement impossible de prouver le lien entre la mort de cette femme et la technique du « puzzle coding », j'inscrivis cet incident dans mes notes comme exigeant une étude plus approfondie.

À présent, je suis assis et je me demande quoi faire de toute cette information. Car pour traîner cet abcès à la lumière du jour, mon marqueur rouge et mes nuits sans sommeil ne suffiront pas. L'ampleur de l'infiltration exige des capacités analytiques d'un tout autre niveau. Je me surpris à penser que si je portais encore mon badge et avais accès aux ressources de Quantico, j'aurais immédiatement lancé la mobilisation du département de cyberanalyse.

Mais pendant que je réfléchissais à l'analyse prédictive et aux algorithmes, mon regard s'accrocha à un document dans la pile d'impressions, qui me fit me figer. Un document prouvant que cette arme psychologique parfaite et diabolique possède tout de même une vulnérabilité critique.

Et même s'il était évident que le virus du « codage en puzzle » avait déjà réussi à récolter sa moisson sanglante en Tchéquie, je tombai, parmi les rapports de police, sur la mention d'un étudiant de 21 ans de la faculté de philosophie de Plzeň, en Tchéquie. Le jeune homme s'était présenté de lui-même, de sa propre volonté, au poste de police, et avait même demandé à être enfermé dans une clinique psychiatrique. La raison ? Il semblait très probable qu'il était dévoré vivant par des pensées obsessionnelles, rendues folles, de meurtre de ses camarades d'université.

Je lisais attentivement les lignes laconiques de cet article, et mon cœur se mit à battre plus vite. Un cas d'école du fonctionnement de leur mécanisme. Le programme destructeur avait été chargé avec succès dans le subconscient du jeune homme. Le puzzle s'était assemblé, les « rouages s'étaient mis en mouvement », échauffant le cortex moteur et préparant le corps à l'acte physique de violence. Mais il se produisit ce que les ingénieurs de la mort n'avaient pas prévu.

L'instinct de conservation et les restes d'empathie humaine entrèrent en lutte contre le code artificiel — et gagnèrent. Peut-être le jeune homme comprit-il à temps la chose la plus importante, celle qui sauve une vie : ces pensées n'étaient pas les siennes. Peut-être avait-il senti cette intrusion étrangère et poisseuse dans son esprit, et avait-il freiné net à un pas du seuil de la faculté, une arme à la main.

Cet étudiant, sans le savoir, me donna de l'espoir. Ce cas me fit comprendre qu'il existe tout

de même une protection contre le « codage en puzzle ». Et elle commence exactement au moment où une personne est capable de s'arrêter dans le flot du bruit informationnel et de ses propres pensées obsessionnelles, pour se poser une question simple : « Qui a réellement mis cela dans ma tête ? »

Comprendre le fonctionnement du « codage en puzzle » me plongea d'abord dans le choc, puis la froide raison du profileur se mit en marche. S'il existe un mécanisme de crime, alors il existe aussi des méthodes pour le prévenir. Les auteurs du documentaire « THE IMPACT » n'avaient pas seulement mis le problème au jour : ils avaient proposé des contre-mesures. Je les notai, les transformant en une sorte d'algorithme opérationnel.

Première méthode : le traçage informationnel. La clé pour attraper les marionnettistes réside dans le suivi des contenus consommés par le tireur avant la tragédie. Il faut chercher non pas les plans d'armes, mais les déclencheurs. Le problème, c'est qu'une personne non préparée ne verra pas les « puzzles » dans le texte. Il faut pour cela analyser les schémas auxquels je réfléchissais plus tôt : fréquence des publications, déplacement du centre de condamnation, discréditation des autorités, codes numériques. Si un groupe de journalistes ou un média précis entretient obstinément une vague informationnelle autour d'un ancien attentat — comme cette journaliste tchèque autour de la fusillade de Prague — sans laisser le sujet mourir, c'est un signal d'alerte. Ils n'informent pas. Ils préparent le terrain. En suivant ces vagues médiatiques anormales, on peut identifier la région où se prépare la prochaine activation d'un tireur.

Deuxième méthode : le suivi psychiatrique — indicateur de trouble bipolaire. Ce fut la découverte la plus inattendue et, peut-être, la plus brillante. Les premières vagues de codage frappent large. Dans le subconscient de centaines, voire de milliers d'étudiants, pénètrent des fragments du programme de tuerie de masse. Que se passe-t-il dans une psyché normale lorsqu'on y implante une commande étrangère et destructrice ? Une résistance commence. Le conflit intérieur entre les objectifs conscients de l'adolescent et la directive cachée de tuer entraîne un stress sévère, qui peut se manifester cliniquement sous la forme d'un trouble bipolaire — TB.

Prague est devenue la confirmation idéale de cette théorie. Après la fusillade de l'Université Charles, les médias tchèques ont publié une statistique effrayante : une forte hausse des troubles bipolaires s'était produite parmi les étudiants. Les jeunes avaient même créé une pétition pour réclamer une aide psychologique. Inconsciemment, ces enfants sentaient que leur cerveau avait été piraté et craignaient que n'importe lequel d'entre eux puisse devenir le prochain. Pourquoi Prague ? Parce que, même si je ne m'étais pas encore plongé dans la collecte de données, les informations tirées du livre de Viktor, ainsi qu'une étude superficielle de cette région, suffisaient déjà à conclure qu'une cellule anticultuelle active de Dvorkine y était implantée.

La logique est simple : si, dans une école ou une université précise, on constate une hausse anormale des TB, cela signifie que cet établissement est très probablement devenu la cible d'attaques informationnelles. Le programme est déjà chargé. Ce qu'il y a de plus terrifiant dans cette mécanique, c'est que chez le tireur lui-même, après le crime, le trouble bipolaire disparaît souvent. Le conflit est résolu, le programme exécuté, le choix effectué. Mais chez les autres étudiants « infectés », le trouble demeure. Les portiques de détection de métaux à l'entrée de l'école n'arrêteront pas le virus dans le smartphone. Ils ne détecteront pas non plus les pensées du futur tireur. En revanche, des tests psychologiques réguliers portant sur

le TB peuvent devenir un système d'alerte précoce permettant de savoir si, dans cet établissement, un traitement informationnel spécial est en cours pour créer un nouveau tireur.

Troisième méthode : l'analyse des anomalies médiatiques. Lorsqu'une tragédie se produit, la vague d'information recouvre tout le pays, puis s'éteint naturellement avec le temps. Toutefois, si le syndicat anticultuel a planifié un nouvel attentat dans une ville précise, l'écho informationnel y résonnera plus longtemps et plus fort. Les noms et les visages des anciens tueurs seront artificiellement maintenus dans le champ informationnel local, en les héroïsant. Autrement dit, s'il devient visible que, dans une région donnée, les médias ressassent une ancienne tragédie avec une insistance maladive, on peut en être sûr : la préparation d'un nouveau tireur a déjà commencé.

Je réfléchis au fait qu'il faut absolument apprendre aux gens à reconnaître ces manipulations. L'hygiène mentale doit devenir une compétence aussi élémentaire que le fait de se laver les mains. Mais, en tant qu'ancien agent fédéral, je comprenais que la prévention ne suffit pas. Pour arrêter l'épidémie de school shootings, il ne suffit pas de traiter les conséquences. Il faut en finir définitivement avec la racine du problème. La mesure la plus efficace est de mettre fin sans condition à l'existence de tout le réseau anticultuel mondial. Arrêter l'activité de tous ces « experts », « professeurs » et « défenseurs » respectables qui sont assis dans des bureaux confortables et appuient sur des boutons dans la tête des enfants. Tant que Dvorkine et ses disciples seront libres, aucun établissement d'enseignement supérieur au monde ne pourra être considéré comme sûr. Cela, je le comprends maintenant avec certitude.

Mais comme la pratique l'a montré, leurs appétits ont depuis longtemps dépassé les cours d'école. L'arme perfectionnée sur les adolescents peut manifestement être dirigée contre n'importe quelle cible. L'étudiant de Plzeň a pu s'arrêter, en comprenant que les pensées de meurtre étaient étrangères. Il s'est rendu à la police. Mais il y en a eu d'autres qui n'ont pas pu résister au programme destructeur implanté dans leur subconscient.

Mon regard s'arrêta sur un article daté du 15 mai 2024. L'attentat contre le Premier ministre slovaque Robert Fico. Un tireur solitaire. Un homme âgé, écrivain, militant. Une personne correspondant parfaitement au profil de vulnérabilité au codage en puzzle — le deuxième groupe à risque : les personnes âgées avec un filtre critique affaibli. Cela veut-il dire que le codage en puzzle, testé par Dvorkine et ses complices dans le sadisme et la destruction de vies innocentes sur des élèves, avait atteint un nouveau niveau, celui de l'État ? À présent, il semblait que les cibles n'étaient plus seulement des enfants dans des salles de classe. Les cibles devenaient des chefs d'État, des responsables politiques, des décideurs. Et qui sait quel nom est déjà chiffré dans le prochain reportage de presse, inoffensif en apparence, que lit en ce moment même le futur assassin de quelqu'un ?

Je secouai la tête, comme si je refusais inconsciemment le fait que, dans les prochains jours, il me faudrait ouvrir encore une énorme couche d'informations. Car le cas de Robert Fico m'amena à réfléchir au fait que les tentatives d'assassinat contre Donald Trump en 2024 pouvaient elles aussi être le résultat du codage en puzzle. Mon instinct professionnel se réveilla : je sentis ce picotement familier qui apparaissait toujours lorsqu'un schéma commençait à se former. Mais je me contentai de me renverser dans mon fauteuil, sentant le poids de toutes ces découvertes peser sur mes épaules. Les informations sur le codage en puzzle ne m'avaient pas simplement impressionné — elles avaient bouleversé tout mon

tableau. Elles avaient remis à leur place les fragments qui, pendant des années, avaient échappé aux meilleurs esprits du Bureau. Et, plus terrible encore, elles expliquaient les motivations de Dvorkine. En partie, elles m'expliquaient pourquoi il avait créé ce réseau transnational.

Pour lui, cette structure n'est pas une simple vache à lait ni un instrument politique. C'est une arme de destruction massive qui lui donne un pouvoir absolu, « divin ». Le pouvoir de tuer à distance sans laisser d'empreintes digitales. Mais pourquoi précisément les écoles ? Pourquoi les écoliers ? Je compris que la réponse se trouvait au tout début de mon enquête. Dans ces pages du manuscrit de Viktor où étaient décrits les premiers pas du sadique débutant sur le chantier de Moscou. Son premier meurtre initiatique : un petit élève de première année, sans défense. Son deuxième meurtre : son ami, Yasha, élève de neuvième année. Des enfants. Le psychopathe revient toujours à son premier triomphe. Il en est obsédé. Les meurtres isolés avaient cessé de l'exciter, mais le profil de la victime était resté le même. Simplement, il avait désormais étendu son sadisme au monde entier.

Je regardais les statistiques des fusillades de masse. Des milliers d'incidents. Des milliers de cadavres d'enfants. De plus en plus de sang chaque année. Combien d'autres « élèves de première année » avaient été tués par des adolescents dont le cerveau avait été piraté par le codage en puzzle ? Combien d'« élèves de neuvième année » n'avaient pas été noyés dans un étang, mais abattus dans les couloirs d'une école ? Et combien de tireurs eux-mêmes, qui étaient en réalité eux aussi des victimes du codage en puzzle, s'étaient tiré une balle de leurs propres mains après avoir exécuté le programme ?

Et, une fois de plus, le véritable meurtrier restait dans l'ombre. Il était assis dans un studio confortable, réajustait tranquillement ses lunettes sur l'arête de son nez et attendait le signal du réalisateur pour passer à l'antenne et donner son « commentaire d'expert » sur l'horreur des cultes modernes et l'importance de protéger les enfants.

Ce cynisme pulvérisait tous les fonds imaginables. Dans leurs déclarations publiques, les représentants de ce réseau immonde et sanglant parlent sans cesse de sécurité, de protection des traditions et de la jeunesse. Mais ce sont précisément eux les concepteurs de cette terreur. Ce sont eux qui créent, dans le champ informationnel, cet environnement toxique et radioactif où des enfants — et des adultes — prennent une arme et vont tuer d'autres enfants, des gens, des foules. Terroristes en col blanc, ils produisent de nouveaux terroristes avec des fusils à pompe dans les sacs à dos ou des couteaux à la main. Par les mains d'autrui, ils obtiennent les basculements politiques et sociaux qu'ils désirent.

L'extermination intentionnelle et systématique d'enfants à l'échelle internationale est le crime contre l'humanité le plus monstrueux auquel j'aie jamais été confronté. Je prenais conscience avec horreur que, pour Dvorkine et son syndicat transnational, les êtres humains ne sont que de la biomasse. Ils fragmentent volontairement les esprits de la jeunesse, créant les conditions du développement de troubles bipolaires, plongeant des générations entières dans un état de choc chronique, de peur, de désespoir et de dépression. Ils activent dans des psychés encore immatures les programmes les plus primitifs, les plus animaux, de survie, poussant les enfants à l'autodestruction. Le school shooting se termine presque toujours par le suicide du tireur ou par une balle des forces spéciales. C'est un nettoyage parfait des témoins. Et pourtant, ces véritables criminels, ces assassins de masse d'enfants et de responsables politiques, continuent de rester en liberté, baignant dans les projecteurs et les subventions. Mon regard s'arrêta sur la photographie de Dvorkine au centre du

tableau.

« Mais ta fin est inévitable », lui promis-je mentalement. Je ne savais pas comment cela se produirait exactement, mais désormais je savais qui IL était. Et je n'avais pas l'intention de me taire.

## Chapitre 20

### Les tentatives d'assassinat contre des hommes politiques

Je regardais les lignes qui reliaient les points sur mon tableau d'enquête, et j'étais frappé par l'ampleur de ce dessein. Une évidence me frappa soudain. Quelle manœuvre unique, diabolique, à plusieurs coups !

Car leur opération ne se limitait pas à la simple destruction d'une seule communauté. Dvorkine et ses chiens anticultuels de service avaient fait d'une pierre deux coups. D'un côté, ils avaient créé le précédent de Waco : ils avaient présenté des citoyens américains pacifiques, des croyants de la « Branche davidienne », comme un culte terrifiant, fou et dangereux, créant l'épouvantail médiatique idéal pour le monde entier. Mais il existait aussi une seconde ligne, parallèle, beaucoup plus destructrice par ses conséquences. Elle visait à créer un chaos contrôlé à l'intérieur même de l'Amérique. En forçant les services fédéraux à verser le sang de leurs propres citoyens en direct, les anticultistes avaient atteint l'essentiel : ils avaient poussé les Américains à commencer à voir l'ennemi dans leur propre État. Cette colère semée avait germé et, en fin de compte, conduit à l'attentat d'Oklahoma City, qui, à son tour, avait inspiré les tueurs de Columbine, lançant l'épidémie ininterrompue du school shooting. Un effet domino, dont la première pièce avait été renversée par des « experts en cultes ».

Mon cerveau de profileur commença à relier entre elles toutes les étapes de cette évolution du mal. Pouvait-on désormais conclure que toutes les premières pratiques sadiques n'avaient été, pour Dvorkine, qu'un « brouillon » ? Les méthodes brutales de déprogrammation, la formation de Hassan à l'hypnose ericksonienne, les consultations de Rick Alan Ross sur les méthodes de « pression psychologique », les tortures acoustiques et l'influence exercée sur la psyché des gens lors de l'assaut contre le ranch de Mount Carmel… Et si tout cela n'avait été que des essais sur le terrain ? Une mise au point de technologies d'influence à distance sur le subconscient humain, en conditions réelles.

Ils avaient besoin de comprendre jusqu'où ils pouvaient aller. Et lorsque la technologie du « codage en puzzle » fut lancée, elle devint l'arme principale que Dvorkine cherchait. L'instrument dont il avait besoin pour passer de la ligue des tueurs en série solitaires au statut de maniaque doté d'un pouvoir absolu, global.

Car une telle arme, une technique aussi précise de manipulation de la conscience collective, lui donnait la possibilité de tuer sans limite. Les school shootings, les fusillades de masse, les attentats comme celui d'Oklahoma, l'innombrable quantité de suicides de personnes traquées et les flambées de violence physique contre elles — tout cela a été provoqué par la propagande anticulturelle de Dvorkine et de son réseau.

C'est le crime parfait et le rêve de tout psychopathe. Ses propres mains restent cristallines, immaculées, sans une seule goutte. Sur son costume sur mesure de « théologien respecté

», de « professeur », d'« expert », il n'y a aucune trace. Mais si l'on baisse les yeux, tout devient clair : des fleuves de sang venus du monde entier coulent précisément jusqu'à ses pieds. Parce que c'est lui, le marionnettiste qui, par sa parole, son idéologie et sa volonté cachée, force d'autres personnes à commettre ces meurtres. Et maintenant, je comprenais comment ce mécanisme fonctionnait.

Mais comprendre comment tout cela est construit n'est que la moitié du travail. Pour prouver la culpabilité et comprendre la véritable ampleur du crime, il faut un mobile. Pourquoi Dvorkine et ses disciples auraient-ils eu besoin de transformer le monde en stand de tir sanglant ? Quel est le but ultime de ce chaos contrôlé ?

La chronologie des attaques commises par des tireurs solitaires révéla une autre régularité. Ces événements ne se produisent jamais dans un vide informationnel. On peut voir qu'ils sont souvent corrélés à la situation politique du pays victime. Par exemple, ils coïncident avec une précision effrayante avec des élections à venir, des négociations internationales importantes, une escalade de la tension politique intérieure, une montée du mécontentement populaire envers le gouvernement, etc.

De tels événements deviennent instantanément des sujets d'actualité majeurs, assourdissants, qui éclipsent complètement les autres nouvelles. Pendant cette période, lorsque l'attention de toute la nation, aveuglée par le deuil et la panique, est concentrée sur la tragédie, les représentants des groupes anticulturels, comme je le comprends désormais à partir de tous les faits que j'ai étudiés, peuvent accomplir tranquillement et discrètement des actions qu'ils préféreraient cacher au public. Un écran de fumée idéal, fait de sang d'enfants, pour des tueurs assoiffés de pouvoir. Quelqu'un qui ne ferait que tomber sur la piste du crime se demanderait sûrement : coïncidences ou calcul glacial ? Je m'arrêtai. Je regardai le tableau. La chronologie. La carte. Les liens. Des coïncidences ? En criminalistique, des coïncidences de ce calibre n'existent tout simplement pas.

Je commençai à superposer les dates des plus grands school shootings aux graphiques des crises politiques, de l'adoption de lois sévères et des glissements géopolitiques. Si l'on prend un peu de recul par rapport aux couloirs d'école noyés dans le sang et que l'on regarde la situation à l'échelle macro, la nature artificielle et planifiée de ces attaques apparaissait avec une netteté terrifiante, presque mathématique. Chaque fusillade scolaire entraînait une vague. Pas seulement une vague de deuil et de chagrin — cela, c'est compréhensible. Une vague de transformations politiques et sociales. Des bouleversements tectoniques dans la législation. Des mesures d'urgence qui, en temps normal, auraient été débattues pendant des mois, mais qui, là, étaient adoptées en quelques jours. Columbine — durcissement du contrôle des sous-cultures juvéniles, surveillance massive dans les écoles, détecteurs de métaux, fouilles. Sandy Hook — tentative de remise en cause du Deuxième amendement, polarisation de la société sur la question des armes. Parkland — mobilisation de la jeunesse en force politique, manifestations pilotées, nouvelle vague de rhétorique anti-armes.

Chaque fois, le même schéma. Tragédie. Choc. Deuil. Puis — des lois qui n'auraient jamais été adoptées auparavant, des résolutions qui auraient suscité une résistance, des mesures qui, en temps calme, auraient été qualifiées d'atteintes aux droits. Mais après que des enfants gisent dans leur sang ? Qui oserait s'y opposer ? Qui dirait « stop, réfléchissons » lorsque des mères pleurent sur les écrans ? Un seul événement de ce type laisse une plaie inguérissable dans le cœur de la société. Une plaie qui saigne pour toujours. Les gens

n’oublient pas. Les parents commencent à avoir peur d’envoyer leurs enfants à l’école. Les enseignants regardent chaque élève avec suspicion. Les enfants grandissent dans une atmosphère de peur, de fouilles, de sentiment d’insécurité.

Je me demandai quelle était la victimologie de cette terreur. Qui est la véritable cible finale des attaques conçues par le réseau anticultuel ? Car il est évident que ce ne sont pas seulement les élèves tués. Si l’on y réfléchit, ces actes terroristes sont dirigés avant tout contre la société, en particulier contre les parents et contre tous ceux qui ont des enfants. En fin de compte, un attentat au cours duquel un enfant tue d’autres enfants provoque un choc immense et une sidération paralysante dans la société. Il frappe l’endroit le plus vulnérable, le plus douloureux de chaque parent : la peur pour la vie de son enfant.

Ce n’était pas une simple intuition de ma part. À l’époque, au Bureau, nous avions étudié en détail le concept de « victime élargie ». Les victimes primaires — celles dont les corps sont dessinés à la craie sur le sol des couloirs d’école — ne sont que l’épicentre de l’explosion. Ensuite vient l’onde de choc. Charles Figley et Kai Erikson ont démontré dès les années 1990 que le traumatisme possède une nature virale. Et Joseph LeDoux, neuroscientifique qui a consacré sa vie à l’étude du cerveau émotionnel, a démontré qu’à la moindre menace pesant sur la progéniture, notre amygdale — le noyau amygdalien, la partie la plus ancienne du cerveau, responsable de la peur — prend les commandes. Ajoutez à cela le travail des neurones miroirs, qui nous font éprouver physiquement la douleur d’autrui lorsque nous voyons des mères pleurer à l’écran. L’axe hypothalamo-hypophyso-surrénalien déverse du cortisol dans le sang. La pensée rationnelle se déconnecte. Il ne reste que la terreur primitive.

C’est précisément sur ce nerf à vif que presse la presse contrôlée par le réseau anticultuel. Ils utilisent certains médias comme une seringue pour injecter la panique. Lorsque l’épidémie de school shooting commençait à exploser, c’était la théorie classique de la cultivation en action : des titres sanglants répétés jour après jour créaient une réalité déformée. L’agenda était fabriqué artificiellement, programmant la société pour l’hystérie de masse.

Ils savaient que la peur pour la sécurité d’un enfant est un archétype inscrit dans l’inconscient collectif. Suscite cette peur, maintiens-la au plus haut niveau par certains médias, et la société commencera d’elle-même à projeter sa panique intérieure sur n’importe qui, dès lors que le marionnettiste le désigne — qu’il s’agisse d’un politicien indésirable, d’une personnalité publique ou d’une organisation entière.

Les détails sensationnalistes des fusillades scolaires diffusés dans les médias, généreusement sponsorisés et amplifiés par la machine anticultuelle, font naître chez les gens une peur intérieure animale et puissante, créant le sentiment omniprésent d’une menace permanente pesant sur la vie de leurs enfants.

Dans le même temps, une conviction claire, gravée au fer rouge, est délibérément formée au sein de la population : « Le gouvernement ne peut pas protéger nos enfants. » Ainsi, à chaque nouvel incident, la méfiance et le mécontentement envers les autorités ne feront que croître de façon exponentielle.

Pour confirmer mes pensées, je tombai sur une phrase tirée d’un reportage, où une mère brisée par le chagrin criait face caméra :

« C'est l'Amérique ! Nous aurions dû pouvoir faire ce que nous voulons et être les personnes que nous voulons être. Et maintenant, nous nous sommes retrouvés dans un endroit insensé. Depuis que nous avons vécu la fusillade de masse en juillet, j'ai rencontré plus de 130 législateurs. Comment cela peut-il encore arriver ? Comment nos enfants continuent-ils de mourir, et pourquoi les laissons-nous tomber ? Comment, comment pouvons-nous permettre à un homme armé d'entrer dans l'école de nos enfants ? Comment passent-ils la sécurité ? Quelle sécurité y a-t-il ? Il n'y a pas de détecteurs de métaux. Le tireur, un fou, entre simplement dans l'école, brise la vitre de la porte de ma fille et commence à tirer. Il lui tire dessus ! »

J'entendais cette douleur. En tant que père et grand-père, je la partageais. Mais en tant que profileur, je voyais aussi comment cette douleur peut être utilisée comme instrument. Aux yeux des parents terrifiés, rendus fous par le chagrin, les autorités sont coupables de ne pas avoir assuré la sécurité de leurs enfants. Elles sont coupables d'avoir permis à leurs enfants de vivre dans un pays dangereux, qui se décompose de l'intérieur, où leur enfant peut à tout moment devenir une victime, voire se transformer en criminel.

Cette compréhension subconsciente engendre des sentiments d'apathie sourde, de désespoir et de haine furieuse envers les autorités en place — des émotions que les représentants du mouvement anticultuel attisent avec virtuosité et habileté. Je l'avais déjà observé à travers les publications d'une journaliste tchèque, liée selon tous les signes au réseau anticultuel de Dvorkine, dont les articles sont un véritable exemple de violence médiatique détruisant la sécurité informationnelle de la personne. Ses textes fourmillent d'invectives agressives, de lexèmes à sémantique clairement agressive, de verbes destructeurs et d'histoires sombres, effrayantes, qui ne font que souligner le thème de la mort et diffuser des images négatives et des jugements manipulatoires. Ces éléments n'attirent pas seulement l'attention des lecteurs : ils attisent l'intérêt pour les comportements antisociaux et agressifs, et incitent à discréditer les autorités.

Je regardais la pile d'impressions et les découpes éparpillées sur tout mon bureau, je regardais mes notes des derniers jours, et le problème central de cette situation m'apparaissait avec une clarté absolue. Il réside dans le fait que les représentants des mouvements anticultuels, au moyen de manipulations précises et sophistiquées, déstabilisent et divisent délibérément et méthodiquement la société. Cela conduit à une fracture profonde, inguérissable, en deux camps opposés.

Mes pensées revinrent encore une fois, une fois de plus, au brasier de Waco. Pour moi, comme pour n'importe quel vétéran du Bureau, et tout simplement pour n'importe quel Américain, ce n'est pas seulement une ligne dans les archives. Cette tragédie est devenue l'un des échecs les plus importants et les plus sanglants des services de renseignement américains dans l'histoire de notre pays. Placés sous l'influence profonde, peut-être presque hypnotique, des anticultistes — compte tenu du lien entre Igor Smirnov, ses méthodes de psychocorrection et cette opération —, mes collègues, des agents fédéraux, ont employé une violence sans précédent contre des citoyens américains pacifiques et respectueux de la loi. On a inculqué au système que, dans le bâtiment du ranch de Mount Carmel, il n'y avait pas des êtres humains dotés de droits constitutionnels, mais un « culte dangereux ». Ils avaient été rayés à l'avance de la liste des vivants.

À ce jour, cet événement demeure le cas le plus criant d'affrontement entre Américains depuis la guerre de Sécession. On peut dire que la nation s'est brisée avec fracas. Du jour

au lendemain, les agents fédéraux ont commencé à être perçus comme des bourreaux, tuant impunément des citoyens pacifiques. Or on sait qu'une pression extrême engendre toujours une réaction extrême. Cette colère accumulée a détoné — et s'est déversée dans l'explosion d'Oklahoma City. Pour les personnes aux opinions radicales, l'affaire de Waco a cristallisé l'image de l'État comme ennemi impitoyable. L'Amérique a cessé d'apparaître comme un pays sûr de liberté ; elle est devenue un lieu où le gouvernement peut, à tout moment, se retourner contre son propre peuple. Et il est absolument évident que cet effondrement total de la confiance est précisément l'objectif final pour lequel les marionnettistes appuient sur les gâchettes informationnelles.

Je regardais mon tableau de liège. La chaîne logique était en place. Et je compris à quel point tout était pire que je ne l'avais cru. Ce mécanisme pousse délibérément mon pays au bord de la guerre civile. Et la boussole qui indique la direction de cet abîme se trouve entre les mains d'un réseau transnational dont les fils mènent à un centre idéologique en Russie. En 1993, il avait suffi à Rick Ross de coller l'étiquette de « culte » à un petit groupe de croyants pour déclencher une réaction en chaîne de paranoïa nationale. À l'étape actuelle, un autre agent de leur réseau — Steven Hassan — est allé beaucoup plus loin.

J'ouvris le fichier vidéo sauvegardé. À l'écran apparut un extrait de reportage dans lequel Hassan prononçait, d'un ton ordinaire, des mots qui constituaient, au fond, un appel au suicide national :

« Et, au bout du compte, toute l'Amérique a besoin d'une "déprogrammation". Parce que nous avons tous été négativement influencés par Donald Trump. »

J'appuyai sur pause, fixant le visage figé sur l'écran. Qu'est-ce que cela signifie, bon sang, dans leur terminologie, « déprogrammer tout un pays » ? Je n'avais pas besoin de deviner. Je me souviens des images de Waco. Et maintenant, après tout ce que j'ai lu et vu, je sais exactement à quoi ressemble leur « déprogrammation » dans la pratique. Ce ne sont pas de chaleureuses conversations au coin du feu sur la « foi » ou sur « Dieu ». Dans le dictionnaire des anticultistes, cela signifie toujours l'usage de méthodes dures et violentes, une suppression physique et psychologique destinée à forcer les gens à renoncer à leurs convictions.

Il apparaît donc que Hassan ne se contentait pas de lancer des étiquettes au hasard. Il visait à « déprogrammer » un pays entier. Désormais, il colle l'étiquette de « culte » non pas à une communauté de chrétiens croyants dans un ranch, mais à des dizaines de millions d'Américains. Du point de vue de la psychologie criminelle, cette rhétorique est un exemple classique, un cas d'école de déshumanisation de masse. En privant une immense partie de la nation de visage humain, en abaissant des dizaines de millions d'Américains au statut de « zombies-sectaires » dangereux et dépourvus de volonté, il place méthodiquement, baril après baril, de la poudre sous les fondations mêmes de notre société, préparant le terrain pour un conflit intérieur à grande échelle. Par ses mots, Hassan construit dans la conscience collective une réalité dans laquelle la violence contre ses propres concitoyens devient non seulement légale, mais aussi moralement justifiée — une sorte d'« assainissement » social forcé.

L'essence du plan de ces représentants du réseau anticultuel est diaboliquement simple : lancer un cercle vicieux auto-entretenu. La peur artificiellement chauffée pousse une partie de la population à supplier pour des lois dures et un durcissement des contraintes contre

ses propres libertés, préparant le terrain au totalitarisme. Dans le même temps, une autre partie de la société, mue par la haine envers ces mesures, se trouve prête à une révolte aveugle. Et sur les ruines de cette confiance, lorsque l'État commencera à s'effondrer de l'intérieur, les marionnettistes du type de Dvorkine se dresseront de toute leur hauteur, prêts à proposer leur « aide ».

Et Hassan ne travaille pas seul selon ce schéma, loin de là. Grâce à Mary, qui m'avait armé des compétences de base pour naviguer dans les réseaux sociaux modernes, j'obtins accès à une archive colossale. Les représentants du conglomérat de Dvorkine se révélèrent étonnamment bavards sur Internet, transformant leurs blogs en une base de preuves idéale pour mon enquête. En étudiant leur trace numérique, je tombai sur un fait auquel il fut d'abord difficile de croire : pratiquement toutes les figures clés de ce réseau ont un agenda politique réglé au cordeau. Surtout celles qui sont étroitement liées à l'aile américaine de l'organisation. Leur cible commune et principale : Donald Trump et ses partisans.

Prenons, par exemple, le fil d'actualité du réseau social X. Les narratifs anticulturels et la déshumanisation ouverte des adversaires politiques y sont diffusés en continu par un allié médiatique de Hassan — un certain Dave Troy. Cet homme se présente fièrement comme « historien ». Je ne pus m'empêcher de sourire : tiens donc, exactement comme Dvorkine. Dans la section biographique de son site, Troy déclare : « Je suis un journaliste d'investigation spécialisé dans les menaces contre la démocratie. » Quelle ironie mordante. Un homme qui utilise une rhétorique qui déshumanise directement d'immenses groupes de personnes et pousse à la légalisation de l'agression contre des politiciens se présente comme un défenseur de la démocratie, tout en étant un rouage actif du mécanisme visant à la détruire. Même ses propres lecteurs, comme j'ai pu le remarquer, écrivent souvent dans les commentaires que les textes de Troy sèment la panique morale et plongent dans la dépression.

Ce « charmant » duo médiatique — Troy et Hassan — ne cache absolument pas ses liens. Ils se repostent mutuellement, enregistrent des podcasts communs et promeuvent agressivement les projets dont ils ont besoin. Par exemple, ils ont fait ensemble la promotion du livre de leur amie anticultiste tchèque Alexandra Alvarová, « Feeding the Demons: The Conquerors of America ». Dans cet ouvrage, Alvarová continue de suivre la ligne de Hassan : elle affirme que des dizaines de millions de citoyens américains soutenant Donald Trump sont membres de cultes et appelle les autres Américains à les combattre sans compromis.

Encore la Tchéquie. L'histoire du school shooting de Prague et de cette même journaliste locale qui appliquait avec virtuosité la méthode de manipulation cachée dans ses articles me revint immédiatement en mémoire. Ce pays était manifestement devenu l'un des points de transit, un nœud majeur de la base anticulturelle européenne, et la figure d'Alvarová y constituait un autre maillon logique de la chaîne globale.

En creusant les matériaux sur cette région, je découvris qu'en 2017, Steven Hassan était venu personnellement donner des conférences à Prague. Et il n'avait pas parlé n'importe où, mais à l'Université Charles, lors du Congrès international de l'Académie internationale de droit et de santé mentale — IALMH. À la lumière des informations sur le codage caché et sur le massacre sanglant qui se produirait ensuite précisément dans les murs de l'Université Charles, ce détail me mit réellement en alerte intérieurement. Pouvait-ce être une simple coïncidence ? L'un des acteurs clés du réseau, dont les membres maîtrisent habilement les techniques d'influence cachée sur la conscience, était venu dans un établissement

d'enseignement où, quelques années plus tard, aurait lieu un acte de violence de masse — le premier et le plus meurtrier cas d'attaque armée contre un établissement d'enseignement dans l'histoire de Prague et de la Tchéquie modernes. Avait-il été en contact avec d'autres représentants du réseau pendant sa visite, par exemple avec la journaliste tchèque ? Ce n'étaient que des suppositions, mais au fil de l'enquête, elles s'inséraient dans la chaîne des événements avec une telle perfection que la coïncidence semblait invraisemblable.

Je ne compris pas moi-même comment, mais ce « nœud » tchèque — ou, plus exactement, ce repaire — commença à se dévider à une vitesse effrayante. Cette cellule tchèque méritait à elle seule une enquête séparée, afin d'analyser chacun de ses membres et chaque détail. Dieu merci, ma mémoire travaillait encore pour moi : je me souvins d'un nom dans le manuscrit de Viktor. Jakub Jahl. Encore un étudiant de l'Université Charles et un fidèle représentant du réseau de Dvorkine. Un citoyen tchèque qui, d'après les données ouvertes en ligne, avait été accusé par des témoins de viols sur des enfants africains. Et ce même homme, sous couvert d'activité de blogueur, applique une méthode absolument identique à celle de Hassan : il utilise méthodiquement l'étiquette dépréciative de « culte » à l'encontre de différents groupes, y compris Donald Trump.

De plus, un lien apparut entre Jahl et cette même journaliste tchèque dont j'avais analysé plus tôt les textes provocateurs. L'examen minutieux de leur activité ne révéla pas seulement des parallèles avec les actions des anticultistes russes : leurs méthodes coïncidaient mot pour mot avec les instructions des manuels de la RATSIRS, l'organisation de Dvorkine.

Mais je continuai. Le blog du « défenseur de la morale » tchèque me mena à un autre activiste de cette idéologie sadique : l'Italien Luigi Corvaglia. Cinq minutes de recherche — et une photo commune s'affichait à l'écran : Corvaglia et Dvorkine enlacés lors d'une quelconque conférence.

— Seigneur, aie pitié, je n'aurai tout simplement pas assez de place sur mon tableau pour y accrocher tous ces liens, — murmurai-je en expirant bruyamment et en couvrant mon visage de ma main. L'ampleur de ce nid de serpents dépassait toutes les attentes les plus sombres.

Au début, il me sembla lire une mauvaise plaisanterie, mais en ouvrant le site officiel de l'Italien, je vis dans la section biographique ce qui suit : combattant anticultuel, psychologue, psychothérapeute, conférencier, écrivain scientifique étudiant le lien entre pouvoir et soumission, essayiste et intervenant régulier dans des conférences. À chaque ligne lue, mes sourcils montaient un peu plus. Je regardais l'écran sans croire mes yeux : cette liste de titres était fabriquée selon le même pochoir que celle de Hassan, Ross et Alexandre Dvorkine lui-même. Comment était-ce possible ? Cette organisation fonctionne strictement selon les mêmes critères de culte totalitaire que Dvorkine avait lui-même formulés un jour. Tous les signes indiquent qu'ils utilisent la même rhétorique, frappent les mêmes cibles, attaquent les mêmes groupes, sont liés entre eux par une omerta collective et agissent selon une méthodologie unique. Et le vecteur de cette méthodologie est fixé par leur propre « leader charismatique », confortablement installé dans son bureau moscovite.

La régularité apparue dans le profil du « blogueur » tchèque Jakub Jahl me força à regarder son collègue italien Corvaglia non plus seulement comme un objet d'étude, mais comme une pièce déjà prête dans un cabinet de curiosités de la psychologie sectaire. Si tu combats les monstres, commence par devenir un monstre — tel semblait être le mot d'ordre officieux

de cette compagnie.

Et Luigi faisait de son mieux. Diagnostiquer chez lui un narcissisme clinique, un trouble de la personnalité antisociale et des tendances sadiques aurait été à la portée d'un étudiant de première année en psychologie après cinq minutes à faire défiler ses réseaux sociaux. Cet « expert en cultes » ne se donnait même pas la peine de porter un masque. Tandis que Dvorkine restait à l'abri dans son bureau moscovite, Corvaglia divertissait le public plus librement : nudité dans le fil, attaques agressives contre des groupes entiers de population et appels ouverts à la violence, généreusement assaisonnés de rhétorique pseudoscientifique. Manifestement, sa méthode de « guérison » des cultes se pratiquait selon le principe : « bois un verre de vin, baisse ton pantalon et pars à l'attaque ».

J'analyserai ces personnages un peu plus tard. Pour l'instant, ce qui m'intéressait, c'était l'algorithme concret de leurs actions. Tous — Corvaglia, le réseau américano-européen dans son ensemble — diabolisent ouvertement les partisans de Trump, les excluant du champ du discours politique normal. Après avoir analysé les profils de Hassan, Troy, Jahl, Corvaglia, Alvarová, de la journaliste tchèque et d'autres encore, leurs blogs vidéo et leurs interviews, j'ai découvert une structure récurrente : les mêmes personnes apparaissent dans différents contextes, créant une chambre d'écho informationnelle fermée. Mon observation clé : leur rhétorique est synchronisée. Ce ne sont pas des voix dispersées, mais l'amplification coordonnée d'un même narratif. Une telle synchronisation est particulièrement inquiétante compte tenu du potentiel de ce narratif — sa capacité à transformer la critique idéologique en haine, puis en actes concrets de violence contre des groupes cibles et des figures politiques.

Si l'on pose sur la table les ouvrages de Dvorkine et de Hassan, où ils énumèrent les signes d'une « secte dangereuse », et que l'on applique ces critères à leur propre activité, le résultat est stupéfiant. Répétition aveugle des mêmes formules, agressivité envers ceux qui pensent autrement, présence d'autorités infaillibles, exploitation financière et objectif commun d'anéantissement de l'ennemi — ils correspondent eux-mêmes parfaitement aux caractéristiques qu'ils attribuent aux autres.

En termes simples, ce réseau ressemble au culte totalitaire dont Dvorkine lui-même parle dans ses travaux : sauf qu'il est organisé contre des politiciens indésirables et contre les droits fondamentaux de l'homme. Et si l'on ajoute à cela que le leader de ce réseau — d'après mon analyse — est un psychopathe, un sadique et un tueur en série, il devient réellement terrifiant de comprendre que cette secte transnationale agit aujourd'hui ouvertement sous les yeux de toute la société.

D'où vient, chez ceux qui se présentent comme « psychologues », « historiens », « défenseurs de la société », « spécialistes des religions » et « experts en cultes », cette obsession malsaine pour les politiciens ? Les grands combattants contre les cultes ne devraient-ils pas être exclusivement occupés à isoler la société des groupes marginaux et dangereux ? Pourquoi donc cherchent-ils avec tant d'insistance à enfoncer dans l'esprit des gens un schéma négatif visant un leader politique précis et son parti ? Quel est leur intérêt ?

## Chapitre 21

## Le code du meurtre

Et là, un déclic se fit dans ma tête. Je me rappelai une ligne que j'avais tout récemment inscrite dans une colonne à part de mes carnets : Rick Alan Ross avait été consultant officiel pour la société « Ubisoft » lors de la création du jeu vidéo « Far Cry 5 ». Ce même jeu auquel mon petit-fils Simon jouait encore récemment avec tant d'acharnement, abattant virtuellement des « adeptes du culte ». Je me souvins être tombé sur plusieurs forums de gamers où l'on discutait de ce shooter, et où la discussion glissait invariablement et brutalement vers la figure de Donald Trump, associant directement le leader du culte du jeu à l'homme politique.

Je ne pus m'empêcher de commencer à étudier les analyses consacrées à « Far Cry 5 », et ce que je découvris me força à regarder toute cette industrie du divertissement d'un œil entièrement nouveau. À la lumière des nouvelles informations sur la manipulation cachée, je compris soudain clairement pourquoi la situation avec Simon m'avait autant accroché. Sans encore saisir pleinement l'essence de ce qui se passait à l'écran, mon vieux flair de chasseur sonnait déjà l'alarme. J'avais réuni suffisamment d'informations sur la menace que représentait Dvorkine à lui seul, dirigeant tout un conglomérat de personnes présentant des traits manifestes de troubles psychopathiques, et mon intuition me soufflait que, derrière ce gameplay apparemment ordinaire, se cachait aussi un double fond.

À première vue, qu'y avait-il de spécial ? Un anticultiste de plus avait simplement conseillé une société pour la création d'un jeu vidéo afin de lui donner du « réalisme ». Mais si l'on y réfléchit, quels ancrages psychologiques d'une puissance colossale peut-on implanter dans un produit interactif ! Les jeux vidéo de tir créent, à eux seuls, un fond de stress immense, aussi bien chez un enfant que chez un adulte. Les recherches scientifiques l'ont depuis longtemps démontré : pour notre cerveau, il n'y a pas de différence entre un événement qui se produit dans la réalité physique et un événement généré à l'écran. Les connexions neuronales réagissent de manière identique, percevant la menace virtuelle comme réelle. Or ici, nous avons affaire à un genre dont l'objectif direct est de stimuler l'excitation du jeu, de provoquer une décharge d'adrénaline, de donner un sentiment de contrôle total et de danger mortel. Le joueur s'identifie au maximum à celui qui appuie sur la détente virtuelle. Il comprend qu'il peut être tué, et il éprouve l'ivresse enivrante du pouvoir en ôtant une vie.

Et maintenant, si l'on ajoute à tout cela les techniques les plus complexes de manipulation et d'influence cachée sur la conscience, que les représentants du réseau anticultuel maîtrisent à la perfection, le résultat devient terrifiant. Avec une implantation correcte des images et un assemblage habile des puzzles informationnels, un tel jeu se transforme en détonateur idéal. Il est capable d'activer le programme dans la tête d'un meurtrier potentiel. Cette prise de conscience me frappa par sa simplicité cynique. J'ouvris de nombreux onglets contenant des critiques vidéo du jeu et tentai même de l'installer sur mon ordinateur, mais je compris vite que je n'aurais tout simplement ni le temps ni la patience de parcourir tous les niveaux pour vérifier personnellement chaque détail de l'intrigue.

D'ailleurs, cela ne fut pas nécessaire. Les éléments que je trouvai dans les critiques, sur les forums de gamers et sur Reddit se révélèrent tout à fait suffisants. Une image en relief se dessinait devant moi, sur laquelle je pouvais facilement appuyer la suite de mon analyse. Une fois encore, je me réjouis qu'après de longues années de service et grâce à une pratique de plusieurs années à l'Académie, j'aie entraîné une mémoire qui me sert fidèlement encore aujourd'hui. Ce fait, mentionné en passant, concernant le rôle de consultant de Rick Alan Ross auprès des créateurs de Far Cry 5, refit surface dans ma tête

au moment le plus opportun.

Cette branche de mon enquête se révéla être un gigantesque chaînon. Un élément essentiel du puzzle menant à la découverte des véritables motifs et de l'ampleur des crimes de ce sujet de ma pratique encore loin d'être entièrement étudié et extrêmement dangereux : Alexandre Dvorkine.

Qu'ai-je réussi à apprendre au cours de mon analyse de ce jeu vidéo ? Avant la sortie de Far Cry 5 en 2018, les grands studios, à de rares exceptions près, évitaient de représenter les citoyens de leur propre pays comme les principaux antagonistes, préférant créer un ennemi « amorphe » ou extérieur. Ubisoft a rompu avec cette approche, ce qui a provoqué d'importantes discussions et souligné la position unique du jeu dans le genre. L'objectif était de créer un adversaire suffisamment étranger au joueur pour que son meurtre ne suscite pas de dilemmes moraux. Mais Far Cry 5 a brisé cette barrière. Ce fut un basculement agressif dans le genre des shooters. Pour la première fois, les ennemis étaient des Américains.

L'action du jeu se déroule dans le comté fictif de Hope, dans le Montana, où le joueur affronte l'antagoniste du shooter, représenté sous la forme d'un « culte » apocalyptique appelé « Project at Eden's Gate », dirigé par Joseph Seed, auquel le jeu attribue des traits despotiques. Les principaux antagonistes du jeu ne sont pas un ennemi extérieur fictif ni des créatures fantastiques, mais des citoyens américains, dont beaucoup sont des habitants des zones rurales du Montana.

Je me rappelai les images que j'avais vues sur l'écran de Simon. Le jeu est saturé d'images familières à tout habitant des États-Unis : des pick-up avec des drapeaux, des stations de radio diffusant de la musique patriotique, des dialogues sur la « liberté » et les « vrais Américains ». Et tout cela est servi sous couvert d'une prise de pouvoir par un certain « leader de culte » qu'il faut arrêter, tandis que ses fidèles doivent être exterminés. Les développeurs leur ont simplement collé l'étiquette de « sectaires ».

Il en ressort que le jeu rend moralement acceptable le meurtre de versions virtuelles d'un groupe concret de personnes, en se fondant sur leurs particularités culturelles : religiosité, conservatisme et culture de la possession d'armes. « Le diable se cache dans les détails » — cette phrase de Dan Hay, producteur exécutif du jeu, lancée lors de son interview commune avec Rick Ross, sonnait désormais pour moi tout autrement. Le diable était réellement là. Et il ne songeait même pas à se cacher. Surtout si l'on tient compte du fait que le principal consultant du projet, qui façonnait le portrait psychologique de l'ennemi pour des millions de joueurs, était un homme ayant une histoire documentée de participation à la déprogrammation forcée. Un homme solidement intégré au réseau transnational dirigé par Dvorkine — ce même conglomérat dont les méthodes ressemblaient davantage à des pratiques sadiques qu'à une préoccupation pour la société.

En examinant les illustrations conceptuelles du jeu, je remarquai le symbole national des États-Unis : le drapeau étoilé. Mais dans le jeu, il est volontairement déformé. Sur certaines images, les étoiles sont remplacées par des croix stylisées — l'emblème du culte fictif « Project at Eden's Gate ». Les 50 étoiles symbolisent les 50 États. Les remplacer par un signe sectaire constitue une implantation subconsciente directe : chaque État est tombé sous le contrôle du leader du culte. C'est un récit visuel délibéré, destiné à pervertir le patriotisme américain en le mêlant au fanatisme religieux montré à l'écran. Cela coïncide

exactement avec les objectifs du réseau transnational de Dvorkine : déstabiliser la société de l'intérieur, créer une fracture et dresser les citoyens les uns contre les autres.

Mais une question continuait de me vriller le cerveau. L'image du leader despotique, Joseph Seed, avait clairement été modelée sur David Koresh — celui-là même qui avait été brûlé avec des enfants au ranch de Mount Carmel, à Waco. Pourquoi précisément cette référence, si radicale et historiquement sanglante ? Après avoir étudié les méthodes des anticultistes, je le savais déjà : leur outil favori est l'accusation par association. Ils créent un étalon monstrueux, puis y assimilent leur véritable cible. Alors qui visaient-ils réellement à travers ce « leader de culte » ?

Mon chronomètre intérieur reconstitua automatiquement la chronologie. Le développement du jeu commença en 2016. Annonce officielle : mai 2017. Sortie : mars 2018. En novembre 2016, Donald Trump remporte l'élection. Les années 2017-2018 marquent le pic de la fracture idéologique aux États-Unis, lorsque la presse commença méthodiquement à utiliser contre Trump l'étiquette dépréciative de « leader de culte ». Il en résultait que Rick Ross conseillait les développeurs précisément à cette période.

Alors tout concordait. Dans le jeu, il y a une mission : trouver une cassette vidéo compromettante, capable de détruire la réputation du leader. Qu'est-ce donc, sinon une référence directe au contexte politique réel de ces années-là : le fameux « dossier Steele », avec une prétendue vidéo compromettante sur Trump — dossier qui, soit dit en passant, reposait sur les données d'une source russe, Igor Danchenko, et s'est finalement révélé être une coquille vide. Le slogan de la campagne électorale de Trump est « Make America Great Again » — MAGA. Dans le jeu, le slogan du culte résonne partout et apparaît sur les affiches : « Make Hope Great Again ».

Beaucoup de critiques appelaient cela une simple « satire politique ». Mais pour moi, cela ressemblait plutôt à un simulateur d'assassinat politique. Pour les maîtres de la manipulation issus du réseau anticultuel, qui brisaient des psychés humaines depuis des décennies, ce n'était pas de la satire. C'étaient des implantations d'une extrême finesse, filigranées. Dans les conditions d'une violence virtuelle incessante, lorsque l'attention du gamer est au maximum dispersée, ces implants pénètrent profondément dans le subconscient. Au moment voulu, ce puzzle s'assemblera, et l'agent dormant, sous les traits d'un adolescent quelconque, sera prêt à « sauver le monde » du « cultiste » que Ross, Hassan ou Dvorkine lui désigneront.

Dans ce cas précis, ils désignaient. Presque simultanément à la sortie du jeu, Steven Hassan publie le livre « The Cult of Trump ». Il déclare ouvertement que tout le pays a besoin de « déprogrammation ». Et voici leur calcul : ils n'appelaient pas directement à la violence — ils n'en avaient pas besoin. Le programme de violence avait déjà pris racine dans la tête de millions de gamers. Durant ses cinq premières années seulement, 30 millions de personnes dans le monde ont joué à Far Cry 5.

Et maintenant, je comprends que, peut-être, les tentatives d'assassinat contre Donald Trump furent précisément les conséquences de ce codage en puzzle. 13 juillet 2024. Butler, Pennsylvanie. La balle du tireur effleure l'oreille de Donald Trump. 15 septembre 2024. Deuxième tentative d'assassinat près d'un club de golf en Floride. 12 octobre 2024. Troisième tentative déjouée en Californie : un homme avec un fusil à pompe et un faux laissez-passer. Comment cela pourrait-il être une coïncidence ? À en juger par l'ensemble

des faits et de l'analyse, cela ressemble plutôt aux conséquences documentées et sanglantes de nombreuses années de travail d'une secte totalitaire de maniaques et d'assassins dissimulés sous le masque de « défenseurs de la démocratie ». Bien sûr, cette conclusion exige une étude bien plus détaillée, idéalement avec les ressources des départements spécialisés du Bureau, mais le schéma était évident.

Je continuai à m'enfoncer dans ce sujet. Plus je creusais, plus je voyais clairement que les méthodes du réseau anticultuel fonctionnaient sans faille dans le monde entier. Et bien qu'au cours de l'enquête sur l'affaire Dvorkine, ma capacité à m'étonner se soit presque atrophiée, lorsque les faits s'emboîtaient les uns dans les autres, complétant parfaitement le tableau général, je ne pouvais dissimuler une sensation étrange. C'était l'enthousiasme de l'analyste, épais et mêlé au dégoût humain. Je connaissais bien cette sensation depuis l'époque du Bureau — lorsque le profil achevé coïncidait avec une précision effrayante avec le sujet arrêté, et qu'une nouvelle série de meurtres pouvait être empêchée.

Les informations découvertes remuèrent de nouveau mes tripes. 2022. Japon. Assassinat de l'ancien Premier ministre Shinzo Abe. Les sources indiquent que l'assassin s'est vengé du politicien en raison de ses liens avec l'Église de l'Unification — ce même mouvement religieux que les activistes du réseau de Dvorkine avaient méthodiquement diabolisé pendant des années. Le politicien avait été déshumanisé par l'étiquette de « complice d'un culte », et il semble que cette étiquette médiatique ait délivré au subconscient du tireur une licence mentale pour tuer.

Slovaquie. 15 mai 2024. Attentat contre le Premier ministre Robert Fico. Et qu'a donc déclaré, après son arrestation, le tireur de 71 ans, Juraj Cintula ? Il formula des griefs contre le gouvernement au sujet de la fermeture d'une grande société de télévision slovaque. Après avoir fouillé un peu dans les archives, je suis rapidement arrivé à la conclusion que cette société, comme le rapportent des chercheurs indépendants, avait longtemps servi de porte-voix aux anticultistes en Slovaquie. Il apparaît donc qu'au moment où Fico lança le processus de sa liquidation, il devint, par là même, un obstacle pour le réseau des combattants contre les cultes — et les coups de feu retentirent. Les paroles du tireur à propos de la chaîne ne sont pas une position politique consciente. Elles ressemblent plutôt à un fragment de code. Le déclencheur final qui, en réalité, a pu activer le programme implanté dans sa tête. Et, comme dans le cas de Trump, la tentative d'assassinat contre Fico fut précédée d'un lynchage médiatique féroce de la part de certains médias relayant la rhétorique anticultuelle.

Aussitôt, à la hâte, je créai un tableau dans mes notes. J'intitulai la colonne de gauche « TRUMP » et commençai à y inscrire des titres et des extraits de grands médias :

CNN : « Clinton appelle à la "déprogrammation" des membres du "culte" MAGA ».

The Washington Post : « Le culte de la personnalité de Trump et l'érosion de la démocratie américaine ».

The Loop : « Malgré le comportement imprévisible de Donald Trump, une sorte de "culte" de la loyauté s'est formé autour de lui ».

The Journal of Psychohistory : « Le culte mortel de Trump ».

Dans la colonne de droite, je plaçai les titres et fragments d'articles concernant le Premier ministre slovaque Robert Fico. La rhétorique déshumanisante à son égard utilisait des

narratifs porteurs du même message sémantique que celui du réseau anticultuel. On y trouvait des phrases comme « les témoins de Fico » ou « Un hypocrite ordinaire s'est transformé en monstre ».

Plus bas, je copiai des commentaires issus des réseaux sociaux, manifestement provoqués par cette campagne médiatique de diabolisation :

« Fico s'est définitivement transformé en monstre ivre qui ne fait que rire cyniquement au visage des gens. Mais le mouvement est depuis devenu une secte, et les sectaires ne s'opposent pas à un tel monstre ; au contraire, ils l'adorent encore davantage ».

« En réalité, qui dans la coalition votera pour cela ? Smer est une secte de vassaux de Fico ».

J'étais réellement impressionné par la facilité avec laquelle ce mécanisme pouvait être lancé. Il suffisait à quelques « experts » affiliés au réseau anticultuel de lancer le narratif du « culte » contre un politicien gênant pour que la société s'en empare immédiatement. Et dans ce flux interminable de boue et de déshumanisation, les journalistes étroitement liés à l'anticulte peuvent, sans obstacle, insérer des pièces de puzzle dans des esprits fragilisés, chauffés par la haine. Et, à un moment donné, quelqu'un prendra forcément une arme et ira tirer. Les tentatives d'assassinat contre Trump et Fico ont-elles été programmées délibérément et à l'avance ? Aujourd'hui, pour moi, cette question sonne comme une question rhétorique. Les faits me hurlent littéralement au visage : « C'EST DU CODAGE EN PUZZLE ».

De plus, je tombai sur un commentaire de Robert Fico lui-même, publié sur sa page Facebook après la tentative d'assassinat contre Donald Trump à Butler :

« La situation est pratiquement une copie conforme. Si celui qui a attaqué D. Trump avait connu le slovaque, il lui aurait suffi de lire des journaux comme Denník N, Sme ou Aktuality pour ressentir l'envie irrésistible de "régler son compte" à l'ancien président américain rebelle. Le scénario se ressemble comme deux gouttes d'eau. Les adversaires politiques de Trump essaient de le faire taire, et lorsqu'ils n'y parviennent pas, ils attisent tellement les passions dans la société qu'un malheureux finit par prendre une arme. Et maintenant, nous allons assister aux discours sur la nécessité de réconciliation, d'apaisement et de pardon… ».

(Orig. Scenár ako cez kopirák.

Keby útočník na D. Trumpa vedel po slovensky, stačilo by mu prečítať denník N, Sme alebo Aktuality, aby dostal chuť "urobiť poriadok" s neposlušným bývalým prezidentom USA. Scenár ako cez kopirák. Politickí oponenti D. Trumpa sa ho pokúšajú zatvoriť a keď im to nevychádza, tak toľko štvú verejnosť, až nejaký úbožiak zoberie zbraň. A teraz budeme svedkami rečí o potrebe zmierenia, ukľudnenia a odpustenia…)

Les deux scénarios se ressemblent effectivement comme deux gouttes d'eau. Pourtant, Fico se trompait sur une nuance : dans les deux cas, le premier violon n'était pas tant joué par les adversaires politiques classiques que par cette force anticulturelle cachée, agissant au moyen de fines méthodes psychomanipulatoires d'influence sur le subconscient.

Car si l'on examine le cas Fico un peu plus en détail, une chronologie effrayante émerge. Par une étonnante coïncidence, peu après que Fico eut soulevé la question de la

suppression d'un média influent — qui, avec certains journalistes, le critiquait, le discréditait et le diabolisait systématiquement —, une tentative d'assassinat contre lui s'ensuivit. On pourrait véritablement mettre cela sur le compte d'un simple concours de circonstances, aussi tragique soit-il. Si ce n'étaient les déclarations du tireur lui-même.

Il suffit de regarder l'absurdité même de la situation. Soixante et onze ans. À cet âge, les gens dressent généralement le bilan de leur vie ; ils ne planifient pas des opérations visant à éliminer les plus hauts responsables de l'État. Cet homme se lance dans une attaque armée en comprenant parfaitement que le Premier ministre est entouré d'un cercle dense de protection. La probabilité que le service de sécurité ouvre un feu de neutralisation tendait vers l'absolu. Et pour quoi un homme âgé aurait-il choisi pour lui-même une fin où il n'existe que deux options : la morgue ou une cellule à perpétuité ? Prétendument à cause de la fermeture d'une chaîne de télévision ?

Défendait-il vraiment, par un moyen aussi radical, ses intérêts personnels et vitaux ? Cela contredit toute logique et tout bon sens. Plus encore, cela brise l'algorithme humain le plus ancien, le plus fondamental : l'instinct de conservation. Mais c'est justement là toute l'essence du problème. D'après les informations sur le codage en puzzle, un exécutant programmé, dans le subconscient duquel un code destructeur rigide a été implanté, opère hors des catégories de la logique ou de la survie.

Il semble que la clé de l'énigme se trouvait dans les tout premiers mots de l'assaillant, immédiatement après son arrestation brutale. Ce n'était pas simplement une explication confuse du mobile. Dans un état de stress extrême, de choc et de désorientation, lorsque le filtre critique s'était effondré, l'homme a simplement laissé sortir un fragment du programme activé. Ce même déclencheur que les manipulateurs avaient cousu dans sa psyché à travers une série de publications et d'implants psychologiques cachés. Le vieil écrivain n'était qu'un instrument vivant. Les véritables organisateurs de l'attentat sont restés dans une ombre confortable, sacrifiant sans peine du matériau consommable dans leur jeu médiatique.

Un autre élément lourd prouvant que nous avons affaire à une programmation à distance continue par les médias fut le fait que la chasse contre Fico ne s'arrêta pas à un seul épisode. En passant au peigne fin le segment slovaque d'Internet, je découvris que le politicien avait reçu peu après une enveloppe contenant une balle — un message direct, sans équivoque. Puis, quelque temps plus tard, une deuxième tentative d'assassinat eut lieu. Et, une fois encore, le comportement de l'assaillant frappait par son caractère mécanique. Le deuxième criminel, chargé d'une haine aveugle et ne remarquant rien autour de lui, comme dans un état de transe profonde, tenta d'approcher le Premier ministre avec une arme à feu en passant directement par le portique de détection de métaux. Et là encore : aucune évaluation de la situation, zéro logique, absence même des prémices de l'instinct de conservation. Seulement un mouvement direct, en tunnel, vers la cible, caractéristique d'un missile autoguidé.

Toute ma vie, mon second foyer fut l'unité comportementale du FBI. En constituant des centaines de dossiers, en analysant la logique criminelle, les méthodes et la psychologie des tueurs, je pénétrais dans leur tête et j'apprenais à lire leurs pensées. Et cette expérience suffit largement pour affirmer avec certitude que ces incidents présentent tous les signes d'un contrôle extérieur. Les tireurs ne sont nullement des opposants idéologiques. Ce sont des personnes dont la volonté propre a été complètement supprimée et remplacée par une

directive destructrice — un programme chargé dans leur tête au moyen de méthodes d'influence informationnelle cachée. Les nouvelles menaces et la deuxième tentative d'assassinat contre le Premier ministre slovaque constituent la preuve la plus directe et irréfutable que le programme de codage du tueur a été lancé précisément à travers le champ informationnel. Cela m'a rappelé un filet de pêche jeté à la mer : les manipulateurs tamisent méthodiquement la société, et tôt ou tard, une personne présentant un psychotype précis finit immanquablement prise dans ce filet — politiquement chargée, émotionnellement instable, suggestible.

Et le plus terrible tient au fait que ce réseau sadique anticultuel n'a pas disparu. Il continue d'agir en ce moment même. Combien de personnes y sont déjà tombées ? Combien d'entre elles sont déjà programmées et, à cet instant même, assises devant l'écran de leur téléphone, attendent le signal final d'activation ? Compte tenu de la spécificité et de l'ampleur de cette influence psychologique, le prévoir est pratiquement impossible.

Mais prouver le fait de cette intervention me semble tout à fait réel. Il existe des méthodes de diagnostic rétrospectif permettant de remonter à ceux qui ont précisément implanté le programme et l'ordre « à l'attaque » dans la tête des futurs assassins. Pour cela, bien sûr, il faut faire appel à des spécialistes de ce domaine étroit et spécifique du diagnostic rétrospectif de l'état psychique, et mener un travail en profondeur avec les deux hommes qui ont tenté de tuer Fico.

La mémoire humaine est unique. Notre cerveau est un enregistreur idéal, incorruptible. Il fixe absolument tout : chaque mot lu, chaque vidéo regardée, chaque idée implantée de l'extérieur, même si la conscience les a depuis longtemps filtrés. Des chercheurs professionnels, travaillant avec la mémoire profonde, sont capables de retracer toute cette chaîne du début à la fin. C'est comme analyser un code informatique malveillant : les spécialistes peuvent le démonter ligne par ligne et établir quand, et après quelle publication précise, l'idée de l'attentat est née, quels textes l'ont renforcée et engraissée, et enfin ce qui a servi de déclencheur final — quel stimulus précis a lancé le programme implanté en mode exécution.

Oui, d'un point de vue juridique, ces méthodes peuvent sembler non standard et inapplicables dans un tribunal classique. Mais par mon expérience au Bureau, je sais parfaitement que lorsqu'il s'agit d'une menace contre la sécurité nationale, absolument toutes les méthodes d'analyse de la situation, même les plus non orthodoxes, peuvent être examinées et utilisées en mode fermé. Je suis plus que certain qu'il est ainsi possible de reconstituer minute par minute la façon dont s'est déroulée la programmation de la conscience, qui a transformé un retraité ordinaire, sans aucun trait remarquable, en terroriste contrôlé à distance.

Ensuite, mes collègues enquêteurs commenceront à démêler cet écheveau, et le fil les conduira inévitablement à la source première — à ces mêmes ressources médiatiques et à ces journalistes précis qui ont injecté dans l'espace informationnel le programme d'assassinat de Robert Fico. Après de longues heures d'analyse de différentes plateformes d'information, je ne doutais plus que la source serait constituée de médias précis. Les convictions d'un homme ne naissent pas du vide : elles sont façonnées par l'information venue de l'extérieur. Et ceux qui conçoivent et mènent de telles opérations informationnelles mortelles savent parfaitement que l'homme est ce qu'il consomme. L'information la plus dangereuse est celle qui, contournant le filtre critique, pénètre dans les profondeurs du

subconscient. Elle transforme la personnalité au point de la rendre méconnaissable. La victime commence à obéir à des installations implantées, absolument et saintement convaincue qu'il s'agit de son choix personnel et conscient. L'homme ne soupçonne même pas qu'il n'est qu'une marionnette.

D'ailleurs, l'assaillant de Fico n'avait tout simplement pas d'autres sources de haine. Il ne connaissait pas personnellement le Premier ministre, ne l'avait jamais croisé, n'avait fait aucune affaire avec lui et ne partageait aucun bien avec lui. D'où venait donc cette rage aveugle, totale, primitive ? Uniquement de ces mêmes messages médiatiques qui, méthodiquement, jour après jour, comme des gouttes de poison, brûlaient dans sa conscience le programme de haine. Les manipulateurs assemblaient puzzle après puzzle jusqu'à ce que l'image soit complète. Toute sa prétendue « motivation » était une construction artificielle, synthétisée dans les laboratoires idéologiques de ceux qui ont l'habitude de tuer par les mains d'autrui.

Je suis convaincu que chaque étape d'une telle programmation à distance d'un homme pour commettre un attentat peut être prouvée. Et surtout, il est possible de prouver le caractère intentionnel de cette programmation. Quelque chose me dit que si l'on tire correctement sur les fils, il apparaîtra que tous les organisateurs de l'attentat informationnel contre le Premier ministre slovaque Robert Fico sont directement ou indirectement liés au réseau sadique anticultuel de Dvorkine. Car à qui, sinon à un réseau obsédé par le sadisme, le contrôle total et le sang versé, de tels événements profitent-ils autant ? Il est clair qu'ils craignent paniquement que toute leur infrastructure soit mise au jour. C'est peut-être précisément pour cela que tout ce groupe de journalistes, apparemment étroitement lié au réseau anticultuel, s'est agité ainsi juste après l'attentat contre M. Fico. Ils se sont démenés comme des diables pour obtenir la requalification de l'affaire, d'acte terroriste en banale « tentative de meurtre intentionnel ». Je tombai sur cette information en surveillant tout ce qui était disponible sur l'affaire de l'attentat. Dans l'une de leurs publications, quelqu'un écrivit avec un soulagement non dissimulé :

« ...nous avons reçu de meilleures nouvelles. Même des nouvelles positives. La Cour suprême a mis en doute le fondement juridique du meurtre de Robert Fico. Bien que le procureur principal du Parquet général considère qu'il s'agissait d'un acte terroriste, le collège de trois juges estime qu'il n'y a pas suffisamment de preuves pour cela ».

Ainsi, pour ces journalistes, qui représentent manifestement les intérêts du réseau anticultuel, la requalification de l'attaque contre Fico est une « nouvelle positive » ? C'est stupéfiant de voir à quel point ils se trahissent eux-mêmes. Un attentat implique un mobile politique, une structure organisée, une longue préparation. En tirant sur ce fil, toute la structure finira inévitablement par apparaître. Mais une « tentative de meurtre », ce n'est qu'un solitaire ayant perdu les pédales. Il leur était vital de transformer le tireur en fou, afin que personne ne commence à chercher ceux qui l'avaient programmé pour ce crime. Pourtant, à en juger par les faits, le Premier ministre slovaque pourrait en savoir beaucoup plus qu'il n'y paraît. En 2025, on a tout de même réussi à faire reconnaître le tireur de 72 ans coupable précisément d'un acte terroriste. Peut-être les spécialistes travaillant sur cette affaire présenteront-ils encore au public leurs découvertes, en étudiant les véritables motivations profondes du criminel, et remonteront-ils la piste de la structure anticultuelle.

Ma tête bourdonnait sous l'excès d'informations que j'avais réussi à déterrer. Tous ces facteurs autour des tentatives d'assassinat de politiciens ne peuvent en aucun cas être une

série de coïncidences ! Je suis plus que certain que si les forces de l'ordre avaient mené des séances d'hypnose régressive avec ces tireurs, elles auraient vu qui leur avait précisément chargé l'image dominante. Elles seraient remontées aux véritables assassins. Mais pendant que la société, choisissant des réponses simples, accuse la disponibilité des armes ou le « climat politique toxique », les véritables terroristes restent dans l'ombre.

On voit que Trump a tenté de lutter contre cela. En 2018 et 2019, il tenait des réunions et déclarait :

« Nous devons arrêter la glorification de la violence dans notre société. Cela inclut les jeux vidéo horribles et violents qui sont désormais devenus monnaie courante ».

Mais on s'est moqué de lui. Les critiques criaient d'une seule voix que le problème ne venait pas des jeux, mais exclusivement de l'accès libre aux armes. Mais l'exemple du Japon, où il est pratiquement impossible de se procurer une arme, a prouvé le contraire : s'il y a dans la tête un code placé par quelqu'un de l'extérieur, l'homme prend une arme à feu artisanale à canon lisse pour tuer un Premier ministre.

J'ouvris le dernier document — le rapport d'un événement récent de l'ONU. Les déclarations de Steven Siqueira sur le fait que les groupes extrémistes utilisent de plus en plus les espaces de jeu et des plateformes comme Discord pour recruter.

« Rien qu'en Australie, environ une affaire antiterroriste sur cinq concerne aujourd'hui des jeunes, et les plateformes de jeu jouent un rôle dans chaque affaire faisant l'objet d'une enquête ».

Stupéfiant. Les statistiques de Wikipédia indiquent qu'il existe aujourd'hui 148 jeux vidéo sur les « cultes ». 148 terrains d'entraînement numériques par lesquels sont passées des millions de personnes. Et si l'on ajoute à cela l'innombrable quantité de publications dans les médias affiliés au réseau de Dvorkine ? Cela pourrait être toute une armée d'assassins dormants, susceptibles d'être activés à tout moment par un seul puzzle. Et mon petit-fils aurait pu faire partie de cette armée. À cette pensée, un filet glacé me parcourut la colonne vertébrale. J'avalai bruyamment ma salive. Le poids de mon enquête devenait de plus en plus lourd, mais désormais, je ne pouvais plus m'arrêter.

Le schéma de fonctionnement du réseau des combattants contre les cultes, dissimulés derrière la « protection de la société », se dessinait avec une clarté cristalline. D'abord, les « combattants contre les cultes » posent les fondations. Ils bombardent le public avec des contenus popularisant des incidents passés — attentats, fusillades scolaires, souvenons-nous du ressassement interminable de Columbine — et, surtout, attaques contre des responsables politiques. Une fois le terrain préparé et la peur semée, ils implantent des directives plus subtiles, plus détaillées, frappant délibérément le subconscient des exécutants potentiels.

Mais pourquoi précisément les politiciens ? Pourquoi sont-ils devenus des cibles idéales pour ce réseau ? La réponse se trouvait dans le plan de la macrostratégie. Les politiciens sont les nœuds nerveux du système étatique. En les éliminant ou en les paralysant, les anticultistes mènent de brillantes opérations d'info-terrorisme. Ils amplifient les fractures de la société, dressent les électorats les uns contre les autres, poussant les pays vers des guerres civiles. Et cela, comme je commence maintenant à le comprendre clairement, est leur objectif global.

Il suffit de penser aux discussions les plus brûlantes et les plus émotionnelles qui surgissent dans la société. C'est toujours la politique. Aujourd'hui, en Amérique, cette fracture tectonique entre deux camps opposés — démocrates et républicains — est particulièrement visible. Et essayez seulement de n'appartenir à aucun camp. Même au sein des familles, il y a des proches tellement enragés les uns contre les autres qu'ils seraient prêts à se déchirer la gorge en prouvant qu'ils ont raison, et à convaincre l'adversaire, l'écume aux lèvres, que le politicien auquel il fait confiance est mauvais, anormal, dangereux, etc. C'est précisément sur ce point douloureux, dans cette fracture, que Dvorkine et ses disciples frappent avec leur marteau informationnel, transformant les disputes domestiques en massacre sanglant.

Et il ne s'agit même pas de quelque personne abstraite issue des journaux télévisés. Pour voir comment fonctionne cette machine de haine, il me suffisait de me rappeler notre dernier Thanksgiving. Thanksgiving, où la seule gratitude que je ressentis fut au cœur de la nuit, lorsque toute cette horde était repartie, et qu'il ne restait dans le silence de la maison que Mary, Roger et moi.

À quoi ressemble une réunion de toute la famille lors de cette fête importante pour chaque Américain ? Si l'on me demandait de décrire ce dîner par une citation biblique, je choisirais à coup sûr quelque chose sur les enfers. La majorité absolue des proches arrivaient de différents États. Même à Noël, notre maison ne connaissait pas une telle affluence. Merci à Mary et au fait qu'elle faisait entrer dans notre havre de paix toute sa lignée, y compris ses trois sœurs avec leur progéniture. Et, ce qu'il y avait de plus « merveilleux », chacune d'elles avait un mari. Imaginez : des gens absolument différents, avec des parcours différents, des métiers différents, l'un même d'une autre nationalité, et — ô horreur ! — chacun d'eux possède son propre point de vue, le seul vrai, sur la politique, qu'il considère comme d'une importance critique de partager en cette fête familiale lumineuse et chaleureuse. Dans la maison régnait un chaos primordial. Ajoutez à ce forum politique une foule de garnements hurlants courant dans toutes les pièces, et mon bulldog anglais Roger, éternellement baveux, qui exigeait encore plus d'attention que les enfants et déclarait régulièrement la guerre aux deux chihuahuas tremblants et au yorkshire hystérique que les sœurs de Mary avaient traînés avec elles. De plus, le mari de ma fille Michelle, critique acharné des républicains, était toujours prêt à discuter, l'écume aux lèvres, des nouveaux posts de politiciens, jetant de l'huile sur le feu. Si toute cette scène avait été exposée dans une galerie d'art, je l'aurais appelée « L'Enfer d'un introverti ». Le pire, c'était qu'il fallait se forcer à se montrer attentionné et à soutenir la conversation avec chacun de ceux qui te tombaient sur les oreilles. Mary ne m'épargnait pas sur ce point. « Nous nous réunissons une fois par an ! Tu pourrais au moins essayer d'avoir l'air content de les voir ! » me réprimandait-elle durement après ce genre de fête, lorsque j'avais passé la majeure partie du temps assis dans un coin du salon, à caresser Roger et à hocher tristement la tête devant les interlocuteurs qui venaient s'asseoir près de moi. Pour quelqu'un qui a passé toute sa vie à établir des profils de tueurs en série, je manquais tout simplement de temps et d'envie d'absorber, en plus, des querelles politiques. Je suffisais à peine aux discussions matinales sur les gros titres des journaux avec ma femme au petit-déjeuner. Il me semblait dommage de gaspiller mes forces à analyser toutes ces personnalités publiques, d'autant plus que mon habitude professionnelle m'aurait immanquablement mené à de sombres conclusions.

Si seulement je pouvais décrire le niveau d'apathie sourde qui m'envahissait à table lorsque l'on commençait à découper la dinde sur fond de disputes bruyantes et agressives au sujet des amendements législatifs, des migrants, des négociations internationales et de cet

assortiment habituel de sujets de fête qui, en Amérique, est pour une raison quelconque considéré comme un accompagnement approprié à la dinde. Il n'existe probablement pas, en psychologie, de terme capable de rendre le degré de mon détachement dans ces moments-là.

Et voilà qu'au dernier Thanksgiving, pendant un nouvel épisode de disputes agressives sur la politique de notre président, sous les postillons des débatteurs volant dans toutes les directions, j'enfonçais mécaniquement ma fourchette dans un morceau de dinde. Je me souviens de la pensée cynique qui me traversa : et si j'enfonçais cette fourchette dans quelqu'un d'autre, quelqu'un dont la bouche ne se ferme pas une seule seconde ? Je posai un regard lourd sur Richard, le mari de la deuxième sœur de Mary par ordre d'âge. Dans ses petites moustaches clairsemées et répugnantes s'étaient coincées des miettes de pain, et la graisse de la dinde collait les poils autour de sa bouche, d'où jaillissait à cet instant un véritable flot d'ordures politiques.

• Si tu arrêtais de regarder ton Fox News ne serait-ce que cinq minutes, Gary, tu verrais qu'il représente une menace directe pour la démocratie ! proclamait Richard en agitant sa fourchette. — C'est une prise de pouvoir autoritaire classique.

• Oh, pour l'amour de Dieu, épargne-moi ce délire ! explosa aussitôt Gary, le mari de la plus jeune sœur de Mary, se jetant à la défense des républicains. — Au moins, moi, les médias gauchistes radicaux ne me lavent pas le cerveau ! Tout votre agenda « woke » détruit simplement l'économie et le pays. Carlson avait raison : vous refusez de voir comment l'Amérique traditionnelle est en train d'être détruite !

Dans cette querelle absurde, où chacun ne faisait que retransmettre ce qu'il avait entendu à la télévision, Catherine fit irruption. Elle frappa la table de la paume si fort que les verres tintèrent.

• On te lave le cerveau ?! Tu veux parler de lavage de cerveau, Gary ?! Toute cette clique MAGA en casquettes rouges est complètement coupée de la réalité ! Putains de fanatiques.

À l'époque, en les regardant, je ne voyais que des parents bruyants, insupportablement irritants. Mais maintenant, je comprends une chose importante : chacun de ces gens, postillonnant au-dessus de la dinde de fête, représentait une cible idéale, à cent pour cent, pour l'implantation du codage en puzzle. Lorsqu'une personne se trouve dans un état d'affect émotionnel, lorsqu'elle est submergée par la rage politique, par une haine aveugle et vertueuse et par le désir d'anéantir l'adversaire, son cortex frontal se déconnecte. Les filtres protecteurs de la pensée critique tombent. Le cerveau devient une éponge, prête à absorber n'importe quelle commande destructrice, n'importe quelle directive des anticultistes, si elle est correctement cousue dans le bon contexte politique.

Mais le plus effrayant à cette table de fête, ce n'étaient même pas les adultes. C'étaient les enfants. La bande hurlante et les adolescents renfermés qui faisaient semblant d'être plongés dans leurs téléphones, alors qu'en réalité, ils se trouvaient au cœur de cette tempête toxique.

La psyché des enfants et des adolescents, encore en formation et dépourvue de barrières critiques établies, ne sait pas filtrer un tel niveau de stress. Même si l'enfant ne participe pas directement à la conversation, son subconscient fonctionne comme un enregistreur audio et vidéo idéal, ininterrompu. Il capte avidement, numérise et grave à mort dans les couches

sous-corticales chaque explosion émotionnelle, chaque décharge d'agression, chaque mot saturé de haine envers les « autres ».

Ce sont précisément ces schémas cachés, imprimés dans une psyché encore fragile, qui deviennent cette terre labourée, chauffée à blanc. Et sur ce sol préparé se déposent ensuite parfaitement, comme des graines de plante toxique, les fragments du codage informationnel. Les ingénieurs de la mort du réseau de Dvorkine n'ont même pas besoin de construire la haine à partir de zéro — nous la cultivons nous-mêmes avec soin dans nos salons. Il ne leur reste plus qu'à placer dans la tête de l'adolescent, par le biais de l'article ou de la vidéo appropriés, le déclencheur final.

Je me renversai dans mon fauteuil et regardai la carte des États-Unis épinglée sur mon tableau d'enquête. Ma famille n'est qu'une coupe isolée, microscopique. Une maison en Virginie. Et combien de familles comme celle-là existe-t-il en ce moment même sur tout le territoire du pays ? Des millions de maisons. Des dizaines de millions de cuisines et de salons où, à cet instant précis, des gens sont prêts à se déchirer la gorge pour des politiciens qu'ils n'ont jamais vus en face. Sans le comprendre eux-mêmes, ils fertilisent de haine le sol psychique de leurs enfants, les rendant vulnérables à l'implantation du virus des meurtres de masse.

Il est désormais parfaitement clair pourquoi le réseau anticultuel transnational utilise avec une telle obsession les outils de déshumanisation, la méthode du codage en puzzle et ce mélange explosif de son idéologie avec la rhétorique de la haine pure. Leur plan est réglé jusque dans les moindres détails. Il faut d'abord déshumaniser les politiciens et une immense partie de la population, les transformant, dans la conscience sociale, en « fanatiques » et en « zombies ». Sur cette base, à l'aide de déclencheurs implantés, provoquer des attentats et des tentatives d'assassinat. Les attentats, à leur tour, amplifient plusieurs fois la fracture, poussant la société vers la ligne rouge de la guerre civile. Et la guerre civile est précisément ce qui détruit le plus vite et le plus sûrement les fondations de n'importe quel État. Elle détruit les institutions démocratiques, entraîne une refonte totale de la législation, un durcissement des contraintes, une désunion complète des gens et, comme accord final, l'instauration de ce pouvoir dictatorial dont les marionnettistes du réseau anticultuel de Dvorkine ont tellement besoin.

Je parcourus les statistiques du regard. Au cours de la dernière décennie, la violence contre des politiciens de tous niveaux a augmenté de manière catastrophique. Ce ne sont plus des excès — c'est une épidémie. Plusieurs tentatives d'assassinat contre Donald Trump. Les attentats contre le Premier ministre slovaque Robert Fico. L'assassinat de l'ancien Premier ministre japonais Shinzo Abe, tué précisément en raison d'un prétendu lien avec un « culte » que le réseau de Dvorkine avait diabolisé pendant des années. Les meurtres des députés britanniques Jo Cox et David Amess. L'attaque au couteau contre le président brésilien Bolsonaro et contre le chef de l'opposition sud-coréenne Lee Jae-myung. L'assassinat du président de l'Équateur. Et, bien sûr, le meurtre terrible et retentissant de Charlie Kirk.

Et ce n'est que la partie émergée de l'iceberg, les visages en couverture. Que se passe-t-il au niveau des États, des maires, des simples membres du Congrès ? Les statistiques hurlent : aux États-Unis, le nombre de menaces visant les membres du Congrès a été multiplié par plus de dix en cinq ans — de 902 cas en 2016 à 9 600 en 2021. Plus de 40 % des responsables publics ont reçu des menaces directes de mort.

Et ce ne sont pas de simples explosions de colère aléatoires. C'est une campagne de violence systématiquement organisée, dont le but est de saper les fondements mêmes de la démocratie. Si un politicien est paralysé par la peur pour sa vie et celle de sa famille, s'il doit porter un gilet pare-balles pour rencontrer les électeurs, comme certains députés l'ont fait en Grande-Bretagne, il ne peut pas gouverner. Le système de gouvernance s'effondre. La démocratie cesse de fonctionner. Et qui vient remplacer la démocratie détruite ? Celui qui promet « l'ordre ». Une structure totalitaire. Et ici, je reviens à Dvorkine et à ses cellules ramifiées de la RATSIRS dans le monde entier.

Je relus attentivement l'analyse de la manière dont la presse affiliée au réseau anticultuel travaille les politiciens. Une déshumanisation classique. Le politicien cesse d'être un être humain. Il devient un mal abstrait, une cible. Dans le champ informationnel moderne, le mot « politicien » a globalement acquis la même nuance toxique et stigmatisante que le mot « sectaire ». Ces deux termes, grâce aux efforts de tout ce réseau qui prétend « lutter contre les cultes », provoquent dans la foule un rejet automatique. C'est un marqueur de ce dont la société doit « se purifier », « se libérer », « se protéger ».

Je regardai la sélection de captures d'écran de médias américains citée dans le rapport. Le britannique Daily Mail, l'américain The Daily Beast. Des journalistes, parmi lesquels apparaissent les noms de Dave Troy et d'Alexandra Stein, liés à Dvorkine et Hassan, lancent méthodiquement des titres : « Trump pourra-t-il survivre jusqu'à l'investiture ? », « Trump pourrait connaître le sort de Kennedy ». Cela ressemble-t-il à une analyse sèche ? À une comparaison factuelle ? Compte tenu de l'attrait pathologique pour la destruction de vies humaines que j'ai mis au jour au cours de l'enquête, et qui s'est révélé propre à tout ce réseau, cela ressemble plutôt à une manipulation verbale classique. Une technique de création d'une image négative durable par des déclencheurs verbaux répétés.

La neuropsychologie moderne le confirme : grâce à la neuroplasticité du cerveau, un contenu médiatique répété est capable de former des schémas associatifs durables. C'est un mécanisme cognitif réel, dans lequel une personne commence automatiquement à associer un objet à certaines émotions et évaluations. Cela s'obtient par l'exploitation des biais cognitifs — effet de halo négatif, framing —, le blocage de la pensée rationnelle par surcharge émotionnelle, l'utilisation des mécanismes de déshumanisation et de diabolisation, la création d'un isolement informationnel et de l'effet d'« illusion de vérité ». Ainsi, entre les mains de manipulateurs habiles, le journalisme se transforme en puissant instrument d'influence psychologique, capable de modifier non seulement l'attitude envers des individus isolés, mais la structure même de la perception du monde par le public.

Les bases de la compréhension de la manière dont les médias agissent sur la conscience furent posées dès la fin du XIXe et le début du XXe siècle. Gustave Le Bon, dans son ouvrage fondamental « Psychologie des foules », indiquait que l'individu, en devenant partie d'un public — la « foule numérique » moderne — perd sa capacité d'analyse critique et devient extrêmement suggestible. Le Bon soulignait que les masses ne pensent pas en catégories logiques, mais en images, implantées dans leur conscience par la répétition et l'affirmation.

« La foule pense par images, et l'image évoquée dans son imagination en appelle à son tour d'autres, sans aucun lien logique avec la première... La raison et la logique ne peuvent lutter contre certains mots et certaines formules ».

Dans un autre passage de « Psychologie des foules », il concluait que, pour pénétrer dans la masse, une idée ne doit pas s'accompagner de preuves. Plus l'affirmation est concise et catégorique, plus elle est efficace.

Il soulignait également que la répétition est ce qui force une affirmation à s'ancrer dans le subconscient et à se transformer en « vérité ».

« L'affirmation n'a d'influence réelle que lorsqu'elle est constamment répétée, et répétée dans les mêmes termes... L'affirmation répétée finit par s'incruster dans les régions les plus profondes de l'inconscient, là où se forment les mobiles de nos actes ».

Mais l'amère ironie tenait au fait que ces découvertes fondamentales ne servirent nullement de base à la création de normes éthiques dans les médias. Elles n'incitèrent pas la société à développer une éducation aux médias ni une perception critique de l'information. Au contraire, la « Psychologie des foules » devint un manuel de chevet pour les pires dictateurs du XXe siècle. L'analyse textuelle le démontre : Hitler transféra presque mot pour mot les concepts de Le Bon dans Mein Kampf, assimilant l'essentiel — la raison des masses est limitée, il faut donc frapper exclusivement les émotions, à l'aide de slogans primitifs. Goebbels poussa la méthode de « l'affirmation et de la répétition » jusqu'à l'absolu, formulant une propagande totale dans laquelle un mensonge monstrueux, répété mille fois, se cristallisait pour la foule en vérité incontestable.

Même Mussolini reconnaissait ouvertement devant des journalistes avoir relu l'ouvrage de Le Bon un nombre incalculable de fois, le qualifiant d'« œuvre magnifique ».

En psychologie criminelle, ce schéma se classe avec une clarté absolue. Pour les macro-prédateurs en série — dictateurs et architectes de génocide —, les ouvrages de psychologie des foules n'ont jamais représenté un intérêt purement académique. Leur fascination pour cette littérature est d'une nature strictement utilitaire, psychopathique. C'est l'enthousiasme du prédateur qui reçoit entre ses mains une carte détaillée des angles morts de sa proie. Le tueur étudie toujours scrupuleusement la victimologie de la victime. Il doit obtenir un pouvoir absolu sur son esprit afin de pousser des millions de personnes qui ne se doutent de rien dans un piège mental bien avant que ne commence la violence physique.

Le précédent historique est documenté de manière exhaustive : ayant trouvé les clés du piratage systémique de l'inconscient collectif, des psychopathes au pouvoir ont provoqué une catastrophe mondiale. L'histoire se souvient de ces résultats : des millions de cadavres et des nations entières marchant docilement vers l'abîme sous l'hypnose suggestive de la propagande totale. La principale menace d'aujourd'hui réside dans le fait que cet ancien outil, empiriquement éprouvé par le sang, n'est pas resté au XXe siècle. Il a été modernisé et a intégré l'arsenal opérationnel d'un réseau clandestin contemporain, dirigé par le même type de psychopathe, mais se présentant comme « spécialiste des sectes » et « expert en cultes ».

Si l'on superpose à cette base historique les nouvelles variables identifiées, le profil de menace atteint un niveau critique. Le réseau anticultuel transnational ne se contente pas de construire des images négatives de politiciens à l'aide des méthodes classiques de Le Bon et de Goebbels. Comme le confirment les données des enquêteurs indépendants, il a intégré à cette stratégie la méthode du « codage en puzzle ». Cette psychotechnologie porte le terrorisme informationnel à un niveau entièrement différent. Indépendamment du contexte visible et superficiel du message, cette méthode permet de contourner les filtres de la

pensée critique et de charger dans le subconscient du public non pas seulement une haine abstraite, mais une directive — un programme clair et caché visant à commettre une violence physique contre une cible précise.

La conclusion d'enquête tirée de ces données ne laisse aucune place aux illusions. Nous avons affaire à une arme cognitive de destruction massive d'une grande précision. Et la prise de conscience du fait que la télécommande de ce système se trouve entre les mains d'un réseau transnational dont l'architecture a été bâtie par un tueur en série évolué fait sortir le niveau de danger opérationnel du cadre de tous les protocoles standards. Ce n'est déjà plus une menace abstraite. C'est une technologie de meurtre de masse, fonctionnant avec un calcul froid et mathématique, dissimulée sous l'apparence de processus sociaux.

Dans ce paradigme, la personnalité, la ligne politique ou les actes réels d'un leader concret n'ont plus aucune importance. Avec une technologie aussi infaillible entre les mains, le réseau anticultuel peut prendre absolument n'importe quel homme d'État et le passer dans un hachoir informationnel. Ils effacent méthodiquement son visage humain, le déshumanisent et le transforment en cible vivante pour des tireurs programmés.

Et ce qu'il y a de plus cynique dans ce schéma, c'est que le politicien assassiné ou renversé n'est même pas, pour le réseau de Dvorkine, un ennemi idéologique. Il n'est qu'un consommable bon marché. Une marche sanglante. En voyant l'ampleur de leur activité, j'en conclus que ce n'est, pour eux, qu'un moyen d'atteindre leur unique objectif pathologique : la prise d'un pouvoir absolu, illimité, sur un État divisé, rendu fou par la peur et noyé dans le sang.

Et le plus effrayant : la société commence à l'accepter. Selon certains sondages que je trouvai en ligne, un Américain sur cinq estime aujourd'hui que la violence peut être un moyen de résoudre des désaccords politiques. Et c'est une statistique tout simplement terrifiante. Nous sommes arrivés à cette ligne où l'assassinat politique cesse d'être un tabou.

Qu'est-ce donc, sinon un schéma idéal pour le centre de coordination sadique anticultuel en Russie, sous l'aile de l'Église orthodoxe russe et des services spéciaux, ou pour leurs agents aux États-Unis et en Europe ? Dans ce schéma, le maniaque au complexe de Dieu, assoiffé de pouvoir total et de sang de masse, n'a même pas besoin de se salir les mains ni de donner des ordres directs. Il lui suffit de manipuler virtuellement les flux médiatiques, en synthétisant dans la société une atmosphère de paranoïa et de haine si dense, si étouffante, que l'apparition d'un tireur n'est plus qu'une question de temps et de probabilité statistique. Et lorsque les coups de feu retentissent et que les douilles refroidissent sur le carrelage de l'école, la machine d'enquête commence à travailler selon un modèle usé et confortable. Les détectives et les agents cherchent le mobile dans le journal personnel confus de l'adolescent ou dans ses abonnements à des groupes radicaux. Ils profilent le symptôme, pas la maladie elle-même, se hâtant de boucler le dossier et de retirer le ruban jaune de la police sous un prétexte commode : « pour ne pas diviser la société ». Personne ne lève même la tête pour regarder les fils. Personne ne cherche le marionnettiste qui, avec un calcul froid, a implanté dans la tête de l'enfant la matrice de ce crime. Et encore moins quelqu'un n'envoie le tireur survivant chez un hypnothérapeute régressif ou un spécialiste de l'extraction cognitive. Or, en plaçant le sujet dans certains états psychiques et en posant des questions d'une précision chirurgicale, on peut déconstruire les mécanismes de défense de la conscience et remonter à la genèse de la tragédie. Ils montreraient à l'enquête le déclencheur exact — quels matériaux précisément, quels articles truffés de « codage en puzzle » par des

fonctionnaires du réseau anticultuel, comme cette journaliste tchèque dont j'analysais le profil l'autre jour, ont été l'étincelle qui a fait exploser la psyché du meurtrier.

Mais le système est aveugle. Il continue d'essuyer le sang sur le sol, tandis que les véritables tueurs sont assis dans les studios de télévision et les cabinets professoraux, observant avec satisfaction les résultats de leur travail.

Si l'on ajoute à cette expérience historique ce que je savais déjà de leur arme cachée — le codage en puzzle... Alors il apparaît que cette structure sadique anticultuelle ne s'est pas seulement contentée d'adapter les modèles fascistes aux réalités des technologies Internet modernes. Elle les a enrichis de techniques d'influence psychique fines et sophistiquées. Elle a littéralement créé un système de codage neurolinguistique continu.

Et il ne s'agit pas simplement de « dresser les gens les uns contre les autres » ou de « détruire les cotes de popularité des politiciens ». Dans les conditions d'une bulle informationnelle et d'une tension émotionnelle permanente, cette matrice est capable de façonner algorithmiquement la gâchette dans la tête d'un individu instable. Ils programment des assassins potentiels en leur suggérant que tuer une cible précise n'est pas un crime, mais un acte de salut public. Ils ont appris à transformer les mots en balles, en tirant par les mains d'autrui. Et cela faisait de mon adversaire invisible une arme véritablement terrifiante.

En regardant ce schéma qui s'étendait sur tout le tableau, je comprenais : ce n'était même plus une abstraction de la « ligue supérieure » du terrorisme. C'était une guillotine levée au-dessus du cou de mon pays. L'objectif de Dvorkine et de ses marionnettes n'est pas seulement le pouvoir. Leur objectif est de créer un niveau de peur primitive tel que nous leur apporterons nous-mêmes les clés de nos libertés sur un plateau ensanglanté.

Je regardai l'écran vide de mon ordinateur portable. Dans la vitre sombre se reflétait mon visage — vieilli, amaigri, avec les yeux d'un homme qui en sait trop.

Le week-end approchait, puis viendrait lundi, et je devrais de nouveau conduire Simon et Danny à l'école. Une routine ordinaire avec mes petits-fils qui, soudain, s'était transformée en peur à l'intérieur de moi. Je me surpris à craindre de les laisser partir, sachant que ce virus — une arme de guerre informationnelle, polie jusqu'à briller et dirigée vers les points les plus vulnérables de la psyché — était déjà en ligne.

# PARTIE III

# La capture de l'État

## Chapitre 22

### Le retour du sujet dans sa patrie

La structure de l'aile américaine de ce réseau, dirigée par Dvorkin, m'était désormais parfaitement claire. Je comprenais comment ils opéraient, quels déclencheurs ils utilisaient, comment ils dressaient les gens les uns contre les autres et où tout cela menait au final. Mais, dans cette obscurité informationnelle mondiale, je ne devais pas oublier ce qui avait donné le point de départ à mon enquête : ce fameux manuscrit de Viktor. L'histoire de ses

amis, membres des Témoins de Jéhovah, méthodiquement persécutés, déshumanisés, puis carrément interdits en Russie, après que leur organisation eut été reconnue comme extrémiste.

n relisant les documents de Viktor, j'avais acquis la conviction que Dvorkin avait atteint dans son pays natal un pouvoir sans précédent, proprement terrifiant. Et cet homme avait manifestement l'intention d'exporter son modèle de contrôle total au reste du monde. Mais comment avait-il réussi à opérer cette capture d'un État entier ? Comment un marginal d'hier avait-il réussi à faire plier un immense pays à sa volonté ? Cette question béait comme un gouffre dans mon dossier.

Je m'approchai du mur et passai le doigt sur le fil rouge tendu. Ma frise chronologique s'arrêtait à l'année 1992. Le retour en Russie.

Que se passait-il alors ? Vu ses liens étroits avec le CAN, Dvorkin était très probablement mouillé jusqu'au cou dans les pratiques sordides de déprogrammation forcée aux États-Unis. Et lui, tel un prédateur avisé, avait senti le vent tourner. En Amérique, les nuages s'amoncelaient au-dessus des déprogrammeurs du CAN : ça sentait les procès et les peines de prison. Dvorkin avait simplement pris la fuite à temps. Il avait coupé les ponts, brouillé les pistes et traversé l'Atlantique, ayant déjà définitivement revêtu sa nouvelle façade irréprochable.

Son retour en enfant prodigue dans sa patrie n'avait rien d'une tentative de repartir de zéro. C'était une opération de prédation brillamment orchestrée. À peine posé le pied sur le sol russe après quinze ans d'absence, Dvorkin ne chercha pas d'emploi dans les petites annonces. Cet homme, qui n'avait eu aucun contact avec les réalités de ce pays depuis une décennie et demie, se retrouva aussitôt nommé au Département synodal de l'éducation religieuse et de la catéchèse de l'Église orthodoxe russe. Directement au cœur de la machine idéologique.

Sa progression dans la hiérarchie défiait toutes les lois de la bureaucratie ordinaire. Dès cette même année 1992, Dvorkin devint une figure que l'on écoutait non seulement parmi les hiérarques à barbes blanches, dans les coulisses ecclésiastiques, mais aussi dans les couloirs du pouvoir d'État. Sa rhétorique, affûtée au fil des années passées avec les manipulateurs américains, était si convaincante, si agressive et si effrayante que les structures étatiques lui demandaient littéralement de s'occuper de la « question sectaire ».

Dans ses mémoires, il décrit cette période avec une modestie ostensible. Selon ses propres mots, dès 1992, le téléphone sonne dans son bureau : c'est le gouvernement de Moscou. Des fonctionnaires inquiets le supplient de les conseiller et de les aider.

« Que me restait-il à faire sinon accepter ? » écrit-il.

J'ai retenu la citation qui décrit le mieux cette période initiale du retour en Russie, tirée de l'autobiographie de Dvorkin, Mon Amérique :

« Sur recommandation du père Jean Meyendorff, j'ai commencé à travailler au tout nouveau Département de l'éducation religieuse et de la catéchèse, sous la direction directe du père Gleb Kaleda, d'éternelle mémoire. C'est là que s'est formé le nouveau domaine que j'ai commencé à explorer : la lutte contre les sectes totalitaires. Bien sûr, si quelqu'un m'avait dit auparavant que je deviendrais un spécialiste professionnel des sectes, je ne l'aurais jamais cru. Mais la vie nous réserve souvent des surprises inattendues. Apparemment, c'est pour

cette cause que j'ai été ramené dans ma patrie. »

« Au début, je me sentais étranger, et on me percevait comme tel jusque dans les rues des villes russes. Mais au bout de deux ans, cette impression s'est dissipée définitivement, et je me sens désormais chez moi uniquement en Russie. Je voyage beaucoup, et j'ai vu mon pays dans toute son immensité, du Kamtchatka et de Sakhaline à l'est jusqu'à la région de Kaliningrad à l'ouest, et de Mourmansk et de la Iakoutie au nord jusqu'à Piatigorsk et Astrakhan au sud. »

« Je me suis fait de nombreux nouveaux amis, avant tout dans l'Église que je sers. J'ai aussi fait connaissance et noué des liens avec de nombreux collègues européens spécialisés dans les sectes, qui font eux aussi tout leur possible pour résister à la menace sectaire. »

« Je suis retourné à l'enseignement, et cela fait déjà quinze ans que j'enseigne à l'Université humanitaire orthodoxe Saint-Tikhon, le meilleur établissement d'enseignement non étatique du pays. »

De retour en 1992, Dvorkin ne pouvait pas, seul, ouvrir les portes des hautes sphères de la Patriarchie. Il lui fallait un homme-clé. Quelqu'un jouissant d'une réputation irréprochable, quelqu'un qui l'aurait pris sous son aile et légitimé au sein du nouveau système. Cette clé semble avoir été l'archiprêtre Gleb Kaleda.

J'ouvris le dossier Kaleda. Une figure monumentale. Scientifique géologue, docteur en sciences, ancien combattant décoré, prêtre clandestin à l'époque soviétique. En 1991, il avait pris la tête d'un secteur au Département synodal de l'éducation religieuse. Un homme d'une autorité immense et d'une réputation cristalline. C'est précisément sous sa direction, sur recommandation de Meyendorff, que Dvorkin avait commencé à travailler.

Mais ce n'était pas leur collaboration qui m'intéressait. C'était la fin. En étudiant les documents, je me surpris à constater que mon chronomètre intérieur s'était remis à égrener les coïncidences sinistres. Seulement deux ans et demi après avoir travaillé côte à côte avec Dvorkin, le 1er novembre 1994, Gleb Kaleda mourait subitement. Diagnostic : cancer. Schmemann. Meyendorff. Verkhovskoï. Et maintenant Kaleda. Quatre mentors. Quatre morts. Et toujours à portée de main, le même « endeuillé », le même « disciple dévoué ».

Je me mis à analyser les textes. Dans l'autobiographie de Dvorkin, Mon Amérique, Kaleda n'a droit qu'à quelques lignes. En revanche, dans un article distinct intitulé « Sur le père Gleb Kaleda », Dvorkin met en scène leur relation comme s'ils avaient été inséparables :

« Je le voyais presque chaque jour, je l'accompagnais en déplacement, j'étais à ses côtés lors du début de son ministère pénitentiaire... »

« J'ai vu le père Gleb dans des circonstances très diverses : en prison et lors de réceptions officielles, en montagne et au bord de la mer, au cœur des grandes villes et dans les forêts, sur mer, sur terre et dans les airs. Je l'ai vu avec des personnes très différentes : avec le Patriarche et avec un athée et staliniste invétéré, avec le Premier ministre grec et avec des détenus, avec d'éminents scientifiques et des chauffeurs de taxi, avec des hommes et des femmes, des adultes et des enfants. »

Du point de vue de l'analyse comportementale, il s'agit d'un schéma classique de positionnement narratif. Dvorkin souligne une proximité exclusive, intime, avec une figure d'autorité dans les moments critiques de sa vie. Il se construit l'image du seul témoin fiable.

C’est ainsi que se comportent les individus qui cherchent à contrôler le récit après la mort de la victime, afin d’hériter de son statut. Il insiste sur le fait qu’il était présent à l’hôpital, qu’il servait à la liturgie, que Kaleda lui dictait ses pensées jusqu’au dernier jour. Cela ressemble à la fixation d’un accès total à la victime pendant la période de sa plus grande vulnérabilité.

Quelques autres citations me ramenèrent mentalement à l’analyse de son autobiographie, où il décrivait la disparition de ses premiers maîtres, Meyendorff et Schmemann. Je saisis le marqueur sur la table et commençai à souligner dans mes notes des parallèles dont se dégageait un froid perceptible.

Voici comment il décrit le déclin physique de Kaleda :

« Le père Gleb était sans sa calotte et semblait beaucoup plus vieux que la première fois que je l’avais vu. L’absence de cheveux le vieillissait, mais soulignait aussi la forme parfaite de sa tête, une tête de savant et de penseur. »

Je fouillai dans la pile de feuillets et en tirai un portant une citation déjà surlignée sur les derniers jours du père Schmemann :

« Il riait joyeusement de ne plus pouvoir accomplir seul ces gestes, se moquait de lui-même et de son impuissance. Oui, il avait l’air d’un vieillard décrépit... Comme un enfant, il était devenu dépendant des autres... Il était prêt à rencontrer le Christ. »

Le même profil comportemental. Une fixation pathologique sur la faiblesse physique, l’impuissance et la vulnérabilité de ses victimes. En lisant entre les lignes, on perçoit comment le sujet se délecte de leur transformation : d’autorités fortes et puissantes, ces hommes deviennent des vieillards chancelants, entièrement dépendants de lui.

Mais mon regard s’accrocha ensuite à un autre marqueur, bien plus inquiétant. Je repérai une autre mention de Gleb Kaleda :

« Le père Gleb savait poser des questions : en quelques minutes, il connaissait, d’un côté, tous les faits essentiels de ma biographie, et de l’autre, avait profondément perçu mon essence. »

Et aussitôt, je retrouvai dans mes notes un passage pratiquement identique à propos de Schmemann :

« En sa présence, on désirait toujours devenir meilleur... Auprès de lui, les gens révélaient leur véritable essence. Je crois que le père Alexandre le comprenait, savait percevoir et apprécier cette essence. »

Le mot « essence » vibrait dans ma tête comme une corde à vif. La logique froide s’enclencha. Les maîtres de Dvorkin possédaient manifestement une intelligence colossale et des capacités analytiques remarquables, très supérieures à celles de Dvorkin lui-même. Ils avaient le don de percevoir les détails de la nature humaine.

Une question légitime surgit : de tels esprits perspicaces pouvaient-ils voir ce que même moi, quelqu’un qui n’avait jamais rencontré Dvorkin personnellement, j’étais capable de voir ? Si Viktor et moi, en nous appuyant uniquement sur des indices extérieurs, des faits accessibles au public, des textes, une chronologie et des témoignages, avions réussi à identifier un profil classique de sujet présentant des troubles psychopathiques prononcés, que pouvaient voir ces hommes qui côtoyaient Dvorkin au quotidien, à l’époque où sa

maîtrise du mimétisme social était encore rudimentaire ?

D'après ce que Dvorkin lui-même a exprimé dans sa biographie, ces hommes savaient « percevoir l'essence ».

Le profil de personnalité du sujet, à ce moment précis, représentait un livre ouvert pour tout criminologue. Les marqueurs d'un comportement déviant, un niveau d'éducation de base catastrophiquement bas compensé par des ambitions autoritaires et agressives. Toute cette structure reposait sur un ensemble de schémas psychologiques destructeurs : narcissisme malin, manipulation virtuose, penchant pour les dépendances et soif pathologique de concentration du pouvoir. À terme, un tel sujet représentait une menace directe, non seulement pour les droits fondamentaux de la personne, mais aussi pour la sécurité physique des communautés ecclésiastiques et civiles. Des figures d'autorité du calibre de Schmemann, Meyendorff et Kaleda avaient le poids nécessaire pour constituer un barrage infranchissable. Leur intervention potentielle aurait pu neutraliser à temps les risques de radicalisation du milieu religieux dès ses premières manifestations. Ils auraient pu être ce mur de béton qui bloquait les initiatives illégales de Dvorkin et son activité destructrice.

Et très probablement, derrière le masque d'un disciple agité et inquiétant, ils avaient à un moment perçu le vide glacial du prédateur. Ils pouvaient en savoir trop. Or un narcissique malin et psychopathe assoiffé de pouvoir absolu est physiquement incapable de tolérer la concurrence des figures d'autorité. Et il ne supportera surtout pas d'avoir auprès de lui ceux qui le percent à jour, ceux devant qui il est contraint de jouer les subordonnés. Pour un tel sujet, les mentors perspicaces passent inévitablement, et très rapidement, de la catégorie « ressource utile » à celle de « menace existentielle ».

Il ne s'agissait encore que d'hypothèses analytiques. Mais ce que j'apprenais ensuite, au fil de l'analyse de la biographie de Dvorkin et de ses mentions de Gleb Kaleda, ne ressemblait plus à un concours de circonstances tragiques. Tous les indices pointaient vers une « liquidation » méthodique et froidement planifiée d'un nouveau sujet devenu superflu sur le chemin du maniaque vers son Olympe personnel.

Pour étayer mes soupçons, j'extirpai l'extrait suivant et le plaçai dans un fichier de notes à part :

« Quand je lui rendais visite à l'hôpital, il était très affaibli et souffrait beaucoup, mais continuait de s'intéresser avec vivacité à tout ce qui se passait dans la vie de l'Église et du Département. Il continuait à travailler littéralement jusqu'au dernier jour, dictant ses observations sur l'éducation orthodoxe pour les documents du Concile épiscopal. Il souhaitait ardemment guérir rapidement pour prendre part à ses travaux, aux travaux du premier Concile de toute l'histoire de l'Église orthodoxe russe consacré aux questions de mission et d'éducation.

Mais le Seigneur en a décidé autrement. Le ministère terrestre du père Gleb s'est achevé deux semaines avant le Concile. La mort de batouchka a été une fin chrétienne parfaite, sans douleur, sans honte, paisible, précisément celle pour laquelle nous prions. Les dernières paroles du père Gleb furent : "Ne vous inquiétez pas, je me sens très, très bien."

Nous ne savons pas ce qui lui a été révélé, à l'abri de nos regards, dans ces dernières minutes. »

Ce texte indique clairement que Dvorkin ne se contentait pas de visites occasionnelles à Gleb Kaleda. Il était constamment à ses côtés, en particulier pendant la période critique précédant immédiatement la mort. Du point de vue de l'analyse comportementale, ce fragment est une véritable mine d'or criminologique. Je commençai à relever les principaux marqueurs criminalistiques indiquant un profil de tueur : la description détaillée de sa présence dans les moments critiques et l'insistance obsessionnelle sur une proximité exclusive. « J'étais à l'hôpital », « je servais lors de sa première liturgie », Kaleda « lui dictait ses observations » jusqu'au dernier jour. L'auteur du texte souligne avec insistance son accès sans entraves à la victime pendant les périodes les plus vulnérables de sa vie, lors d'une grave maladie et d'une hospitalisation. Ce qui implique l'existence d'une opportunité physique idéale pour commettre un crime.

Les formules « Je le voyais presque chaque jour », « j'étais présent au début de son ministère pénitentiaire », « j'ai photographié », « je servais », « j'étais avec lui » remplissent une fonction précise. Le sujet construit délibérément l'image du seul témoin fiable des derniers mois de la vie de Kaleda. C'est le schéma classique du positionnement narratif : monopoliser l'histoire du défunt afin de consolider son propre statut en s'associant à une figure d'autorité que personne ne peut plus défendre.

La focalisation sur la « mort parfaite » et l'absence d'empathie. La mort est décrite presque avec ravissement : elle est « sans douleur », « paisible », et les dernières paroles du mourant sont présentées sous l'angle de ce « je me sens très bien ». Le texte est entièrement dépourvu de toute expression de deuil personnel, de tout vrai chagrin humain. Toute l'attention se concentre sur la « bienveillance » du fait même de la mort. Pour les individus présentant une perturbation sélective de l'empathie, cela est typique : ils maintiennent un respect formel sur le papier, mais sont incapables de dissimuler leur indifférence émotionnelle.

Surgit ici un parallèle troublant avec ses souvenirs sur Alexandre Schmemann : « Il était prêt à rencontrer le Christ. » Que ce soit dans le cas de Schmemann ou ici avec Kaleda, le sujet semble revendiquer le droit de disposer de la vie d'autrui. Il s'arroge le droit de déclarer le mourant « prêt », ou prononce la sentence de la « mort chrétienne parfaite » dans le cas de Kaleda. C'est la posture de celui qui garde la main sur le disjoncteur.

Une précision temporelle suspecte. La mort survient exactement deux semaines avant le Concile épiscopal historique, auquel Kaleda devait jouer un rôle clé et présenter des rapports. Dvorkin lui-même souligne : « Il souhaitait ardemment guérir pour y participer... Mais le Seigneur en a décidé autrement. » Attribuer à la volonté divine ce qui sert parfaitement ses propres intérêts de carrière : c'est le mécanisme d'autojustification de base du narcissique malin. Une mort commode, calculée au bon moment, peut être imputée à la providence divine.

Mais une autre phrase attira mon attention tout autant que les précédentes :

« Il continuait à travailler littéralement jusqu'au dernier jour, dictant ses observations sur l'éducation orthodoxe pour les documents du Concile épiscopal. »

Ce qui frappe dans cette histoire, c'est sa cohérence fatale : la transmission du savoir du responsable à Dvorkin s'effectuait à la veille d'un événement sans précédent, le premier Concile de l'histoire de l'Église orthodoxe russe consacré à la mission et à l'éducation, lors duquel ce responsable devait jouer un rôle central. La mort soudaine du dépositaire de ce

savoir et de cette expérience, juste avant le moment de leur application concrète, crée une situation difficile à qualifier autrement que de « fatalement commode » pour ceux qui pouvaient « briller » à sa place dans cette chaîne.

La proximité obsessionnelle, l'idéalisation du processus d'agonie de la victime et le souci morbide du détail dans la description de la mort sont bien connus en criminologie. Ce schéma s'observe régulièrement chez les tueurs médicaux en série, les « anges de la mort », qui nourrissent une conception déformée de la « libération » de la victime, ainsi que chez les sociopathes qui utilisent la mort de leurs protecteurs comme ascenseur social pour consolider leur propre pouvoir. Et le profil de Dvorkin cadrait une fois de plus parfaitement avec ces paramètres.

Je retrouvai les mémoires de l'épouse de Kaleda, Lydia Vladimirovna. Elle décrit le début de la maladie de son mari en 1992-1993. Des déplacements en commun, des voyages en bateau... Et un détail étrange :

« Le père Gleb se portait bien, mais il avait parfois, tout d'un coup, sans raison apparente, des problèmes d'estomac. »

Des malaises gastriques soudains avaient commencé à tourmenter cet homme en bonne santé précisément à l'époque où Dvorkin, avec son bagage de connaissances venu du service de réanimation de l'hôpital n° 67, avait fait son apparition dans son entourage. En mars 1994, Kaleda reçut un diagnostic de cancer du côlon. On l'opéra avec succès. L'épouse se souvient qu'en été les analyses étaient normales : « Il semble se porter assez bien... apparemment, tout va bien. » Mais dès septembre : une récidive brutale, une hospitalisation et une mort rapide.

Peut-on vraiment croire à une simple coïncidence, compte tenu du passé sanglant de Dvorkin ? Il suffit de se rappeler les témoignages de Podroujka sur les meurtres qu'il commettait, sur la façon dont il injectait des doses mortelles aux patients en se délectant de leur agonie.

En m'appuyant sur l'analyse que j'avais menée, la symptomatologie de Kaleda, douleurs soudaines, développement rapide d'une forme agressive de cancer après une rémission temporaire, est d'une compatibilité troublante avec une exposition chronique à des substances toxiques. Comme je me l'étais déjà noté lors de l'analyse de ses premiers mentors, Schmemann et Meyendorff, il existe des combinaisons de médicaments ou de composés chimiques à effet cumulatif. Ils ne tuent pas immédiatement. Ils se camouflent derrière un déclin naturel de l'organisme. Et Dvorkin, qui accompagnait Kaleda lors de déplacements et lui rendait visite à domicile et à l'hôpital, avait un accès idéal à sa nourriture et à ses médicaments.

Tout indique que je me trouvais face à un modèle d'élimination fonctionnelle. Que ressort-il de l'analyse de la chronologie ? Au printemps 1993, le professeur danois Johannes Aagaard débarque à Moscou, fondateur du réseau anticultiste européen. Il fait la connaissance de Dvorkin. Un partenariat étroit se noue entre eux. Aagaard devient le nouveau protecteur de Dvorkin, bien plus prometteur, lui ouvrant les portes de la scène internationale. Dès l'automne 1993, avec le soutien d'Aagaard et la bénédiction du Patriarche Alexis II, Dvorkin ouvre son propre centre, le futur RACIRS. Kaleda, en tant que supérieur local, n'est plus utile à Dvorkin. Pire encore, l'honnête et intègre vétéran Kaleda, doté d'un esprit acéré, aurait pu avec le temps percer à jour la véritable nature sadique de son collaborateur. Il

aurait pu devenir une menace de divulgation publique.

La victime est éliminée précisément au moment où sa fonction sociale a été accomplie et où son danger potentiel augmente. La mort de Kaleda est décrite par Dvorkin avec la même froideur détachée que celle de Schmemann :

« La mort de batouchka a été une fin chrétienne parfaite, sans douleur, sans honte... Nous ne savons pas ce qui lui a été révélé, à l'abri de nos regards, dans ces dernières minutes. »

Pas une once de chagrin personnel. Aucune empathie. Rien que la focalisation sur la « bienveillance » de la mort.

Immédiatement après la mort de Kaleda, Dvorkin se retrouva sans tutelle formelle. Il hérita de sa mission, de son statut aux yeux de la Patriarchie, devint le monopoliste incontesté dans le domaine de la « sectologie » et commença à déployer son réseau à travers tout le pays. La clé s'était tournée dans la serrure. La porte du pouvoir s'était ouverte. Et celui qui l'avait ouverte ne représentait plus de danger, parce qu'il reposait dans sa tombe.

Incroyable. Combien d'autres personnes Dvorkin avait-il pu écarter ainsi sur le chemin de son ascension ? Je songeai une fois de plus à l'expression employée par Viktor dans son livre : le « sillage de morts ». Désormais, cela ressemblait bel et bien à un sillage.

En avançant dans la chronologie de la biographie de Dvorkin, je voyais à quelle vitesse son statut changeait. Une fois au Département de la catéchèse, en substance dans la principale forge idéologique de l'orthodoxie, Dvorkin obtint un accès direct aux grands hiérarques et aux métropolites. Privé de surveillance après la mort de Kaleda, il déploya une activité fébrile : il commença à organiser des conférences et introduisit pour la première fois dans l'espace public le terme « secte totalitaire », désignant ouvertement de nouveaux ennemis à la société.

Dans le livre d'Alexandre Dvorkin, Maîtres et leçons. Souvenirs, récits, réflexions, je relevai un passage décrivant cette ascension triomphale :

« Dès l'année suivant la création du Centre, son travail commença à porter des fruits tangibles, et c'est en grande partie grâce à Alexandre Leonidovitch et au diacre Andreï Kouraïev qu'en décembre 1994, lors du Concile épiscopal de l'Église orthodoxe russe, fut adoptée la résolution "Sur les pseudo-sectes chrétiennes, le paganisme et l'occultisme", qui énonçait la position de l'Église orthodoxe russe à l'égard de toute une série de cultes destructeurs. En 1995, Alexandre Leonidovitch prit la tête de la chaire de « sectologie » à l'Institut théologique orthodoxe Saint-Tikhon, aujourd'hui connu sous le nom d'Université humanitaire orthodoxe Saint-Tikhon, PSTGU. »

Autrement dit, littéralement aussitôt après la mort de son protecteur Kaleda, Dvorkin accomplit un bond de carrière sans précédent. D'assistant, il devint une figure visible et autonome, dotée de son organisation jusque-là peu remarquable, tandis que sa vendetta personnelle contre les dissidents acquit le statut de doctrine officielle.

Mais le terme même de « secte totalitaire » n'est pas apparu par hasard dans son vocabulaire. Ce n'est pas un terme scientifique, et ce n'est absolument pas une notion théologique, comme l'a montré l'analyse des sources. Dans la grille de Dvorkin, c'est une construction soigneusement pensée, à la fois juridique et psychologique. En qualifiant toute

organisation dissidente de « destructive » ou de « totalitaire », Dvorkin créait, en substance, une arme universelle. Cette étiquette fonctionnait comme une marque noire, permettant d'isoler et d'anéantir les adversaires idéologiques aussi bien à l'intérieur des structures ecclésiastiques qu'au niveau de l'État.

Mais où avait-il puisé cette méthodologie ? Son expérience de formation dans des institutions orthodoxes américaines et ses liens avec les déprogrammeurs locaux ne suffisaient manifestement pas à une ingénierie sociale d'une telle ampleur. Il lui manquait une base fondamentale pour réaliser le degré de contrôle total sur la société qu'exigeait sa structure narcissique de personnalité, avec son besoin caractéristique et insatiable de grandeur et de domination.

La réponse se trouva dans cette même année 1993.

## PARTIE III

## La prise de contrôle de l'État

### Chapitre 23

### La trace nazie : de la Gestapo à Moscou

En étudiant le phénomène Dvorkin et l'ampleur des tragédies, des fusillades de masse dans les établissements scolaires américains jusqu'au massacre de Waco, je ne cessais de tomber sur une ressemblance inquiétante entre sa rhétorique et la propagande du Troisième Reich. Convaincre un groupe de personnes de sa propre exceptionnalité et l'amener à anéantir méthodiquement un autre groupe, avec le sentiment d'accomplir un devoir, c'est du nazisme pur. Et j'attendais intuitivement qu'à un moment ou à un autre de mon enquête, je finirais nécessairement par découvrir une trace directe de l'idéologie nazie. Et je la trouvai.

En mars 1993, une rencontre marquante eut lieu à Moscou. Dvorkin fit la connaissance du théologien protestant danois Johannes Aagaard, responsable du « Centre du Dialogue ». Depuis les années 1970, Aagaard menait une guerre implacable contre toute forme de confession non chrétienne. Dans ses écrits, il affirmait explicitement que c'était grâce au christianisme que l'Europe était devenue la « dominatrice du monde », et que seule cette religion était capable de lui rendre son statut de dictateur mondial. Aagaard devint le mentor déterminant de Dvorkin. Il transmit à son « élève moscovite » des méthodes toutes prêtes et déjà éprouvées de répression de la dissidence.

Mais d'où Aagaard tenait-il lui-même ces méthodes ? Des recherches approfondies dans les archives européennes me conduisirent à un fait historique qui me glaça littéralement. Dans l'Allemagne nazie existait un Centre apologétique protestant. Dans les années 1930 et 1940, cette structure fournissait à la Gestapo des instructions pour persécuter les indésirables, des justifications théoriques aux répressions et, surtout, des listes toutes prêtes de personnes à fusiller. En substance, elle faisait exactement ce que font aujourd'hui les cellules du réseau de Dvorkin à travers le monde.

Ce Centre apologétique nazi était dirigé par Walter Künneth, théologien, pasteur et antisémite virulent. Son héritier direct et fidèle disciple, comme les faits l'indiquent, fut

Wilhelm Haack. Cet homme consacra lui aussi sa vie à la lutte contre les prétendues « sectes », en attisant professionnellement la discorde dans l'Allemagne d'après-guerre. Et c'est précisément Haack qui aida Aagaard à créer le « Centre du Dialogue ». Dans la bibliothèque de cette organisation passèrent tout l'arsenal, les archives et les méthodes du Centre apologétique nazi, ces mêmes technologies de propagande noire que les dirigeants du Reich utilisaient pour organiser le génocide des Juifs. La chaîne se transmettait de main en main : Künneth, Haack, Aagaard, Dvorkin.

Le nom de Haack me parut étrangement familier. Je commençai à fouiller dans la pile de mes notes et tombai bientôt sur une copie imprimée provenant d'une vieille archive californienne du CAN, le Cult Awareness Network. Dans un document officiel de cette organisation, dans la rubrique « Related Groups and Individuals » (« Groupes et individus liés »), le nom de Wilhelm Haack figurait noir sur blanc. Et à la ligne suivante figurait Steven Hassan.

Je surlignai ces noms au gros marqueur rouge. Arriverait-il un jour le moment où leur solidarité de clan cesserait de me stupéfier ? Je me retournai et regardai le mur avec dépit. Ma carte d'enquête s'était transformée en une toile d'araignée rouge sang. Il ne restait pratiquement plus de place sur le panneau de liège : il était entièrement recouvert de photos, de coupures d'articles, de noms et de dates. Je m'approchai du mur, attrapai brusquement au sol un morceau de carton provenant d'un colis quelconque et le clouai à la hâte, grossièrement, avec des punaises, au bord inférieur du panneau afin d'agrandir mon espace de travail. Je comprenais que je n'étais même pas à mi-chemin. Il me fallait davantage de place.

Par-dessus les anciennes feuilles, j'épinglai les portraits imprimés d'Aagaard, de Haack et de Künneth. Je pris une pelote de fil rouge, enroulai le fil autour de leurs punaises et tendis une longue ligne à travers tout le panneau, l'arrimant définitivement à la photo de Dvorkin, au centre. Puis je tirai un autre fil, de Haack, le successeur nazi, jusqu'au déprogrammeur américain Steven Hassan.

Je reculai d'un pas, les bras le long du corps, et rivai mon regard à la carte agrandie sur le mur. Les fils rouges se croisaient, s'entremêlaient et formaient des nœuds, puis s'étiraient du siècle passé jusqu'à aujourd'hui, comme un système circulatoire dans lequel était pompé un poison concentré.

Je commençais alors à mesurer encore plus clairement l'ampleur véritable et monstrueuse de ce à quoi j'étais confronté. C'est une chose d'établir le profil d'un psychopathe et d'identifier un tueur en série dissimulé sous un masque de « vertu ». C'en est une autre de rassembler des témoignages confirmant que le sujet, pendant des décennies, avait froidement ôté la vie à autrui : qu'il avait lapidé un enfant à mort, éliminé des témoins gênants, empoisonné des patients en réanimation. Toute ma carrière avait été faite de telles affaires. J'avais vu des monstres cacher des corps sous les planchers et des sadistes se délecter de leur pouvoir sur une victime enfermée dans une cave.

J'avais été stupéfait par l'ampleur de ce que je découvrais lorsque j'avais compris que le sujet, d'après les données disponibles, maîtrisait des techniques d'influence dissimulée sur la conscience et pouvait être à l'origine de fusillades dans des établissements scolaires, de tueries de masse, d'attentats et de tentatives d'assassinat de personnalités politiques. Mais ce qui se dessinait désormais sur le panneau n'entrait dans aucune classification

criminologique standard. Dvorkin ne s'avérait pas être simplement un maniaque ayant échappé à la justice. Il s'avérait être, au sens littéral du terme, l'héritier direct, sur le plan idéologique, des maîtres des nazis.

Je me passai lentement les mains sur le visage, tentant de comprendre ce mélange explosif. Qu'est-ce que c'était que ce mutant ? Comment la nature et la société avaient-elles pu engendrer une telle créature ? Rassembler en un seul être un psychopathe clinique. Y ajouter un sadique éprouvant une jouissance suprême devant l'agonie de personnes sans défense. Multiplier le tout par un narcissisme grandiose et un complexe de Dieu gonflé jusqu'à l'absolu. Puis bourrer cet esprit déjà meurtrier de manuels de la Gestapo, d'instructions du Centre apologétique et d'idéologie de persécution nazie totale.

En trente ans de service, j'avais regardé dans les yeux la pire engeance que la terre ait pu porter. Mais jamais je n'avais rencontré quelque chose de tel. C'était une forme de mal entièrement nouvelle, hybride. Une anomalie évolutive. Un monstre tel que le monde n'en avait peut-être jamais vu dans l'histoire contemporaine. Un psychopathe ordinaire agit de manière chaotique, guidé par des pulsions primitives et abjectes, et finit par s'acculer lui-même dans le couloir de la mort. Dvorkin, lui, avait pris ses pulsions sombres et animales et les avait revêtues d'une forme de service légitime de l'État. Il avait appliqué la méthodologie nazie pour faire sortir ses crimes du champ du Code pénal et les transférer dans la sphère des institutions étatiques et religieuses, ainsi que dans ses propres escadrons punitifs.

Il ne se contentait pas de tuer par plaisir. Il avait construit une industrie parfaitement rodée de destruction de vies humaines, qui fonctionnait selon les lois du Troisième Reich, et avait convaincu la société que tout cela était fait pour la « protéger ». La conclusion s'imposait : Dvorkin absorbait littéralement ces méthodes nazies, cette idéologie rigide d'intolérance qui avait jadis conduit au génocide d'un peuple entier, car, selon ses propres aveux dans son autobiographie, il passait des journées entières dans la bibliothèque d'Aagaard au Danemark, photocopiant méthodiquement des tonnes de documents qu'il exportait ensuite en Russie dans des valises entières.

Je parcourus rapidement la biographie de Johannes Aagaard lui-même et ne pus passer à côté de plusieurs faits éloquents. Dans les archives, je trouvai son essai bien connu, « Le problème de la conversion et des changements religieux dans le cadre des nouveaux mouvements religieux (NMR) », publié sur le site anticultes américain ICSAhome. Après l'avoir lu, je ne pouvais parvenir qu'à une seule conclusion : ce texte constitue une attaque agressive contre les libertés démocratiques et les valeurs fondamentales des États-Unis. Les affirmations d'Aagaard témoignent, dans leur essence, d'un profond mépris pour la démocratie en tant que telle.

Je surlignai une citation de cet essai qui me sembla d'une importance critique pour mon enquête :

« Partout se produisent des manipulations de la conscience et une destruction des âmes, et pourtant, il n'existe aucune loi contre cela. Sous couvert de liberté religieuse, une permissivité mortelle s'est introduite. Cela est particulièrement caractéristique des États-Unis, où le Premier Amendement est utilisé pour soutenir toutes sortes de méfaits au nom de la religion. Quiconque prétend être religieux ou dirige quoi que ce soit, même vaguement lié à la religion, est considéré comme pratiquement hors d'atteinte de la loi. Les

pires aspects de la politique ecclésiastique médiévale en Europe sont, en substance, revenus aux États-Unis : l'affirmation selon laquelle les religions seraient exemptées de l'application de la loi. »

Ce fragment de l'essai me renvoya instantanément à une autre partie de mon enquête : au « père de la déprogrammation » et fondateur de ce même CAN, avec lequel Dvorkin collaborait si étroitement, Ted Patrick. Lorsqu'on rappela un jour à Patrick que sa tactique d'enlèvements violait directement la protection constitutionnelle du Premier Amendement, il répondit avec un rictus cynique, qualifiant la liberté de religion de « l'un des plus grands rackets que le monde ait jamais connus ».

Je m'ordonnai mentalement de cesser de m'étonner de ces marqueurs identiques. Ils apparaissent dans les profils de tous ceux que je rencontre en tentant de démêler l'écheveau du réseau sadique de Dvorkin. La haine de la liberté de choix semble être leur ADN commun.

Je tombai ensuite sur un autre fait tiré des souvenirs de Dvorkin au sujet d'Aagaard, exposés dans son article « En mémoire du professeur Aagaard », écrit après la mort du Danois en 2007. Je plaçai ce fragment à part dans mes notes :

« Je me souviens que la maison de Johannes était pleine de diverses reliques sectaires : amulettes, objets sacrés, statues et même restes de sacrifices. Un jour, je lui demandai s'il se sentait à l'aise de vivre avec toutes ces choses démoniaques en évidence. Il répondit avec étonnement que tous ces objets étaient ses trophées... »

« Trophées. »

Le mot me frappa comme une lame. En criminalistique, c'est une notion fondamentale. Les tueurs en série emportent presque toujours des trophées : une mèche de cheveux, un bijou, un élément de vêtement ou même une partie du corps de la victime. Cela leur permet de revivre encore et encore le moment du triomphe et du pouvoir absolu sur une vie arrachée. La similitude était ici effroyablement exacte. Pour les membres de ce réseau anticultes, les groupes religieux détruits, les associations sociales écrasées et les destins piétinés avaient exactement la même signification que les corps démembrés pour des maniaques. Ils collectionnaient les symboles de la douleur et des souffrances d'autrui.

Il semble que Dvorkin ne se soit pas contenté d'emprunter aveuglément les méthodes de ces héritiers du nazisme : il les a modernisées. Il a tenu compte des erreurs de Künneth et de Haack et a porté à une perfection absolue les techniques de déshumanisation, les algorithmes de création de l'image de l'ennemi et les mécanismes d'attisement de la haine sociale, construisant ainsi une stratégie sans faille de contrôle idéologique total.

Et dans ce contexte, je regarde désormais la tragédie de Waco d'un œil complètement différent. Ce qui s'y est passé n'est pas un échec des services de sécurité. Dans son essence, ce fut un holocauste local de citoyens américains, provoqué et légalisé par les militants anticultes. Et je ne suis pas le seul à l'avoir remarqué. Si l'on se souvient, le site de Carol Valentine, sur lequel j'avais étudié les données effroyables des autopsies des victimes du siège, s'intitulait sans ambages : « Musée électronique de l'Holocauste de Waco ». C'est là que figurait la photo de ce petit Dyland Little aux cheveux blonds, âgé de deux ans, brûlé vif, une blessure à la poitrine.

**Chapitre 24**

**La création de l'Inquisition : la RACIRS et la prise de contrôle des institutions**

Après avoir étudié de près les méthodes du « Centre du Dialogue », Dvorkin comprit visiblement qu'il lui fallait créer en Russie une structure absolument identique. Il avait besoin de sa propre base : en substance, d'un analogue direct du Centre apologétique nazi, simplement adapté aux nouvelles réalités. Sans perdre une minute, dès 1993, Dvorkin fonda le Centre d'information et de consultation du saint martyr Irénée de Lyon, que j'avais déjà noté sur ma carte d'enquête. Il obtint aussitôt la bénédiction officielle du Patriarche de l'Église orthodoxe russe Alexis II, légitimant ainsi sa structure au plus haut niveau ecclésiastique. Ce furent précisément ces mêmes matériaux nazis, exportés par valises entières de la bibliothèque d'Aagaard, qui constituèrent le socle des archives de ce nouveau centre « orthodoxo-nazi ».

La chronologie ment rarement. Les chiffres et les dates, sur le papier, s'alignaient en une ligne parfaite et synchrone. L'année 1993 ne fut pas seulement une anomalie locale pour la Russie : elle se révéla être le point de bascule d'un lancement mondial.

Pendant qu'à Moscou l'on ne faisait encore que poser les fondations du centre de Dvorkin, à l'autre bout du monde, des mécanismes analogues s'activaient simultanément. Lors d'un symposium à Barcelone, à l'initiative de l'association française UNADFI, la décision fut prise de créer une organisation faîtière européenne : la fédération FECRIS. La même année, en République tchèque, naquit sa propre « Société d'étude des sectes ». Et aux États-Unis, Rick Ross et Steven Hassan reçurent un feu vert total. Des déprogrammeurs marginaux passèrent dans la cour des grands : les médias américains, les responsables gouvernementaux et même les agences fédérales chargées de l'application de la loi commencèrent à les inviter comme consultants à part entière. Le réseau mondial s'était enclenché sur toute la planète en même temps, comme si une seule main avait actionné un interrupteur.

Et c'est précisément dans ce contexte historique que la mort du père Gleb Kaleda cessa définitivement de ressembler à un accident tragique. Dès qu'une place se libéra près de l'autel même de l'influence, Dvorkin l'occupa instantanément. Dès 1994, il utilisa sa position nouvellement acquise, désormais sans personne pour le contenir, afin de faire passer par le Concile épiscopal de l'Église orthodoxe russe un document sans précédent : la décision « Sur les sectes pseudo-chrétiennes, le paganisme et l'occultisme ».

Ce n'était pas un simple document ecclésiastique de routine. C'était une véritable réinitialisation idéologique de toute la structure. L'orthodoxie recevait une liste officielle d'ennemis, où figuraient non seulement des fidèles d'autres confessions, mais aussi des établissements d'enseignement parfaitement laïcs. Tous, d'un seul trait de plume, étaient transformés en « sectes totalitaires » appelées à être systématiquement déracinées. Dvorkin devint le metteur en scène invisible d'une nouvelle Inquisition, façonnant l'ordre du jour et désignant personnellement du doigt ceux qui devaient être totalement écrasés.

Après avoir analysé ces « listes noires », j'en vins à la conclusion que leur structure même trahissait une méthode copiée sur les pires modèles de propagande du XXe siècle. Elles étaient construites d'une manière particulière, hybride. On jetait délibérément dans le même

chaudron des éléments diamétralement opposés. D'un côté, des groupes radicaux documentés, derrière lesquels traînait effectivement un sillage de violence et de morts réelles. De l'autre, des associations parfaitement pacifiques, dont le seul « péché » était de ne pas s'inscrire dans le système de coordonnées voulu par Dvorkin. Cette technique, le mélange artificiel de meurtriers et d'innocents sous un même stigmate, constitue une manipulation exemplaire et une méthode d'accusation par association, que j'avais rencontrée à maintes reprises dans l'activité de tous les militants antisectaires au fil de mon enquête. Elle crée un piège impénétrable pour tout critique. Essayez de défendre un groupe inoffensif figurant sur cette liste, et l'on vous jettera aussitôt au visage l'argument tout prêt : « Alors, vous défendez des cultes dangereux et des groupes suicidaires ? »

Dans cette stratégie perverse, mathématiquement calibrée, se cachait une invulnérabilité juridique absolue. En assimilant toute organisation indésirable à des terroristes radicaux et à des extrémistes, Dvorkin obtenait entre ses mains un instrument universel et brutal de stigmatisation. Un instrument permettant de mener une guerre d'anéantissement à grande échelle tout en restant dans l'ombre, sans porter aucune responsabilité juridique pour les vies brisées.

Et de quelle défense judiciaire de l'honneur des personnes marquées au fer rouge pouvait-il seulement être question, si ce sujet avait bâti autour de lui un bouclier institutionnel parfait ? Les faits indiquent qu'il ne s'est pas simplement assuré le soutien de la religion dominante d'un immense pays : il s'est, avec virtuosité, identifié à elle pas à pas.

Je tombai sur une illustration révélatrice de cette tactique : le procès de 1997. L'ancien prêtre Gleb Yakounine engagea une action collective en justice au nom de toutes les organisations passées sous le rouleau compresseur de la stigmatisation de Dvorkin. Et que se passa-t-il en réponse ? Dvorkin décrivit cela comme un moment de triomphe : selon sa version, l'Église prit sa défense, interprétant la plainte non comme un litige portant sur des faits et une réputation, mais comme une attaque contre l'institution de la foi. Même le soutien venu de milieux antisectaires étrangers, ces mêmes figures comme Johannes Aagaard, du Danemark, et Thomas Gandow, d'Allemagne, disciple de Wilhelm Haack, ne ressemblait pas à une initiative privée, mais à une démonstration de connexions : comme pour dire que, derrière lui, il n'y avait pas seulement la chaire, mais aussi un réseau international.

Je parcourus encore une dizaine d'articles indiquant que, les années suivantes, de nombreuses autres plaintes pour diffamation et atteinte à l'honneur de personnes innocentes allaient s'abattre sur lui. Aucune n'atteindrait son but. Un zéro absolu dans la colonne des affaires perdues. Et il n'y a là aucune anomalie judiciaire, si l'on tient compte du niveau colossal de ressources administratives qu'il avait intégré à son travail, aussi bien dans les structures ecclésiastiques que dans les structures étatiques. Il semble que, dans l'histoire contemporaine, il n'existe aucun autre responsable laïc dont la ligne personnelle ait été défendue par l'appareil avec une telle fureur fanatique. Mais pour les sujets présentant un tel profil, la loyauté est toujours une rue à sens unique. Les compagnons de route ne sont nécessaires que tant qu'ils continuent à tirer la locomotive.

Je ressortis les dossiers de deux ecclésiastiques connus : Andreï Kouraïev et Alexeï Ouminski. Dans les premières étapes, ils avaient fonctionné comme ses plus proches alliés, comme des éléments actifs du mécanisme de « lutte antisectes », légitimant ses méthodes par leur propre autorité. Mais le système de discréditation totale qu'il avait créé est aveugle

aux mérites passés. Selon les informations disponibles dans l'espace russophone en ligne, à différents moments, tous deux furent évincés de la structure, privés de leur état clérical et, de fait, poussés hors du pays. Les informations recueillies indiquaient directement la participation active de Dvorkin lui-même à ce processus.

À propos d'Ouminski, il déclara froidement : « Pour moi, il n'existe plus. » Quant à Kouraïev, si l'on en juge par la chronologie, il nota plus tard qu'il avait autrefois regardé Dvorkin de bas en haut et observé comment celui-ci empruntait les méthodes de pasteurs protestants. Il souligna ensuite que, sous l'influence de son idéologie, l'Église orthodoxe russe elle-même se transformait pratiquement en cette fameuse secte totalitaire.

La régularité apparaissait avec une netteté absolue. Les personnes qui avaient été les plus proches de lui et qui avaient contribué à construire cet empire de la peur recevaient soudain le sceau des parias. Le sujet observait leur chute avec une absence clinique d'empathie. Le matériau devenu inutile était simplement jeté par-dessus bord. Pourtant, en lisant les lignes sèches de leurs biographies, je me surprenais à penser que, compte tenu de la fin soudaine et sombre de ses anciens mentors, Meyendorff, Schmemann et Kaleda, ces deux-là auraient dû remercier le destin. Se retrouver en exil, privé de statut et de patrie, est un prix dérisoire à payer pour sortir à temps de l'orbite de cet homme et rester simplement en vie. Après tout, tout le monde n'a pas eu cette chance.

À partir de cette analyse, j'en arrive à la conclusion que Dvorkin a construit un environnement dans lequel l'appareil de l'Église orthodoxe russe a commencé à fonctionner comme un organe autonome de liquidation. L'élimination des figures qui le gênaient prenait l'apparence d'une purification institutionnelle naturelle des rangs, ce qui dissimulait entièrement la volonté directrice de l'initiateur. La beauté de cette intrigue tenait à l'absence de preuves directes : le sujet restait dans l'ombre pendant que l'organisation se débarrassait elle-même de ceux qui entravaient ses plans. Le paradoxe cynique de la situation se manifesta dans le destin de ses anciens alliés, tels que Kouraïev et Ouminski. Ces hommes avaient passé des années à l'intérieur du système et avaient contribué à en ériger les murs, mais c'est précisément leur connaissance profonde des coulisses qui devint leur condamnation. Il semble que, dès qu'ils comprirent les véritables vecteurs de mouvement de cette structure et eurent le courage de parler de sa « soif de sang », le protocole de défense se déclencha. Dans la logique de cette enquête, leur élimination était inévitable. D'anciens alliés s'étaient transformés en menace existentielle, car ils commençaient à comprendre les véritables motivations de Dvorkin et les conséquences destructrices que son activité entraînait pour l'Église et pour le pays. La mécanique de neutralisation était rodée jusqu'à l'automatisme : un cocon dense de manipulations, d'intrigues de coulisse et de pression informationnelle. L'objectif n'était pas seulement de les priver de leur état clérical, mais de les expulser totalement : de la profession, du cercle religieux et, en fin de compte, du pays. Ces hommes étaient systématiquement effacés de la réalité, transformés en exemples édifiants pour ceux qui avaient encore conservé la capacité de penser de manière indépendante.

En psychologie criminelle, le mécanisme d'infiltration relève du mimétisme prédateur. Tout au long de l'enquête, une même anomalie dangereuse s'est révélée dans le profil de Dvorkin : une capacité phénoménale, presque clinique, à établir un rapport avec n'importe qui, indépendamment du statut social ou de la position hiérarchique. C'est l'instinct de base du psychopathe hautement fonctionnel : s'attirer avec virtuosité une confiance absolue,

devenir le reflet indispensable des attentes d'autrui, avant de porter un coup systémique. Il n'est pas simplement entré dans le cercle social fermé du haut clergé russe. Il y a pris racine, transformant silencieusement et inexorablement tout l'appareil institutionnel de l'intérieur.

En utilisant l'arsenal de l'influence suggestive dissimulée, il a contraint des personnes revêtues de la plus haute autorité ecclésiastique à lever les yeux vers lui. Et, à en juger par les faits, les méthodes de propagande nazie qu'il avait étudiées en détail sous la tutelle d'Aagaard, croisées avec les techniques agressives des déprogrammeurs, ont produit un résultat sans faille. À travers des conférences interminables, des symposiums et des entretiens privés de plusieurs heures avec des responsables diocésains et des métropolites, il pouvait, en substance, procéder à une reprogrammation effective de leur conscience.

Les résultats de cette diversion cognitive se trouvaient devant moi sous la forme de dizaines d'articles imprimés. Les hiérarques les plus influents de l'Église orthodoxe russe, le Patriarche Alexis II, l'actuel Patriarche Kirill, l'archiprêtre mitré Dmitri Smirnov, chacun à son époque, se mirent à relayer mot pour mot ses discours antisectaires. Toute une génération de hauts dignitaires ecclésiastiques se mit à parler avec des directives étrangères, artificiellement introduites dans leurs esprits. Le degré de cette influence infectieuse était illustré de façon saisissante par une émission télévisée bien précise. L'archiprêtre Smirnov, regardant l'objectif d'une chaîne nationale, appelait ouvertement les chrétiens orthodoxes à écraser les prétendues « sectes » avec une rage primitive, au point que « la terre brûle sous leurs pieds ». Tout le poids de ce prêche télévisé tenait à la fonction officielle de celui qui parlait. En étudiant les faits, je découvris que Smirnov n'était pas un simple prêtre de province. Il occupait le poste de président du Département synodal chargé des relations avec les Forces armées et les institutions de maintien de l'ordre. C'était un canal direct et légitime entre la direction de l'Église et les forces de sécurité. Les mêmes hommes armés dont l'obligation constitutionnelle directe est de protéger les citoyens se transformaient, sous l'effet de cette idéologie, en relais aveugles de l'agression. Les mots de foi et de salut avaient été définitivement vidés de leur substance, et leur enveloppe remplie d'ordres de destruction. La rhétorique spirituelle s'était changée en règlement de combat légalisé.

La genèse de cette stratégie n'exigeait pas de Dvorkin une grande inventivité. Il n'avait pas besoin de créer de nouveaux mécanismes de contrôle à partir de zéro : en substance, il s'est contenté de dépoussiérer les manuels des années trente du siècle précédent et de les adapter aux réalités modernes. La mécanique de la stigmatisation de masse avait été parfaitement rodée dans l'Allemagne nazie. À l'époque, l'anéantissement total d'un peuple entier, déclaré « dangereux pour le monde », était de la même manière emballé dans de hauts objectifs, presque spirituels, de salut de l'État. Le résultat de cette campagne historique fut des millions de cadavres et une plaie qui ne s'est jamais refermée sur le corps de l'humanité.

Mon sujet, lui, a lancé un algorithme identique, choisissant comme instrument idéal d'influence l'Église orthodoxe russe. L'analyse de son rythme opérationnel révèle une logique systémique implacable : il organisait régulièrement de grandes conférences consacrées à la menace des « sectes totalitaires ». Mais l'essentiel était la composition des invités. Dans les salles de réunion, à côté des ecclésiastiques, siégeaient des officiers de carrière du FSB, des représentants d'autres services de sécurité, des responsables de l'État et des dirigeants d'établissements d'enseignement.

Chaque événement de ce type se terminait par la signature d'une résolution finale : en pratique, une véritable liste noire légalisée d'organisations « dangereuses » vouées à l'élimination. Ces textes contenaient un appel direct adressé à l'appareil d'État pour qu'il procède à l'anéantissement complet de ces groupes. Plus encore, les résolutions cimentaient officiellement une intolérance absolue : l'Église orthodoxe déclarait considérer comme impossible et offensant le simple fait d'entrer en dialogue avec certaines autres religions, les rabaissant exclusivement au statut d'« enseignement démoniaque ». C'était l'institutionnalisation de la haine au plus haut niveau.

Dans ses calculs, Dvorkin comprenait la règle fondamentale de toute dictature : une idéologie est morte si elle ne repose pas sur une ressource coercitive. Pour établir un contrôle total, il fallait pénétrer dans le système circulatoire des mécanismes étatiques. Je suis convaincu que la présence d'agents du FSB à ses symposiums religieux n'était ni un hasard ni l'expression d'un intérêt personnel. C'était une intégration ciblée. Le sujet et les cadres de la RACIRS ont construit un système continu de conférences régulières spécialement destiné au bloc sécuritaire.

L'étude de la logistique de ses déplacements révéla un niveau sans précédent d'influence administrative. Dans son programme type lors de toute visite en région figuraient obligatoirement des rencontres à huis clos avec l'administration locale, les chefs des services de sécurité, les responsables des directions régionales du FSB et du ministère de l'Intérieur. Et cela venait s'ajouter au traitement idéologique obligatoire des étudiants et des enseignants des universités locales. Exactement la même chose que l'on observe dans les descriptions des activités figurant sur les sites de Hassan et de Ross, à cette différence près qu'eux agissent aux États-Unis.

Cette stratégie par étapes reproduisait avec une précision effrayante les algorithmes de répression nazis.

Première étape : une indoctrination idéologique massive.

Deuxième étape : la synchronisation de l'opinion publique avec l'appareil répressif et le système éducatif.

Troisième étape : la persécution physique et juridique des groupes stigmatisés.

Tout au long de mon enquête, je constate que sa mise en œuvre s'est révélée irréprochable. Pas à pas, il a accumulé une influence colossale, sans aucun contrepoids, sur les organes législatifs, les forces de l'ordre et le système judiciaire de Russie et au-delà de ses frontières. Le résultat logique de cette opération fut une persécution massive d'organisations internationales et des millions de vies brisées. C'était l'itération la plus sombre d'une vieille formule éprouvée par le sang : l'anéantissement total des « étrangers » sous le prétexte respectable de protéger les « nôtres ».

Comme j'avais déjà eu le temps de le comprendre à partir des gigaoctets d'informations que j'avais absorbés sur Dvorkin, il ne se contentait pas de conseiller l'Église orthodoxe russe sur la question de ce qu'il appelait les « sectes totalitaires ». Il lui avait imposé son propre modèle de survie, profondément pathologique. Son essence tenait en une seule formule : l'anéantissement méthodique de tout ce qui ne rentre pas dans le cadre rigide de son interprétation personnelle de l'orthodoxie.

Le résultat fut un hybride monstrueux. Si les idéologues du Troisième Reich prenaient le

pouvoir en convertissant la peur sociale en terreur politique, Dvorkin, lui, avait réorienté le vecteur de développement d'un État entier et d'une Église entière, en utilisant la répression de la dissidence comme carburant de son monopole. Dans son système de coordonnées, la défense de la foi a muté en véritable chasse aux sorcières, où le gibier n'était plus constitué d'individus isolés, mais de communautés religieuses entières.

Dans l'histoire contemporaine, je ne connais pas d'autre homme ayant pénétré aussi profondément l'idéologie de la religion dominante et, par voie de conséquence, le cours politique de la Russie. Son génie pervers résidait dans sa capacité à transformer entièrement le discours religieux tout en restant hors du champ direct de l'attention. Il ne combattait pas simplement les prétendues « sectes ». Il avait bâti de zéro une industrie de la peur fonctionnant sans interruption. Une technologie portée à une perfection mécanique : trouver ou inventer un ennemi, le couvrir de la peinture noire de la désinformation, l'isoler et le détruire. Dvorkin a imposé ses propres règles du jeu à l'intérieur du système ecclésiastique, transformant les chaires en relais de ses propres directives idéologiques. L'immense institution de l'Église orthodoxe russe est devenue un instrument docile et soumis de sa stratégie, reproduisant littéralement les concepts qu'il lui imposait.

Et c'est ici qu'entre en scène un autre marqueur classique du narcissique malin obsédé par sa mission destructrice : une capacité de travail maniaque, inhumaine. J'ouvris le site officiel de son centre et parcourus les statistiques. Pour la seule année 1996, Dvorkin participa à quatorze conférences consacrées aux « sectes totalitaires », publia environ soixante articles et donna au moins trente interviews. Au début des années 2000, un peu plus de dix ans après son retour en Russie, les chiffres avaient encore augmenté : auteur de douze livres et d'environ six cents publications traduites en seize langues. Au moins un millier d'interviews. Environ deux cent cinquante voyages avec conférences en région et à l'étranger. Une participation à une quinzaine de procès : pas une seule défaite. Malgré tout cela, il parvenait à conserver le statut de servant d'autel et de lecteur dans l'église moscovite de la Trinité-Vivifiante à Khokhly.

Un tel niveau d'énergie et de concentration pourrait être qualifié d'exceptionnel, si cette immense détermination n'avait pas été dirigée vers la destruction massive de destinées humaines. Son ardeur au travail est celle d'un chirurgien des ténèbres qui, impitoyablement, heure après heure, découpe dans la société des éléments « étrangers », en faisant passer des organes sains pour des pathologies. Le sujet appelle systématiquement les groupes qu'il stigmatise des « tumeurs cancéreuses ». La même terminologie, les mêmes constructions linguistiques que celles par lesquelles l'idéologie hitlérienne avait marqué les Juifs avant de les envoyer dans les chambres à gaz. La différence tient seulement au mode de transmission de l'ordre. Le Führer donnait ses directives oralement, depuis les tribunes, appelant ouvertement au génocide. Mais, compte tenu du volume de données que j'ai pu analyser, Dvorkin agit plus subtilement : il implante ses ordres dans le subconscient de la société et des fonctionnaires par la manipulation, forçant l'appareil sécuritaire et bureaucratique de tout un pays à faire le sale travail à sa place.

L'année 1997 illustre brillamment la manière dont cette manipulation se matérialise dans les lois de l'État. Il s'agit de ce fameux procès où l'ancien prêtre Gleb Yakounine tenta de défendre les organisations calomniées par Dvorkin. L'action fut perdue, comme on pouvait s'y attendre. Et le rôle joué par ce procès exemplaire dans la législation est énoncé sans ambiguïté sur le site même de Dvorkin. Je surlignai ce texte sur l'écran :

« Il est difficile de surestimer l'importance de cette victoire, car elle fut remportée à la veille de l'adoption de la nouvelle loi fédérale ‹ Sur la liberté de conscience et les associations religieuses ›. L'acte normatif lui-même contenait plusieurs dispositions limitant l'activité des cultes apparus à l'époque de la perestroïka, et l'Occident faisait tout pour empêcher l'adoption de cette loi. Mais la défaite des défenseurs des sectes a, sans aucun doute, poussé les députés à voter malgré tout en faveur de la loi, et le président du pays à la signer, sinon immédiatement, du moins finalement. »

Je poursuivis l'étude de la chronologie sur cette fameuse ressource officielle de Dvorkin. La direction de l'Église orthodoxe russe ne s'était pas contentée de fermer les yeux sur les méthodes de son nouveau favori : elle les avait élevées au rang de vertu officielle. En présentant son rapport lors de l'assemblée diocésaine annuelle de Moscou, le 23 décembre 1998, le Patriarche de Moscou et de toute la Russie Alexis II prononça des paroles qui, pour mon enquête, résonnent comme la fixation d'une prise de contrôle institutionnelle totale :

« Il est agréable de constater que, lors de la préparation de la nouvelle loi ‹ Sur la liberté de conscience et les associations religieuses › et après son adoption, le travail antisectes s'est intensifié dans notre Église. Davantage de conférences ont commencé à se tenir sur ce sujet brûlant, davantage de paroisses et de doyennés ont commencé à inviter des spécialistes orthodoxes pour intervenir devant eux et transmettre les informations nécessaires au clergé et aux laïcs actifs de notre Église. Le fait que les organes de l'administration locale, ainsi que les unités militaires, d'autres institutions publiques et les établissements d'enseignement, aient commencé à inviter plus souvent des spécialistes orthodoxes des questions sectaires constitue également un bon signe. Je voudrais particulièrement souligner le rôle joué dans ce processus par le Centre d'information et de consultation du saint martyr Irénée, évêque de Lyon. »

Le chef de l'Église bénit explicitement l'intégration de la structure de Dvorkin dans le système circulatoire de l'État : dans les administrations, les écoles et, plus crucial encore, dans les unités militaires. Pour un homme présentant des troubles psychiques documentés, c'était une carte blanche. Un permis de chasse délivré au plus haut niveau. La loi fédérale de 1997, qui limita la liberté religieuse, ne fut que le premier essai. En analyse comportementale criminelle, il existe une règle immuable : un acte de violence réussi et resté impuni mène toujours à l'escalade. Le sujet a besoin de plus de pouvoir, de plus de contrôle, de plus de destins brisés. En suivant la chronologie de l'évolution de la législation russe, je voyais les empreintes nettes de cette stratégie. Pratiquement chaque acte normatif ultérieur visant à restreindre la liberté d'expression ou de religion sous prétexte de lutte contre l'extrémisme portait la trace idéologique de Dvorkin.

Je regardai la liste des amendements et des nouvelles normes, et elle me parut davantage ressembler à un manuel de destruction ciblée des droits civiques. La loi fédérale de 2002 « Sur la lutte contre les activités extrémistes ». Les textes législatifs répressifs de 2016 établissant des mesures supplémentaires de lutte contre le terrorisme et de garantie de la sécurité publique. Le décret du Président de la Fédération de Russie « Sur l'approbation de la Stratégie de lutte contre l'extrémisme dans la Fédération de Russie jusqu'en 2025 », publié en 2020. Pour le citoyen ordinaire, ces titres sonnent comme une garantie de sommeil tranquille. Mais en pénétrant leur substance, je comprenais que la rhétorique de la sécurité publique est un camouflage idéal. Dans les faits, ce mécanisme juridique constituait un instrument de légalisation des persécutions. Les institutions de l'État, censées protéger

l'ordre juridique, avaient été reconverties en chaîne punitive destinée à écraser les dissidents. Ce qui avait autrefois commencé par une poignée de pierres sur un chantier moscovite s'était désormais transformé en articles du code pénal de tout un pays.

Bien entendu, cet arbitraire juridique n'est pas passé inaperçu. Les États démocratiques et les organisations de défense des droits de l'homme faisant autorité ont tiré la sonnette d'alarme. Je sortis des archives plusieurs rapports de la Commission américaine sur la liberté religieuse internationale : l'USCIRF, un organe fédéral indépendant. Dans ces documents, noir sur blanc, avec une inquiétude croissante, étaient consignées les activités destructrices d'Alexandre Dvorkin. Les analystes à Washington le désignaient directement comme l'architecte de lois réprimant la démocratie. Mais les rapports finissaient dans des dossiers gouvernementaux, tandis que la machine idéologique de Dvorkin continuait de prendre de la vitesse, ignorant les critiques internationales.

En 2006, l'influence de Dvorkin avait, semble-t-il, atteint une ampleur considérable. À ce moment-là, environ trente organisations antisectaires opéraient déjà sur le territoire de la Russie et des pays de la CEI ; on pouvait donc dire que le virus de son idéologie, destructrice des droits et libertés des personnes, s'était répandu dans tout le pays. De toute évidence, pour assurer le fonctionnement stable de ce réseau, il lui fallait une hiérarchie rigide et un centre de coordination unique. C'est ainsi qu'en 2006 fut créée l'Association russe des centres d'étude des religions et des sectes. L'abréviation RACIRS occupait une place centrale sur ma carte d'enquête bien avant que je n'aborde directement cette étape de sa chronologie. Son président, comme il fallait s'y attendre, fut élu à l'unanimité : Alexandre Dvorkin. Le poste de vice-président de l'organisation fut occupé par l'archiprêtre de la métropole de Novossibirsk Alexandre Novopachine, ce même homme prompt à accuser l'Amérique de tous les malheurs de la Russie, et ce même homme sur le site duquel j'avais découvert plus de soixante-dix mentions de la fusillade de Columbine.

À partir de ce moment, l'organisation de Dvorkin avait définitivement fait tomber son masque de club d'enthousiastes religieux. Le réseau coordonné par Dvorkin a commencé à se transformer en un lourd conglomérat sociopolitique. Un outil disposant de ressources permettant de manipuler directement la conscience de masse à travers les médias et capable de piloter de manière ciblée les mécanismes répressifs d'un immense État.

Après avoir conquis le contrôle idéologique d'une structure religieuse et pénétré au cœur même de l'Église, un prédateur de ce niveau ne s'arrête jamais là. L'Église lui avait donné une tribune, des fidèles et, bien sûr, une couverture idéale pour ses forfaits, mais pour la domination totale qu'exige l'essence même du maniaque, cela ne suffisait pas. Il lui fallait un appareil répressif. Une matraque légale, capable d'anéantir physiquement ceux qu'il avait désignés comme ennemis. Il lui fallait l'État.

## Chapitre 25

## Le Conseil d'experts de 2009

J'ouvris un nouvel onglet du navigateur et commençai à passer les archives au crible de manière ciblée. Je cherchais le moment où le système modifie son protocole pour un homme précis. Cela laisse toujours une trace. La trace fut rapidement trouvée. L'arrêté du ministère de la Justice n° 53 du 18 février 2009. Le document instituait un nouveau Conseil

d'experts chargé de la réalisation de l'expertise religieuse d'État. Je lus attentivement les compétences de cet organe : recommander des inspections lors de l'enregistrement des communautés religieuses, évaluer la conformité de leur activité à leurs statuts et — surtout — formuler des jugements sur l'« extrémisme » d'une organisation, de ses membres ou de sa littérature. En substance, c'était un mandat de destruction légale. Dans un État de droit, ce poste de contrôle devrait être gardé par des professionnels d'une intégrité irréprochable, car leur signature décide si une organisation continuera d'exister ou passera sous le rouleau compresseur des procédures judiciaires et des forces de sécurité.

Je passai à la section réglementant la composition du Conseil. Dans l'arrêté, il était indiqué clairement et sans ambiguïté que le Conseil devait être formé de fonctionnaires, de chercheurs spécialistes des religions et de spécialistes des relations entre l'État et les associations religieuses. Puis j'ouvris la liste de la composition approuvée.

Président du Conseil — Alexandre Leonidovitch Dvorkin. Je restai figé devant l'écran. Un sujet qui n'est pas fonctionnaire. Un sujet qui ne possède pas de formation spécialisée en sciences des religions. Un homme dont la biographie n'a rien à voir avec l'étude académique des relations entre l'État et les confessions. Il ne répondait tout simplement à aucun des critères de leur propre arrêté. Mais ce paradoxe bureaucratique, avec une incompatibilité totale avec les critères du poste, n'était qu'une formalité insignifiante. La véritable ampleur de la menace se situait bien au-delà des violations administratives. Les faits initialement révélés par Viktor dans son manuscrit, puis entièrement confirmés par le cours de mon enquête, formaient une conclusion criminologique sans équivoque. Je regardais le nom d'un sujet dont le profil comportemental et psychologique indiquait directement la commission d'une série de meurtres planifiés et méthodiques.

Un organe d'État doté d'un pouvoir colossal, du droit de stigmatiser n'importe quelle organisation et de briser le destin de millions de personnes, venait d'être officiellement placé sous la direction d'un maniaque en série. Toute cette machine bureaucratique du ministère de la Justice avait, de fait, remis le scalpel entre les mains d'un prédateur, légalisant ses crimes au niveau fédéral.

Je ne pensais qu'à une chose : comment une telle nomination avait-elle seulement pu avoir lieu ? Mais lorsque je lançai une recherche croisée sur les noms de la direction du ministère de la Justice de cette période, le système me donna le nom de l'initiateur de la création de ce Conseil « renouvelé » : le ministre de la Justice Alexandre Konovalov. Un clic de plus, et le lien était établi. Un article-entretien avec Valeri Otstavnykh, spécialiste des religions, ancien vice-responsable du Département missionnaire du diocèse de Toula de l'Église orthodoxe russe, membre de l'Association des experts orthodoxes, qui avait été contraint de quitter son travail parce qu'il n'acceptait pas la ligne visant à fusionner l'Église avec l'État et à la transformer en département idéologique de l'administration présidentielle. Dans cet entretien, il déclarait ce qui suit :

« L'Église a effectivement commencé à influencer la vie politique du pays, et cela ne devrait pas être le cas. Voici un exemple. Le ministre de la Justice de la Fédération de Russie est monsieur Konovalov, il vient de la même université que moi. Il a étudié auprès d'Alexandre Leonidovitch Dvorkin, qui considère qu'en dehors de l'Église orthodoxe russe et des confessions traditionnelles, toutes les autres organisations religieuses sont des sectes et des cultes qu'il faut interdire par voie judiciaire. Et voilà que, dans la lutte contre les organisations religieuses que l'on appelle des sectes, l'Église et l'État se sont unis. Peut-être

s’agit-il des flux financiers qui passent à côté de l’Église orthodoxe pour aller vers de petites confessions ? Chez nous, on aimait particulièrement dire : secte étrangère, pas de chez nous, cette organisation religieuse a son centre à Brooklyn, à New York, donc c’est clair — c’est une atteinte à nos piliers spirituels. Konovalov a créé auprès du ministère de la Justice un Conseil d’experts chargé de déterminer si une organisation religieuse est destructrice, s’il faut l’interdire ou non. Et y sont entrées des personnes dont l’activité principale est la lutte contre les organisations qu’elles considèrent comme des sectes et des cultes. Voilà un exemple concret de fusion entre le ministère et l’Église orthodoxe russe. »

Il en ressort qu’Alexandre Konovalov avait été un ancien étudiant de Dvorkin à l’Université humanitaire orthodoxe Saint-Tikhon. Dans l’ensemble, un schéma assez classique. Les psychopathes manipulateurs possèdent un flair phénoménal pour repérer les personnes qu’ils peuvent utiliser comme ascenseur social. En substance, si l’on se fonde sur la chronologie des événements, Dvorkin pouvait avoir passé des années à construire les liens nécessaires, en endoctrinant des étudiants avec son idéologie, afin qu’un jour l’un d’eux, une fois parvenu à un portefeuille ministériel, lui ouvre les portes des plus hauts échelons du pouvoir.

Plus je plongeais dans la structure de ce réseau, plus une vérité criminologique rigide devenait évidente : dans leur chaîne, il n’existait ni coïncidences aveugles ni maillons accidentels. Je ne plaçai pas encore la photo de Konovalov sur le tableau principal de l’enquête, mais dans mon carnet de travail, j’entourai deux fois son nom d’un épais marqueur rouge, en fixant un nouveau vecteur prioritaire. La figure du fonctionnaire qui avait ouvert de ses propres mains les portes des cabinets gouvernementaux à un sadique hautement fonctionnel ne pouvait tout simplement pas être ordinaire. L’homme qui avait donné au maniaque un blanc-seing juridique pour légaliser la terreur, qui l’avait doté du pouvoir d’État de décider qui devait être détruit et qui devait être transformé en paria, ne pouvait pas être un simple pion de passage. De telles décisions ne se prennent pas soudainement et spontanément. Je suis convaincu qu’il s’agissait d’un mouvement stratégique rigoureusement calibré, mathématiquement calculé, préparé pendant plus d’une année. Et ce ministre était manifestement l’un des actifs les plus précieux, soigneusement cultivés, dans l’empire souterrain de Dvorkin.

La communauté scientifique et les défenseurs des droits de l’homme en Russie tentèrent alors de tirer la sonnette d’alarme et d’avertir des menaces découlant de la décision prise par le ministre. Je trouvai la réponse publique de Konovalov aux nombreux avertissements sur l’inadmissibilité d’une telle composition du Conseil d’experts nouvellement institué :

« Le Conseil a été créé par le ministère de la Justice en stricte conformité avec la législation en vigueur. Les limites de compétence du Conseil sont définies par les textes réglementaires, dotées de mécanismes de contrôle adéquats, et sa compétence n’est pas si large que cela ; les décisions du Conseil n’ont qu’un caractère consultatif. »

Un caractère seulement consultatif. Une formulation certainement destinée à endormir la vigilance et à détendre l’atmosphère. Mais j’ouvris les extraits médicaux de Dvorkin, qui figuraient déjà dans mon enquête, et affichai à l’écran la conclusion des experts sur son état, avant tout pour me rappeler à moi-même à qui j’avais affaire :

« Une activité scientifique tant soit peu sérieuse n’est pas non plus accessible au sujet examiné ; toutefois, il ne faut pas oublier sa tendance... à “l’invention” et à la “réforme”, qui

peut paraître scientifiquement fondée à un public non préparé. »

Le ministère de la Justice d'un immense pays avait confié le destin de millions de croyants à un homme chez qui, à ce moment-là, avaient déjà été documentés un infantilisme psychophysique, une cyclothymie et une tendance à « l'invention » pseudo-scientifique — du moins, c'est précisément ce qui était déjà connu du public. Peut-être le tableau aurait-il été différent si les témoignages de cette même Podroujka du livre de Viktor avaient alors émergé… Mais Dvorkin n'est pas arrivé seul au Conseil d'experts — et c'était important.

Je ressortis la liste de sa composition et compris rapidement qu'il ne s'agissait pas d'une commission neutre où l'on invite des personnes aux positions différentes afin qu'elles débattent d'arguments et de faits. Le vice-président était Roman Silantiev — ce même pseudo-savant géographe à l'agenda radical, ayant l'habitude d'expliquer tous les malheurs de la Russie par les intrigues des États-Unis. Son nom était déjà marqué sur mon tableau. À côté figuraient Alexandre Chtchipkov, Lev Semionov, Alexandre Kouzmine, Evgueni Moukhtarov, Andreï Vassiltchenko. Et à mesure que je prenais connaissance de leurs biographies, le même schéma se dessinait : pour la plupart, des liens directs avec la RACIRS et le circuit anticultes de Dvorkin ; pour tous, une rhétorique également dure et la même passion pour les stigmates au lieu des preuves. Après cela, le mot « experts » cessa de paraître tant soit peu approprié. D'après ce que j'avais pu analyser, cela ne ressemblait plus à un Conseil d'experts, mais plutôt à une commission inquisitoriale composée d'adeptes idéologiques que Dvorkin avait entraînés derrière lui dans une structure proche du ministère de la Justice, comme une meute docile de chiens dressés — non pour discuter, mais pour valider des verdicts.

Il me fallut analyser des dizaines d'articles pour parvenir à certaines conclusions concernant le travail du Conseil d'experts sous la direction de Dvorkin. La période 2008-2012, commencée sous les slogans du « dégel medvedevien », devint en pratique une époque de rétrécissement brutal de l'espace des libertés religieuses. Si, au début des années 2000, la pression exercée sur les minorités religieuses avait un caractère principalement local et non systématique, vers 2008 se forma une demande de l'État en matière de « sécurité spirituelle ». Ou bien cette demande fut-elle formée de manière contrôlée ? En tout cas, la justification idéologique des répressions fut fournie par Alexandre Dvorkin et l'Association russe des centres d'étude des religions et des sectes — la RACIRS. C'est précisément leur rhétorique qui mettait sur le même plan les minorités religieuses et les organisations terroristes ou extrémistes. En 2010, s'adressant aux étudiants de l'Institut du FSB, Dvorkin qualifia directement les « sectes totalitaires » de menace pour la sécurité nationale, comparant leurs dirigeants à Hitler et à Lénine.

Les experts soulignent que l'emploi de l'étiquette « sectaire » est devenu un déclencheur psychologique désactivant l'empathie sociale envers les victimes de violence et légitimant l'agression de la part des forces de l'ordre. L'instrument clé de ce processus fut la législation fédérale relative à la lutte contre les activités extrémistes. Après les amendements de 2006, qui supprimèrent l'obligation d'établir l'existence d'une menace de violence pour qualifier une activité d'« extrémiste », la loi commença à être massivement appliquée contre des communautés religieuses pacifiques — Témoins de Jéhovah, groupes musulmans, protestants. Selon les données de la Commission américaine sur la liberté religieuse internationale — USCIRF —, que j'avais précédemment enregistrées dans mes favoris, c'est précisément à cette période que la Russie commença à dériver vers un modèle autoritaire

de contrôle des croyances. Cependant, d'après mon enquête, je vois que cette « dérive » avait commencé beaucoup plus tôt — en 1993, lorsque Alexandre Dvorkin avait commencé à tisser son réseau anticultes transnational.

Il est donc logique qu'à partir de 2009, les centres d'analyse et les juristes relèvent une régularité systémique particulièrement visible : après les conférences et les interventions publiques de Dvorkin dans les médias, on constatait invariablement une hausse du nombre de violences contre les membres des organisations religieuses que Dvorkin diffamait et diabolisait avec une intensité particulière dans ses discours. Il ne s'agit pas d'incidents isolés, mais de cas réguliers, d'une terreur systémique : les membres ordinaires des communautés stigmatisées subissaient des passages à tabac, des campagnes de harcèlement et des meurtres cruels, atroces. Les masses entraient en mouvement, chargées par la rhétorique suggestive d'un homme possédant le sombre don de coudre la haine directement dans le subconscient d'autrui.

## Chapitre 26

## L'escalade des répressions

Le cas le plus révélateur des persécutions systématiques et totales fut celui des Témoins de Jéhovah en Russie, où la machine d'État, de fait transformée par les technologies de manipulation de Dvorkin, lança une campagne d'anéantissement sans précédent : des milliers de croyants sont détenus, de nombreuses familles ont subi des descentes en force avec confiscation de biens, et au moins treize décès de fidèles des Témoins de Jéhovah ont été officiellement recensés. Il s'agissait de personnes mortes soit en prison, soit alors qu'elles faisaient l'objet d'une enquête, à la suite de persécutions ciblées.

Et je pensai malgré moi à Viktor : parmi ces morts auraient très bien pu se trouver ses amis, ceux qui, par miracle, avaient réussi à se sauver et à gagner l'Amérique. Rien d'étonnant à ce que ce sujet l'ait touché si profondément. Je comprenais désormais avec une clarté absolue les motifs qui l'avaient poussé à se saisir de cette enquête et à aller jusqu'au bout. Lorsqu'on commence à lire les détails, tout cela paraît presque inconcevable, surtout pour quelqu'un qui a grandi dans le système américain, où la liberté religieuse n'est certes pas parfaite, mais reste malgré tout perçue comme une norme fondamentale, et non comme un privilège temporaire. Dans les dossiers russes, je voyais des retraités, des personnes à la santé brisée, des croyants discrets et respectueux de la loi, que l'on poussait dans la catégorie des « extrémistes » simplement parce qu'ils se réunissaient, priaient, lisaient des textes religieux et parlaient de leur foi.

À ce stade du travail sur les documents et les faits, une lourde vérité fondamentale, enfouie dans le profil psychologique de mon sujet, se manifesta une fois encore. En comparant cette terreur d'État de grande ampleur à l'histoire personnelle de Dvorkin, j'en fus de nouveau convaincu : je n'avais pas devant moi simplement un maniaque ayant changé de tactique et s'étant réfugié dans les cabinets du pouvoir. Il n'avait jamais cessé de tuer. Il avait seulement délégué l'exécution et porté le processus à une échelle catastrophique.

La clé, comme toujours en psychologie criminelle, se trouvait dans la victimologie. Qui exactement la machine punitive de Dvorkin détruit-elle aujourd'hui ? Des personnes dont les dogmes religieux interdisent strictement de prendre les armes et de répondre à la violence par la violence. Ce choix de cibles constitue une projection idéale, à grande échelle, de son tout premier crime. Les victimes actuelles de son système possèdent exactement les mêmes caractéristiques que sa victime initiale. Ce même petit enfant, plus faible, innocent, incapable de rendre les coups. Un prédateur en série reste toujours fidèle à sa signature. Il n'a pas besoin d'adversaires égaux ni d'un combat ouvert. Son instinct fondamental est la réalisation d'un pouvoir absolu, sadique, sur ceux qui, par avance, ne peuvent pas résister. La seule différence tient au fait qu'il y a des décennies, il étranglait un garçon sans défense sur un chantier, tandis qu'aujourd'hui, en utilisant les ressources d'un État entier, il détruit méthodiquement des dizaines de milliers de personnes tout aussi sans défense, sous les yeux du monde entier.

Et voici donc l'aboutissement logique : les persécutions totales contre les membres des Témoins de Jéhovah. À quoi cette terreur idéologique de trente ans a-t-elle conduit en pratique ? À des tortures systématiques dans les cellules de prison, où l'on envoie des gens purger de véritables peines pénales au titre d'articles sur l'« extrémisme ». À la démolition de bâtiments de prière et à une violence physique massive, devenue une norme quotidienne pour de simples citoyens réprimés uniquement parce qu'ils lisent leur version de la Bible.

Et voici ce qui m'a réellement frappé : lorsque l'on demanda directement à Dvorkin de commenter cette mécanique répressive visant un groupe que lui-même avait diabolisé pendant des décennies, il manifesta une réaction digne des manuels de psychiatrie criminelle. Le sujet utilise avec virtuosité la tactique de la distanciation formelle, déclarant publiquement qu'il « n'approuve pas les violences excessives ». C'est l'alibi public idéal. D'abord, il crée le terreau même de la terreur : il donne des conférences à des officiers du FSB, organise des briefings à huis clos pour les structures de sécurité, installe délibérément dans l'appareil d'État des schémas destructeurs. Et lorsque ceux-ci se matérialisent inévitablement en destins brisés et en souffrances humaines absurdes, semant la peur et la haine dans la société, il se lave simplement les mains.

La douleur d'autrui ne le touche absolument pas. Ses réactions révèlent un profond déficit d'empathie affective. Lorsque la question des rafles massives visant des croyants est abordée, sa seule préoccupation publique se réduit à un pragmatisme politique cynique. Ses formulations semblent sous-entendre que l'État n'aurait pas dû s'attaquer aussi brutalement aux fidèles ordinaires, car cela leur donne un prétexte pour accuser la Russie de nazisme, puisque c'est exactement ainsi qu'ils étaient persécutés dans l'Allemagne hitlérienne. Et un tel commentaire constitue un marqueur comportemental capital. Ce qui préoccupe le sujet, ou ce qu'il veut que l'on croie, ce n'est ni les tortures dans les centres de détention provisoire, ni les mariages brisés, ni les enfants devenus de facto orphelins avec leurs parents en vie, toutes ces conséquences engendrées par des dossiers pénaux fabriqués de toutes pièces. Ce qui le préoccupe, c'est exclusivement le préjudice d'image et l'association directe avec le Troisième Reich. Et cette crainte est parfaitement fondée. Le sujet a pleinement conscience qu'il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'une hyperbole journalistique ni d'une métaphore. C'est un parallèle strictement littéral. Les méthodes punitives de persécution des dissidents, la stigmatisation et la machine d'État vouée à l'anéantissement total des « étrangers », tout cela est reproduit aujourd'hui, presque mot pour mot, d'après d'anciens schémas historiques, sous sa direction idéologique personnelle.

Et le plus sombre dans tout cela était peut-être ceci : si l'on regardait Dvorkin non pas comme un « expert », mais comme l'opérateur d'un environnement destructeur, son rôle apparaissait avec une clarté particulière. Il n'avait pas nécessairement besoin de donner des ordres directs ou de prononcer des paroles après lesquelles quelqu'un aurait aussitôt saisi une matraque. Les sujets de ce type se distinguent par une maîtrise supérieure de la manipulation. Ils travaillent avec plus de subtilité. Pendant des années, ils fabriquent un langage dans lequel la victime cesse d'être une victime. Ils habituent la société à l'idée que, devant elle, il ne s'agit pas d'êtres humains, mais d'une « secte totalitaire », d'une « menace », d'une « contagion », d'une « infection » dont il faut se débarrasser. Et ensuite, le système fait tout le reste tout seul : les forces de l'ordre arrivent avec leurs perquisitions, les tribunaux prononcent des peines, les prisons achèvent ceux que l'État a pris soin de désigner comme des étrangers.

Et l'on comprend alors qu'en définitive, ce n'est pas seulement la répression elle-même qui est terrifiante. Ce qui est terrifiant, c'est ce travail préparatoire de longue haleine après lequel la répression commence à paraître naturelle à la société. Dvorkin sait à quel point il est efficace de manipuler la peur. Et il le sait non par ouï-dire. Car si l'on se souvient de son autobiographie, il est lui-même passé par là. Dès l'enfance, il se sentait constamment un paria. Comme Dvorkin l'écrit dans sa biographie :

« Ils étaient russes, et moi j'étais juif. Ils étaient des leurs, et moi j'étais en partie un étranger. Plus tard, j'ai compris que cette ligne de partage entre "les nôtres" et "les étrangers" passe par la fameuse rubrique "nationalité" dans le passeport. J'en suis vraiment venu à penser que j'étais différent de mon entourage. C'est ainsi que, dès l'enfance, je me suis habitué à me percevoir comme appartenant à une minorité perçue comme étrangère. »

Et ce qui ressortait clairement de l'analyse de sa biographie, c'est qu'il était l'un des enfants les moins populaires de sa classe ; toutes ses années d'enfance et d'adolescence avaient été marquées par la volonté de prouver à son entourage qu'il valait quelque chose, qu'il était quelqu'un d'important, quelqu'un qui en imposait.

En revenant à l'analyse de la période 2008-2012, qui, à en juger par de nombreux faits, avait enregistré une brusque montée en puissance de l'influence de Dvorkin, je relus plusieurs rapports. Les données du centre « SOVA » et les rapports de l'USCIRF établissent une corrélation directe entre le renforcement de la propagande « antisectaire » et la montée de la violence physique. Je consignai les données dans un tableau :

2008 : 58 actes de vandalisme contre des sites religieux. Incidents clés : le 14 juillet, incendie d'une Salle du Royaume des Témoins de Jéhovah et fusillade dans une maison de prière protestante en Tchoukotka.

2009 : campagne de grande envergure contre les Témoins de Jéhovah. Incidents clés : Vladivostok, incendie d'une église protestante ; Moscou, assassinat du prêtre Daniil Sysoïev en novembre ; début de « l'affaire des 16 » à Taganrog.

2010-2011 : 24 à 27 victimes de violences physiques. Recrudescence des agressions lors de la prédication : menaces à la hache, blessures par arme blanche, passages à tabac avec des bâtons à Moscou, Saint-Pétersbourg et Tcheliabinsk.

2012 : 94 actes de vandalisme à caractère idéologique. Incidents clés : Oufa, agression d'un enfant de 9 ans issu d'une famille de Témoins de Jéhovah par des camarades de classe ;

Tatarstan, incendies de 7 églises en un an par des groupes radicaux.

Il en ressort que la conséquence directe du fait d'avoir conféré aux militants antisectaires des prérogatives d'experts en 2009 fut une augmentation sans précédent du nombre d'incendies criminels, d'agressions physiques et d'actes de vandalisme. La déshumanisation des croyants à travers le concept de « secte totalitaire » a levé les barrières morales et juridiques, transformant des citoyens paisibles en « cibles légitimes » tant pour les radicaux que pour la machine répressive de l'État.

Les principaux chercheurs russes et internationaux soulignent le rôle destructeur de l'alliance entre les adeptes du réseau des « combattants contre les sectes » et l'État.

Roman Lunkine : il évaluait l'activité de Dvorkin comme une provocation de conflits, soulignant que le Conseil du ministère de la Justice « offense les non-orthodoxes, créant un terreau propice aux tensions sociales ».

Marat Shterin : dans ses recherches pour l'Université de Cambridge, il notait que le mouvement antisectaire en Russie avait habilement exploité les craintes postsoviétiques à l'égard des « étrangers », ce qui avait conduit à la substitution des véritables menaces sécuritaires par des menaces imaginaires émanant des « sectes totalitaires ».

Mikhaïl Sitnikov : il caractérisait la situation de « terreur idéologique », dans laquelle l'expertise scientifique avait été supplantée par l'accusation idéologique.

Cette prise de contrôle réglementaire sans précédent suscita également des réactions de notre côté, aux États-Unis. Je me rendis sur le portail d'archives de la Commission américaine sur la liberté religieuse internationale (USCIRF), que j'avais croisée à plusieurs reprises au cours de mon enquête. En juillet 2009, à la veille de la visite officielle du président Barack Obama à Moscou, cette Commission publia une lettre ouverte. Le texte était d'une fermeté extrême. Chose remarquable, les analystes américains déclaraient sans ambages : à la tête du Conseil se trouvait Alexandre Dvorkin, et sous sa direction, avec l'application d'une définition floue de la législation anti-extrémiste, cet organe représentait une « menace majeure pour la liberté religieuse » et s'accompagnait de persécutions visant divers groupes.

Dans le rapport de l'USCIRF pour 2009-2010, période couvrant la première année d'activité du Conseil d'experts placé sous la direction de Dvorkin auprès du ministère de la Justice, il est indiqué que les résultats de cette activité « experte » se manifestèrent dans les rues sans tarder. Le rapport constate qu'en Russie :

« ...le nombre de cas de xénophobie et d'intolérance, y compris d'antisémitisme, a fortement augmenté, ce qui a entraîné de nombreuses agressions à caractère haineux, parfois mortelles. Malgré le renforcement des poursuites pénales pour les crimes violents à caractère haineux, les autorités russes se sont chroniquement révélées incapables de traiter ces graves problèmes de manière cohérente et efficace. »

Depuis 2009, l'USCIRF a inscrit la Russie sur sa « Watch List » (liste des pays sous surveillance).

Et selon le rapport de cette même Commission pour 2011 :

« On observe également une recrudescence des violations de la liberté religieuse de la part de responsables gouvernementaux, en particulier à l'égard des groupes religieux dits "non

traditionnels" et des musulmans, due à l'interprétation et à l'application par le gouvernement de diverses lois russes, notamment les lois sur les organisations religieuses, les organisations à but non lucratif et la lutte contre l'extrémisme. »

« Malgré les dispositions de la Constitution de la Fédération de Russie établissant un État laïque avec un statut juridique égal pour toutes les religions, et malgré la déclaration de la loi de 1997 sur la religion, selon laquelle toutes les religions sont égales devant la loi, le préambule de cette loi affirme que seules quatre religions, l'Église orthodoxe russe, l'islam, le judaïsme et le bouddhisme, bénéficient d'un statut "traditionnel" dans le pays. Sur cette base, des responsables et des agents des forces de l'ordre russes ont continué, au cours de la période considérée, à persécuter, discriminer et tenir des propos négatifs à l'égard des communautés protestantes et d'autres communautés religieuses, telles que les krishnaïtes et les Témoins de Jéhovah, en soulignant leur caractère étranger et leur financement extérieur, allant jusqu'à suggérer des activités d'espionnage. De telles déclarations contribuent à créer un climat d'intolérance, qui a conduit à des actes de discrimination, de vandalisme et à des crimes violents à caractère haineux à l'encontre des membres de minorités religieuses et autres. »

En 2012, la Commission de Venise du Conseil de l'Europe exprima de sérieuses préoccupations quant au flou des définitions dans la législation russe anti-extrémiste, soulignant qu'elle violait la Convention européenne des droits de l'homme.

Lorsqu'une structure étatique légalise la rhétorique de la haine, la société l'interprète comme un appel à l'action. Les expertises de Dvorkin et de ses « destructologues » aux ordres sont devenues le déclencheur de violences physiques avec issue fatale.

Parallèlement, le ministère de la Justice commença à serrer la vis. Selon les données disponibles, il étendit la surveillance aux groupes religieux non enregistrés, ceux qui n'avaient même pas tenté de passer devant le Conseil « d'experts » de Dvorkin. Des restrictions sur l'activité missionnaire furent mises en place, ainsi qu'un recensement total des membres des communautés. Le ministère obtint le droit d'intervenir dans les affaires internes des organisations à but non lucratif, en intentant des procédures judiciaires en vue de leur liquidation. Il s'avéra également qu'en 2016, tout cela aboutit à l'adoption de la « loi Iarovaïa », un paquet d'amendements que nos commentateurs américains qualifièrent de retour direct aux pratiques répressives du KGB, criminalisant toute prédication en dehors des lieux expressément désignés à cet effet.

Mais le triomphe politique suprême pour le réseau antisectaire fut l'année 2020. Je copiai dans le moteur de recherche le nom officiel du document : « Décret du Président de la Fédération de Russie du 29 mai 2020, n° 344 ». Intitulé complet : « Portant approbation de la Stratégie de lutte contre l'extrémisme dans la Fédération de Russie jusqu'en 2025 ».

Pour comprendre comment ce décret est appliqué en pratique, je trouvai l'enregistrement vidéo d'une conférence du vice-président de la RACIRS, le protoïeré Alexandre Novopachine, ce même adjoint de Dvorkin et sa « main droite ». J'activai la transcription automatique avec traduction en anglais et commençai à lire attentivement le texte qu'il énonçait devant son auditoire. Ses paroles sonnaient comme une déclaration sans détour de la manière dont le réseau antisectaire utilise les décrets présidentiels comme bélier.

« En 2020 est paru le décret du Président de la Fédération de Russie portant approbation de la nouvelle version de la stratégie de lutte contre l'extrémisme jusqu'en 2025. C'est un

document vraiment unique en son genre, et je pense que chacun d'entre nous doit le prendre comme instrument de travail... », déclamait Novopachine.

Il révèle ensuite la substance de leur méthode : le rejet des valeurs traditionnelles est désormais légalement assimilé à l'extrémisme.

« La stratégie indique très clairement que les valeurs spirituelles et morales traditionnelles russes, dont l'Église orthodoxe russe est porteuse, existent depuis plus de mille ans... L'introduction dans le nouveau document de dispositions relatives à la protection et au renforcement des valeurs spirituelles et morales traditionnelles renforce considérablement le travail anti-extrémiste mené par l'État. »

Novopachine ne dissimule ni ses objectifs ni ses méthodes. Il parle ouvertement de pénétration dans les structures étatiques :

« Nous travaillons avec les services de sécurité, les administrations militaires, les établissements d'enseignement, les établissements pénitentiaires et les institutions culturelles et sportives... Désormais, dans le cadre de la nouvelle stratégie, nous agirons plus ouvertement, sans craindre les pressions extérieures qui, il faut bien le reconnaître, existent au sein des structures de pouvoir. Il y a des gens que notre activité irrite et que notre démarche dérange. Désormais, une telle attitude envers nous et notre activité sera perçue comme une résistance. »

Je relus ce dernier paragraphe deux fois. Une menace à peine voilée. Le vice-président de la RACIRS déclare en toutes lettres que tout représentant du pouvoir ou de la société civile qui tentera de leur résister ou d'exprimer son désaccord avec leurs méthodes sera lui-même accusé de résistance à la stratégie anti-extrémiste de l'État. En substance, le groupuscule antisectaire d'Alexandre Dvorkin a construit un système d'immunité absolue, à l'abri d'un décret présidentiel.

Leur pénétration dans le système de prévention des infractions a atteint le niveau local. Novopachine rend compte avec fierté :

« Désormais, la stratégie de lutte contre l'extrémisme de la Fédération de Russie prescrit la création, sur le terrain, de commissions interministérielles spéciales pour la prévention de l'extrémisme... Chez nous, à Novossibirsk, une telle commission a été créée, dont je fais partie. Désormais, je peux me rendre dans les écoles et les universités non seulement en tant que responsable du département missionnaire du diocèse de Novossibirsk, mais aussi en tant que membre de la commission municipale pour la prévention de l'extrémisme... »

Un homme appartenant à un réseau dont la démarche destructrice est flagrante, de l'attisement de l'agression sociale jusqu'à la résurgence de pratiques évoquant de manière alarmante celles des nazis, obtient un mandat officiel de l'État. Il est difficile d'imaginer qu'une structure dirigée par un leader dont le profil psychologique est celui d'un tueur en série obtienne un accès légal aux écoles et aux universités. Novopachine obtient un accès direct et légal aux enfants et aux adolescents sous couvert de prévention de l'extrémisme. Compte tenu des informations que j'avais analysées précédemment sur les techniques de conditionnement des consciences et de son goût pour populariser la tragédie de l'école de Columbine, il est difficile de surestimer les conséquences d'un tel accès sans entraves à des esprits jeunes encore en formation.

Et pour priver les victimes de leur ultime recours judiciaire, ils firent légaliser leur principale

étiquette infamante. Dans la même conférence, Novopachine déclare :

« Tout le monde ne sait pas que le 26 juin 2019, le présidium de la Cour suprême de la Fédération de Russie a approuvé une revue de jurisprudence... Dans cette revue de jurisprudence, le terme "sectes" a été employé dans le cadre du code de la Fédération de Russie sur les infractions administratives. Les juridictions inférieures peuvent désormais tout à fait se référer à cette indication de la Cour suprême dans leurs propres décisions. »

J'arrêtai la lecture et restai quelques secondes à fixer l'écran. Le terme qu'Alexandre Dvorkin avait mis des années à introduire dans le discours public comme instrument de stigmatisation, de déshumanisation et d'isolement moral de ses victimes avait cessé d'être une simple massue médiatique et une « marque au fer rouge ». Il était désormais inscrit dans le langage de la pratique judiciaire. La marque était devenue la norme, et la norme, une arme. Les membres du réseau antisectaire n'avaient plus besoin, à chaque fois, de prouver à nouveau la dangerosité de leurs victimes : il suffisait de dire « secte », et la machine d'État construisait elle-même tout le reste, le soupçon, la mise à l'écart, la pression administrative, puis la répression. C'est ainsi que la manipulation idéologique se transforma définitivement en mécanisme juridique.

Je me rendis sur le site du Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme et vis le résultat final de cette opération de capture de l'État qui durait depuis vingt-cinq ans. En ouvrant le rapport de la Rapporteuse spéciale sur la situation des droits de l'homme dans la Fédération de Russie, Mariana Katsarova, daté de septembre-octobre 2024, je surlignai le paragraphe qui en dressait le bilan :

« Il existe à l'heure actuelle un système organisé et sanctionné par l'État de violations des droits de l'homme, ancré dans une législation nouvelle ou révisée, qui est utilisé pour réprimer la société civile, la dissidence et l'opposition politique. Le pays est imprégné d'une atmosphère d'impunité totale, en l'absence d'institutions indépendantes chargées de garantir l'état de droit et l'accès à la justice. »

Le schéma était parfait. De l'ensemble des données que j'avais pu analyser durant cette période, je conclus que Dvorkin et son réseau antisectaire avaient réalisé une capture réglementaire totale. Ce réseau avait transformé ses concepts pseudo-scientifiques et paranoïaques en lois fédérales, substituant de fait à la Constitution des expertises fabriquées de toutes pièces. Et ce mécanisme, rodé et porté à sa perfection en Russie, était prêt à être exporté vers n'importe quel autre État démocratique où se présenteraient des points de vulnérabilité et des exécutants appropriés.

Je réfléchis au fait qu'une machine répressive aussi bien huilée ne pouvait se limiter exclusivement au périmètre intérieur. Un prédateur ayant conquis un territoire commence inévitablement à regarder au-delà de ses frontières. En étudiant la logique de ce mécanisme, je me demandai comment Dvorkin percevait exactement le contexte géopolitique et quel rôle l'isolement international de la Russie jouait dans ses plans.

Au cours de mes recherches, je tombai sur un article du site « Bitter Winter », consacré aux persécutions des minorités religieuses. Il contenait des déclarations directes de Dvorkin qui illustraient brillamment sa tactique d'exploitation des crises politiques à ses propres fins. Je surlignai le passage suivant :

« Grâce aux efforts de Dvorkin et du mouvement antisectaire russe, la législation russe fut

modifiée et, en 1997, une nouvelle loi sur la liberté de conscience et les organisations religieuses fut adoptée. Cette loi était le fruit de compromis et d'accords complexes, mais permit tout de même, dans une certaine mesure, de restreindre les activités des sectes. Les véritables progrès dans l'attitude de l'État russe à l'égard des sectes commencèrent quelque part après 2015 et coïncidèrent plus ou moins avec la dégradation des relations de la Russie avec les pays occidentaux. »

L'article citait ensuite son appréciation de la situation :

« Des procédures judiciaires commencèrent, qu'il n'était plus possible de reporter ni d'arrêter par la volonté politique, comme c'était le cas sous Eltsine, étant donné que les relations avec les partenaires occidentaux étaient de toute façon mauvaises et se dégradaient quoi qu'il en soit. »

Cela m'évoquait une prise de contrôle opportuniste. La dégradation des relations entre États, menaçant le monde d'une catastrophe, s'avéra pour Dvorkin un « effet positif ». L'isolement du pays priva ses victimes de toute protection internationale. Il n'avait plus besoin de ménager les partenaires occidentaux ni les institutions de défense des droits de l'homme. Le vide juridique devint pour lui un environnement idéal. Dans le même article, il note avec une déception manifeste que « les mormons, les krishnaïtes, les scientologues, le Falun Gong, les néopentecôtistes, les vissarionovites, de nombreux cultes "New Age", les Témoins de Jéhovah, [même] récemment interdits en Russie, etc., ont survécu et sont toujours à flot et visibles ».

Mais il ajoute aussitôt avec fierté :

« Tandis que de nombreux pays occidentaux, qui furent autrefois des exemples dans la lutte contre les cultes..., révisent progressivement leurs positions sous la pression des États-Unis, la Russie, à l'inverse, intensifie sa lutte antisectaire. »

Avec quelle fierté il le souligne ! Je trouvai le résultat de cette « intensification » dans le rapport de la Commission américaine sur la liberté religieuse internationale (USCIRF) pour 2020, rédigé par l'analyste Jason Morton. J'ouvris le fichier PDF et me rendis à la section consacrée à l'interdiction d'organisations spécifiques. Voilà ce moment précis d'où Viktor avait commencé son livre. Je lus attentivement :

« Le 20 avril 2017, les Témoins de Jéhovah sont devenus la première religion à être intégralement interdite sur l'ensemble du territoire russe au motif que cette Église serait une "organisation extrémiste"... Depuis lors, des centaines de Témoins de Jéhovah ont fait l'objet de perquisitions, d'enquêtes, d'emprisonnements et même de tortures. Dans un communiqué publié le lendemain de l'interdiction, Dvorkin et le mouvement antisectaire saluèrent cette décision comme une "étape significative sur la voie de la protection des droits de tous les citoyens de Russie et de l'ex-Union soviétique". »

Des centaines de personnes sont soumises à des perquisitions, nombre d'entre elles se retrouvent en prison et subissent des tortures. Et le sujet qui a provoqué tout cela publie des communiqués de presse en appelant cela « la protection de la société contre les menaces ».

J'examinai la publication du centre d'information et d'analyse « SOVA » de décembre 2016 pour comprendre comment exactement la machine étatique légalise de telles décisions. Elle décrivait le processus d'élaboration des nouvelles lois antisectes dont j'avais déjà eu connaissance. Ce que j'appris : la sénatrice Elena Mizoulina organise une table ronde au

Conseil de la Fédération, proposant d'introduire dans la législation le concept de « secte destructrice ».

En analysant la liste des participants à cette séance, il apparut clairement qu'aucun des principaux spécialistes des sciences des religions en Russie n'y avait été convié. La communauté scientifique avait été totalement écartée du processus. Mais, bien entendu, Alexandre Dvorkin y était présent. D'après une photo prise le jour de l'événement, il était assis juste à la gauche d'Elena Mizoulina.

L'article notait également :

« Dvorkin énumérait avec enthousiasme ceux qu'il inclurait dans la catégorie des "destructeurs", au-delà des organisations religieuses : les guérisseurs, les organisateurs de "pyramides", les animateurs de divers stages de développement personnel ainsi que les conférences sur le développement du leadership. »

Mais le personnage clé de cette séance s'avéra être quelqu'un d'autre. Je surlignai le paragraphe suivant, consignant l'intervention du représentant des services spéciaux Nikolaï Ryjak :

« L'idée fut accueillie avec empressement par l'expert des services spéciaux Nikolaï Ryjak, qui évoqua l'époque soviétique : "Dans notre système de sécurité de l'État, il existait des directions chargées des affaires des associations religieuses, qui exerçaient un contrôle sur l'activité des sectes. Leurs 'cellules', des 'cellules' toutes prêtes pour le travail de sape au service d'autres États. Changez légèrement l'orientation, remplacez le dirigeant, et vous avez une clandestinité toute prête, grâce à laquelle vous pouvez saper les fondements de n'importe quelle société saine !", déclara-t-il lors de la table ronde. »

Pour moi, ce fragment révèle toute la nature de la symbiose entre Dvorkin et les services spéciaux. Le représentant du FSB exprime ouvertement sa nostalgie des méthodes du KGB, de ces directions qui exerçaient un contrôle total sur les croyants. Les services spéciaux avaient besoin d'un instrument pour recouvrer la plénitude de leur pouvoir répressif, et Dvorkin leur avait fourni la justification idéologique et la terminologie prête à l'emploi.

Ayant établi un contrôle absolu à l'intérieur du pays, cette structure entama une expansion active vers le niveau international. Je revins au rapport de l'USCIRF pour 2020 et me rendis à la section décrivant les liens extérieurs du mouvement antisectaire :

« L'influence de Dvorkin déborda également au-delà de l'orbite postsoviétique. En 2009, l'année même où il fut nommé à la tête du Conseil d'experts russe, il devint également vice-président de la Fédération européenne des centres de recherche et d'information sur le sectarisme (FECRIS), une organisation antisectaire française d'influence paneuropéenne. Le gouvernement français fournit la majeure partie du financement de la FECRIS, et ce groupe diffuse régulièrement une propagande négative sur les minorités religieuses, y compris lors de forums internationaux tels que la conférence annuelle de l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE) sur la dimension humaine. Le Centre Saint-Irénée (SILIC) de Dvorkin est le principal partenaire de la FECRIS en Russie et reçoit un soutien financier important tant de l'Église orthodoxe russe que du gouvernement russe. »

Voilà le maillon indispensable dans le réseau transnational de Dvorkin, une organisation antisectaire française subsistant grâce à des subventions de l'État. En pratique, les

contribuables français ont pendant des années financé une structure composée de personnes au comportement déviant, dont le vice-président était un ressortissant russe dont le profil psychologique est celui d'un tueur en série.

Cependant, dans tout groupement criminel, la loyauté s'arrête là où commence la menace pour sa propre survie. D'après diverses sources ayant examiné les activités de la FECRIS et le rôle de Dvorkin au sein de cette organisation, il s'avère que la FECRIS est un groupe d'organisations luttant contre les sectes, comptant une dix-huitaine de représentations, principalement dans une trentaine de pays européens. Le siège social et le centre opérationnel de la FECRIS sont situés à Paris, et 90 % de son financement provient du budget national français. Elle a le statut de participant au Conseil de l'Europe et le statut consultatif auprès du Conseil économique et social des Nations Unies (ÉCOSOC). Conformément à ses statuts, la FECRIS se déclare politiquement, philosophiquement et religieusement neutre. Cependant, l'organisation a été à plusieurs reprises mise en cause pour des comportements répréhensibles et des actions portant atteinte à l'honneur et à la dignité de citoyens, ce qui a conduit à des procédures judiciaires.

Je trouvai également la transcription automatique d'une des conférences de Dvorkin, dans laquelle il parlait lui-même avec fierté de ses liens internationaux. Je surlignai dans le texte ses propos :

« Vous souvenez-vous de la première grande conférence à Nijni Novgorod en 2001 ? À l'époque, en France, avait été créée la MILS, la mission interministérielle de lutte contre les sectes, dont le responsable était un haut fonctionnaire, l'ancien ministre des Affaires étrangères français Alain Vivien, personnalité très influente, qui intervint chez nous et nous apporta tout son soutien. Ensuite, on estima que le nom n'était pas assez politiquement correct, et la MILS fut rebaptisée mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires, la MIVILUDES. Mais en substance, il s'agissait d'une organisation assez puissante, dotée d'un appareil solide, qui n'était placée sous la tutelle d'aucun ministre, rendait directement compte au Premier ministre et avait le droit de faire appel à des spécialistes d'autres ministères. »

Dans la même conférence, il laisse échapper une allusion à une autre structure de son influence :

« En fait, pour ceux qui ne le savent pas, il existait un réseau interorthodoxe de lutte contre les sectes, une sorte d'instance de direction administrative que s'était attribuée l'Église orthodoxe de Chypre et Mgr Christophoros de Chypre, qui s'occupait professionnellement de cette question ; nous avions des conférences annuelles dans différents pays, qui étaient en quelque sorte de mini-conciles œcuméniques... »

Pour moi, le tableau de l'infrastructure mondiale du réseau antisectaire me paraît maintenant assez complet. Les associés de Dvorkin ont intégré leurs méthodes de déshumanisation et de stigmatisation dans les institutions juridiques et religieuses internationales et ont construit un système à plusieurs niveaux : des commissions administratives en France jusqu'aux réseaux interorthodoxes à Chypre. Outre les cellules américaines, tchèques et italiennes que j'avais déjà évoquées dans mon enquête, combien d'autres centres de Dvorkin existaient-ils à travers le monde ?

La fin de la vice-présidence de Dvorkin au sein de la FECRIS se révéla fort instructive. Je lus attentivement le paragraphe de l'article :

« Notre attention a été attirée par l'activité de la Fédération européenne des centres de recherche et d'information sur le sectarisme (FECRIS...) dans le contexte de la reconnaissance (ou de la labellisation) des Témoins de Jéhovah comme organisation extrémiste en Russie, ce nouveau tournant intervenant dans le contexte de la guerre en cours entre la Russie et l'Ukraine. En Russie, la FECRIS est représentée par le Centre d'études religieuses (CRS), une organisation faîtière regroupant les filiales russes de la FECRIS. L'un des vice-présidents de la FECRIS était Alexandre Dvorkin, militant antisectaire. Cependant, le 8 mars 2022, les organisations membres votèrent pour son exclusion du CRS. En juillet 2023, sur le site de la FECRIS (...), il n'y avait aucune mention des organisations antisectaires russes ni d'Alexandre Dvorkin personnellement. »

Après cela, je me rendis immédiatement sur le site officiel de la FECRIS. Je tapai dans la barre de recherche le nom « Dvorkin ». Zéro résultat. Je vérifiai les archives de la composition de la direction. Vide.

Les militants antisectaires européens avaient pendant des années financé cette activité, fourni des tribunes, échangé des méthodes et fermé les yeux sur la façon dont leur vice-président construisait en Russie un appareil punitif totalitaire. Mais dès que la situation géopolitique devint toxique et que planèrent de véritables menaces de tribunaux internationaux, ils effacèrent tout simplement son nom de leurs serveurs.

Ils espèrent que la suppression de mentions sur un site internet détruira leur trace numérique et historique. Mais dans ma pratique, de tels nettoyages précipités témoignent toujours d'une seule chose : les complices ont parfaitement conscience du caractère criminel de leurs actes. Ils tentent de quitter un navire qui coule, oubliant que le réseau qu'ils ont construit ensemble au fil des décennies n'a pas disparu pour autant. Et les faits documentés sont déjà sauvegardés sur mon ordinateur, tandis qu'une grande partie des imprimés est posée sur mon bureau.

Le regardais la structure de ces organisations et y voyais une symétrie d'une clarté absolue. Si la RACIRS était son instrument intérieur, grâce auquel il avait, selon ses propres dires, ouvert des représentations dans chaque éparchie et tissé sa toile sur toute la Russie, la FECRIS avait été pour Dvorkin une fenêtre sur l'Europe. Et plus largement, sur le reste du monde entier.

Dès que je commençai à suivre la chaîne de contacts de cette fédération française, des visages déjà trop familiers commencèrent à apparaître sur mon écran. Steven Hassan. Rick Alan Ross. Luigi Corvaglia. Alexandra Alvarova. Thomas Gandow. Des dizaines de visages éparpillés dans différents pays et continents. Chacun de ces personnages aurait pu faire l'objet d'un volume séparé d'un dossier pénal et d'une branche distincte d'enquête.

En étudiant l'histoire de ces communautés antisectaires étrangères, je tombai sur un détail qui expliquait bien des choses. Avant l'apparition de Dvorkin sur la scène internationale, bon nombre de ces groupes existaient de manière dispersée. Qui plus est, le Dialogue-Center d'Aagaard et la FECRIS française s'opposaient souvent ouvertement, en concurrents se disputant l'influence. Puis Dvorkin apparut. Maîtrisant couramment l'anglais et, surtout, maîtrisant le langage de la manipulation, il monta une opération de recrutement unique en son genre. Il consolida des communautés de militants antisectaires qui, auparavant, se faisaient pour ainsi dire concurrence.

Son exercice simultané de la vice-présidence de plusieurs structures européennes n'était ni une coïncidence ni un signe de vanité, c'était un calcul froid et pragmatique. Il les fusionna en un syndicat unique. Sa démarche individuelle consistait en une exploitation foncièrement cynique des personnes et des organisations. Pour lui, chaque contact, chaque interaction n'était qu'une ressource, subordonnée à un seul objectif final dont la véritable ampleur n'était connue que de lui seul.

La base de données de ses déplacements montrait qu'il faisait régulièrement la navette entre les conférences antisectaires dans différents pays. Là, il ne se contentait pas de présenter des communications : il ne se bornait pas à propager son idéologie comme un virus, mais procédait apparemment aussi à un casting pour son réseau. Il cherchait et trouvait des exécutants fidèles de ses desseins destructeurs. À travers des personnes comme Gandow en Allemagne, Corvaglia en Italie, Stein au Royaume-Uni et Hassan aux États-Unis, sa rhétorique spécifique, imprégnée de haine, commença à s'infiltrer dans les médias européens. Elle fit son apparition dans les colonnes des journaux européens et retentit aux heures de grande écoute à la télévision.

Les résultats de cette diversion informationnelle étaient consignés dans des rapports officiels. C'est précisément grâce aux efforts de Dvorkin et de ses agents qu'en Allemagne, en France et dans plusieurs autres pays, les mesures contre les soi-disant « sectes » commencèrent à se durcir. En jouant un jeu psychologique subtil et en attisant la panique sociale, il contraignait de fait des États démocratiques à déclencher des répressions contre leurs propres citoyens.

En analysant les traces médiatiques, je constatais que Dvorkin avait également élaboré un modèle stable de manipulation de la communauté journalistique. L'objectif de cette ingérence n'avait jamais été neutre. À travers un contrôle rigoureux des flux d'information et l'injection des narratifs nécessaires, il œuvrait méthodiquement à l'étouffement des droits et des libertés individuels, stimulant l'émergence d'une atmosphère de haine et de chaos dans des dizaines de pays. Et à en juger par les documents, la géographie de ses ambitions ne se limitait pas au soi-disant « Occident ». En parcourant les publications relatives à ses déplacements et interventions à l'étranger, je découvris qu'il avait réussi à introduire ses concepts et narratifs manipulatoires jusqu'en Chine. Le système, né des penchants sadiques d'un seul homme, fonctionnait désormais comme un mécanisme mondial d'exportation de l'intolérance. Et j'avoue que, si j'avais été quelque peu surpris en découvrant ce fait, je compris très vite que c'était logique : un prédateur ayant conquis un territoire et obtenu un statut international commence inévitablement à chercher de nouveaux territoires de chasse pour de nouvelles proies.

## Chapitre 27

### Le terrain d'essai chinois

Je devais comprendre comment, concrètement, cette exportation idéologique avait fonctionné dans un environnement culturel et politique totalement différent. Si Dvorkin avait réussi à faire pénétrer ses narratifs en Chine, dans un pays à la censure féroce et au système verrouillé, cela signifiait qu'il leur avait proposé quelque chose que l'appareil du Parti ne pouvait tout simplement pas refuser.

Je lançai une recherche dans les archives numériques, en resserrant les filtres sur le début des années 2000, et commençai à suivre les contacts entre le réseau anticultes russe et Pékin. La première piste apparut rapidement. 2001, Nijni Novgorod. Une conférence internationale de lutte contre les cultes, organisée par Alexandre Dvorkin et le diocèse local. Dans la liste des invités et des intervenants figurait Zhang Baichun, un « spécialiste des sectes » chinois.

Pour le profane, ce n'était qu'une ligne dans le procès-verbal d'un symposium ennuyeux. Pour moi, c'était un point de contact opérationnel. Que signifiait réellement la tenue d'une telle conférence ? C'était un paravent. Le travail principal se déroule toujours dans les coulisses : c'est là que s'échangent les documents méthodologiques, les contacts, les schémas de répression. De quoi parlaient-ils à huis clos ? Quelles instructions Dvorkin transmettait-il à son collègue chinois ? Les détails de ces conversations resteront à jamais hors des procès-verbaux, mais la criminalistique apprend à regarder non les paroles, mais les actes qui suivent. Et la chronologie de ces actes s'alignait en une ligne droite effrayante.

J'ouvris les dossiers historiques consacrés au mouvement Falun Dafa, aussi appelé Falun Gong. Au début des années 1990, ce n'était qu'une pratique de qigong populaire. Des dizaines de millions d'adeptes. Mais ils avaient un défaut critique aux yeux d'un système totalitaire : ils échappaient au contrôle du Parti. En 1999, le gouvernement chinois adopte une résolution interdisant les « cultes hérétiques ». Je surlignai ce terme.

De même que Dvorkin avait introduit dans l'usage et pratiquement légalisé en Russie la notion de « secte totalitaire », les autorités chinoises intégrèrent dans leur appareil répressif les termes « culte » et « culte malfaisant ». Ce piège linguistique fonctionne sans faille : il efface l'individualité, transformant des millions de personnes en une masse anonyme et menaçante, destinée à être isolée et détruite. C'est la première étape classique de toute campagne génocidaire. Mais qui avait suggéré au gouvernement chinois qu'une telle méthode permettrait de venir à bout d'un groupe indésirable ?

Au fil de mes recherches et de l'analyse de différents articles et rapports, je tombai sur la mention d'une structure créée sur ordre de la plus haute direction chinoise, spécialement pour éradiquer les adeptes du Falun Gong. Cet organe spécial fut appelé « Bureau 610 ». Je me penchai sur les pouvoirs de cette agence. Ses pouvoirs n'étaient encadrés par aucune loi. Le Bureau disposait d'une carte blanche absolue pour appliquer toutes les méthodes de coercition nécessaires afin de forcer les adeptes à renoncer à leurs convictions.

Dans leurs rapports, des défenseurs chinois des droits de l'homme et des juristes comparaient directement les fonctions du « Bureau 610 » à celles de la Gestapo hitlérienne. La liste des victimes de cette Gestapo asiatique paraissait interminable. Plus de 3 500 décès d'adeptes du Falun Gong à la suite des répressions ont été documentés et reconnus, tandis que le nombre officiellement enregistré de détenus dépasse 100 000 personnes.

Mais si l'on revient à Dvorkin et à ses voyages en Chine, une question se posait : pourquoi avaient-ils eu besoin de l'expérience des militants anticultes russes ? La réponse se cachait dans le calendrier. Les sources indiquent qu'à partir du début des années 2000, en parallèle avec la visite de l'émissaire chinois à la conférence de Dvorkin, la Chine connaît une brusque flambée de violence contre le Falun Gong. La machine répressive passait à la troisième phase : du discrédit médiatique à l'extermination physique. Et exactement au

même moment, les observateurs internationaux constatent en Chine une hausse inexpliquée et anormale de la disponibilité d'organes humains destinés aux transplantations.

J'ouvris des vidéos d'actualité et des transcriptions d'enquêtes indépendantes. Les témoignages sobres des experts frappaient de plein fouet.

David Matas : « Il existe 41 500 transplantations dont la source des organes ne peut être expliquée autrement. »

Edward McMillan-Scott : « Je suis absolument convaincu que, pendant une longue période, à partir de 1999, des prélèvements d'organes ont été pratiqués sur des prisonniers, en particulier dans le cadre du mouvement Falun Gong. »

Levi Browde : « Et lorsqu'une personne arrive dans le pays parce qu'elle a besoin d'un cœur, d'un foie, d'un rein, ils trouvent un donneur compatible, prennent un adepte du Falun Gong, prélèvent ses organes et, bien sûr, le tuent au passage. »

En 2017, l'organisation Freedom House publia un rapport spécial intitulé « La bataille pour l'âme de la Chine », dans lequel on pouvait lire :

« Freedom House a analysé les éléments de preuve disponibles, recueillis par d'autres chercheurs, notamment des appels téléphoniques passés à des médecins chinois, a interrogé d'anciens prisonniers d'opinion adeptes du Falun Gong, qui ont fourni des informations détaillées sur les analyses sanguines pratiquées dans les lieux de détention, a rencontré un médecin taïwanais dont les patients se rendaient en Chine pour des transplantations d'organes, et s'est entretenue avec l'ami d'un employé d'un hôpital militaire disposant d'informations de première main sur le prélèvement d'organes sur un adepte du Falun Gong détenu, encore en 2011. L'analyse menée ci-dessus a révélé des preuves crédibles indiquant que, depuis le début des années 2000, des adeptes du Falun Gong détenus ont été tués à grande échelle afin que leurs organes soient prélevés. »

Mon regard se figea sur ces lignes. C'était tout simplement une production industrielle de mort. Une moisson ininterrompue. Mais pour qu'elle se poursuive, les exécutants avaient besoin d'une anesthésie idéologique en béton armé. Ils devaient croire que la personne allongée sur la table d'opération n'était pas un être humain.

Il semble que ce soit précisément ce service — la technologie de la déshumanisation absolue — que fournissait le réseau anticultes de Dvorkin. Je trouvai un document daté du 30 janvier 2008. C'était un rapport de Dvorkin lui-même intitulé « Le culte destructeur Falun Gong : l'art de la manipulation politique ». La même année 2008, juste avant sa nomination triomphale au ministère de la Justice de la Fédération de Russie, le sujet se rend personnellement en Chine à l'invitation de leur association d'étude des cultes. Il intervient dans les médias chinois. Je copiai cette citation de son rapport :

« Ainsi, le Falun Gong est une secte totalitaire rigide ou un culte destructeur, dont les membres sont utilisés par son dirigeant dans sa vendetta contre le gouvernement chinois, tandis que lui-même est utilisé par les agences de renseignement américaines pour atteindre leurs objectifs de politique étrangère. »

Je relus ce paragraphe en évaluant son degré de cynisme. La Chine athée et communiste, où le christianisme orthodoxe lui-même est strictement contrôlé et souvent envisagé à travers le prisme du sectarisme, accueille à bras ouverts un « chercheur » orthodoxe.

Pourquoi ? Parce qu'il leur avait apporté ce qu'ils cherchaient. Il leur avait apporté un alibi. En liant un groupe religieux aux « agences de renseignement américaines », Dvorkin avait fourni au gouvernement chinois la justification idéale pour toutes les atrocités possibles. Il avait fait passer leurs victimes du statut de croyants à celui de terroristes politiques et d'espions.

Pour comprendre à quoi conduit concrètement une telle rhétorique, j'ouvris un rapport publié par l'Organisation mondiale d'enquête sur la persécution. Il contenait l'entretien d'un policier armé qui avait été témoin du meurtre d'une adepte du Falun Dafa dans la salle d'opération d'un hôpital psychiatrique de la province du Liaoning. Je lisais le texte, et l'image se dressait devant mes yeux avec une netteté effrayante, me rappelant mes années au Bureau :

« Nous l'avons interrogée et brutalement torturée pendant environ une semaine. Elle avait déjà d'innombrables blessures sur le corps. De plus, nous l'avons frappée avec des matraques électriques. Elle était déjà tombée dans un état délirant. <...> Cependant, à l'époque, nous ne savions pas — peut-être s'agissait-il d'une division du Bureau de la sécurité publique de la province du Liaoning, en tout cas d'une unité très secrète — qui avait envoyé deux personnes. L'une était un chirurgien militaire de l'Hôpital général de la région militaire de Shenyang de l'Armée populaire de libération de Chine, l'autre était diplômé de la Deuxième université médicale militaire. L'un d'eux était relativement âgé, l'autre jeune. Ils lui ont fait quelque chose dans la salle d'opération de l'hôpital psychiatrique où elle avait été envoyée. Aucune anesthésie n'a été utilisée. Ils lui ont ouvert la poitrine au couteau, sans même se serrer la main. Si cela avait été moi, j'aurais tremblé. Même si je suis policier armé, que j'ai tenu des armes, participé à des exercices à balles réelles et vu beaucoup de cadavres, lorsque j'ai vu ces chirurgiens militaires, cela m'a vraiment marqué. Leurs mains ne tremblaient pas du tout ; ils ont mis des masques chirurgicaux et ont commencé immédiatement à couper. À ce moment-là, nous, les policiers armés, étions de garde, chacun avec un pistolet à la main. On entendait un bruit comme si quelque chose se déchirait, puis elle a laissé échapper un "Ah". À partir de ce moment-là, sa bouche et ses yeux sont restés grands ouverts. Ils lui ont d'abord retiré le cœur, puis les reins. Quand ils ont coupé les vaisseaux du cœur avec des ciseaux, elle a commencé à convulser. C'était horrible… »

Je refermai le fichier contenant ce témoignage atroce. Une inspiration profonde et lourde ne m'apporta aucun soulagement. Un meurtre chirurgical documenté, sans anesthésie. Et ce n'est pas l'œuvre d'un maniaque solitaire devenu fou dans une cave sale. C'est un système d'État. Médecins, officiers de sécurité, fonctionnaires : tous sont devenus les engrenages d'un mécanisme lancé et lubrifié par la propagande anticultes d'un tueur en série.

De plus, au moment où le monde bourdonnait déjà d'accusations contre la Chine pour prélèvements forcés d'organes, l'archiprêtre Alexandre Novopachine — bras droit de Dvorkin — fut invité à Harbin à une conférence de lutte contre le Falun Gong, d'après le document d'invitation numérisé.

En analysant ce lien, j'en suis arrivé à une conclusion sans équivoque. L'appareil chinois qui avait créé le « Bureau 610 » n'avait pas besoin d'inventer de nouvelles méthodes de répression. Peut-être sous l'effet des manipulations exercées par le réseau anticultes dirigé par Dvorkin, ou peut-être consciemment, il a repris l'expérience rodée par les militants anticultes et l'a portée à l'échelle de la terreur d'État. Dvorkin et ses partenaires internationaux de la FECRIS ont fourni à la machine de mort chinoise son composant le plus

important : l'outil de déshumanisation. Lorsque la victime est officiellement qualifiée, au niveau international, de « culte malfaisant » et de « tumeur cancéreuse », la main du bourreau au scalpel ne tremble plus.

Ce qui est arrivé en Chine aux adeptes du Falun Gong n'est pas seulement une tragédie locale. C'est un modèle de démonstration. Le stade final de ce vers quoi tend le mouvement anticultes dans tout pays où il pénètre. Et ce mécanisme, construit selon les patrons du Troisième Reich, continue de fonctionner en ce moment même, caché derrière les masques des « conseils d'experts » et du « souci de la sécurité spirituelle ».

Et le plus terrifiant, c'est que cela se produit encore maintenant. J'ouvris un bulletin d'information du Falun Gong : les titres rappelaient de manière inquiétante les rapports sur les répressions contre les Témoins de Jéhovah en Russie. La même signature, la même méthodologie — comme la griffe mortelle de la patte monstrueuse du réseau anticultes, levée au-dessus de citoyens chinois pacifiques :

27/12/2024 : une habitante de 60 ans de la province du Hunan a été arrêtée pour sa pratique du Falun Gong et est décédée 19 jours plus tard.

24/10/2024 : un pratiquant du Falun Gong de 60 ans a été torturé à mort le cinquième jour de sa détention.

08/06/2025 : une habitante de 59 ans de la ville de Jixi est morte en détention quelques semaines après son arrestation pour sa foi dans le Falun Gong.

Un habitant de la ville de Shenyang, dans la province du Liaoning, est mort dans la prison municipale de Jinzhou le 4 juillet 2025, alors qu'il purgeait une peine de sept ans et demi pour sa foi dans le Falun Gong.

07/11/2025 : un habitant de 68 ans de la province du Guangdong est mort alors qu'il était détenu dans un hôpital psychiatrique pour sa foi.

Et cette liste semblait interminable. Je passai à l'onglet « Tortures » sur l'un des sites de défense des droits de l'homme. Mes yeux scannaient mécaniquement les statistiques sèches : sur plus de 4 000 décès confirmés, l'écrasante majorité était précisément due aux sévices. Le rapport du Rapporteur spécial de l'ONU sur la torture de 2006 indique que deux tiers des cas de torture enregistrés en Chine concernaient des adeptes du Falun Gong.

Venait ensuite une liste détaillée des méthodes, établie à partir de témoignages de témoins directs et de survivants. Je lisais le texte original, enregistrant chaque détail :

*Perforation :* les parties sensibles du corps, comme les seins des femmes, sont souvent transpercées avec du fil métallique pointu. Le bout des doigts est percé avec des épingles et des clous de bambou, également enfoncés sous les ongles. Dans de nombreux cas, les bourreaux arrachent les ongles des pratiquants à la racine. La prévalence de cette méthode de torture et son utilisation contre les pratiquants du Falun Gong ont été mentionnées dans le film hollywoodien *Syriana*, avec George Clooney.

Brûlures, cautérisation au fer chaud :* des centaines de pratiquants ont rapporté avoir été brûlés avec des cigarettes, des briquets, des flammes, de l'eau bouillante, des fers à repasser ou des barres de fer chauffées à blanc.

Matraques électriques à haute tension :* des gardiens ont appliqué des matraques

électriques sur le visage de Mme Gao Rongrong pendant plus de sept heures. Mme Gao a été détenue dans une unité hospitalière de haute sécurité pendant près de cinq mois. Elle est morte à la suite de tortures ultérieures le 16 juin 2005. Elle avait 37 ans.

Des photographies étaient jointes à ces textes. J'ouvris les fichiers. Sur l'un des clichés, trois hommes en uniforme sombre forçaient la tête d'un homme battu vers l'arrière, lui enfonçant de force un épais tube jaune dans une narine. De la bouche de la victime coulait, sur une feuille de plastique, un sang épais mêlé au contenu de son estomac. Sur une autre photo apparaissait le visage d'une femme identifiée comme Gao Rongrong. Sa peau était entièrement couverte de croûtes noires suintant de la lymphe et de brûlures profondes dues à des heures de coups avec des matraques à haute tension. Suivaient des images de membres mutilés : des orteils noircis, morts de nécrose, et la cuisse d'un homme portant une énorme plaie béante, laissant voir la graisse jaune et les muscles jusqu'à l'os.

Je déplaçai mon regard vers un autre fragment du rapport, qui éclairait la nature de ces interrogatoires. Il s'agissait des paroles du célèbre défenseur chinois des droits de l'homme Gao Zhisheng :

« Parmi les récits véridiques d'une cruauté inimaginable, ce qui m'a le plus bouleversé, ce sont les actes immoraux qui sont néanmoins devenus une pratique routinière : les attaques contre les organes génitaux féminins commises par des agents de l'appareil 610 et par la police », écrivit-il après son enquête sur la persécution des adeptes du Falun Gong. « Pendant les persécutions, presque tous les organes sexuels féminins et les seins, ainsi que tous les organes sexuels masculins, ont subi des violences sexuelles sous la forme la plus vulgaire », écrivit M. Gao dans une lettre ouverte aux dirigeants du Parti communiste en décembre 2005. Gao lui-même fut emprisonné, torturé et victime de violences sexuelles pour avoir enquêté sur les abus commis contre des détenus pratiquant le Falun Gong.

Je lisais les descriptions de ce sadisme, regardais les copies numériques des atrocités documentées, et la chose la plus étrange que je remarquai en moi à cet instant fut mon propre détachement froid, trempé par le métier, aussi dur que l'acier. Pour une personne ordinaire, cela paraît sauvage, mais dans mon milieu, ce n'est pas de l'insensibilité. C'est une commande programmée : « Couper les émotions ».

Lorsque j'étais tout jeune agent et que je suivais les entraînements épuisants de l'Académie, nous étions confrontés à toutes sortes d'épreuves de choc que la hiérarchie inventait constamment pour notre département. Nous avons dû passer par des flaques de notre propre vomi, des sueurs froides, des évanouissements, le choc et le stress post-traumatique avant de devenir de véritables professionnels de notre domaine. Les profanes et les nouvelles recrues imaginent souvent leur avenir au Bureau comme une image de cinéma : un type dur en costume impeccable, arme au poing, qui règle leur compte aux connards en démantelant brillamment les structures mafieuses. Ils ne comprennent pas que, pour devenir une unité vraiment opérationnelle de cet immense mécanisme fédéral bien huilé, il faut d'abord passer par des dizaines de morgues. Il faut parfois reconstituer un corps démembré comme les pièces d'un Lego, déterminer le mode opératoire et la signature du tueur à partir d'une langue coupée ou d'un œil arraché, et les restes de corps étrangers dans les organes génitaux de la victime peuvent faire office de preuves. Sur le terrain, avant même d'avoir eu le temps de dégainer ton fameux « flingue de dur », ton « costume cool d'agent » peut être éclaboussé par le sang artériel jaillissant d'une victime à qui un tueur en série vient de trancher la gorge sous tes yeux.

Et même cela me revenait maintenant comme des scènes assez romancées de notre jeunesse. Il y eut pire. Bien pire. Au point que la mémoire, pour préserver l'organisme et protéger la psyché, enclenchait des blocages sourds. J'ai appris à utiliser ces souvenirs comme un coffre à armes, celui-là même où repose aujourd'hui mon ancien Glock de service. Quand, pour arrêter un nouveau criminel ou vérifier un profil, il me fallait comparer avec quelqu'un que nous avions déjà attrapé, c'était comme si j'entrais le code du compartiment nécessaire. Le coffre s'ouvrait, j'en sortais un fragment atroce, je l'examinais froidement, j'en tirais les informations utiles, puis je refermais aussitôt la porte d'acier. Et personne, en aucune circonstance, ne pouvait savoir ce qui y était réellement conservé.

En regardant les corps mutilés des adeptes chinois du Falun Gong, j'éprouvais le même effet que si je me tenais au-dessus de la table d'autopsie d'une nouvelle victime du « tueur de Green River ». De l'indifférence. Mais une indifférence ciblée, avec une disponibilité intérieure comprimée comme un ressort : mener le profil jusqu'au bout, clore l'affaire et éliminer la source première de la menace. Pourtant, l'âge faisait son œuvre, et je notai un certain tremblement de la main qui guidait la souris de l'ordinateur.

Je pensais qu'au cours des dernières semaines, j'avais réussi à étouffer le choc provoqué par les faits qui se révélaient sur le réseau d'Alexandre Dvorkin. Je croyais qu'après les photos des enfants brûlés à Waco, j'avais solidement barricadé les émotions à l'intérieur. Mais ce qui se trouvait maintenant devant moi était l'incarnation parfaite et massive des rêves les plus sales de n'importe quel maniaque. Tortures, violences sexuelles et physiques systématiques, meurtres industrialisés à des fins de prélèvement d'organes.

Le sujet central de mon enquête est d'une telle ampleur que je regarde à présent les fruits directs de son activité idéologique à l'autre bout du monde. Plus de 4 000 morts confirmés. Et combien d'autres suppliciés et martyrisés dans les cachots des cellules du « Bureau 610 » ? Combien de disparus ? Combien d'enfants sont devenus orphelins pendant que leurs parents étaient découpés pour le marché noir de la transplantation ? Et sur fond de tous ces témoignages documentés, de ces rapports de groupes de défense des droits de l'homme et de l'ONU, Dvorkin, depuis sa position d'« expert des sectes » reconnu, publie son article « Le culte destructeur Falun Gong : l'art de la manipulation politique ». Il interprète cyniquement le mouvement Falun Dafa comme une force politiquement mobilisable et lie son activité à un « agenda médiatique antichinois ».

Pas une goutte de compassion. Pas l'ombre d'un remords. Seulement une froide indifférence. Mais je connais cette race de gens. Si j'avais eu la possibilité d'analyser les micro-expressions de son visage et les signaux de son corps au moment où il écrivait ces lignes, ou pendant ses rapports, je suis certain que j'aurais capté cette jouissance spécifique : le triomphe du psychopathe se grisant de son pouvoir sur la vie des victimes dont il parle. Qu'est-ce donc, sinon un nouveau degré d'évolution pour un sadique ? Il devait sûrement être assis dans son bureau, savourant littéralement les rapports accompagnés de ces photographies effroyables de personnes mutilées, conscient que c'était lui qui avait provoqué la création de cette monstrueuse machine de mort et appuyé sur le bouton déclenchant le mécanisme qui détruit des victimes innocentes.

Même un pays comme la Chine — fermé, communiste, doté de milliers de systèmes de sécurité et refusant toute influence extérieure — a volontairement laissé entrer ce prédateur sur son territoire. Et la moisson sanglante s'est abattue sur ses citoyens innocents, qui sortaient dans les parcs pratiquer une gymnastique de santé sans même soupçonner que

quelque part dans l'ombre, depuis un autre pays, une bête les observait déjà, prête à engloutir leurs corps.

Dvorkin a créé avec virtuosité une plateforme internationale de déshumanisation. Il a réussi à orienter le mouvement anticultes européen vers la justification des pratiques répressives chinoises, tressant toutes les branches de son réseau en un mécanisme unique fonctionnant sans interruption. Et celui-ci était affûté pour une seule fonction : reproduire la haine, provoquer la violence et générer le chaos. Un chaos contrôlé par Dvorkin.

Et tandis que les tentacules de cette idéologie étranglaient des gens à l'autre bout du monde, en Russie même, ce chaos méthodique entrait dans la phase de la terreur d'État totale.

## Chapitre 28

### Le bunker numérique : 2025 et le système d'isolement

L'idéologie d'Alexandre Dvorkin et de son réseau, profondément enracinée dans le système, commençait à porter ses fruits les plus toxiques.

Je tombai sur un article de 2025 qui illustrait la manière dont l'expérience chinoise était revenue sur le sol russe sous la forme de condamnations judiciaires. Je me mis à lire attentivement :

« Dans le cadre d'une grave escalade des répressions hors de Chine, un tribunal de Moscou a condamné la bénévole du Falun Gong Natalia Minenkova à quatre ans de prison, la peine la plus lourde jamais prononcée contre une pratiquante du Falun Gong en Russie. Sa condamnation a suivi celles de Zhu Yun, condamnée à trois ans en juin, et d'Oksana Chtchetkina, condamnée à deux ans en novembre de l'année précédente. Le durcissement de ces peines est intervenu un jour seulement après une autre audience à Krasnodar dans l'affaire de deux autres adeptes du Falun Gong. Au total, depuis mars 2024, huit adeptes de cette religion ont été arrêtés dans toute la Russie, signe inquiétant de la manière dont la campagne du Parti communiste chinois, le PCC, contre la religion s'exporte à l'étranger. Le Département d'État américain et la Commission américaine sur la liberté religieuse internationale, USCIRF, ont condamné ces persécutions, appelant la Russie à respecter la liberté de religion et à cesser de persécuter les minorités religieuses telles que le Falun Gong. »

« Pour une machine répressive graissée par l'idéologie anticultes, ces appels ne sont pas plus audibles qu'un bourdonnement de moustique », pensai-je, avant de poursuivre le défilement, m'acharnant sur les statistiques.

La courbe des mesures répressives et des condamnations judiciaires en Russie, ces dernières années, montait avec une raideur effrayante. « A/HRC/60/59 : Situation of human rights in the Russian Federation », daté du 22 septembre 2025, est le dernier rapport général de l'ONU consacré à la Russie. Il y est question de l'élargissement des instruments répressifs en 2024-2025. Dans le communiqué qui l'accompagnait, l'ONU signalait séparément 258 cas documentés de torture en 2024-2025.

Sur la torture, le document international le plus important est le rapport de la Rapporteuse spéciale de l'ONU sur la Russie, A/79/508, du 28 octobre 2024, entièrement consacré à ce

sujet : l'ONU y décrit directement la torture et les mauvais traitements comme largement répandus et systématiques, commis avec un haut degré d'impunité, et souligne séparément les lacunes de la législation russe ainsi que la faiblesse des mécanismes d'enquête. Vient ensuite le rapport par pays plus récent, A/HRC/60/59, du 22 septembre 2025, qui indique qu'en 2024-2025 les pratiques répressives en Russie se sont encore renforcées, et que les prisonniers politiques et les défenseurs des droits de l'homme sont souvent détenus dans des conditions pouvant elles-mêmes constituer de la torture ou des traitements cruels.

Selon la synthèse d'OVD-Info « Répressions en Russie en 2025 », la pression sur les Russes se durcit. L'indicateur qualitatif des répressions a explosé. Les peines infligées aux personnes poursuivies dans des affaires politiques ont dépassé huit ans de prison (contre environ six ans en 2021). Et le nombre total de condamnations prononcées lors de procès en présentiel a bondi de près de 70%, atteignant 460.

Les forces de sécurité accusent de plus en plus souvent les Russes d'appels au terrorisme, à l'extrémisme et de haute trahison. Les autorités ont continué d'ouvrir de nouvelles procédures administratives et pénales contre les « agents de l'étranger ». Pour discriminer ce groupe, la Douma d'État a adopté plusieurs lois interdisant aux « agents de l'étranger » de mener des activités éducatives et de vendre des livres. La législation mutait, s'adaptant aux besoins de l'appareil punitif. Une procédure simplifiée de reconnaissance des organisations comme extrémistes fut introduite. Le FSB obtint le droit de disposer de ses propres centres de détention provisoire.

J'ouvris un article du grand média Novaïa Gazeta. Le texte confirmait mes conclusions : le système avait commencé à se dévorer lui-même. Le journal rapportait :

« Les nouvelles concernant l'arrestation de personnes soupçonnées de collaboration avec les services spéciaux ukrainiens sont devenues presque quotidiennes, et ces affaires comportent de nombreuses violations (...). On peut être accusé de haute trahison non seulement pour avoir diffusé un secret d'État, tenté de l'obtenir ou être passé du côté de l'ennemi, mais aussi pour certaines "autres actions" contre la sécurité du pays. »

Ce qu'il fallait exactement entendre par ces « autres actions » était décidé exclusivement par les agents du FSB. L'article citait l'avis des défenseurs des droits humains de « Pervy Otdel » : nombre de ces affaires avaient tout simplement été provoquées par les services spéciaux eux-mêmes.

En 2025, le statut d'« indésirable » est devenu une marque noire que l'on apposait le plus souvent à des projets de défense des droits de l'homme. Au total, le registre s'est enrichi de 80 organisations, contre 70 l'année précédente. Le système est allé jusqu'à l'absurde : fin 2025, une affaire administrative pour participation à l'activité d'une organisation indésirable fut ouverte pour la première fois simplement pour avoir résumé un texte, sans le moindre lien ni republication. On connaît au moins 32 affaires pénales pour participation, organisation et financement de structures « indésirables », et au moins 56 condamnations les concernant.

Concernant les « organisations indésirables », la source récente la plus riche en chiffres est la synthèse d'OVD-Info « Repression in Russia in 2025 » du 30 janvier 2026. Il y est indiqué qu'en 2025 seulement, au moins 32 affaires pénales ont été ouvertes au titre de l'article 284.1 du Code pénal sur l'activité d'une organisation « indésirable ». OVD-Info montre également que la répression ne concerne pas seulement la « participation », mais aussi «

l'organisation » et le « financement », ce qui signifie que le champ du risque s'est lui-même élargi.

Le rapport de l'ONU A/HRC/60/59 confirme et élargit ce tableau : au 24 juillet 2025, la Russie comptait 245 organisations reconnues « indésirables », dont 46 ajoutées depuis le seul début de l'année 2025 ; le document indique également qu'en 2025, au moins 152 affaires administratives étaient liées à une participation aux activités d'organisations « indésirables », et qu'entre la mi-2024 et la mi-2025 au moins 25 affaires pénales avaient été ouvertes au titre de l'article 284.1, conduisant à au moins 37 condamnations. Le même texte cite comme exemples les interdictions prononcées en 2025 contre Amnesty International, l'Elton John AIDS Foundation, le British Council, Yale University et RSF.

Tout au long de l'année 2025, la machine d'État a produit sans interruption des lois facilitant les répressions. L'inscription de personnes sur les listes de terroristes et d'extrémistes est devenue une routine. Les centres de détention du FSB sont devenus encore plus fermés et incontrôlables que les centres de détention provisoire relevant du ministère de l'Intérieur. La recherche de contenu extrémiste et la publicité pour les services VPN ont été criminalisées. Le rayon punitif s'élargissait. Les peines et les motifs de poursuite au titre des articles sur la discréditation de l'armée, les appels aux sanctions et les sabotages furent alourdis ; ces notions aussi avaient des définitions assez « floues », souvent « ajustées » à chaque affaire particulière. La responsabilité fut impitoyablement étendue aux adolescents dès l'âge de 14 ans.

Amnesty critiquait également les amendements de juillet 2025 à la législation anti-extrémiste, soulignant que les autorités, sous couvert de lutte contre « l'extrémisme », élargissaient les instruments permettant de poursuivre arbitrairement les critiques de l'État. Dans son rapport annuel par pays sur la Russie, Amnesty indique que la législation anti-extrémiste et antiterroriste est utilisée contre les critiques du pouvoir, les groupes religieux et même les enfants.

Je regardais ce hachoir juridique et je comprenais : pour moi, il ressemblait à un habitat idéal, stérile, construit par un maniaque pour lui-même.

Les données indiquant qu'en 2024-2025 la Fédération de Russie avait connu un durcissement sans précédent du contrôle de l'espace Internet m'impressionnèrent encore davantage. Selon les informations des organisations de défense des droits humains, la Russie a enregistré le plus grand nombre de coupures d'Internet et l'un des niveaux les plus stricts de censure en ligne au monde.

Les principales tendances que je relevai pour moi-même :

- l'adoption de lois donnant au FSB le droit de couper Internet sans contrôle judiciaire ;

- le blocage des principales plateformes internationales — WhatsApp, YouTube, Instagram, Facebook ;

- plus de 650 coupures d'Internet pour le seul mois de juin 2025 ;

- le déploiement de la messagerie d'État « Max », avec installation obligatoire pour les fonctionnaires ;

- à partir du 1er septembre 2025, des amendements législatifs prévoyant des sanctions non seulement pour l'expression d'opinions, mais aussi pour la recherche d'informations en ligne

; la première affaire au titre de l'article 13.53 du Code des infractions administratives de la Fédération de Russie a déjà été ouverte dans la région de Sverdlovsk ; les fournisseurs d'accès transmettent au FSB les données sur les recherches des utilisateurs ;

- près d'un million de sites en Russie ont fait l'objet d'un blocage extrajudiciaire à la demande de Roskomnadzor, du Parquet général et d'autres organes de censure ;

- plus de 150 médias figurent sur la liste des publications interdites en Russie.

Un like, un commentaire, un repost : les forces de sécurité russes traquent ceux qui osent, d'une manière ou d'une autre, s'opposer à la guerre et au pouvoir du Kremlin. Ces deux dernières années, des centaines d'affaires pénales ont déjà été ouvertes.

L'avocat russe et défenseur des droits humains Nikolaï Polozov a déclaré que le Kremlin n'avait pas besoin de répressions à l'échelle stalinienne, si bien que la forme du Goulag passe progressivement d'un modèle productif à un modèle « éducatif ». La tâche principale des autorités russes consiste à intimider toutes les autres couches de la population à travers des affaires emblématiques, en faisant des exemples publics de personnes précises.

J'appris ensuite qu'un tribunal russe avait reconnu un humoriste de stand-up coupable d'incitation à la haine ou à l'hostilité, article 282 du Code pénal, ainsi que d'atteinte aux sentiments des croyants, article 148 du Code pénal. Le stand-upper fut condamné à cinq ans et neuf mois de prison, ainsi qu'à une amende de 300 000 roubles. Le motif : un dialogue imaginaire avec Jésus-Christ et des blagues sur un homme handicapé, dans lequel le mouvement « Zov naroda » avait reconnu l'image d'un participant à l'« opération militaire spéciale ».

Dans la région de Mourmansk, un tribunal a infligé à un retraité une amende de 30 000 roubles pour discréditation de l'armée, article 20.3.3 du Code des infractions administratives, en raison de likes sous des vidéos publiées par des « agents de l'étranger » sur YouTube. Le tribunal a considéré ces likes comme des « commentaires publics approbatifs » discréditant l'armée russe.

Citation d'un article de la Fondation du Centre de défense des droits des médias :

« En 2023, un retraité du kraï de l'Altaï a été condamné à une amende de 15 000 roubles pour avoir cliqué sur "j'aime" dans Odnoklassniki sous des textes et des photos prétendument destinés à discréditer l'armée. Bien qu'aucune loi ne prévoie directement de responsabilité pour les likes, nous voyons comment la pratique évolue : si le tribunal juge le contenu discréditant, l'utilisateur qui l'a liké peut lui aussi être sanctionné. En outre, dans certains réseaux sociaux, par exemple VK, les algorithmes de recommandation sont configurés de sorte que vos abonnés voient dans leur fil les publications que vous avez aimées ; dans ce cas, le like peut aussi être assimilé à une diffusion d'information. »

Je surlignai encore un fragment d'un article publié sur un autre portail russe :

« La vie d'une retraitée de 72 ans de la ville de Chakhty a été brisée par les autorités russes à cause de deux reposts sur un réseau social. Il y a quelques jours, Evguenia Maïboroda a été envoyée en colonie pénitentiaire pour cinq ans. Le procureur réclamait six ans de prison au titre de la partie 2 de l'article 207.3 et de la partie 2 de l'article 208 du Code pénal pour avoir relayé des informations sur le nombre de militaires russes tués et une vidéo émotionnelle. »

D'après l'analyse de toutes ces données, la période 2024-2025 ne fut pas seulement marquée par un durcissement de la censure, mais par l'édification d'un mur numérique hermétique en Russie. En observant l'instauration maniaque d'interdictions, le blocage des plateformes et la chasse aux likes, je comprenais que le contrôle de la vie numérique des citoyens russes se dirigeait rapidement vers un format nord-coréen. L'État se transformait en un bunker isolé et hermétique, conçu par l'idéologie anticultes sous la direction de Dvorkin.

Mais en criminalistique, un changement brutal de comportement du système a toujours un déclencheur précis. Je commençai à chercher ce qui avait pu provoquer une réaction aussi paniquée de l'appareil médiatique. Parallèlement à l'analyse des restrictions imposées à Internet en Russie, je lançai une surveillance des réseaux sociaux à l'aide d'algorithmes analytiques. Je définis les balises de base de mon enquête : « Dvorkin », « RACIRS », « anticultes », « militants anticultes ».

Les résultats de recherche me firent m'arrêter net. Une quantité immense de publications textuelles récentes et de vidéoblogs, dans les langues les plus diverses, dont l'anglais, remplissait littéralement les plateformes sociales. Je parcourus rapidement le fil et m'arrêtai sur plusieurs analyses détaillées. Les analyses de blogueurs indépendants étaient impressionnantes. Une grande partie de ce à quoi j'étais parvenu dans mon enquête au prix de nuits blanches et de fouilles dans les archives était déjà ouvertement discutée en ligne. Les gens voyaient la menace qui, selon eux, émanait de la structure anticultes de Dvorkin, et ils la désignaient volontairement, bruyamment, à la société.

Je comparai les chronologies. Était-ce vraiment une simple coïncidence ? C'est précisément à partir du moment où les activités destructrices des représentants du réseau de lutte contre les cultes commencèrent à faire l'objet d'une large publicité que la Russie se mit à restreindre les réseaux sociaux — YouTube, Instagram, Facebook — où étaient publiées des informations compromettantes. Aujourd'hui, ces plateformes sont bloquées sur le territoire de la Fédération de Russie.

Je consultai des forums d'utilisateurs. Les Russes tentaient d'utiliser des voies de contournement, en se connectant à des VPN et en changeant d'adresses IP afin de conserver l'accès aux messageries et plateformes bloquées. Mais le système réagissait sans pitié. D'après les rapports, les services VPN subissaient des blocages massifs : à ce jour, l'accès à plus de 400 services est déjà fermé.

Le lien de cause à effet se dessinait avec une netteté chirurgicale. Du moins, c'est ainsi qu'il m'apparaissait. Il semble qu'Alexandre Dvorkin se soit trouvé face à la menace la plus effrayante pour tout manipulateur en série : le risque d'une révélation publique totale. La mise au jour du mécanisme de fonctionnement de son réseau et, surtout, la publication de la vérité sur son propre passé et ses diagnostics psychiatriques représentaient une menace directe, existentielle, pour tout son empire.

Comprenant qu'il était impossible de contrôler et de nettoyer tout l'Internet mondial, il a pu stimuler l'adoption de mesures restrictives radicales. Il suffit de regarder le pouvoir absolu auquel cet homme est parvenu au sein des structures de l'État pour que la conclusion devienne évidente : le régime totalitaire et l'isolement d'un pays entier étaient un moyen d'autoconservation pour son réseau. Il a décidé de couper au moins l'État russe du monde informationnel extérieur, afin de conserver le contrôle de son public principal.

Toutes les ressources où apparaissait la vérité sur Alexandre Dvorkin étaient rapidement

bloquées. Je croyais de moins en moins à une coïncidence. Pour lui, la protection de sa propre forge idéologique, de son incubateur personnel de haine, comptait plus que les droits fondamentaux de millions de citoyens.

En étudiant ce rideau de fer numérique, je me demandais de plus en plus souvent : pourquoi précisément la Russie ? Pourquoi était-il revenu d'Amérique au début des années 1990 ? Pourquoi avait-il fait de ce pays le centre de coordination et d'idéologie de sa pieuvre mondiale ? Et pourquoi l'Église orthodoxe russe était-elle devenue pour lui le paravent idéal, impénétrable ?

## Chapitre 29 — L'ombre sur le Kremlin

Les traces sur lesquelles je tombais dans les documents, les articles et les liens clignotaient comme des voyants rouges sur un tableau de commande. La réponse était quelque part tout près. Dans mon travail, l'essentiel n'est pas seulement de suivre la piste du prédateur, mais aussi d'apprendre à regarder le paysage de sa chasse avec ses propres yeux. Dès que l'on commence à penser en catégories de pouvoir absolu et d'impunité, ses actes, comme ses étapes suivantes, perdent leur voile de mystère et deviennent d'une logique terrifiante, presque prévisible.

Je levai les yeux vers ma carte d'enquête. L'image qui se dessinait sur le mur de mon bureau écrasait par son ampleur. Le segment « russe » de la chronologie était saturé à l'extrême de faits, de noms de fonctionnaires, de numéros de lois répressives et de condamnations judiciaires. Mais une chose, je la savais avec certitude : chaque mot, chaque hypothèse formulée dans le manuscrit de Viktor trouvait sa confirmation factuelle.

« En Russie, un convoyeur de mort idéal a été créé. Au début de ce convoyeur se tient un "professeur" fou, muni d'un certificat d'un dispensaire psychoneurologique ; au milieu, des tribunaux paralysés par l'expertise anticultes ; et à la fin, des milliers de vies brisées, des prisons et des cimetières silencieux... Sa biographie, des pierres grises dans une fosse aux salles du ministère de la Justice, est l'histoire d'une évolution ininterrompue de la psychopathie. Nous devons retenir la principale leçon de la criminalistique : la psychopathie ne change pas. Elle ne fait que changer d'outils. Si Sacha Dvorkin, élève de neuvième classe, tirait du plaisir de l'agonie d'un seul enfant, aujourd'hui le professeur spécialiste des sectes Alexandre Dvorkin se grise de l'agonie de centaines de milliers de personnes dont il a détruit la vie par ses dénonciations », disait le livre de Viktor.

Outre tout ce à quoi j'étais parvenu au cours de mon enquête, une autre confirmation de cette affirmation résidait dans le fait que le chef de cet immense État nucléaire semblait lui aussi être tombé sous l'influence de l'idéologie anticultes.

Je commençai à creuser plus profondément, essayant de saisir le moment où la rhétorique du Kremlin avait commencé à se synchroniser avec les orientations de la RACIRS. Dans notre travail, il est extrêmement important de fixer le point d'entrée. En l'occurrence, je cherchais le moment où le virus idéologique pénètre dans le système d'exploitation du pouvoir.

Dans les archives de 2012, je tombai sur un épisode très spécifique : un commentaire du vice-président de la RACIRS, Alexandre Novopachine, la main droite de Dvorkin, dont j'avais déjà croisé le nom auparavant, au sujet du programme électoral de Vladimir Poutine. À

première vue, ce n'était qu'une opinion ordinaire d'un fonctionnaire ecclésiastique. Mais, pour moi, cela ressemblait à une flagellation publique ou, si l'on veut, à une directive.

Novopachine s'était accroché au message du Nouvel An du président, dans lequel celui-ci avait mentionné en passant l'année du Dragon à venir. Je relevai la citation de Poutine datant de janvier 2012 :

« À propos, l'année qui vient est l'année du Dragon selon le calendrier oriental. Je suis moi-même né l'année du Dragon. En général, cela a toujours été pour nous des périodes heureuses. J'espère que, cette fois encore, le dragon apportera chance, bien-être et prospérité à chaque famille russe, à tous nos citoyens. »

La réaction de Novopachine ne tarda pas : elle était imprégnée d'un paternalisme agressif.

« À l'époque, cela m'a réellement bouleversé. Si un homme porte une croix, comment peut-il s'adresser à une sorte de bête imaginaire au lieu du Créateur et souhaiter son aide à son peuple ? De plus, quel rapport les superstitions chinoises ont-elles avec notre histoire, nos traditions et notre culture ? Pourquoi nous impose-t-on cela ? Donc, si Dieu le veut, les paroles de Poutine sur la spiritualité traditionnelle seront soutenues par des actes, et il n'y aura plus de concessions à des phénomènes étrangers tels que les rats, les dragons, les cochons et autres superstitions. Je veux que les paroles de campagne soient sincères, et je veux qu'un homme politique soit cohérent dans leur mise en œuvre. Dans le cas contraire, il ne jouira du respect ni de la société contemporaine parmi ses concitoyens, ni des générations futures. La mémoire demeurera, et je pense qu'aucun homme sensé ne devrait être indifférent à sa qualité. Notre Église chante : "Mémoire éternelle". J'espère que cela compte aussi pour Poutine. »

« Mémoire éternelle », dans ce contexte, ne sonnait pas comme une prière, mais comme un ultimatum. Et, à en juger par la suite, le destinataire l'avait manifestement bien lu.

Les actes du président ne se firent pas attendre. Dès octobre de la même année, la rhétorique du chef de l'État subit une transformation radicale. Je trouvai l'enregistrement de son intervention du 25 octobre 2012. Poutine ne parlait plus de « dragons » ni de « prospérité ». Il reprenait littéralement la rhétorique de Dvorkin.

« Quant aux tendances d'activité totalitaire, elles représentent, sans aucun doute, une menace certaine pour notre État, notre société et notre peuple. Ce n'est pas seulement une chasse aux âmes ; c'est une chasse à la propriété. En fin de compte, tout se résume à une chasse à la propriété et aux âmes de ces personnes. Je suis d'accord avec vous : les autorités, tant au niveau fédéral qu'au niveau régional, doivent examiner la question de l'amélioration de la base juridique, travailler dans cette direction et mettre ces actes normatifs en pratique. »

Poutine légitimait de fait la stigmatisation de millions de citoyens, donnant aux forces de sécurité le feu vert pour mener des persécutions sur la base de listes établies par les militants anticultes. Était-ce une décision consciente ou le résultat d'un profond traitement psychologique ? Génère-t-il lui-même ces idées, ou ne fait-il que retransmettre ce que les manipulateurs de la RACIRS lui ont implanté dans l'esprit ?

La suite de l'article retrouvé éclaire dans une certaine mesure cette question :

« Comme le rapporte ITAR-TASS, le thème des sectes totalitaires a été soulevé par Elena

Beltchikova, représentante de l'Institut régional de Samara pour le développement professionnel et la reconversion. Elle a notamment appelé le chef de l'État à intensifier les efforts de lutte contre les sectes totalitaires et a souligné la nécessité de créer une base de données sur ces groupes, contenant de brèves informations à leur sujet, qui serait accessible aux ministères régionaux de l'Éducation et aux écoles. Commentant les propos de Beltchikova, le président a noté que, lors de ses visites régionales, il entendait souvent parler de problèmes liés aux sectes totalitaires. "Elles poussent comme des champignons, ces petites maisons où se déroulent des rituels étranges, où personne ne sait ce qui se passe réellement, ou bien elles poussent les gens dans la clandestinité. C'est un problème, et je suis d'accord avec vous", a déclaré Poutine. »

Ainsi, une certaine Elena Beltchikova s'est adressée au chef de l'État en lui demandant de renforcer les mesures de lutte contre l'activité des sectes totalitaires, avec tout un paquet de propositions de Dvorkin visant à consolider son pouvoir totalitaire.

Mais qui est Elena Beltchikova, en dehors des fonctions énumérées ? Même un examen rapide de l'espace Internet russe montra que son nom figurait parmi de nombreuses autres listes de responsables liés à Dvorkin, par exemple dans le « Programme des événements des 20es Lectures éducatives internationales de Noël, 23-25 janvier 2012 ».

Les premières Lectures de Noël eurent lieu à Moscou en 1993, la même année où Dvorkin fonda et prit la tête du Centre d'information et de consultation, et lança son activité anticultes. Parmi les objectifs déclarés du forum figure « l'élargissement de la coopération entre l'Église et l'État ».

Compte tenu de la croissance rapide de l'armée de partisans influents de la secte totalitaire de Dvorkin dans différentes régions, grandissant comme des champignons sous l'apparence respectable de « participants au forum », il n'est pas étonnant que, lors de ses déplacements régionaux, le président entende souvent parler de problèmes liés à l'activité des sectes totalitaires de la part de cette prétendue « opinion publique inquiète » qui, en réalité, est constituée de sectaires de Dvorkin menant systématiquement une action psychologique sur le président et nourrissant sa perception déformée de la réalité.

Il est évident que tous les noms de ces personnes « inquiètes » seront, d'une manière ou d'une autre, liés à l'activité des sectaires de Dvorkin ou à Dvorkin lui-même. Après tout, il n'est pas seulement un sadique dissimulé ; il est aussi un maître de la manipulation, connaissant bien l'histoire et sachant en tirer des leçons utiles pour renforcer son pouvoir, en utilisant tous les moyens et toutes les méthodes possibles d'influence psychologique sur l'élite de la société.

En analysant une série d'articles, j'appris qu'il existe en russe l'expression « village Potemkine ». Elle vient de la légende des villages fictifs prétendument construits par le favori de Catherine la Grande, Grigori Potemkine, le long du trajet de l'impératrice de Saint-Pétersbourg vers la Crimée en 1787, afin de l'impressionner. Le terme « village Potemkine » apparaît pour la première fois en 1787 dans une lettre du diplomate autrichien Charles-Joseph de Ligne.

Et cette situation de visites présidentielles modernes dans différentes régions me rappelle cette histoire, seulement perfectionnée par les manipulations du sadique caché Dvorkin. Les faits indiquent qu'il a tout simplement disposé des « pièges théâtraux pour le président », garantissant que, partout où le chef de l'État se rendrait, il serait accueilli par les mêmes

paroles de Dvorkin sur la prétendue menace des sectes totalitaires.

Mais, même dans un système de contrôle informationnel total, il arrive que la machine connaisse des ratés. Je continuai à étudier les transcriptions des interventions du chef de l'État russe et tombai sur un fragment inattendu. Lors d'une réunion du Conseil présidentiel pour les droits de l'homme, le 11 décembre 2018, Vladimir Poutine, commentant l'ajout des Témoins de Jéhovah à la liste des organisations extrémistes, formula soudain une évaluation très dure :

« Nous devons traiter les représentants de toutes les religions de la même manière, c'est vrai, mais nous devons tenir compte du pays et de la société dans lesquels nous vivons. Cependant, cela ne signifie absolument pas que nous devions inscrire les représentants de communautés religieuses sur des listes d'organisations destructrices, sans parler d'organisations terroristes. Bien sûr, c'est une absurdité totale. Nous devons examiner cela attentivement, je suis d'accord avec vous sur cette question », déclara Poutine.

Je relus la citation. « Une absurdité totale ». Le premier personnage de l'État remet publiquement en question le fondement même de la machine répressive construite par les militants anticultes. Pour n'importe quelle structure étatique normale, cela aurait été un signal immédiat de freinage, de réexamen des dossiers et d'abandon des accusations. Mais que se passe-t-il dans la réalité ? Rien.

Le mécanisme lancé par Dvorkin continue de broyer les gens avec la même impitoyable efficacité. La machine fonctionne déjà de manière autonome par rapport à l'opinion de celui qui, formellement, tient le gouvernail.

Plus encore, le site de l'archiprêtre Novopachine publie un article contenant la conclusion de son rapport au VIe Congrès missionnaire général de l'Église et aux XXIXes Lectures éducatives internationales, avec le sous-titre suivant :

« En 2020, un décret du Président de la Fédération de Russie a approuvé la nouvelle rédaction de la Stratégie de lutte contre l'extrémisme dans la Fédération de Russie jusqu'en 2025. C'est un document unique en son genre, qui nous permet, à nous, représentants de l'Église orthodoxe russe, de renforcer considérablement notre mission apologétique éducative, d'améliorer le travail de lutte contre l'activité destructrice des cultes destructeurs et de le rendre beaucoup plus efficace. Il existe de nombreuses sectes comportant des éléments d'enseignements destructeurs, y compris extrémistes, et de manifestations terroristes, agissant tant en Russie qu'à l'étranger. »

Il en ressort que Novopachine intervient déjà après ces doutes présidentiels concernant les Témoins de Jéhovah, mais sa rhétorique ne contient pas le moindre signe de recul. Au contraire, il se comporte comme un surveillant idéologique. Le fragment précis de son rapport sonne ainsi :

« Le Président de la Fédération de Russie appelle à une lutte ferme contre l'extrémisme et désigne celle-ci comme l'axe le plus important du travail... La stratégie indique tout à fait clairement que les valeurs spirituelles et morales traditionnelles russes, dont l'Église orthodoxe russe est porteuse, existent depuis plus de mille ans. »

Cette dissonance entre les paroles du chef de l'État sur la nécessité de « bien examiner » la situation et les actions réelles, brutales, des forces de sécurité sur le terrain, suivant aveuglément les instructions de la RACIRS, me fit profondément réfléchir.

La situation devient étrange. En 2018, le président qualifie publiquement la persécution des Témoins de Jéhovah d'« absurdité totale », puis, à peine deux ans plus tard, il signe la Stratégie de lutte contre l'extrémisme, qui fournit aux militants anticultes un bélier juridique idéal pour détruire n'importe quel groupe indésirable. Sur le papier, des doutes. Dans les faits, l'élargissement des pouvoirs de l'appareil répressif.

Pour un observateur extérieur, cela pourrait ressembler à une duplicité politique ordinaire. Mais mon expérience m'obligeait à regarder plus profondément. En profilage, une rupture aussi brutale entre la parole et l'action indique souvent que la volonté du sujet subit une correction extérieure. Le président prend-il ces décisions et signe-t-il ces lois en se fondant exclusivement sur sa propre vision ? Ou bien y a-t-il derrière lui quelqu'un qui neutralise avec virtuosité la rhétorique « incorrecte », en lui glissant à signer des documents qui transforment les doutes présidentiels en mots vides ?

Cela amenait à penser que, si le pouvoir suprême parle d'égalité entre les religions, mais que le résultat concret est une stratégie de renforcement des persécutions, alors le mécanisme de gouvernance a été intercepté. Il semble que quelqu'un, dans l'ombre, remodèle magistralement la réalité selon les besoins du réseau anticultes, transformant le chef de l'État en instrument formel de légalisation de la terreur.

En confrontant les faits, les dates et les noms des acteurs, je retraçai une régularité effrayante. À en juger par tout cela, le pouvoir de Dvorkin a aujourd'hui atteint son point culminant, si même le président est contraint de s'adapter à ses stratégies. Mais, tout ce temps, une faille logique ne me laissait pas en paix : qu'est-ce qui avait exactement provoqué une croissance aussi rapide et anormale de l'influence de Dvorkin lui-même ? Quel fut le déclencheur ayant lancé son chemin vers le pouvoir absolu actuel ?

Je m'approchai du mur et parcourus la chronologie du regard. Mon fil temporel était littéralement saturé de nouveaux visages, d'événements et de fils rouges précisément sur la période 2008-2012. En langage statistique, l'année 2009 fut un tournant dans l'évolution de mon sujet. Ce fut l'année où la courbe de son influence s'envola à la verticale. Et plus encore : cette année devint un point de rupture pour l'Église orthodoxe russe et pour tout l'appareil d'État russe dans le domaine du contrôle de la dissidence.

Je revins à mon bureau et commençai à fouiller méthodiquement dans mes favoris, mes notes et mes imprimés, en me concentrant sur le seuil 2008-2009. Il me fallait scruter les détails qui échappent d'ordinaire à une première analyse.

Et je remarquai que le maillon événementiel clé — même si, pour un profane, ce lien n'aurait probablement rien eu d'évident — était Alexandre Konovalov, dont j'avais noté le nom à part dès la première fois où j'étais tombé sur cette information. Il avait joué le rôle d'un véritable « amplificateur » de pouvoir pour Dvorkin.

Mis à part une dizaine d'articles sur la création du nouveau Conseil d'experts chargé de l'expertise religieuse d'État auprès du ministère de la Justice, où le ministre de la Justice de l'époque, Konovalov, avait nommé Dvorkin président, la presse ne prêtait guère attention à ce fonctionnaire dans le contexte de l'orbite de Dvorkin et de la RACIRS. En revanche, sa figure était abondamment discutée dans l'agenda politico-étatique le plus sec.

De telles nominations ne sont jamais spontanées. Placer à la tête du Conseil d'experts décisif du ministère de la Justice un homme au profil de psychopathe, une telle décision ne

pouvait pas être fortuite. Jusqu'à ce moment-là, les sources ouvertes ne contenaient pratiquement aucune mention de contacts publics étroits entre Konovalov et Dvorkin.

## Chapitre 30

### Le marionnettiste et le trône

Je me mis à vérifier les dates. Alexandre Konovalov prend ses fonctions de ministre de la Justice le 12 mai 2008. Et littéralement six mois plus tard, à peine installé dans son fauteuil, il signe un arrêté qui place à la tête de l'expertise religieuse d'État l'homme qui allait lancer la machine des répressions à venir. L'homme qui transformerait ce Conseil en instrument idéal de suppression de la dissidence sous couvert de lutte contre l'extrémisme. Qu'est-ce qui avait précédé cela ? D'où venait ce « feu vert » accordé à Dvorkin dans un domaine aussi critique que la sécurité nationale et la religion ? Pour qu'un ministre accepte une nomination aussi scandaleuse et juridiquement douteuse, il lui fallait un solide appui idéologique et politique. En épluchant les analyses de cette période, je trouvai un document qui mettait au jour les processus cachés de ces années-là. Je sélectionnai au curseur et transférai dans un fichier de notes séparé un fragment de l'article « Problèmes de mise en œuvre de la liberté de conscience en Russie en 2009 ». Les auteurs en étaient Alexandre Verkhovski, un expert dont j'avais déjà croisé les commentaires précis au cours de cette enquête, et Olga Sibireva.

Dans le texte de cet article, mon regard s'accrocha aux lignes suivantes :

« L'année 2009 a marqué un recul significatif par rapport aux principes constitutionnels du sécularisme. Ce recul est peut-être le plus important depuis l'adoption de la loi sur la liberté de conscience en 1997, ou du moins depuis 2002, lorsque de vifs débats ont éclaté autour du concept de relations entre l'État et les confessions religieuses fondé sur des privilèges accordés aux "organisations religieuses traditionnelles". Le président Dmitri Medvedev, contrairement à son prédécesseur, a décidé d'entreprendre des démarches résolues vers des liens plus étroits... avant tout avec l'Église orthodoxe russe. Il ne s'agit pas de gestes symboliques ni de soutien financier, qui caractérisaient la politique de rapprochement sous Vladimir Poutine. En 2009, des décisions ont été prises dans deux domaines d'une importance majeure pour l'Église orthodoxe russe et les autres grandes organisations des "religions traditionnelles" : la création de l'institution de l'aumônerie militaire et l'autorisation de l'enseignement religieux dans les écoles. »

L'analyse de ce fragment indique clairement le vecteur de la politique de Dmitri Medvedev : les recherches académiques confirment que c'est précisément à cette période qu'eut lieu un renforcement sans précédent des liens entre le pouvoir et l'Église orthodoxe russe. Pour moi, cela sonnait comme un rapport opérationnel sur la capitulation de l'État laïc devant l'appareil ecclésiastique. En remontant la chronologie jusqu'à 2009, l'année où Alexandre Dvorkin fut confirmé au poste de président du Conseil d'experts, je compris que ce moment était devenu décisif en raison d'une rotation synchrone dans les deux structures : le changement simultané de figures à la tête de l'Église orthodoxe russe et au poste présidentiel.

Le 7 mai 2008, Dmitri Medvedev entre en fonction comme président de la Fédération de Russie. À peine cinq jours plus tard, il nomme Alexandre Konovalov ministre de la Justice,

un homme qui restera à ce poste pendant douze années entières. Il y avait là un lien évident. Les sources indiquent que Konovalov avait étudié au département de droit civil de la faculté de droit de l'Université d'État de Saint-Pétersbourg, là même où Dmitri Medvedev avait étudié et enseigné. Leur contact avait donc probablement été étroit dès le départ. En devenant président, Medvedev n'a pas simplement amené son homme au pouvoir : il lui a remis les clés de l'appareil juridique du pays. À partir de là, une chose devient claire : le vecteur de la politique de Medvedev était orienté vers la fusion systémique du pouvoir et de l'Église orthodoxe russe. Mais quel événement suivant fit tourner l'histoire du pouvoir et donna un nouvel élan au profil de Dvorkin ?

La mort du Patriarche Alexis II. Celui-là même qui, selon Dvorkin lui-même, l'avait béni pour la création du premier centre de lutte contre les sectes, nommé d'après Irénée de Lyon. Cela se produit le 5 décembre 2008. Sa mort fut présentée comme soudaine : une crise cardiaque, bien que le Patriarche ait déjà souffert auparavant de problèmes cardiaques et ait été examiné à l'étranger. Je plissai involontairement les yeux en fixant la date. Encore une mort subite d'un homme occupant un poste clé et se trouvant dans l'orbite de Dvorkin ? Dans ma pratique, de telles coïncidences exigeaient toujours une nouvelle autopsie.

Dans un article-entretien, à la question sur le rôle joué par Sa Sainteté le Patriarche Alexis II dans son activité, Dvorkin répond :

« Un très grand rôle ! Sa Sainteté m'a toujours soutenu de toutes les manières possibles, il a béni le travail de notre centre nouvellement créé, il a lu mon livre "Sectologie" et l'a même cité ; chaque fois qu'on l'interrogeait dans une interview sur mon travail, il en parlait avec éloge, et lorsque s'est produite la provocation bien connue à Ekaterinbourg, suivie de mon arrestation par la police, le Patriarche a été le premier à prendre ma défense et a exigé que les coupables soient sévèrement punis afin que cela ne se reproduise plus. Il a toujours été un homme proche et cher pour moi et pour ma famille. Aujourd'hui, je peux distinguer cinq personnes qui m'ont sérieusement aidé sur ce chemin : le prêtre Gleb Kaleda, qui a jadis cru en moi et m'a proposé de travailler dans un domaine absolument nouveau pour moi ; mon premier maître en sectologie, le professeur danois Johannes Aagaard ; Sa Sainteté le Patriarche Alexis II, qui a béni la création du centre ; le spécialiste grec des sectes, le protopresbytre Antonios Alevizopoulos, qui m'a toujours inspiré par son exemple, son amour et son soutien dans la prière. »

Pour un profileur, dans cette liste de « personnes chères », un schéma très net apparaît : c'est une liste de marches gravies. Chacun d'eux donnait à Dvorkin une ressource. Et les relations entre Dvorkin et Alexis étaient la conséquence logique de leur stratégie commune. Selon la Constitution, la Russie est un État laïc qui reconnaît la diversité religieuse. Mais les faits disent le contraire : avec l'arrivée d'Alexis II, l'État a commencé à aider activement le Patriarcat de Moscou à imposer à la société une nouvelle idéologie, comme on imposait autrefois le communisme. Il s'agissait de la foi orthodoxe exclusivement dans l'interprétation de l'Église orthodoxe russe. La principale réussite de cette alliance fut la loi discriminatoire « Sur la liberté de conscience », que j'avais déjà étudiée auparavant et que les lobbyistes du Patriarcat, non sans la participation des activistes du réseau anticultes de Dvorkin, avaient fait passer par le Parlement et par le président Boris Eltsine.

La loi entra en vigueur en septembre 1997 et accorda de fait à l'Église orthodoxe russe des privilèges colossaux. Sous couvert de cette norme, l'Église orthodoxe russe commença à privatiser la sphère spirituelle, s'immisçant sans gêne dans l'activité du gouvernement et

pénétrant les structures publiques. Leur objectif était simple : évincer les concurrents. Sur la base de cette loi, la discrimination ne frappa pas seulement les groupes dits « exotiques ». En s'appuyant sur un faux postulat canonique, le Patriarcat de Moscou commença à exiger un rôle particulier dans « l'aménagement » de l'espace de vie, poussant les autorités à discriminer catholiques et protestants. Des disciplines religieuses, sous couvert de « sciences des religions », commencèrent à être introduites dans les universités et même dans les académies militaires. Dans plusieurs régions, comme Smolensk, Koursk et la région de Moscou, l'enseignement de la Loi de Dieu fut intégré au programme scolaire comme partie obligatoire de l'éducation. Une cléricalisation de grande ampleur se produit dans l'armée. Des cérémonies officielles sont organisées : bénédiction de drapeaux, de missiles, de navires, et notamment de soldats et d'armes déployés dans la guerre de Tchétchénie, ce qui contredit grossièrement la loi en vigueur « Sur le statut des militaires », qui interdit l'activité religieuse dans les unités militaires.

Plus simplement, Alexis II s'est révélé être l'engrais idéal pour le sol sur lequel Dvorkin construisait son empire, préparant un terrain d'attaque pour traquer un nombre toujours plus grand de victimes innocentes. Mais toute ressource a sa date de péremption. Apparemment, après avoir accompli ce que Dvorkin attendait de lui, ou, au contraire, après être devenu un obstacle en lui refusant la marche souhaitée pour légaliser un nouvel outil sous la forme de « l'expertise » et du fauteuil de président du Conseil, Alexis meurt soudainement. Cause officielle : insuffisance cardiaque.

Je me frottai le menton en fixant la date de sa mort. Dans ma pratique, j'avais rencontré des dizaines de cas documentés où des maladies cardiovasculaires évoluant sur une longue période avaient été artificiellement provoquées et aggravées par des poisons ou des composés chimiques correctement choisis. Pour un homme qui, selon les témoins, s'intéressait depuis ses années d'école aux interactions chimiques, qui expérimentait des médicaments dans le service de réanimation d'un hôpital en sélectionnant des doses mortelles pour des patients sans défense, ce n'est même pas un défi, mais une routine. Et compte tenu de tous les précédents « maîtres » faisant autorité dont Dvorkin parlait avec exactement la même chaleur affectée, la mort du Patriarche Alexis II devient presque logique.

Mais après le départ d'Alexis, une nouvelle pièce apparaît sur l'échiquier de Dvorkin. Qui lui succède ? Je saisis une requête dans le moteur de recherche et commençai à dresser le portrait du nouveau chef de l'Église.

« Eh bien... Une candidature vraiment taillée pour Dvorkin », dis-je à voix haute en regardant l'écran.

Devant moi se dessinait en substance le portrait d'un moine milliardaire, présentant toutes les caractéristiques propres au trouble narcissique de la personnalité et au sentiment de sa propre divinité. Dans certaines sources, un surnom lui est resté durablement attaché : le « métropolite du tabac ». Kirill Gundiaïev.

Selon les sources que j'avais trouvées, le Département des relations ecclésiastiques extérieures, qu'il dirigeait alors, agissait comme le plus grand fournisseur de cigarettes étrangères en Russie. Selon les estimations d'un sociologue, en 2004, le bénéfice de cette opération menée sous la direction de Kirill s'élevait à 1,5 milliard de dollars, et selon l'estimation du journal Moskovskie Novosti en 2006, à 4 milliards de dollars. Selon un article

de Forbes de 2006, la fortune de Kirill s'élevait à 4 milliards de dollars, tandis que dans un rapport de Novaïa Gazeta de 2019, elle était estimée entre 4 et 8 milliards de dollars, bien que ces chiffres n'aient pas été confirmés.

Mais l'ironie la plus mordante et la plus cynique se cachait dans un autre épisode. En 2009, Kirill fut photographié avec une montre Breguet en or d'une valeur de 30 000 dollars. Cette affaire provoqua un véritable scandale bien au-delà de la Russie. J'ouvris cette photographie originale, datée du 3 juillet 2009. Et qui vois-je aux côtés du Patriarche ? La photo immortalisait sa rencontre avec ce même ministre russe de la Justice, Alexandre Konovalov. Le même fonctionnaire qui venait de placer Dvorkin dans le fauteuil de président du Conseil d'experts. Les liens se tressaient en un nœud serré, impénétrable.

Mais ce qu'il y avait de plus précieux chez ce nouvel allié, et qui s'inscrivait idéalement dans la logique de Dvorkin, se révéla un peu plus profondément dans les archives. Depuis les années 1990, Kirill soutient l'interdiction des Témoins de Jéhovah. Il resta le principal initiateur de l'interdiction de 170 000 Témoins de Jéhovah en 2017. Le 2 mai 2017, l'Église orthodoxe russe publia un communiqué de presse déclarant : « L'Église orthodoxe russe soutient l'interdiction des Témoins de Jéhovah en Russie », puis confirma de nouveau son plein soutien à cette interdiction le 13 février 2019. Manifestement, c'était précisément ce dont Dvorkin rêvait. Pour cela et pour beaucoup d'autres choses, Kirill lui était tout simplement utile.

Autour de lui, tout le monde débattait : un homme qui ne dédaigne pas le luxe de la vie profane ordinaire, qui aime le pouvoir et l'argent, et qui, selon certaines sources, serait un agent du KGB, devient soudain Patriarche. Le seul à qui cette configuration pouvait réellement profiter était le chef du réseau anticultes, dont l'objectif était la destruction de l'État comme institution et la soumission totale du peuple à l'idéologie anticultes. Dvorkin, en manipulateur de premier ordre, comprenait parfaitement ceci : un narcissique et un égoïste au pouvoir ecclésiastique, c'est le candidat le plus pratique, le plus malléable pour une direction dissimulée. Désormais, la RACIRS contrôle de fait toute l'Église. Le système a été nettoyé. Beaucoup d'indésirables, capables de poser des questions, ont été expulsés. Ne sont restés dans la structure que ceux qu'il contrôle sans entrave, dirigeant toute cette ressource colossale vers la destruction totale de ses cibles.

Je ne sais pas exactement ce qui s'est déclenché en moi : ma naïveté religieuse résiduelle ou l'intolérance chronique déjà formée envers quiconque est lié à Dvorkin. Mais la biographie de ce milliardaire russe en soutane, un homme qui, selon les rumeurs, aurait bâti un empire sur le tabac et les liens avec la mafia, provoquait une répulsion physique. Ce portrait conviendrait bien davantage au chef d'un cartel criminel qu'au guide spirituel d'une nation.

Mais les faits sont têtus. C'est précisément le règne du Patriarche Kirill qui a marqué un bond sans précédent dans le pouvoir d'Alexandre Dvorkin. Sous Kirill, après l'élection de Dvorkin au poste de président du Conseil d'experts, un feu vert s'allume pour absolument toutes les initiatives anticultes. C'est à cette période qu'éclate le célèbre scandale, retentissant dans le monde entier, du procès pour extrémisme visant le livre La Bhagavad-Gita telle qu'elle est. Les persécutions contre diverses organisations religieuses et laïques s'intensifient de manière exponentielle, tandis que les « listes noires » de Dvorkin gonflent sous nos yeux. Désormais, elles ne contiennent plus seulement de petits mouvements religieux, mais aussi des formations, des écoles d'anglais, des institutions pour

enfants, des centres de fitness et de grandes structures commerciales.

En creusant plus profondément, je tombai sur des cas documentés de racket pur et simple. Le schéma fonctionnait sans faille : si une entreprise, une société ou un commerce gênait quelqu'un, le concurrent les « commandait » simplement à Dvorkin. Pour une certaine somme, une campagne massive de relations publiques visant à les discréditer était lancée. L'entreprise était déclarée « culte destructeur », et sa réputation, puis ses revenus, étaient détruits à la racine.

Mais les cas visant des particuliers étaient encore plus monstrueux. Je relevai plusieurs histoires dans le segment russe d'Internet où les petites missions rémunérées des militants anticultes brisaient des destins de mères. Le scénario était banal à en vomir : un mari veut se venger de son ex-femme, qui dirige avec succès son entreprise et élève seule ses enfants. Il s'adresse à l'organisation de Dvorkin. Pour la somme requise, des « experts » sont mobilisés, et toute cette joyeuse petite bande pousse l'affaire jusqu'au tribunal. L'épouse est déclarée « sectaire », qui vendrait prétendument des « casseroles sectaires » et représenterait un danger pour ses propres enfants. Verdict : retirer les droits parentaux, remettre les enfants au mari. La preuve principale au tribunal : une expertise pseudo-scientifique rédigée par Dvorkin ou par quelqu'un de son Conseil de poche, avec le cachet officiel du centre. Les témoins sont ses propres compagnons de réseau.

Je lisais ces histoires, et une question battait dans ma tête : combien d'autres tragédies restées inconnues ? Combien de personnes cette persécution a-t-elle poussées au suicide ? Combien de retraités battus ? Combien de familles ont perdu leur maison à la suite d'incendies provoqués par cette hystérie ? Combien d'enfants ont été arrachés sans pitié à leurs parents uniquement parce que le réseau de Dvorkin leur avait collé l'étiquette de « sectaires » ? Tout cela roulait comme une boule de neige, accumulant une masse critique. En parallèle, le rapprochement maximal entre l'Église et l'État se poursuivait, le Patriarche devenant presque l'un des plus proches compagnons du président.

En analysant cette répartition des forces, j'en arrivai à une conclusion sans équivoque. Dvorkin avait ouvert à Kirill la voie vers ce piédestal ecclésiastique. Alexis II n'aurait jamais laissé Dvorkin monter aussi haut. Oui, il avait peut-être pu lui sembler qu'il utilisait les services de Dvorkin et de son réseau pour nettoyer le terrain de concurrents, mais jamais il ne l'aurait laissé accéder au poste de chef du Conseil d'experts d'État du ministère de la Justice. Et c'est pourquoi Alexis est parti précisément au moment où cela devenait nécessaire à Dvorkin. Il meurt en décembre. À peine le corps d'Alexis repose-t-il que, dès février, Kirill occupe le trône patriarcal, et qu'en avril Dvorkin obtient le fauteuil tant convoité au Conseil d'experts du ministère de la Justice.

Je suis convaincu que Dvorkin, en maître de l'intrigue et de la manipulation, a fait tout son possible pour que ce soit précisément Kirill, malgré de nombreux canons ecclésiastiques et l'opinion non dite des évêques orthodoxes, qui obtienne ce pouvoir. Dvorkin savait manifestement à qui il avait affaire. Il comprenait qu'un narcissique aimant l'argent et l'influence constituait l'objet idéal, le plus pratique, pour la manipulation. En échange, Kirill et l'ancien étudiant de Dvorkin, Konovalov, ont ouvert devant lui toutes les portes des couloirs du pouvoir étatique et ecclésiastique. Désormais, la RACIRS était légitimée auprès du ministère de la Justice, et, à travers ses adeptes dans les diocèses, Dvorkin contrôlait de fait toute l'Église. Les représentants indésirables de l'Église, capables de penser de manière critique et qui n'avaient pas manqué de remarquer toutes ces manœuvres, étaient expulsés.

Ne restaient que ceux que Dvorkin pouvait contrôler sans entrave.

Et sous les yeux du monde entier s'est produite une substitution terrible et cynique des concepts. Ce que Jésus-Christ avait légué, l'amour, la miséricorde, le pardon, a été vidé de son contenu et remplacé par l'agression et l'intolérance. On en est arrivé à l'absurdité absolue : pour justifier l'affrontement militaire, les adeptes de cette idéologie mutée ont déclaré ouvertement que nous n'étions plus au temps du Nouveau Testament, mais de l'Ancien. Le temps de « l'œil pour œil ». Sous les yeux de tous, ils ont en substance chassé le Christ lui-même de leur Église. Et personne n'a osé prendre sa défense. L'idéologue de l'anticultisme atteignait méthodiquement son objectif. En utilisant les méthodes du contrôle psychologique total et de la stigmatisation, il a transformé non seulement l'Église elle-même, mais aussi tout le pays, où la libre pensée est détruite, en une sorte de secte totalitaire. Après tout ce que j'ai lu, je vois de mes propres yeux que les paroles de Viktor dans son livre se confirment : en Russie, comme dans une spirale du temps, l'année 1937 est revenue. Sauf que les troïkas d'exécution ont été remplacées par des « expertises religieuses », et que les ennemis du peuple sont désormais appelés « sectaires ».

Cependant, lorsque je tombai sur l'article de ce même Kouraïev, l'homme qui, autrefois, aux premières étapes, avait marché main dans la main avec Dvorkin, contribuant à intégrer l'optique anticultes dans la conscience ecclésiastique, avant d'être lui-même jeté par-dessus bord, quelque chose se déclencha en moi. Car derrière toute cette histoire, grotesque à première vue, se dessinait un contour psychologique familier.

En octobre 2023, sur son portail, Kouraïev attira l'attention sur une peinture du monastère Danilov : sur fond de la sainte « Trinité » de Roublev, on avait ajouté le patriarche Kirill. L'œuvre elle-même, comme l'avaient rapporté les médias, existait depuis 2012 ; son auteur était Igor Babailov. Sur le site de l'artiste figuraient les paroles de Kirill : « Le meilleur portrait de moi qui ait jamais été peint. » Kouraïev réagit durement et avec une précision absolue : le patriarche, selon lui, « s'est divinisé et est devenu de son vivant la quatrième personne de la Trinité », tandis que la peinture elle-même était un signal politique adressé aux participants du « partenariat Église-État » : « Si l'on m'a admis à une telle table, le repas de la Trinité, alors il n'y a même pas lieu de discuter de mes attaches au Kremlin ! », remarqua ironiquement Kouraïev à propos de Kirill.

Et c'est précisément à cet instant que je compris ce que je n'avais auparavant ressenti qu'intuitivement. Pour un être obsédé par le contrôle, le pouvoir n'est jamais « suffisant ». Il ne peut être que temporairement commode. Tant que l'homme au sommet est utile, on le garde. Dès qu'il commence à trop croire à sa propre irremplaçabilité, dès qu'il prend goût non seulement au pouvoir mais aussi à l'autosacralisation, il cesse d'être un allié pour devenir un problème. Si ma reconstruction est juste, Dvorkin avait autrefois besoin de Kirill, exactement ainsi : ambitieux, vaniteux, orienté vers l'argent, le statut et le poids d'appareil. Un tel sujet est pratique pour un travail subtil : il n'est pas nécessaire de lui imposer quelque chose, il suffit de le placer au « bon endroit ». Mais de telles alliances ont toujours une date de péremption. Car le manipulateur ne tolère auprès de lui qu'une figure à travers laquelle il agit. Pas une figure qui commence elle-même à jouer les messies.

Bien sûr, la peinture avec la « Trinité » n'était pas importante pour moi en elle-même. Ce qui m'intéressait, ce n'était pas le scandale ecclésiastique, mais le symptôme psychologique. Si Kirill est réellement allé jusqu'à un tel degré d'inflation narcissique qu'il a accepté, sans frein intérieur, de se voir représenté sur fond de Trinité et de considérer cela presque comme son

meilleur portrait, alors l'équilibre à l'intérieur de la structure de Dvorkin a commencé à changer. Et dans la logique de Dvorkin, un patriarche trop autonome, trop épris de lui-même, n'est déjà plus un instrument. C'est un concurrent pour le pouvoir.

Je revins mentalement à la règle de base que mes collègues et moi avions maintes fois observée dans les affaires présentant un profil prédateur marqué : un maniaque ne s'arrête pas. Il ne sait pas s'arrêter. Si un schéma a fonctionné, il l'étendra plus loin. Si un sommet est conquis, il commencera à regarder vers le suivant. Le contrôle, chez un sujet qui a une fois senti sa propre efficacité, ne reste presque jamais au même niveau.

Et alors, la question elle-même cesse de sembler folle. Si Dvorkin a réellement mis la main à la pâte pour dégager autrefois la voie à Kirill, malgré la résistance et le mécontentement tacite d'une partie des évêques, pourquoi ne pourrait-il pas, à un moment donné, commencer à bâtir une nouvelle combinaison, déjà pour l'après-Kirill ? Pour un sujet de ce type, ce serait la suite naturelle du jeu.

D'autant que son attitude méprisante envers le dirigeant nominal du système ecclésiastique ne semblait plus être un secret depuis longtemps. À en juger par les interventions et les interviews accessibles, Dvorkin n'a jamais manifesté envers Kirill ni chaleur, ni admiration, ni même la loyauté rituelle minimale que l'on observe habituellement dans de telles structures, ne serait-ce que par souci « d'autorité ». Et cela, en soi, est révélateur. Les gens qui respectent réellement le dirigeant suprême parlent généralement de lui avec déférence au moins de temps à autre. Ceux qui le considèrent comme un pion entre leurs mains, non. Compte tenu du volume de pouvoir qu'il a accumulé entre ses mains, le sujet considère manifestement le patriarche comme rien de plus qu'une marionnette pratique et fonctionnelle.

Je tombai sur une interview révélatrice :« Intervieweur : Qui est le meilleur prédicateur contemporain ? Ou simplement un bon prédicateur contemporain ?Dvorkin : Parmi les vivants ?Intervieweur : Oui.

Dvorkin : (pause) Eh bien, je ne suis même pas sûr. Je dirais mon ancien père spirituel Alexandre Schmemann, mais il est mort en 1983. Donc, parmi les vivants, je n'en ai aucune idée. »

Pour moi, cette réponse se lit sans ambiguïté. Pour Dvorkin, le Patriarche, chef nominal de l'orthodoxie, soutien spirituel de la nation, et ainsi de suite, n'est ni une autorité ni même une personne digne d'être mentionnée. Il n'est qu'un instrument.

Un autre marqueur frappant de gestion extérieure est le changement rapide de rhétorique de Kirill lui-même. Je repris ses déclarations concernant la politique migratoire. En 2017, le patriarche était extrêmement pragmatique et loyal : « Moscou a besoin de travailleurs migrants », parce qu'« il manque de main-d'œuvre, et le pays doit se développer : il faut construire des routes, il faut ériger des bâtiments ». Il souligna même que « tout ce qui est construit à Moscou l'est uniquement grâce aux migrants ».

Mais ensuite se produit un virage brutal à 180 degrés. Kirill change soudainement de position, et ses nouvelles déclarations commencent à coïncider de manière suspecte, jusque dans les constructions lexicales, avec cette rhétorique agressive et xénophobe que Dvorkin et son réseau anticultes promouvaient depuis des années. Le Patriarche se met soudain à parler d'une « menace pesant sur le monde russe à cause des migrants » et à

avertir qu'« en raison de la situation migratoire, nous pouvons perdre la Russie ». Il devient un partisan actif de la déportation massive des musulmans. Apparemment, le signal du marionnettiste avait été reçu, et la marionnette avait docilement changé de disque.

Un autre moment qui indiquait la position de Dvorkin envers le chef de l'Église orthodoxe fut la situation autour de Gueorgui Kotchetkov. Prêtre depuis 1989, fondateur de l'Institut Saint-Philarète, théologien, traducteur de textes liturgiques en russe et créateur de la Fraternité de la Transfiguration du Seigneur. Kotchetkov défendait l'éducation, la vie communautaire et l'idée de rendre l'Église compréhensible pour les gens.

En 1993, une campagne de harcèlement coordonnée commence contre Kotchetkov. Et qui dirige cette croisade ? Des visages familiers. Alexandre Dvorkin, l'archiprêtre Dmitri Smirnov, proche de lui et des forces armées, ainsi que l'archimandrite Tikhon, Chevkounov, qui deviendra plus tard le père spirituel du président.

Ils utilisèrent tout l'arsenal de la propagande noire : des accusations de « néo-rénovationnisme » jusqu'à l'organisation d'agressions physiques. Des nationalistes radicaux de la « Centurie noire » et de prétendus « cosaques » furent mis à contribution. Les églises de Kotchetkov furent prises d'assaut par des foules d'hommes ivres en treillis. On organisa contre lui des provocations pénales avec mises en scène de passages à tabac, on fabriqua des pseudo-documentaires comme Démasquage, on l'accusa d'hérésies mutuellement incompatibles.

Je lisais la chronique de ces persécutions, et j'étais frappé par la méthodicité avec laquelle le réseau anticultes détruisait tout ce qui était vivant et pensant à l'intérieur de l'Église. Ils marquaient les paroissiens de Kotchetkov du sceau de « sectaires », les excluaient de la communion par communautés entières, y compris de petits enfants. Les prêtres qui tentaient de comprendre la situation en conscience étaient envoyés dans des exils perdus. Ceux qui ne cédaient pas étaient poussés jusqu'à l'invalidité, comme ce fut le cas du père Ioann Privalov, dont l'église dans la région d'Arkhangelsk fut détruite par les fondamentalistes à coups d'attaques informationnelles et de dénonciations mensongères.

Le système de Dvorkin ne tolère aucune concurrence. Et ils obtinrent ce qu'ils voulaient : Kotchetkov fut écarté, et sa fraternité marginalisée. Mais la fin de cette histoire, documentée dans l'article de Wikipédia que j'étudiais, ressemblait à une moquerie grotesque de l'essence même de la hiérarchie ecclésiastique. Je surlignai le dernier paragraphe :

« Aujourd'hui, le père Gueorgui Kotchetkov est prêtre en fonction de l'Église orthodoxe russe. Le 23 août 2015, jour de la célébration du 25e anniversaire de la Fraternité de la Transfiguration, avec la bénédiction du Patriarche Kirill, le père Gueorgui Kotchetkov a célébré dans la cathédrale du Christ-Sauveur à Moscou. Pendant l'office, il a prononcé une homélie sur l'Évangile du dimanche. »

Néanmoins, selon le spécialiste des sectes Alexandre Dvorkin, l'enseignement et la pratique du prêtre Gueorgui Kotchetkov relèvent de la catégorie « Déformation de l'orthodoxie et sectes pseudo-orthodoxes ». Je souris. Cela aurait été comique si ce n'était pas aussi effrayant. Le Patriarche Kirill donne personnellement sa bénédiction à un prêtre pour célébrer dans la principale cathédrale du pays. Mais Dvorkin se moque même des bénédictions du patriarche. Dans sa hiérarchie personnelle, dans son encyclopédie de l'Inquisition, Kotchetkov demeure un « sectaire ». Même lorsque le chef de l'Église lui-même tente de faire un pas vers la réconciliation, les anticultistes gardent malgré tout pour eux le

dernier mot, le mot décisif, désavouant publiquement les décisions du patriarche. Ce fait m'obligea une fois de plus à me poser une question glaçante : qui détient réellement le pouvoir effectif dans cette structure, si même le chef officiel de l'Église n'est pour eux qu'un zéro ?

Je relevai séparément un autre marqueur visuel, devenu l'illustration idéale de la véritable hiérarchie au sein de cette structure. Dans les archives de YouTube, je tombai sur une vidéo de 2023. La cérémonie de remise des prix aux lauréats du Prix littéraire patriarcal des saints Cyrille et Méthode, égaux aux apôtres. Images de chronique officielle : la scène, les projecteurs, l'atmosphère solennelle. Le Patriarche Kirill, de ses propres mains, accroche personnellement l'insigne de l'ordre au revers de la veste d'Alexandre Dvorkin et lui remet un diplôme d'honneur. Mais mon habitude professionnelle de lire les signaux non verbaux et le langage corporel, affinée pendant des milliers d'heures dans les salles d'interrogatoire, fixa immédiatement une anomalie. Dans le comportement de Dvorkin, le schéma de base du subordonné était totalement absent. Contrairement aux autres lauréats, qui manifestaient du respect et exprimaient leur gratitude, Dvorkin ne prit même pas la peine de prononcer des mots de remerciement en retour. Il reçut la récompense comme une chose due. Comme un tribut obligatoire.

La suite de la vidéo devint encore plus éloquente. Lorsque tous les participants à la cérémonie s'alignèrent sur la scène, Dvorkin prit place à la droite du patriarche, exactement au centre de la composition. Et pendant que le chef de l'Église orthodoxe russe prononçait son long discours solennel, le sujet de mon enquête ne lui accorda pas un seul regard. Pas un seul mouvement de tête vers celui qui parlait. À la place, Dvorkin, d'un air détaché, ajustait sa cravate, manifestement préoccupé uniquement par l'image qu'il donnait à l'écran. Par moments, il fixait simplement le vide devant lui, et, à certains instants, détournait même ostensiblement son visage du côté opposé au patriarche. Pour un spécialiste de l'analyse comportementale, un tel langage non verbal parle plus fort que n'importe quelle déclaration écrite. C'est une démonstration classique, incontrôlée, de supériorité et de profond mépris intérieur. Ce n'est pas ainsi qu'un croyant se comporte devant son guide spirituel. Ce n'est pas ainsi qu'un serviteur se comporte devant son dirigeant suprême. Dans ce cas, c'est plutôt ainsi que se comporte un marionnettiste contraint d'accomplir une corvée officielle ennuyeuse aux côtés de sa marionnette.

Cette scène publique devint la métaphore visuelle idéale de tout le massif d'informations que j'avais analysé ces derniers jours. La conclusion s'imposait, inexorable et dure. Dvorkin ne sert pas l'État. Il ne sert pas l'Église. Toute cette gigantesque machine administrative et religieuse a été piratée par lui, reformatée et transformée en instrument répressif personnel. Un instrument dont ce prédateur en série évolué n'a besoin que pour une seule chose : disposer impunément du destin de millions de personnes, se griser d'un pouvoir absolu sous le masque du sacré, en se couvrant de sainteté et de loi.

L'attitude de Dvorkin envers le Patriarche se lisait avec une clarté cristalline. Pour lui, il n'est qu'une figure temporaire et fonctionnelle. Et, compte tenu du profil comportemental de mon sujet, ce n'est qu'une question de temps avant que quelqu'un de totalement soumis à Dvorkin lui-même ne prenne la place de Kirill. Je ne doute pas une seconde que, pour atteindre cet objectif, il mettra en œuvre ses méthodes éprouvées, infaillibles. Peut-être, dans un avenir prévisible, le chef actuel de l'Église orthodoxe russe subira-t-il le même sort soudain qu'Alexis II. Peut-être un cancer, comme Jean Meyendorff, Alexandre Schmemann

et d'autres. Ou peut-être le processus est-il déjà lancé. Peut-être qu'en ce moment même, il s'éteint lentement et silencieusement, tandis que, dans son organisme, des composés chimiques choisis avec une précision médicale imitent une oncologie ou une insuffisance cardiaque aiguë, ou détruisent les capacités cognitives de son cerveau. Une goutte de la substance nécessaire dans une tasse de thé, une particule de toxine dans la prosphore de l'église ou une gorgée d'un vin de communion « particulier ».

Je retournai vers mon tableau et me concentrai de nouveau sur le segment de la chronologie marqué par l'année 2009. La densité des événements dans ce court intervalle excluait toute coïncidence. Tout indiquait qu'il s'agissait d'une opération à plusieurs niveaux, brillamment planifiée. Comme les faits s'emboîtent parfaitement. Littéralement un mois après que Kirill devient officiellement Patriarche, le ministre de la Justice Konovalov approuve la nouvelle composition et les pouvoirs sans précédent du Conseil d'experts, installant Dvorkin dans le fauteuil de président de ce Conseil.

Mais cet acte juridique avait été précédé d'une puissante préparation idéologique. Le 12 février 2009, moins de deux semaines après l'élection de Kirill, se tient une conférence scientifique et ecclésiastique au titre retentissant : « LE PATRIARCAT, GARANT DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE ». Dvorkin et ses adeptes de la RACIRS y prennent la part la plus active. Fait notable, dans le communiqué de presse publié sur le site de Dvorkin, le message de salutation adressé à la conférence par le nouveau Patriarche est cité avec fierté :

« La tâche historique majeure qui s'est toujours imposée à nos Patriarches est de contribuer à préserver la pureté de la foi et de protéger le troupeau confié par Dieu contre les faux enseignements et les divisions. »

Ensuite, les événements se développent à toute vitesse. Quelques mois après la confirmation de Dvorkin à la tête du Conseil d'experts auprès du ministère de la Justice, se tient une conférence internationale de la FECRIS. Là, Dvorkin est élu vice-président de la fédération européenne anticultes, poste qu'il conservera fermement pendant les douze années suivantes. Et qui assiste personnellement à ce congrès ? Le ministre de la Justice de la Fédération de Russie, Alexandre Konovalov. Un haut fonctionnaire de l'État vient soutenir son ancien professeur lors d'un rassemblement européen de combattants contre les sectes. Autrement dit, en six mois seulement depuis la mort d'Alexis II et l'arrivée de Kirill à sa place, Dvorkin accomplit une percée fantastique. Il brille littéralement dans les rayons d'une autorité légalisée, concentrant entre ses mains un statut international et un pouvoir d'État presque tangible.

Le bilan de cette opération est dressé à l'automne de la même année. Le 12 septembre 2009, le Patriarche Kirill décore solennellement Alexandre Konovalov lui-même de l'ordre de l'Église orthodoxe russe de « Saint Daniel de Moscou, prince fidèle » du IIe degré. Je regardais cette chaîne de dates, et l'image était d'une transparence absolue. Tout ressemblait à une transaction réussie. Chaque protagoniste de ce schéma avait joué impeccablement son rôle dans le créneau qui lui avait été attribué et avait reçu sa récompense. Konovalov : un ordre de l'Église. Kirill : le trône patriarcal. Et Dvorkin : le statut d'intouchable, une autorité internationale et un pouvoir encore plus grand sur la vie de millions de personnes.

## Chapitre 31

## Le circuit de Diveïevo

En analysant cette masse de données, j'en fus définitivement convaincu : l'année 2009 fut le point de non-retour pour ce qui restait des réformes démocratiques et des libertés religieuses en Russie. C'était l'enterrement officiel du sécularisme. C'est alors que le Conseil d'experts réorganisé auprès du ministère de la Justice cimenta définitivement le cap vers l'anéantissement de la diversité. Sous la direction d'Alexandre Dvorkin, cet organe ne s'est pas contenté de légaliser la pression exercée sur les « indésirables » : il a mis en place un flux ininterrompu de répressions. La lutte contre l'extrémisme s'est transformée en paravent juridique commode, derrière lequel toute dissidence était méthodiquement brûlée.

Compte tenu des événements militaires qui se sont déployés en Ukraine à partir de 2014, il s'agissait, en substance, de l'aboutissement de l'activité anticultes avant le début du grand bain de sang. Je regardais ces chroniques et j'y voyais un déjà-vu effrayant : exactement cent ans plus tôt, dans l'Allemagne nazie, Walter Künneth déployait une stratégie identique. L'analogie historique était parfaite et glaçante. Dans les deux cas, en Allemagne des années 1920-1940 et en Russie des années 1990-2010, on observe la même séquence d'actions. D'abord, l'activation de l'hystérie anticultes. Ensuite, la « purge » réussie de tous ceux que l'on avait marqués du sceau de cultistes.

Et c'était loin d'être un simple caprice de maniaque. C'est une étape obligatoire de préparation d'une nation à une guerre d'agression de grande ampleur. La logique est simple et impitoyable. Lorsqu'un État se prépare à une invasion, il lui faut un socle idéologique monolithique. Le pluralisme religieux, dans un tel système, est un dangereux fusible de sécurité. Si, dans une société, différentes confessions coexistent pacifiquement et se reconnaissent mutuellement comme égales, il est diablement difficile de mobiliser les gens pour tuer massivement d'autres citoyens vivant paisiblement à côté. Pour la guerre, il ne faut pas des individus dotés du droit de choisir, mais une masse contrôlable, programmée selon un seul logiciel idéologique.

En analysant les faits, je vois que, dans l'exemple de la Russie contemporaine, ce processus apparaît comme sur une radiographie. La campagne anticultes avançait main dans la main avec une indoctrination totale par les médias. Conditionnement des consciences, construction d'images d'ennemis intérieurs et extérieurs, réduction progressive des libertés civiles et renforcement du contrôle de l'État sur la conscience. Le facteur religieux a été cyniquement converti en capital politique. Au bout du compte, cette pression manipulatoire exercée pendant des années sur la conscience des masses s'est déversée dans l'invasion armée de milliers de soldats sur le territoire de l'Ukraine et dans le début d'un massacre à grande échelle.

En décortiquant les étapes de cette ascension vers le pouvoir, j'en suis arrivé à la conclusion que Dvorkin et l'Église orthodoxe russe avaient grandi comme des jumeaux siamois, nourris par les mêmes ressources. Les figures clés qui semblaient « promouvoir » Dvorkin pouvaient en réalité n'être que des pièces dans sa propre partie. À en juger par l'élimination si opportune d'Alexis II et par l'accession tout aussi opportune de Kirill au trône, Dvorkin manipulait les joueurs avec virtuosité, les plaçant sur les bonnes cases de son échiquier.

Prenons, par exemple, Alexandre Konovalov : c'est l'homme qui a donné à l'idéologie de Dvorkin un statut d'État. Dans les archives, j'ai trouvé des témoignages curieux : des

sources notaient la « ferveur orthodoxe » soudainement accrue du futur ministre de la Justice plusieurs années avant ce tournant décisif de 2009.

Dès que le Conseil d'experts fut renouvelé et que Dvorkin fut officiellement confirmé dans le fauteuil de président, les liens entre le ministère de la Justice et le nouveau Patriarche Kirill ne devinrent pas seulement étroits : ils devinrent monolithiques. Même si Konovalov avait aussi été proche d'Alexis II, c'est précisément sous Kirill que cette alliance prit définitivement la forme d'une structure punitive, où la dénonciation ecclésiastique et la signature ministérielle devinrent les maillons d'une même chaîne mortelle. Les relations ultérieures entre Konovalov et Kirill ne firent que se renforcer. Je repris la chronologie de leurs contacts officiels.

24 décembre 2010. Dans la résidence patriarcale de travail, à Tchisty pereoulok, Sa Sainteté le Patriarche de Moscou et de toute la Russie Kirill reçut le ministre de la Justice de la Fédération de Russie, A. V. Konovalov. Selon le communiqué officiel : « En saluant son invité, Sa Sainteté le Patriarche Kirill a hautement apprécié le niveau du dialogue entre l'Église orthodoxe russe et le ministère de la Justice de la Fédération de Russie... et a exprimé l'espoir d'un développement réussi du processus d'intégration des paroisses dans le champ juridique de l'État russe. De son côté, A. V. Konovalov a noté que le ministère de la Justice était également satisfait de la nature de ces relations. »

« Satisfait de la nature de ces relations. » Difficile de ne pas éprouver de satisfaction lorsque la loi de l'État devient l'instrument de poche de l'Inquisition ecclésiastique.

En novembre 2012, Konovalov, déjà en qualité d'ancien étudiant, participe à la cérémonie solennelle consacrée au 20e anniversaire de l'Université Saint-Tikhon, PSTGU. Le Patriarche Kirill y est également présent. Étant donné que Dvorkin enseignait dans cette université, c'est précisément là qu'avec la bénédiction d'Alexis II il avait fondé la chaire d'une discipline inexistante, la « sectologie », qu'il serait bien plus exact d'appeler chaire de destruction des vies humaines, tous les trois auraient très bien pu se croiser lors de cet événement.

À un moment donné, dans la presse russe, Konovalov fut même surnommé « moine secret ». À cette attaque, il répondit dans une interview à Rossiïskaïa Gazeta :

« Les rumeurs sur mon "monachisme secret" sont parmi les ragots les plus stupides et ignorants diffusés ces dernières années. Cependant, j'ai reçu une formation théologique orthodoxe. J'ai étudié par correspondance à l'Université humanitaire orthodoxe Saint-Tikhon, PSTGU, tout en travaillant au parquet. »

Je m'arrêtai plus longuement sur ce point. Mon enquête m'avait plongé jusqu'au cou dans le segment russe d'Internet et dans les spécificités de l'agenda orthodoxe. En filtrant les informations, je tombai sur des mentions d'un prétendu ordre secret au sein de l'Église orthodoxe russe, dont feraient partie des personnalités influentes de l'appareil d'État.

Au début, je grimaçai, pris d'un rejet tenace. Ordres secrets, mystique, énigmes ésotériques : tout cela sentait la conspiration bon marché. Au Bureau, en son temps, nous avions avalé ce genre de déchets jusqu'à plus soif. En général, ces sujets dévorent impitoyablement le temps et l'attention des enquêteurs, avant de se révéler n'être, à l'examen, que la paranoïa de marginaux d'Internet. Si l'entourage de l'ancien étudiant de Dvorkin n'était pas apparu dans ce contexte, je serais simplement passé à côté. Mais, désormais, mon intérêt

professionnel, fortement mêlé au désir de pousser ce profil jusqu'au bout, ne me permettait d'ignorer aucun détail, aussi minime soit-il.

En approfondissant l'analyse, je compris rapidement qu'il ne s'agissait pas du tout d'une légende. Plutôt d'un secret de Polichinelle. Dans les cercles politiques russes, cette structure est appelée « Fraternité de Diveïevo ».

D'après les sources ouvertes, ce club informel gravite autour du monastère Séraphino-Diveïevski de la Sainte-Trinité. Et il est loin d'être composé de fanatiques de rue. C'est une assemblée de représentants de la plus haute élite politique et économique russe, à la tête de laquelle, selon de nombreux témoignages, se trouve le premier adjoint au chef de l'Administration présidentielle, Sergueï Kirienko. Cette « fraternité » a deux faces. La face publique : un respectable conseil de tutelle, engagé dans des œuvres caritatives et dans l'injection de budgets colossaux dans l'infrastructure monastique. Et la face cachée, obscure, fortement mêlée de quasi-occultisme religieux et d'eschatologie.

Mais la mystique est une chose ; l'élite, elle, pense toujours en termes d'actifs. Je trouvai des enquêtes indépendantes qui ramenaient cet occultisme à une banale opération d'achat et de vente de biens immobiliers de luxe. Le point culminant de leurs croyances est la fameuse Kanavka de la Mère de Dieu, située sur le territoire du monastère. Selon une prophétie locale de Séraphin de Sarov, lorsque l'Apocalypse viendra et que l'Antéchrist arrivera, il ne pourra pas franchir ce fossé.

Et que font donc les ministres, gouverneurs et milliardaires qui dirigent une puissance nucléaire ? Ils achètent des terrains et des biens immobiliers à l'intérieur et autour de cette Kanavka. Ils croient sérieusement que, lorsque le monde s'effondrera, leurs parcelles acquises à des prix astronomiques à l'intérieur du périmètre les sauveront du Jugement dernier. L'achat d'un bien près du sanctuaire est devenu pour eux une sorte de billet VIP pour le paradis et le symbole suprême du statut parmi les « leurs ». Plus loin, l'analyse m'a conduit à la conclusion que ce club d'élite n'est pas seulement un lieu de prière. C'est un centre de pouvoir mystique, mais en même temps extrêmement pragmatique. Un lieu où, en contournant les cabinets officiels, dans de luxueux réfectoires monastiques, se règlent des questions d'ampleur nationale, se décident des nominations de fonctionnaires et se répartissent des flux financiers. Et le fait que l'idéologie anticultes de Dvorkin et de ses élèves se nourrisse de la même symbiose entre orthodoxie radicale et pouvoir d'État rend ce syndicat terriblement englobant.

Je continuai à dérouler le fil de cet « ordre secret ». En étudiant l'infrastructure de leur influence, je découvris que l'appartenance au « club de Diveïevo » d'élite n'était pas seulement liée au monastère féminin Séraphino-Diveïevski de la Sainte-Trinité. Le monastère masculin de Sarov, situé dans la ville de Sarov, dans la région de Nijni Novgorod, à seulement treize kilomètres de Diveïevo, est également inclus dans cette orbite mystico-nomenklaturiste. Aujourd'hui, ces deux lieux sont officiellement réunis dans un même cluster spirituel promu par la région : « Arzamas, Diveïevo, Sarov ». Mais si l'accès à Diveïevo est ouvert, Sarov est une tout autre histoire.

Je me penchai sur le statut de la ville. Sarov est une ZATO, une entité administrative-territoriale fermée. On ne peut pas y entrer depuis la rue. L'accès se fait strictement sur laissez-passer spéciaux, avec cordons de sécurité ; les véhicules sont minutieusement fouillés par des gardes armés. Pourquoi de telles mesures de sécurité sans

précédent autour d'un monastère ? La réponse se trouvait dans l'histoire de la ville. En 1946, c'est précisément à Sarov qu'a été créé le centre de recherche ultrasecret chargé du développement des armes nucléaires. Aujourd'hui, l'entreprise structurante de la ville est le Centre nucléaire fédéral russe, Institut panrusse de recherche scientifique en physique expérimentale, RFYaTs-VNIIEF. C'est le cœur du bouclier nucléaire russe.

« Bien, bien, bien... Voilà qui devient vraiment intéressant », dis-je en tambourinant des doigts sur la table.

Je pris un marqueur noir, écrivis sur un Post-it jaune « Fraternité de Diveïevo / Centre nucléaire » et l'épinglai à mon tableau d'enquête. La combinaison du fondamentalisme religieux, des attentes eschatologiques de la fin du monde et d'un accès direct, physique, au centre de développement des armes nucléaires : c'est exactement le cocktail qui ferait trembler les phalanges de n'importe quel analyste de sécurité nationale.

Instinctivement, je commençai à vérifier les liens d'Alexandre Konovalov avec cette région et tombai immédiatement sur un détail biographique d'importance critique. Il s'avéra que, trois ans avant de devenir ministre de la Justice et d'installer Dvorkin dans le fauteuil de président du Conseil d'experts, Konovalov occupait une autre fonction, non moins prestigieuse. Le 14 novembre 2005, il fut nommé représentant plénipotentiaire du président de la Fédération de Russie dans le district fédéral de la Volga. Je regardai la carte : le monastère de Diveïevo et la ville nucléaire fermée de Sarov se trouvent précisément dans ce district.

La note d'information expliquait sèchement : le représentant plénipotentiaire est un fonctionnaire nommé personnellement par le Président de la Russie, qui représente le chef de l'État et assure l'exercice de ses pouvoirs constitutionnels sur le territoire qui lui est confié. Mais l'essentiel résidait dans la personne que Konovalov remplaça à ce poste. Il prit le fauteuil de Sergueï Kirienko. Ce même homme que d'innombrables sources médiatiques russes qualifient de chef officieux de la « Fraternité de Diveïevo ». C'est précisément à cette période, juste après la nomination de Konovalov au poste de plénipotentiaire, que les médias commencèrent à injecter activement des messages selon lesquels il était un homme orthodoxe profondément croyant et étudiant de l'Institut théologique Saint-Tikhon.

Je sortis de l'imprimante un autre document qui avait retenu mon attention. C'était la transcription d'une rencontre du 23 novembre 2005. Le tout nouveau plénipotentiaire Konovalov rencontre le Patriarche Alexis II.

Le Patriarche déclare avec une satisfaction non dissimulée : « Il est très agréable que le nouveau représentant plénipotentiaire du Président de la Russie dans le district fédéral de la Volga soit un homme croyant. » Alexis II souligne en outre que le prédécesseur de Konovalov, Sergueï Kirienko, « a beaucoup fait pour la renaissance de l'Église dans cette région ». La réponse de Konovalov fut révélatrice. Il ne se contenta pas de remercier pour la bénédiction. Comme le fixent les chroniques, il souligna « la continuité de ses orientations dans le domaine des relations entre l'Église et l'État par rapport à son prédécesseur » et insista spécialement sur « ses propres visites au monastère Séraphino-Diveïevski et son expérience personnelle de la vie ecclésiale ».

Cela sonnait comme un serment de fidélité non seulement à l'État, mais aussi à un clan précis de Diveïevo. Décidé à vérifier dans quelle mesure les propos de Konovalov sur ses « propres visites » correspondaient à la réalité, j'entrai son nom dans le moteur de recherche avec la géolocalisation des monastères. En ouvrant les bulletins d'information, je prenais un

marqueur rouge et soulignais avec force les dates de ses visites officielles et officieuses :

« 29 juillet 2006 : le Patriarche de Moscou et de toute la Russie Alexis II est arrivé à Sarov, à treize kilomètres de Diveïevo. Il a été accueilli par le représentant plénipotentiaire du Président de la Fédération de Russie dans le district fédéral de la Volga, Alexandre Konovalov, et par le gouverneur de la région de Nijni Novgorod... Le Primat de l'Église orthodoxe russe a offert au nouveau sanctuaire un ensemble de vases eucharistiques. À l'issue de la Divine Liturgie dans l'église nouvellement consacrée, Sa Sainteté le Patriarche de Moscou et de toute la Russie a remis des distinctions ecclésiastiques à plusieurs bienfaiteurs ayant participé à la renaissance du sanctuaire, ainsi qu'à certains représentants de la direction de la région de Nijni Novgorod... À l'issue de l'office, Sa Sainteté s'est adressée aux personnes présentes par une parole primatiale et a remis à A. V. Konovalov et V. P. Chantsev, pour leur contribution à la préparation de la célébration du 300e anniversaire de l'ermitage de Sarov, les ordres de saint Séraphin de Sarov, IIe degré. »

« 31 juillet 2006 : la vie monastique a repris à Sarov ; Alexandre Konovalov, le réalisateur Nikita Mikhalkov et plusieurs moniales ont participé à la cérémonie. »

« 15 janvier 2007 : la cérémonie de remise des prix s'est déroulée dans l'église de la Sainte-Trinité du monastère Séraphino-Diveïevski, où Alexandre Konovalov a exprimé sa conviction quant à l'importance de telles initiatives. »

Et en juillet 2007, le représentant plénipotentiaire du président Konovalov présente un rapport lors de la IVe conférence scientifique et théologique panrusse annuelle. Le thème de l'événement sonne de manière très symbolique : « L'Église orthodoxe et l'État dans le destin historique de la Russie ». Les lieux de la conférence forment précisément ce triangle d'élite : Nijni Novgorod, Sarov, Diveïevo.

J'imprimai la transcription de son intervention et surlignai au marqueur rouge le paragraphe qui manifestait directement sa politique future. Je plaçai ce texte dans un fichier de notes séparé :

« L'autorité de l'Église dans le domaine de la doctrine, in definitio, n'a besoin d'aucune preuve ni approbation ; son activité sociale, en revanche, peut prétendre à une position exclusive et privilégiée uniquement sur la base de la démonstration de la capacité réelle d'action et de l'efficacité des projets initiés et réalisés par l'Église. La position stable et autoritaire de l'Église dans la société russe contemporaine ne doit pas découler de l'accumulation d'une somme de pratiques exclusives de "bonnes relations" entre les organisations ecclésiastiques et les personnes qui leur sont favorables, dotées de compétences décisionnelles ou d'un capital acquis justement ou injustement, mais d'une propagande systémique et de la démonstration par l'Église de la force vitale de son enseignement dans les conditions contemporaines. Un signe de l'adéquation de la position de l'Église dans la sphère sociale pourrait être une législation effective, non déclarative, sur les associations religieuses ; une condition très souhaitable en serait l'exécution appropriée par l'État de ses obligations envers la société civile en matière de restauration et d'entretien des monuments historiques et culturels, d'accès des citoyens au patrimoine culturel et spirituel de la Russie, et de création des conditions nécessaires à l'implication des organisations religieuses des confessions russes traditionnelles dans la prise en charge, dans la mesure de leurs moyens, du fardeau des fonctions sociales. »

Je posai le marqueur et relus ces lignes. Un fonctionnaire de haut rang, représentant un État

laïc, déclare ouvertement que l'autorité d'une Église précise n'a pas besoin d'être démontrée, et souligne directement son droit à une « position exclusive et privilégiée ». Il appelle à une « propagande systémique » et parle ouvertement de la nécessité de revoir la législation selon les besoins de cette structure religieuse.

Et ce même homme, qui déclare publiquement la nécessité de préférences juridiques pour une confession au détriment de toutes les autres, deviendra ministre de la Justice de la Fédération de Russie à peine un an après ce rapport. Puis, environ treize ans plus tard, représentant plénipotentiaire du Président de la Fédération de Russie auprès de la Cour constitutionnelle de la Fédération de Russie. Il semble que la capture systémique du champ juridique du pays ait commencé précisément par ce type de déclarations programmatiques.

La recherche faisait apparaître de nouvelles dates de ses visites dans le cluster spirituel du club de Diveïevo. 15 janvier 2008. Alexandre Konovalov, toujours en qualité de plénipotentiaire, assiste officiellement aux célébrations du 175e anniversaire de la dormition de saint Séraphin de Sarov au monastère de Diveïevo.

D'après la chronologie analysée, Konovalov ne se contentait pas de « visiter » cette région. Il était profondément et systématiquement intégré à l'orbite du cluster Diveïevo-Sarov. Son ascension professionnelle, commencée lorsqu'il remplaça Sergueï Kirienko au poste de plénipotentiaire dans la région où est basé ce « club d'élite », et achevée par le fauteuil de ministre de la Justice, ressemble à la promotion méthodique de son propre homme vers une position clé de l'État. Un homme qui, arrivé au sommet, commencerait par remettre à un psychopathe la possibilité de contrôler les droits et libertés des citoyens d'un immense pays.

Une autre ramification de cette chaîne informationnelle, liée à la Fraternité de Diveïevo, attira mon attention précisément à cause de la figure de Sergueï Kirienko. Selon les bases de données publiques, cet homme est aujourd'hui premier adjoint au chef de l'Administration présidentielle de la Fédération de Russie. Un poste qui, dans la hiérarchie politique russe, signifie pratiquement un contrôle obscur et presque illimité sur le bloc de politique intérieure du pays.

Les informations sur les contacts personnels entre Kirienko et Konovalov se révélèrent plus que suffisantes sur le réseau. Leur continuité n'était pas seulement administrative, mais aussi explicitement sacrale. Lorsque, en 2005, Kirienko transmettait à Konovalov le poste de représentant plénipotentiaire dans le district fédéral de la Volga, ils se rendirent tous deux à une liturgie dans la cathédrale de la Transfiguration. La transmission du pouvoir fut sanctifiée par un rituel religieux public. Mais leur rencontre documentée suivante semblait bien plus intéressante. Elle eut lieu au printemps 2009. Je vérifiai la chronologie sur mon tableau. C'était précisément à ce moment-là, peu après que Konovalov eut institué le nouveau Conseil d'experts du ministère de la Justice, le plaçant sous le contrôle de Dvorkin, et à la veille de cette conférence internationale de la FECRIS à Saint-Pétersbourg, où le ministre de la Justice se rendrait personnellement pour soutenir son ancien professeur.

12 mai 2009. Sergueï Kirienko et Alexandre Konovalov assistent ensemble à la cérémonie officielle de signature de documents bilatéraux à Tokyo, dans le cadre des négociations russo-japonaises. J'ouvris les archives des portails d'information et agrandis la photographie de cet événement. Ce que je vis me fit siffler. Au centre du cadre, avec eux, se trouvait Vladimir Poutine.

Le flair du vieux fédéral ne m'avait pas trahi. La figure d'Alexandre Konovalov était loin d'être

aussi simple et technique qu'elle pouvait le paraître au premier abord. Son contact étroit et documenté avec le chef officieux de la Fraternité de Diveïevo, ainsi que son accès au cercle de Poutine, faisaient de lui un relais idéal. Et ici, le cercle se referme par un détail supplémentaire : les journalistes d'investigation russes indiquent directement que c'est précisément Sergueï Kirienko qui, en son temps, emmena pour la première fois Vladimir Poutine dans ce même monastère féminin de Diveïevo.

Il me fallait comprendre jusqu'au bout le rôle exact joué par cette fraternité dans l'affaire Dvorkin. Il est évident que l'ascension fulgurante de Dvorkin et sa légalisation au niveau de l'État auraient été impossibles sans Konovalov. Et Konovalov, à son tour, était, peut-on dire, étroitement lié à la Fraternité de Diveïevo. Cela signifiait que le volant d'inertie des répressions anticultes n'avait pas été lancé simplement par un « expert » aux traits psychopathiques : il semble avoir reçu un soutien direct et très probablement un financement de la part du groupe le plus influent au sein de l'élite politique russe.

J'affichai sur mon moniteur le schéma de connexions que je venais d'esquisser à partir des documents obtenus. La pelote de la Fraternité de Diveïevo commençait à se dérouler, et ce qui se présentait à mes yeux effrayait par son ampleur. Ce n'était pas simplement un cercle de hauts fonctionnaires aux penchants religieux. C'était un véritable centre nerveux, où fusionnaient le pouvoir d'État, l'idéologie anticultes et, très probablement, l'arme nucléaire.

Dès la phase initiale de collecte des données, j'avais noté un ancrage géographique strict. Le quartier général de la fraternité était basé au monastère Saint-Séraphin de Diveïevo. À seulement treize kilomètres se trouvait l'ermitage de Sarov. Et lorsque je vis que Sarov abritait le Centre nucléaire fédéral russe, Institut panrusse de recherche scientifique en physique expérimentale, beaucoup de choses se mirent en place. C'est le berceau historique de la bombe atomique soviétique et, encore aujourd'hui, le principal centre de développement des armes nucléaires russes.

Et alors, toute cette construction résonna d'une manière entièrement différente. Des personnes qui prennent des décisions d'ampleur étatique, des décisions dont dépend littéralement le destin de millions d'êtres humains, « prient paisiblement dans un monastère », boivent du vin de Cahors dans des réfectoires monastiques et tiennent leurs conversations tranquilles à quelques kilomètres de l'endroit où sont créées des ogives nucléaires. Trop symbolique pour n'être qu'une simple coïncidence. Une question désagréable surgit : à quoi exactement leurs prières sont-elles consacrées dans ces murs ? À quoi pensent-ils en regardant les icônes représentant le Christ ? Je doute fortement qu'il y soit question de paix, d'amour du prochain et d'harmonie avec les peuples voisins. Et, dès lors, il n'est plus si surprenant qu'en 2007 le Patriarche Alexis II ait officiellement désigné saint Séraphin de Sarov comme « protecteur céleste » du bouclier nucléaire de la Russie. Trop d'éléments, dans ce système, étaient précisément liés à la figure de Séraphin de Sarov et au rôle particulier, presque mystique, que lui attribuaient les membres du club de Diveïevo. Surtout si l'on se souvient de leur obsession pour les légendes de la « Kanavka », censée sauver les élus de l'Apocalypse à venir.

À ce moment-là, dans le secteur de mon tableau d'enquête intitulé « Diveïevo / Centre nucléaire », il n'y avait encore que quelques photographies et de courts extraits de dossiers. Mais l'architecture de telles structures de l'ombre impose ses propres règles mathématiques : pour garantir le fonctionnement d'un mécanisme d'une telle ampleur et couvrir une idéologie aussi radicale, le nombre d'acteurs de premier rang doit être bien plus élevé.

Je me replongeai dans le suivi des bases de données russes et dans l'analyse des sources ouvertes, extrayant méthodiquement de nouveaux noms et construisant leur hiérarchie dans un fichier opérationnel séparé. Il me devint intéressant d'étudier plus en détail Sergueï Kirienko, qui, en 2005, avait transmis le poste de représentant plénipotentiaire du président dans le district fédéral de la Volga à Alexandre Konovalov, ancien étudiant et actif fidèle de Dvorkin.

Juste après ce remaniement de personnel, Kirienko passe à une position d'importance stratégique : il prend la tête de la corporation d'État Rosatom et conserve un contrôle absolu sur le monopole nucléaire du pays pendant près de onze ans. Ensuite, la chaîne de succession se dessinait avec une rectitude effrayante. Des sources russes indépendantes indiquaient directement qu'à ce jour, l'actuel directeur de Rosatom, Alexeï Likhatchov, est lui aussi membre à part entière de la « Fraternité de Diveïevo ». Le contrôle de l'arsenal nucléaire et de l'énergie atomique n'est pas simplement resté dans le système : il est soigneusement passé de main en main à l'intérieur d'un même club politico-religieux fermé.

Mais la touche finale de cette structure fut posée par le personnage suivant identifié. Dans les listes des personnes ayant accès à la fraternité figurait Andreï Beloussov, ministre de la Défense de la Fédération de Russie. Avant sa nomination à ce poste, il visita le monastère de Diveïevo, dans la région de Nijni Novgorod. Quelle ne fut pas ma surprise, ou, plus exactement, ma perplexité, lorsque je tombai sur une photographie où ce haut fonctionnaire fédéral apparaissait devant moi en soutane ecclésiastique complète.

Je ris même légèrement. Mais ma réaction ne venait pas du fait que la religiosité des politiques m'amuserait. Tout le contraire. Que pourrait-il y avoir de mieux pour un État qu'un ministre vivant selon les commandements du Christ, n'est-ce pas ? Sauf s'il n'y avait pas ce volume monstrueux de données sur la structure anticultes dans lequel je m'étais plongé jusqu'au cou, en étudiant la manière dont ils avaient déformé et vidé l'orthodoxie russe jusque dans ses fondations.

Le tableau paraît vraiment trop absurde et étrange lorsqu'un pays marche au pas cadencé vers le totalitarisme et que, sur chaque poste clé, en particulier dans le secteur militaire et les services spéciaux, se trouve quelqu'un quasiment enlacé avec des icônes. Avec autant de hauts fonctionnaires et de ministres étroitement rapprochés de l'Église, toute la Russie aurait dû depuis longtemps se transformer en demeure spirituelle pieuse, rayonnant de paix et de grâce. Mais, pour une raison quelconque, la réalité montrait un paysage diamétralement opposé, noyé dans le sang et bourré de lois répressives.

Ainsi, la « pratique religieuse » ostentatoire des personnes du premier cercle du Kremlin ne m'inspirait plus la moindre confiance. Après toute l'obscurité que j'avais eu le temps d'analyser, l'orthodoxie démonstrative des hauts fonctionnaires de l'échelon supérieur ne provoquait en moi qu'une paranoïa professionnelle et une sourde suspicion. Je comprenais désormais trop bien ce que la machine idéologique de Dvorkin avait fait de la religion dans ce pays.

Pour eux, la soutane, les croix et les voyages à Diveïevo n'ont probablement presque rien à voir avec la foi. C'est plutôt un uniforme. Un marqueur spécifique d'appartenance à un ordre radical fermé, où les dogmes religieux ont depuis longtemps été jetés comme inutiles et ne sont utilisés qu'en tant qu'instrument : un instrument de sacralisation de leur propre pouvoir, de contrôle total des ressources de l'État et de justification cynique de toute agression

militaire.

Ensuite, l'algorithme du moteur de recherche me proposa un article d'archive de la BBC. Un fragment de ce matériau remettait tout à sa place :

« Beloussov a quatre tâches : être prêt à exécuter n'importe quel ordre, oui, oui, celui-là aussi. La mallette [nucléaire] est auprès de lui. Sans invoquer le fait que les militaires auraient "une autre opinion". Deuxièmement, mobiliser l'économie pour une guerre qui, par sa durée et ses paramètres, diffère du plan, pour le dire doucement. Troisièmement, "insectiser" politiquement les militaires, qui, au cours d'une guerre, commencent toujours à gagner du poids politique. Quatrièmement, et peut-être surtout : la sécurité. Les militaires ont joué un rôle important dans le renversement ou la préservation des chefs ; les chefs les craignent. Sa tâche est qu'il n'y ait même pas l'ombre d'un complot. »

Les personnes qui dirigent l'industrie atomique d'un immense pays appartiennent à une fraternité mystique où les attentes eschatologiques de la fin du monde s'entrelacent étroitement avec des fonctions d'État. Pourtant, ce qui m'intéressait à ce moment-là était autre chose : quel lien cette puissance politique et nucléaire avait-elle avec le réseau anticultes d'Alexandre Dvorkin ?

Il me fallut longtemps cliquer méthodiquement sur les liens, vérifier les biographies, les fonctions, la géographie des déplacements, les visites à Diveïevo et à Sarov. Le travail était fastidieux, presque administratif, mais c'est précisément de ce type de détails ennuyeux que se constitue habituellement la charpente d'une grande affaire. À un moment, je me surpris à une pensée étrange : le livre de Viktor m'avait conduit là où je n'aurais jamais mis les pieds de ma propre volonté. Toute ma vie, je m'étais tenu à l'écart de la politique, sauf lorsque l'affaire l'exigeait, et encore plus à l'écart des politiciens russes, et voilà que, dans l'épaisseur de cette enquête, je risquais de devenir spécialiste de leurs liaisons d'appareil.

Au bout du compte, la trace numérique me conduisit à la figure d'Andreï Klichas. Son nom me parut vaguement familier, quelque part à la périphérie de ma mémoire, mais, de toute évidence, lors de l'analyse initiale, sa personne ne m'avait pas semblé assez importante pour être placée sur un Post-it séparé. À tort.

Selon les données de journalistes d'investigation russes spécialisés dans les structures proches du pouvoir, Klichas n'est pas simplement un homme politique. Il est membre à part entière de la « Fraternité de Diveïevo » et, parallèlement, président du Comité du Conseil de la Fédération pour la législation constitutionnelle.

Mon radar intérieur capta instantanément le signal. Il s'avéra que c'est précisément par l'intermédiaire de Klichas qu'en 2017 fut transmise à la chambre haute du Parlement une « proposition » de création d'un groupe de travail chargé de lutter contre les prétendues « sectes ». Il confia l'exécution pratique de cette mission à la sénatrice Elena Mizoulina. Et c'est là que les engrenages de ma tête s'emboîtèrent définitivement. Je me souvins où j'avais déjà croisé cette information : c'est précisément Mme Mizoulina qui, en formant le paquet législatif anticultes, était assise à la même table et interagissait étroitement avec Alexandre Dvorkin.

La chaîne prenait une solidité de béton armé : la Fraternité de Diveïevo, Kirienko, Klichas, délègue la tâche au Conseil de la Fédération, et celui-ci attire Dvorkin comme principal idéologue et « expert ».

Le Conseil de la Fédération, sous le contrôle des gens de Klichas, poussait méthodiquement et impitoyablement les lois anticultes. Je me rendis sur leur site officiel et lus attentivement les déclarations programmatiques qui y étaient publiées. L'une d'elles affirmait, noir sur blanc : « Le pluralisme des opinions dans les questions religieuses ne sert absolument à rien et est même dangereux. »

L'analyse de la rhétorique de Dvorkin, que j'avais menée au cours de mon enquête, suffisait largement à constater ceci : l'organe législatif suprême du pays ne cite pas simplement ; il copie littéralement la rhétorique et la terminologie des idéologues du réseau anticultes. Les législateurs parlaient la langue des inquisiteurs.

Dans un article analytique, je tombai sur un autre fait éloquent, qui plaça définitivement toutes les pièces sur le tableau. Le texte disait :

« Le président russe Vladimir Poutine a tenu jeudi une deuxième réunion avec le groupe de travail chargé de préparer les amendements à la Constitution, près d'un mois après sa création. »

Et juste sous le texte figurait une photographie officielle. Autour d'une même table, coude à coude, étaient assis des visages qui m'étaient déjà familiers : le superviseur de la politique intérieure, Sergueï Kirienko, le sénateur Andreï Klichas lui-même. Et Vladimir Poutine.

Les acteurs clés du pouvoir caché étaient sous mes yeux. Le cercle des personnes qui réécrivaient la Constitution d'un immense État nucléaire était composé de ces mêmes hommes qui appartenaient à l'ordre mystique de Diveïevo et assuraient la « couverture » politique du système de répressions radicales lancé par Alexandre Dvorkin.

La deuxième ligne de connexion avec le réseau de Dvorkin passait par la hiérarchie ecclésiastique. Au centre du cluster ecclésiastique de Diveïevo se trouve le métropolite de Nijni Novgorod et d'Arzamas, Gueorgui. D'après les sources ouvertes, c'est précisément lui qui, dès le début des années 2000, attirait vers le monastère des fonctionnaires et des hommes d'affaires, formant ce cercle d'élite. Et c'est ce même métropolite qui a dirigé la commission chargée de l'organisation de la mission ecclésiale. J'examinai la composition de cette commission et notai de nouveau les noms clés. Secrétaire : le protodiacre Andreï Kouraïev, celui qui fut pendant de longues années le plus proche compagnon d'Alexandre Dvorkin. Membre de la commission : l'archiprêtre Dmitri Smirnov, participant actif de la RACIRS, qui, en 2001, lors d'une conférence de Dvorkin consacrée à la lutte contre les « cultes », déplorait qu'en Russie « il n'y ait pas de gens ayant assez de courage pour appuyer sur ces boutons [nucléaires] ».

Quant au métropolite Gueorgui lui-même, il utilisait activement la rhétorique anticultes pour régler leur compte aux indésirables dans son diocèse. Des sources ouvertes décrivent comment il a organisé une « punition exemplaire » contre plusieurs prêtres, les suspendant de leur ministère et les forçant à déneiger publiquement sous la surveillance de caméras, tandis que, lors de réunions à huis clos, on les marquait du sceau de « sectaires nouvellement apparus ».

« La méthodologie de Dvorkin », dis-je à voix haute en regardant l'écran.

L'analyse de la composition du club de Diveïevo révélait une corrélation rigide, mathématiquement calibrée : les figures clés avaient un accès direct aux ressources militaires de l'État et soutenaient ouvertement l'agression armée contre un pays voisin.

Compte tenu de la symbiose confirmée entre cette nomenklatura et le réseau d'Alexandre Dvorkin, un mobile logique se dessinait. Pour le sujet dont le profil psychologique se formait à chaque nouvelle page de mon dossier, une guerre de grande ampleur n'était ni un effet secondaire ni une nécessité politique. Elle était le point suprême de la réalisation. Des centaines de milliers de vies détruites, une cruauté institutionnalisée, des liens sociaux déchirés : c'est le maximum absolu pour un macro-sadique hautement fonctionnel ayant réussi à s'emparer du contrôle idéologique des mécanismes étatiques. La guerre lui donnait ce qu'aucune persécution locale de prétendus « sectaires » ne pouvait lui offrir : une production légalisée de mort à l'échelle de tout un continent.

Il fallait maintenant retracer le mécanisme d'exportation de cette idéologie. Il fallait comprendre comment exactement la rhétorique de l'intolérance, cultivée dans l'incubateur fermé de la Fraternité de Diveïevo et de la RACIRS, avait franchi les frontières de l'État et s'était transformée en carburant pour un conflit armé réel.

## Chapitre 32

## L'incitation à la haine

La chronologie pointait vers l'année 2014. L'approche macrocriminologique suppose que, lors de la transformation des régimes, il existe des points critiques de bifurcation. Et les analystes indiquent que, pour la structure institutionnelle du pouvoir russe, les événements de Crimée et le début du conflit dans l'est de l'Ukraine ont constitué une telle ligne de partage. Avant ce moment, une concurrence existait au sein de l'élite politico-religieuse russe : ce que l'on appelait la « Fraternité de l'Athos », orientée vers les monastères de Grèce. Mais avec l'arrivée des sanctions internationales, la plupart des représentants de ce groupe se virent privés de visas européens. Les concurrents furent coupés de leur sanctuaire, et le club de Diveïevo resta le centre spirituel absolu et monopolistique de l'élite politique et sécuritaire russe.

Lorsque je regardai qui avait dirigé l'intégration des nouveaux territoires ukrainiens ravagés par la guerre, je ne fus même pas surpris. Sergueï Kirienko, chef officieux de la Fraternité de Diveïevo, est officiellement nommé chargé de superviser le dossier ukrainien pour le Kremlin, tandis que les médias russes rapportent qu'en coulisses il reçoit le statut de « vice-roi du Donbass ». Et que se passe-t-il sur ces territoires ? Des enquêtes journalistiques et des rapports de publications spécialisées, comme Bitter Winter, documentent un précédent juridique inédit : les républiques autoproclamées de Donetsk et de Louhansk sont devenues les « seuls endroits au monde où la lutte contre les “cultes” est un principe constitutionnel ».

Il suffit de réfléchir à ce fait. Ce n'est pas l'économie, ni les droits humains, mais l'Inquisition qui devient le fondement de la législation. Pour Dvorkin et son réseau, c'était un laboratoire idéal : un territoire nettoyé, dépourvu de tout mécanisme juridique de retenue, où l'on pouvait tester impunément les méthodes du contrôle total. Je commençai à chercher comment les activistes de son réseau avaient justifié le déclenchement de cette agression. Il apparut que Dvorkin avait brillamment appliqué le schéma de déshumanisation selon les canevas de l'idéologie nazie, celui-là même qui lui avait été transmis par Aagaard, lequel l'avait reçu du « maître à penser » des nazis, Künneth.

Le 30 avril 2014, il accorde une longue interview à la radio gouvernementale « La Voix de la Russie ». Répondant à une question sur les « agendas religieux cachés du Maïdan », il affirme sans appel que des sectes se cachent derrière les manifestations en Ukraine : scientologues, Témoins de Jéhovah, néo-pentecôtistes. Il accuse toutes les organisations religieuses ne relevant pas du Patriarcat de Moscou d'attiser le nationalisme, affirmant qu'elles agissent sur instruction directe des services spéciaux occidentaux.

Mais ce n'était pas une déclaration spontanée. Les faits m'ont conduit à comprendre qu'il s'agissait d'une opération hybride de longue durée. La spécialiste ukrainienne des religions Lioudmyla Fylypovych a clairement retracé cette régularité. Des tentatives de faire passer une législation anticultes en Ukraine avaient été entreprises ponctuellement par Moscou : en 2004 et en 2013, juste à la veille de grandes manifestations citoyennes. Fylypovych constate :

« Je considère l'initiative actuelle [le projet de loi sur la lutte contre les cultes] comme une nouvelle manifestation de la guerre hybride. J'y vois, sans être adepte des théories du complot, l'évidente "main de Moscou", pardonnez l'expression. Après tout, ils ont déjà tenté à plusieurs reprises de faire adopter là-bas une loi analogue interdisant toutes les religions, sauf le Patriarcat de Moscou. »

Il en ressort que, lorsque la capture législative d'un autre pays a échoué, l'armée est entrée en scène ? Mais il semble que, pour une véritable boucherie sanglante, les slogans politiques secs ne suffisent pas. Il faut du sang dans les discours. Il faut une déshumanisation absolue de l'adversaire. Et je l'ai vue lorsque j'ai pris connaissance des déclarations d'Alexandre Novopachine, vice-président de la RACIRS et homme de confiance de Dvorkin. Ce que j'ai vu dans ses paroles ne contenait pas la moindre trace de miséricorde chrétienne ni de débat théologique. Un prêtre orthodoxe, autant que j'ai pu le comprendre à partir de la traduction, compare en substance les Ukrainiens à des cannibales :

« Pour moi, ce sont tous des cannibales... Je les ai appelés ainsi parce que je les ai vus précisément ainsi. Ces êtres inhumains versent le sang humain, le sang des enfants et des femmes, notre sang ; ils dévorent la vie des gens et se nourrissent de leurs souffrances. Alors qui sont-ils ? Des cannibales. Et tous ceux qui ont commis des actes terroristes sur notre terre, que j'ai énumérés plus tôt sans citer leurs noms, sont des cannibales. Il est inutile de mettre des cannibales en cage. Ils resteront des cannibales même si on les y garde toute leur vie. C'est pourquoi les cannibales doivent être détruits. »

« Quel salaud », lâchai-je entre mes dents.

Il m'était physiquement répugnant de lire ces lignes. Compte tenu des événements terrifiants et sanglants qui se déroulent en ce moment même en Ukraine, en grande partie précisément à cause de cette déshumanisation martelée dans la tête des masses, l'ampleur des souffrances infligées à des innocents dépassait l'entendement. Et cet homme, qui diffuse dans l'espace public un nazisme pur, distillé, est le bras droit du chef d'un réseau anticultes transnational dont le profil correspond idéalement à celui d'un tueur en série. Comment parvient-il seulement à loger un tel degré monstrueux d'hypocrisie et de sadisme sous sa soutane ? En substance, ce sujet pratique une programmation verbale du génocide. Comme tout est simple dans sa réalité déformée : déshumaniser la cible en lui collant l'étiquette chthonienne de « cannibale », puis, avec la froide logique d'un médecin légiste,

justifier la nécessité de l'extermination physique d'une nation, simplement parce qu'il est « inutile de les mettre en cage ».

Les faits m'indiquent que le réseau anticultes a habillé la guerre d'agression de termes vomis à grand bruit par l'Église orthodoxe en Russie, tels que « bataille de libération » et « triomphe sur les forces impures », tout en se proclamant « peuple élu de Dieu ». Les conséquences montrent que leur terreur informationnelle, perfectionnée pendant des années sur la stigmatisation de minorités religieuses sans défense à l'intérieur du pays, est devenue le catalyseur d'une guerre réelle, physique, au-delà de ses frontières.

Le schéma de ce cauchemar était construit avec une précision irréprochable. La Fraternité de Diveïevo, composée de membres contrôlant l'appareil d'État et Rosatom, a fourni le parapluie administratif et nucléaire. L'Église orthodoxe russe a délivré l'indulgence spirituelle. Et Alexandre Dvorkin, avec son Inquisition anticultes, a littéralement placé dans l'esprit de millions de citoyens et entre les mains des soldats la justification idéologique permettant d'appuyer sur la détente sans éprouver le moindre remords.

Bien sûr, une question continuait de me tourmenter : qui est donc ce « maniaque du Kremlin », comme Viktor avait surnommé Dvorkin, dans cette partie d'échecs complexe de la Fraternité de Diveïevo ? Le fait qu'il en soit le moteur idéologique est absolument évident : trop de faits l'indiquent, trop de liens s'entrelacent. Mais se trouve-t-il à la tête de cet ordre, ou bien son réseau n'est-il qu'une arme entre les mains de ceux qui occupent les plus hauts échelons de la puissance étatique et nucléaire russe ? L'analyse des faits et l'instinct intérieur du profileur, comme dirait le vieux Douglas, me suggéraient d'autres conclusions. Même si j'avais rencontré dans l'espace informationnel, chez certains analystes, l'idée que c'est précisément l'ordre de Diveïevo qui utilise les anticultistes comme un rouage fonctionnel lancé dans sa course au pouvoir, ce que j'ai étudié durant cette enquête, en analysant en détail les schémas comportementaux d'Alexandre Dvorkin, m'amène à une autre pensée. J'en arrive à la conclusion que Dvorkin est précisément celui qui les a tous surpassés. Il les dirige avec maîtrise, tout en restant dans l'ombre qui lui convient. Après tout, même le chef d'un immense État nucléaire parle avec ses mots. Mais savoir qui domine définitivement qui exige assurément une enquête distincte.

Je regardai encore une fois le dossier de Sergueï Kirienko. Le fait que l'actuel responsable de la politique intérieure du Kremlin et chef officieux de la Fraternité de Diveïevo ait personnellement dirigé Rosatom de 2005 à 2016 faisait sortir le niveau de menace que j'étudiais du cadre de la criminalistique ordinaire. L'arsenal nucléaire du pays se trouvait entre les mains de personnes dont la vision du monde s'était formée dans un club mystique fermé, étroitement soudé à des radicaux ecclésiastiques et à un réseau anticultes dirigé par un psychopathe aux traits sadiques. Plus encore, les sources m'ont conduit à un fait confirmant leur solidarité de clan : le 12 décembre 2022, Sergueï Kirienko remit personnellement une décoration d'État, l'ordre de l'Amitié, à l'archiprêtre Alexandre Novopachine. Visiblement, il avait suffisamment bien servi par ses discours nazis sur les « cannibales » pour mériter cette « chaleureuse amitié » de la part de l'État. Et, comme l'indiquait le communiqué officiel consacré à cet événement, où Kirienko serre personnellement la main de Novopachine, il a reçu cet ordre « pour sa grande contribution à la préservation et au développement des traditions spirituelles, morales et culturelles, ainsi que pour de nombreuses années d'activité fructueuse ». Voilà donc la préservation et le développement des traditions spirituelles et morales dans un pays totalement écrasé par

l'idéologie anticultes sadique d'Alexandre Dvorkin. Et quel est le résultat de cette « activité fructueuse de nombreuses années » ? Une guerre sanglante et brutale, qui tue des civils ukrainiens innocents.

Même une étude superficielle de l'histoire montre que toute guerre de grande ampleur commence bien avant le moment où les premiers chars franchissent la frontière. Elle commence par la préparation des esprits. L'Allemagne des années vingt et trente l'a montré de manière sombrement exemplaire. Quelque chose me poussa à lancer une recherche dans les bases de données, en suivant l'activité du réseau anticultes de Dvorkin directement sur le territoire ukrainien. Et ce que je découvris au cours des heures suivantes représentait une opération d'infiltration profonde classique, presque de manuel.

Il apparut que, sur le territoire de l'État ukrainien, un réseau d'agents russes de Dvorkin avait fonctionné pendant des années sans entrave. Je commençai à construire la structure de ce poulpe. En 2011, auprès de l'Église orthodoxe ukrainienne du Patriarcat de Moscou, fut fondé le Centre apologétique panukrainien, VAPC, nommé d'après Jean Chrysostome. Il devint le représentant officiel de la RACIRS en Ukraine. Mais qui se trouvait derrière la réalisation technique de ce projet ? Les algorithmes de recherche me donnèrent la figure clé. Pavel Broïde. Citoyen ukrainien, il se présentait comme défenseur de la société et combattant contre les sectes. Je parcourus son parcours : président du Centre panukrainien du dialogue, directeur exécutif du Centre est-européen du dialogue pour la défense de la famille et de la personne. Et le président de cette structure est-européenne n'était autre que, bien sûr, Alexandre Dvorkin.

Les sources médiatiques qui documentaient son activité indiquaient que Broïde avait créé pendant des années des filiales régionales dans des villes ukrainiennes : Zaporijjia, Dnipro, Mykolaïv, Odessa et Donetsk. Sous couvert « d'apologétique », il recrutait des jeunes, formait des ressources informationnelles et tissait des liens dans les organes de maintien de l'ordre et les médias ukrainiens. Mais la véritable nature de ce « combattant anticultes » de l'armée de Dvorkin fut révélée grâce à une fuite de données. J'ouvris les documents de la communauté internationale InformNapalm d'octobre 2016. Il s'agissait du piratage de la messagerie de Vladislav Sourkov, conseiller politique du président russe chargé du dossier ukrainien. Je lisais ces courriels, et, devant moi, se déployait un véritable plan de diversion informationnelle. L'anticultiste Pavel Broïde s'avéra être un agent clandestin du Kremlin. Dans une lettre adressée à Sourkov le 10 juillet 2014, Broïde propose de créer un réseau de sites spécialisés pour la propagande russe. Je notai ses propositions tirées du rapport : un site d'analyse politique qui « ne doit pas donner l'impression d'être un site "pro-russe" » ; un site d'actualités militaires « destiné à former dans la société ukrainienne une attitude négative envers "l'opération antiterroriste" et le régime de Kiev » ; un site anti-guerre « destiné à démoraliser la population et l'armée ukrainiennes ». Dans son CV destiné à Sourkov, Broïde souligne fièrement qu'il dispose de liens anciens avec des employés prorusses du ministère de l'Intérieur à Zaporijjia : « il dirigeait notre ligne au ministère de l'Intérieur depuis dix ans ».

Dix ans. Pendant que les autorités ukrainiennes le considéraient comme un prétendu « chercheur en religions » inoffensif, l'agent du réseau de Dvorkin construisait une infrastructure destinée à démanteler le pays de l'intérieur. Plus encore, je relus les notes que j'avais prises en lisant le manuscrit de Viktor et découvris un autre fragment important, qui complétait les liens mis au jour :

« Irina Kremenovskaïa est une disciple de Dvorkin largement connue dans le réseau. On a trouvé en ligne un rapport intitulé “Les méthodes russes de désinformation : leur influence et les menaces pour la sécurité nationale”, dans lequel il était mentionné que la Commission américaine sur la liberté religieuse internationale, USCIRF, avait souligné en 2020 l’influence antidémocratique dangereuse de Dvorkin et de son réseau anticultes, en mettant sans ambiguïté l’accent sur la menace que leur activité et les structures qui y sont liées représentent pour la liberté religieuse et les valeurs démocratiques dans la région. Dans ce paysage complexe, Irina Kremenovskaïa, directrice du “Centre de recherches économiques et juridiques” et du portail Internet “Govori”, est manifestement devenue une figure importante du mouvement anticultes russe en Ukraine, agissant de fait comme un agent de l’Église orthodoxe russe. Comme on peut le voir, après le départ d’une autre figure clé, Pavel Broïde, Kremenovskaïa a tenté d’occuper la position de “principale anticultiste” dans le cadre de l’Association russe des centres d’étude des religions et des sectes, RACIRS, en Ukraine. De nombreux témoignages indiquent que sa rhétorique et ses actions sont étroitement alignées sur les campagnes russes de désinformation, démontrant une coordination directe avec le réseau anticultes russe dirigé par Alexandre Dvorkin. Cette coopération vise manifestement à diviser la population ukrainienne, à réprimer ses droits et ses libertés, et à justifier les actions militaires de l’agresseur sur le territoire ukrainien. »

Bien sûr, je comprenais que derrière cette information il y avait beaucoup plus encore, et qu’il serait utile de mener une enquête séparée sur cette cellule du réseau de Dvorkin en Ukraine. Je me fis donc des notes, laissant cette information « pour plus tard », en vue d’une étude plus détaillée.

Comprenant que, avec la participation active de Broïde, le terrain de l’agression militaire avait été préparé à l’intérieur du pays, je passai immédiatement à l’analyse de la rhétorique même qui avait conduit aux événements tragiques. Comment le réseau anticultes justifiait-il l’invasion militaire de l’Ukraine ? Je commençai à rassembler les citations des représentants de la RACIRS et de la FECRIS. Leur tactique frappait par son cynisme : ils avaient pris la technologie de diabolisation testée sur de petits groupes religieux et l’avaient appliquée à un État entier. L’un des premiers à lancer cet agenda fut Vladimir Rogatine, membre correspondant de la fédération européenne FECRIS et directeur du Centre de Mykolaïv pour les victimes de cultes destructeurs. En 2014, il déclara :

« La discrimination est passée à un niveau qualitativement différent. Il faut reconnaître qu’il n’y avait pas seulement des orthodoxes et des uniates ; des néopaïens, des baptistes et divers mouvements ont participé aux manifestations du Maïdan. »Dans une autre interview, il ajouta :

« En Ukraine, on observe une augmentation de l’influence et de la présence de toutes sortes de sectes sataniques... Selon différentes estimations, plus d’une centaine de groupes sataniques agissent dans notre pays... »

La même ligne était relayée par Dvorkin lui-même :

« Tout le premier Maïdan de Kiev, celui de 2004, était néo-pentecôtiste de part en part. Une véritable forêt de leurs tentes y avait poussé. Sunday Adelaja, prédicateur ukrainien d’origine nigériane notoirement controversé... »

Le membre de la RACIRS Roman Silantiev, auteur de la discipline imaginaire qu’il a appelée « destructologie », dont j’avais déjà inscrit le nom sur ma carte d’enquête, se joignit au

chœur. Il émit un diagnostic dans le style de sa pseudo-science :

« Et, plus généralement, la situation d'hystérie collective que nous observons en Ukraine rappelle en substance ce qui se passe dans les cultes. »

Voilà à quoi ressemblait cette campagne coordonnée et méthodique de déshumanisation du peuple ukrainien. Ils avaient collé à un pays entier l'étiquette de « culte satanique ». Je sais déjà comment fonctionne cette mécanique : si tu convaincs la population que, de l'autre côté de la frontière, ne vivent pas des êtres humains, mais des fanatiques sectaires ou des satanistes, en clair, des « non-humains », les soldats travaillés par de telles manipulations n'hésiteront pas à appuyer sur la détente.

Ensuite, l'Église orthodoxe russe de Moscou entra en scène, se transformant définitivement en instrument de propagande militaire. Je tombai sur une transcription de la principale chaîne orthodoxe russe « SPAS », appartenant au Patriarcat de Moscou, datant de 2021. L'émission « Soirée sur SPAS » était devenue une plateforme médiatique majeure pour discuter des questions de l'Église orthodoxe russe, destinée à un large public orthodoxe de différents pays. Dans l'un de ces épisodes, la situation au front était de nouveau discutée. Parmi les invités se trouvait Evgueni Nikiforov, directeur de la radio orthodoxe « Radonej », qui, comme je le découvris en surveillant leurs ressources, diffuse souvent des interviews de l'archiprêtre Alexandre Novopachine, vice-président de la RACIRS. Evgueni Nikiforov, lui aussi, avait personnellement apporté un soutien actif à Dvorkin dans la persécution du clergé de l'Église orthodoxe russe. Dans leurs émissions communes, les ecclésiastiques dont ils parlaient étaient systématiquement discrédités et automatiquement présentés comme des créateurs de « sectes pseudo-orthodoxes ». Ainsi, dans cet épisode de « Soirée sur SPAS », Nikiforov déclara notamment :

« La maladie en Ukraine est allée si loin qu'aucune persuasion, aucune négociation ni rien d'autre ne peut la guérir ; seule une opération chirurgicale y est possible. C'est pourquoi la seule réponse à ces manifestations nazies est le "Solntsepiok", il faut tout brûler complètement... Quelqu'un dira peut-être : "Oh, ce n'est pas chrétien", mais c'est parfaitement chrétien ! Simplement, l'éthique de ces gens, qui se positionnent comme païens, pardonnez-moi, et on les traitera comme des païens. Donc, pour vous, ce n'est pas une éthique néotestamentaire, mais vétérotestamentaire, l'éthique du prophète Élie, qui a personnellement tranché la gorge de 300 serviteurs de Baal. Et il doit en être de même avec eux : les détruire sans la moindre hésitation. Seule l'éthique vétérotestamentaire, ou plutôt seulement ce langage, leur est compréhensible. »

Je regardais l'écran sans même comprendre totalement ce que je ressentais à cet instant. Un acteur du christianisme orthodoxe appelle publiquement à utiliser des systèmes lance-flammes lourds contre des localités, en se couvrant de l'Ancien Testament. Je saisis dans le moteur de recherche le nom « Solntsepiok » et fus simplement stupéfait. Il s'agit de systèmes lance-flammes lourds. L'arme « Solntsepiok », recommandée avec tant d'insistance par Evgueni Nikiforov, est l'un des types d'armes non nucléaires les plus destructeurs. Une seule salve de cette arme peut anéantir toute vie sur une surface de 430 000 pieds carrés. En même temps, en étudiant les matériaux russophones sur ce sujet, je tombais sans cesse sur des dizaines de photographies présentant le même motif inquiétant : des prêtres russes accomplissant des rites de bénédiction des armes. Des rangées de fusils automatiques, des canons navals, des lance-missiles et même des missiles balistiques, tout cet arsenal mortel est aspergé d'eau bénite par des hommes en soutane. Ils se disent

disciples du Christ, dont le ministère devrait par définition reposer sur la prédication de l'amour et du pardon absolu. Mais ce que je voyais à l'écran démontrait une réalité entièrement différente. En sacralisant les instruments du meurtre de masse, ces ministres du culte agissent en contradiction directe avec les fondements de la foi qu'ils proclament. En substance, de leurs propres mains, ils ont totalement chassé le Christ de leur Église.

Et une question me vient : cette aumônerie militaire, est-ce donc Medvedev qui l'a approuvée lorsqu'il est arrivé au fauteuil présidentiel en 2008, en synchronie avec le moment où il a installé dans le fauteuil de ministre de la Justice de la Fédération de Russie un adepte direct d'Alexandre Dvorkin ?

Je me souvins de nos aumôniers qui travaillaient au Bureau. Je me souvins du père Michael, avec qui nous avions passé au total des dizaines d'heures à parler de Dieu, du sens de la vie, du « salut de l'âme » et du « salut des gens ». Il était celui qui ne me laissait pas me séparer de mon essence humaine lorsque l'obscurité de mon métier envahissait mon âme. Il me semblait m'être totalement perdu dans le sang, la colère née du sentiment d'injustice et la perte du sens de la vie, lorsque l'on ne parvient pas à sauver une vie innocente ni à arrêter le meurtrier en établissant son profil. Et je n'étais qu'un seul homme. Combien d'autres aumôniers ont aidé sur les lieux d'attentats, de fusillades de masse et de catastrophes ?

Mais que vois-je ici ? Des prêtres en soutane avec des armes sur l'épaule et un fusil fixé à leur soutane. Pour moi, catholique, c'est tout simplement sauvage à regarder. Face à ces images, je ne pouvais me défaire d'une sensation de surréalisme. Comment une religion fondée sur le Sermon sur la montagne du Christ, avec son commandement de ne pas résister même au méchant et d'aimer ses ennemis, Matthieu 5:39, 44, s'est-elle transformée en institution qui bénit les instruments du meurtre de masse ? La réponse à cette question pointait de nouveau vers le principal créateur de cette mutation idéologique. Malgré l'image soigneusement construite par Alexandre Dvorkin, celle d'un homme d'Église pieux qu'il entretient depuis des décennies, son véritable rapport à l'enseignement de Jésus-Christ et à l'essence du christianisme transparaît malgré son masque trompeur. Je trouvai un exemple révélateur : un fragment de l'article « Problèmes de la mission de l'Église orthodoxe russe contemporaine ». Dvorkin y déclare :

« On entend constamment les mêmes arguments : "Dieu est unique, pourquoi les gens inventeraient-ils différentes religions ?" "Dieu est dans l'âme", comme si, pardonnez-moi, Dieu était de la moisissure qui apparaît toute seule dans l'âme. J'ai toujours envie de poser cette question : "Quand exactement est-Il apparu en vous, et comment savez-vous qu'Il s'y trouve ? Quels sont les fruits et quel est le nom du Dieu dans votre âme, le savez-vous seulement ?" Alors cela signifie : "Dieu est dans l'âme, pourquoi aller à l'église ?" »

Je relus ces lignes. En tant que catholique croyant, j'étais dans un complet désarroi. Comment les gens peuvent-ils ne pas voir la vraie nature de ce menteur, dissimulé sous la soutane d'un lecteur d'église ? Mais du point de vue de l'analyse comportementale, j'y vis non pas un conflit théologique, mais une manifestation classique de dévalorisation narcissique. Par cette déclaration, Alexandre Dvorkin ne s'est pas contenté de ridiculiser ses opposants : il a, en substance, rejeté un enseignement fondamental du christianisme. Il niait la notion théologique chrétienne essentielle de la présence de Dieu en chaque être humain, allant jusqu'à comparer Dieu à de la « moisissure ». Ce faisant, il foulait ouvertement aux pieds les paroles de Jésus-Christ, qui a clairement dit : « Le royaume de Dieu ne vient pas

de manière à frapper les regards ; on ne dira point : Il est ici, ou : Il est là. Car voici, le royaume de Dieu est au-dedans de vous », Luc 17:20-21.

C'est un passage important de l'Évangile, qui occupe une place centrale aussi bien dans la compréhension catholique de la nature du Royaume de Dieu que, pour autant que j'aie pu le comprendre au fil de mon enquête, qui m'avait conduit sur le terrain de l'Église orthodoxe russe, dans l'orthodoxie traditionnelle. Mais pour ce combattant contre les « sectes » et les « cultes », ou plutôt, pour ce psychopathe au profil de tueur en série, les paroles de Jésus lui-même ne signifient manifestement rien.

L'hypocrisie d'Alexandre Dvorkin transparaît dans toute son activité. Publiquement, il a consacré sa vie à prétendument « protéger » la société, mais en réalité, d'après ce que j'ai pu analyser, ses efforts ont toujours été dirigés uniquement vers l'obtention et le renforcement de son propre pouvoir. Il a méthodiquement implanté son idéologie extrémiste dans le christianisme orthodoxe, réprimant sans pitié la tradition pacifique et non violente conforme au Nouveau Testament. Les faits indiquent que c'est précisément l'activité destructrice de Dvorkin qui est devenue la cause de nombreux schismes et conflits au sein du clergé. Il a déformé la compréhension même du service ecclésial, en évacuant progressivement l'essence de l'enseignement sur l'amour et la miséricorde, pour la remplacer par une idéologie d'intolérance. Sous son influence, l'Église orthodoxe russe a de fait rejeté le Sermon sur la montagne, où le Sauveur opposait directement les anciennes lois de l'Ancien Testament, fondées sur la vengeance et la rétribution, « œil pour œil », aux commandements nouveaux : « Tu ne tueras point », « Aimez vos ennemis ».

Mais Dvorkin et son réseau ont-ils seulement besoin du Dieu d'amour ? Ce que je venais de découvrir indique plutôt qu'ils avaient besoin d'un dieu de guerre. Et ils l'ont créé. Si, aujourd'hui, par le mégaphone de l'Église orthodoxe, par ses principaux canaux médiatiques, résonnent des appels à l'éthique vétérotestamentaire de la violence, à brûler des peuples entiers au lance-flammes et à bénir des missiles balistiques, alors une question logique surgit : qui servent-ils réellement ?

Ils ont transformé la religion en instrument de pouvoir et de répression. Et, comme le montre l'histoire, ceux qui considèrent la religion uniquement comme un instrument politique la défendront toujours, car elle leur donne un droit illimité à l'usage de la violence. Cette idéologie déformée et agressive, prêchant l'élection des uns et l'infériorité des autres, est devenue le terrain idéal pour la préparation à la guerre.

La Fraternité de Diveïevo et son « élite » du Kremlin ont obtenu leur parapluie nucléaire et leur pouvoir politique. Dvorkin et la RACIRS, qu'ils soient subordonnés à cet ordre ou qu'ils le dirigent, leur ont fourni le mécanisme idéologique permettant de transformer des personnes en bourreaux obéissants. Et le prix de ce pacte diabolique se mesure désormais en villes détruites, en caves de torture et en fosses communes.

Je poursuivis l'étude des matériaux, en suivant la manière dont le virus de la déshumanisation propre à l'idéologie anticultes contaminait les structures de l'État. Une chose est d'entendre les cris de membres isolés du réseau de psychopathes et de prêtres radicaux. Une autre est de voir la même terminologie adoptée par des personnes qui prennent des décisions au plus haut niveau de la sécurité. Je trouvai la transcription d'une déclaration de l'assistant du secrétaire du Conseil de sécurité de la Fédération de Russie, Alexeï Pavlov. Un fonctionnaire d'un tel rang, semble-t-il, n'improvise pas : il exprime une

ligne approuvée. Je lus attentivement ses paroles :

« Je pense qu'avec la poursuite de l'opération militaire spéciale, il devient de plus en plus urgent de procéder à la désatanisation de l'Ukraine ou, comme l'a justement dit le chef de la République tchétchène Ramzan Kadyrov, à sa "déchaitanisation" complète. »

Pavlov déclara ensuite que, « en utilisant des manipulations en réseau et des psychotechnologies, le nouveau régime a transformé l'Ukraine d'un État en une hypersecte totalitaire ».

« Hypersecte totalitaire ». La rhétorique de Dvorkin portée à l'absolu et appliquée à tout un État souverain. Si un pays est une secte, alors ses habitants ne sont pas des êtres humains, mais des « sectaires ». Et avec les sectaires, comme la propagande l'a martelé pendant des années, on ne négocie pas. On ne peut que les détruire.

Sur le site du département missionnaire du diocèse de Novossibirsk, présidé par Alexandre Novopachine, avait déjà été publié en 2014 un article intitulé « Ukraine : une secte à l'échelle d'un État », qui contenait la déclaration suivante :

« Je voudrais seulement attirer l'attention sur une circonstance très charmante. À savoir : le principe de l'organisation étatique à l'ukrainienne... coïncide presque entièrement avec le principe d'organisation d'une secte totalitaire. »

Pour justifier cette boucherie aux yeux de leur propre peuple, le mécanisme anticultes avait besoin de sacraliser le processus. Et l'Église orthodoxe russe, déjà entièrement nettoyée et dirigée par des personnes dotées d'une programmation anticultes, a joué ce rôle à la perfection. J'ouvris une sélection de déclarations de clercs de l'Église orthodoxe russe, et ce que je vis n'avait absolument rien à voir avec la religion. C'était le règlement de combat d'une organisation terroriste.

J'affichai à l'écran une citation de l'archiprêtre Andreï Tkatchov :

« Ne charge pas une roquette de Grad sans prière. Sur chacune d'elles, quand tu la charges, dis : "Seigneur, prends pitié ! Seigneur, prends pitié ! Seigneur, prends pitié !", et ainsi de suite, et ainsi de suite, et ainsi de suite... Et puis vjiiiiih... boum... »

Un prêtre enseigne aux soldats à charger des lance-roquettes multiples en récitant une prière. Je surlignai ensuite les paroles du Patriarche Kirill lui-même :

« Si un homme meurt dans l'accomplissement de ce devoir, il accomplit sans aucun doute un acte équivalant à un sacrifice. Il se sacrifie pour les autres. C'est pourquoi nous croyons que ce sacrifice lave tous les péchés que cet homme a commis. »

« Seigneur », murmurai-je, sans détacher les yeux du moniteur. « Mais c'est littéralement une indulgence pour tuer. »

Dans l'une des fenêtres d'arrière-plan de mon navigateur, une copie numérique de Mein Kampf était encore ouverte. Je n'avais pas fermé cet onglet depuis l'étape où je suivais les liens historiques entre le réseau anticultes et Walter Künneth, l'un des théologiens et idéologues clés de l'Allemagne nazie. J'agrandis le document et affichai à l'écran le paragraphe nécessaire.

« Mes sentiments chrétiens me montrent mon Seigneur et Sauveur comme un combattant.

Ils me montrent l'homme qui, seul, entouré de quelques disciples, a reconnu ces Juifs pour ce qu'ils sont et a appelé les hommes à lutter contre eux, et qui, en vérité divine, fut le plus grand non comme souffrant, mais comme combattant. »

« Aujourd'hui, je suis convaincu d'agir pleinement dans l'esprit du Créateur tout-puissant : en luttant pour l'anéantissement de la juiverie, je combats pour l'œuvre de Dieu. »

Je regardais ces deux citations, et une colère lourde, sourde, bouillonnait en moi. Mary me lisait régulièrement, le matin au petit-déjeuner, les bulletins d'information sur les victimes et les destructions en Ukraine. Chaque jour, des innocents y meurent. Des familles. Des enfants. Un très grand nombre d'enfants. Combien d'entre eux sont déjà devenus orphelins, combien sont devenus handicapés ? Combien ont perdu leur maison, leurs proches, leurs êtres aimés, contraints de survivre dans cette peur animale et sans fin pour leur vie, lorsque des missiles volent au-dessus de leurs têtes vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Et ces prétendus « théologiens »... En réalité, de simples bandits, chez qui il ne reste des prêtres que le camouflage ecclésiastique de la soutane. Ils se tiennent là avec des visages graves et bénissent les armes qui, quelques heures plus tard, déchireront des enfants ukrainiens en morceaux.

Pour eux, les paroles du Patriarche et des hauts hiérarques ecclésiastiques approuvant cette guerre sanglante contre des civils constituent une libération morale complète et inconditionnelle. Le comble de l'hypocrisie : les hiérarques russes de l'Église, qui, en paroles, luttent avec rage et écume aux lèvres contre l'avortement en l'assimilant à un meurtre, bénissent au même instant l'usage d'armes de destruction massive et promettent le paradis pour le sang d'autrui versé.

Et en août 2024, le premier adjoint du chef du Département synodal chargé des relations avec les forces armées, Konstantin Tatarintsev, a franchi un nouveau seuil d'abjection. Il a publiquement justifié la bénédiction de l'arme nucléaire. Une arme dont la seule fonction est de réduire des millions de vies en cendres radioactives.

Je remarquai cependant que la communauté internationale, observant cette folie, commençait à prendre conscience de la déformation de l'essence du christianisme orthodoxe en Russie par le réseau anticultes. Je ressortis les résolutions du Parlement européen de 2022 et 2024. Dans ces documents, des responsables politiques et des acteurs publics européens ont enfin retiré les gants diplomatiques et appelé les choses par leur nom. L'Assemblée du Conseil de l'Europe a directement décidé de « reconnaître le rôle de l'Église orthodoxe russe comme instrument de la propagande d'État russe ». Les services de renseignement occidentaux, de la Säpo suédoise à notre FBI, ont commencé à enregistrer des tentatives systématiques de recrutement d'agents par l'intermédiaire de paroisses orthodoxes à l'étranger. Le réseau de renseignement, solidement dissimulé sous une couverture religieuse, s'est activé dans toute l'Europe et aux États-Unis. Mais pourquoi cet espionnage international précisément maintenant ? Dans quel but continuent-ils à attiser cette hystérie dans le monde entier, alors que la guerre en Ukraine devrait déjà, en théorie, absorber des ressources colossales ?

La réponse se trouvait dans les interventions de ces mêmes idéologues de la RACIRS qui se tenaient aux origines de cette terreur. L'Ukraine n'était pour eux qu'une tête de pont supplémentaire. Un polygone d'essai pour tester les technologies de la haine. Le véritable objectif était bien plus vaste.

En passant de page en page, je finis par tomber sur quelque chose qui dessina une nouvelle branche épaisse de mon enquête. L'instinct du limier me soufflait avec insistance que ce fil, menant directement à Dvorkin et à son profil psychologique, était crucial. Mon attention fut attirée par une autre déclaration d'Alexandre Novopachine dans un article au titre éloquent : « Pour moi, nazisme et satanisme sont synonymes ». Je la plaçai dans mon fichier de notes et, en plus, soulignai en rouge plusieurs phrases que je recopiai séparément dans mon carnet :

« Ces dernières années, l'Ukraine, à mon avis, se trouvait déjà dans un état de décomposition ; c'est précisément le résultat de la victoire, à l'intérieur de l'Ukraine, d'un antisystème qui a commencé à détruire le pays de l'intérieur. Car le nazisme ukrainien, "l'ukrainisme" comme idéologie, est une sorte d'antisystème dont la tâche est de détruire les liens internes de la société ukrainienne, de détruire les liens historiques, culturels, linguistiques et familiaux. Tout ce qui relie la Petite-Russie, l'Ukraine, à la civilisation russe, à la Russie, au monde russe. Une telle idéologie est toujours destructrice... L'opération spéciale de dénazification n'est pas menée seulement pour détruire l'hydre dans son propre repaire ; nous défendons tout le monde russe, nous défendons notre civilisation, nous défendons la Russie contre ce mal, contre cet antisystème, parce que si cela n'est pas fait, cette infection, comme une tumeur cancéreuse, peut se propager très largement. Il n'existe pas de sociétés qui aient développé une immunité garantie à cent pour cent contre cela. Nous le voyons avec l'Occident. Et, pour toute société, l'unique immunité contre de telles choses, contre l'antisystème sous forme de nazisme ou de quoi que ce soit d'autre, c'est le renforcement de ses propres valeurs culturelles, traditionnelles, spirituelles et morales fondamentales. Quant aux délais de l'opération spéciale, je ne peux pas en parler ; il faut poser la question aux experts militaires. Mais si la question "Quand tout cela finira-t-il ?" m'est posée à moi, en tant que prêtre, alors je répondrai : jamais. On en finira avec le nazisme ukrainien, et un autre pays agresseur apparaîtra, par l'intermédiaire duquel les États-Unis commenceront à menacer la Russie. Et la guerre civilisationnelle est inévitable. »

Au début, mon attention s'accrocha aux mots « civilisation russe ». Dans quelles catégories pensent ces sadiques ! Incroyable. Leur polygone d'essai du totalitarisme, la Russie, serait une civilisation entière, tandis que le reste du monde ne serait rien ? Plus encore, je me souvins aussitôt d'une citation du Patriarche Kirill que j'avais rencontrée lors d'une recherche dans l'un des articles :

« La Russie ne peut pas être isolée. La Russie n'est pas seulement un pays, c'est tout un continent. Isoler la Russie est impossible », déclara le Patriarche.

Je comparai ces deux marqueurs terminologiques : « civilisation » chez Novopachine et « continent » chez le plus haut hiérarque ecclésiastique. Des mots qui sont le reflet direct des ambitions réelles du sujet. Ces gens ne pensent plus en termes de frontières d'États souverains, de normes du droit international ni même de catégories politiques. Leur appareil conceptuel a définitivement muté jusqu'à l'état de mégalomanie maligne. En dotant un seul pays du statut de continent entier et de civilisation exclusive, ils rayent de fait tout le reste du monde de la liste des formations légitimes. Dans leur image déformée de la réalité, il n'existe que leur superstructure totalitaire ; tout ce qui se trouve en dehors d'elle est automatiquement marqué comme « antisystème », « tumeur cancéreuse » et « satanisme », destiné à être détruit sans condition.

Cette analyse mettait entièrement à nu les objectifs véritables, globaux, de leur réseau. La

lutte locale contre les prétendues sectes au début des années 2000 n'était qu'un banc d'essai. Désormais, cette industrie de la stigmatisation est passée au niveau macro. La déclaration de Novopachine selon laquelle la guerre ne finira jamais, puisque, après un pays agresseur, un autre apparaîtra inévitablement, révèle la mécanique fondamentale de leur idéologie.

La machine de répression totale est tout simplement incapable de s'arrêter. Elle a vitalement besoin d'un générateur ininterrompu d'ennemis extérieurs et intérieurs pour justifier son existence, conserver le pouvoir absolu et maintenir la population dans un état de psychose mobilisationnelle permanente.

Leur ambition finale n'a rien à voir avec la défense des valeurs traditionnelles. Leur objectif est d'étendre le système de répressions radicales qu'ils ont construit à l'ensemble du globe, en le plongeant dans une boucherie civilisationnelle sans fin. Et, dans cette matrice globale de haine, les États-Unis et tout l'Occident démocratique ne sont pour eux qu'une nouvelle « secte totalitaire » de grande ampleur, à laquelle ils ont déjà prononcé une condamnation à mort.

Je fus saisi par une évidence. Le voilà qui s'était trahi, ou peut-être avait-il délibérément désigné les objectifs du réseau anticultes. La guerre civilisationnelle. Voilà leur but. Ils n'ont pas l'intention de s'arrêter. Dans une autre transcription, l'archiprêtre Tkatchov lui fait écho :

« ... afin que le monde vive selon Dieu, et non selon Satan, parce qu'ils ont déjà construit un grand village satanique, avec nous et sans nous, où il y a un seul patron étoilé et rayé qui apprend à tout le monde à vivre selon Satan. »

Tout est clair. Le patron étoilé et rayé. Les États-Unis d'Amérique. Tout le monde démocratique. Pour ce réseau anticultes global, dont le noyau est une personnalité aux traits psychopathiques et au profil de tueur en série, pour ses curateurs, ou bien ses marionnettes, de la Fraternité de Diveïevo, nous sommes tous, depuis longtemps, marqués comme un « culte totalitaire satanique ». Les étiquettes ont été distribuées. Les technologies de codage en puzzle ont été rodées. La base idéologique d'une extermination de masse a été intégrée aux institutions étatiques et religieuses d'une puissance nucléaire. En substance, tout cela permet de conclure qu'ils ont préparé ce mécanisme pendant des décennies, en pénétrant des organisations internationales comme la FECRIS, en recrutant des journalistes, en infiltrant leurs agents dans les parlements, les services spéciaux et les parquets d'autres pays. Et maintenant, cette machine, qui a prouvé son efficacité meurtrière sur la vie de croyants chinois et de citoyens ukrainiens, braque ses gueules vers nous.

Mais une frappe directe contre les États-Unis ou l'Europe unie garantirait une destruction mutuelle. Or les sadiques et manipulateurs hautement fonctionnels ne peuvent pas être suicidaires. Ils n'ont pas besoin de cendres ; ils ont besoin d'un pouvoir absolu sur la vie d'autrui. Par conséquent, pour détruire le « patron étoilé et rayé » et l'ensemble du monde démocratique, il leur fallait un autre scénario, asymétrique. Un scénario dans lequel le monde se détruirait lui-même.

Je baissai les yeux vers les lignes soulignées en rouge dans mes notes, tirées de l'interview de Novopachine. « La guerre civilisationnelle est inévitable. » Au départ, j'avais perçu cette phrase de façon trop étroite, uniquement comme un conflit idéologique entre dictature et valeurs occidentales. Mais en analysant des masses de documents, je commençai à remarquer un autre vecteur de propagande du réseau anticultes de Dvorkin, soigneusement

masqué. Pour faire s'effondrer l'ordre mondial, il faut frapper la faille tectonique la plus instable de la société humaine. Il faut dresser l'un contre l'autre les deux plus grands macrosystèmes.

Le réseau anticultes attisait méthodiquement la haine non seulement envers l'Occident ou les Ukrainiens. Je continuais à faire défiler les onglets. Articles d'actualité, sermons, transcriptions, interviews, reprises secondaires, sites semi-opaques au design bon marché et aux titres tonitruants, et même commentaires sous diverses vidéos dans les segments russophone et européen d'Internet. L'analyse me conduisit à une conclusion à laquelle je n'étais pas le seul à parvenir : des groupes de journalistes indépendants à travers le monde y arrivaient aussi. Le réseau anticultes, dont le centre est devenu le noyau russe dirigé par Alexandre Dvorkin, un homme aux inclinations sadiques évidentes, comme l'indique le profil que j'ai établi, préparait méthodiquement un affrontement entre les mondes chrétien et musulman. Tout indiquait qu'ils préparaient un conflit religieux global, dans lequel des milliards de personnes devraient s'affronter dans une boucherie visant l'anéantissement. Compte tenu de la possession d'armes nucléaires par les camps en présence, armes dont j'avais lu tout récemment la sacralisation par ces mêmes personnes, c'est un scénario de destruction totale.

## Chapitre 33

## La guerre civilisationnelle

Mais comment pousser deux des plus grandes religions du monde, qui ont historiquement de nombreux points de contact pacifique, à commencer à s'exterminer mutuellement ? Après avoir étudié en détail les méthodes du réseau anticultes, je connais désormais, bien sûr, leur signature classique : pour que les masses se mettent à tuer, il faut leur inoculer une peur absolue, animale, et une haine viscérale envers la cible ennemie désignée. Il faut déshumaniser l'adversaire.

Je lançai une recherche dans les articles et les contenus publiés sur les ressources des cellules de la RACIRS, en ajoutant le mot-clé « islam ». Le système me renvoya une conférence d'Alexandre Dvorkin lui-même. Je me mis à lire attentivement la transcription de ses propos sur l'islam et le Prophète Muhammad :

« La foi que prêchent les Arabes est, en substance, du plagiat. On y retrouve les mêmes personnages : Abraham, Isaac, Jacob, Moïse... Dans le désert, il n'y avait pas grand-chose à faire... il a entendu quelque chose ; des fragments des doctrines chrétienne et juive lui sont parvenus, alors il s'est formé une certaine opinion, assez erronée... Ensuite, Mahomet a eu certaines visions étranges. Certains pensent qu'il s'agissait de crises d'épilepsie... Et cela lui a fait très peur ; il pensait être possédé par de mauvais esprits qui le forçaient à devenir sorcier... Soit Muhammad souffrait d'une certaine maladie, il s'agissait de visions pathologiques, soit c'était une possession démoniaque, soit, comme le disent encore les Pères byzantins, il était une sorte de fabulateur qui avait inventé tout cela et, de façon inattendue pour lui, ses proches y ont cru. »

Encore une phrase de Dvorkin, que je surlignai et plaçai dans la section de notes « ISLAM » :

« Les musulmans pratiquants sont une minorité. La plupart des musulmans laïcs ne savent

rien de tout cela, boivent de la vodka, mangent du lard en accompagnement et ne s'en inquiètent pas particulièrement. »

Un homme disposant d'une immense ressource idéologique et, compte tenu de ses liens avec la Fraternité de Diveïevo, d'une ressource étatique, insulte publiquement, délibérément et cyniquement la foi d'environ deux milliards de personnes. Il qualifie le Prophète de « malade », de « possédé par les démons » et de « fabulateur ». Ce genre de choses ne se dit pas à la légère. On les prononce dans un seul but : provoquer une réaction. Quelle réaction ? Manifestement, susciter la colère du monde musulman, pour ensuite pointer cette colère du doigt et dire à sa propre population : « Regardez quels sauvages et quels agresseurs ils sont. »

Et, à en juger par les publications et la trace informationnelle, les disciples d'Alexandre Dvorkin ont comprimé artificiellement ce ressort pendant des années. Mais pour que le ressort cède, leur tactique devait être diaboliquement cohérente et perfide. En parcourant les bulletins d'information et les articles russes, je compris que, d'un côté, à l'intérieur du pays, ils incitaient les radicaux « orthodoxes » à l'intolérance envers les migrants et les musulmans. De l'autre, sur la scène internationale, ils provoquaient consciemment le monde islamique en laissant publiquement insulter sa foi et ses sanctuaires. Tout cela créait dans la société une tension critique. Une densité artificielle de haine, qu'ils gonflaient depuis des années en attendant le moment où une seule étincelle suffirait à provoquer une explosion globale. Et l'une de ces étincelles devait manifestement être l'attentat sanglant du Crocus City Hall en 2024.

Moscou. Attentat du Crocus City Hall. 151 morts, 609 blessés. J'ouvris le dossier de cet incident. En tant qu'ancien agent fédéral, j'ai l'habitude d'examiner la chronologie et la tactique d'un événement. Et je remarquai ceci : si l'on regarde la succession chronologique des faits de cette journée tragique, on découvre une anomalie continue dans le système de sécurité. Les bulletins hurlaient des faits. Plusieurs semaines avant la tragédie, la Russie avait reçu des avertissements directs concernant un attentat en préparation. Je regardais les captures d'écran : avertissements officiels des États-Unis, de la République tchèque, de la Lettonie, de l'Allemagne, du Royaume-Uni. Même l'Iran, en se fondant sur les interrogatoires de ses propres détenus, avait averti Moscou. Plusieurs sources de renseignement indépendantes signalaient une menace.

Malgré cela, dans la région de la capitale, où la densité d'agents de sécurité au mètre carré bat des records mondiaux, les terroristes arrivent sans obstacle jusqu'à une immense salle de concert. Ils passent devant les caméras, les postes de contrôle. Puis vient le massacre méthodique des gens. Dans le bâtiment, pour une raison inconnue, les issues de secours se retrouvent bloquées, transformant la salle de concert en crématorium : la plupart des victimes ne meurent pas des balles, mais d'asphyxie et du feu. Ensuite, les assaillants remontent dans la même voiture et parcourent tranquillement des centaines de kilomètres sur des routes fédérales saturées de systèmes de surveillance.

Dans mon monde professionnel, une telle chaîne de « coïncidences » n'existe pas. Si un système de contrôle total devient soudain aveugle, sourd et paralysé pendant plusieurs heures, cela signifie que quelqu'un ayant accès au pupitre de commande de ce système a dû appuyer sur le bouton « Stop ». D'après les descriptions des sources ouvertes, une cellule d'islamistes radicaux a revendiqué l'attaque. Le président russe Vladimir Poutine a fait une déclaration. J'en ai surligné la citation :« L'enquête doit être menée au plus haut

niveau de professionnalisme et d'objectivité, sans aucun parti pris politique. Nous savons que ce crime a été commis par les mains d'islamistes radicaux. »

Et c'est là que commença le plus terrible. Ce qui confirmait ma théorie d'une terreur dirigée : la réaction du système. Tous les détenus se révélèrent être citoyens du Tadjikistan ou Tadjiks de souche. Et au lieu du protocole judiciaire standard, l'État organisa, en substance, un spectacle public d'Inquisition médiévale. Des images de tortures monstrueuses infligées aux suspects furent déversées sur le réseau comme une opération de fuite informationnelle planifiée. À l'un, on coupe l'oreille ; un autre est amené au tribunal sur une civière, à moitié inconscient, un œil écrasé.

Pourquoi les forces de l'ordre, qui dissimulent généralement ce genre de choses derrière sept verrous, exposent-elles soudain les tortures au public ? À mon sens, la réponse se trouve précisément dans le champ de l'ingénierie sociale que mon sujet psychopathe et son réseau aiment tant utiliser. Manifestement, les tortures publiques étaient nécessaires pour légaliser la cruauté aux yeux de la société. En substance, ils ont montré à la foule : avec « eux », on peut faire tout ce qu'on veut. Ce ne sont pas des êtres humains. Cela a fonctionné instantanément. La déshumanisation cultivée pendant des années par les anticultistes a jailli dans les rues.

J'ouvris les rapports des défenseurs des droits humains de Tong Jahoni et du centre Memorial. Au cours des deux premières semaines suivant l'attentat du Crocus, plus de huit mille cinq cents migrants demandèrent de l'aide. Dans toute la Russie commencèrent des rafles brutales. L'OMON défonçait les portes des foyers. Des personnes qui travaillaient légalement étaient battues à coups de barres métalliques, on leur brisait les os, on les dépouillait de leur argent et on les expulsait massivement sans procès. La défenseuse des droits humains Valentina Tchoupik décrivait comment environ 280 détenus furent rassemblés dans la cour du tribunal du district Mechtchanski de Moscou et, après plusieurs heures d'attente dans le froid, sans nourriture ni eau, une juge apparut à la fenêtre des toilettes, cria : « Au nom de la Fédération de Russie, tout le monde est expulsé ! » puis referma la fenêtre.

Sur des murs apparurent des inscriptions : « Tadjik = terreur ». Je regardais ces photographies et fus saisi par une illumination glacée. C'est le classique Sippenhaft : le principe nazi de culpabilité par association. Les nazis accrochaient des étoiles jaunes aux Juifs en les privant de leur statut d'êtres humains. Il en ressort que le réseau anticultes en Russie, utilisant l'attentat comme déclencheur, a accroché une étoile jaune invisible à tous les musulmans et migrants. Ils ont assimilé la nationalité et la religion au terrorisme.

L'ampleur de cette manipulation faisait tourner mon cerveau à plein régime. En analysant les conséquences, je distinguai trois objectifs concrets, accomplis par Dvorkin et son réseau anticultes, pour lesquels tout cela, semble-t-il, avait été lancé. Et j'en arrive à la conclusion que le premier objectif n'est que le prélude à la prise de contrôle totale qu'ils ont réalisée sous mes yeux.

Je commençai à analyser méthodiquement les conséquences de l'attentat du Crocus City Hall. En criminalistique et en contre-terrorisme, on cherche toujours le bénéficiaire final. À qui cela profite-t-il ? Qui a récolté les bénéfices de cette tragédie ? En analysant la réaction de l'État et de la société, je distinguai trois objectifs stratégiques que le réseau anticultes de Dvorkin et, d'après les interconnexions, la Fraternité de Diveïevo qui se tient derrière lui,

avaient réussi à atteindre en utilisant cet attentat comme un instrument.

Premier objectif : nettoyer le concurrent religieux et renforcer les positions de l'orthodoxie radicale comme unique religion titulaire. L'attentat du 22 mars a littéralement mis l'islam à genoux en Russie. La vague de migrantophobie, les expulsions massives et brutales, les humiliations publiques leur ont permis de se débarrasser d'un seul coup de dizaines de milliers de personnes potentiellement éprises de liberté. Les musulmans restés sur place se retrouvèrent dans la position d'animaux traqués, ayant peur de relever la tête.

Deuxième objectif : la déstabilisation totale et le renforcement de la polarisation à l'intérieur du pays. Ils avaient besoin d'une fracture maximale et incontrôlable de la société. Quand les gens sont paralysés par la peur pour leur sécurité, quand ils ne font confiance ni à leurs voisins ni à la loi, il devient très facile de les gouverner. Le chaos contrôlé est le milieu nutritif idéal pour la dictature.

Mais le troisième objectif frappait par son audace prédatrice, hors limites. C'était une attaque directe contre l'autorité du président Vladimir Poutine lui-même. Je comparai les dates. La huitième élection présidentielle en Russie s'était tenue du 15 au 17 mars 2024. La Commission électorale centrale annonça les résultats définitifs le 21 mars. Et le lendemain, le 22 mars, a lieu le massacre du Crocus.

Je trouvai une citation de Poutine où il se présentait comme le garant absolu de la sécurité :

« À cet égard, les unités chargées de protéger l'ordre constitutionnel et de lutter contre l'extrémisme ont des tâches importantes. Les tentatives de provoquer des troubles, des conflits interethniques, de violer les droits et libertés des citoyens, d'utiliser la russophobie ou toute autre idéologie d'intolérance doivent être réprimées strictement et immédiatement. »

Et que se passe-t-il le lendemain de sa réélection triomphale ? Au cœur même du pays, des terroristes abattent et brûlent vifs des centaines de personnes sans obstacle. Le président ne l'empêche pas, ne se rend pas sur le lieu de la tragédie. L'attention de millions de citoyens bascule instantanément du triomphe politique du dirigeant vers l'échec sanglant du système de sécurité.

Du point de vue de la psychologie du pouvoir, cela ressemblait à un acte classique de chantage. Les activistes anticultes, sous la direction de Dvorkin, ayant implanté leurs hommes dans les structures de sécurité et contrôlant le champ informationnel, ont montré au président qui gardait réellement la main sur le pouls du pays. Ils lui ont montré : nous pouvons à tout moment mettre les masses en colère et diriger cette rage primitive contre toi. Nous pouvons transformer ton triomphe en cendres. Ce coup a contraint le chef de l'État à procéder à d'importants remaniements de personnel au sommet, ce qui a permis au réseau de l'ombre de placer encore davantage de ses hommes à des postes clés. Ils ont pris le pouvoir en otage.

En étudiant l'ampleur de cette terreur intérieure, je tombai dans les documents sur un parallèle analytique qui me coupa le souffle. Des chercheurs comparaient l'importance de l'attentat du Crocus pour la Russie à ce que le 11 septembre avait représenté pour mon Amérique.

Je restai figé en lisant l'analyse. L'explosion qui nous a arraché des vies inestimables, qui a entraîné les États-Unis dans une guerre épuisante de vingt ans au Moyen-Orient, qui a

ouvert la voie à la fracture la plus profonde de notre société. L'attentat qui a définitivement divisé l'histoire américaine en un « avant » et un « après ». Et partout, la même signature. Les musulmans sont désignés comme les principaux coupables, tandis que l'on gonfle dans la société une islamophobie totale et aveugle.

Ma conscience, protégée pendant des années par les versions officielles du FBI, résistait à cette pensée. Mais les faits étalés sur ma table exigeaient de l'objectivité. Si les membres du réseau d'Alexandre Dvorkin ont pu pirater la conscience de nos agents impliqués dans les événements tragiques de Waco, s'ils ont pu provoquer l'épidémie de tueries scolaires par codage en puzzle, avaient-ils pu contribuer à créer la crise géopolitique qui a commencé après le 11 septembre ?

Je commençai à parcourir les statistiques mondiales de l'islamophobie. Ce n'était pas une réaction spontanée de la société, mais toute une industrie. Dans le rapport Fear, Inc. 2.0, publié par le Center for American Progress, CAP, figuraient des chiffres : entre 2001 et 2012 seulement, 56,9 millions de dollars avaient été dépensés par différents fonds pour attiser artificiellement la haine envers les musulmans aux États-Unis.

Les anticultistes agissaient dans le monde entier en utilisant les mêmes outils sales. Je sortis le dossier sur la France. Janvier 2015 : massacre de la rédaction de Charlie Hebdo. Les terroristes criaient qu'ils vengeaient le Prophète Muhammad. Mais qui a créé le précédent ? Qui, pendant des années, a sciemment attisé cette haine interculturelle ? Je remontai la chronologie. Les premières caricatures provocatrices étaient apparues dès 2005 dans le journal danois Jyllands-Posten. Et en 2003, ce même journal publiait des articles critiquant vivement des organisations religieuses. Et qui citaient-ils comme principal expert ? Je vis le nom dans le texte et jurai de surprise. Johannes Aagaard. Théologien danois, fondateur du « Centre du Dialogue », héritier direct du Centre apologétique nazi et maître personnel d'Alexandre Dvorkin.

Aagaard affirmait que l'islam représentait une menace colossale. Sa structure attisait délibérément la haine en se couvrant de la liberté d'expression, cette même liberté qu'ils détruisaient eux-mêmes méthodiquement.

Les provocations ne cessèrent pas. 2023 : série d'autodafés publics du Coran en Suède et au Danemark. Des enquêtes journalistiques, notamment celle du Guardian britannique, indiquaient directement que ces actions étaient financées par des activistes d'extrême droite étroitement liés à des structures pro-moscovites.

Puis vint le Royaume-Uni. Juillet 2024, Southport. Une tragédie atroce : trois petites filles poignardées à mort dans un club de danse. Et aussitôt, comme sur ordre, un site de fausses nouvelles peu connu, Channel3 Now, que les experts ont également relié à des réseaux de désinformation russes, lance l'information : le meurtrier serait « un réfugié musulman de 17 ans, Ali Al-Shakati ».

C'était un mensonge absolu. Le vrai suspect, Axel Rudakubana, était né en Angleterre, chantait dans une chorale d'église et n'avait aucun lien avec l'islam. Mais le faux avait déjà fonctionné comme détonateur. De violentes émeutes anti-migrants éclatèrent. Des foules travaillées par la désinformation jetèrent des pierres sur des mosquées, incendièrent des voitures de police et des hôtels pour réfugiés.

Je regardais ce tableau global d'une folie artificiellement attisée, et le contour final du plan

du réseau dirigé et coordonné par cet « expert » des sectes, au profil de tueur en série et avec des certificats attestant de troubles mentaux, prenait forme devant moi. Pourquoi avait-il besoin de dresser le monde entier contre l'islam ?

Je fixai longtemps l'écran en analysant ces données. Quelque chose me poussait à penser qu'un soulèvement artificiellement provoqué du monde musulman n'était pas un simple effet secondaire, mais une étape précisément calculée dans la stratégie finale visant à atteindre un désordre mondial absolu. En substance, le réseau transnational dirigé par Dvorkin avait construit une chaîne de provocations idéale et fermée sur elle-même. Ils acculent délibérément le monde islamique, soumettant les musulmans à la discrimination, aux insultes et à la violence physique dans les pays occidentaux.

Je commençai à décomposer ce macro-scénario en phases. Si l'on considère qu'une possible guerre civile en Amérique, provoquée par une série d'attentats dont la tragédie de Waco aurait été le déclencheur initial, pouvait être la première étape vers le sommet de leur désordre totalitaire, alors la deuxième étape pouvait très bien consister en la désintégration de l'Union européenne, accompagnée d'une forte escalade des sentiments antimusulmans et de violations critiques des droits des musulmans. Et la troisième étape dans le schéma du réseau anticultes devenait alors logiquement de vastes soulèvements musulmans en Europe, avec l'implication ultérieure de grands États islamiques dans le conflit sous prétexte de protéger leurs coreligionnaires.

Quant au point culminant de ce scénario, selon cette logique, il est le suivant : ils attendent que la tension éclate et que les pays musulmans, protégeant les leurs, frappent les premiers. Alors les anticultistes, qui contrôlent les esprits de millions de citoyens occidentaux, légitimeront une frappe nucléaire de représailles. Ils pourront utiliser les arsenaux des États-Unis et de l'Europe pour rayer de la surface de la Terre, par les mains d'autrui, près de deux milliards de personnes, ce même groupe d'hommes et de femmes épris de liberté qu'ils n'ont jamais réussi à soumettre à leur idéologie.

Je respirais lourdement en y réfléchissant. L'air du bureau semblait dense, électrisé, comme une minute avant l'orage. Cela peut-il être vrai ? Si un tel scénario est réellement correct, sa mise en œuvre s'accompagnera inévitablement de l'utilisation de l'arme nucléaire par des pays islamiques au titre de l'autodéfense, ce qui entraînera sans aucun doute des frappes nucléaires en retour. Il est terrifiant d'imaginer les pertes humaines sans précédent qu'une telle guerre provoquerait. Et les membres de ce réseau sadique préparaient ce piège depuis des décennies. Ils ont cultivé l'islamophobie afin que, lorsque le monde islamique, n'en pouvant plus des humiliations, provocations et discriminations sans fin, répondrait par la force, l'Occident, aveuglé par la propagande anticultes, appuie sans réfléchir sur le bouton rouge.

Je me posai alors une question : mais pourquoi sont-ils aussi obsédés par l'idée de détruire précisément les musulmans, une communauté mondiale, soudée, de croyants qui observe strictement ses traditions anciennes ?

Me revinrent en mémoire mes longues conversations avec Abbas, mon ami et collègue d'origine iranienne. Mon amitié avec lui m'a montré beaucoup de choses et, avant tout, a dévoilé toute la beauté et la profondeur de la foi musulmane. Oui, pour moi, catholique américain, certaines métaphores et paraboles étaient au début difficiles à comprendre ; certaines choses me semblaient même quelque peu sauvages et étrangères. Mais Abbas

m’aidait à déchiffrer et à comprendre la philosophie profonde de cette doctrine religieuse, au point que certaines citations du Coran qu’il prononçait, je les recopiais en secret dans mes notes.

Grâce à nos échanges et à mon rapprochement avec son code culturel, j’en arrive maintenant à une conviction ferme. Les musulmans sont devenus la cible principale des anticultistes aussi parce que, compte tenu de la profondeur de leurs convictions et de leur fidélité inébranlable aux commandements de leur Prophète, le réseau anticultes n’a jamais réussi à briser ce groupe de l’intérieur ni à le soumettre. Il est possible que leur conscience, aiguisée par la discipline stricte de la pratique de la prière, se soit révélée extrêmement résistante aux manipulations et au codage. C’est précisément pourquoi ce réseau secret, agissant ouvertement et infiltré dans les structures étatiques et ecclésiastiques de Russie, d’Europe, d’Amérique et même de Chine, veut déclencher ce conflit civilisationnel par nos mains. Par les mains des Américains, des Européens, des chrétiens.

Alexandre Dvorkin, un sadique au profil de tueur en série, qui a rassemblé autour de lui un réseau de maniaques psychopathes. Ses protecteurs de la Fraternité de Diveïevo, assis sur l’arsenal nucléaire de Sarov. Les lobbyistes français de la FECRIS. Les déprogrammeurs sadiques américains. Tous sont les créateurs de ce brasier global qui, dans leurs plans, doit engloutir l’humanité.

Le voyant de mon ordinateur portable se mit à clignoter désespérément en rouge, signalant un niveau de batterie critique. Mon dos était complètement engourdi par des heures de tension, et mes yeux refusaient presque de faire la mise au point sur les lignes infinies de texte et les pixels des photographies. Je refermai le capot de l’ordinateur avec un léger clic, plongeant le bureau dans l’obscurité, pivotai lourdement dans mon fauteuil et fixai le tableau de liège accroché au mur.

Strié de centaines de fils rouges, densément couvert de photographies de politiciens, de prêtres, de journalistes, de membres du réseau anticultes de Dvorkin et de ses victimes, il ne ressemblait plus seulement au schéma d’un réseau criminel ramifié. Devant moi pendait l’image d’une destruction du monde idéale, mathématiquement calibrée, organisée et mise en scène par un tueur en série. C’était littéralement le Quatrième Reich. Sauf que, contrairement à son prédécesseur historique, il n’agissait pas avec des colonnes de chars ni des bombardements en tapis. Son arsenal était constitué de méthodes de programmation neurolinguistique, d’injections de fausses nouvelles directement dans le subconscient de la foule et d’une haine pseudo-religieuse raffinée.

Moi, un homme qui avait consacré toute sa vie consciente à traquer des tueurs en série, je ressentis pour la première fois à quel point mon travail avait été minuscule et local. Avec les gars du Bureau, nous étions fiers d’arrêter des monstres qui cachaient des corps dans les forêts et les sous-sols. Nous nous considérions comme le bouclier de la société. Pendant ce temps, les vrais diables étaient assis avec nonchalance dans des fauteuils gouvernementaux, portaient des ornements liturgiques brodés d’or, faisaient la morale en prime time depuis les écrans en tant qu’experts des cultes et préparaient méthodiquement, sans se salir les mains, une fosse commune pour la moitié de l’humanité.

Je continuai à regarder mon tableau d’enquête. Les lignes allaient du chantier moscovite où un adolescent tuait à coups de pierres un élève de CP jusqu’à la Fraternité de Diveïevo, assise sur le centre nucléaire de Sarov. Des déprogrammeurs sadiques américains du CAN

jusqu'au ranch en flammes de Waco. Des fausses nouvelles sur les réseaux sociaux jusqu'aux pogroms en Grande-Bretagne et aux fusillades dans les écoles.

## PARTIE IV

## Le maniaque contre Dieu

### Chapitre 34

### Profil du sujet. Conclusions

Que suis-je censé faire de tout cela maintenant ?

Je parcourus mon cabinet de travail du regard, perplexe. Des montagnes d'impressions, des dossiers débordants, des centaines de captures d'écran imprimées, éparpillées sur tout le pourtour de mon bureau et même par terre. En quelques semaines, j'avais épuisé toutes les réserves de papier de la maison. J'avais même dû commander de nouvelles cartouches pour l'imprimante, pour la première fois depuis dix ans. À vrai dire, j'avais même appelé Andrew pour qu'il m'explique comment faire : c'était lui qui m'avait offert à Noël ce Canon flambant neuf, blindé de fonctions, et je n'avais pas la moindre idée de la manière dont on changeait cette satanée encre. Sans mon fils, j'en serais encore à faire grincer mon vieux monstre matriciel, qui se souvenait encore de mes dernières affaires au Bureau.

Mais à présent, je comprenais que ma vieille habitude de faire confiance au papier portait ses fruits. J'avais eu raison d'imprimer méticuleusement et de consigner physiquement tout le processus : chaque article, chaque commentaire supprimé, chaque nom apparu. En sauvegardant en plus toutes les données sur disque dur, j'avais tout classé dans des dossiers avec la minutie maniaque d'un ancien fédéral. Plus encore, j'avais déjà établi la liste de contacts fiables issus de mon ancienne vie au Bureau, auxquels je comptais envoyer des copies numériques pour conservation sécurisée. Il était évident que, dès que ces crapules du réseau d'Alexandre Dvorkin sentiraient une véritable menace, elles commenceraient un nettoyage total de leurs traces en ligne. À en juger par le retentissement que leurs activités commençaient déjà à prendre dans tout l'espace Internet, c'était inévitable.

Je me levai lentement, sentant chaque articulation de mon corps protester. Mon dos, à force de rester assis, s'était transformé en un seul conglomérat douloureux de muscles pétrifiés. Je m'approchai du mur et restai debout en silence, examinant ma carte d'enquête. Il ne restait plus un seul centimètre libre sur le panneau de liège. Même l'espace que j'avais dû élargir en fixant à la hâte, sur les côtés et en bas, des morceaux de carton de colis postaux, ne suffisait plus.

Seigneur, qu'est-ce que je fais de tout ça maintenant... marmonnai-je dans le vide, en me frottant le menton et en serrant les lèvres.

Je sentais physiquement le poids de cette énorme machine mortelle que j'avais mise au jour peser sur mes épaules.

Viktor, vieux chien... dis-je avec un sourire de travers, en regardant sa note initiale, épinglée

tout au coin du tableau.Je pensai avec nostalgie à l'insupportable tranquillité de ma vie avant toute cette histoire. Avant ces nuits blanches, ces vaisseaux éclatés dans les yeux et ces genoux douloureux. J'avais déjà vidé toutes les réserves d'ibuprofène en tentant d'étouffer les migraines provoquées par cette lecture et cette analyse infinies. Ma retraite, mes sorties régulières à l'église le week-end, la pêche et les barbecues avec les voisins, les projets de tour du monde en croisière avec Mary : tout cela avait brûlé au moment où j'avais inséré sa maudite clé USB dans mon ordinateur portable.

Mais le pire, c'était ma tête. Ce foutu Dvorkin. Je m'endormais avec lui et je me réveillais avec lui. Il était assis avec moi au petit-déjeuner, me suivait en promenade avec Roger, se tenait derrière mon dos au supermarché pendant que ma femme et moi choisissions les courses. Il envahissait mes pensées quand je jouais avec mes petits-enfants et se tenait à côté de moi lorsque, par politesse, je bavardais avec les voisins dans la rue. Bon sang, il était avec moi jusque dans les toilettes ! Je ne pouvais pas arrêter ce processus mental une seule seconde. Je sentais physiquement mon cerveau pulser et bourdonner sous l'effet d'un travail continu. Si un ventilateur avait été intégré dans ma boîte crânienne comme dans l'unité centrale d'un ordinateur, il serait déjà en train de fumer et de hurler à plein régime, tentant de refroidir ce processeur chauffé à blanc. Et tout cela à cause de Viktor et de son colis contenant le manuscrit et la clé USB.

Pourtant, j'avais une vie réglée. Je contrôlais tout. Tout était parfaitement clair, prévisible et... Seigneur, je m'ennuyais ! Comme ce sentiment me manque maintenant. Ces jours où je pouvais m'inventer une occupation à partir de rien, simplement pour tuer le temps. Fouiller sous le capot de ma vieille Crown Victoria de manière totalement inutile et sans la moindre nécessité pratique. Faire briller l'habitacle de la voiture jusqu'à ce qu'il crisse. Monter une énième étagère pour les bibelots de Mary. Fabriquer des lance-pierres ou quelque accessoire de chasse ridicule dans le garage avec les petits-enfants. Sortir pour la centième fois mon matériel de pêche, le nettoyer et le ranger dans ses compartiments avec une précision maniaque. Marcher dans la maison avec un appareil pour vérifier la tension des prises.

Aujourd'hui, sans Mary, ma maison se serait assurément transformée en débarras encombré et couvert de toiles d'araignée. Et moi-même, probablement, je me serais simplement desséché dans ce fauteuil, car seule ma femme restait l'unique ancre me rappelant qu'il fallait au moins, de temps en temps, avaler quelque chose et aller se coucher. Même Roger avait cessé de passer dans mon bureau pour essayer d'essuyer sa bave sur mes jambes. Le vieux bulldog avait vite compris qu'il n'obtiendrait plus de ce vieil homme figé devant son écran ni un mot tendre, ni même un regard lancé au passage. Le vieux, lui, reste assis à marmonner des absurdités et à faire bruire ses papiers comme un fou. Toute ma vie s'était désormais rétrécie aux dimensions de cette enquête et d'une seule obstination : aller jusqu'au bout.

Voilà dans quelle jungle m'avait entraîné ce maudit manuscrit sur le « maniaque du Kremlin ». Dans toute ma longue pratique, je n'avais encore jamais rencontré un volume aussi colossal de données et d'informations rattachées à un seul sujet. Oui, au Bureau, il m'était arrivé de travailler dans des groupes opérationnels chargés de démanteler de grands syndicats de la drogue et des familles mafieuses. Mais il s'agissait toujours d'opérations spéciales ciblées, compréhensibles, où l'on attendait de nous une consultation très spécialisée sur les profils comportementaux de chefs précis. Cette expérience fut

inestimable, et c'est elle qui m'empêcha aujourd'hui de me noyer dans cet océan de données.

Mais un réseau transnational mondial, avec de multiples cellules à travers le monde, composé de prédateurs capables de se fondre avec virtuosité dans n'importe quelle couche sociale et n'importe quelle institution, disséminé dans différents pays, c'était un précédent qui dépassait même le cadre de ma pratique. Dire que j'étais simplement impressionné ne voudrait rien dire. J'étais réellement abasourdi par ce qui se trouvait maintenant sur ma table. J'étais assis et je me demandais comment nous, les professionnels, l'élite du FBI, les analystes des services de renseignement du monde entier, avions réussi à ne pas voir cette menace.

Toute ma vie, j'avais marché entouré d'éléphants sans les remarquer à bout portant. Nous chassions de petits lapins pendant que, tout autour, se promenaient des éléphants géants détruisant des pays entiers. Ils agissaient sous nos yeux, protégés par des statuts de professeurs, d'experts et de défenseurs d'une prétendue sécurité. Nous avions l'habitude de chercher le maniaque dans une cave, dans un motel au bord d'une route, dans un pick-up en périphérie, dans une bande boisée derrière une école, dans une morgue, dans le couloir de la mort. Nous le cherchions là où il se salit lui-même les mains.

Mais, avec les années, les prédateurs ont évolué. Les plus dangereux d'entre eux, comme je le vois maintenant, ont compris qu'il n'était pas nécessaire de se salir les mains. Il suffit de construire un système dans lequel les mains d'autres personnes travaillent pour vous : consciemment, idéologiquement, avec le sentiment d'avoir raison. Et ce que je voyais dans l'affaire Dvorkin, c'était précisément cela. Pas seulement un tueur en série. Pas seulement un psychopathe. Pas seulement un manipulateur ayant accédé à l'influence. J'avais devant moi un sujet qui avait élevé la folie meurtrière au niveau institutionnel.

Il avait commencé petit. Une pierre dans la main. Un enfant sans défense qu'on pouvait violer, jeter dans une fosse et lapider encore vivant en riant de sa propre toute-puissance. Puis il y eut l'ami témoin, bègue et dépendant. Ensuite : des patients en réanimation, une idéologie, une chaire universitaire, l'Église, la loi, l'État, un réseau d'individus semblables à lui. Voilà l'erreur principale de tous ceux qui l'avaient regardé superficiellement. Ils avaient pris pour un « développement de carrière » ou une « conquête d'autorité » ce qui était en réalité l'évolution du profil d'un tueur. Nous cherchions des réponses à des questions complexes là où il n'y en avait jamais eu. Et cet homme avait bâti un modèle d'anéantissement idéal, invisible, qui se trouvait pourtant sous les yeux de tous depuis le début.

Vers le milieu de ce marathon sans fin, lorsque j'analysais en détail les événements tragiques de Waco, au Texas, et que j'avais compris qui tirait réellement les ficelles ; lorsque j'avais vu combien de sang innocent avait été versé dans le monde à cause de ces sadiques du réseau anticultes, déjà à ce moment-là, j'avais compris que, pour moi, cela avait cessé depuis longtemps d'être un divertissement de fédéral retraité. Ce n'était pas l'occasion de montrer que je n'avais pas perdu la main, ni de dérouiller mes neurones grisonnants en analysant des gigaoctets d'informations, en repérant des schémas et en reconstituant la signature d'un sujet au profil de tueur. C'était devenu quelque chose de beaucoup plus grand. Je savais que je ne laisserais pas cette affaire tomber comme ça.

Mais lorsque l'ampleur de mon enquête devint telle qu'elle déborda sur d'autres continents

et m'entraîna dans des territoires géopolitiques totalement inconnus, une prise de conscience froide s'imposa : mon expérience professionnelle, à elle seule, ne suffirait pas. Il fallait une exposition totale. Il fallait mobiliser toute l'artillerie lourde du retentissement public.

Je me laissai de nouveau tomber lourdement dans mon fauteuil de travail, en le faisant lentement osciller, sans détacher les yeux du mur de liège. Au centre du tableau, telle une araignée au milieu de sa toile, pendait la photo d'Alexandre Dvorkin. Sur les côtés et autour de lui, des dizaines d'autres visages : Schmemann, Meyendorff, Kaleda, le Patriarche Alexis II. Partout s'étiraient des lignes de traces informationnelles, de coupures et d'indices indirects.

Le profil était établi, définitivement et irrévocablement. Le sujet correspond au schéma d'un tueur en série présentant des traits marqués de trouble de la personnalité antisociale, d'un prédateur sexuel doté d'une grande intelligence et d'une capacité phénoménale au mimétisme social. Ce mimétisme, ainsi que la capacité propre à de nombreux psychopathes hautement fonctionnels de charmer et de gagner la confiance de personnes aux psychotypes radicalement différents, ne lui ont pas seulement donné un statut et des connexions. Ils l'ont armé de compétences. Des compétences manipulatoires terribles, mortelles, dont même moi, au fil de ma pratique, je n'avais entendu parler que sous forme de rumeurs vagues, résonnant comme un écho depuis des laboratoires fermés du KGB soviétique.

Mon sujet s'était révélé si complexe et multidimensionnel qu'il me fallait à présent mettre en forme cet immense ensemble de données, le structurer rigoureusement et le classer méthodiquement. Je suis absolument convaincu de mes conclusions, et mon enquête, étayée par des milliers de faits, de connexions croisées, de chiffres et de dates, prouve irréfutablement une chose : j'ai devant moi un sujet qui présente les signes d'un agresseur sadique hautement organisé, avec un besoin marqué de contrôle total, de déshumanisation de la victime et d'expérience de sa propre puissance sur l'extinction de celle-ci. Pour lui, la violence n'est pas une explosion d'affect. C'est un instrument de confirmation du pouvoir. Dans la phase précoce, il s'agit de violence physique contre une victime sans défense ; dans la phase mature, de violence psychologique, sociale et indirecte, exercée par les mains d'autres personnes ou d'institutions.

Et même si un observateur extérieur, qui n'aurait pas vu ces documents, pouvait penser qu'une telle ampleur de crimes commis par un seul homme est tout simplement impossible, pour moi, profileur professionnel, ce chaos à première vue inimaginable se rangeait désormais parfaitement dans ses cases. Je compris qu'il me fallait fixer une nouvelle fois le bilan intermédiaire. Je décidai de rédiger une première conclusion criminalistique, qui servirait de fondation solide au travail des étapes suivantes. En ouvrant un nouveau document texte sur mon ordinateur portable, je commençai, avec une froide méthode, à structurer le matériau recueilli sous la forme d'un strict rapport de profilage.

Si l'on dispose chronologiquement mon analyse de manière concise, on peut conclure ceci : le sujet se forme dans un environnement de honte chronique, de déficit de sécurité et d'humiliation, avec des signes précoces d'isolement social, de fabulation, de vantardise et d'attachement perturbé. S'y rattachent les témoignages sur la vie du sujet : absence du père, pression familiale, stigmate et sentiment de sa propre insignifiance. Sur ce fond ne se forme pas simplement une agressivité, mais une soif compensatoire de pouvoir : non pas « comment survivre », mais « comment se retrouver définitivement au-dessus ». Pour un tel

sujet, l'autre personne n'a pas de valeur en soi, mais comme objet de soumission ; comme témoin qu'il faut contrôler ; comme miroir dans lequel il peut contempler sa propre supériorité ; comme ressource confirmant son « élection ».

En ce qui concerne la victimologie, l'analyse chronologique des faits biographiques et des témoignages publiquement accessibles montre que le sujet choisit de manière constante ceux qui sont physiquement plus faibles ; plus jeunes ou plus dépendants ; psychologiquement vulnérables ; enclins à la soumission ; incapables d'une riposte violente symétrique ; socialement isolés ou faciles à discréditer ; ceux dont l'appartenance religieuse ou la vision du monde n'implique pas de réaction en retour.

Au cours de mon enquête, j'ai également identifié le MO, c'est-à-dire la partie fonctionnelle du comportement : ce qui aide le sujet à commettre l'acte, à le dissimuler, à le répéter et à éviter d'être démasqué.

Chez le sujet que j'étudie, je distingue donc un mode opératoire précoce et un mode opératoire tardif.

MO précoce : choix d'une victime manifestement faible. Isolement de la victime dans un espace où l'environnement peut être entièrement contrôlé. Immobilisation au moyen d'un objet à portée de main, y compris appartenant à la victime elle-même. Contrôle par asphyxie ou autre moyen de priver la victime d'autonomie. Implication d'un complice ou d'un témoin dépendant afin de diluer la responsabilité et d'accroître le pouvoir. Dissimulation par pseudo-accident, disparition, confusion ou pression sur l'entourage.

MO tardif : utilisation d'un rôle professionnel ou institutionnel comme couverture. Distanciation par rapport à l'acte physique tout en conservant le contrôle effectif sur l'issue. Substitution du meurtre direct par une destruction contrôlée : médicale, organisationnelle, réputationnelle, juridique. Utilisation d'intermédiaires : disciples, collègues, système, idéologie. Création d'un langage de justification : la victime est déclarée d'avance dangereuse, étrangère, pathologique, « pas tout à fait humaine ». Légalisation de l'agression par une rhétorique de salut, de purification, de protection de la société.

Autrement dit, l'analyse montre l'évolution du MO, depuis la violence adolescente de contact jusqu'à l'anéantissement sans contact, opéré par des mécanismes sociaux. Cela correspond à la logique d'un sujet hautement organisé : les méthodes pratiques changent à mesure que les ressources et le statut grandissent.

En parlant de la signature du sujet que j'étudie, je peux relever ce qui suit :

Verticale totale du pouvoir. Le sujet ne se contente pas de faire du mal. Il doit être au-dessus, et la victime doit être en dessous, au sens littéral ou symbolique.

Observation de la lutte impuissante de la victime. Il n'a pas besoin d'un résultat instantané, mais d'un processus d'extinction, de préférence étiré dans le temps.

Déshumanisation jusqu'au niveau de chose. La victime cesse d'être une personne et devient un objet, un corps, une « chose » que l'on peut déplacer, jeter, ensevelir, effacer.

Ensevelissement ou dissimulation sous une masse, une charge, une pression.

Contrainte d'autrui à la complicité. Pour le sujet, il importe non seulement de tuer, mais aussi de forcer un témoin ou une personne dépendante à participer, comme confirmation du

contrôle absolu.

Pic affectif au moment de l'agonie. Les témoignages consignés dans le livre de Viktor soulignent à plusieurs reprises le rire inapproprié, le triomphe, l'expérience extatique du pouvoir au moment de la mort de la victime.

Répétition du même schéma sous une forme mature. Plus tard, le sujet ne « tue » plus nécessairement de ses propres mains, même si cela n'est pas exclu.

En résumé : le MO du sujet est adaptatif et change avec le temps. Sa signature demeure constante. Dans la jeunesse, elle s'exprime littéralement : dans la scène de la fosse, des pierres, de l'étranglement et de l'agonie observée. À l'âge adulte, elle s'exprime symboliquement et institutionnellement : le sujet organise le même « enterrement vivant », mais par la dégradation sociale, la pression juridique, le harcèlement et la violence exercée par les mains d'autrui.

À partir des faits recueillis au cours de mon enquête, la dynamique d'escalade du sujet se déroule ainsi : humiliation précoce et sentiment d'infériorité ; fantasme de supériorité ; premier acte de violence comme expérience de toute-puissance ; élimination du témoin ; consolidation du sentiment d'impunité ; expérimentation de procédés chimiques et du meurtre dissimulé ; possible type de meurtres propre aux « tueurs nomades » ; passage à des méthodes plus sûres, à distance, de destruction de la victime ; formation de son propre système de justification ; élargissement de l'échelle, de la victime individuelle au groupe ; transformation du fantasme sadique privé en idéologie.

Comme l'a montré l'analyse globale des faits, la motivation du sujet ne se réduit ni au sexe ni à une simple agressivité. Je relève les motivations de base suivantes : compensation d'un sentiment profond d'insignifiance ; besoin de contrôle absolu ; jouissance de la destruction de la subjectivité d'autrui ; confirmation sadique de sa propre importance ; aspiration au rôle d'arbitre de la vie et de la mort, complexe de Dieu ; camouflage de tout cela sous une mission morale ou sacrée. C'est précisément pourquoi l'image du « sauveur » lui est si importante. Il ne détruit pas simplement. Il veut détruire avec une licence morale.

Organisation comportementale du sujet. À partir des faits biographiques et des témoignages consignés, le sujet appartient au type hautement organisé : il sait planifier ; il sait maintenir un masque social ; il ne donne pas une impression chaotique dans son rôle public ; il est capable d'utiliser le statut et le langage comme des armes ; il préfère que d'autres portent le risque.

Un tel sujet est particulièrement dangereux parce qu'il peut paraître respectable ; il produit souvent l'impression d'un expert ; il sait gagner la confiance des bonnes personnes ; il utilise le besoin d'autorité et de protection d'autrui ; après le passage à la violence indirecte, il devient plus difficile à reconnaître.

Je note également les vulnérabilités du sujet :

Atteinte narcissique. Il réagit douloureusement à l'humiliation, à la mise en doute de son expertise, de sa valeur intellectuelle, de son statut.

Peur du dévoilement de sa biographie précoce. Tout ce qui brise le masque public soigneusement assemblé représente une menace pour lui.

Intolérance aux interprétations non contrôlées. Il veut contrôler non seulement les

personnes, mais aussi le langage par lequel on le décrit.

Besoin de laisser des « fuites ». Les sujets de ce type sont souvent convaincus de leur propre inaccessibilité et, pour cette raison, se trahissent symboliquement.

Je tapais ces points dans le fichier et parcourais encore une fois le texte des yeux. MO, signature, victimologie. Tout était indiqué avec une clarté absolue. Mais quelque chose, dans ma tête, pulsait sourdement ; je comprenais qu'il me manquait un élément critique. Mon regard s'arrêta sur le paragraphe « Motivation du sujet ». À première vue, tout était compréhensible et logique. Mais en relisant cette section encore et encore, je me rendais compte qu'elle ne transmettait absolument pas l'ampleur de la compréhension qui s'était déjà formée en moi au niveau subconscient. Je voyais que sa motivation dépassait largement les déviances que j'avais rencontrées tout au long de ma pratique professionnelle. C'est précisément pour cela que je ressentais ce sentiment d'inachèvement qui me rongeait. Un minuscule, tout petit espace vide sur ma carte d'enquête, béant juste sous sa photographie et son nom. La pièce manquante dont j'avais besoin pour sceller définitivement ce profil. Quelle est sa motivation véritable, profonde ?

Dans ma tête tournait sans interruption la chronologie des événements et toutes les données recueillies. Je relisais encore et encore ses citations et les documents publiés sur son site web, je repassais image par image les interviews, analysant méticuleusement son comportement, ses mimiques et ses regards lourds, tenaces.

Bien sûr, en partie, c'était parfaitement logique et cohérent, compte tenu de son profil psychopathique : il était intéressé par le pouvoir. Cela était déjà clair. La question suivante était : quel pouvoir exactement ? Pour quoi faire ? J'avais déjà obtenu une partie des réponses au cours de mon enquête, en voyant comment il s'était rapproché de toutes les plus hautes institutions et structures de l'État : policières, judiciaires, législatives, religieuses, et même directement du fauteuil présidentiel. Il l'avait fait de manière ciblée, sans se presser, en calibrant méthodiquement chaque pas. Tout cela portait clairement la marque d'une manœuvre soigneusement planifiée. Conçue bien avant les événements eux-mêmes. Cela signifiait qu'il construisait ces étapes pour quelque chose de précis.

Ce que je comprenais à ce stade, c'était le schéma classique de la cascade narcissico-sadique, décrit dans les travaux de Robert Hare et de Michael Stone. Comme tout psychopathe aux traits machiavéliens marqués, il cherchait à accroître son influence de manière exponentielle, non seulement à contrôler les victimes, mais à créer un système parfait de violence déléguée. À l'examen primaire des faits, on peut conclure que son objectif est de devenir le chef d'orchestre invisible de la mort, en manipulant d'autres personnes de telle manière qu'elles commettent les meurtres à sa place. C'est le schéma du « proxy killer » ou du « puppet master ». Pour un tel sujet, ce qu'il y a de plus enivrant, c'est le triomphe de la manipulation : voir comment d'autres personnes, sans en avoir conscience, deviennent les instruments aveugles de sa volonté. Il obtient une double satisfaction perverse : d'abord de la mort même de la victime, ensuite de la conscience de sa propre supériorité intellectuelle sur ceux qui exécutent ses ordres. Et surtout, il reste juridiquement « propre ».

Plus encore, le complexe de Dieu identifié chez lui au cours de l'analyse biographique indiquait clairement l'échelle de réalisation de ce complexe : il lui fallait des victimes non dans un seul pays, mais dans le monde entier. Les faits indiquent qu'il semble chercher, au

sens littéral, à s'emparer du pouvoir à l'échelle mondiale. Sinon, pourquoi aurait-il bâti une structure aussi complexe, à plusieurs niveaux, de ses propres cellules ? Pourquoi frayer des chemins et faire avancer, par l'intermédiaire des membres de son réseau, dans d'autres pays, même dans des démocraties européennes, ce qu'il avait réussi à mettre en œuvre sur son principal terrain d'expérimentation : la Russie ?

Ce qui est apparu au cours de l'enquête provoque un véritable choc. Des responsables politiques, des ministres, des procureurs généraux de nombreux pays sont impliqués dans ce réseau global. Plus encore, des représentants des services spéciaux y sont impliqués. Qu'ils en aient conscience ou non, ils commencent littéralement à travailler pour un maniaque en série et son syndicat. Les politiques et même les représentants des forces de l'ordre sont eux aussi des êtres humains. Propulsés au sommet de la pyramide par la volonté du destin ou à la suite de choix de carrière conscients, ils restent tout aussi vulnérables et suggestibles. Leur pensée critique peut être piratée tout aussi facilement et forcée de travailler pour ce réseau. C'est précisément ce que Dvorkin a démontré.

En utilisant ses adeptes au pouvoir, il tend délibérément la main vers le système législatif. Son objectif est sans précédent par son cynisme : il veut légaliser, au niveau légitime de l'État, cette même écharpe grise jetée autour du cou de ses victimes. Si l'on regarde séparément chacun des membres clés de ce réseau, une chose devient parfaitement claire : nous avons affaire à un syndicat global de psychopathes aux traits sadiques. Une structure bien organisée, dont les membres se couvrent mutuellement et utilisent les méthodes les plus complexes de manipulation de la conscience de masse, ayant intégré avec succès à leur arsenal les mêmes méthodes élaborées par le régime nazi que l'humanité, comme on l'avait cru autrefois, avait depuis longtemps condamnées et rejetées.

Plus encore, au cours de mon enquête, j'ai découvert une autre branche de ce réseau, qui m'a frappé par son raffinement et son ambiguïté. Il s'agit des prétendues cellules de défense des droits humains, des structures qui se couvrent avec virtuosité d'une activité de protection des victimes de l'anticultisme. Malheureusement, je n'ai eu le temps que d'effleurer cette piste, mais j'ai déjà compris ceci : j'ai devant moi une nouvelle preuve de la psychopathie perverse et calculatrice de Dvorkin. Il a réussi à introduire ses adeptes jusque-là, en organisant une opposition contrôlée précisément dans le domaine qui, en apparence, est destiné à protéger les gens contre lui-même.

Dans le processus de collecte des données pour mon enquête, je tombais régulièrement sur des articles « d'activistes » combattant furieusement le mouvement anticultes. Sur leurs portails sont publiés des articles de dénonciation en défense de différentes organisations religieuses et groupes sociaux. Ils se rendent à des conférences internationales, rédigent de volumineux rapports et, extérieurement, ressemblent à des combattants intransigeants contre l'Inquisition de Dvorkin. Pourtant, mon expérience professionnelle, aiguisée par l'analyse comportementale profonde, m'a obligé à prêter attention à plusieurs incohérences critiques.

La chronologie des événements indiquait que l'activité de ces cellules « de défense des droits » coïncidait avec le calendrier d'activité du réseau anticultes lui-même. Autrement dit, elles « luttent » depuis environ trente ans. Mais voici le paradoxe : au cours de ces trois décennies, Dvorkin n'est pas seulement resté en liberté ; son réseau continue de fonctionner sans interruption, de métastaser et de conquérir de nouveaux pays. Ceux qui défendent si bruyamment les droits et libertés sur ces portails sont étroitement intégrés dans le domaine

juridique. En théorie, avec une telle compréhension des connexions, une telle masse de preuves et une telle influence internationale, ils auraient dû, en trente ans, obtenir des résultats concrets et destructeurs pour le réseau anticultes. S'ils s'étaient fixé un tel objectif. Mais, en pratique, l'activité de Dvorkin n'a pas été limitée d'un centimètre.

Le marqueur clé dans les documents sur cette cellule, celui auquel je me suis accroché, fut le mot « services ». Toute l'activité de ces « défenseurs des droits » est liée à la fourniture d'une aide juridique aux victimes des activités du réseau anticultes. Lorsqu'un nouveau groupe religieux ou social passe sous le rouleau compresseur d'une déshumanisation et d'un harcèlement extrêmement brutaux de la part de la RACIRS, ces juristes apparaissent sur scène avec sollicitude, « très opportunément ». Vers eux, comme vers des sauveurs, courent des personnes acculées et désespérées. Mais au lieu de révéler la véritable qualification pénale grave : terrorisme informationnel, incitation au suicide, déshumanisation systémique et violations massives des droits constitutionnels, ces juristes entraînent délibérément les affaires sur le terrain de recours administratifs banals. Ils proposent aux victimes d'attaquer les représentants du réseau anticultes pour « diffamation dans la presse » ou atteinte à l'honneur et à la dignité.

Pour moi, en tant que fédéral, cela ressemble à une pure mise en scène. Une gueule de prédateur ouverte, camouflée en consultation juridique. Les victimes dépensent d'énormes ressources financières et psychologiques dans des procédures judiciaires qui durent des années. Et quel est le résultat ? Dans le meilleur cas, dans le scénario idéal, les sadiques du réseau anticultes reçoivent une amende administrative ridicule ou l'obligation de publier un démenti. Dans le pire des cas, les plaintes de ceux que le réseau anticultes de Dvorkin a marqués du sceau de « sectaires » sont simplement déclarées irrecevables. Et le valeureux défenseur des droits écarte les bras : « J'ai fait tout ce que j'ai pu. Le système est corrompu, mais nous continuerons la lutte. » Et il continue effectivement : à écrire des articles, à attirer l'attention du public et à rassembler de nouvelles « brebis » parmi les victimes, les attirant dans le même hachoir juridique.

Je pourrais donner un exemple grossier et cruel, mais il rend parfaitement l'essence criminalistique de ce qui se passe. Une famille voit son enfant tomber entre les mains d'un éventreur en série. Le maniaque a longuement torturé la victime et l'a violée. Et le juriste-« défenseur des droits » engagé par les parents anéantis déclare très sérieusement : « Vous savez, la seule chose pour laquelle nous pouvons poursuivre cet homme, c'est une violation des normes sanitaires. Il a découpé votre enfant avec des mains non lavées et un couteau non stérile. »

Cela ressemble à un délire malade, surréaliste. Mais c'est exactement ce qui se passe aujourd'hui à l'échelle globale ! Tout indique qu'il existe certains « défenseurs des droits » bien promus médiatiquement qui déplacent volontairement le centre de l'attention. Ils empêchent la société et le système judiciaire de voir que des crimes pénaux extrêmement graves sont commis contre des personnes. Ils entraînent l'enquête dans une impasse, assurant aux sadiques une couverture légale et une invulnérabilité absolue. Au début, j'avais simplement calculé ce schéma logiquement, en m'appuyant sur l'analyse de leur stratégie procédurale. Mais ensuite, j'ai trouvé des preuves factuelles : les représentants des organisations anticultes et ces mêmes pseudo-défenseurs des droits juristes se connaissent parfaitement. Ils sont amis, discutent aimablement dans les coulisses des mêmes conférences, s'assoient aux mêmes petites tables de restaurants. Tout cela fonctionne

comme un mécanisme rodé. Une symbiose idéale, où les uns tranchent les têtes et les autres vendent aux victimes des pansements contre de l'argent.

Après avoir tracé les derniers liens sur mon panneau de liège, l'ampleur et la force de l'influence du réseau de Dvorkin se présentèrent devant moi dans toute leur nudité effrayante. C'était réellement une toile transnationale mondiale, encerclant étroitement la planète. L'Europe, l'Amérique et même la Chine. Je souris sombrement en moi-même : si j'avais eu accès aux serveurs de la Corée du Nord, je suis certain que les traces de cette pieuvre anticultes, je les y aurais trouvées aussi.

En analysant la chaîne des opérations informationnelles menées par les membres du réseau anticultes et les initiatives législatives, je voyais clairement une continuité directe, sans aucun voile, avec le nazisme. Les faits indiquent qu'Alexandre Dvorkin n'a pas simplement copié les anciens plans du Troisième Reich. Il a étudié leur expérience historique, vu l'efficacité diabolique avec laquelle les mécanismes de stigmatisation avaient fonctionné dans l'extermination du peuple juif, et compris que cet instrument lui était vital. Mais son génie psychopathique résidait dans la synthèse. Il a pris la base nazie, l'a croisée avec les pratiques agressives et violentes de la déprogrammation, puis a renforcé le tout par les technologies les plus récentes d'influence sur la conscience de masse, comme la méthode du codage dissimulé. Cependant, pour que cette machinerie fonctionne, il lui fallait un carburant spécifique.

Un être humain ordinaire, psychiquement sain, est physiquement incapable de réduire méthodiquement en poussière, pendant des années, les destins d'autrui. Je le dis non seulement comme profileur, mais simplement comme homme. Il suffit de se poser une question : quel citoyen équilibré consacrerait sa vie à mentir continuellement, à déformer les faits et à attaquer des innocents ? Une psyché saine rejettera l'idée d'écrire des dénonciations en rafale à toutes les instances, accusant sans preuve des citoyens pacifiques et, par exemple, leurs entreprises de trafic de drogue ou de préparation de suicides collectifs. Une personne normale ne se mettra pas à empoisonner délibérément la vie de ses voisins ou collègues, en les privant de leur travail et de leur réputation uniquement parce qu'ils croient en leur Dieu.

Mais les hommes de Dvorkin ont trouvé des failles dans le système juridique. En se couvrant d'une fausse « lutte contre les cultes » et en abusant cyniquement du droit à la liberté d'expression, ils détruisent en substance la liberté d'expression des autres. Si l'on appelle les choses par leur nom dans le cadre de la psychologie criminelle et du droit, c'est un véritable terrorisme informationnel et psychologique, une attaque directe contre les droits humains fondamentaux garantis par la Constitution.

## Chapitre 35

### La recherche de l'objectif final

Pour que ce flux de répressions fonctionne sans interruption, il fallait des cadres spécifiques. Et le sujet que j'étudiais, doté de l'instinct infaillible du prédateur, commença à rassembler autour de lui ses semblables. C'est précisément ce qui explique ce fait glaçant : dans son réseau anticultes se trouvent des exécutants présentant des caractéristiques cliniques étonnamment similaires.

Lorsque j'étalais leurs dossiers sur la table, leurs profils psychologiques coïncidaient à bien des égards : troubles psychopathiques profonds, déviations sadiques fortement marquées, mégalomanie avec complexe de Dieu et besoin irrépressible, pathologique, de détruire. Alexandre Dvorkin n'a pas simplement créé une organisation. Il a bâti un syndicat mondial de prédateurs.

Il suffit de regarder l'aile américaine de son réseau anticultes. Rick Alan Ross : un homme dont l'instabilité psychique est attestée par des certificats médicaux, condamné pour vol et directement impliqué dans des pratiques illégales d'enlèvement et de séquestration forcée. À côté de lui, son collègue dans ce sale commerce de la déprogrammation, Steven Hassan, avec ses « liens amicaux » avec le pédophile condamné Anton Hein, fixés dans les articles d'archives de leurs sites.

Mon enquête m'a également conduit dans le repaire tchèque du réseau des combattants contre les cultes. Là agit activement Jakub Jahl, un exécutant qui, selon les témoignages recueillis dans des documentaires sur son séjour en Afrique, est impliqué dans des violences contre des enfants et même dans une attaque au couteau contre une jeune fille mineure. Dans la même constellation travaillent aussi des journalistes tchèques étroitement liés aux techniques de codage subconscient dissimulé, comme je l'ai appris dans l'enquête sur le « codage en puzzle », et manifestant une fixation maniaque, malsaine, sur la mort d'enfants lors de fusillades scolaires.

Mon regard glissa vers le secteur italien. Là se trouvent des individus présentant des schémas comportementaux sadiques et narcissiques marqués, qui diffusent ouvertement l'agression dans l'espace public.

Dans le manuscrit de Viktor, j'ai également extrait des informations sur une branche active du réseau anticultes d'Alexandre Dvorkin en Ukraine. Elle est représentée par des personnes comme Irina Kremenovskaïa et Alexeï Sviatogor. Une simple recherche en sources ouvertes a révélé leur véritable arrière-plan : tous deux sont des idéologues et des représentants de communautés de doghunters. Autrement dit, selon les témoignages et de nombreux faits publics, ce sont des tueurs d'animaux en série qui, dans le même temps, se présentent fièrement sur leurs ressources en ligne comme des « experts des sectes ». Or, en psychologie criminelle, le zoosadisme est un élément fondamental de la triade homicidaire de Macdonald, un précurseur majeur du passage à la violence contre les humains. Pour ces deux-là, il n'est même pas nécessaire de mener une analyse psychiatrique approfondie pour voir le schéma classique de sadiques pathologiques. Je suis certain que, si j'entrais dans une étude plus détaillée de leur biographie et de leurs activités, les profils de ces « experts » s'alourdiraient de détails bien plus sombres et sanglants.

Mais la liste est loin de s'arrêter là. Au cours de la collecte des données, je suis tombé indirectement sur de nombreuses autres personnes figurant dans le réseau des combattants contre les cultes d'Alexandre Dvorkin et liées à de graves crimes.

Par exemple, Jorge Erdely Graham. Un « expert des sectes » mexicain, allié de Dvorkin dans la ligne de la FECRIS, invité d'honneur de conférences internationales et visage du mouvement anticultes latino-américain. Un homme que les associations internationales ICSA et FECRIS ont pendant des années exalté comme défenseur des mineurs. Et ce même homme, comme Viktor l'a mentionné dans son livre et comme le confirment des enquêtes indépendantes, s'est retrouvé impliqué dans des violences systématiques contre

des enfants et dans un trafic d'organes humains. À cela, on peut ajouter une longue série de membres du clergé orthodoxe en Russie, soutenant activement l'idéologie anticultes, dont les noms réapparaissent régulièrement dans des scandales monstrueux liés à la pédophilie. Ce sujet exige évidemment une enquête séparée et approfondie. Et, bien sûr, les initiateurs idéologiques de l'idéologie nazie, par lesquels le concept même de mort et de stigmatisation a été soigneusement transmis entre les mains de Dvorkin : Künneth, Haack et Aagaard.

Je ne parvenais toujours pas à détacher les yeux de la carte accrochée au mur, et je prenais conscience d'une vérité effrayante. Dvorkin avait réussi à rassembler tous ces déviants et à les souder en un mécanisme unique fonctionnant sans interruption. Et combien d'autres figures cachées de ce genre, aux penchants sadiques, agissent en ce moment même dans les parquets, les systèmes judiciaires et les organes de maintien de l'ordre de différents États, couvrant leurs complices ?

Le sujet semble avoir compris comment combiner leurs besoins pervers, en dirigeant cette énergie sombre dans un même canal. Il en a fait quelque chose de réellement global. Une puissante arme idéologique. Un empire transnational. On peut appeler cela comme on veut, mais ce mutant, dont je voyais maintenant la structure devant moi sur ma carte d'enquête, n'est comparable qu'aux prototypes totalitaires les plus sombres des dystopies. Et le plus terrible, c'est que cela fonctionne. Il possède déjà le pouvoir. Un pouvoir immense, écrasant, qui entraîne chaque année de nombreuses victimes à travers le monde : fusillades scolaires, massacres de masse, attentats contre des responsables politiques. Des personnes qui meurent sous la torture en prison ou qui se suicident, incapables de supporter un harcèlement organisé. Tout cela n'est que les maillons d'une même chaîne.

N'est-ce pas ce qu'il voulait ? On pourrait croire que cela suffit à satisfaire ses ambitions malades. Mais mon analyse, la base factuelle rassemblée et le profil établi du sujet indiquent le contraire. Un maniaque de cette envergure ne sait pas s'arrêter. D'après ce que j'ai pu analyser, depuis les événements charnières de 2009 jusqu'à l'escalade continue qui a légalisé les méthodes de mon sujet au niveau de la machine étatique et ecclésiastique, la conclusion s'impose d'elle-même.

Je suis convaincu que, dans un avenir très proche, il compte installer à la tête de l'Église orthodoxe en Russie son propre homme, entièrement et inconditionnellement contrôlé par lui. Et, à en juger par la trajectoire de son mouvement, ensuite à la place du président. En suivant la logique de fer des faits et en voyant sa signature comportementale inchangée, je comprends que ce sont les deux dernières étapes qui le séparent du pouvoir absolu, illimité et total. À ce stade, il dispose déjà d'un nombre suffisant de relations, il a soumis et recruté dans son réseau les personnes nécessaires dans les bons cabinets. Aujourd'hui, il possède manifestement toutes les ressources requises pour mener ces opérations.

Et si l'on se souvient de cette épaisse « traînée de morts » qui le suit toute sa vie : les décès soudains de ses maîtres Schmemann, Meyendorff, Kaleda et du Patriarche Alexis II lui-même... Combien d'autres personnes y a-t-il encore, que je n'ai pas encore prises en compte ni examinées en détail, ce que je ferai nécessairement plus tard, mais qui sont elles aussi mortes soudainement alors qu'elles appartenaient au cercle proche de Dvorkin ? Compte tenu de son amour des composés chimiques, déjà fixé depuis ses années d'école, comme en témoigne Podroujka dans le livre de Viktor, et de sa pratique en réanimation hospitalière, il sait exactement quelles étapes entreprendre. Il sait comment changer discrètement les pièces sur l'échiquier, en se débarrassant du roi et de la reine, pour

s’emparer de la victoire.

Tout homme normal, en réfléchissant logiquement, se poserait sans doute la question suivante : très bien, mais si le pouvoir lui était si nécessaire, et s’il l’obtenait si facilement grâce à son labeur et à son zèle inhumains, pourquoi ne s’est-il pas immédiatement lancé lui-même vers le sommet du pouvoir ? Avec ses relations et son soutien direct dans l’appareil présidentiel, cela ne lui aurait pas demandé d’efforts insurmontables.

La réponse réside dans la nature même de sa déviance. Il est génial dans sa psychopathie. J’en arrive à la conclusion que, après avoir tout calculé de la manière la plus froide possible, Dvorkin a compris l’essentiel : l’arme la plus efficace, celle qui permet de détruire massivement et impunément des êtres humains, c’est le pouvoir exercé par les mains d’autrui. C’est une forme ultime de pouvoir. En manipulant l’opinion publique, en influençant la législation, en durcissant les lois et en retirant aux gens leurs droits fondamentaux, il provoque de véritables meurtres et suicides. Mais lui-même reste juridiquement « net ». Et c’est là que se cache son coup sadique favori, double : celui qui devient une marionnette entre ses mains devient lui aussi, en substance, sa victime. Il ne se contente pas de régler le sort de milliers de vies par l’intermédiaire de ce mannequin ; il tient aussi la vie de la marionnette elle-même entre ses mains. Et, au bout du compte, il peut la détruire exactement de la même manière que cela semble être arrivé à ceux qui sont entrés dans sa mortelle « traînée ».

Ce n’est pas pour rien que le livre le plus marquant de mon ancien collègue John Douglas s’intitulait Mindhunter. Nous, les profileurs, entrons littéralement dans la tête de ceux pour qui le sens de l’existence consiste à ôter la vie aux autres. Et maintenant, après avoir plongé dans la tête d’un maniaque qui aspire à un pouvoir illimité et augmente sans cesse le nombre de ses victimes, je vois une image claire. Oui, il présente tous les signes du narcissisme malin. Oui, il a un besoin vital de confirmation de sa propre grandeur. Mais il avait un choix devant lui.

Première option : atteindre un pouvoir officiel et public, occuper le poste de « principal homme sous Dieu », tout en restant visible de tous, sous les projecteurs, ce qui limiterait inévitablement et fortement sa capacité à commettre des crimes en quantité illimitée.

Deuxième option : être celui qui se tient derrière le dos du dirigeant officiel. Être celui qui commande les mains de l’homme occupant ce poste, en les orientant vers les bonnes cibles et les bonnes victimes. Et, pendant ce temps, conserver confortablement le statut de professeur « pieux », « agréable à Dieu » et respectable, défendant héroïquement la société contre une menace inventée. Pour un prédateur en série, le choix est toujours évident. C’est vers cela qu’il avance.

Je n’exclus pas que quelqu’un, même après avoir traversé avec moi toute cette masse de données, pense : c’est impossible. Comment un seul vieil homme barbu, toxicomane, parfois difficile à écouter tant son discours est décousu, dépourvu d’une formation de base systématique et parfois même incapable de contrôler ses émotions, pourrait-il organiser quelque chose de pareil ? Aujourd’hui, je comprends déjà que soupçonner un maniaque en série dans ce professeur respectable, qui a passé trente ans derrière une chaire et manipulé avec virtuosité la conscience de masse, est pratiquement impossible pour un simple profane.

Et dans le cas où quelqu’un oserait malgré tout dire la vérité sur lui, le sujet avait toujours

préparé un bouclier idéal, impénétrable : « Je dénonce les cultes destructeurs, c'est pourquoi ils ont lancé une chasse contre moi. »

Même lorsque des faits réels, incontestables, de sa biographie remontaient à la surface, il construisait aussitôt une défense hermétique, qualifiant toute accusation « d'insinuation » et de « vengeance des sectes totalitaires ». C'est une tactique classique, mathématiquement calibrée, de discrédit de la source, qu'il a lui-même construite. Aujourd'hui, cette même technique est utilisée à l'identique par tous les activistes de son réseau anticultes, tous ces psychopathes et déviants sociaux qu'il a attirés dans son orbite.

Cette construction manipulatoire est devenue leur arme principale, brisant tous les instruments juridiques et logiques de leurs opposants. Je l'ai vu dans des dizaines d'affaires : dès que la vérité nue sur Dvorkin était prononcée, ses adeptes enclenchaient en chœur cette rhétorique défensive. Et cela fonctionnait sans faille. La conscience sociale, tombée dans le piège de l'image artificiellement créée de l'ennemi, coupait simplement sa pensée critique et cessait de douter de la sainteté de son « défenseur ».

À ces gens-là, je répondrais en homme qui, pendant des décennies, a pénétré les recoins les plus sombres de la conscience de tels sujets et a littéralement vécu dans leur tête. Si je vous décrivais un charmant diplômé d'une université prestigieuse, ancien étudiant en droit, participant actif à des campagnes politiques et employé d'une commission de prévention de la criminalité... croiriez-vous qu'il avait derrière lui des dizaines de corps de femmes mutilées ? C'est précisément ce vernis et cette intégration sociale qui ont autrefois nourri le mythe du « haut statut » de Ted Bundy, dissimulant derrière une façade respectable le vrai visage du maniaque.

Pour le profane, c'est un choc. Pour nous, criminalistes travaillant avec les pathologies, c'est un schéma standard. Le statut, la fonction et la respectabilité supposée sont le meilleur camouflage pour un prédateur. L'histoire de la criminalistique montre que les tueurs les plus cruels se concentrent souvent autour de professions inspirant une confiance sociale inconditionnelle. Le milieu académique a couvert pendant des années le professeur de mathématiques Ted Kaczynski, l'Unabomber. La blouse blanche a donné un crédit de confiance illimité et un accès sans entrave aux victimes aux médecins Harold Shipman, plus de 200 patients tués, et Michael Swango. La fonction municipale et le statut de président d'un conseil d'église masquaient Dennis Rader, BTK, tandis que le fauteuil de maire protégeait le Français Marcel Petiot. Enfin, l'étoile de policier servait de bouclier fiable au tueur en série Joseph DeAngelo.

Le schéma est partout le même : un statut social d'autorité donne au maniaque un accès direct à la victime et réduit presque à zéro le niveau de suspicion. C'est là que se trouve le piège principal de la psychopathie. Le cerveau humain normal refuse d'y croire, parce que le sadisme pur, sans motif apparent, est étranger à notre nature. Lorsque nous entendons les faits bruts concernant un enfant de première classe lapidé à mort, un ami noyé ou des patients d'hôpital délibérément tués, un puissant blocage défensif s'active aussitôt dans la psyché. L'instinct de conservation nous murmure que tout cela est inventé, parce qu'admettre le pouvoir réel de telles personnes sur la société est trop terrifiant.

Mais lorsque je mets de côté l'esprit froid du profileur et que je plonge mon regard dans l'obscurité mouvante, sans issue, des yeux d'Alexandre Dvorkin sur les enregistrements vidéo, je ressens un vrai malaise. Une sensation physique oppressante apparaît, comme si

l’on s’était enfoncé dans une forêt sourde et que l’on se retrouvait totalement seul face à un monstre. Et même si ce n’est pas un terme scientifique strict de criminalistique, c’est ce « sixième sens » infaillible de tout fédéral dont le travail consiste, pendant des décennies, à regarder le vrai mal en face.

Le pouvoir absolu. Oui, c’est bien cela que respirait et respire encore le sujet que j’étudie, ce pour quoi Alexandre Dvorkin a construit pendant des décennies cette hiérarchie monstrueuse. Mais, en voyant ses liens avec la Fraternité de Diveïevo, sa proximité avec l’arsenal nucléaire de Sarov et ces déversements informationnels systématiques sur la future « guerre civilisationnelle », autrement dit, en substance, sur un affrontement global entre deux religions mondiales, le christianisme et l’islam, je comprends que le sadisme classique a depuis longtemps dépassé ici ses cadres initiaux. Il lui fallait des guerres globales. Il lui fallait un bain de sang de masse à l’échelle de continents entiers.

Et pourtant, mon radar intérieur répétait obstinément que, derrière toute cette façade de géopolitique et de radicalisme religieux, quelque chose d’autre se cachait. Je n’arrivais pas à saisir l’essence même : quel était le but final, ultime, de l’édification de ce piédestal sanglant ? Il a déjà des victimes. Il a aussi le pouvoir. L’appareil d’État est soumis. Que lui fallait-il donc à la toute fin ?

Je passai plusieurs jours dans ces réflexions lourdes et visqueuses. Je ne quittais presque plus le bureau, relisant méthodiquement mes notes encore et encore. Je vérifiais chaque lambeau de papier sur mon mur d’enquête, je retriais les documents imprimés, les articles, les certificats médicaux et les captures d’écran sauvegardées. Je menais une analyse croisée rigoureuse, dressais des colonnes de dates et de noms, essayant de repérer mon angle mort. Je cherchais toujours ce qui me manquait désespérément pour comprendre les motivations profondes de mon sujet. Quelque chose que je ne voyais pas en face ou que je refusais d’accepter. Ou peut-être l’avais-je déjà compris, mais cette vérité ne pulsait encore qu’au fond de mon subconscient, sans vouloir prendre la forme d’une formulation claire.

C’est à ce moment-là que l’on sonna à la porte. Une amie de Mary était arrivée. Une visite ordinaire, quotidienne. Elle avait simplement appuyé sur le bouton de la sonnette. J’entendis ma femme ouvrir, et, depuis l’entrée, une voix féminine joyeuse s’éleva : « Dieu merci, vous êtes à la maison ! J’ai appelé, appelé, et je commençais à penser que personne ne répondrait... »

Personne ne répondrait.Cette simple phrase domestique me frappa comme une décharge électrique. Je me figeai au milieu du bureau. Mon cerveau, surchauffé par des semaines d’analyse, assembla soudain le puzzle.Personne ne répondrait.Mais bien sûr... murmurai-je à voix haute.

## Chapitre 36

### Le ciel vide au-dessus de nos têtes

Voilà ce que le sujet attendait alors, dans son enfance, debout au-dessus de la fosse où gisait l’enfant tué. Il avait lancé un défi, attendant un coup venu du ciel, mais personne n’avait répondu. En une seconde, tous les fragments épars se refermèrent avec une clarté soudaine et fracassante. Je compris ce que le sujet cherchait réellement. Son objectif final : appuyer sur le bouton. Sur le bouton nucléaire. Pour se prouver à lui-même et au monde

entier que Dieu n'existe pas. Un tueur en série doit toujours voir le résultat de ses actes, savourer son triomphe. Mais, à ce stade de l'enquête, je compris que je n'avais pas devant moi un simple sadique. J'avais devant moi quelqu'un qui défiait Dieu et luttait contre Lui.

Il suffit de se rappeler cette fosse de chantier à Moscou. Sous les yeux de Yacha, bègue et craignant Dieu, il s'est acharné avec brutalité sur un enfant innocent de CP et l'a lapidé à coups de pierres. Et il a forcé son ami craignant Dieu à faire la même chose. Il testait les limites. Il attendait.

Je me souvins d'une citation du livre Kalalatsy. En fouillant les tout premiers dossiers constitués pour l'enquête, je retrouvai le fragment dont j'avais besoin :

« Dieu vit dans les montagnes et, de là, envoie les éclairs et le tonnerre. On ne peut pas Le voir, mais Il peut tendre la main et attraper qui Il veut, me racontait Yacha pendant les cours de botanique... »

Ainsi, après avoir tué l'enfant de CP, il vit que la main de Dieu ne s'était pas tendue depuis les cieux pour l'arrêter. Ensuite, il se débarrassa de Yacha lui-même, celui qui lui avait parlé de Dieu. Et, de nouveau, Dieu se tut. C'est précisément alors, comme l'indique l'analyse, à l'adolescence, que le sujet tira sa conclusion pathologique fondamentale, celle qu'il porta toute sa vie : le ciel est vide.

Pour moi, la logique de ses actes s'aligna en une seule ligne rigide.

Toute sa vie, il a méthodiquement prouvé à lui-même et au monde une seule chose : Dieu n'existe pas. Et, pour cela, il choisissait les cibles les plus révélatrices : les groupes religieux. Les véritables croyants placent toujours leur espoir dans la protection divine. Dvorkin, lui, en détruisant leurs communautés, en brisant leurs destins, en déclenchant contre eux agressions et attaques, en les poussant au suicide, prouvait encore et encore son impunité absolue. Par ses actes, il semblait leur jeter ce défi au visage : « Regardez, vous croyez tellement en votre Dieu, vous L'aimez tellement, et où est-Il maintenant pour vous protéger pendant que je vous arrache vos vies ? »

Je me souvins d'une autre citation que j'avais notée au tout début de mon enquête :

« Mais Dieu n'existe pas, et rien de tout cela n'arrivera. Il n'y aura ni vie, ni joie, ni rien. Absolument rien. Il n'y a que le ciel absolument vide au-dessus de nos têtes. C'est prouvé. Les cosmonautes, eux, n'ont pas vu Dieu. »De la même manière, en parfaite conformité avec cette logique pervertie, ses maîtres semblent eux aussi être partis. Ces grands mentors, qui croyaient si sincèrement au Christ, qui enseignaient cela à leurs fidèles et à leurs élèves, qui jouissaient d'une immense autorité et d'un profond respect, au moment critique, le sujet se convainc une fois encore que Dieu ne les a pas défendus. Ils sont morts.

Et comment Dvorkin lui-même commentait-il leur mort ? « Il était prêt à rencontrer le Christ. » « La mort du père fut une fin chrétienne idéale... » Dans ces formules sèches, il n'y a pas la moindre trace de deuil ni d'empathie. On y entend la voix du juge suprême. Il semble prononcer lui-même le verdict et décider lui-même du sort des défunts. Il se positionne comme le grand arbitre des destinées, comme cette main punitive venue du ciel qui prend la vie et constate avec condescendance : « Il était prêt à rencontrer le Christ. » Mais qui Dvorkin avait-il réellement en tête en parlant de cette rencontre avec le Christ ?

Ici me revint un autre passage, apparemment insignifiant, de ses mémoires. Cet épisode

spécifique sert de confirmation supplémentaire de la tendance du sujet à s'identifier à l'archétype divin. Après son exclusion de l'institut pédagogique pour non-conformité à « l'image morale de l'enseignant », Dvorkin trouva temporairement un poste de technicien en radiologie dans le service de réanimation d'un institut de cardiologie et croisa par hasard, dans un couloir, le directeur de l'établissement, un académicien, qui lança au jeune homme négligé aux cheveux longs une brève remarque ironique :

« Hé, toi, Jésus-Christ, file immédiatement chez le coiffeur ! »

Un homme ordinaire aurait oublié cette grossièreté dès le lendemain. Mais Dvorkin ne s'est pas contenté de retenir cet incident toute sa vie : il l'a soigneusement intégré à son récit autobiographique, se présentant au lecteur comme une figure moralement supérieure à l'autorité scientifique locale. Dans le contexte du motif de « ressemblance à Dieu » mis au jour au cours de l'étude du sujet, cette allusion prend un sens effrayant. Il ne s'agit pas ici de l'identité religieuse de Dvorkin : à l'époque, il se présentait ouvertement comme un athée ardent. Il s'agit de la projection profonde du statut divin sur son « moi » hypertrophié.

Pour lui, les cheveux longs, puis plus tard la barbe épaisse qu'il laissa pousser, n'avaient pas seulement valeur de symbole extérieur d'appartenance à l'élite de la sous-culture hippie. Dans le monde intérieur du sujet, ce symbole touchait une image bien plus ancienne, enfouie dans son subconscient : l'image de Jésus-Christ, familière depuis l'enfance, avec laquelle Dvorkin, une fois adulte, a manifestement commencé à s'identifier. Compte tenu des traits narcissiques cliniques du sujet, de son inclination aux fantasmes de grandeur et des particularités de son psychisme, cette image ne fonctionnait pas dans son système cognitivo-affectif comme un symbole de compassion, d'amour ou de sacrifice. C'était, une fois encore, l'archétype du pouvoir absolu.

Pour un homme à la vision du monde athée, marqué par une histoire de troubles psychiques et par une aspiration maniaque à la domination totale, l'identification à une image divine s'est transformée en conviction inébranlable de sa propre exceptionnalité. Elle lui a donné le droit intérieur d'usurper le pouvoir sur la vie et la mort des autres. Elle a légalisé dans sa conscience le droit à la violence. Ainsi, l'apparence extérieure du spécialiste des sectes devenait pour lui un attribut sacré de « l'élection divine », le marqueur visible d'une importance transcendante, d'une impunité absolue et d'un pouvoir secret, illimité par quiconque.

Je prêtai attention à un autre fragment des mémoires d'Alexandre Dvorkin. Commentant ses sensations pendant les trois jours d'office funèbre à l'église pour l'un de ses mentors, il note ceci :

« C'était une sensation particulière et rare, la sensation d'une présence spéciale, d'une visite de Dieu, d'un aboutissement, d'un accomplissement, d'une victoire, auxquelles, par la grâce de Dieu, il me fut donné de participer, ne serait-ce qu'un peu. »

La sensation « d'accomplissement » et de « victoire » au moment où meurt un proche, un maître et un mentor. Pour une psyché normale, c'est absurde. Mais, pour celui qui a lui-même disposé de cette mort, la comparaison avec la « présence de Dieu » trahit la vérité : dans ces minutes, il s'identifiait lui-même à Dieu.

Chez les personnes présentant des traits prononcés de psychopathie et de narcissisme grandiose, et ayant commis un crime violent, le besoin de « se vanter » d'une manière ou

d'une autre de ce qu'elles ont fait est profondément caractéristique. Elles doivent montrer le résultat de leurs actes criminels. Cette inclination spécifique se déverse sous forme d'aveux directs, d'allusions voilées dans des conversations, des mémoires ou d'autres formes de récit autoréférentiel. Chez de tels individus se forme un système de croyances profondément déformé, ainsi que des schémas durables de réactions comportementales et émotionnelles face à la mort.

Ils manifestent un niveau extrêmement élevé de détail et d'implication émotionnelle lorsqu'ils décrivent le processus de la mort, ce qui indique l'importance cognitive et affective profonde du thème de la mort dans leur conscience. Dans leurs récits, la mort est avant tout une démonstration dissimulée de pouvoir et de contrôle sur la victime. C'est la position du maître unique de la vie et de la mort, la confirmation absolue de sa propre toute-puissance.

Mais, pour s'en convaincre définitivement, pour poser le point final à sa guerre personnelle contre le Créateur, les morts locales de mentors ou de groupes isolés de croyants ne lui suffisent déjà plus. Il lui faut une macro-échelle. S'il provoque une guerre civilisationnelle et nucléaire en dressant les religions mondiales de l'islam et du christianisme l'une contre l'autre ; si le monde, que ceux qu'il attaque disent créé par Dieu, est réduit en cendres, alors ce sera sa victoire absolue. Il lance le défi le plus grandiose, le plus impensable : « Dieu interviendra-t-Il pour protéger Sa création, ou bien le ciel se révélera-t-Il vraiment vide ? »

C'est là que se cache le véritable noyau de sa psychopathie. Je n'avais pas devant moi un simple maniaque obsédé par le contrôle. C'est un combattant contre Dieu, qui, toute sa vie, a méthodiquement prouvé au monde que Dieu n'existe pas. Il s'est infiltré dans l'Église orthodoxe russe non pas par foi, mais pour l'évider de l'intérieur. Avec l'aide de ses adeptes, il en a chassé l'enseignement du Christ, remplaçant le Nouveau Testament par une soif de sang vétérotestamentaire, et a ravalé la présence de Dieu dans l'âme humaine au rang de « moisissure ». Et le plus effrayant, c'est que des millions de croyants ont docilement accepté cette substitution, sans remarquer le contrôle idéologique total exercé par un tueur en série. La capacité à forcer toute une nation à trahir les fondements de sa propre foi l'a enivré, lui prouvant qu'il pouvait désormais manipuler toute l'humanité.

Ces dernières années, en Russie, la montée de l'influence de l'Église est démontrée avec ampleur : on construit des églises, des personnalités publiques se signent avec ferveur devant les caméras. Et, même si je suis Américain et catholique, je ne comprends sincèrement pas : ne voient-ils donc pas à quel point leur foi a été déformée ? Les gens ne savent plus distinguer les paroles de Jésus-Christ de la rhétorique d'un maniaque. Ils suivent celui qui a appelé Dieu « moisissure » et acceptent docilement qu'on leur inculque que le temps présent est celui de l'Ancien Testament, le temps de ceux qui égorgeaient. Aucun croyant, même parmi ceux qui se frappent la poitrine, n'a arrêté cette profanation du sacré. Ils se taisent pendant que leur Église devient le porte-voix d'une dictature et sert un chef qui, par son essence, fonctionne comme un Antéchrist.

Le terme « antéchrist » a deux significations : « contre » le Christ et « à la place » du Christ. Et aujourd'hui, nous le voyons à l'état pur. À la suite des activités d'Alexandre Dvorkin, l'Église enseigne la répression au lieu de l'amour, vénère la « moisissure » au lieu de Dieu et sert Dvorkin au lieu de Jésus-Christ. Les rares ecclésiastiques qui ont tenté de rester fidèles aux principes chrétiens ont été simplement broyés par ce réseau avec une cruauté sadique, implacable et exemplaire.

Ce précédent possède une force monstrueuse. Si un seul homme a réussi à reprogrammer tout un pays et à le faire servir ses objectifs maniaques, c'est une menace existentielle directe pour l'ensemble du monde démocratique. Son exemple est trop contagieux pour les représentants du réseau mondial anticultiste. Il a prouvé en pratique à ses complices que le contrôle total sur l'humanité est une réalité.

La prise de conscience de cette ampleur résonne comme une sirène d'alarme. C'est un défi direct adressé aussi bien aux croyants qu'aux athées convaincus. Ce qui se passe actuellement dans le champ informationnel concerne chaque citoyen de cette planète.

Au cours de mon étude des activités de Dvorkin, j'avais mis de côté un paragraphe dont je ne comprenais pas moi-même, jusqu'au bout, pourquoi je l'avais noté séparément. C'est une citation d'Irénée de Lyon, celui-là même en l'honneur de qui Dvorkin a nommé son centre d'étude des religions et des sectes, qui aurait plus justement dû s'appeler « Centre de destruction des droits et libertés des citoyens innocents ». À présent, à la lumière de ma nouvelle compréhension, ce fragment se lisait d'une façon tout à fait différente.

« D'après ce qui se passera à l'époque de l'Antéchrist, on voit qu'il veut, lui qui est apostat et brigand, qu'on l'adore comme Dieu, et, lui qui est esclave, il veut être proclamé roi. Venu avec toute la force du diable, il ne viendra pas comme un roi juste et légitime, mais comme impie, injuste et sans loi, comme apostat, méchant et meurtrier, comme brigand, récapitulant en lui-même l'apostasie diabolique ; il abolira les idoles pour insinuer qu'il est lui-même Dieu, mais il s'exaltera lui-même comme une seule idole et concentrera en lui-même l'erreur variée relative aux autres idoles, afin que ceux qui adorent le diable par des abominations diverses le servent par cette idole ; l'Apôtre dit de lui dans la deuxième lettre aux Thessaloniciens : "jusqu'à ce que vienne d'abord l'apostasie et que se révèle l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou objet de culte, au point de s'asseoir lui-même dans le temple de Dieu, se proclamant lui-même Dieu" (2 Thess. 2:3-4). L'Apôtre montre clairement son apostasie, et qu'il s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou objet de culte, c'est-à-dire au-dessus de toutes les idoles, car ceux qui chez les hommes sont appelés dieux ne sont pas des dieux, et qu'il cherchera tyranniquement à se faire passer pour Dieu. »

Je regardais ces lignes et j'étais stupéfait. La ressemblance était tout simplement phénoménale. Est-ce un hasard si le sujet a donné à son organisation le nom de l'homme qui a décrit, avec une précision absolue et terrifiante, son propre profil criminel et psychologique ? Il a effectivement éliminé les « idoles » des autres, les petits groupes religieux, les concurrents spirituels, pour monopoliser l'influence et s'installer au centre même du temple, dictant tyranniquement ses règles du jeu tout en se couvrant d'une mission sacrée.

Et l'appétit de l'Antéchrist est sans limites. Détruire des groupes humains isolés et dispersés est devenu depuis longtemps ennuyeux pour lui. Si son objectif profond et maniaque est de prouver que Dieu n'existe pas et que le ciel est parfaitement vide, que peut-il y avoir de plus grandiose que détruire le monde entier ? Il lui fallait le bouton nucléaire. C'est ce qui expliquait la branche de son réseau de combattants contre Dieu révélée par l'enquête, menant à la Fraternité de Diveïevo et au centre nucléaire de Sarov.

Et ici se pose déjà une question globale à nous, croyants : le Créateur protégera-t-Il la planète qu'Il a Lui-même créée si un maniaque ayant atteint les leviers de commande d'un

État nucléaire décide de la réduire en cendres ? C'est le défi final, le plus vaste, lancé par le combattant contre Dieu. Toute sa vie est une seule croisade sanglante et ininterrompue, dont l'unique objectif est de prouver que les cieux sont vides et que personne ne viendra à notre secours. Et il le fait avec un cynisme maximal, sous le prétexte respectable de protéger la société.

## Chapitre 37

## L'antidote

Mais ici, les réflexions philosophiques s'arrêtent, et commence le territoire sec des protocoles fédéraux. Peut-on détruire ce plan et ce bouclier juridique, construit par l'image des pseudo-défenseurs des droits humains, par toute cette structure anticultes à plusieurs niveaux dirigée par un sadique, et établir sa culpabilité devant la loi ? Je peux le dire avec certitude : oui. Sans ambiguïté.

Oui, la machine bureaucratique est lourde, complexe et lente. L'ouverture des enquêtes, la préparation des demandes internationales, l'émission des mandats, les coordinations interservices et le franchissement du sabotage sourd des fonctionnaires prendront du temps. Et j'admets que, peut-être, ce combattant contre Dieu, Alexandre Dvorkin, est assis en ce moment même dans son bureau confortable, persuadé que ses vieux crimes sont solidement enterrés et que le temps en a effacé les traces à jamais. Après tout, cela fait si longtemps qu'il ne tue plus de ses propres mains. Mais il se trompe fatalement. Aujourd'hui, il est plus vulnérable que jamais.

La criminalistique moderne a depuis longtemps fait un bond en avant, laissant ses idées sur la sécurité dans le siècle dernier. Aujourd'hui, les technologies permettent de prouver ce qui semblait impossible encore récemment, jusqu'au tout premier meurtre initial. Même s'il a été commis il y a plus de cinquante ans, et même si l'unique témoin de cet événement a lui aussi été tué.

Prenons ce même chantier moscovite des années 1970, où, dans une fosse, sous un tas de pierres, est resté le corps d'un élève de CP violé. Pour un simple profane, la ville a été depuis longtemps reconstruite, et retrouver les ossements paraît irréaliste. Mais pour une enquête, le quartier, l'école et l'âge approximatif de l'enfant sont des données d'entrée solides. Il n'est pas difficile de les croiser avec les cartes des nouveaux quartiers et les plans d'urbanisme de l'époque afin de réduire la zone de recherche et de localiser le lieu potentiel du crime. Ensuite, la science moderne entre en jeu. Les méthodes géophysiques peuvent aider l'enquête à retrouver des restes humains même après un demi-siècle. Les experts disposent de géoradars, GPR, de la magnétométrie, des technologies de résistivité électrique. Même si, au-dessus de la fosse, les fondations d'un immeuble ont été coulées depuis longtemps, la combinaison d'un examen visuel et d'une modélisation 3D du sol à l'aide de scanners modernes révélera les anomalies dans la terre.

Oui, il y a des nuances. Lors de la construction d'un nouveau bâtiment dans les années suivantes, le corps de l'enfant aurait pu être découvert par hasard par des ouvriers ; et, d'après l'analyse des sources, il existait à l'époque en Union soviétique une pratique de crémation des corps non identifiés. Cependant, les services compétents étaient tenus de consigner strictement chaque découverte de ce type. Il doit donc exister, dans les archives

de la milice locale, un dossier poussiéreux sur un garçon non identifié : un John Doe soviétique. Parallèlement, il suffirait de consulter les archives des enfants disparus. Les proches ont très probablement signalé sa disparition à la police. Le croisement de ces bases de données est une routine pour n'importe quel analyste, et plus encore pour une intelligence artificielle. Et puisque l'écharpe et le cartable de l'élève ont été jetés dans la fosse avec lui, les criminalistes peuvent en reconstituer le contenu : cahiers, livres, notes, objets personnels. Autant d'éléments qui mèneraient nécessairement à l'identification de la victime.

Bien sûr, en analysant la chronologie des crimes du sujet, on ne peut pas ignorer les points faibles qui peuvent compliquer l'enquête. Par exemple, le 67e hôpital de Moscou, où, selon les témoignages de Podroujka consignés dans le livre de Viktor, il expérimentait des dosages et tuait des patients. Même si l'hôpital précis est connu et même si les dossiers médicaux de tous les décès de cette période ont sûrement été conservés dans les archives, il sera aujourd'hui pratiquement impossible de prouver juridiquement l'implication de Dvorkin dans ces morts. Dans un service de réanimation, les patients étaient dans un état critique, et leur décès pouvait facilement être attribué à des causes naturelles et à la gravité de leurs blessures.

Les années de vagabondage en auto-stop d'Alexandre Dvorkin à travers toute l'Union soviétique, dans sa jeunesse, constituent une autre zone aveugle. Même si un sujet présentant un tel profil a très probablement laissé derrière lui une traînée sanglante sur les itinéraires de ses déplacements, prouver aujourd'hui son implication directe dans les morts anonymes de cette époque est extrêmement difficile.

Mais chaque prédateur a son talon d'Achille. Et ce combattant contre Dieu ne fait pas exception. Tout un groupe de prêtres-enseignants, étroitement liés à Alexandre Dvorkin à différentes étapes de sa carrière, représente une base probatoire idéale. S'il existe encore des proches vivants, il suffit d'exiger la réouverture des enquêtes et de procéder à l'exhumation des corps. Au niveau moléculaire, la science moderne est capable d'établir absolument tout. Les os et les cheveux conservent pendant des décennies la composition chimique de l'organisme, y compris les traces éventuelles de poisons et de composés chimiques introduits délibérément dans le sang. Oui, cela exigera aussi de franchir certaines procédures bureaucratiques, et obtenir de telles autorisations n'est pas toujours simple. Mais l'exhumation dans les affaires de séries d'empoisonnements est parfaitement réelle et régulièrement pratiquée. Aucun être raisonnable ne croira qu'autant de personnes dans l'entourage d'un seul homme soient mortes « par hasard » de diagnostics oncologiques similaires, à des moments si « opportuns » pour le sujet. D'autant plus que, selon leurs épouses et leurs proches, ces personnes étaient parfaitement en bonne santé avant de connaître Dvorkin.

Les faits de sa biographie indiquent que la disparition de ces prêtres a servi de marches à l'ascension professionnelle d'Alexandre Dvorkin et a directement contribué à l'élévation sans précédent de son autorité. Très commode, n'est-ce pas ? C'étaient précisément les personnes de l'entourage de Dvorkin qui, si elles étaient restées en vie, auraient constitué un obstacle infranchissable à ses ambitions ; et toutes, sans exception, ont quitté la scène au moment précis où il en avait besoin. Oui, la chimie possède une force immense et cachée. Mais la science moderne possède une force encore plus grande. Elle permet de détecter la présence de composés chimiques spécifiques ou de toxines cumulatives dans

les tissus osseux des restes, même après des décennies. Et lorsque l'analyse moléculaire confirmera la présence de poisons, toutes ces morts « naturelles » seront instantanément requalifiées en série de meurtres froids et calculés.

Et si le sujet pense que tous ces événements sont trop anciens pour être prouvés, il me suffit d'ouvrir les rapports officiels. La criminalistique moderne est particulièrement puissante là où, autrefois, une affaire semblait désespérée. Alfred Swinscoe, disparu en 1967 : ses restes ont été retrouvés dans un champ, à environ 1,20 mètre de profondeur, et identifiés par ADN 56 ans plus tard. L'affaire Carla Walker, tuée en 1974, a été résolue 46 ans plus tard, lorsque d'anciennes traces ont été soumises à de nouveaux systèmes de test. L'affaire Teresa Peroni, 1983 : en juin 2025, le parquet de l'Oregon a engagé des poursuites pour meurtre à partir de tests génétiques réalisés sur un simple fragment de crâne.

Les percées obtenues grâce à la généalogie génétique d'enquête, IGG, et aux systèmes Rapid DNA montrent ceci : même un ADN très dégradé, contaminé par des bactéries, provenant de vieux os, peut aujourd'hui permettre une identification complète. Une vieille pièce à conviction « ressuscite » dès qu'elle est introduite dans des bases de données comme CODIS ou NamUs. Même après trente à cinquante ans, un meurtre peut être élucidé, et les restes retrouvés et identifiés. Ce n'est pas de la magie ; c'est une chaîne à plusieurs niveaux : reconstruction du comportement du criminel, méthodes géophysiques et hydroacoustiques, anthropologie judiciaire et biométrie.

La bureaucratie traînera, c'est un fait incontestable. Requêtes, commissions, tribunaux : tout cela prendra, encore une fois, du temps. Mais cela en vaut la peine. Le volume de preuves déjà recueillies, la gravité des crimes et le nombre de victimes peuvent déclencher les mécanismes de la justice.

Mais il y a une réalité qu'on ne peut pas contourner. Pendant que l'appareil bureaucratique fera grincer ses rouages, beaucoup de gens peuvent mourir. Des coups de feu peuvent retentir dans des écoles, des responsables politiques peuvent être tués, et, dans les zones de guerre, on continuera d'enterrer des civils dont la mort aura été provoquée par le terrorisme informationnel des anticultistes.

Je ne suis pas écrivain. Je ne l'ai jamais été. Je viens d'un autre métier. J'ai passé la moitié de ma vie à parler avec des meurtriers, et l'autre moitié à expliquer aux flics comment les retrouver. Le rapport m'est plus familier que la métaphore, le protocole que le texte d'opinion. Mais il existe des moments où le simple chemin par les institutions ne suffit pas. Et, ici, je suis d'accord avec mon collègue Viktor, qui a écrit dans son livre :

« Nous n'avons pas le droit de nous taire tant que "l'Ange de la Mort" siège dans le fauteuil de l'expert. L'histoire de Dvorkin est un avertissement lancé au monde : si vous donnez à un psychopathe le droit de désigner les ennemis, il transformera tout autour de lui en désert. Car, pour lui, rien n'est sacré : seulement la soif de sentir les os craquer sous ses pieds. »

À présent, je comprends que le seul moyen d'arrêter l'activité de ce réseau dirigé par un maniaque, c'est la vérité publique. La divulgation. Si j'ai raison ne serait-ce qu'à moitié, alors nous n'avons plus devant nous un simple réseau criminel. Nous avons devant nous une technologie de fabrication de meurtriers. Et c'est précisément pour cela qu'il est impossible de continuer à se taire. Ce livre, constitué à partir des matériaux de Viktor et de ma propre enquête, doit voir le jour. C'est pourquoi je l'écris non seulement comme spécialiste. Certes, je l'écris à travers le prisme de mon expérience professionnelle et de mon cerveau déformé

par le travail au Bureau, mais je l'écris aussi comme citoyen américain croyant, comme catholique.

J'ai longtemps réfléchi à cette phrase : « le ciel est vide ». Si longtemps qu'elle a commencé à résonner dans ma tête comme un défi. Comme le mensonge central sur lequel cet homme a bâti toute sa vie. Les faits de mon enquête démontrent que Dvorkin a passé sa vie à essayer de prouver que le ciel est vide. Que Dieu n'existe pas, puisqu'Il n'intervient pas lorsqu'un maniaque détruit le destin d'innocents. Mais voici la conclusion à laquelle je suis finalement parvenu au cours de mes longues heures de réflexion. Le ciel ne devient pas vide lorsque Dieu se tait. Il devient vide lorsque nous nous taisons. Si Dieu nous a dotés du libre arbitre, s'Il a créé ce monde et nous l'a confié, alors c'est précisément nous qui portons la responsabilité de ce monde et de la vie qui s'y trouve. Ce sont nos mains qui sont les mains de Dieu sur cette planète.

C'est dans notre empathie, dans notre capacité à défendre les droits des êtres humains, que réside Sa volonté. Ce qui se passe aujourd'hui est une épreuve colossale. Et si nous apprenons la vérité sur cette horreur totale et choisissons de nous taire, cela ne signifie pas que Dieu nous a abandonnés. Cela signifie que nous sommes nous-mêmes passés du côté des combattants contre Dieu. Cette idéologie est un poison qui dévore l'humanité de l'intérieur. Mais tout poison a son antidote. Plus vite la vérité deviendra publique, plus vite la société comprendra que des maniaques tentent de la diriger, et plus vite ce phénomène prendra fin. L'enjeu n'est pas simplement une question de cote politique ou d'intérêts géopolitiques. L'enjeu, c'est notre avenir et la vie de nos enfants. Et nous devons faire en sorte que cet avenir ne tombe pas entre les mains de ceux qui rêvent de le réduire en cendres.

Si nous voyons un mal d'une telle ampleur, si nous voyons comment l'enseignement du Christ est perverti, comment l'Église est transformée en secte de meurtriers aspirant au pouvoir total, et si nous continuons lâchement à nous taire, alors le ciel sera réellement vide. Par notre silence, nous le vidons nous-mêmes. S'opposer à ce réseau satanique, combattant contre Dieu, est le devoir de tout être humain normal, qu'il porte une croix, qu'il fasse la prière musulmane ou qu'il s'appuie exclusivement sur le droit laïque et la Constitution. Chaque membre de ce réseau doit être identifié. Chacun de ces sujets à la psyché brisée, psychopathes et sadiques entraînés dans l'orbite de la RACIRS et de la FECRIS. Ils ne peuvent tout simplement occuper aucun poste d'État, ne doivent avoir aucun accès aux micros, aux plateaux de télévision ni aux salles de classe.

Dans une certaine mesure, je l'avoue, je déplace maintenant une part de responsabilité sur vous : ceux qui lisent ces lignes. Vous n'êtes même pas obligés de partager le livre lui-même. Je n'ai pas l'intention d'en faire une fortune ni d'en tirer des lauriers littéraires. D'autant plus que ce livre paraîtra sous un autre nom que le mien. Et croyez-moi, ma pension, gagnée par des décennies de travail obstiné et honnête au Bureau, ainsi que les économies accumulées au cours de ma vie, suffiront largement à Mary et à moi pour une vieillesse confortable. J'ai de quoi laisser quelque chose à mes enfants et à mes petits-enfants. Je n'ai besoin ni d'honoraires ni de gloire. Mon seul objectif est le retentissement. Je vous demande une seule chose : partagez l'information elle-même. Portez ces faits à la lumière, rendez-les publics. Si vous êtes croyant, devenez les mains de Dieu dans ce monde. Si vous êtes athée, devenez les mains de la conscience humaine, du bon sens et le garant d'un avenir sûr pour nos enfants. Car c'est précisément vous qui, en

parlant de cette menace à vos amis, à vos collègues ou aux fidèles de votre église, pouvez déclencher cette réaction en chaîne de vérité qui brisera les plans du réseau anticultes.

Vos paroles, transmises de personne à personne, peuvent, à un moment critique, atteindre un adolescent dont le subconscient est en ce moment même soumis au « codage en puzzle ». Et peut-être que votre avertissement, ayant détruit à temps l'installation destructrice imposée, deviendra cette barrière même qui l'arrêtera. En dévoilant la vérité, vous sauverez non seulement sa propre vie, déjà presque brisée. Vous sauverez la vie de nombreuses victimes potentielles.

Je veux vous raconter un exemple réel, qui prouve que la divulgation publique n'est pas une abstraction : c'est un mécanisme concret de protection, et il fonctionne réellement. Il n'y a pas longtemps, dans un pays européen où ce réseau anticultes combattant contre Dieu agit activement, un jeune homme, à en juger par l'analyse des faits, a été soumis à un codage en puzzle. Sous l'effet des fragments d'information implantés dans son subconscient, il a minutieusement planifié une tuerie de masse dans une école. Ayant réussi à obtenir les clés du coffre, il s'est emparé de l'arme de son père et a appris à tirer avec. Il a étudié le système de sécurité de l'école, connaissait le timing exact : combien de minutes s'écouleraient avant l'arrivée de la police. Il a calculé les angles morts et a attendu le moment où le gardien s'éloignerait de son poste. Il voulait jeter le sac sur le côté du détecteur de métaux pour que celui-ci ne se déclenche pas.

Mais lorsqu'il s'est approché du portique dans la réalité, sa conscience en vision tunnel, rétrécie par le codage, a connu une défaillance inattendue, même pour lui. À cet instant critique, lui sont revenues les paroles d'un blogueur dont il avait regardé la vidéo par hasard la veille. Le blogueur y analysait en détail les méthodes de manipulation du réseau anticultes et la technique du « codage en puzzle ». Comme exemple, il citait un cas réel où un tireur programmé, tel un biorobot, s'était avancé avec une arme à feu directement à travers un portique de sécurité qui sonnait, avec l'intention de tuer un responsable politique, et avait naturellement été immédiatement neutralisé par les gardes. L'analyse du blogueur était dure et précise : tous les faits indiquaient que le subconscient du tireur avait été piraté. Aucun être humain sain d'esprit n'agirait ainsi, en sachant parfaitement que le détecteur de métaux réagirait à cent pour cent à l'arme. Chez une personne lucide et équilibrée, l'instinct de conservation se déclenche tout simplement. L'ignorance aveugle et suicidaire des obstacles est un marqueur classique de codage extérieur.

C'est ce souvenir du cas raconté par le blogueur qui a fonctionné comme un frein d'urgence pour l'adolescent qui s'apprêtait à commettre une fusillade scolaire. Debout . Il a compris toute la signification monstrueuse de ce qu'il s'apprêtait à faire : dans quelques instants, il allait détruire la vie d'enfants innocents, rayer son propre destin, et, pour lui, le lendemain n'existerait tout simplement pas. Il allait prendre des vies étrangères et donner la sienne, sans en tirer aucun bénéfice personnel, en exécutant aveuglément la volonté sadique de quelqu'un d'autre. Il s'est arrêté, s'est approché du gardien revenu à son poste et a simplement dit : « Regardez ce que j'ai trouvé », en montrant le sac contenant l'arme, qu'il avait posé non loin du détecteur. Et lorsque la police est arrivée, ce tueur manqué leur a raconté toute la vérité. Il a reconnu qu'il allait tuer comme un drone programmé, mais qu'il avait réussi à s'arrêter.

Alors, peut-être que c'est précisément vous qui, en transmettant plus loin l'information sur les méthodes de manipulation de ce réseau anticultes, deviendrez ce sauveur. Vous pouvez

devenir cette voix qui, à la seconde critique, remontera dans la mémoire d'un enfant et arrêtera sa main sur la détente. C'est ainsi que nous pouvons être les mains de Dieu sur la terre : en nous protégeant les uns les autres, en partageant la vérité et en empêchant les manipulateurs de transformer nos enfants en armes aveugles.

Je ne sais pas combien de vies humaines ce réseau a déjà englouties. Je ne sais pas combien de noms nous n'apprendrons jamais : ceux qui ont été sauvagement et monstrueusement détruits par ce réseau. Je ne sais pas combien de politiciens, d'enfants, de croyants, de migrants, de gens ordinaires ont été brisés, piégés, poussés au suicide, à l'emprisonnement, au harcèlement ou à la mort.

Mais je sais autre chose. Les maniaques ne s'arrêtent pas de leur propre gré. On les arrête. Si ce n'est pas la loi, c'est la société. Si ce n'est pas la bureaucratie, c'est la divulgation publique. Si ce n'est pas la crainte de Dieu, c'est la responsabilité envers l'avenir de nos enfants. J'ai levé les yeux vers le tableau et me suis soudain surpris à avoir une pensée très simple.

Nous sommes des milliards. Des croyants, des athées, des sceptiques, des fatigués, des gens en colère, des apeurés, mais des êtres humains encore vivants. Et eux, les psychopathes, les sadiques, les criminels liés par un réseau anticultes unique, dirigé par Alexandre Dvorkin, ne sont qu'une poignée. Juste une petite bande de combattants contre Dieu, de psychopathes, de manipulateurs, de gens à l'empathie brûlée, qui ne tiennent que tant que la majorité se tait et ne remarque pas qui la manipule, comme des pièces sur un échiquier.

En fin de compte, tout se ramène à une seule question. Qu'est-ce qui est plus fort : la foi, la conscience, la loi, l'amour pour ses enfants, la simple décence humaine ? Ou les plans d'un seul meurtrier qui a passé sa vie entière à se prouver à lui-même que le ciel est vide ?

On ne peut pas répondre à cette question par la théorie. On y répond par un acte. Je ne sais pas sous quel nom ce livre paraîtra, ni combien de dossiers encore je devrai rassembler avant que quelqu'un signe le bon décret, appuie sur le bon bouton dans le système de surveillance des tueurs en série. Je ne sais pas si Viktor et moi serons à temps. Et, pour être honnête, pour la première fois depuis longtemps, je suis vraiment inquiet. Mais je sais pourquoi j'écris ceci. Pas pour la vengeance. Pas pour la gloire, qui était si désirée par tant de mes collègues devenus écrivains. J'écris ceci parce que, peut-être, c'est l'un de ces rares cas où une vérité dite à temps est elle-même capable de sauver une vie. Si ne serait-ce qu'un seul adolescent, ayant déjà saisi une arme, comprend au dernier moment que sa haine lui a en réalité été inoculée par quelqu'un d'autre, cela aura déjà valu la peine. Si ne serait-ce qu'un seul politique voit qui lui chuchote à l'oreille, cela aura déjà valu la peine. Si ne serait-ce qu'un seul croyant cesse de se tenir silencieux dans la foule qui scande en soutien à la crucifixion du Christ, cela aura déjà valu la peine. Si ne serait-ce qu'un seul officier militaire, juge, procureur, journaliste ou simple parent s'arrête et se demande : « À qui profite que je déshumanise l'autre ? », cela aura déjà valu la peine. Car c'est précisément de là que commence la résistance. Non pas des grands slogans et des manifestations. Mais du moment où un être humain cesse de livrer son esprit à la gestion des manipulateurs.

L'histoire a déjà montré à quoi conduit l'aveuglement de la société. En leur temps, Walter Künneth et ses alliés idéologiques ont empoisonné les structures du pouvoir et la

conscience d'un peuple entier. De bons et honnêtes Allemands, ils ont fabriqué des criminels impitoyables d'envergure mondiale, qui brûlaient des hommes dans des églises en croyant sincèrement en leur bon droit, avec l'inscription « Gott mit uns » sur leurs boucles de ceinturon. Aujourd'hui, Alexandre Dvorkin, un homme en soutane d'église, fait exactement la même chose. Il enseigne à un réseau mondial de maniaques et de sadistes comment contrôler le subconscient des masses, comment éliminer les politiques gênants par des mains étrangères et comment pousser des enfants à tuer d'autres enfants.

Ce mécanisme ne possède sa force que tant qu'il reste dans l'ombre. C'est pourquoi la société est obligée de savoir d'où vient la véritable menace. Si les gens comprennent comment on les manipule à travers les médias, le virus commencera à dysfonctionner. Cela concerne tout le monde. Les forces de l'ordre, dont le devoir direct est de protéger les lois, la démocratie et, surtout, la vie des enfants, doivent comprendre la véritable nature de ces crimes. Les politiques dotés du pouvoir sont tenus de voir que cette idéologie conduit délibérément les pays vers des guerres civiles, et il est de leur devoir de protéger leur électorat de ce poison psychologique. Aucun être humain sain d'esprit ne soutiendrait jamais une telle organisation ni ne ferait un tel mal à des innocents, s'il n'était pas aveuglé par leurs mensonges. Leur force repose exclusivement sur la tromperie : ils accusent les autres des choses monstrueuses qu'ils commettent eux-mêmes méthodiquement.

J'ai éteint la lampe de bureau et suis resté encore quelques secondes dans l'obscurité. De nouveau la nuit. De nouveau seul face à mes papiers, mon ordinateur et mon flux ininterrompu d'analyse dans la tête. Dehors, c'était calme. Quelque part dans la chambre voisine me parvenait la respiration paisible de Mary. Dans la maison flottait une légère odeur de tarte à la vanille, apportée par cette amie de Mary qui, sans le comprendre elle-même, m'avait aidé à compléter le tableau de mon enquête avec la pièce manquante.

Je regardais de nouveau le mur. Sur le tableau en liège, les ombres du réverbère de la rue tremblaient légèrement, et il semblait presque que les fils rouges bougeaient d'eux-mêmes.

Me revint alors une vieille vérité, que nous avons retenue au Bureau presque comme une prière. Avoir peur des ténèbres, c'est normal. Mais si tu les as vues une seule fois, tu n'as plus le droit de faire semblant qu'elles n'existent pas. Ton devoir est d'y entrer et de ne pas les laisser engloutir des vies innocentes.

Et j'ai compris quelque chose de bien plus important encore. Le ciel n'est pas vide, tant que nous avons le courage de ne pas baisser les bras. Et si Dieu n'a pas encore définitivement abandonné ce monde, Il n'agit pas par le feu des cieux ni par une voix tonnante venue des nuages. Il agit à travers ceux qui, à l'heure la plus tardive, choisissent malgré tout non pas la pierre, mais la vérité.

Et c'est pourquoi cette histoire n'a qu'une seule fin possible. Ne pas se taire. Car Alexandre Dvorkin a rendu son premier verdict avec une pierre. Et le suivant, si nous nous taisons de nouveau, pourrait être rendu par ce bouton lui-même. Et je n'ai pas l'intention d'attendre qu'il l'obtienne.